

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JANVIER-JUIN 1928

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXVII

JANVIER-JUIN 1928

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1928

Tous droits réservés.

136271

377012

LA PLUS GRANDE GRAVURE MAGDALÉNIENNE A CONTOURS DÉCOUPÉS

(Pl. I.)

La gravure à contours découpés que nous figurons sur la pl. I est certainement la plus grande connue, puisqu'elle mesure 0 m. 22. Elle a été trouvée dans la caverne d'Isturitz (Basses-Pyrénées)¹, au cours des fouilles pratiquées par E. Passemard, dans des circonstances assez curieuses.

En 1914, on découvrit, dans le secteur α de la galerie Nord et dans la couche magdalénienne E, vers la partie moyenne — c'est-à-dire vers la fin du règne de la pointe de sagaie à un seul biseau en bois de renne et vers l'apparition de la pointe de sagaie à double biseau — une première grande gravure à contours découpés qui constitue le morceau supérieur de l'ensemble actuel.

E. Passemard la considérait alors comme la plus grande connue, avec 0 m. 15 de longueur. L'absence de bosse et l'aplatissement des naseaux de l'animal lui faisait rejeter l'attribution à une figure de bison, et la série de chevrons, limités par une ligne suivant le dos, lui paraissait pouvoir schématiser les cornes ornées d'un bouquetin ou d'un capridé, alors que la partie postérieure arrondie semblait assez bien figurer un arrière-train bref avec un début de queue.

En 1915, en poursuivant ses fouilles dans la galerie Sud, secteur Ω , il découvrit une seconde gravure à contours découpés, du même type que la première, figurant nettement un

1. *Fouilles à Isturitz (Basses-Pyrénées)*, in *Bull. Soc. préh. franç.*, 27 novembre 1913; *la Caverne d'Isturitz*, in *Rev. arch.*, 1922, t. XV; *les Stations paléolithiques du pays basque et leurs rapports avec les terrasses d'alluvions*, Bayonne, Bodiou, 1924.

arrière-train de bison, avec un début de bosse bien visible. Elle avait été trouvée dans un niveau magdalénien assez pauvre, n'ayant donné que des sagaies à un seul biseau du type du magdalénien inférieur.

H. Breuil, dans une première visite de la collection, avait discuté l'attribution du premier morceau à un capridé et pensait qu'il s'agissait d'un bison sans bosse.

En 1925, dans une seconde visite, il s'avisa de rapprocher l'une de l'autre les cassures des deux morceaux et reconstitua, ainsi qu'il l'avait fait pour les rennes d'ivoire de Bruniquel, au British Museum, le magnifique ensemble figuré ici.

Cette pièce, tout à fait remarquable, est constituée par une lame osseuse prélevée dans un os plat de grande dimension, probablement d'un fragment de bassin de gros animal, comme le montre une certaine courbure qui s'accorde mal avec la forme générale d'une omoplate dont sont habituellement façonnés ces objets. L'épaisseur dépasse à certains endroits un demi-centimètre et la lame est entièrement constituée par de la matière osseuse compacte sans tissu médullaire.

7 L'exécution est très soignée; l'œil, surtout, est étonnant de finesse et les deux côtés, chose rare à cette époque, sont presque identiques. Il existe cependant des différences assez sensibles; ainsi, le côté droit de la tête montre un commencement de corne et une oreille qui ne sont pas visibles sur le côté gauche; de même, la cuisse est plus incomplète sur cette dernière face.

Les ornements figurant les poils sont les mêmes des deux côtés, mais la face gauche est bien lisse et montre une tête légèrement modelée en très bas relief dont les masses sont limitées par des traits, au cou, aux naseaux et autour de la bouche, qui rappellent le fameux chevêtre de Piette et ne sont que des détails stylisés du pelage. L'autre face, au contraire, tout en présentant ces mêmes figures, est creusée de cupules naturelles qui proviennent de la constitution de l'os lui-même.

La cassure présente des sinuosités inverses sur les deux

morceaux qui les font s'adapter parfaitement l'un à l'autre, malgré quelques traces d'usure et des détériorations.

Dans la partie antérieure de la pièce, on reconnaît parfaitement plus de la moitié d'un trou de perforation artificielle, probablement de suspension, qui intéressait la région thoracique de l'animal.



Fig. 1. — Bison découpé, avec figuration en traits ponctués des parties disparues.

Il n'y a aucun doute que cet animal est un bison. Nous donnons ici un dessin qui reconstitue, d'après nous, sa position (fig. 1) lorsque la pièce était entière; il s'agit d'un bison couché, les membres repliés. La corne manquant, nous avons été amenés à examiner tout le bord du contour de la pièce et nous avons constaté qu'il est intact depuis la queue jusqu'au début de la tête, mais que le crâne et les naseaux sont machurés et usés. Il se pourrait donc, comme nous l'avons figuré sur notre dessin, que deux petits morceaux, aujourd'hui disparus, aient complété la ressemblance de notre figure. Tout ce qui reste du pourtour étant usé et comme frotté, il ne reste plus guère de détails. Le membre antérieur trouvait certainement son attache dans la région du trou dont nous avons parlé plus haut.

Comme œuvre d'art, cette magnifique pièce n'est pas seulement exceptionnelle par sa dimension, mais c'est un des très rares exemples d'une représentation complète de mammifère en contours découpés; si l'on met de côté les nom-

breuses têtes de chevaux et de bouquetins bien connues, quelques pattes et des poissons plus ou moins entiers, on ne peut citer comme figurations entières que le petit chat de Saint-Michel-d'Arudy et un vilain petit cheval de Lortet (fouilles de Piette), l'un et l'autre publiés par Piette¹.

On ne saurait trop insister sur le côté étrange de la découverte des deux morceaux, abandonnés chacun dans deux galeries complètement différentes, qui ne communiquent entre elles que par un trajet en forme de V de plus de 100 mètres.

L'âge de cette pièce est parfaitement bien déterminé dans l'ensemble magdalénien du dépôt de la grotte d'Isturitz, par le fait qu'elle a été trouvée au contact des dernières pointes de sagaies à un biseau en bois de renne, qu'il ne faut pas confondre avec les pointes de sagaies en os à un seul biseau plus anciennes, et au contact des premières pointes de sagaies à double biseau.

E. PASSEMARD et H. BREUIL.

¹ Piette, *l'Age du renne*, 1903, pl. X, fig. 5, 5 a; pl. XI, fig. 3, 3a.



BISON DÉCOUPÉ DANS UNE LAME D'OS D'ISTURITZ

A gauche, fragment antérieur incomplet, vu sur le flanc droit ;
à droite, l'ensemble complété, vu sur le flanc gauche.

Longueur 0^m22



Digitized by the Internet Archive
in 2024

LES CAMPS DE SCIPION DEVANT NUMANCE

Aucune guerre ne fit moins d'honneur aux Romains que celle qu'ils durent soutenir en Espagne vers le milieu du second siècle avant J.-C. Du côté des chefs, incapacité, cruauté féroce, cupidité, manquements cyniques à la parole donnée; du côté des soldats, indiscipline et lâcheté. Les héros de la lutte furent vraiment les Barbares. On sait quel rôle y joua Numance, petite ville des Celtibères. Pendant vingt ans, elle infligea à Rome toute une série d'humiliations.

En 153, elle repousse le consul Fulvius Nobilior et le contraint à s'enfuir. Le successeur de Nobilior, Claudius Marcellus, au lieu de s'obstiner contre elle, se contente d'une soumission apparente. Quelques années après, un autre consul, Q. Pompeius, est battu à son tour par les Numantins et conclut avec eux un traité que le Sénat refuse de ratifier, que lui-même a la déloyauté de renier. En 137, le consul Hostilius Mancinus se retire de nuit après plusieurs échecs, est poursuivi et cerné. Pour échapper à un désastre, il accepte une paix garantie par son serment et celui de ses principaux officiers. Mais le Sénat la rejette, en laissant la responsabilité au général vaincu. Nu et les mains liées, Mancinus est offert aux Numantins, qui refusent avec mépris cette satisfaction dérisoire.

Enfin, Rome envoya contre eux Scipion Émilien, le vainqueur de Carthage. Neuf ans plus tôt, la ville comptait 8.000 défenseurs, gens de Numance et autres Celtibères; il n'en restait guère plus de 4.000 quand Scipion se présenta, dans l'automne de 134. Il réunit une armée de 60.000 hommes. Il eut pour lieutenant un ancien consul, qui avait commandé en chef dans une guerre d'Espagne, son frère, Fabius Maximus Æmilianus. Il emmena comme conseiller l'illustre Polybe,

dont les connaissances en art militaire lui avaient été souvent utiles devant Carthage. Conduisant des Numides et des éléphants, le jeune prince Jugurtha vint le rejoindre et, parmi les officiers romains, rencontra Marius.

Avec toutes les forces dont il disposait, Scipion n'avait, semblait-il, qu'à cueillir la victoire. Il n'en jugé pas ainsi. N'ayant aucune confiance dans le courage des siens, il refusa la bataille qu'on lui offrait et ne tenta pas l'assaut. De ses soldats, il fit des terrassiers et des maçons, déclarant que, pour eux, la boue valait mieux que le sang. Et quand il eut achevé autour de la ville ses camps retranchés et ses lignes d'investissement, il attendit que la faim réduisît les ennemis à capituler; il lui suffit de repousser leurs tentatives pour briser le cercle fatal. Ce morne blocus dura neuf mois. Dans l'été de l'année 133, les Numantins, incapables de supporter plus longtemps des souffrances inouïes, annoncèrent qu'ils se rendaient. Mais beaucoup d'entre eux préférèrent le suicide au sort que les Romains leur réservaient. Scipion vendit les survivants, sauf cinquante qu'il garda pour son triomphe, et il rasa la ville. On estima à Rome qu'il avait accru sa gloire et celle de sa patrie.

* * *

Dès le ^{xvi}^e siècle, les indications des textes anciens avaient permis de désigner l'emplacement de Numance. Cervantès, qui écrivit une tragédie intitulée *Numancia*, le connaissait fort bien. L'antique cité s'élevait auprès du village moderne de Garray (à peu de distance au nord de Soria, dans la Vieille-Castille), sur une colline occupant un angle formé par le Douro, qui passe à l'ouest, et par un de ses affluents de gauche, le Merdancho, qui passe au sud.

Au siècle dernier, quelques fouilles exhumèrent en ce lieu des restes de la ville romaine qui y avait été fondée sous l'Empire. Elles ne furent pas poussées assez profondément pour atteindre le niveau de la ville ibérique. Celle-ci fut retrouvée en 1905 par M. Schulten. Une couche d'argile rouge brûlée témoigne partout de l'incendie qui anéantit les maisons,

bâties en briques sur des fondations en pierres. C'est le lin-cœur que Scipion étendit sur Numance.

Entourée d'un rempart, elle avait d'abord couvert le plateau de la colline, sur une surface de 7 hectares. Puis des faubourgs avaient envahi les pentes. En temps de paix, la population devait à peine dépasser 3.000 âmes, mais, pendant la guerre contre les Romains, elle s'accrut, Numance ayant été alors un refuge et une citadelle pour les gens d'alentour.

De 1906 à 1908, M. Schulten chercha, retrouva, fouilla en grande partie les ouvrages construits par Scipion pour assurer le blocus. Les années suivantes, de 1909 à 1912, il reconnut et explora plusieurs camps romains dans la région environnante.

A ces belles découvertes et aux événements historiques qu'elles éclairent, il consacre une grande publication, qui doit comprendre quatre volumes. Le premier, paru en 1914, traite des Celtibères et de leurs guerres avec Rome. Le troisième, qui vient de paraître, est intitulé *les Camps de Scipion*¹ : livre imprimé avec un luxe rare par le temps qui court, pourvu de nombreuses planches, accompagné d'un atlas qui contient une carte et une cinquantaine de plans. Le texte nous apporte une histoire du siège et une description très détaillée de ce qui subsiste des travaux de Scipion. Cette étude magistrale est de la plus grande importance.

* * *

Sur le blocus, Appien² nous fournit des renseignements précieux. Il n'est pas douteux qu'il ne soit l'écho d'un témoin de haute valeur, Polybe, qui écrivit un traité spécial sur la guerre de Numance. Très négligent, Appien a trahi çà et là celui qu'il copiait, mais sans commettre de trop graves inexactitudes.

Scipion, nous dit-il, établit deux camps légionnaires tout

1. Adolf Schulten, *Numantia, Die Ergebnisse der Ausgrabungen*, 1905-1912. Band III, *Die Lager des Scipio*. München, F. Bruckmann, 1927.

2. *Iber.*, 90 et suiv.

près de Numance; il confia l'un à son frère Maximus; dans l'autre, il commandait lui-même. Résolu à vaincre les Numantins par la famine, et non par les armes, il éleva sept ouvrages fortifiés (φρούρια) autour de la ville. Il l'enveloppa d'un fossé et d'une palissade : circonvallation dont la longueur était d'environ 50 stades (9 kilomètres). Quand il eut achevé ce travail, grâce auquel il pouvait repousser les attaques des assiégés, il fit faire, à peu de distance en arrière, un autre fossé, renforcé par des pieux, et un mur, dont la largeur était de 8 pieds (2 m. 40), la hauteur de 10 pieds (3 mètres), non compris les créneaux. Des tours, élevées à des intervalles d'un plèthre (30 mètres), furent garnies de machines et servirent à faire des signaux, qui donnaient l'alarme en cas de besoin. Sur un marais que la ligne d'investissement devait franchir, une digue fut jetée pour porter le mur. La largeur du fleuve et la violence du courant n'ayant pas permis à Scipion de relier les deux rives, il construisit, au lieu d'un pont, deux ouvrages fortifiés, se faisant vis-à-vis sur les berges et servant de têtes à un barrage flottant, formé de poutres qu'attachaient des cordes et que hérissaient des pointes de fer : il interdit ainsi le passage aux nageurs et aux barques, à rames ou à voiles, qui auraient voulu parvenir jusqu'à Numance et y apporter des vivres.

Guidées par ces indications d'Appien, les fouilles de M. Schulten les ont en général confirmées, parfois aussi rectifiées; elles les ont expliquées et précisées de la manière la plus heureuse.

Il ne pouvait rien rester de la circonvallation provisoire, — fossé et palissade, — qui couvrit les travaux de la circonvallation définitive. Mais, de cette dernière, ont été exhumés des tronçons suffisants pour que le tracé en soit certain. M. Schulten a aussi retrouvé les deux camps légionnaires. Il a pu encore identifier cinq autres camps retranchés : si les restes en sont très maigres, la destination n'en est point douteuse. Ce qui fait en tout sept camps, chiffre indiqué par Appien. Cet auteur s'exprime de telle manière qu'on peut croire que les deux camps légionnaires n'y sont point com-

pris. Il faut les y comprendre, car il est sûr qu'il y avait autour de Numance, non pas neuf camps, mais sept, établis à des intervalles aussi égaux que possible; on ne voit pas où deux autres auraient pu prendre place.

Un ouvrage de petites dimensions, découvert sur le tracé de la circonvallation, au bord du Douro, est sans doute un des deux châteaux qui commandaient un barrage jeté sur le fleuve. Appien paraît mentionner un seul barrage, destiné à arrêter les nageurs et les barques qui auraient profité du courant et du vent. S'il en était ainsi, ce barrage unique devait naturellement être établi en amont de Numance. Mais le château exhumé est en aval. Il y aurait donc eu là un second barrage, moins nécessaire que le premier, utile pourtant, car des barques à voile auraient pu, par un vent très favorable, essayer de remonter le courant. De plus, ce château, gardant la rive gauche, au-dessous de la ville, qui était située sur la même rive, renforçait la circonvallation en un lieu où les assiégés pouvaient tenter de rompre le blocus en passant par la gorge que parcourt le Douro.

Que tous ces vestiges appartiennent aux travaux d'investissement de Scipion, ce n'est pas seulement l'accord des constatations faites sur le terrain et du texte d'Appien qui le prouve; les menus objets recueillis dans les fouilles, monnaies, poteries, etc., fournissent des repères chronologiques attestant qu'il en est bien ainsi.

C'est un bonheur presque inespéré d'avoir pu reconstituer un tel ensemble. Cela s'explique par le mode de construction de ces ouvrages. D'ordinaire, on les faisait en terre et en bois. Mais, autour de Numance, le bois était rare; il fallait l'apporter d'assez loin. D'autre part, là où l'on devait établir les camps et la circonvallation, le sol est en général du roc, s'étalant à nu, ou couvert d'une mince couche d'humus. Au contraire, la pierre était partout sous la main. On avait donc bâti des murs, au lieu d'élever des remblais. De ces murs, une ou plusieurs assises inférieures subsistaient sur beaucoup de points, à peine enterrées; une fois dégagées, elles ont permis de reconnaître le plan des constructions aux-

quelles elles avaient appartenu. Elles sont formées de deux parements, plus ou moins distants l'un de l'autre selon l'épaisseur qu'on voulait donner à la muraille; quand cette épaisseur devait être grande, on intercalait dans l'intervalle une arête médiane, parallèle aux parements et construite de la même manière. Les vides étaient remplis de pierraille et de terre. C'est un procédé qui, dans l'antiquité, a été fort employé en Espagne, et qui y est encore en usage : les Romains, faisant campagne dans la péninsule, l'ont emprunté aux gens du pays. Il se retrouve, du reste, dans d'autres contrées méditerranéennes, surtout dans les ruines indigènes de l'Afrique septentrionale : on l'a même qualifié d'appareil berbère.

Si des conditions favorables avaient assuré aux travaux de Scipion une conservation dont les archéologues se contentent très volontiers, il fallait, par une conduite attentive des recherches, tirer de ces vestiges tous les enseignements qu'ils comportaient. Des fouilles abandonnées à des terrassiers que surveille plus ou moins un contremaître et que le « directeur » vient inspecter de temps en temps, sont de pitoyables massacres : le cas est malheureusement trop fréquent, surtout dans notre Afrique du Nord. Les ouvriers piochent à tort et à travers, démolissant avec sérénité des murs qui devraient leur crever les yeux et les chargeant sur leurs brouettes ou wagonnets, n'ayant d'autre souci que de faire place nette. Il importe, — je m'excuse d'exprimer ces vérités évidentes, — qu'ils aient toujours auprès d'eux l'homme de science capable et désireux de les guider, souvent de les arrêter, de juger des connexions et des superpositions de murs, de donner des ordres en conséquence pour la suite du travail, d'interpréter ce qu'il voit. Le texte, les plans, les photographies du livre de M. Schulten attestent qu'il a rempli ce devoir avec autant de perspicacité que de conscience : tâche délicate et difficile, vu l'état des ruines. Les résultats l'en ont amplement récompensé.

*
* * *

La circonvallation définitive avait un développement de 9 kilomètres, ce qui répond aux 50 stades indiqués par Appien pour la circonvallation provisoire : il a donc commis une confusion en lisant trop vite Polybe.

A l'ouest, au sud et au sud-est, le mur de Scipion passait sur des plateaux qui forment une table continue, bordée du côté de la ville par le Douro et le Merdancho, coupée seulement au sud-ouest par le passage que s'est frayé le fleuve. La nature offrait là une excellente assiette aux ingénieurs. Au nord et à l'est s'élèvent des collines qui pouvaient servir de points d'appui. Mais, au nord-est, existe une trouée, large de 1.200 mètres, une plaine dont une partie est marécageuse pendant la saison des pluies. C'est à travers le terrain ainsi inondé que Scipion jeta la digue, d'une longueur de 100 à 130 mètres, qui porta une section du mur.

Ce mur, dit Appien, mesurait 3 mètres de hauteur jusqu'à la plate-forme, précédée de créneaux. La chose est admissible, mais ne peut être vérifiée, puisque les vestiges du rempart, là où il en reste, appartiennent au bas de la construction. La largeur était, selon notre auteur, de 2 m. 40. Les mesures constatées vont de 3 m. 50 à 5 mètres. Mais cette contradiction n'est qu'apparente : le mur a pu s'élever en biais et être, par conséquent, plus large en bas qu'à la plate-forme, à laquelle se rapporterait la mesure donnée par Appien. De plus, des escaliers, établis çà et là en arrière, ont pu accroître la largeur du pied jusqu'à 5 mètres. On n'a retrouvé aucune trace du fossé précédant le mur. Il est d'ailleurs probable qu'il n'existait pas partout. Sans parler de l'espace marécageux où courait la digue, le Douro, à l'ouest, le Merdancho, au sud, la Tera, autre affluent du Douro, au nord, formaient, en avant de certaines parties du rempart, des fossés naturels, qu'il était superflu de doubler. Et là où le sol était un roc compact, le creusement d'un fossé eût exigé beaucoup de temps et de peine ; il eût laissé des traces, qui font défaut.

Les tours dressées le long du mur étaient en bois : des manchons verticaux, construits en pierre, servaient à insérer les poteaux qui constituaient les montants angulaires de ces tours. Elles devaient contenir une chambre, où étaient installées les machines, et se terminer par une plate-forme, d'où l'on faisait les signaux. L'intervalle de 30 mètres, qu'indique Appien, est sans doute une moyenne; sur certains points particulièrement menacés, l'espacement était moindre.

La circonvallation rencontrait le Douro en deux endroits, au nord-ouest et au sud-ouest de Numance. Pour assurer des communications promptes et faciles, il convenait de jeter deux ponts, et non pas un seul, comme Appien semble le dire. Ils pouvaient en même temps servir de barrages, interdisant l'accès de la ville par la voie fluviale. Appien nous apprend que Scipion ne réussit pas dans cette entreprise. Au sud-ouest, en aval du confluent du Merdancho et du Douro, à 400 mètres en arrière de la circonvallation, en un lieu où une île facilitait l'établissement d'un passage, M. Schulten a reconnu, sur les deux rives, des amorces qu'on ne peut attribuer qu'à un pont : ouvrage construit, croit-il, par Scipion et emporté par le courant. De l'autre pont, qui avait sa place marquée au nord-ouest, aucun vestige n'a été constaté.

L'échec infligé aux Romains par le Douro était très fâcheux, puisqu'il isolait le secteur de la circonvallation qui, sur 2 kilomètres, courait à l'ouest du fleuve, ainsi que les deux camps de la rive droite. Il fallait faire de longs détours pour les atteindre, par des gués où la rivière peut être franchie. Il est vrai que, du côté de Numance, ces ouvrages n'étaient guère menacés, car le Douro faisait obstacle à des attaques venant de la ville.

Quant aux barrages, on a vu comment Scipion les établit. Ils étaient à la hauteur de la circonvallation, qu'ils prolongeaient à travers le fleuve. Le seul château qui ait été retrouvé le long des berges formait, nous l'avons dit, une des têtes du barrage d'aval, sur la rive gauche, tout près du confluent du Merdancho. Couvrant à peine 2 hectares, il était occupé par des troupes d'infanterie, empruntées sans

douté à la légion qui avait son camp à proximité, et par des cavaliers italiens; le plan d'une partie des casernes est encore très distinct.

Les sept camps qui entouraient Numance reliaient les secteurs de la circonvallation, en avant de laquelle ils faisaient une saillie de 100 à 200 mètres, comme des bastions. De chacun d'entre eux, il était facile d'atteindre en quelques minutes le milieu des deux secteurs voisins et de prêter main-forte aux troupes échelonnées sur le rempart, l'intervalle moyen entre deux camps étant de 1 kilomètre. Tous étaient placés sur des hauteurs plus ou moins escarpées et, par conséquent, aisées à défendre. Il n'y avait qu'une exception, inévitable : dans la large trouée qui s'étendait au nord-est, il fallut bien construire un camp en plaine, celui de Travesadas.

Scipion ne disposait que de deux légions : le reste de son armée était formé d'Italiens, d'auxiliaires fournis par des alliés, — comme les Numides de Jugurtha, — surtout d'Espagnols. Il est très vraisemblable que les deux emplacements où M. Schulten a reconnu des camps légionnaires ont été occupés par les deux légions dès leur arrivée devant Numance.

L'un d'eux est à Castillejo, à près de 1 kilomètre au nord-nord-est de la ville, entre la plaine marécageuse et la Tera, sur une colline au sommet largement aplati, avec une pente assez raide du côté de l'ennemi. La distance était un peu forte, mais l'intervalle étant découvert, elle permettait de voir venir l'attaque et de se préparer à la repousser. De là, les vues sont très étendues, non seulement sur presque tout le périmètre où furent établis la circonvallation et les autres camps, mais plus loin encore, du moins au nord et à l'est. C'est vraiment la position dominante à proximité de Numance.

Scipion n'avait pas été le premier général romain à s'y installer. M. Schulten a constaté sur ce plateau des restes

de trois camps superposés, orientés diversement. Le plus récent et le mieux conservé ne peut pas être postérieur à la destruction de Numance, en face de laquelle il fut dressé; il faut l'attribuer à Scipion. L'un des deux autres est celui que Claudius Marcellus occupa en 152-151 avec deux légions et qui était, dit Appien, à 5 stades de la ville : la distance indiquée nous amène à Castillejo. M. Schulten admet que c'est le plus ancien; c'est aussi le plus grand : il s'étendait sur une quinzaine d'hectares. Le camp intermédiaire serait celui de Q. Pompeius, qui, en 140-139, passa l'hiver devant Numance. Après le départ de ces deux généraux, le temps et surtout les Numantins durent détruire leurs camps, et Scipion eut à en édifier un nouveau, qui, destiné à une seule légion, fut deux fois moins grand que le premier.

Il couvrait 7 hectares et présentait une forme trapézoïdale, s'adaptant au rebord du plateau à l'ouest et au sud. L'axe, orienté d'ouest en est, correspond au lever apparent du soleil dans les premiers jours d'octobre. Y a-t-il là, comme le pense M. Schulten, une coïncidence voulue, nous révélant la date exacte à laquelle ce camp fut tracé? Peut-être ne serais-je pas aussi affirmatif. Mais M. Schulten a certainement raison de soutenir que nous sommes ici en présence du camp où Scipion commandait en personne, au lieu où avaient commandé deux de ses devanciers. Pour la sécurité et l'ampleur des vues, ce camp est dans une position plus avantageuse que l'autre camp légionnaire, celui de Peña Redonda, dont nous allons parler. Il abritait une légion entière, tandis que l'autre, quoique plus grand, contenait seulement les deux tiers d'une légion (le reste gardant le château voisin, au bord du fleuve); le quartier général est plus vaste à Castillejo, la construction des casernes et autres bâtiments y est meilleure.

Le camp de Peña Redonda, où commandait Fabius Maximus, se trouve de l'autre côté de Numance, au sud-sud-est, juste en face de Castillejo. Il est beaucoup plus rapproché de la ville, mais le fossé du Merdancho, qui le contourne au nord, et la grande raideur des pentes lui assuraient une bonne protection contre des sorties subites des assiégés. Mesurant

un peu plus de 11 hectares, il forme un ovale s'allongeant du nord-ouest au sud-est, selon la disposition du terrain.

Dans ces deux camps, les fouilles ont mis au jour quelques restes de remparts, construits de la même manière que le mur de circonvallation et non précédés d'un fossé; des vestiges, plus ou moins distincts, de portes, de voies, de places, de bâtiments divers : casernes d'infanterie et de cavalerie pour légionnaires et Italiens, greniers et magasins, maisons habitées par les tribuns militaires et témoignant d'un certain souci de confort, *praetorium*. A Peña Redonda, cette demeure du chef présente les dispositions de la maison italienne à *atrium*; à Castillejo, celles de la maison grecque, avec une cour centrale : Scipion était, plus que son frère, ami de l'hellénisme.

Les autres camps sont fort mal conservés, ou même à peine distincts. Ils offrent beaucoup moins d'intérêt. L'un d'eux, situé à Dehesilla, sur le plateau qui domine à l'ouest le Douro, est cependant plus grand que Castillejo et Peña Redonda : de forme ovale, il couvre plus de 14 hectares. Un autre, à Travesadas, est, au contraire, fort petit, — 4 hectares seulement, — mais il avait une grande importance, car il gardait le point faible, la trouée de la plaine.

Somme toute, Scipion exécuta fort bien son dessein de vaincre sans combattre. Pour le tracé de sa circonvallation, pour l'assiette de ses camps, il trouva les meilleurs emplacements. Il tira un excellent parti du terrain qui s'offrait à lui.

On connaît le plan du camp romain décrit par Polybe¹. Dans cet espace quadrangulaire, s'étendant sur un sol uni, où la nature ne prête aucune aide à l'homme, tout est soumis à une rigoureuse symétrie, tout est mesuré d'une manière précise; les voies, de largeur fixe, se succédant et se coupant à intervalles réguliers, enferment des rectangles dont chacun

1. Livre VI, 27-32.

a sa destination bien déterminée. Chef-d'œuvre de méthode et de clarté, où se manifestent le règne de la discipline et le génie de l'ordre!

Les deux camps de Marcellus et de Pompée à Castillejo ne s'écartent pas beaucoup de ce type classique. Un autre camp, que M. Schulten a découvert à 6 kilomètres à l'est de Numance et qu'il date de l'année 153, le reproduit presque exactement. Il n'en est pas ainsi des camps de Scipion. Partout, comme dans les camps grecs, on y sent la volonté de choisir des sites bien défendus par la nature, d'utiliser la forme et le relief du terrain, sans aucun souci de créer une figure géométriquement harmonieuse. Il n'importe pas non plus de disposer d'une large surface, où toutes les parties de l'ensemble puissent s'étendre à l'aise, et aux emplacements où l'on a coutume de les établir. Ces camps de Scipion sont relativement petits, quoiqu'il eût été possible de leur donner, sans les déplacer, des dimensions plus vastes. Celui de Peña Redonda couvre à peine la moitié, celui de Castillejo à peine le tiers de l'espace occupé par un camp d'une légion sous l'Empire. Il fallait avant tout restreindre le pourtour, afin qu'il fût plus facile à défendre.

Ces camps ne sont pas des places d'armes, lieux de repos des troupes entre deux batailles, entre deux marches offensives; ce sont des forteresses, presque des refuges, où des gens qui ne doivent pas combattre seront en sécurité, si l'on vient les attaquer.

Les camps exhumés par M. Schulten près de Numance, ceux aussi qu'il a retrouvés dans la même région et qu'il étudiera dans son tome IV, nous apprennent beaucoup pour une période de l'histoire militaire de Rome que des découvertes archéologiques n'avaient pas encore éclairée. Les camps de l'Empire nous sont assez bien connus : camps légionnaires explorés à Novesium, à Carnuntum, à Lambèse; camps de moindre importance, dont les ruines, fouillées ou non, parsèment les frontières du monde romain. Pour l'époque républicaine, nous n'avions que la description de Polybe. Il est fort intéressant de constater que tantôt les généraux ont

conformé la pratique à la règle, que tantôt, au contraire, ils ont adopté des dispositions différentes : en particulier Scipion devant Numance, sous les yeux et peut-être avec la collaboration de ce même Polybe.

Stéphane GSELL.

LA SIRÈNE, FEMME-POISSON

On a plus d'une fois remarqué que la Sirène, conçue dans l'antiquité classique comme un oiseau à tête humaine, change d'apparence dans l'iconographie chrétienne¹. L'art du christianisme primitif ne connaît encore que le type antique², symbolisant pour lui, comme plus tard, les séductions que le monde fait courir aux âmes chrétiennes, les charmes enchanteurs qu'évita jadis Ulysse. La Sirène à corps d'oiseau n'est point entièrement oubliée au moyen âge³, mais elle y devient plus fréquemment, depuis le xii^e siècle, une femme au corps de poisson que mentionnent les Bestiaires et que reproduisent de nombreux monuments⁴. Parfois les deux types coexistent, jusque sur le même monument⁵; parfois ils fusionnent, et une gravure d'un ouvrage édité à Lyon en 1579 montre une Sirène aux jambes d'oiseaux et à double queue de poisson qu'elle relève de chaque main (fig. 1, 3)⁶. Le type de la Sirène aquatique est aussi donné à des êtres masculins, couronnés, qui évoquent « l'évêque de mer », le « roi des Poissons » des légendes populaires⁷, comme aussi

1. *Gazette arch.*, 1885, p. 19 sq.; p. 165 sq.; Cahier, *Mélanges d'archéologie*, II, p. 172 sq.; *Rev. arch.*, V, 1848, p. 565; IX, 1852, p. 736; 1905, VI, p. 396; Hammann, *Briques suisses à reliefs du XIII^e au XVI^e siècle*, 2^e mémoire, Genève, 1875, p. 11 sq.; Mâle, *l'Art religieux du XII^e siècle en France*, p. 335.

2. Ulysse et les Sirènes, cimetière de Calliste, Roller, *les Catacombes de Rome*, II, p. 34, pl. LVI, 2; sarcophage, *ibid.*, I, pl. XXI, 5.

3. *Gaz. arch.*, 1885, p. 21, pl. 4 (Hortus Deliciarum, Ulysse et les Sirènes); *Rev. arch.*, 1905, VI, p. 396, etc.

4. *Gaz. arch.*, 1885, p. 20, ex. en sculpture; Mâle, *l. c.*

5. Mâle, *op. l.*, p. 336.

6. Hammann, *op. l.*, pl. XIII, f, p. 20.

7. *Mélusine*, II, p. 379, 281; *Rev. arch.*, 1852, *l. c.*; Sébillot, *le Folklore de France*, II, p. 38.

'*Halios Gérôn*, le Nereus antique; il se voit sur des briques suisses à reliefs ¹. Il semble que la mention littéraire de la Sirène-poisson apparaisse pour la première fois dans le traité *De monstis*, écrit sans doute au vi^e siècle de notre ère²; mais nous ne connaissons aucun monument figuré antérieur aux xi^e-xii^e siècles.



On s'est demandé la raison de ce changement. On l'a vue dans la confusion entre les Sirènes et les Néréides ³, oubliant que les Néréides antiques sont entièrement humaines. On a pensé au vers célèbre d'Horace, *desinat in piscem mulier formosa superne*, à la légende populaire de Mélusine ⁴. En évoquant son image monstrueuse, Horace fait assurément allusion à un type mythologique connu. L'antiquité possède divers êtres aquatiques dont le corps se termine en poisson : en Orient, Dagon ⁵, Atargatis-Derceto ⁶; en Grèce et à Rome Acheloüs, l'*Halios Gérôn* ⁷, les Tritons et les Tritones ⁸. Puisqu'il s'agit d'une femme, le monstre d'Horace ne peut être qu'une Tritone, dont l'image est fréquente dans l'art gréco-romain ⁹. Il se peut que celle-ci ait exercé quelque influence sur la formation du type nouveau. « On ne savait plus alors distinguer les Sirènes de ces belles figures de Tritones qui se terminent en hippocampes », dit M. Mâle¹⁰, confondant à son tour les Tritons au corps de poisson avec les hippocampes, chevaux marins qui accompagnent souvent les Néréides humaines. Si nos érudits modernes ne savent

1. Hammann, *op. l.*, pl. III, 10; IV, 15; V, 18; XX, 99 a.

2. Mâle, *op. l.*, p. 335.

3. *Gaz. arch.*, 1885, p. 20, de Lasteyrie.

4. Begouen, *Rev. arch.*, 1905, I, p. 367.

5. Roscher, *Lexikon*, s. v. Triton, p. 1162.

6. *Ibid.*, p. 1162; *Rev. arch.*, 1904, II, p. 243.

7. *Ibid.*, p. 1182, n^o 17; s. v. Nereus, p. 242.

8. *Ibid.*, p. 1163 sq.

9. Ex. en plastique, Reinach, *Répert. de la statuaire*, II, p. 413, 2, 5; 415, 2, 3; 809; IV, p. 249, 3; 248, 7, etc.

10. Mâle, *op. l.*, p. 335.

plus distinguer avec précision ces êtres divers, malgré l'abondance de la documentation iconographique, on comprendra que la confusion ait été plus facile encore aux temps jadis.

* * *

Il n'est pas nécessaire d'admettre, nous semble-t-il, que la conception de la Sirène-poisson a été uniquement déterminée par des souvenirs iconographiques de l'antiquité. La croyance aux femmes-poissons est générale. Les anciens ont déjà attesté leur existence ¹, que les hommes du moyen âge n'ont point mise en doute, en voyant la preuve dans les découvertes de femmes-poissons échouées sur le rivage, êtres marins d'apparence vaguement humaine ², dans les nombreuses légendes concernant ces monstres aquatiques ³. Pourquoi leur a-t-on donné le nom de Sirènes, réservé dans l'antiquité aux oiseaux-humains, si ce n'est que, telles les Sirènes d'Ulysse, elles charment les humains et les attirent dans leurs pièges trompeurs, si ce n'est que les Sirènes antiques, elles aussi, sont en relation avec l'élément marin ⁴?

* * *

Cependant, des monuments antiques mal interprétés ont pu exercer leur action sur la formation du type nouveau. On connaît dans l'iconographie des cathédrales cette Sirene à double queue de poisson, qu'elle relève et tient de chaque main (fig. 1,) ⁵. Cette même apparence est donnée à l'homme-

1. Pline, *Hist. nat.*, IX, 8; Élien, *De Nat. animal.*, XVI, 8.

2. *Rev. arch.*, 1852, IX, p. 637 sq. Sirènes et Tritons.

3. Sébillot, *le Folklore de France*, II, p. 3-1 sq.; id., *le Folklore*, p. 105; *Mélusine*, II, p. 281, 310, 378, 451.

4. Roscher, *Lexikon*, s. v. Seirenen, p. 605.

5. Ex. nombreux : Bréhier, *l'Art chrétien*, p. 188, fig. 76, Glaine-Montaigut, Puy-de-Dôme, XII s. — Genève, chapiteau, XII s., *Catalogue des séries lapidaires*, Genava, V, 1927, n° 279, p. 144; *Mém. Soc. d'histoire et d'archéologie de Genève*, VII, 1849, pl. III, 10, p. 11; C. Martin, *Saint-Pierre, ancienne cathédrale de Genève*, pl. XXIII, 5; XXIX, 1; Blavignac, *Hist. de l'architec-*

poisson couronné¹, chez lequel les deux poissons peuvent se détacher du buste humain et être entièrement indépendants (fig. 1, 2, 4)². Comment ce type curieux s'est-il constitué? Ce redoublement est-il seulement issu du désir de symétrie décorative? Les monstres qui redoublent un de leurs organes,



Fig. 1.

1. Chapiteau roman, cathédrale Saint-Pierre, Genève, *Mém. Soc. d'hist. et d'arch. de Genève*, VII, pl. III, 10.
2. Brique suisse à reliefs, Hammann, *op. l.*, pl. V, 19.
3. *Ibid.*, pl. XIII, f.
4. *Ibid.*, pl. XX, 99, a.
5. Sculpture d'Ahnâs, Ugo Monneret de Villard, *La scultura*, fig. 9.
6. Fresque de Baouit, Leclercq et Cabrol, *op. l.*, s. v. Baouit, fig. 1285.

montrant par exemple plusieurs corps réunis à une seule tête, ne sont pas rares dans l'art chrétien³, dénotant géné-

ture sacrée, pl. LXXIII, 9; — Zurich, *Mitt. Ant. Gesell. Zurich*, II, 1844, pl. IV, 1; — Neuchâtel, *ibid.*, V, 1852, pl. L, 4, etc.

1. Hammann, *op. l.*, pl. III, 10; IV, 15; V, 18; XX, 99 a.

2. *Ibid.*, pl. V, 18; IV, 15; XX, 99 a.

3. Ex. *Genava*, IV, 1926, p. 151, référ.; Bréhier, *op. l.*, p. 202, fig. 86.

ralement une origine orientale. On pourrait admettre un redoublement du corps unique de la Sirène, d'autant plus que ce motif occupe souvent l'angle du chapiteau, et par sa répétition donne une image simple de chaque côté. On pourrait aussi songer à des Tritons et des Tritones antiques pourvus de deux corps de poissons, à la place de jambes humaines, qui parfois se relèvent symétriquement de chaque côté¹. Cependant on n'expliquerait pas ainsi le geste caractéristique de la Sirène. On ne saurait en rapprocher dans l'art antique que des motifs tout autres, celui d'un dieu barbu, ailé ou non², de Dionysos enfant³, de femmes ailées⁴, sur des reliefs romains, dont le buste se prolonge par des rinceaux de feuillage qu'ils relèvent et tiennent de chaque main. On a qualifié Tritonesse un buste féminin de Kertsch ainsi terminé par des rinceaux et faisant ce geste⁵, mais est-on autorisé à donner ce nom à un être dont l'élément caractéristique, le corps de poisson, fait précisément défaut?

* * *

Une sculpture du Musée du Caire provenant d'Ahnâs, l'ancienne *Hérakléopolis Magna*, montre un personnage barbu dans un édicule, à la partie supérieure duquel, sous l'architrave, entre les colonnes, paraît un buste de femme⁶. Cette figure rappelle à première vue les Sirènes des chapiteaux romains. Mais, en réalité, ce qu'elle tient et relève de chaque main, c'est son vêtement rempli de fruits (fig. 1, 5). C'est la personnification de la Terre féconde, identification certifiée

1. Ex. Reinach, *Répert. de la statuaire*, II, p. 413, 3; 415, 2-3; IV, p. 250, 1; cf. aussi l'anguipède gnostique à tête de coq, dont les deux queues de serpent se relèvent de même, ex. Delatte, *Musée belge*, 1914, XVIII, pl. I, etc.

2. *Ath. Mitt.*, LI, 1926, pl. XIX; Reinach, *Répert. de reliefs*, II, p. 296, 1.

3. Reinach, *Répert. de reliefs*, II, p. 274, 2.

4. *Ibid.*, II, p. 270, 3; 271, 1.

5. Reinach, *Répert. de la statuaire*, IV, p. 249, 3.

6. Ugo Monneret de Villard, *la Scultura ad Ahnâs, Note sull'origine dell' arte copta*, Milan, 1923, p. 37, fig. 8-9.

par une mosaïque de Bet Gibrin ¹, sans doute du iv^e siècle de notre ère, c'est-à-dire à peu près contemporaine des sculptures d'Ahnâs ², qui montre le même buste féminin, avec même disposition de la draperie, mêmes fruits, même geste, et l'inscription ΓΗ. Sur la sculpture d'Ahnâs, la draperie gauchement stylisée rappelle les corps des poissons, son extrémité évasée devient leur queue, et les fruits semblent être des écailles. On peut se demander si une image de ce genre, mal comprise, n'a pas déterminé le motif de la Sirène à double queue. Des monuments, bien postérieurs il est vrai, montrent que la confusion est possible. Sur une brique suisse à reliefs, un personnage debout, entièrement humain, tient de chaque main un poisson dont le corps se recourbe devant lui comme les queues des Sirènes, et le motif est assurément dérivé de celui de la Sirène ³: il semblerait qu'il relève une draperie. Sur la gravure du xvi^e siècle déjà citée, la Sirène à jambes d'oiseaux relève de la même façon ses queues de poissons, comme des voiles ⁴. Ainsi, le geste de la divinité de l'Abondance, de Priape, etc., serait devenu, par une altération de sens et de formes dont on pourrait citer de nombreux exemples, surtout quand le motif passe d'un art à un autre, d'une région à une autre, c'est-à-dire change de milieu, celui de la Sirène relevant son double corps aquatique.

* * *

L'art chrétien de l'Occident, on le sait, porte la marque de diverses influences, les unes antiques, les autres orientales, persanes, mésopotamiennes, syriennes, coptes ⁵. L'influence de l'art copte, auquel appartiennent les sculptures d'Ahnâs, se fait sentir de bonne heure, et c'est dans l'Égypte

1. *Ibid.*, p. 37, fig. 10.

2. Sur la date des sculptures d'Ahnâs, *ibid.*, p. 51 sq.

3. Hammann, pl. XX, 99 a.

4. *Ibid.*, pl. XIII, f.

5. Mâle, *l'Art religieux du XII^e siècle en France*, p. 45 sq.; Bréhier, *l'Art chrétien*, p. 183 sq.

chrétienne que l'on doit chercher les prototypes de plusieurs motifs de l'ornementation burgonde, mérovingienne, lombarde, renonçant à voir en eux des inventions des populations barbares ¹.

Le *Physiologus*, qui est la source des Bestiaires du moyen âge, remonte sans doute au II^e siècle de notre ère ², mais il ne connaît encore que la femme-oiseau; l'existence littéraire de la Sirène-poisson est attestée dès le VI^e siècle environ de notre ère dans le livre *De monstribus*; c'est vers l'Égypte et la science alexandrine que ces textes nous ramènent, et c'est sans doute là que le type nouveau a été créé. C'est en Égypte qu'ont été conçus la plupart des êtres monstrueux, qui ornent les amulettes ³; sur celles-ci paraît, entre autres thèmes, la diablesse Alabasdrîa, mise en fuite par le saint cavalier sur une fresque de Baouît et sur des nombreux talismans ⁴, diablesse apparentée à la Sirène du moyen âge, qui est elle aussi un vampire ⁵, un être démoniaque : *Serenae et daemonia*, disent les Bestiaires ⁶.

Les érudits modernes ont plus d'une fois fait observer que, déjà dans le *Physiologus*, puis dans les Bestiaires et dans l'iconographie chrétienne, les Sirènes et les Centaures sont étroitement associés, signifiant tous deux la double nature de l'homme, bon et méchant, de l'hérétique ⁷. Il s'agit de la Sirène-oiseau. Mais ce n'est peut-être pas par hasard que, sur la fresque de Baouît ⁸, le Centaure est placé tout près de

* 1. Mâle, *l'Art allemand et l'art français du moyen âge*, 1917, p. 5 sq., l'art des peuples germaniques, et *passim*; Bréhier, *op. l.*, p. 168 sq.; *Rev. des études grecques*, 1918, p. 68 sq.

2. Mâle, *l'Art religieux du XIII^e siècle*, p. 48, *réf.*; id., *l'Art religieux du XII^e siècle*, p. 332; Cahier, *Mélanges d'archéologie*, II, p. 88 sq.; 107 sq.; Strzygowski, *Der Bilderkreis des griech. Physiologus*, 1889, etc.

3. Sur cette origine égyptienne des thèmes talismaniques, Perdrizet, *Rev. des études grecques*, 1903, p. 59.

4. Perdrizet, *ibid.*, p. 42 sq.; id., *Negotium perambulans in tenebris*, p. 14, 27.

5. Mâle, *l'Art religieux du XII^e siècle*, p. 336.

6. Cahier, *op. l.*, II, p. 173 : *Esaias propheta dicit* (Es. XIII, 12) : *Serenae et daemonia saltabunt in Babylone*.

7. *Gaz. arch.*, 1885, p. 165; Mâle, *l'Art religieux du XII^e siècle*, p. 335.

8. Leclercq et Cabrol, *Dict. d'arch. chrétienne et de liturgie*, s. v. Baouît, p. 247, fig. 1285; Perdrizet, *Negotium*, p. 14.

la diablesse Alabasdria, vers laquelle il se tourne et lève le bras droit (fig. 1, ₆). Cette dernière n'a certes pas l'aspect de la Sirène-poisson; elle est ailée, et son corps se termine en reptile; mais il suffirait de peu de chose, d'une nageoire caudale, pour qu'elle puisse se confondre avec elle, et nous remarquerons que cette nageoire terminale est souvent fort mal représentée, à peine distincte, dans certaines Sirènes du moyen âge.

W. DEONNA.

BANDEAU FUNÉRAIRE EN OR DU MUSÉE DE GENÈVE

Ce bandeau, acquis en 1925 par le Musée d'Art et d'Histoire à Genève ¹, appartenait à une collection privée de la Suisse; à en croire le vendeur, il provient d'Étrurie, comme d'autres pièces de cette collection, et dans ce cas assurément d'une tombe (Pl. II).

Selon l'habitude des bijoux funéraires ², c'est une mince bande d'or, avec ornementation au repoussé ³; les extrémités, qui ont un peu souffert, devaient être percées de trous où passait le cordon fixant le diadème sur le front du défunt ⁴. Tout le long des bords, de petits trous très rapprochés retenaient les feuilles, qui font de ce bandeau l'imitation d'une couronne végétale ⁵. De celles-ci, il ne reste que 32, que nous avons réparties également de chaque côté; elles devaient être à l'origine plus nombreuses et former une frondaison touffue. Ovals et sillonnées de nervures, elles imitent le myrte, arbuste funéraire ⁶. C'est la plante des dieux chthoniens, de Déméter, de Koré qui en aurait reçu de Dionysos une branche, en échange de l'âme de Sémélé ⁷; celle qu'en Italie,

1. N° 11567. Longueur : 0,284 ; largeur : 0,043.

2. Sur le bandeau funéraire, Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. Funus, p. 1371; Pottier-Reinach, *la Nécropole de Myrina*, p. 105-6; p. 200, note 1 (noms divers de ces bandeaux), référ.; Benndorf, *Griech. und Sicilische Vasenbilder*, p. 19, etc.

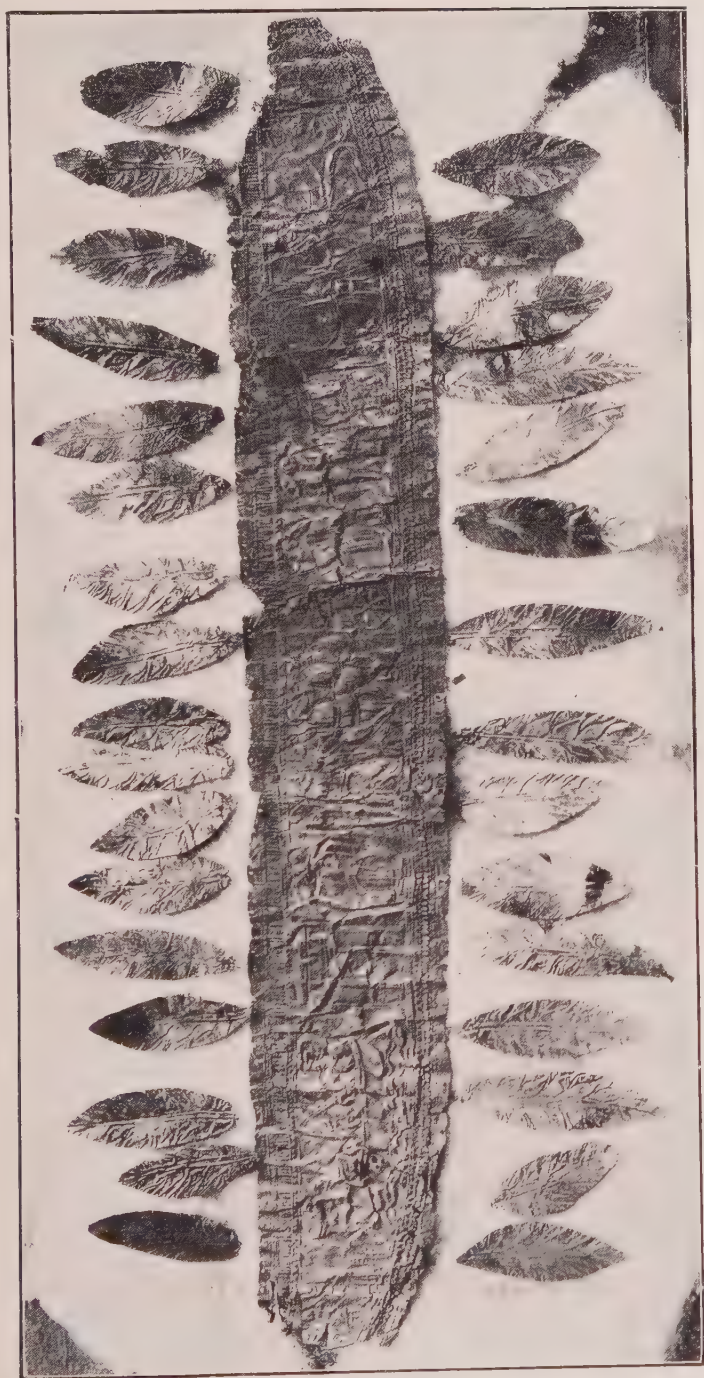
3. Saglio-Pottier, *l. c.*, note 20; Pottier-Reinach, *op. l.*, p. 105-6.

4. Pottier-Reinach, p. 105.

5. Couronnes funéraires, Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. Corona, p. 1523; s. v. Funus, p. 1372, note 1, référ.

6. Rôle funéraire du myrte, Rohde, *Psyche*, 1894, p. 204, note 2.

7. Bœtticher, *Philologus*, XXIV, p. 231; *Rev. des études anciennes*, 1916, p. 184.



BANDEAU FUNÉRAIRE EN OR ESTAMPÉ, VI^e S. AV. J.-C.
GENÈVE, MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE.

dit Pline ¹, on vit la première fois sur la tombe d'Elpénor; celle dont on compose les couronnes qu'une femme place sur la tête du mort, sur le vase d'Archémoros.

Les anciens différaient d'avis sur le sens de la couronne funèbre. Lucien croyait, en rationaliste, que les fleurs jouent le même rôle que les parfums, pour diminuer les mauvaises odeurs du cadavre; le scoliaste d'Aristophane y voit la récompense donnée à l'homme après les combats de la vie ², après l'« agonie » qui est une *ἀγωνία*. Emblème de la victoire, la couronne rappelle le triomphe du mort sur la vie, et sur l'esprit du mal ³; elle est emblème de justification ⁴ et, en Égypte, la couronne-amulette donnée au mort lui assure la voix juste pour prononcer les formules. Elle devient emblème de vie future, d'immortalité ⁵, et en Égypte déjà, la couronne des rois, en lotus et en papyrus, symbolise les idées de reverdissement et de renaissance perpétuels ⁶. La couronne est-elle donnée aux morts comme emblème de la dignité qui les rapproche des dieux ⁷? Il est difficile de discerner quelle est la notion primitive, et les opinions des érudits diffèrent à ce sujet ⁸.

Selon Rohde, cet usage ne serait pas très ancien, puisque Homère ne le mentionne pas. Nous savons au contraire qu'il est antérieur aux Hellènes, puisque les Égéens déjà, non seulement couvrent le visage de leurs morts de masques d'or

1. Pline, *Hist. nat.*, XV, 36.

2. Saglio-Pottier, s. v. Funus, p. 1372, référ.

3. Cumont, *Rev. hist. des rel.*, 1911, 63, p. 214 sq.

4. Pleyte, *la Couronne de justification*, Actes du VI^e Congrès des Orientalistes, Leyde, 1883, p. 1 sq.; Breccia, *Guirlandomania alessandrina*, Musée égyptien, III, 1909, p. 13 sq.

5. Cumont, *Comptes rendus Acad. Insc.*, 1912, p. 151; *Rev. hist. rel.*, 1910, 61, p. 144 sq. (à propos de l'aigle funéraire).

6. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*, p. 285.

7. Rohde, *op. l.*, p. 204.

8. Sur la couronne : Klein, *Der Kranz bei den alten Griechen, eine religionsgeschichtliche Studie auf Grund der Denkmäler*, 1912; Köchling, *De coronarum apud antiquos vi atque usu*, Berlin, 1914; Woolley, *Coronation rites*, Cambridge, 1915; Hesseling, *De usu coronarum apud Graecos*, Leyde, 1886; Löw, *Kranz und Krone*, 1867; Eitrem, *Crown-head*, in *Classical Review*, 1921, p. 20 sq.; Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. Corona.

(Mycènes), mais leur donnent dans les tombes de Syra¹, de Mochlos, de Mouliana, de Chypre, des bandeaux d'or et d'argent². Les Grecs, qui ont hérité d'eux cet usage, l'ont transmis eux-mêmes à d'autres, et l'époque chrétienne l'a recueilli. On connaît, à l'autre extrémité de la chaîne chronologique, des bandeaux d'or palestiniens avec inscriptions chrétiennes³; le Musée de Genève en possède un avec une formule que l'on retrouve souvent : « Courage, Pierre, personne n'est immortel⁴. » Entre les deux termes, il serait facile de citer des exemples à des dates diverses⁵.

* * *

Le bandeau que nous étudions est un peu plus récent que le fragment de notre Musée, sans doute chypriote, où deux personnages affrontés sont séparés par un arbre, et qui peut dater des VIII^e-VII^e siècles⁶, comme d'autres bandeaux de style grec orientalisant, de Rhodes⁷, Chypre⁸, Athènes⁹; plus récent que les bandeaux d'or trouvés dans les tombes du Céramique d'Athènes, de style géométrique¹⁰, des IX-VIII^e siècles.

1. Dussaud, *les Civilisations préhelléniques* (2), p. 82, fig. 59.

2. *Ibid.*, p. 29, fig. 21, p. 41; Glotz, *la Civilisation égéenne*, p. 320.

3. S. Reinach, *Une parure découverte à Jérusalem*, in *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1918, p. 382 sq; *Syria*, 1923, p. 224 sq., référé.

4. *Mélanges de la Société auxiliaire du Musée*, Genève, 1922, p. 53; *Syria*, 1923, p. 224 sq.

5. Voici quelques références : Pottier-Reinach, *Nécropole de Myrina*, l. c.; *Jahreshefte d. oesterr. arch. Instituts in Wien*, 1922, XXI-XXII, Beiblatt, p. 251, fig. 140 (Sardes); *Arch. Anzeiger*, 1918, p. 7, 140 sq., fig. (art ionien, côte S. de la mer Noire); cf. *Rev. des études grecques*, 1922, p. 388; Hamdy-Bey et Th. Reinach, *Une Nécropole royale à Sidon*, p. 102, fig. 104, fig. 44; Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. Funus, p. 1371, référé; au Musée de Genève, bandeau de Larnaca, *Mélanges Société auxiliaire*, 1922, p. 61, fig. 2; fragment de bandeau chypriote, *Syria*, 1923, p. 226, II.

6. *Syria*, 1923, p. 226, II, fig. 2.

7. Poulsen, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, p. 145, fig. 167.

8. Ohnefalsch-Richter, *Kypros, the Bibel and Homer*, pl. CXLII, XCIX, XXV.

9. Poulsen, *op. l.*, p. 110, fig. 115.

10. Perrot-Chipiez, *Hist. de l'Art*, VII, p. 245, fig. 113-5; *Ath. Mitt.*, 51, 1926, Beilage, VII, n° 3.

* * *

Une zone d'images court entre deux bordures; la bordure supérieure, par ses divisions verticales qui limitent des champs, rappelle une frise dorique.

On note, de droite à gauche, les sujets suivants :

1. Dans l'angle, un vide ou un motif de remplissage entièrement disparu.

2. Sphinx assis, de type orientalisant, aux ailes recroquevillées, à côté d'une palmette.

3. Cortège, se dirigeant à gauche :

a) Trois personnages imberbes, sans doute féminins, vêtus de tuniques et d'himationes.

b) Une femme et un homme barbu tenant une lance.

c) Derrière un char, trois personnages vêtus.

d) Un char, sur lequel on distingue une tête imberbe de profil.

e) A la hauteur de la croupe du cheval, trois personnages imberbes, et un homme barbu, tournés vers le char.

f) A la hauteur de la tête du cheval, un homme barbu, sans doute un écuyer, regardant en avant.

g) Devant le char, et tournés vers lui, deux hommes barbus, avec lance.

h) Trois personnages vêtus, tournés dans la même direction que les précédents, formant un groupe analogue au groupe a.

4. Édicule de style dorique, à deux colonnes *in antis*, surmonté d'une coupole; entre les colonnes, trois vases posés sur le sol; celui du milieu légèrement plus grand. On songe à une fontaine monumentale.

5. Navire, avec mât et voile; on aperçoit les têtes des rameurs, au nombre de cinq et cinq rames; leur direction semble indiquer qu'ils s'éloignent de l'édicule. Les flots sont indiqués par des ondulations. Est-ce un oiseau, ailes éployées, qu'on voit sur le navire?

6. Dans l'angle gauche, un motif indistinct. Les quadrillages qui subsistent sont en effet insuffisants pour son identification; ils servent à rendre la caisse d'un char¹, l'appareillage d'un autel², d'une construction³, le treillis qui entoure des vases⁴.

1. Pfuhl, *Malerei und Zeichnung der Griechen*, 1923, pl. 39, n° 169

2. *Ibid.*, pl. 39.

3. *Ibid.*, pl. 46, n° 197; 40, n° 173

4. *Ibid.*, pl. 45, n° 191-2

* * *

Il y a là trois thèmes : au centre, occupant la plus grande partie du champ, le cortège qui se dirige vers l'édicule; à droite le Sphinx et la palmette; à gauche le navire. Les extrémités dans les angles montrent, à gauche les quadrilages indéterminés, à droite un vide ou un motif disparu.

On discerne, dans cette disposition avec élément central et éléments latéraux dont chacun occupe la même longueur, un réel souci de symétrie, d'équilibre, celui qui existe déjà dans la composition des vases du Dipylon, puis dans les vases corinthiens ¹ et attiques, qui s'introduit petit à petit, au cours du ^{vi}^e siècle, dans la composition sculpturale des frontons, des métopes, des frises ², pour s'imposer avec une rigueur qu'atténuera quelque peu le génie fin et nuancé de Phidias. Cette symétrie paraît dans le cortège, dont le char forme le centre, vers lequel se tournent les figurants de droite et de gauche.

* * *

A première vue, on évoque la technique des vases grecs à figures noires au début du ^{vi}^e siècle, et plus particulièrement celle de la fabrique attico-corinthienne. Bien plus, on constate de nombreuses analogies avec un vase célèbre, le cratère d'Ergotimos et de Clitias, au Musée de Florence, connu sous le nom de « vase François ³ », magnifique spécimen de la céramique attique contemporaine de Solon, vers 570. Dans les cinq zones superposées du cratère, comme sur le pied et sur

1. Pottier, *Catalogue des vases*, II, p. 449.

2. Lechat, *la Sculpture grecque, histoire sommaire de son progrès, de son esprit, de ses créations*, 1922, p. 40 sq.; de Ridder et Deonna, *l'Art en Grèce*, p. 288 sq.

3. Furtwaengler-Reichhold, *Griechische Vasenmalerei*, 1900, pl. 1-3, 11, 12, 13, p. 1 sq.; Perrot, *Hist. de l'Art*, X, p. 137 sq.; Pottier, *Catalogue des vases*, III, p. 614 sq.; Reinach, *Répert. des vases peints*, I, p. 134-6, 285, 320, 372; Pfuhl, *Malerei und Zeichnung der Griechen*, 1923, III, pl. 51; I, p. 255 sq., référ.

les anses, le décorateur a réparti en une dizaine de compositions près de 250 personnages et animaux, et 128 inscriptions; mais l'artisan du bandeau funéraire ne disposait que d'une place très limitée, qui a dû l'obliger à faire un choix dans cette sorte de « Bible grecque illustrée ¹ ».

Le Sphinx auprès de la palmette paraît sur le vase François dans la zone inférieure ²; ce ne serait pas là un argument suffisant pour prouver une parenté entre les deux monuments, ce motif étant banal à cette époque. Mais le cortège rappelle avec plus de simplicité, dans la zone principale du cratère, le cortège des dieux qui viennent assister aux noces de Thétis et de Pélée : tous deux aboutissent à un édifice dorique, avec deux colonnes *in antis*, et coupole, la maison de Thétis (fig. 1, ₂) ³ sur le vase, une fontaine monumentale sur le bandeau (fig. 1, ₃). Devant l'édicule, accueillant le cortège, et lui faisant front, c'est sur le cratère Pélée, sur le bandeau un groupe de personnages. La fontaine monumentale du bandeau est identique à la maison de Thétis; un édifice analogue paraît encore sur le vase François dans la quatrième zone, avec l'épisode du meurtre de Troïlos; s'il a trois colonnes au lieu de deux, il montre les vases de même forme ⁴ posés dans l'entre-colonnement, et c'est aussi une fontaine à laquelle un jeune Troyen vient puiser de l'eau (fig. 1, ₁) ⁵. A l'extrémité gauche du bandeau, le navire trouve son parallèle sur le vase François, dans la zone du col illustrant le triomphe de Thésée ⁶; le vaisseau du héros aborde dans l'île de Délos, pour fêter son triomphe et célébrer Apollon.

Ces analogies, trop nombreuses pour être fortuites, font

1. Pottier, *op. l.*, III, p. 614.

2. Furtwaengler-Reichhold, pl. 3, n° 2.

3. Détail de cet édifice : Furtwaengler-Reichhold, *Griech. Vasenmalerei*, pl. 1-2, p. 8 sq.; Pfuhl, *Malerei und Zeichnung der Griechen*, III, p. 52, n° 217; Perrot, *Hist. de l'Art*, VII, p. 441, fig. 222; VIII, p. 59, fig. 42.

4. Cf. encore le même vase sous le cheval de Troïlos, Perrot, *op. l.*, VIII, p. 151, fig. 98.

5. Détail de cet édicule, Perrot, *Hist. de l'Art*, VII, p. 440, fig. 221; Furtwaengler-Reichhold, *op. l.*, pl. 11-12.

6. Perrot, *op. l.*, X, p. 159, fig. 105; Furtwaengler-Reichhold, *op. l.*, pl. 13.

supposer qu'il y a une relation intime entre les deux monuments. On a souvent recherché les sources auxquelles a pu puiser le décorateur du cratère, et l'on a reconnu, plutôt que l'inspiration d'une œuvre littéraire, celle d'un modèle artistique, tableau ou relief¹. Ce même modèle a inspiré

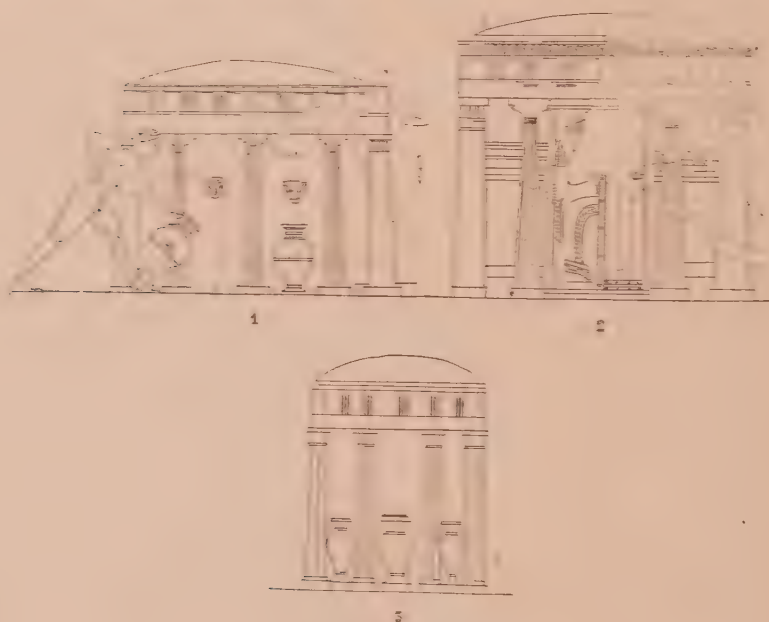


Fig. 1.

1. Fontaine monumentale, vase François.
2. Maison de Thétis, *ibid.*
3. Fontaine monumentale sur le bandeau funéraire de Genève.

le peintre Sophilos, dont les fragments d'un vase repètent plusieurs types du vase François², plutôt que Sophilos n'a copié Clitios³. Le décorateur du bandeau d'or remonte à la même source commune.

1. *Fontes, Catalogue des vases*, III, p. 618.

2. Winter, *Vase des Sophilos*, in *Athenische Mitth.*, XIV, 1889, pl. 4.

3. 1. sq. *Fontes*, op. l., III, p. 17, et 202; 2. p. 246 sq.

3. On trouve dans les fragments de vases de l'Acropole, antérieurs à l'in-



Les vases à figures noires montrent plus d'une fontaine monumentale en forme d'édifice¹, souvent avec colonnes médianes comme celle du vase François². Celle du bandeau a deux colonnes *in antis*, comme la maison de Thétis et la maison du vase d'Amphiaraios³. C'est le type de la demeure riche dans la Grèce des VII-VI^e siècles, conservant intact le souvenir du *megaron* mycénien⁴. Notre monument donne un exemple de plus de ce type de construction, qui sert indifféremment aux demeures et aux fontaines publiques.

L'édicule n'est pas surmonté d'un fronton triangulaire, mais d'une coupole. Dans la reconstitution que l'on a tentée de la maison de Thétis, on a supposé que cette coupole surbaissée était une convention picturale pour rappeler un fronton triangulaire⁵, et l'on explique de même la coupole de la fontaine de Troïlos⁶. M. Leroux a contesté la justesse de cette hypothèse et admis la possibilité d'une coupole surbaissée sur les constructions de ce genre⁷. Notre bandeau, où la coupole est très distincte, alors qu'il y aurait eu parfaitement la place de tracer les lignes droites d'un fronton, donne raison à M. Leroux, et prouve qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé, mais d'une règle générale.

cendie allumé par les Perses, « des morceaux que l'on pourrait croire détachés du cratère d'Ergotimos », Perrot, *op. l.*, X, p. 173, note 1; Pfuhl, *op. l.*, I, p. 257, par. 260.

1. Perrot, *op. l.*, VIII, p. 30; fig. 24; p. 41, fig. 31; p. 51, fig. 36; Pfuhl, *op. l.*, III, pl. 76, n° 286; 79, n° 295, 296.

2. Sur ce type de construction, Leroux, *l'Edifice hypostyle*, p. 80 sq.

3. Reinach, *Répert. de vases*, I, p. 199; *Monumenti d. Inst.*, X, 4, 5; Pfuhl, *op. l.*, III, pl. 42.

4. Leroux, *op. l.*, p. 82 sq. L'habitation grecque des temps doriens.

5. Furtwaengler-Reichhold, *Griech. Vasenmalerei*, p. 8 sq. Excurs ueber das Haus der Thetis, fig.; Perrot, *op. l.*, VIII, p. 61, fig. 43.

6. Perrot, *op. l.*, VIII, p. 61, note 1

7. Leroux, *op. l.*, p. 83-4.

* * *

L'art archaïque offre maint exemple de cette parenté entre le peintre de vases et l'artiste travaillant le métal ¹. M. Pottier a supposé que Clitias a pu imiter un prototype du grand art, non directement, mais par l'intermédiaire du répertoire industriel des ciseleurs en métal, en ivoire, des fabricants de tissus ², des artisans qu'il coudoyait; puisant lui-même à un répertoire banal, il montre son originalité dans la réunion de scènes connues et dans quelques détails nouveaux ³.

* * *

Quel est le sujet de notre monument? Ses différents motifs sont-ils en connexion intime les uns avec les autres, ou sont-ils traités indépendamment? Faut-il supposer, par analogie avec le vase François, un épisode mythologique, une évocation en raccourci de ses scènes : procession divine au mariage de Thétis et de Pélée, meurtre de Troïlos à la fontaine, débarquement de Thésée? L'absence d'inscriptions, l'effacement des figures ne permettent pas de préciser les personnages. Chacun des éléments réunis ici est familier à l'art du ^{vi}^e siècle. L'escorte du char qui se dirige vers un édifice ⁴ peut être divine, nuptiale, guerrière, ludique; elle est un des thèmes alors aimés ⁵. Le navire est-il celui du mort, celui d'Ulysse qui échappe aux Sirènes ⁶, celui de guerriers? Étant donné la destination, on pourrait songer à une scène de deuil; le cortège s'avance vers l'édicule du tombeau, orné des vases

1. Pottier, *Catalogue des vases*, III, p. 640 sq.

2. *Ibid.*, p. 617.

3. *Ibid.*, p. 618.

4. Ex. amphores « tyrrhéniennes », scène de mariage, Pfuhl, *op. l.*, III, pl. 48, n° 205 (cf. mariage de Thétis et de Pélée sur le vase François); scène de jeux, *ibid.*, pl. 20, n° 206, I, p. 249.

5. Perrot, *op. l.*, X, p. 80.

6. Ex. Pfuhl, *op. l.*, III, pl. 40, n° 173; Perrot, *op. l.*, IX, fig. 336; *Dict. des ant.*, s. v. Sirenae, p. 1353, fig. 6469.

funéraires¹; à gauche, la barque symbolique attend le mort; l'oiseau, si ce motif existe réellement, serait l'oiseau-âme, qui la survole parfois. A droite, ce serait le sphinx funéraire. L'auteur aurait transposé dans ce sens les prototypes auxquels le peintre du vase François a donné une signification mythologique. /

*
* *

Quelle date assigner à ce bandeau? Ses analogies avec le cratère de Florence ne sont pas limitées aux thèmes, elles persistent dans les détails des vêtements, des constructions, et dans le style. On admettra sans peine la même date, soit 570 environ, généralement acceptée pour le cratère de Clitias², et l'attribution à un atelier attique; rien, en effet, ne trahit la main étrusque, et c'est, si la provenance étrusque est réelle, une importation attique.

W. DEONNA.

1. Édifices funéraires au VI^e siècle, Collignon, *les Statues funéraires*, p. 41 sq. Le tombeau en forme d'édicule.

2. Pottier, *op. l.*, III, p. 619; *Journal of Hellenic Studies*, 1894, p. 215.

SUR QUELQUES TYPES DE LA DÉESE NUE TROUVÉS A KARNAK

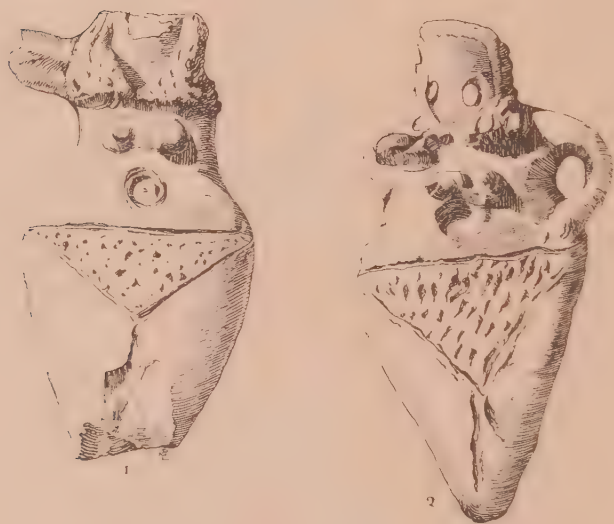


Fig. 1. — Karnak. Statuettes en terre cuite, rouge foncé. Série B.

Au cours des fouilles exécutées à Karnak au printemps de 1922 pour dégager la face sud du IX^e pylône, je découvris bon nombre de statuettes en terre cuite. Elles étaient dispersées un peu partout dans les ruines des habitations d'époque chrétienne qui s'adossaient au pylône et qu'un violent incendie avait anéanties.

Toute trace de couleur — si toutefois elles étaient peintes, ce qui est douteux, — a dès longtemps disparu de la surface de la plupart d'entre elles, soit par l'action du feu, soit par suite de l'humidité du sol, et aucune inscription ne permet de les

dater avec certitude. Quelques lampes avec inscription grecque, quelques débris de plats ornés du monogramme ✱ (fig. 2) et les fragments de sculptures ptolémaïques de la plus basse époque, qui avaient été réemployés dans les constructionselles-mêmes, fixent cependant leur âge à une époque variant du IV^e au VI^e siècle de notre ère.

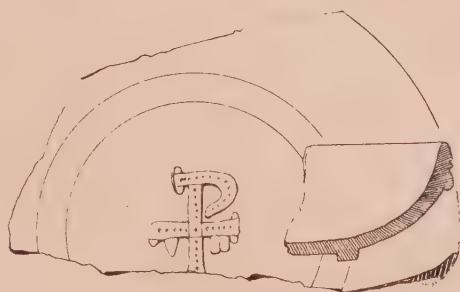


Fig. 2. — Karnak. Plat en terre cuite fine, rouge vif.

Toutes ces terres cuites se rattachent à deux variétés : l'une de *figures grotesques*, dont nous donnons ici un spécimen (fig. 3) et que



Fig. 3. — Karnak. Figurine en terre cuite.

l'on considère parfois comme des dérivés du dieu Bès¹, l'autre, la plus nombreuse, représentant, en type très barbare, une *femme nue*. Ce dernier type peut se diviser en trois catégories :

La première (A, fig. 4, 5 et 6) représente une sorte d'androgyne, les bras tantôt collés au corps, tantôt étendus horizontalement, mais courts et traités en ailerons. La figure est à peine indiquée, les yeux sont formés de deux pastilles appliquées après coup, ou faits d'un trait, les seins sont coniques, le nombril énorme et le sexe indiqué par un triangle démesuré, parsemé d'un grand nombre de petits trous faits

1. Si les variétés du type *Bès* plus ou moins éloignées du type classique sont nombreuses, il faut cependant se garder de leur assimiler quantité de figurines purement fantastiques et grotesques.



Fig. 4.

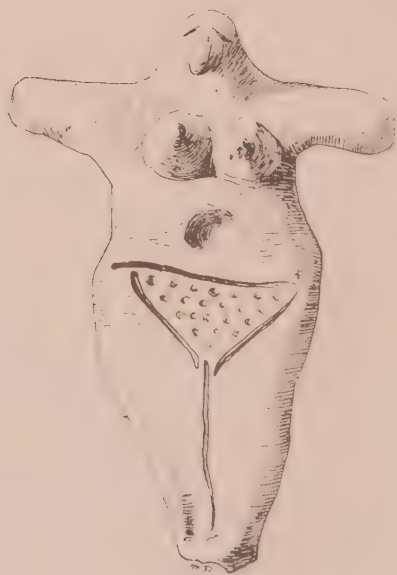


Fig. 5.



Fig. 6.

Fig. 4, 5 et 6. — Karnak. Statuettes en terre cuite, rouge foncé. Série A.

à la pointe. Un simple trait sépare les deux jambes de ces personnages qui se terminent en pointe. Les hanches sont saillantes, sans trop d'exagération. Tous sont façonnés en terre massive devenue rouge sombre à la cuisson. *Ils sont modelés pièce à pièce, aucun n'est moulé.*

La deuxième catégorie (B, fig. 1, 7, 8 et 9) comprend des statuettes semblables à celle de la série précédente pour tout le corps, mais dont les hanches sont plus développées et la tête ornée d'une abondante chevelure. Les tresses retombent sur les épaules en deux lourdes masses; le nez, la bouche et le menton ne sont pas même indiqués et les yeux sont formés par deux pastilles de terre placées dans les cavités obtenues par un simple pincement de l'argile encore molle. Les bras sont étendus horizontalement et traités en ailerons, à moins que les poings ne s'appuient sur les hanches, les bràs ayant alors la forme d'une anse de vase (fig. 1 et 7). Il faut remarquer qu'une seule de nos statuettes (fig. 7, n° 2) presse ses seins. Ces fétiches sont massifs, la terre est rouge foncé, et ils sont modelés. La hauteur totale de ces deux catégories varie entre 0 m. 12 et 0 m. 15, leur largeur de 0 m. 05 à 0 m. 07.

M. J. Capart¹ publie deux spécimens identiques à ceux de notre figure 1, mais où le nez et la bouche sont indiqués sommairement, ce qui leur donne un aspect moins archaïque qu'à ceux de Karnak. De provenance inconnue, ils font partie de la collection de Fl. Petrie et l'auteur les classe « après la XII^e dynastie », en ajoutant toutefois, au sujet d'autres semblables : « Malheureusement, aucune circonstance de la découverte ne permet d'établir la date de ces curieux monuments. »

Une dernière catégorie (C, fig. 10 et 11) se compose d'une curieuse idole *creuse, moulée* en deux pièces, dont la terre fine et bien cuite, rouge vif, est rehaussée de dessins noir violacé. Sa parenté avec les deux catégories précédentes

1. *Recueil de monuments égyptiens*, 2^e série (1905), pl. 65; d'autres spécimens, pl. 66, 76 et 91, sont différents de ceux de Karnak.



Fig. 7.



Fig. 8.



Fig. 9.

Fig. 7, 8 et 9. — *Karnak*. Statuettes en terre cuite, rouge foncé. Série B.

paraît éloignée, ses origines différentes. Hautes de 0 m. 15 à 0 m. 17 environ, larges de 0 m. 06 à 0 m. 07, ces figurines au corps arrondi, avec les seins peu saillants, ont tantôt les bras levés en l'air dans la pose des *orantes*, bras d'ailleurs très courts et comme privés de mains, tantôt, au contraire, une simple saillie ou bosse latérale qui indique leur attache.

La tête est plus curieuse encore; elle est entourée d'une sorte de casque en forme de fer de lance, que traversent trois trous à 1 centimètre environ du pourtour. L'un, au sommet, pouvait servir à suspendre le fétiche ou à fixer une perle; les deux autres, à la partie la plus large, au niveau des oreilles, servaient sans doute à fixer des boucles¹. Une cordelette en saillie, rehaussée de couleur noire, relie ces trois trous et forme une boucle au sommet. Deux ou trois traits de vernis noir partent de cette cordelette et se relient à un filet noir qui orne la tranche de l'idole, en masquant le raccord des deux surfaces moulées.

La figure est dessinée à l'aide de traits noirs, sur une saillie oblongue, sorte de mamelon sans reliefs indiquant le nez, la bouche ou le menton. De grands yeux surmontés d'un sourcil surélevé, un trait simple ou double, pour marquer la

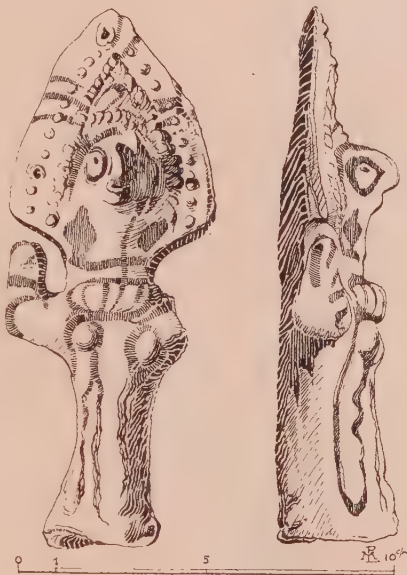


Fig. 10. — Karnak. Statuette de terre cuite, rouge foncé, avec décors noirs. Série C.

1. Ainsi qu'on peut le voir sur des statuettes d'Astarté provenant de Tell Ta ànek, aujourd'hui au Musée de Constantinople, ou sur des idoles similaires provenant de Chypre, au Musée du Louvre, au British Museum et au Musée National d'Athènes.

bouche, un à plat de noir limité par la cordelette reliant les trous signalés plus haut et qui se termine par une ligne ; deux boules enfin représentant les boucles des cheveux qui retombent sur les épaules ou des pendants d'oreilles, voilà pour le visage.

Un collier en saillie, rehaussé par des bandes noires, enserre

le cou ; un médaillon orné de deux traits se recoupant à angle droit, où l'on pourrait voir une croix, pend parfois à ce collier. Deux ou trois traits ondulés entourent les seins, puis retombent jusqu'à la base de l'idole, complétant le décor. Une légère saillie ornée d'un ou deux traits noirs contourne la base qui est largement ouverte, comme si l'on devait la fixer sur un bâton.

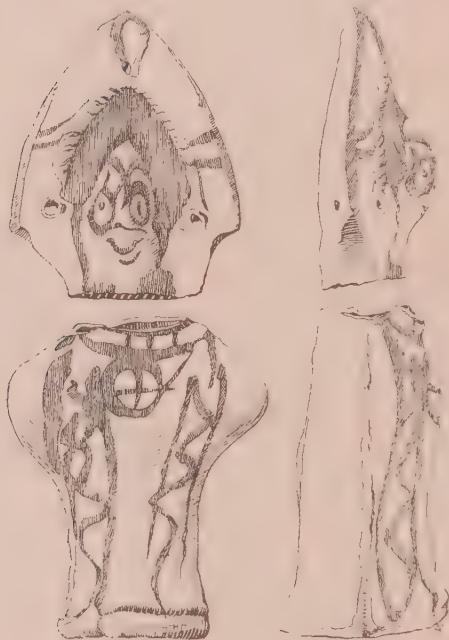


Fig. 11. — Karnak. Statuette de terre cuite, rouge foncé, avec décors noirs. Série C.

Des statuettes semblables ont été trouvées par M. Quibell à Kom-Ichgaou ; elles dateraient du ^{vi}^e siècle de notre ère ¹. D'autres, provenant du Fayoum, étaient

entrées dans les collections du docteur Fouquet ² ; on en découvrit aussi à Éléphantine, à Thèbes et à Alexandrie, toutes de même époque. M. P. Perdrizet les classe, avec raison croyons-nous, parmi les productions de la décadence du paganisme gréco-égyptien, alors que Stzrygowski a voulu

1. *Annales du Service des Antiquités*, III, p. 87, pl. II.

2. P. Perdrizet, *les Terres cuites grecques d'Égypte*, I. Texte, p. 6 et n° 12, pl. VI (en bas et à gauche).

y voir des images chrétiennes d'orantes ou de saintes¹. Elles se rapprochent du type ordinaire des idoles béotiennes de style archaïque, dont le goût s'est perpétué longtemps dans le monde grec oriental².

Il est inutile de décrire plus longuement ces figurines dont les dessins reproduits ici fixent les principales variétés. Elles se rencontrent un peu partout en Égypte, ainsi que nous l'avons rappelé plus haut, et leurs types sont nombreux, mais il semble qu'elles n'aient pas assez retenu l'attention jusqu'ici. Un très petit nombre seulement d'entre elles est exposé au Musée du Caire.

Que représente cette femme nue? Est-ce une divinité ou un jouet, une amulette ou une poupée? La question reste controversée. Quelques-uns inclinent à voir en ces statuettes des jouets³, mais le caractère sensuel de ces images n'est pas favorable à cette hypothèse. Ce type, écrit le R. P. Savignac⁴, « qu'on a nommé la déesse-mère, serait beaucoup mieux qualifié la déesse sensuelle ». Cependant la plupart des auteurs s'accordent pour lui attribuer une valeur religieuse⁵. « Cette déesse-mère, écrit M. R. Dussaud⁶, probablement la Terre-mère, dispense la fécondité et la fertilité...; Donner le jour à de nombreux enfants... voir multiplier son bétail et prospérer son champ... c'était la prière constante que l'on adressait à la déesse et que, de par ses fonctions de Terre-mère, elle était à même d'exaucer. La grande déesse

1. Strzygowski, *Koptische Kunst*, p. 153. •

2. L. Heuzey, *les Figurines antiques de terre cuite*, pl. 17, fig. 1 (provenant de Tanagra).

3. P. Perdrizet, *les Terres cuites*, I, p. 122 (la soi-disant Baubo). A propos de terres cuites attribuées à la deuxième moitié du III^e siècle de notre ère et trouvées avec des jouets dans un tombeau, F. Petric, *Hawara... Arsinoé*, p. 12, pl. XIX, 13.

4. *Revue biblique*, 1904, p. 88, fig. 1, et R. P. H. Vincent, *Canaan*, p. 159.

5. J. Capart, *les Débuts de l'art en Égypte*; G. Contenau, *la Déesse nue babylonienne*; R. Dussaud, *la Grande Déesse chypriote* (C. Mus. Guimet, 1914); L. Heuzey, *les Figurines de terre cuite*; E. Meyer, *Histoire de l'Antiquité*, tr. fr., 1912; J. Plessis, *Etude sur les textes concernant Ishtar-Astarté*, Paris, 1921, etc.

6. R. Dussaud, *loc. cit.*, p. 42.

chyprîote était si intimement unie à la vie même de l'individu, que son image le suivait dans la tombe. Toutes les représentations anciennes de la déesse ont été livrées par des tombeaux. » Dans l'Asie antérieure, cette déesse serait *Bellis*, *Zirbânîl*, *Istar* ou *Nana*, dont le culte, né en Chaldée ou en Susiane, aurait été propagé par les Achéménides dans tout leur empire.

Les sites antiques de ces contrées en recèlent des milliers d'échantillons allant, croit-on, des époques les plus lointaines jusqu'au ^v^e ou ^{vi}^e siècle de notre ère. Aux époques anciennes, elles sont en terre cuite, blanc verdâtre, à peine teinté de jaune, plus tard, leur pâte est rouge sombre. Presque toutes sont obtenues en foulant l'argile molle dans un moule façonnant la face de l'idole, tandis que le revers est grossièrement ébauché à la main.

En Syrie, on pense reconnaître dans ces représentations la *grande Déesse*, Astarté, l'Aphrodite des Grecs. Les échantillons sont moins nombreux qu'en Chaldée et, généralement, d'époque assez récente. On y trouve une influence dominante, tantôt asiatique, tantôt phénicienne ou grecque. Quelques spécimens cependant sont attribués à la plus haute antiquité, remon-



Fig. 12. — Qiriat-Yarim. Tête de statuette cananéenne.

tant jusqu'au deuxième millénaire (fig. 12) ¹, mais, écrit le R. P. H. Vincent ² : « Il est clair que l'Astarté de Canaan, dans la pensée des modelleurs à tout le moins, aurait dépouillé totalement son caractère de divinité batailleuse et chaste pour ne conserver que celui de déesse de joie » ; et plus loin : « Il est difficile d'y voir autre chose qu'une imi-

1. Telle la figurine trouvée à Qiriat-Yarim (Abou-Gôsh) par le R. P. Germer-Durand et attribuée à l'époque de la caverne de Gezer (néolithique), reproduite par le R. P. H. Vincent, *Canaan*, p. 156, fig. 100. Reproduite ici, fig. 12.

2, R. P. H. Vincent, *Canaan*, p. 159 et 160

tation locale du type étranger dont elle ne reproduit qu'imparfaitement le galbe ». Dans cette région, presque toutes ces statuettes ont été brisées dès l'antiquité, sans doute au cours des cérémonies rituelles accompagnant l'ensevelissement.

En Égypte, ces figurines représenteraient la déesse Baubo; aux basses époques une Isis Aphrodite, fétiche propagé par l'introduction des rites païens des peuples de la Méditerranée. A l'époque gréco-romaine, elles sont ordinairement moulées, leur masse est rouge sombre, quand la terre est bien cuite, jaune paille quand la cuisson a été faible. Si l'identification de ces figurines est incertaine, leur origine reste plus obscure encore, car aucune inscription n'y est jamais gravée¹. Elles sont attribuées aux époques les plus reculées, aussi bien en Égypte qu'en Chaldée, en Susiane, en Phénicie ou chez les peuples des côtes méditerranéennes, et suivant que les uns ou les autres défendent l'origine asiatique ou égyptienne des premières civilisations humaines, la déesse nue naît sur l'un ou l'autre continent. Certains vont même jusqu'à chercher chez les Hottentots ou chez les Troglodytes quaternaires de l'Europe l'explication du développement anormal des hanches, la stéatopygie de ces figurines², « sans songer, écrit J. de Morgan³, que cette conception, dans la vallée du Nil, provient fort probablement de la Chaldée et de l'Élam, pays où la fertilité, chez la femme, était caractérisée par un développement exagéré des hanches ».

La représentation de la femme ou déesse nue est si répandue dans le monde antique tout entier qu'on peut cependant se demander si l'on n'est pas là devant une croyance ou un sentiment naturel, inné et commun à toutes les races humaines. Dans ce cas il n'y aurait pas diffusion ou influence

1. P. Perdrizet en signale cependant deux, mais d'époque grecque (pl. VI, VII, texte, p. 5 et 6), l'une sur laquelle on voit deux lettres grecques ou coptes (?), l'autre où l'on lit ΦΙΒ, ce *Phib* pouvant être le donateur de la statuette.

2. S. Reinach, *Chronique d'Orient*, 1910, p. 566.

3. J. de Morgan, *De l'influence asiatique sur l'Afrique à l'origine de la Civilisation égyptienne* (*Anthropologie*, t. XXXI, 1921, p. 448.)

de la croyance d'un peuple sur ses voisins, mais simplement expression, par des peuples divers, d'une même pensée ¹.

Quoi qu'il en soit, l'origine orientale ou asiatique est celle qui trouve les plus nombreux partisans et, jusqu'à ce jour, il reste acquis : 1^o qu'à eux seuls, les tels de la Chaldée, de Babylone ou de Suse ont fourni infiniment plus d'échantillons de la déesse nue qu'aucune autre contrée, les îles grecques exceptées; 2^o que les statuettes de ce type trouvées en Syrie, en Phénicie, en Grèce ou en Égypte ont presque toutes des similitudes de pose ou de technique où une influence étrangère apparaît nettement : à l'époque macédonienne et aux premiers siècles de notre ère, un renversement d'influence se produit et les caractéristiques sont grecques, aussi bien en Égypte, qu'en Syrie et à Babylone ou à Suse.

La question semble cependant avoir déjà été singulièrement éclairée et en grande partie résolue par M. S. Reinach, dès 1895 ². Il montrait, en effet, que la déesse nue n'était pas d'origine chaldéenne, mais *égéenne*, et que ce type, étranger aux religions asiatiques, avait été propagé par les Grecs, dès le VI^e siècle et jusqu'à une très basse époque, dans tout le monde antique. Les multiples collections du Musée National d'Athènes en font foi.

Les représentations de la déesse nue qui se trouvent dans les musées sont, malgré leur caractère archaïque, presque toutes d'époque récente et rarement antérieures au V^e siècle avant J.-C. Celles que l'on classe dans des époques plus reculées, le sont *sans preuves certaines*, sauf pour celles des îles et des côtes de l'archipel grec où on les rencontre avec des vases mycéniens (1500-1000 av. J.-C.).

« Ce sentiment de honte de la nudité, écrivait déjà Fr. Lenormant ³, si contraire à l'esprit et aux habitudes des Hellènes, était général chez les Orientaux », et M. S. Reinach,

1. Thèse polygéniste soutenue en particulier par M. Ed. Pottier.

2. S. Reinach, *les Déeses nues dans l'art oriental*, in *Rev. arch.*, 1895, I, p. 367-394; 1907, II, p. 166-167; 1914, II, p. 150.

3. Fr. Lenormant, *Origines de l'art*, II, p. 258.

qui le cite, ajoute : « Beaucoup des statuettes de style dit oriental n'ont qu'un faux air d'archaïsme; c'est de la statuaire grecque du iv^e siècle que leurs auteurs se sont inspirés. Grâce aux conquêtes d'Alexandre, préparées par une lente pénétration de l'hellénisme, les types de Scopas et de Praxitèle se répandirent bientôt jusqu'aux rives du Tigre et de l'Indus. Istar, Zarpanit, Nana, Anaïtis adoptèrent, avec plus ou moins de gaucherie, l'attitude de l'Aphrodite grecque; de là ces statuettes des nécropoles babyloniennes et gréco-parthes, femmes nues debout ou couchées, qui viennent continuer la série commencée par la déesse nue des cylindres et par les imitations phéniciennes, presque caricaturales dans leur réalisme, de types égéens... Nous pensons... que la civilisation dont la mer Égée était le centre et qui s'étendait sur les côtes syriennes a fait pénétrer en Asie, à deux reprises, le motif de la déesse nue. C'est de la Grèce aussi que l'Italie l'a reçu, pour le transmettre, sous la domination romaine, jusque dans les régions les plus éloignées du monde antique. »

L'intérêt des figurines trouvées à Karnak réside en ce qu'elles sont certainement d'époque récente (v^e siècle ap. J.-C. environ), tout en présentant les caractéristiques des statuettes archaïques. Ce fait est à retenir, car il est presque impossible de dater ces objets en se fondant sur leur technique et leur aspect grossier ou barbare, que l'on trouve à toutes les époques et qui les font trop souvent attribuer à une haute antiquité.

La couche de terrain où sont trouvés les objets peut préciser beaucoup mieux leur âge, mais il faut remarquer tout de suite que pour la plupart de nos statuettes, rencontrées dans les musées, cette constatation a été rarement faite *in situ*. De plus, presque tous les tells de Chaldée, de Babylonie et de Mésopotamie ont été complètement bouleversés, non seulement à l'époque antique, mais encore à l'époque moderne par les fouilles indigènes, surtout par les extracteurs de matériaux, briques ou pierres.

Ceux-ci, non contents de remuer le sol jusqu'à une cer-

taine profondeur, creusent des puits et cheminent en galeries pour atteindre les couches les plus profondes ¹.

En Égypte, c'est la recherche du *sebbakh* qui a bouleversé bien des sites. Quant à Suse, qui fournit tant d'échantillons de la déesse nue, il faut se garder de croire que les couches

antiques soient aussi bien déterminées que le pensent certains ² : elles affectent les hauteurs les plus variées, et, en beaucoup d'endroits, sont tellement bouleversées que les objets d'époques les plus diverses s'y rencontrent ensemble.

Ajoutons à ces diverses causes d'erreur que le moulage de ces statuettes peut avoir indéfiniment reproduit leur style archaïque ou archaïsant, soit par surmoulage de pièces anciennes, soit par l'emploi des moules anciens que l'on retrouve encore si nombreux dans les fouilles modernes. *

Dans la première série de nos figurines (A, fig. 4, 5 et 6), n'est-il pas curieux de noter

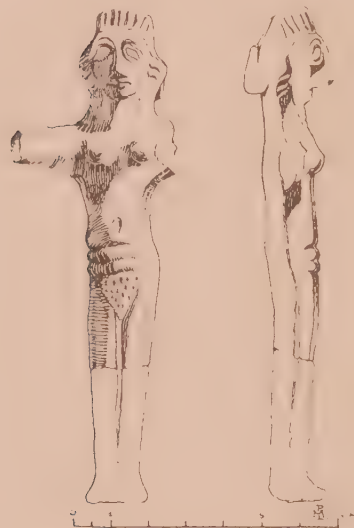


Fig. 13. — Suse. Statuette en terre cuite, rouge clair. Hauteur de la partie ancienne : 0 m. 098. Restituée : 0 m. 130.

quelles ressemblances elles présentent avec celles trouvées en Babylonie ou à Suse? Il suffira de les comparer avec celle

1. Ceci était déjà fait à Ninive et à Babylone, avant 1851 (M. Pillet, *l'Expédition scientifique... de Mésopotamie*, p. 39 et 69). En 1912, le site de l'ancienne Ahwaz (Perse du Sud) avait été complètement saccagé par les habitants qui vidaient les murs de la ville antique en suivant le contour des pièces et en utilisant les tambours de colonnes comme meules de moulin. Par contre, les environs de Suse sont absolument déserts et les villes de Dizfoul et de Chouster trop éloignées pour que leurs habitants aient songé à exploiter ces rares matériaux de construction.

2. G. Contenau, *la Déesse nue babylonienne*, p. 59, note 1, et chapitre iv, *passim*.

dé la figure n° 58 dans *la Déesse nue* de M. Contenau; trouvée à Suse, elle est attribuée à l'époque d'Ur-Nina (vers 2750 av. J.-C.).

Dans la deuxième série (B, fig. 1, 7, 8 et 9), on peut faire aussi le rapprochement avec les figures 43 et 45 de M. Contenau, provenant de Mésopotamie et de Babylonie et qui, pensons-nous, ainsi que la précédente, ne sont pas autre chose que des spécimens de l'époque gréco-parthe.

Enfin, la figure 13 donnée ici représente une statuette découverte à Suse et sans doute d'époque parthe; cependant elle offre une ressemblance singulière avec celle de Qiriat-Yarim (fig. 12). Le Cananéen ne serait-il pas un contemporain d'Alexandre ou d'Hadrien?

Pour éclairer la question, il faudrait qu'un classement méthodique des pièces recueillies fût fait, dans les musées et au cours des fouilles nouvelles, comprenant les indications de provenances, de sites et toutes les remarques permettant de les dater avec une approximation suffisante.

M. PILLET.

Le Caire, 5 octobre 1922.

LES VASES LAONO-CYRÉNÉENS

Depuis l'article paru dans cette revue en 1912¹, la question des vases laono-cyrénéens est restée stationnaire. L'exploration de Sparte n'a plus livré de documents importants relatifs à cette série²; les recherches entreprises à Cyrène n'ont, de leur côté, apporté aucune lumière. En revanche, des publications soit de fouilles soit de musées ont fait connaître un certain nombre d'exemplaires nouveaux. Les mentions de ces exemplaires étant dispersées dans diverses revues et pouvant facilement échapper à un dépouillement rapide, il m'a paru utile de mettre au courant le catalogue que, R. Laurent et moi, nous avons commencé en 1907³, qui a ensuite été continué par M. Droop en 1910⁴, et auquel j'ai ajouté quelques numéros en 1912. Reprenant ma numérotation au point où je l'avais laissée, j'ai donc établi la liste des vases laono-cyrénéens venus à ma connaissance depuis cette date en indiquant, dans la mesure du possible, le lieu de trouvaille, le lieu de conservation et, sommairement, le sujet du décor. Cette liste ne comprend, comme le précédent catalogue, que les vases laono-cyrénéens trouvés hors de la Laonie.

En outre, plusieurs exemplaires, dont l'existence était seulement signalée, ont été, depuis la même date, reproduits pour la première fois; d'autres, dont nous possédions des reproductions plus ou moins satisfaisantes, ont fait

1. *Rev. arch.*, 1912, II, p. 88-105.

2. Dans leur dernier rapport les fouilleurs signalent seulement des fragments et quelques petits skyphoi laoniens II (Woodward-Hobling, *BSA*, XXVI, p. 245, 248, 251). Pour la période géométrique cf. aussi Fiechter, *Arch. Jahrb.*, 1918, p. 121 et 127.

3. *Rev. arch.*, 1907, II, p. 48-58.

4. *JHS*, 1910, p. 33-34. Les numéros entre crochets droits renvoient au catalogue qui a été ainsi progressivement dressé.

l'objet de publications conformes aux exigences actuelles. J'ai cru intéressant de faire précéder la liste des documents entièrement nouveaux de références aux principales publications récentes concernant les poteries déjà connues. Pour plus de commodité j'ai suivi, dans le classement de ces notices, l'ordre de numérotation de mon catalogue complété par M. Droop. On aura ainsi un tableau d'ensemble de la documentation réunie depuis 1912 sur le groupe lacono-cyrénéen¹; en en faisant connaître l'essentiel, les figures jointes à cet article dispenseront les travailleurs de recourir à des volumes trop souvent difficiles d'accès.

Premières publications ou reproductions nouvelles de vases lacono-cyrénéens compris dans la liste Dugas-Droop.

7 (coupe avec cavalier. Ermitage) : Waldhauer, *Arch. Jahrbuch*, 1923-24, pl. I et p. 31.

11 (coupe d'Atlas et Prométhée. Vatican) : Albizzati, *Vasi antichi dipinti del Vaticano*, pl. 17, n° 220.

12 (coupe d'Arcésilas. Cabinet des Médailles) : Buschor, dans Furtwängler-Reichhold, *Griech. Vasenmalerei*, pl. 151².

44 (coupe du joueur de syrinx. Florence) : Libertini, *Bollettino d'arte*, 1921-22, p. 169. — Fig. 1.

L'illustration permet d'apprécier la relation très étroite qui existe entre cette coupe et celle du Cabinet des Médailles [16]³. Nous avons là une de ces scènes de *comos* qui sont si fréquentes dans la céramique corinthienne. Ici, les deux danseurs; au lieu d'être nus comme sur la coupe du Cabinet

1. Des études de détail accompagnent en général les publications documentaires. Comme études d'ensemble, il suffit de rappeler les pages de M. Buschor dans sa *Griech. Vasenmalerei*, p. 116-121, de M. Ducati dans la *Storia della Ceram. greca*, p. 164-171, et de M. Pfuhl dans *Malerei und Zeichnung der Griechen*, p. 83-84, 119-121 et 224-232.

2. Cf. aussi sur le sujet de cette coupe, en particulier sur la nature exacte de la matière qu'on est en train de peser et d'expédier, Pampanini, *Bull. della Società botanica italiana*, 1923, p. 133-135.

3. *Arch. Zeitung*, 1881, pl. XIII, 4.

des Médailles, portent un chiton court; de plus, le cratère est remplacé par un troisième danseur qui tourne le dos aux deux autres. Mais la décoration du segment inférieur



Fig. 1. — Coupe de Florence [44].

est exactement pareille dans les deux vases qui forment évidemment la paire.

45 (coupe du citharède. Florence) : Libertini, *Bollettino d'arte*, 1921-22, p. 163, 165 et 167. — Fig. 2.

En raison de la lyre (plutôt que cithare) et de l'attitude majestueuse, on pense tout de suite à reconnaître Apollon dans la figure centrale; toutefois, les deux danseurs peints de part et d'autre suggèrent plutôt l'idée d'une scène dionysiaque¹. Sur quelques vases² la cithare figure parmi les instruments de musique du cortège bachique. Je crois donc préférable de laisser ouverte la question de l'identité de la figure centrale. — L'ornement placé sur la tête de

1. Néanmoins le geste des mains tendues en avant rappelle surtout celui des figures ailées sur la grande coupe de Naucratis [23] (*Naukratis*, I, pl. VIII).

2. Hoppin, *Black-fig. Handbook*, p. 301; *Red. fig. Handb.*, II, p. 251.

cette figure est le même qui se voit, en particulier, sur les têtes des cavaliers et des sphinx. Qu'il s'agisse d'Apollon ou de Dionysos, on ne voit pas à quelle idée il peut ici correspondre. Dans notre série, la coupe du Louvre où est figuré un banquet [35]¹ paraît être la seule représentation où cet appendice ait conservé un sens symbolique²; partout ailleurs, il semble avoir pour seule destination d'accroître le caractère décoratif des figures qui en sont pourvues.



Fig. 2. — Coupe de Florence [45].

46 (coupe avec cheval ailé. Autrefois dans la collection Ruspoli, actuellement à l'Université de Leipzig) : Rumpf, *Arch. Anzeiger*, 1923-24, p. 79.

47 (cratère avec décoration florale. Autrefois dans la collection Castellani, actuellement au musée de la Villa Giulia) : Mingazzini, *Bollettino d'arte*, 1923-24, p. 496 et 497. — Fig. 3.

On peut désormais se rendre compte de la beauté de cette pièce. Ainsi que le remarque M. Mingazzini, l'ampleur du décor, le mouvement de la guirlande florale contrastent avec la minutie ordinaire du style laono-cyrénéen. M. Mingazzini cherche dans l'influence corinthienne l'explication du caractère particulier de ce vase. Mais, si les Corinthiens ont fait un grand usage des motifs floraux, ils l'ont plutôt figure, eux aussi, d'artisans préoccupés du détail que de

1. *CVA Louvre*, III D c, pl. 3, fig. 11.

2. Cf. *Rev. arch.*, 1907, I, p. 392.

décorateurs ayant surtout en vue l'effet d'ensemble. Bien que la fleur de lotus, avec son réceptacle et ses pétales tout à fait distincts, appartienne au type continental, nettement



Fig. 3. — Cratère Castellani à la Villa Giulia [47].

différent du type adopté dans les ateliers rhodo-ioniens¹, ce sont bien plutôt les poteries de cette région et, plus tard, les ornements végétaux des hydries de Caéré que rappelle le cratère Castellani. Le céramiste dont il est l'œuvre connaissait et appréciait le style rhodo-ionien; sans le copier

il s'en est probablement inspiré en cette circonstance.

92 (coupe avec chasse au sanglier. Munich) : Sieveking-Hackl, *Vasensamml. zu München*, I, pl. 13, n° 383.

93 (coupe avec décoration linéaire et florale. Munich) : Sieveking-Hackl, *Vasensamml. zu München*, I, pl. 13, n° 381.

94 (coupe avec décoration linéaire. Munich) : Sieveking-Hackl, *Vasensamml. zu München*, I, p. 32, n° 380.

95 (coupe avec bouquetin. Munich) : Sieveking-Hackl, *Vasensamml. zu München*, I, pl. 13, n° 386.

97 (coupe avec décoration linéaire. Florence) : Libertini, *Bollettino d'arte*, 1921-22, p. 170.

109 (fragments de coupes. Marseille) : description et reproduction en couleurs de ces six fragments dans Vasseur,

1. Cf. Johansen, *Vases sicyoniens*, p. 118 et suiv.

L'Origine de Marseille (Annales du Musée d'Histoire naturelle de Marseille, XIII), p. 74-77 et pl. XI, nos 15-24.

114 (coupe de Kyréné et du lion. Tarente) : Buschor, dans Furtwängler-Reichhold, *Griech. Vasenmalerei*, III, p. 212. — Fig. 4.

De plus, il faut signaler que l'ensemble des vases de Munich se trouve désormais reproduit dans la *Vasensammlung zu München*, I, p. 32-34 et pl. 13, l'ensemble des vases

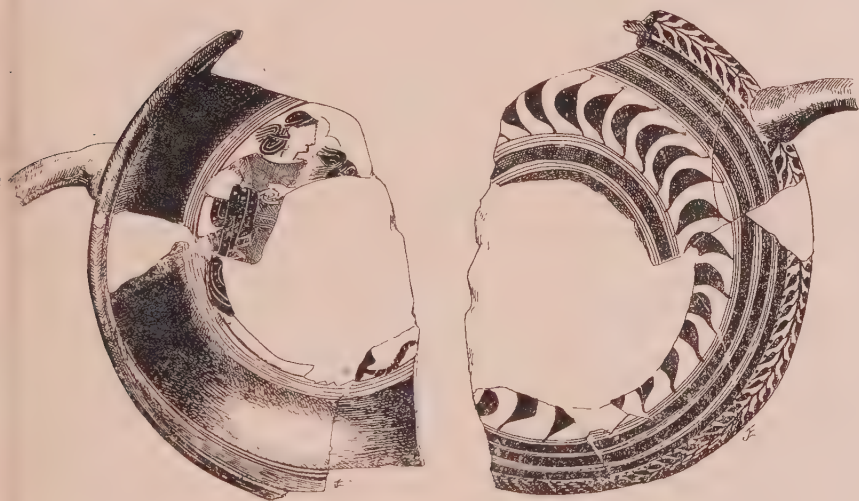


Fig. 4. — Coupe de Tarente [114].

du Louvre dans le *Corpus vasorum antiquorum*, Louvre, section III D c.

Vases laono-cyrénéens non compris dans la liste Dugas-Droop.

115. *Carthage*. Musée du Bardo. Lacaina ornée d'une branche feuillée horizontale et d'arêtes verticales. Cf. *Catal. du Musée Alaoui (Supplément)*, p. 286, n° 428, et pl. CII, 5.

Les indications du catalogue étant extrêmement sommaires, je

ne crois pas inutile de donner de ce vase et du suivant une nouvelle description, établie d'après les notes très complètes et d'après les photographies qu'ont bien voulu mettre à ma disposition MM. Merlin et Poinssot. J'ajoute que je dois la connaissance des deux vases 115 et 116 à M. Merlin; c'est lui qui m'a signalé leur existence et leur caractère lacono-cyrénéen, caractère qui avait échappé jusqu'ici à tous les visiteurs du Musée de Tunis.

Sur le rebord, bande noire, branche feuillée horizontale (tige médiane rouge violacé), deux bandes noires, bande rouge, trois bandes noires, large bande noire entre deux filets rouges.

Sur la panse, arêtes verticales, deux bandes rouges, deux bandes noires.

Sous le fond, cercle rouge violacé, vingt-trois languettes rayonnant autour d'un cercle noir avec point central.

Anses : noires.

Intérieur : couverte noire.

Argile jaunâtre. Vernis noir endommagé en maint endroit. Rouge violacé passé le plus souvent au brun et tendant à se confondre avec le noir brunâtre employé pour le reste du décor. Hauteur : 0 m. 082.

116. Carthage. Musée du Bardo. Lacaina ornée d'une

branche feuillée horizontale et d'arêtes verticales.

Cf. *Catal. du Musée Alaoui (Supplément)*, p. 286, n° 428. — Fig. 5.



Fig. 5. — Lacaina de Carthage [116].

Sur le rebord, bande noire, branche feuillée horizontale (tige médiane rouge), deux bandes noires, bande rouge, trois bandes noires, large bande noire entre deux filets rouges.

Sur la panse, arêtes verticales, deux bandes rouges, deux bandes noires.

Sous le fond, cercle rouge, vingt-deux languettes rayonnant autour d'un cercle noir avec point central.

Anses : noires.

Intérieur : couverte noire.

Argile jaunâtre. Vernis noir endommagé en maint endroit. Près de l'anse intacte, une trainée de couleur rouge violacé a coulé accidentellement et envahi la grande bande noire, la zone d'arêtes de la panse, même le dessous du vase. Hauteur : 0 m. 078.

Ces deux vases appartiennent au type, fréquent à Sparte mais peu exporté, de la lacaina¹. La partie cylindrique de la poterie est élancée, le profil de la paroi assez fortement concave. Ces particularités invitent à ne pas attribuer ces exemplaires aux deux premières périodes du style². Un détail permet de préciser davantage; le motif qui entoure le bord est une forme schématisée de la branche feuillée; or la branche feuillée apparaît seulement au Laonien III où nous en trouvons des exemples rendus de façon un peu plus naturelle, mais présentant les mêmes caractéristiques essentielles : forme pointue des feuilles, fixation des feuilles directement à la tige médiane³; d'autre part, le meilleur connaisseur de la céramique laono-cyrénéenne, M. Droop, note⁴ que l'usage du rouge pour la tige médiane ne se trouve plus après cette même période. La tige étant rouge dans les deux lacainai de Carthage, c'est nécessairement à la troisième période de l'évolution du style que nous devons les attribuer.

117. *Cumes*. Musée de Naples. Fragment de coupe. Intérieur : buste d'un homme étendu sur un lit et tenant une coupe. Extérieur : grenades, languettes, arêtes rayonnantes. Cf. Gabrici, *Monumenti antichi*, XXII, p. 509 et pl. LX, 1.

La décoration extérieure de ce fragment est exactement semblable, dans sa partie conservée, à celle de la coupe d'Atlas et Prométhée [11]⁵, ainsi qu'à celle de la coupe

1. Les lacainai trouvées hors de Sparte se réduisent, je crois, à deux : celle du Palais des Conservateurs [96] (*JHS*, 1910, p. 7) et celle de l'Ermitage [126] (*Arch. Jahrb.*, 1923-24, p. 29). Deux lacainai provenant de Mégara Hyblaia sont signalées par Droop au Musée de Syracuse (*BSA*, XIII, p. 130, n. 2), mais il n'indique pas qu'elles soient laconiennes.

2. Voir, pour la forme, une lacaina attribuée au Laonien III : *BSA*, XV, p. 31.

3. Voir, p. ex., *BSA*, XV, p. 32, b, p. 34; cf. *BSA*, XV, p. 152.

4. *JHS*, 1910, p. 3.

5. *Vasi del Vaticano*, pl. 17, n° 220.

des Vents trouvée à Sparte dans les fouilles anglaises¹. Quant à l'intérieur, il fait partie d'une représentation de banquet dont il existe plusieurs exemples dans la céramique lacono-cyrénéenne [18, 19, 35]. L'attitude de l'homme qui, le coude gauche appuyé sur un coussin, le bras droit replié au-devant de la poitrine, regarde derrière lui, reproduit celle de deux des convives sur la coupe du Louvre E 667

[35]². Ces documents se répartissant entre les Laconiens III et IV, c'est dans l'une de ces périodes que doit rentrer le fragment de Cumes.

118. *Italie*. Collège de Bryn Mawr. Coupe. Intérieur : deux guerriers passant; dans le segment inférieur, deux lions affrontés. Extérieur : arêtes rayonnantes et bandes horizontales.



Fig. 6. — Coupe de Bryn Mawr [118].

les. Cf. Swindler, *American Journal of archaeology*, 1916, p. 309 et pl. XI. — Fig. 6.

Cette coupe est attribuée par l'éditeur au Laconien IV. Les lions affrontés du segment inférieur nous sont déjà

1. *BSA*, XIV, pl. III-IV (ces deux coupes sont, d'ailleurs, différentes dans les parties correspondant à la partie manquante de la coupe de Cumes). L'extérieur de la coupe de Bruxelles [19] (*Gaz. arch.*, 1887, pl. XIV, 1, ou, récemment, Nicole, *la Peinture des vases grecs*, pl. X) est presque exactement semblable à celui de la coupe des Vents d'après Droop, *JHS*, 1910, p. 9.

2. *CVA Louvre*, III D c; pl. 3, fig. 11; pour le détail de la représentation, cf. le dessin publié *BCH*, 1893, p. 238. — Pour la forme du vase placé dans la main de l'homme, voir [88] (*CVA Louvre*, III D c, pl. 3, fig. 1).

connus par la coupe de Munich [37] ¹, mais il est remarquable que, dans le vase de Bryn Mawr, ils sont représentés renversés. Dans le segment principal ², le guerrier à la poursuite d'un adversaire qui, fléchissant le genou, se retourne pour une dernière résistance, reproduit un sujet plusieurs fois répété, avec de légères variantes, sur les vases attiques à figures noires ³. Étant donné la diffusion de cette céramique, il est vraisemblable que l'invention du thème est due aux Attiques; les Laono-Cyrénéens se sont bornés à le leur emprunter et à l'adapter au cadre du décor intérieur de la coupe.

119. *Sanctuaire d'Apollon Corynthos (Messénie)*. Aryballe. Décor linéaire noir et rouge sur engobe blanchâtre. Cf. Versakis, *Arch. Deltion*, II (1916), p. 101, fig. 51, 7.

120. *Sanctuaire d'Apollon Corynthos*. Aryballe. Décor linéaire noir et rouge sur engobe jaunâtre. Sous le fond, cercles de lignes et de points. Cf. Versakis, *Arch. Deltion*, II (1916), p. 101, fig. 51, 3.

121. *Sanctuaire d'Apollon Corynthos*. Aryballe. Décor linéaire noir et rouge sur engobe jaunâtre. Sous le fond, cercles encadrant un motif formé d'un carré avec point central, carré autour duquel sont disposés quatre triangles (cross design). Cf. Versakis, *Arch. Deltion*, II (1916), p. 102, fig. 51, 5.

122. *Sanctuaire d'Apollon Corynthos*. Fragment de coupe. Décoration linéaire et arêtes rayonnantes noires sur engobe jaunâtre. Cf. Versakis, *Arch. Deltion*, II (1916), p. 102, fig. 51, 9.

De ces quatre numéros, trouvés en Messénie, M. Versakis attribue le premier seul à la fabrique laconienne; mais les décors de [120] et de [121] sont si caractéristiques qu'on ne peut les classer dans un autre groupe. Le premier porte le motif

1. *Vasensamml. zu München*, I, pl. 13, n° 384.

2. Pour le type de composition voir la coupe de Leipzig [127]

3. *Ægina*, p. 461, fig. 383; *CVA Compiègne*, pl. 12, fig. 13; *Gallatin coll.*, pl. 7, fig. 1; *Griech. Vasen in Tübingen*, pl. 6, D 8; *Vases de l'Héraion (Délos, X)*, n° 557.

formé de lignes pointillées et de lignes continues, comprenant entre elles des carrés noirs, auquel les archéologues anglais ont donné le nom de « square and dot pattern »; le second, l'ornement formé d'un cercle contenant un carré dans lequel sont inclus soit un point noir, soit des cercles concentriques et dont les sommets portent quatre triangles noirs,



Fig. 7. — « Square and dot pattern »
et « cross design ».

ornement désigné par les mêmes archéologues du nom de « cross design » (fig. 7). D'autre part, les indications relatives au fragment de coupe [122] paraissent justifier son

attribution à notre série. Ce dernier fragment est trop petit pour permettre un classement, mais les trois premiers peuvent, semble-t-il, être datés. En effet, l'aryballe, forme rare dans la céramique lacono-cyrénéenne, ne nous est connu jusqu'ici que par des exemplaires laconiens II¹; en outre, le « square and dot pattern » et le « cross design » sont caractéristiques des deux premières périodes du style². Je pense donc qu'on peut attribuer au Laconien II le groupe formé par les trois vases [119], [120] et [121].

123. *Sardes*. Musée de New-York. Coupe. Intérieur : sphinx accroupi, avec deux oiseaux plus petits. Extérieur : grenades, décor linéaire. Cf. Chase, *American Journal of archaeology*, 1921, p. 111 et pl. IV.

Vase analogue à la coupe du Louvre [34]³. L'éditeur l'attribue aux Laconiens III ou IV, de préférence à la plus ancienne de ces périodes.

124. *Tégée*. Musée de Piali-Tégée. Fragments de cinq

1. *BSA*, XV, p. 155, a; Böblau, *Ion. und Ital. Nekrop.*, pl. IV, 4 [71].

2. Le « cross design », il est vrai, réapparaît au Laconien V, mais l'usage du « square and dot pattern » est limité aux Laconiens I et II. — M. Versakis classe d'une façon vague, et sans justifier son opinion, [119] parmi les vases laconiens postérieurs.

3. *CVA Louvre*, III D c, pl. 3, fig. 8.

vases, l'un avec figure féminine, les autres avec décor linéaire. Cf. Dugas, *Bull. de correspondance hellénique*, 1921, p. 419.

De ces cinq fragments ceux dont le décor est purement linéaire sont trop petits et portent des motifs trop peu caractéristiques pour être classés; celui qui porte une figure de femme est nettement géométrique¹.

125. Musée de Florence, n° 3740. Lécythe. Femme drapée, debout entre un lion et un autre fauve. Cf. Libertini, *Bollettino d'arte*, 1921-22, p. 159 suiv. — Fig. 8.

Ce vase représente la forme archaïque du lécythe, forme de transition entre l'alabastre et le lécythe proprement dit². Cette forme n'avait pas encore été signalée dans la céramique lacono-cyrénéenne; à ce titre, le vase offre un intérêt particulier. Quant au sujet, l'identification de la figure féminine avec la nymphe Kyréné, identification proposée par M. Libertini, ne me paraît pas justifiée; non seulement cette figure ne lutte pas avec les fauves, comme la nymphe Kyréné sur la coupe de Tarente [114]³, mais encore rien n'indique qu'elle les soumette à sa puissance, ainsi que la divinité reproduite par les types si répandus de la *Πέρις Κυρην*. Il ne paraît exister aucun rapport entre la femme drapée et les deux animaux affrontés dont l'association est sans doute uniquement décorative. — Les pédoncules portant des boutons qui se voient dans le champ apparaissent ici pour la première fois dans notre série; on sait qu'on en trouve des exemples



Fig. 8. — Lécythe de Florence [125].

1. Voir *BSA*, XIII, p. 124, D.

2. Cf. *Vases de l'Héraion (Délos, X)*, section XII.

3. *Griech. Vasenmalerei*, III, p. 212; cf. *Rev. arch.*, 1912, II, p. 97.

dans l'art chypriote ¹ et, au VI^e siècle, sur les sarcophages de Clazomène ².

125 bis. Musée de Florence. Coupe à vasque profonde, sans engobe. Décoration linéaire et végétale. Cf. Libertini, *Bollettino d'arte*, 1921-22, p. 170 suiv.

Le numéro de musée (3879) attribué par M. Libertini à cette coupe est très vraisemblablement inexact, car le même est également attribué par lui à [44]. Ce vase me paraît rentrer dans le groupe, constitué par M. Droop, des imitations attiques de poteries laconiennes ³, et je pense que c'est plutôt le n° 3885 auquel il fait allusion dans son mémoire sur la chronologie des vases cyréniens ⁴. Jusqu'à plus ample information il ne doit donc pas être compris dans la liste des poteries lacono-cyrénéennes.

126. Musée de l'Ermitage, à Léninegrad. Lacaina. Décoration linéaire sur engobe blanc. Cf. Waldhauer, *Arch. Jahrbuch*, 1923-24, p. 28 suiv.

Attribué avec certitude par l'éditeur au Laconien II, ce vase se distingue principalement des lacainai de Carthage par le décor du rebord, le « square and dot pattern », dont l'emploi a précédé, à cette place, celui de la branche feuillée.

127. Caeré. Université de Leipzig. Fragment de coupe. Intérieur : deux hommes passant dont l'un, tenant un foudre, est sans doute Zeus; dans le segment inférieur, hippocampe. Extérieur : décor linéaire. Cf. Rumpf, *Arch. Anzeiger*, 1923-24, p. 81.

Ce fragment est attribué par l'éditeur au Laconien IV. Il semble que le segment supérieur ait dû être suffisamment rempli par les deux figures dont les restes nous sont conservés. Autant que nous pouvons nous en rendre compte, sa

1. Cf. Dümmler, *Arch. Jahrb.*, 1887, p. 91; Johansen, *Vases sicyoniens*, p. 60.

2. Joubin, *De sarcophagis clazomeniis*, p. 24, 46, 54.

3. Voir, en particulier, la coupe *JHS*, 1910, p. 28, c. — Sur ces vases cf. aussi Ure, *Arch. Eph.*, 1915, p. 120-124.

4. *JHS*, 1910, p. 27.

composition est analogue à celle de la coupe de Bryn Mawr [118].

128. *Caéré*. Université de Leipzig. Coupe. Intérieur : de part et d'autre d'un grand cratère sur lequel est posée une œnochoé, deux danseurs nus dont l'un joue de la double flûte. Extérieur : décor linéaire, grenades. Cf. Rumpf, *Arch. Anzeiger*, 1923-24, p. 84 suiv. — Fig. 9.

Nous trouvons ici un type de composition tout différent qui consiste à ordonner deux personnages de part et d'autre d'un sujet central, sujet formé soit par un



Fig. 9. — Coupe de Leipzig [128].

troisième personnage, soit par un objet; la coupe de la libation au British Museum [36] ¹, la coupe du citharède à Florence [45] nous en offrent des exemples. — La disposition de l'œnochoé sur le cratère, disposition habituelle dans les peintures lacono-cyrénéennes qui illustrent les préparatifs du banquet ², soulève un petit problème : sur quoi est placée l'œnochoé qu'on aperçoit au centre de l'embouchure du cratère? Est-elle placée sur une tablette de métal ou de bois qui, en fermant l'orifice, mettrait le contenu à l'abri des poussières et des insectes, tablette que sa minceur empêcherait de distinguer? Ou bien est-elle simplement posée sur le rebord plat

1. *Arch. Zeitung*, 1881, pl. XIII, 1.

2. Voir *Arch. Zeitung*, 1881, pl. XIII, 1 [36] et 4 [16]; *CVA Louvre*, III D c, pl. 7-8 [17]; *Gaz. arch.*, 1887, pl. XIV, 1 [19]. Cf. Pottier, *Dict. des Antiquités*, v^o *Crater*, p. 1555.

du vase ? La comparaison avec un cratère corinthien du Louvre ¹, où se voit une œnochoé certainement placée sur le bord d'un dinos, me paraît donner toute vraisemblance à la seconde hypothèse. C'est justement parce qu'il était d'usage de déposer l'œnochoé sur le bord des cratères lorsqu'on ne s'en servait pas pour puiser et distribuer le liquide, qu'on a donné à ces sortes de poteries ce large rebord encore agrandi, dans la variété à colonnettes, par les oreillettes plates ajoutées au-dessus des anses ²; c'était un véritable plateau que trouvaient ainsi à portée de la main les esclaves chargés du service. Le type à oreillettes plates était donc particulièrement commode; c'est ce qui explique que, créé à l'époque archaïque, il soit resté en usage durant toute la période classique.

129-142. *Italie*, Louvre, E 680-693. Quatorze cratères. Ces vases sont presque entièrement recouverts de vernis noir. Dans les parties réservées (tranche de la lèvre, partie supérieure de l'épaule, partie inférieure de la panse), décoration presque exclusivement linéaire sur engobe blanc. Cf. Pottier, *Corpus vasorum*, Louvre, III D c, pl. 1-2.

L'analogie de la forme et de la conception décorative permet de réunir ces quatorze vases. Le décor, très réduit, est généralement limité à la lèvre de la poterie et à sa partie inférieure, ce qui rend le classement difficile. Toutefois, cet ensemble de cratères semble pouvoir être attribué à une date assez ancienne en raison de l'emploi de l'engobe blanc comme fond dans les parties décorées et du type de l'oiseau représenté au-dessous de l'anse sur la figure 5 de la planche 2 (= *Vases du Louvre*, pl. 52, E 690); ce type est, en effet, exactement le même que celui des oiseaux peints sur les fragments laconiens II trouvés au Ménélaion ³. D'autre part, les crochets de méandre opposés, qui ornent la lèvre de plusieurs de ces

1. *Vases du Louvre*, pl. 49, E 635.

2. Il faut toutefois remarquer que, dans les cratères lacono-cyrénéens en notre possession [29, 129-142], le rebord n'est pas assez large pour qu'on pût y poser une œnochoé; tout au plus pourrait-on en placer une sur le plateau formé par la partie supérieure de l'anse.

3. *BSA*, XV, p. 153, a, f, p. 154.

vases, se rencontrent au moins sur un autre fragment de la même période ¹, et on les retrouve sur le cratère du Louvre à zone d'animaux [29] ² qui est placé par M. Droop au début du Laconien III. La forme de ce dernier vase est plus raffinée que celle de [129-142], mais elle présente pourtant avec ces derniers, en particulier dans le type de la lèvre et dans celui des anses, une incontestable affinité. Je proposerais donc d'attribuer au Laconien II les quatorze cratères du Louvre.

143-148. Musée de la Villa Giulia (anciennement collection Castellani). Six cratères, du même genre que ceux du Louvre, signalés par Mingazzini, *Bollettino d'arte*, 1923-24, p. 508, n. 3 ³.

149. Université de Tubingue. Deux fragments de coupe, avec décoration linéaire et végétale. Cf. Watzinger, *Griech. Vasen in Tübingen*, p. 19, C 39.

150. Vatican. Coupe. Intérieur : rosace. Extérieur : décor linéaire, grenades. Pas d'engobe. Cf. Albizzati, *Vasi antichi dipinti del Vaticano*, n° 221, pl. 17 et p. 67.

151. Sardes. Fragments, trouvés dans les fouilles américaines, signalés sans aucun détail par Butler. *Sardis*, I 1, p. 154.

152. Rhénée. Musée de Myconos. Quelques fragments provenant de la Fosse de la Purification.

Ces additions à notre catalogue ⁴ confirment les conclusions précédemment exposées. D'une part, l'accroissement des trouvailles faites dans les régions les plus proches de la Laconie (Arcadie, Messénie) met en lumière le rayonnement de l'industrie de Sparte dans ses alentours immédiats. D'autre

1. BSA, XV, p. 155, b.

2. CVA Louvre, III D c, pl. 6, fig. 1-2.

3. M. Putorti (*Not. Scavi*, 1924, p. 101 et n. 3) signale au Musée de Reggio un cratère de même forme que ceux du Louvre et plusieurs cratères minuscules analogues. Le rapprochement qu'il établit avec les exemplaires du Louvre semble indiquer qu'il considère comme possible de rattacher cet ensemble à la série lacono-cyrénéenne; mais, comme il s'abstient de toute attribution formelle, je n'ai pas voulu comprendre les cratères de Reggio dans mon catalogue.

4. Je n'ai pas compris dans ma liste le vase CVA Hoppin coll., pl. 1, fig. 11, classé comme laconien par l'éditeur, en raison de la remarque de Beazley, *JHS*, 1927, p. 148.

part, la présence à Carthage de deux vases de notre série est favorable à l'hypothèse d'un second centre de fabrication à Cyrène; quelle que soit la fragilité de ces inductions théoriques, Cyrène paraît être particulièrement désignée comme lieu d'origine des lacainai exhumées sur le site de sa voisine africaine.

Charles DUGAS.

[Une nouvelle livraison du *Corp. vas. antiq.* est prête et va paraître prochainement. Elle contient tous les vases laco-cyrénéens du Cabinet des médailles; il nous a donc paru utile de joindre ces références à la bibliographie dressée par M. Dugas :

5. (Coupe de Polyphème) : CVA. Paris-Bibliothèque nationale, fasc. 1 (S. Lambrino), pl. 22, nos 1, 4; pl. 23, n° 5.

12. (Coupe d'Arcésilas) : *Ibid.*, pl. 20, nos 1, 2; pl. 21, nos 1 à 4; pl. 22, nos 2 et 3.

16. (Coupe de Comos, deux danseurs; voir ci-dessus p. 51, n° 44) : *Ibid.*, pl. 22, nos 5, 6, 7; pl. 23, n° 4.

31. (Coupe du Gorgoneion) : *Ibid.*, pl. 23, nos 1, 2, 3.]

E. P.

TROIS OBJETS CHRÉTIENS DU MUSÉE DU BARDO¹

I

ENCENSOIR ET BUIRE DE FURNOS MAJUS.

A *Furnos Majus* (Henchir Aïn-Fourna)², une tranchée pratiquée en vue du captage de la source a mis au jour non seulement une inscription se rapportant à une église de l'époque vandale³, mais aussi, à 6 mètres environ au-dessous du sol actuel et à quelque distance l'un de l'autre, un encensoir et une buire en bronze qui, par les soins de M. Garbe, directeur général adjoint des Travaux publics, ont été remis au Musée du Bardo.

En forme de bol sans pied, légèrement renflé, l'encensoir (fig. 1, 2) est estampé dans une feuille très mince de métal jaune or, recouvert d'une patine brunâtre, due au contact de l'objet avec des eaux passant à travers des matières organiques⁴. Au rebord supérieur sont fixés trois grands anneaux de suspension⁵ et un décor d'exécution très soignée recouvre toute la surface.

A la partie supérieure, entre un filet et une ligne de petits

1. Note lue au Congrès des Sociétés savantes dans la séance du 19 avril 1927.

2. Dans le haut bassin de l'Oued-el-Kébir (= O. Miliane). Cf. Cagnat et Merlin, *Atlas archéol. de la Tunisie*, Jama, n° 187 (1/100.000).

3. L. Poinssot, *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1926, p. 304-307.

4. Haut, 0 m. 065; diam. à l'ouverture, 0 m. 11; à la base, 0 m. 06; poids 125 grammes. Le peu d'épaisseur de l'objet n'a pas permis de pratiquer le prélèvement nécessaire à une analyse.

5. Haut. 0 m. 01.

rectangles qui représentent peut-être des perles cylindriques, court l'inscription :

✠ KATEYΘYNΘITOETHΠPOCEYXIMOYΩCΘYMIAMAENOTIIONCOYKE

Sur les flancs se déroulent les rinceaux d'une acanthe : de chaque culot sort, entre deux feuilles repliées, un fleuron tri-



Fig. 1.

lobé ressemblant à une fleur de lys. Dans les huit médaillons que déterminent les volutes sont disposées deux poules de Carthage, deux pies (?), deux pintades et deux perdrix, les oiseaux étant dans chaque couple affrontés. Cette zone est séparée par un rang de grosses perles rondes d'une ligne brisée

de motifs fusiformes flanquée de globules. Un bourrelet formant socle qui n'a pas plus de 0 m. 005 de hauteur encadre la face inférieure du récipient sur laquelle une marguerite à huit pétales¹ est inscrite au centre d'une étoile à huit pointes, faite de deux carrés qui s'entre-croisent (fig. 2).

1. La place importante donnée sur l'encensoir comme sur bien d'autres monuments chrétiens à la marguerite à huit pétales tient vraisemblablement à sa ressemblance avec une double croix. Il existe du reste entre les deux motifs des formes de transition : double croix dans un cercle (par ex., sur une mosaïque syrienne de 431, dans Cabrol et Leclercq, *Dict. d'archéol. chrét.*, III, col. 1507, fig. 2853, — sur une mosaïque de Ravenne, à Saint-Vital, Ricci, *Ravenna*, fig. 96, — et sur une ampoule de Monza, Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, I, col. 1741-1742, fig. 460, et col. 1743-1744, fig. 461); — double croix pattée (sur un sarcophage du Hauran daté de 463, *ibid.*, VI, col. 2099, et sur des chapiteaux de Salonique du v^e siècle, Tixier, *Architecture byz.*, pl. XXII, XLIV); — double croix dont les bras ont les extrémités arrondies (linteau du Hauran daté de 546, Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, col. 2094); — double croix pattée avec un petit cercle central (sur un sarcophage du v^e siècle à Ravenne, à Saint-Apollinaire in Classe, Venturi, *Storia dell'arte ital.*, I, p. 214, fig. 201); — croix entre les bras de laquelle sont figurés quatre pétales (bouchon d'amphore, Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, III, col. 3127-3128).

L'encensoir de *Furnos* rentre dans la catégorie des simples vases sans couvercle et sans pied attachés par trois chaînettes à un anneau que l'officiant passe à son index, tel l'encensoir reproduit sur une miniature du *Cosmas* du Vatican ¹. Dans les collections du Kaiser Friedrich Museum de Berlin est conservé un encensoir provenant de Gizeh ² — bol évasé sans pied dont la panse est ornée de godrons — qui, au point de vue de la forme, offre avec celui décrit ici d'étroites analogies.

Un assez grand nombre de récipients en métal, fabriqués en Palestine et rapportés en Occident par des pèlerins qui, aux ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, visitaient les Lieux Saints ³, affectent l'aspect d'une coupe plus ou moins évasée, reposant parfois sur un pied, mais au lieu d'être ornés de rinceaux comme la pièce de *Furnos*, qui, à cet égard, est tout à fait exceptionnelle, ils sont couverts de représen-



Fig. 2.

1. Rohault de Fleury, *la Messe*, V, p. 154 et pl. CDXVI. Des personnages tenant des encensoirs peu différents de celui de *Furnos*, mais pourvus d'un ou plusieurs pieds, sont figurés sur les mosaïques de Saint-Vital et de Saint-Apollinaire in Classe (Diehl, *Ravenne*, p. 74; du même, *Justinien*, pl. I; Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, V, col. 22, fig. 4063-4064) et sur les fresques de Baouït (Clédât, *Mém. de l'Inst. fr. d'arch. orient. du Caire*, XII, pl. XCVIII). Sur un des volets d'un diptyque byzantin reproduit dans Martigny, *Dict. des antiq. chrét.*, p. 189 (cf. p. 679), saint Étienne porte en même temps que la tour eucharistique un encensoir à trois chaînes en forme de bol sans pied.

2. O. Wulff, *Altchristliche und mittelalterliche Byzantinische und Italienische Bildwerke*, p. 204 et pl. XLVII, n° 974. — D'autres encensoirs, coptes également, peuvent être rapprochés de celui de *Furnos* (Leclercq, dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, V, col. 26); leurs dimensions, hauteur variant de 0 m. 095 à 0 m. 007, sont assez analogues aux siennes.

3. Sur la vogue de l'orfèvrerie syrienne, Diehl, *Man. d'art byz.*, 2^e éd. p. 316-317; cf. *ibid.*, p. 311-312.

tations en relief se rapportant généralement à des épisodes évangéliques². Aussi, malgré la façon identique dont, dans l'un et l'autre cas, sont disposés les motifs, une zone principale entourant la panse, encadrée de deux bandes plus étroites au sommet et à la base³, n'est-ce pas, croyons-nous, du côté de la Syrie que les origines de ce décor doivent être recherchées, mais bien plutôt dans la vallée du Nil. On sait la fréquence avec laquelle l'art copte utilise aux ^{ve}, ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles les combinaisons de rinceaux³. Également en Égypte, à la même époque, des objets de destination analogue à celle des matrices⁴ ayant servi à fabriquer l'encensoir de *Furnos* présentent, sinon les carrés s'entrelaçant, du moins deux triangles au milieu desquels sont souvent figurées rosaces, marguerites ou croix⁵.

Dans sa partie la plus importante, le décor, si parfaitement équilibré et si sobre, est d'inspiration purement classique : les rinceaux largement traités⁶, les feuilles non point

1. Wulff, *op. cit.*, p. 202; Leclercq, *op. cit.*, col. 29-31.

2. Wulff, *op. cit.*, pl. XLVII, nos 967-971.

3. Frise de calcaire ornée de rinceaux analogues à ceux de notre encensoir, dans les espaces libres entre les volutes panthères courant (Wulff, *op. cit.*, p. 71-72, n° 213); encensoir à couvercle décoré de rinceaux de vignes (*ibid.*, p. 205-206, nos 980-981); cf. des figurations du même motif dans Strzygowski, *Koptische Kunst*, p. 47-48; cf. également les rinceaux en bas-relief reproduits dans Monneret de Villard, *La scultura ad Ahnâs*, p. 52-54, fig. 80, 82-89, 92, et ceux sur tapisseries publiés par Albizzati dans *Memorie della pont. acc. rom. di archeol.*, I, pp. 58-59, fig. 3, 4.

4. Cachets : Strzygowski, *op. cit.*, p. 140, fig. 208, pl. XXII, n° 8988; tampons en limon du Nil : *ibid.*, pl. XXIII, nos 9006, 9028. Dans une des églises de Baouît, le motif des carrés entrelacés figure sur un pilastre peint (Clédât, dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, II, col. 2222, fig. 1264).

5. Le motif, marguerite à huit pétales inscrite dans deux carrés entrelacés, figure sur des plaques de pierre de Timgad (Bœswillwald, Cagnat, Ballu, *Timgad*, p. 111, fig. 48); il est répété deux fois sur un fragment de *pluteus*, attribuable au ^{vi}^e siècle et conservé dans les grottes du Vatican (Venturi, *op. cit.*, p. 452, fig. 410 et p. 538); on le retrouve à Parenzo dans une marqueterie de marbre, également du ^{vi}^e siècle (Diehl, *Man. d'art byz.*, 2^e éd., p. 181, fig. 88). Indéfiniment, l'art byzantin l'utilisera : c'est ainsi qu'au ^{xii}^e siècle, les ouvriers du roi René le répéteront à profusion sur le plafond de la chapelle Palatine (Diehl, *Palerme et Syracuse*, p. 97).

6. Une *capsa* d'argent du ^{iv}^e siècle, découverte à Rome, présente, à côté de figures de Muses, des rinceaux d'acanthé, encadrant des oiseaux qui peu-

grasses mais souples, aussi bien que les oiseaux aux attitudes exactement observées semblent empruntés aux magnifiques bordures des mosaïques des III^e et IV^e siècles¹. Quant au motif des carrés entrelacés, il est bien loin d'appartenir exclusivement au répertoire des artistes barbares ou byzantins. Dès le IV^e siècle², il est brodé en double exemplaire au bas de nombreuses tuniques dont il constitue le principal, souvent l'unique ornement. Il est vrai que faute de documents pour les autres régions du monde romain, nous ne pouvons affirmer qu'il ne s'agisse pas d'une mode particulière à l'Égypte³. Si l'on s'en tenait à ses feuillages, à ses animaux et à ses entrelacs, l'encensoir de *Furnos* pourrait donc remonter à la fin du IV^e siècle, époque à laquelle, semble-t-il, fut adopté l'usage liturgique de l'encens⁴. Mais l'art, comme la littérature, du Bas-Empire offrent trop d'exemples de pastiches ou de réminiscences pour que, au point de vue de la datation, il y ait lieu de tenir grand compte de détails de style, tels que ceux qui viennent d'être signalés⁵.

vent être rapprochés de ceux de l'encensoir de *Furnos* (Leclercq, dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, II, col. 2342-2343, fig. 2172).

1. Cf. entre autres deux mosaïques trouvées à Carthage, la Chasse au sanglier (L. Poinssot et R. Lantier, *Bull. archéol. du Comité*, 1924, pl. III et p. CLVII-CLIX) et l'Offrande de la grue (Gauckler, *Cat. du Mus. Alaoui*, suppl., A. 171, p. 3-4 et pl. I). Le décor des rinceaux peuplés d'oiseaux se retrouve dans des mosaïques un peu postérieures aux précédentes, celle des scènes marines trouvées à Carthage et celle de Bordj-el-Youdi (Gauckler, *ibid.*, A. 176 et 256, p. 5 et 18, pl. II et XXI, 2).

2. *Victoria and Albert Museum. Catalogue of textiles from burying-grounds in Egypt, I (græco-roman period)*, pl. III, n° 14, pl. IV, n°s 203, 204, 205 et *passim*; *Jahrbuch des deuts. archäol. Inst.*; *Archäol. Anzeiger*, 1908, col. 247-248, fig. 5. Au IV^e siècle, on trouve aussi, sur des lampes, des sujets, peut-être copiés sur des tissus, encadrés par des carrés égaux superposés obliquement (cf. entre autres, lampe chrétienne de Khamissa au type d'Orphée; Monceaux, *Bull. archéol. du Comité*, 1917, p. ccv-ccvi, pl. XXIV).

3. Du moins à cette époque, car au VI^e siècle des rosaces ou autres motifs inscrits dans des carrés entrelacés figurent aussi bien sur les vêtements des suivantes de Théodora que sur une nappe (mosaïques de Saint-Vital, cf. Ricci, *Ravenna*, fig. 94 et 98).

4. Sur la date à partir de laquelle est constaté l'emploi rituel de l'encens, Fehrenbach dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, V, col. 6-12,

5. Un manuscrit de Dioscoride, exécuté pour la princesse byzantine

L'inscription ¹ reproduit une partie du second verset du psaume CXL ²; elle doit être lue : Κατενυθυσ(ή)το (ή) προσευχ(ή) μου ὡς θυμίαμα ἐν(ὧ)πιον Σου, Κ(ύρι)ε ³. Le texte ne diffère de celui donné par les Septante ⁴ que par l'addition du mot κύριε ⁵, car il n'y a pas lieu de tenir compte des graphies ι et ει pour η, conséquences de l'iotacisme, et ο pour ω. Il convient si parfaitement ⁶ à l'usage qui en a été fait ici que nous avons été surpris de ne pas le retrouver sur d'autres encensoirs.

Les caractères, très nets, ne sont pas sans lourdeur, ils sont épais et pattus; il n'y a que des Σ et des Ε lunaires, l'Α a une barre brisée, dans Ν le sommet de la première haste dépasse sensiblement la barre, enfin Κ a des barres assez courtes, dans Θ la barre débordé l'ovale de chaque côté et dans Ω le trait médian manque, comme si la lettre était constituée par deux J affrontés. Dans son ensemble, l'alphabet employé rappelle celui qui figure sur diverses inscriptions

Julienne († 524) comporte précisément dans des encadrements, où des carrés entrelacés sont inscrits dans des cercles, des miniatures du plus pur goût alexandrin (A. Michel, *Hist. de l'art*, I, p. 208-209).

1. Sur les inscriptions des encensoirs, cf. S. Petridés, *A propos d'encensoirs byzantins de Sicile*, dans *Byz. Zeitschrift*, XIII, 1904, p. 480-481.

2. En adoptant la numérotation suivie par les Septante et la Vulgate; dans le texte hébreu le psaume porte le n° CXLI.

3. Sur la contraction des noms sacrés, cf. en dernier lieu Jalabert et Mouterde, dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, VII, col. 627-629 (bibliogr.).[§]

4. Les différents manuscrits de la version des Septante ne fournissent, semble-t-il, aucune variante pour ce texte. C'est sous une forme identique qu'on le retrouve dans un traité de saint Ambroise, écrit vers 390 (*Liber de Joseph patriarcha*, III, 17, dans Migne, *Patrol. lat.*, XIV, col. 679).

5. Dans le texte massorétique, comme dans les Septante, il n'y a d'invocation au Seigneur — ou à l'Éternel — qu'au verset précédent. La Vulgate qui, pour les Psaumes, suit les LXX, rend la partie du verset reproduite sur l'encensoir par : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo*. Voici, à titre de comparaison, deux traductions du même passage d'après le texte hébreu : « Que ma prière te soit dirigée comme une fumée de parfum » (Lédrain); « Que ma prière soit considérée à tes yeux comme de l'encens » (Zadoc Kahn).

6. Cf. à ce texte les passages de l'Apocalypse, v, 8 et viii, 3 et 4, qui en sont peut-être dérivés. Sur l'encens brûlant, symbole de la prière, Fehrenbach, dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, V, col. 4 et 6-7.

lapidaires d'époque byzantine, par exemple les tombes du ^{vi}e siècle trouvées à Gaza ¹.

Sous réserves, nous proposons d'attribuer l'encensoir de *Furnos* à un atelier copte du ^{vi}e siècle.

La huire (fig. 3), haute de 0 m. 31, pèse 1 kgr. 217, ses parois étant d'une certaine épaisseur. Elle avait été coulée; en deux endroits, de petites pièces ont été rapportées pour pallier à des imperfections de la fonte. La couleur jaune or du bronze n'a été altérée par aucune oxydation ². L'objet se compose d'un socle tronconique, d'une panse extrêmement plate formée de deux calottes sphériques dont le diamètre est de 0 m. 18, le renflement de 0 m. 06, et d'un col s'évasant à l'embouchure. Les bases rectangulaires du tronc de pyramide qui constitue le pied ont respectivement 0 m. 076 × 0 m. 045 × 0 m. 04 × 0 m. 015; un rebord de 0 m. 01, dont les angles sont arrondis, encadre la plus grande, ce qui a pour but d'augmenter la surface d'ap-

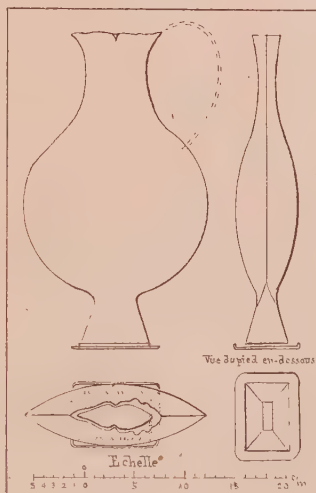


Fig. 3.

1. Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, VI, col. 706-714 et fig. 4887-4889.

2. D'après une analyse due à M. Faivre, chimiste du laboratoire des Mines de Tunisie, le bronze se compose de 66,25 de cuivre, 18,14 de plomb, 8,15 de zinc, 5,76 d'étain, les autres matières, dont le fer, n'existant qu'en quantités presque infinitésimales. Les proportions des divers métaux ne laissent pas d'être assez singulières. M. Faivre s'est demandé si elles ne résulteraient pas de l'emploi de cuivres gris insuffisamment affinés. Il semble qu'en général, dans les beaux bronzes de l'antiquité grecque, l'étain se trouve seul associé avec le cuivre comme dans notre métal de cloche. Mais, dans bien des bronzes romains et en général dans les bronzes gallo-romains, le plomb apparaît comme un élément constant (Cart, dans Saglio, *Dict. des antiq. gr. et rom.*, I, p. 121-122). Parmi les alliages décrits dans les ouvrages spéciaux, ceux

pui ¹. Dans sa partie la plus étroite, le goulot, dont le rempliment minimum est de 0 m. 18 à 0 m. 06 de large, ne se raccorde pas à la panse d'une manière rigoureusement symétrique; le côté opposé à celui auquel était fixée l'anse est rectiligne sur environ 0 m. 05 au lieu d'être entièrement arrondi. L'embouchure qui est fort étroite (long. 0 m. 075, larg. maxima 0 m. 026) est pourvue à une de ses extrémités d'un petit rebord dentelé auquel adhère encore un petit tronçon de l'anse ² l'unissant à la panse et qui, détachée, fut reposée ou remplacée, ainsi que l'attestent les restes de soudures ³ assez grossièrement faites. Lors de la découverte un coup de pioche malheureux a crevé la panse dans sa partie inférieure et fendu la bordure du socle.

Bien que l'objet ne porte ni inscription ni symboles, il semble qu'il y ait lieu d'y reconnaître un vase sacré ⁴ de la catégorie de ceux qui, sous le nom d'*ama* ⁵, figurent si fréquemment dans les inventaires de mobiliers liturgiques. Au point de vue des dimensions et de la forme, il n'est pas sans offrir certaines ressemblances avec la burette en bronze du ^{vi}^e siècle découverte dans le cimetière franc de Concevieux ⁶. Nous admettrions volontiers que c'est à l'époque

employés jadis en Chine et au Japon sont ceux qui se rapprocheraient le plus du bronze de la buire. L'analyse de la soudure reproduite plus loin a été également effectuée par M. Faivre. Qu'il nous permette de l'associer aux remerciements qu'à cette occasion nous adressons à M. Berthon, directeur de l'Office des Mines de Tunisie.

1. Contre le rebord, les surfaces latérales du socle se terminent par une petite moulure de 0 m. 002.

2. D'après les cassures, il est facile de se rendre compte que vase et anse avaient été fondus d'une seule pièce.

3. C'est une « soudure molle » qui a été employée, comportant 32,89 d'étain, 66,01 de plomb, 0,87 de zinc et 0,23 de matières diverses.

4. Étant donné sa dimension, le vase a dû servir au « lavement des mains de l'officiant » déjà en usage au ^v^e siècle (Krauss, *Gesch. des christ. Kunst*, I, p. 518). Sur l'ancienneté de l'ablution précédant l'« action », cf. Martigny, *Dict. des antiq. chrét.*, p. 4.

5. Cf. Leclercq dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, V, col. 1351-1353.

6. Pilloy, *Bull. archéol. du Comité*, 1903, p. 460-465, pl. XXVIII-XXIX; Leclercq, *loc. cit.*, col. 1353-1356; cf. aussi deux burettes du Musée chrétien du Latran, attribuées à la fin du ^{iv}^e siècle (Krauss, *op. cit.*, I, p. 518, fig. 410-411). — La forme de ces récipients dérive vraisemblablement de celle des

de l'occupation de l'Afrique par les Byzantins que buire et encensoir furent donnés à l'église de *Furnos*.

II

MOULE EUCHARISTIQUE DE DJEBENIANA.

Dans une petite ruine, dite la Mohamedia ¹, située à 4 kilomètres et demi au sud-ouest de Djebeniana, à 32 kilomètres environ au nord-est de Sfax, est encore visible la petite abside tréflée d'une église. C'est dans son voisinage immédiat qu'a été trouvé récemment, au cours de travaux agricoles, un moule à pain eucharistique que Si Hassen Abdul-Wahab a offert au Musée du Bardo.

L'objet (fig. 4), qui est circulaire, a 0 m. 16 de diamètre, 0 m. 025 d'épaisseur. En terre cuite assez dure, rouge brique aux cassures, saumon pâle à la surface, il est d'une conservation remarquable, ayant sans doute peu servi. De la poignée brisée et perdue peu de temps après la découverte, il ne reste que les extrémités, de section circulaire (0 m. 05 de diamètre), distantes l'une de l'autre de 0 m. 035.



Fig. 4.

ampoules à eulogies (cf. Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, I, col. 1723-1744), parfois comme eux pourvues d'un pied (*ibid.*, col. 1731-1732, fig. 452).

1. Indiquée sur la carte au 1/100.000, feuille de Djebeniana, par les lettres RR gravées au-dessus de la cote 42 au-dessous du nom K^r el Abaïcha.

Le creux paraît avoir été établi sans le concours de matrices. Au moyen d'un patron transparent, — feuille de parchemin huilée par exemple, — placé à l'envers, silhouettes et simples traits furent d'abord tracés sur le médaillon de terre glaise. Tandis que les uns étaient gravés à la pointe, l'intérieur des autres était enlevé avec une lame. Enfin un certain nombre de petits trous — deux cents environ — destinés à rendre différents détails du sujet, furent pratiqués à l'aide d'une mince tige cylindrique. Le décor, qui sera décrit d'après l'empreinte obtenue avec le moule, se compose de divers éléments dépourvus de tout modelé et dont les bords à arêtes vives sont perpendiculaires au fond, la surface étant distante de celui-ci d'environ 0 m. 007.

A l'intérieur d'une circonférence de 105 millimètres de diamètre, sont figurés au premier plan, un arbre; au second, un cerf avançant vers la droite. A la tête de l'animal, la ramure, présentée de face, est rattachée aussi gauchement qu'au poitrail et à l'arrière-train le sont les épaules et les cuisses. L'un des bois, le plus incurvé, naît sur le front, l'autre sur le cou; exagérément distants, ils se rapprochent au sommet; ils portent deux andouillers. Des oreilles ressemblant à de petites cornes, la plus petite, qui fait angle droit avec le haut du museau, est séparée de la seconde, aplatie sur l'occiput par un des bois. La robe est rendue par des globules¹ distribués sur la croupe avec quelque irrégularité, formant sur l'avant-train des lignes obliques et continuant même sur les quatre petits traits parallèles qui marquent au cou les froncements de la peau. L'œil est indiqué par un globule entouré d'un cercle.

Entre les sabots de devant de l'animal et ceux de derrière,

1. Nous adoptons pour la commodité de la description le mot globules bien qu'il s'agisse plutôt de minuscules cylindres. Le pelage du cerf est rendu de la même façon sur un disque de lampe africaine d'assez basse époque (Delattre, *Mus. Lavignerie*, 111, pl. X, n° 12); sur des carreaux de terre cuite contemporains du moule de Djebeniana, il est figuré tantôt par des disques rouges, reproduction picturale des globules (Merlin, dans *Cat. du Mus. Alaoui*, suppl. p. 281, L. 94), tantôt par un grand quadrillage noir et blanc (La Blanchère et Gauckler, *Cat. du Mus. Alaoui*, p. 211, L. 23, pl. XXXIX).

l'intervalle est en bonne partie occupé par une sorte de monticule triangulaire qui n'est que le pied de l'arbre. Du mince tronc de celui-ci, déterminé par deux lignes brisées parallèles, se détachent à hauteur du dos, de l'œil et du sommet de la tête, quatre branches droites portant des ombelles, plus ou moins bombées. Écorce et feuillages sont eux aussi parsemés de globules, espacés sur celle-là, pressés les uns contre les autres sur ceux-ci. Deux végétaux très stylisés ont été disposés de façon à ce qu'aucune surface du champ ne demeurât nue, un sous la tête du cerf, l'autre derrière la croupe, le premier, tige droite, sommée d'un fleuron et de laquelle pendent quatre grappillons, le second, hampe incurvée, terminée par deux volutes et supportant une sorte de grande fleur. Fleurs, fruits ou simplement feuilles — il n'est pas facile de les distinguer ¹ — sont rendus par des groupes triangulaires de cinq ou de trois globules.

Non seulement grâce à ses pattes écartées, à sa ramure et à ses oreilles de face ², le cerf est, pour des gens peu cultivés, exprimé plus complètement et plus clairement qu'il ne le serait par un rendu moins conventionnel, mais il remplit beaucoup mieux la surface à décorer. Par la même préoccupation de réduire au minimum les vides, fût-ce même aux

1. Il est possible que la tige, reproduite en avant de la tête, porte une fleur et quatre feuilles lancéolées ou cordiformes et qu'il faille reconnaître une grappe dans ce qui figure derrière la croupe. Le prototype du végétal aux rameaux pendants devait ressembler aux plantes figurées, peut-être d'après un ancien poncif, sur la porte de Saint-Zénon (Venturi, *op. cit.*, II, p. 166, fig. 137) ou encore à celles qui décorent certaines poteries gallo-romaines (Déchelette, *les Vases céramiques de la Gaule*, II, p. 162, n° 1146), mais il convient surtout de l'imaginer d'après les plantes symétriques, si stylisées, de certains tissus de soie byzantins (du genre, de ceux reproduits dans Migeon, *les Arts du tissu*, p. 22 et 26).

2. Les cornes de face sur une tête de profil sont fréquentes sur des vases moulés du Haut Empire, fabriqués en Gaule (Déchelette, *op. cit.*, II, p. 102, fig. 263; p. 105, n° 637; p. 134, n° 844; p. 131, n° 653, 654, 861; p. 132, n° 863, 864, 865, 867; p. 133, n° 874; p. 231, n° 141, 142 et *passim*). La même convention apparaît à basse époque, même sur des monuments d'une certaine importance, par exemple sur un sarcophage de Clermont (Le Blant, *Rec. des sarcoph. chrét. de la Gaule* p. 68, n° 84) et sur une mosaïque de Tournai (Leclercq dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, VII, col. 149), l'un et l'autre du ^ve siècle.

dépens de la vraisemblance, s'expliquent la place et la forme attribuées aux différents végétaux, comme le grossissement du pied de l'arbre et la façon dont la branche la plus élevée de celui-ci, une ombelle, plus ample que les autres, est posée obliquement.

Quant aux globules qui, plus ou moins denses, recouvrent tout ce qui n'est pas le champ du tableau, ils figuraient déjà abondamment sur des lampes chrétiennes ¹ bien antérieures au moule; la diffusion, à l'époque des grandes invasions, des bijoux à grénétis, n'avait pu qu'inciter les céramistes ², comme les orfèvres et les médailleurs ³, à les employer encore plus que par le passé aux fins les plus diverses.

Tout le sujet est entouré par l'inscription suivante, placée entre deux filets :

✠ EGO SVM PANIS VIVVS QVI DE CELO DESCENDI

Croix pattée. Les lettres assez inégales (haut. moy. 0 m. 02)

1. Sur les lampes chrétiennes exposées au Musée du Bardo, qui sont en bonne partie attribuables au iv^e siècle, les raisins d'une grappe, les plumes de l'aigle, du coq ou de la colombe, la toison du mouton, les écailles du poisson sont rendus par des alignements de globules (voir également des lampes du Musée Saint-Louis reproduites dans Delattre, *Musée Lavigerie*, III, pl. VIII, nos 3, 4, 6). Le pelage des fauves, comme le poil du lièvre, sont parfois représentés de la même façon, plus souvent par des semis plus ou moins denses de globules, ou encore par une sorte de piquetage.

2. Sur un carreau estampé d'Afrique, contemporain de notre moule, des lignes horizontales de globules représentent, croyons-nous, la mer (La Blanchère et Gauckler, *Cat. du Mus. Alaoui*, p. 209, L. 10); ce sont des cupules — obtenues par impressions de globules — qui figurent les écailles du monstre de Jonas (Delattre, *op. cit.*, III, p. 10, pl. II, 5; cf. La Blanchère et Gauckler, *op. cit.*, p. 211, pl. XXXIX, L. 20)

3. Déjà, sur les monnaies du v^e siècle, c'est par des juxtapositions de petits cercles que sont rendus un grand nombre de détails, décor des vêtements, des diadèmes, des ceintures, boucles de cheveux, plumes des ailes, etc. — Dans les arts du tissu, dont se sont inspirés si souvent les céramistes, en particulier ceux à qui sont dus des objets analogues à notre moule, les carreaux des basiliques africaines, un piquetage correspond au semis de globules. Cf. par ex., les points blancs par lesquels est figuré le pelage du lion sur un tissu copte du British Museum (Migeon, *op. cit.*, p. 38), les points noirs sur un cerf au galop dans l'étoffe sassanide du *pallium* de la confession à Milan (Venturi, *op. cit.*, I, p. 383, 385, 401, fig. 352 et 353).

ont en général des formes trapues; G ressemble à une faucille, Q à une crosse couchée, D à un Δ ou à un triangle rectangle, O à un œuf, les hastes de N sont obliques au lieu d'être droites; dans AN, les pieds des deux lettres se touchent. Il n'y a pas de séparation entre les mots et le texte commence devant l'œil du cerf.

La traduction des paroles du Christ empruntées à l'évangile selon saint Jean¹ est conforme à celle donnée par la Vulgate; on notera seulement *celo* pour *cælo*.

L'aspect si caractéristique des lettres de la légende aussi bien que les nombreuses analogies de style, entre la composition plus haut décrite et celles reproduites sur les carreaux estampés des basiliques de l'Afrique byzantine², permettent d'attribuer le moule de Djebeniana au vi^e siècle après J.-C.

L'objet, aux contours peu accusés et à la surface légèrement ondulée, paraît avoir « servi » à timbrer le pain eucharistique³ plutôt qu'à mouler les hosties; à ce point de vue il constitue, dans la série si peu nombreuse des moules à pains eucharistiques, une exception. Il semble, en effet, — faute de description précise il n'est pas possible d'être tout à fait affirmatif, — que les deux pierres taillées du haut moyen âge trouvées à Jérusalem sur l'emplacement de Saint-Étienne⁴, comme aussi certains moules d'Égypte ou du sud de la France, attribuables au vii^e siècle⁵, soient des fers à hostie

1. VI, 51; cf. *ibid.*, 39 et saint Augustin, *Tract. XII in Joann.*

2. Sur ceux-ci et leurs différents usages, cf. Leclercq dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, II, col. 2178-2189.

3. Sur la forme des pains eucharistiques, cf. Rohault de Fleury, *la Messe*, II, p. 21-40; E. Michon, *la Collection d'ampoules à eulogies du Musée du Louvre*, dans *Mél. J.-B. de Rossi*, p. 200; Leclercq dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, V, col. 1366-1368.

4. Lagrange, *Saint Étienne et son sanctuaire à Jérusalem*, p. 135-136, fig.; Leclercq dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, V, col. 1367-1368, fig. 4341, Le décor de ces pierres est tout à fait analogue à celui des fers à hosties publiés au xvii^e siècle par le P. Sermond (*De Azim. pan.*, p. 121-123; cf. Martigny, *Dict. des Antiq. chrét.*, p. 563). Épaisses l'une de 0 m. 04, l'autre de 0 m. 02, elles ont 0 m. 14 de diamètre.

5. Krauss, *Gesch. der christl. Kunst*, I, p. 519-520.

proprement dits, et peut-être en est-il de même d'un disque en terre cuite du Laurion avec la légende ΕΥΛΟΓΙΑ ΚΥΣ ΕΦΗΜΑC autour d'une croix ¹ et d'un autre, en pierre ², du Musée Saint-Louis de Carthage sur lequel le monogramme du Christ, accosté de l'A et de l'Ω, est entouré des mots *hic est flos campi et lilium* ³.

Les produits des boulangeries romaines étaient timbrés du nom de l'artisan auquel ils étaient dus ⁴; il est naturel que de bonne heure les chrétiens aient songé à estampiller les croix qui à l'origine ne devaient être tracées sur la pâte qu'avec le doigt ou un manche d'outil ⁵ : ce n'était point s'écarter de la tradition que de remplacer les croix uniques par des semis de croix ou par le monogramme du Christ de l'accompagner de brèves mentions relatives au Seigneur et, à cet égard, les fers à hostie même d'une date relativement basse donnent sans doute une idée assez exacte de ces marques primitives qu'il faut d'autant moins s'étonner de ne pas rencontrer, que, comme les marques à pain du moyen âge, elles devaient être en bois.

1. E. Michon, *op. cit.*, p. 189-200 Sur l'emploi abusif d'εὐλογία pour εὐρυατία, cf. Leclercq dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, V, col. 733-734.

2. A grain tendre, d'aspect analogue à celui de la terre cuite. Le R. P. Delattre, à l'obligeance duquel nous devons ce renseignement, a bien voulu nous indiquer que l'objet, qui est beaucoup plus petit que celui étudié ici, provenait, non pas de Carthage, mais de Cherchel ou des environs immédiats de cette ville. Sur ce moule cf. Delattre, *Un Pèlerinage aux ruines de Carthage*, 1906, p. 31 (fig.); Leclercq dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, V, col. 1336, fig. 4340.

3. Les mots ne sont pas séparés; l'm final et l'h du début, de formes cursives, sont rendus par un même sigle. Le texte est emprunté au *Cantique des Cantiques*, c. II.

4. Cagnat et Chapot, *Man. d'archéol. rom.*, II, p. 236-237, fig. 482; en Afrique du Nord, dans l'antiquité comme au moyen âge, on se servait sans doute de marques à pain en bois, ainsi qu'on le faisait en Égypte (Chapot, dans Saglio-Pottier, *Dict. des Antiq. gr. et rom.*, IV, p. 1331). Cette sorte de cachets ne devait être en une autre matière qu'exceptionnellement, et c'est ce qui explique leur rareté : il convient de signaler qu'ont été trouvés quelques cylindres de terre cuite où sont figurés des animaux, en particulier des cerfs, qui semblent bien être des marques à pain.

5. Cf. entre autres représentations de pains eucharistiques crucifères, celle en mortier sur une brique (Wilpert, *Fractio panis*, fig. 10). Sur les différentes formes de pains eucharistiques, cf. Krauss, *op. cit.*

Le moule du Musée Saint-Louis et surtout celui du Bardo, l'un et l'autre attribuables, pensons-nous, au ^{vi}^e siècle, témoignent qu'au moins à partir d'une certaine époque on crut pouvoir introduire dans le décor du *panis coelestis* des éléments nouveaux, ici un verset du *Cantique des Cantiques*, là un cerf symbolique et un passage de l'évangile selon saint Jean. Le caractère sacramentaire de la *fractio panis* explique que de pareilles innovations, qui n'eurent sans doute qu'un succès très relatif, aient été sans lendemain. De l'accueil qui leur fut réservé, nous avons vraisemblablement l'écho dans le récit d'une révélation faite en 845 à l'évêque Ildefonse, au cours de laquelle l'Esprit Saint interdit que sur les pains soit inscrit autre chose que les monogrammes de Jésus ou du Christ, l'abréviation D S (*Dominus* ou *Deus*), ou la croix accompagnée de l'*alpha* et de l'*omega*.

Si l'on peut trouver quelque peu artificiel le rapport établi sur le moule du Musée Saint-Louis entre le monogramme, nom plutôt qu'image du Christ, et le verset du *Cantique des Cantiques*, entre celui-ci et la communion, il n'en est pas de même du texte et du sujet choisi par les clercs qui ont commandé la marque de Djebeniana. Nulle légende n'était plus appropriée au pain eucharistique que les paroles rapportées par saint Jean, et par la façon dont elle est disposée, il semble que l'on ait eu l'intention de les faire prononcer par le cerf, que l'on pourrait considérer comme l'image même du Christ.

Le cerf n'apparaît sur les monuments chrétiens qu'après la paix de l'Église. Il est ordinairement admis¹ que, quelle que soit l'attitude à lui attribuée, il y représente toujours le caté-

1. Saint Jérôme, *In psalm.*, XLI (Migne, *Patrol. Lat.*, t. XXVI, col. 949); cf. entre autres Leclercq qui insiste sur le caractère invariable du symbole (Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, II, col. 3302), bien qu'ailleurs il considère comme possible que parfois on ait pu reconnaître dans le cerf à la fontaine, l'âme du fidèle ayide de posséder son dieu par le moyen de la communion (*ibid.*, V, col. 686; cf. Martigny, *op. cit.*, p. 158, qui admet la signification eucharistique du cerf avec le vase; de même Delattre, *Lampes chrét. de Carthage*, 1880, p. 8-11, qui mentionne à l'appui une lampe où est représenté un cerf buvant dans un calice). Peut-être est-ce surtout dans les Églises d'Orient que l'image du

chumène se disposant à recevoir le baptême. Or, une tapisserie copte, remontant au III^e ou au IV^e siècle, reproduit un cerf passant dont la ramure est surmontée d'un monogramme ansé¹; un cylindre de terre cuite, également trouvé en Égypte, qui a peut-être servi de marque à pain, nous montre un cerf à gauche duquel est aussi une croix ansée². D'autre part, sur deux carreaux de terre cuite au type du cerf, trouvés dans la région de Kairouan, une croix est peinte sous l'animal en rouge et en noir³. Enfin, si les histoires de saint Hubert et de saint Eustache⁴ ont suscité tant d'œuvres d'art⁵ où une ramure encadre un crucifix, ne sont-elles pas nées elles-mêmes bien probablement d'images de cerfs à la tête surmontée d'une croix? Dans les différents cas, paroles rapportées par saint Jean, monogrammes et croix désignent, croyons-nous, le cerf comme étant le Christ lui-même, identification que confirme un passage de saint Ambroise⁶.

cerf se désaltérant fut associée à la communion : en effet, dans les liturgies d'Alexandrie, de saint Basile et de saint Jean-Chrysostome, c'est non un verset du psaume XXXIII qui est indiqué pour le *χανωνικόν*, mais précisément les premiers versets du psaume XLI (= XLII) ainsi conçus : « Ὁν τρόπον ἐπιποθεῖ ἡ ἑλαφος ἐπὶ τὰς πηγὰς τῶν ὑδάτων, οὕτως ἐπιποθεῖ ἡ ψυχὴ μου πρὸς σε, ὁ θεός (Leclercq, dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, III, col. 2429).

1. Leclercq, dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, I, col. 1052, fig. 262.

2. Wulff, *Altchristl. und mittelalt. byz. Bildwerke*, I, pl. LXX, n° 1422 et p. 275. L'image avait pour but de sanctifier un pain, sans que celui-ci fût eucharistique.

3. Merlin, *Bull. archéol. du Comité*, 1915, p. CLXI; Merlin et Lantier, *Cat. du Mus. Alaoui*, 2^e suppl., p. 282, L. 131.

4. Ou Eustathe. — Sur la légende de saint Hubert, cf. Leclercq, dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, III, col. 1087.

5. Cf. parmi les plus anciennes, en Orient, une des peintures de la chapelle Saint-Eustathe en Cappadoce (Bréhier, *Rev. archéol.*, 1927, I, p. 29-39) qui remontent au règne de Constantin Porphyrogénète (912-959) (*Ibid.*, p. 40); en Occident, le médaillon, apparition du Christ à saint Eustache (fin du XII^e siècle), d'un cancel de Santa Restituta, à Naples (Venturi, *op. cit.*, III, p. 550-551 et 560, fig. 522).

6. *De interpell. David*, c. I. — Les versets du *Cantique des Cantiques* (VI, 8, 9, 17, VIII, 14) comparant le Bien-Aimé, qui dans la mystique chrétienne est le Christ — *caprea hinnuloque cervorum* — ont dû contribuer à l'adoption du cerf comme symbole de celui-ci. Peut-être faut-il faire aussi entrer en ligne de compte : a. l'inimitié du cerf pour le serpent (Origène, *Homélie XVII sur la*

Les cerfs des carreaux estampés¹, figurés passant et non point se désaltérant, doivent être vraisemblablement interprétés de façon semblable, et sans doute en est-il de même des cerfs, également passant, que nous trouvons sur des lampes² qui sont d'une date un peu antérieure³.

A cause de la place d'honneur⁴ qui lui est attribuée sur le moule de Djebeniana, il y a peut-être lieu de voir dans l'arbre, non point un résumé de la forêt que parcourt le cerf, mais l'arbre de vie⁵ dont il est dit : *Vincenti dabō edere de ligno vitae quod est in Paradiso Dei mei*⁶.

Pour la disposition des légendes de la périphérie et du décor central, les auteurs des deux moules n'ont fait qu'imiter les timbres avec lesquels on estampillait les briques et les récipients ou les tampons de plâtre des amphores⁷.

L'origine du cerf tel qu'il apparaît non seulement sur la marque à pain de Djebeniana, mais aussi sur les carreaux estampés est plus difficile à déterminer. Volontiers nous admettrions qu'il a été copié sur un tissu, ressemblant plus ou moins à la tapisserie d'Akhmin plus haut signalée⁸ et sans doute comme elle égyptien : une origine analogue pourrait être attri-

Genèse, 251, in Migne, *Patrol. gr.*, I, 13, col. 481; Tertullien, *De Pallio*, in Migne, *Patrol. lat.*, II, 1037) vivante image du démon (cf., la lampe où le Christ foule le Dragon, reproduite dans Venturi, *op. cit.*, I, p. 472, fig. 424); b. les sentiments de charité attribués au cerf (Martigny, *loc. cit.*).

1. Merlin, *Cat. du Mus. Alaoui*, suppl., p. 279 et 281, L. 76, 77, 80, 94; La Blanchère et Gauckler, *ibid.*, p. 211, L. 25-27.

2. Par exemple les cerfs reproduits dans Delattre, *Lampes et plats chrétiens de Carthage*, IV et V, p. 120 et 130, nos 784, 788, 848, 850.

3. Leclercq, dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, II, col. 3307, fig. 2379. C'est peut-être aussi le Christ qu'il faut reconnaître dans le cerf passant d'une peinture des Catacombes (*ibid.*, col. 3303-3304, n° 2 et fig. 2375).

4. Il est tout à fait exceptionnel que, comme sur des plaques de marbre antérieures à la paix de l'Eglise, trouvées à Cherchel (Gsell, dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, III, col. 1269-1270) un arbre occupe une place d'honneur.

5. Sur le Christ, Arbre de Vie, Origène, *In Epist. ad Rom.*, VI; saint Cyrille de Jérusalem, *Catech.*, XVIII; cf. Martigny, *op. cit.*, p. 55.

6. Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, III, col. 52-54.

7. Cf. par exemple le timbre d'une jarre-sarcophage de *Taparura* où le chrisme est entouré des lettres SECVEDINVS (*sic*), Leclercq dans Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, I, col. 1696-1697.

8. *Ibid.*, I, col. 1052.

buée à presque tous les sujets ou ornements qui figurent sur les carreaux des basiliques du VI^e siècle.

Pour le décor de ces carrés et de ces cercles, brodés ou imprimés ¹ qui sous le Bas-Empire avaient peu à peu envahi non seulement les vêtements masculins et féminins, mais aussi les portières, les nappes ² et sans doute toutes les étoffes d'apparat, un répertoire s'était constitué auquel les céramistes africains puisèrent, semble-t-il, largement.

Sur le patron destiné à être reproduit sur un tissu, il était naturel que les vides du champ fussent remplis par de la verdure ³ : en particulier un arbre au centre de la composition ⁴ convenait parfaitement pour achever de garnir une surface ronde, soit un *orbiculus* proprement dit, soit un cercle inscrit dans un carré ou une étoile ⁵. Aussi le dispositif se rencontre fréquemment sur les carreaux ⁶, l'animal, bien

1. Le dispositif, cercles enfermant un décor, si fréquent dans les tissus sassanides et byzantins, serait peut-être emprunté aux pavements de type syrien (Migeon, *les Arts du tissu*, p. 10), mais ceux-ci ne reproduisaient-ils pas des tentures ou des tapis?

2. Cf. vêtements, portières et nappes figurés sur les mosaïques de Saint-Vital et de Saint-Apollinaire Nuovo (Ricci, *Ravenna*, fig. 54-60, 68, 71, 94). Les portières se fabriquaient en grand nombre en Égypte (Migeon, *op. cit.*, p. 34).

3. Cf. pour le remplissage autour du sujet : a) les tapisseries soit du Haut Empire (*Victoria and Albert Museum, Catalogue of textiles from... Egypt.*, I, pl. XII, 47; XV, 56; XVII, 71, 72; XXV, 168), soit postérieures (*ibid.*, II, pl. I, 301); b) un tissu copte du British Museum (Migeon, *op. cit.*, p. 38) où dans un cercle encadrant un lion, tout le champ est occupé par de la verdure.

4. Les exemples d'un animal passant en avant d'un arbre sont assez fréquents dans l'art de basse époque : sur des mosaïques (*Inv. des mos. de la Gaule et de l'Afr.*, I, n° 890, pl.; Morgan, *Roman-british mosaic pavements*, p. 234, pl.), sur un dyptique de Florence (Venturi, *op. cit.*, I, p. 421, fig. 385 et p. 504), sur un fond de coupe dorée (Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, II, col. 2060, fig. 60), sur des carreaux de revêtement (La Blanchère et Gauckler, *Cat. du Mus. Alaoui*, p. 212, L. 31, 33; Merlin, *ibid.*, suppl., p. 278, L. 71).

5. C'est de même aux arts textiles de l'Orient que la céramique grecque de l'époque archaïque semble avoir emprunté l'horreur du vide et les motifs par lesquels elle évite celui-ci.

6. Cf. par ex. La Blanchère et Gauckler, *op. cit.*, p. 212. Bien antérieurement à l'époque où furent fabriqués les carreaux, les céramistes du Bas-Empire avaient déjà, semble-t-il, imité les *segmenta*, pour décorer des surfaces rondes comme celles des lampes; cf. une lampe trouvée à Khamissa (IV^e s.) où dans un cadre octogonal constitué par deux carrés superposés obliquement figure

entendu, passant en avant de l'arbre, qui n'est qu'un accessoire et qui, pour être à l'échelle, doit être tout naturellement placé au second plan.

Le passage du cerf en arrière d'un arbre, tel qu'il figure sur le moule de Djebeniana, constitue une singulière anomalie. Un tel parti dans la composition ne se retrouve sur aucun carreau, ni sur aucune lampe, et il paraît tout à fait exceptionnel dans l'art de l'antiquité et du moyen âge¹. Parmi les rares exemples qui puissent être donnés de cette disposition de l'animal et du végétal, deux exemples sont fournis par des mosaïques africaines, contemporaines de notre matrice. Sur un pavement du baptistère de Bir Ftouha², une biche est représentée passant derrière un arbre à ombelles; il en est de même pour le sanglier de la scène de chasse découverte à Carthage³. C'est peut-être pour une tenture à laquelle il conviendrait évidemment mieux qu'à une fresque ou à un relief historique, mythologique ou religieux, que fut imaginé cet enchevêtrement un peu singulier du sujet et du paysage, et il y a lieu de se demander s'il ne fut pas inspiré par la façon dont sur quelques grandes œuvres, à la vérité essentiellement décoratives, des v^e et vi^e siècles⁴, les rinceaux enlacent les animaux.

un Orphée; tout le champ du tableau était garni de rinceaux comme dans les étoffes contemporaines fabriquées en Égypte (Monceaux, *Bull. archéol. du Comité*, 1917, p. ccv-ccvi, pl. XXIV).

1. Au début du xiii^e siècle, les verriers de Chartres présenteront à plusieurs reprises des animaux passant derrière des arbres (vitrail de saint Hubert à Chartres, Mâle, *l'Art religieux du XIII^e siècle*, p. 278-279; A. Michel, *op. cit.*, II, 1, p. 375, fig. 275; — vitrail symbolique de Bourges, *ibid.*, p. 389, fig. 282).

2. Gauckler, *Inv. des mos. de la Gaule et de l'Afrique* II, p. 263-264 n° 786 (motif a).

3. Gauckler, *C. R. de l'Acad. des Inscr.*, 1904, p. 696; *Cat. du Mus. Alaoui*, suppl., pl. III, 1, p. 13, A 225.

4. Cerfs au milieu de rinceaux à Ravenne sur les mosaïques du tombeau de Galla Placidia (Ricci, *op. cit.*, fig. 37; Clausse, *Basiliques et mosaïques chrétiennes*, I, p. 291 et 297; Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, VI, col. 269-270) et sur la chaire dite de l'évêque Maximien (Venturi, *op. cit.*, I, p. 296, 297, fig. 279-280). — De pareils motifs sont assez rares avant le v^e siècle. Sur un fragment de frise des thermes de Caracalla, à Rome, est représenté un animal paissant dans des rinceaux (Gusman, *l'Art décoratif de Rome*, III,

Nous avons signalé plus haut les ombelles de l'arbre. L'art hellénistique et à sa suite la peinture pompéienne paraissent avoir aimé un type un peu romantique de grand arbre, au pied épais, au tronc tordu, aux branches tour à tour déchiquetées ou couronnées par une masse assez simplifiée de feuillage ¹; il est probable que dans l'atelier, peut-être alexandrin, où il a été conçu, on n'a nullement songé à reproduire une espèce particulière et qu'on s'est contenté de lui attribuer les beautés, qui semblaient les plus touchantes, d'espèces aussi dissemblables que l'olivier centenaire, le chêne et le pin parasol. Sous le Bas-Empire, il se fit de cet arbre, idéal ou idéalisé ², une sorte de schématisation ³ conforme aux tendances essentiellement décoratives de l'époque; si le tronc conserva son allure tourmentée, le pied devint tout à fait triangulaire, et aux cimes feuillues plus ou moins dentelées se substituèrent soit des ovales ou des cercles, soit des

pl. 176). A *Leptis Magna*, sur un pilastre qui remonte peut-être à l'époque de Septime-Sévère, des rinceaux enlacent des personnages du thiasse bachique (Bartoccini, *Africa Italiana*, I, p. 67-72, fig. 13-18) : on a l'impression devant ce morceau magnifique et tout à fait exceptionnel dans l'art romain que son auteur s'est inspiré librement d'une œuvre sur matière textile.

1. On peut rapprocher de cet arbre romantique, si fréquent sur les monuments d'inspiration hellénistique (cf. entre autres exemples le fragment céramique reproduit dans Courby, *Vases grecs à reliefs*, fig. 45), l'un des arbres figurant sur une fresque de Pompéi représentant un jardin (cf. de Beylié, *l'Habitation byzantine*, p. 18), ceux reproduits sur une plaque Campana (Athéna construisant le navire *Argo*, S. Reinach, *R. R.*, II, p. 250) et sur une plaque de terre cuite (Cultrera, *Ausonia*, II, p. 94-95, n° 10, p. 96, fig. 10).

2. Il n'y avait qu'à régulariser un peu le contour des masses feuillues que porte le grand arbre pittoresque de la peinture pompéienne du Cheval de Troie (von Hartel et Wickhoff, *Wiener Genesis*, p. 63, fig. 13) pour les transformer en ombelles très surbaissées. L'ombelle sphérique était en puissance dans les boules peu dentelées des vases gallo-romains (Déchelette, *op. cit.*, II, p. 161).

3. Dans un médaillon contorniate (Cagnat et Chapot, *Man. d'archéol. rom.*, II, p. 486) la schématisation n'est pas encore absolument complète, mais elle est bien près de le devenir. — Parallèlement d'autres types aussi conventionnels se constituèrent, série unique de grandes feuilles lancéolées sortant d'une seule grande tige ou des branches d'un arbre tordu; palmier figuré par une seule palme flanquée de régimes et dressée sur un rang de perles (Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, V, col. 2038).

demi-circonférences ou bien plus fréquemment des sections de cercles beaucoup plus réduites ¹, celles-ci comme celles-là présentant quelquefois au lieu d'une base rectiligne une ligne dentelée, festonnée ² ou à double échancrure. A l'intérieur de ces figures géométriques, le décor varia, ton ou relief uniforme, touches de pinceau foncées sur fond plus clair, juxtaposition ou semis de petits cercles ou de petits anneaux, imbrications ³, palmettes ⁴. Durant une longue période, quelques catégories d'œuvres d'art reproduiront inlassablement ce que nous proposons d'appeler « l'arbre à ombelles », et dans certains cas sa présence pourra peut-être mettre sur la voie d'intéressants rapprochements.

Au IV^e siècle, nous le trouvons sur plusieurs mosaïques de Carthage et de Thabraca ⁵, produits d'un même atelier ou d'ateliers appliquant une même esthétique. Plus tard, dans la *Wiener Genesis* ⁶, il constitue un des traits les plus caractéristiques du paysage. Au VI^e siècle, il accompagne, sur un pavement de Taparura ⁷, Daniel dans la fosse aux

1. Cf. surtout la *Wiener Genesis*, où de nombreux arbres à ombelles très plates, à base tantôt rectiligne, tantôt dentelée, et parfois assez serrées, alternent avec d'autres arbres également conventionnels (Hartel-Wickhoff, *op. cit.*, pl. A, VIII, XIV, XVII, XVIII, XX, XXII, XXIV, XXVI, XXVII, XXXIX).

2. Par exemple sur le pavement de Carthage, *l'Offrande de la grue*, (Gauckler, dans *Cat. du Mus. Alaoui*, suppl., p. 3-4, A 171, pl. I).

3. Sur un sarcophage d'Ecijà (Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, IV, col. 1725-1726).

4. Noter aussi la boule remplie de points ronds du tissu de Daniel (Diehl, *Man. d'art byz.*, 2^e éd., p. 85, fig. 28).

5. Sur une mosaïque de Thabraca, l'arbre qui est minuscule est à côté d'un tigre poursuivant un mouflon (*Inv. des mos. de la Gaule et de l'Afr.*, II, p. 303, n° 940). Le pavement appartient à la même décoration que ceux représentant des fermes qui eux-mêmes sont de véritables pendants de la mosaïque du *seigneur Julius* (Merlin, *Bull. archéol. du Comité*, 1921, p. 95-114 et pl. XII) où se retrouve également l'arbre; cette dernière offre du reste certains points de contact avec *l'Offrande de la grue* (Gauckler, dans *Cat. du Mus. Alaoui*, suppl., p. 3-4, A 171, pl. I; *Inv. des mos.*, II, p. 204-206, n° 607, pl.) qui contient elle aussi l'arbre.

6. Le manuscrit de la *Wiener Genesis* a sans doute été écrit au V^e siècle. Les images semblent reproduire une illustration plus ancienne toute imprégnée de l'esprit hellénistique (Hartel-Wickhoff, *op. cit.*, *passim*; Diehl, *op. cit.*, 2^e éd., p. 246-248).

7. Merlin, *Bull. archéol. du Comité*, 1917, p. CLXII-CLXVII

lions, et, sur une mosaïque de Carthage ¹, tantôt il est, comme il a été signalé plus haut, étrangement placé en avant de fauves et d'un cavalier, tantôt il sépare un cerf et une biche; il apparaît également sur des objets de même nature et de même style que le moule du Bardo, çarreaux de basilique ² et petite matrice ayant sans doute servi à estamper des poteries ³. Mais, alors comme auparavant, il n'est pas propre aux provinces africaines; on le rencontre aussi bien en Égypte sur des tissus de soie ⁴ qu'en Italie sur des mosaïques de Saint-Vital et de Saint-Apollinaire in Classe ⁵ ou sur la porte de Sainte-Sabine ⁶. Il persistera encore dans des œuvres du XI^e et du XII^e siècle, à la vérité dues à des artistes extrêmement traditionalistes, fresque de Saint-Savin (Vienne) ⁷, mosaïque d'une coupole de Saint-Marc ⁸, rouleau d'*exultet* du mont Cassin ⁹, homélies du moine Jacques ¹⁰, *Liber Floridus* ¹¹, évangélaire de François II ¹², fragment de la tapisserie de Quedlinbourg ¹³, et au début du

1. Gauckler, dans *Cat. du Mus. Alaoui*, suppl., p. 13, A 224-225, pl. III, 1 et 2; *Inv. des mos.*, II, p. 258-259, n° 771.

2. La Blanchère et Gauckler, *Cat. du Mus. Alaoui*, p. 212, L 33; Renault, *Cahiers d'archéol. tunis.*, IV, p. 83.

3. L. Poinssot et R. Lantier, *Fouilles à Carthage* (*Bull. archéol. du Comité*, 1926, sous presse). Il n'est cependant pas impossible que cette matrice tronconique qui comporte deux faces, la plus grande portant un lion devant un arbre à ombelles, la plus petite un coq et un scorpion, ait été utilisée pour estamper autre chose que des poteries.

4. Diehl, *op. cit.*, 2^e éd., p. 85, fig. 28; *Victoria and Albert Museum, Cat. of textiles...*, III, pl. XXII.

5. Ricci, *op. cit.*, fig. 107.

6. Venturi, *op. cit.*, I, p. 353, fig. 324, p. 475 et sq.; A. Michel, *op. cit.*, I, 1, p. 109; Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, III, col. 1069 (bibliogr.). Devenu absolument symétrique avec un tronc pyramidal d'où partent en éventail trois tiges porte-boules, l'arbre reparaît sur un tissu sassanide (Migeon, *op. cit.*, p. 11).

7. A. Michel, *op. cit.*, I², p. 766, fig. 11.

8. Diehl, *op. cit.*, 2^e éd., p. 537-538, fig. 255; Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, VI, col. 915-916, fig. 5186.

9. A. Michel, *op. cit.*, I², p. 809.

10. Bréhier, *Mon. Piot*, XXIV, p. 121, fig. 12 et pl. V.

11. Rooses, *Flandre*, p. 14, fig. 27.

12. Cabrol et Leclercq, *op. cit.*, V, col. 805-806, fig. 4212, cf. col. 809.

13. A. Michel, *op. cit.*, II⁴, p. 347, fig. 183.

xiii^e siècle, les verriers de Chartres figureront des arbres par des tiges surmontées de boules ¹.

Pour le timbre de Djebeniana, comme pour l'encensoir de Furnos, nous avons été amenés au cours de cette étude, à diverses reprises, à des rapprochements assez typiques avec des objets soit contemporains, soit plus anciens fabriqués en Égypte. Il est assez intéressant de voir se manifester, dès le vi^e siècle, l'influence du christianisme égyptien sur cette église d'Afrique qui, après la conquête arabe, fut peut-être rattachée au patriarcat d'Alexandrie ².

Louis POINSSOT et Raymond LANTIER.

1. Sur la vie de saint Eustache, vitrail de Chartres (Mâle, *l'Art religieux du XIII^e siècle*, p. 277, 279, 281, fig. 138-140; A. Michel, *op. cit.*, II ⁴, p. 375, fig. 275); sur la parabole du bon Samaritain, vitrail de Sens (*ibid.*, p. 376, fig. 276, cf. p. 377) et sur le vitrail symbolique de Bourges (*ibid.*, p. 389, fig. 282).

2. Un tel rattachement qui a pu être imposé par les conquérants impliquerait la rupture avec le Saint-Siège : l'on s'expliquerait dès lors le silence presque absolu des textes occidentaux sur les chrétiens d'Afrique à partir du vi^e siècle. Sur le christianisme en Afrique après l'invasion arabe et en particulier sur sa persistance en Tripolitaine jusqu'en plein xi^e siècle, cf. en dernier lieu Paribeni, *Africa Italiana*, I, p. 75-82.

LES SOURCES DE LA CIVILISATION SUMÉRIENNE

L'excellent archéologue anglais, M. Thompson, entreprit en 1918 la fouille d'un monceau de ruines situé au sud-ouest de l'ancien territoire sumérien et appelé *Abou Shachrain*. La description de ses travaux, publiée en 1920 dans le n° 70 de l'*Archeologia* (p. 101), est d'un intérêt peu commun, puisqu'elle nous oblige à modifier complètement nos idées sur les débuts de la civilisation en Babylonie.

Je décrirai ici brièvement les résultats des fouilles de M. Thompson. Le site a pu être identifié avec l'ancienne ville d'Éridu, grâce aux briques inscrites de quelques rois des dynasties d'Ur et de Larsa (2300-2006 av. J.-C.), formant la partie supérieure du tell. Sous ces briques se trouvent des *adobes* planes-convexes et, tout au fond, des objets rappelant les trouvailles faites par J. de Morgan dans les couches les plus profondes de l'acropole de Suse (Suse I). Nous avons, ici et là, les mêmes hachés et spatules en pierre polie, les mêmes flèches primitives à section rhomboïdale ou plates, bien travaillées, avec dentelure délicate aux bords, les mêmes vases faits à la main ou tournés, mais toujours exécutés avec beaucoup de soin, présentant, sur un fond jaune ou verdâtre, de beaux dessins noirs et quelquefois rouges ou blancs.

Les restes de cette civilisation ont été trouvés non seulement dans les couches les plus profondes d'Abou Shachrain et de Suse, mais aussi sur un autre point du territoire élamite, à Moussian (environ 150 km. à l'ouest de Suse).

D'après M. Frankfort (*Mesopotamia, Syria and Egypt in their earliest interrelations*), Suse I montre le niveau le plus bas de la civilisation proto-élamite, puis vient Moussian,

tandis qu'Abou Shachrain représente le point culminant de cette civilisation. Cette opinion est fondée exclusivement sur le développement de la céramique et trouve une certaine confirmation dans le fait que nous avons à Moussian des tombes en briques et des haches à douille qui n'ont pas été constatées à Suse I. Toutefois, comme aucune sépulture des temps proto-élamites n'a été découverte à Abou Shachrain, il est difficile de décider, sur le seul critérium un peu douteux de la céramique, si ce site représente vraiment un progrès par rapport à Moussian ou même par rapport à Suse I. Je traiterai en tout cas de la civilisation de ces trois sites comme étant à peu près sur le même niveau et je la comparerai en bloc à la civilisation sumérienne.

Comme les restes de la civilisation proto-élamite se trouvent donc dans les couches les plus profondes d'Abou Shachrain et de Moussian, c'est-à-dire à l'extrême sud-ouest et à l'est du territoire sumérien, il s'ensuit que dans les temps les plus anciens tout ce territoire devait être en possession des Proto-Élamites et n'a été envahi par les Sumériens que plus tard.

On pourrait avancer contre cette théorie l'objection suivante :

C'est à Éridu seulement que la civilisation proto-élamite se trouve sous une couche sumérienne. Mais c'est un fait avéré que souvent les conquérants ne fondent pas leurs villes à la place des cités des vaincus, peut-être parce qu'ils ne sont pas de prime abord en état de les occuper. Il est aussi possible d'ailleurs que les Proto-Élamites n'aient colonisé que la côte du Golfe Persique, tandis que le Nord était peuplé par des tribus barbares probablement nomades.

Éridu passa sans doute très tôt en la possession des conquérants, puisque déjà dans les inscriptions d'Ur Ninna de Lagash le dieu de cette ville est désigné par son nom sumérien d'En-ki. Le souvenir de l'extrême ancienneté d'Éridu s'est conservé dans la légende. « Quand Éridu n'était pas encore fondé » désigne un passé très lointain.

Nous devons sans doute attribuer aux premiers habitants

sumériens d'Éridu les adobes planes-convexes qui se trouvent entre la couche proto-élamite et les briques inscrites du III^e millénaire avant J.-C. Toutefois, les objets qui se rencontrent dans cette partie du *tell* sont beaucoup trop peu nombreux pour permettre une comparaison des deux civilisations qui se suivent à Éridu, et les tombes découvertes jusqu'à présent datent toutes du III^e millénaire avant J.-C.

Afin d'étudier les rapports de la civilisation sumérienne et de la proto-élamite, nous sommes obligés d'examiner les résultats des fouilles dans les ruines des plus anciennes villes sumériennes, provenant à peu près du même temps que la première occupation d'Éridu, c'est-à-dire de tenir compte des recherches faites à Shurgul, à El Hibba, à Fara et à Tello.

J'ai déjà fait remarquer que dans les inscriptions d'Ur Ninna de Lagash, provenant des couches les plus profondes de Tello, le dieu d'Éridu porte le nom sumérien d'En-ki (Seigneur de la terre); ce roi est donc au moins contemporain de l'occupation de cette ville par les Sumériens ¹.

A Shurgul et El Hibba on n'a pas trouvé d'inscriptions, même sur les sceaux cylindriques; ces monceaux de ruines sont donc plus anciens que Fara et que les couches les plus profondes de Tello qui nous ont livré des documents très bien écrits, tandis que Fara précède probablement Tello, puisqu'on y a enterré les morts sous les maisons, ce qui n'est plus l'usage à Lagash. L'ordre chronologique de ces sites serait donc : Shurgul et El Hibba, Fara, couches les plus profondes de Tello, mais tous ces monceaux de ruines diffèrent si peu dans la technique de leur pierre travaillée et de leur céramique qu'ils remontent sans doute presque au même temps et sont, d'après ce que je viens de dire, au moins contemporains de l'établissement des Sumériens à Éridu et probablement moins anciens.

Une comparaison des résultats des fouilles d'El Hibba,

1. Le docteur Hall a aussi trouvé des débris de la civilisation proto-élamite sous un très ancien temple sumérien à El-Obeid près d'Ur, par conséquent non loin d'Eridu.

Shurgul, Fara et Tello d'un côté, avec les trouvailles à Abou Shachrain, Moussian et Suse de l'autre, nous montrera donc la différence entre la civilisation sumérienne et la proto-élamite au moment de la conquête ou peu après, et peut-être même l'influence qui l'une d'elles a exercée sur l'autre.

Armes et outils. — Ils sont, à Abou Shachrain, en pierre polie; en Élam, en pierre polie et en métal.

J'ai parlé plus haut du manque de métaux à Abou Shachrain; j'expliquerai ici, d'une façon plus détaillée, pourquoi je n'attache pas beaucoup d'importance à ce fait. Puisque, sous tous les autres rapports (travail de la pierre polie, céramique, dessin), Abou Shachrain ne diffère pas sensiblement de l'Élam, il est difficile d'admettre qu'on n'y connût pas d'outils et armes en métal. Il ne faut pas oublier que ces objets étaient aux temps préhistoriques, et même plus tard, beaucoup trop précieux pour être laissés en place. Par conséquent, ils n'ont pu parvenir jusqu'à nous que lorsqu'ils étaient abrités contre la convoitise humaine dans une tombe ou dans un dépôt de fondation. Puisque, jusqu'à présent, nous n'avons pas trouvé à Éridu de tombes des temps proto-élamites, on comprend que nous n'ayons pas non plus trouvé là d'armes et outils en métal. Sans donc faire attention à cette différence entre Abou Shachrain et l'Élam, je parlerai ici de la civilisation proto-élamite en général.

Les Proto-Élamites étaient arrivés à un haut degré de perfection dans le travail de la pierre; leurs haches en pierre polie, leurs flèches en forme de feuille de saule, délicatement dentelées, leurs massues et leurs vases ne sont pas sensiblement inférieurs aux produits égyptiens de ce genre de la fin des temps préhistoriques et de la I^{re} dynastie. De même que dans la vallée du Nil, la pierre est employée en Élam en même temps que les métaux comme matière pour la fabrication des armes et outils. Nous avons à Suse, dans les tombes de la première période proto-élamite, des objets en métal, même de grandes haches et herminettes, si précieuses d'ailleurs qu'elles sont, comme en Égypte aux temps plus anciens, enveloppées de tissus. La forme des outils

et armes proto-élamites montre souvent une ressemblance prononcée avec les outils et armes de provenance égyptienne, comme l'a déjà remarqué J. de Morgan.

Nous connaissons moins bien les armes et outils sumériens de l'époque la plus ancienne, car Koldewey, qui a fouillé El Hibba et Shurgul, et Andrae, qui a exploré Fara, en ont donné seulement des descriptions, non des représentations, et Sarzec à Tello n'a pas trouvé beaucoup d'objets de ce genre dans les couches les plus profondes. Toutefois, nous nous en pouvons faire une idée. Koldewey, par exemple, affirme n'avoir trouvé rien de néolithique à Shurgul et à El Hibba, ce qui ne répond pas strictement à la vérité, mais nous prouve qu'il ne pouvait y avoir dans ces deux sites de beaux spécimens en pierre polie, comme il y en a tant à Suse et Abou Shachrain. Ainsi les flèches trouvées dans ces lieux étaient faites par éclatement de la pierre et avaient une section rhomboïdale, tandis que les Proto-Élamites étaient arrivés à les retoucher avec soin, en leur donnant la forme d'une feuille de saule. Ni Koldewey ni Andrae n'ont donné une description d'une hache, mais un seul outil de ce genre, trouvé dans les couches les plus profondes de Tello, est de forme très primitive et nettement inférieur aux magnifiques *cells* de Suse et d'Abou Shachrain. Heuzey mentionne aussi le travail grossier des outils et armes en pierre, trouvés dans les ruines du palais d'Ur Ninna.

Malgré cette évidente infériorité dans l'art de travailler la pierre, les Sumériens, eux aussi, connaissaient les métaux, et non seulement le cuivre, mais même le bronze, puisque dans les contrats et « textes d'école » de Fara, nous trouvons le nom sumérien de cet alliage *zabar*¹. On ne peut pas dire grand'chose de la forme de ces armes, outils et ornements en métal : à Shurgul et El Hibba, ils ont été fondus par le feu et, à Fara, en partie détruits. C'est seulement à Tello, du temps d'Ur Ninna, que nous avons quelques spécimens in-

1. Il s'agit ici naturellement d'un alliage de cuivre avec du plomb ou de l'antimoine, le bronze d'étain n'étant pas connu, en Babylonie en tout cas, avant le II^e millénaire avant J.-C.

lacts. Ces objets ne diffèrent pas par leur forme de ceux de l'Élam. Je reviendrai plus tard sur cette question.

Céramique. Les beaux vases peints de la première période proto-élamite sont moins bien cuits que ceux de l'Égypte préhistorique auxquels ils ressemblent par l'élégance de leurs formes et la beauté de leurs décorations. Ils sont faits avec soin et couverts de dessins géométriques, ainsi que de représentations d'hommes, d'animaux, de plantes et d'objets d'usage quotidien. Ces dessins sont souvent fortement stylisés et toujours bien exécutés. Ils témoignent d'un niveau très élevé de l'art.

Les vases sumériens sont beaucoup plus simples et plus grossièrement exécutés, sans décor peint, sauf des lignes entrecroisées formant un dessin géométrique très primitif. Comme ornements on trouve aussi de petits bas-reliefs assez simples. Nous voyons donc que, à tous égards, les Sumériens montrent une infériorité marquée relativement aux Proto-Élamites; à quoi il fallait s'attendre puisqu'il ne peut pas être question ici de colonisation, exclue aux temps préhistoriques; mais bien de l'occupation d'un territoire par toute une peuplade. L'histoire nous apprend que dans ces cas l'envahisseur est toujours inférieur aux peuples vaincus parmi lesquels il s'établit. Avec le temps, il s'assimile leur civilisation et commence lui-même à la développer. Dans le cas des Sumériens, nous pouvons même prouver directement l'influence proto-élamite, même dans les usages du culte et, en conséquence, dans les idées religieuses. Les couches les plus profondes de Suse ont fait connaître une nécropole dont les tombeaux ne contenaient que quelques vases et souvent un objet en métal — arme ou outil chez les hommes, miroir chez les femmes — mais point d'outils de pierre, comme dans les sépultures égyptiennes. Ce manque d'armes et outils en pierre dans les tombes proto-élamites ne peut pas être l'effet du hasard, puisque nous ne connaissons presque aucune exception à cette règle ¹, mais doit être attribué aux usages du

1. Le mobilier funéraire d'environ 3.000 tombes ouvertes par J. de Morgan

culte et aux idées religieuses dont ces usages découlaient.

Si nous examinons maintenant les tombes sumériennes, nous voyons que les plus anciennes, à Shurgul et El Hibba, se trouvent sous les maisons et contiennent des objets en pierre et en métal; à Fara, on continue à ensevelir les morts sous les habitations, mais les armes et outils en pierre disparaissent du mobilier funéraire; enfin, les sépultures les plus récentes à Tello sont groupées, comme à Suse, dans une nécropole et contiennent, outre des vases et ornements, seulement des objets de métal. Nous avons donc ici une lente assimilation des Sumériens aux usages proto-élamites.

Mais l'influence de la religion proto-élamite sur la sumérienne ne se borne pas à ce seul détail. M. Andrae a trouvé, dans la couche d'Ashour qu'il désigne par la lettre G, les ruines d'un temple d'Ishtar qu'il croit pouvoir attribuer à des Sumériens du début du III^e millénaire. M. Unger (*Assyrische und Babylonische Kunst*) ne veut voir là que l'effet de l'influence de la civilisation sumérienne. En tout cas, nous avons le droit d'admettre que le temple en question ne différait pas sensiblement des temples contemporains de Lagash ou d'Ourouk.

Notons ici quelques objets de culte semblables à ceux des Proto-Élamites. Je ne parlerai pas ici de la déesse nue pressant ses seins ou croisant ses bras, très répandue dans tout le monde antique; mais, à côté d'elle, il y avait encore, au temple d'Ishtar, des statuettes de femmes portant une longue jupe en forme de cloche. Une idole pareille, très grossièrement exécutée, provient de Suse I. A Abou Shachrain et à Suse I, on a rencontré beaucoup de spatules en pierre polie et même une en cuivre. M. Reginald Smith suppose que ce sont des bûches. Toutefois elles devaient être aussi des objets de culte, puisque une spatule semblable en or et une autre en argent ont été découvertes dans le saint des saints du temple

à Suse contenait seulement cinq fragments de masse d'armes en calcaire, un galet naturel en forme de spatule et une petite hachette triangulaire en pierre polie. Dans les sépultures de Moussian, il n'y avait ni armes ni outils de pierre.

d'Ishtar¹. De Suse I, provient aussi le prototype de petites maisons en argile (*Délég. en Perse*, VIII, p. 80, fig. 108) dont il y a beaucoup au temple d'Abou Ashour. Enfin, M. Andrae a noté une certaine ressemblance entre les objets de culte qu'il nomme *Hersdstander* et les cônes de fondation trouvés à Moussian.

Pour en finir avec la question de l'influence que la religion proto-élamite a exercée sur la sumérienne, je citerai le chapitre LXXI de l'œuvre intéressante de M. Ward : *The seal cylinders of Western Asia*. Sur certains sceaux babyloniens archaïques on trouve la représentation du dieu du soleil, Shamash, debout entre deux montagnes et posant un pied sur la troisième. M. Ward l'interprète avec raison comme l'image du soleil se levant le matin au-dessus des montagnes de l'Est. Il ajoute que cette idée n'a pu venir en Sumer que d'un pays montagneux comme l'Élam, les monts de l'Est n'étant pas visibles de la vallée du Tigre et de l'Euphrate.

Pour le peu que nous savons de la religion et du culte des Proto-Élamites et des Sumériens des temps les plus anciens, je crois avoir trouvé beaucoup de preuves de leurs relations.

L'influence proto-élamite sur la civilisation sumérienne se manifeste encore plus clairement dans le domaine de la technique.

Les tombes de Suse I contenaient des vases tournés; on a trouvé à Moussian des haches à douille; une hache de Suse I se composait, selon l'analyse de M. A. Granger de

Cu = 98,70 p. 100; Pb = 0,44 p. 100; Fe = 0,95 p. 100.

J'ai montré ici même² qu'on ne peut pas toujours traiter des quantités de métal moindres que 1 p. 100, trouvées dans un alliage, comme une impureté due à une fonte imparfaite du minerai, surtout s'il s'agit d'un métal très précieux. Or, le plomb était, un millénaire environ plus tard encore, très

1. D'après M. le professeur B. Landsberger, l'arme symbolique de Marduk serait aussi une bêche.

2. *L'Emploi du bronze dans l'Orient classique*, in *Revue archéologique*, 1927.

cher en Mésopotamie. Dans les documents de Cappadoce (vers 2000 av. J.-C.), son prix est à peu près dix fois plus élevé que celui du cuivre, et Goudéa (vers 2300 av. J.-C.) se vante d'avoir de l'argent et du plomb dans son trésor. Nous pouvons donc regarder les 0,44 p. 100 de plomb de la hache de Suse I comme une addition intentionnelle. Les belles haches à douille de Moussian contiennent probablement le plomb en quantité plus considérable, ou peut-être même de l'antimoine et du nickel. En tout cas, c'est au Proto-Élamite qu'il faut attribuer l'invention du tour, de la hache à douille et du bronze de plomb, qui sont si caractéristiques de la civilisation sumérienne.

Je pourrais citer d'autres objets semblables : les haches-marteaux, perforées au milieu (Suse I et Tello), les vases jumeaux en albâtre (Moussian et Fara), les constructions à voûte en briques cuites (Moussian), etc., mais j'ai choisi le tour, la hache à douille et le bronze de plomb parce que le second grand centre de la civilisation de l'Orient classique, l'Égypte, ne possède à cette époque ni tour, ni hache à douille, et emploie, pour la fabrication de ses bronzes, le bismuth, l'arsenic ou l'étain. Est-il donc possible que, par un curieux hasard, avant d'arriver dans la vallée des deux fleuves, les Sumériens aient accompli les mêmes progrès techniques que les Proto-Élamites ?

Je crois que nous pouvons répondre négativement à cette question et admettre qu'entre autres ils doivent à leurs prédécesseurs sur le sol de la Babylonie la connaissance du tour, de la hache à douille et du bronze de plomb.

D'ailleurs, au point de vue théorique, nous ne pouvons avoir aucun doute sur la question des relations entre la civilisation proto-élamite et la sumérienne.

Il y a une différence essentielle entre l'histoire de l'Égypte et celle de la Mésopotamie.

Tandis que la vallée du Nil, grâce à sa situation géographique, a toujours su parer les attaques des barbares, ou du moins expulser les envahisseurs après un temps relativement court, en Babylonie une invasion suit l'autre. Des nomades,

appartenant à des races différentes, arrivent de tous côtés pour s'y établir. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, les Amorrhéens prennent la place des Sumériens; les peuples, probablement aryens, dits Cosséens et Mitannis, succèdent aux Sémites. Chaque conquête du pays par des barbares a pour suite un temps de décadence plus ou moins long, pendant lequel les nouveaux venus s'assimilent la civilisation de leurs prédécesseurs, jusqu'au moment où ils sont en état de la continuer. Puisque les peuples changent et que la civilisation reste au fond la même, il faut supposer qu'elle était attachée au sol et non apportée du dehors par les envahisseurs.

Si donc M. Thompson a découvert, sous les ruines d'une ville sumérienne, les restes d'une civilisation plus ancienne, nous sommes forcés de regarder les Sumériens comme les premiers en date de ces nomades qui de tous temps se ruèrent sur la Babylonie pour la conquérir, y devenir un peuple civilisé et tomber à leur tour victimes d'une nouvelle invasion.

Les Sumériens ont certainement contribué plus tard au développement de la civilisation babylonienne, mais, comme dans les cités sumériennes les plus anciennes nous pouvons encore distinguer clairement l'influence proto-élamite, nous ne sommes, dans ces temps lointains, qu'au début du mouvement qui devait aboutir à un grand épanouissement sous la III^e dynastie d'Ur.

Quant à la civilisation proto-élamite, nous la regarderons comme originaire de l'Élam, car c'est à Suse I que nous en avons constaté le niveau le plus bas. Il est vrai que ce niveau est déjà assez élevé, mais les fouilles d'Égypte nous apprennent que des fouilles faites seulement en trois endroits (Suse, Moussian, Abou Shachrain) sont loin d'être suffisantes pour la connaissance d'une civilisation préhistorique.

Ainsi, en Égypte, nous trouvons seulement au sud, dans les environs d'Abydos, des tombes que Petrie attribue à S. D. 30-40¹; les nécropoles du nord, par exemple à Turah ou à

1. On sait que Petrie a divisé les temps préhistoriques en Égypte, depuis

Abousir el Melek, proviennent toutes de la seconde moitié des temps préhistoriques et même du commencement de la 1^{re} dynastie. Si on avait commencé les fouilles de l'Égypte par le nord, on n'aurait d'abord connu la civilisation égyptienne qu'à un niveau correspondant à peu près à celui de Suse I. Nous pouvons donc espérer qu'on trouvera un jour en Élam des monceaux de ruines qui nous feront connaître les débuts de la civilisation proto-élamite, comme la Haute Égypte nous a révélé les phases de la civilisation égyptienne antérieures à S. D. 40.

La première ville de Suse a été prise et détruite par un peuple à qui nous devons la civilisation de la seconde couche de cette cité. On appelle aussi ces conquérants Proto-Élamites, mais ce sont clairement des nouveaux venus, des barbares, dont la civilisation, comme celle des Sumériens, s'est développée sous l'influence de leurs prédécesseurs. Pour les distinguer des premiers habitants de Suse, nous les appellerons *Proto-Élamites II*.

Dans le cours de ce travail, j'ai plusieurs fois comparé la civilisation égyptienne à la proto-élamite, sans exprimer mon opinion sur les rapports existant entre elles.

On a écrit beaucoup sur ce sujet, il y a même des savants qui ont regardé comme possible une conquête ou une colonisation du Delta par les Proto-Élamites ou Sumériens. Ni l'une ni l'autre n'est possible aux temps préhistoriques, puisque cela impliquerait une organisation de l'État et des voies de communication qui ne pouvait exister avant la conquête de l'Égypte par l'Assyrie, c'est-à-dire avant la première moitié du I^{er} millénaire avant J.-C. D'ailleurs, l'histoire de l'ancien et du moyen Empire nous montre clairement qu'aux temps historiques encore les grands États étaient absolument incapables de prendre possession d'un territoire ou de le coloniser, même s'il était situé dans leur voisinage le plus proche.

Le début de l'énéolithique, en 48 *sequence dates* (de 30-78). On les cite avec les lettres S. D. et le chiffre correspondant.

Vu que la presque île du Sinaï contenait des mines de cuivre, de malachite et de turquoise, elle devait déjà, dans des temps très lointains, être un objet de convoitise pour les Égyptiens.

Le professeur Édouard Meyer affirme sans aucune preuve, ou plutôt contre toutes les preuves dont nous disposons, que le district des mines au Sinaï était déjà, aux temps préhistoriques, en possession des Égyptiens. En réalité, nous n'avons que du temps du 5^e roi de la I^{re} dynastie, *Dn*, une tablette avec l'inscription : « Première victoire sur les peuples de l'Est. » Ces peuples de l'Est étaient *peut-être* les nomades du Sinaï. Cette inscription ne prouve pas que *Dn* ait conquis le district des mines du Sinaï; cet exploit n'a été accompli que par son second successeur *Šmr-hu* (Semempses); le premier roi dont la stèle triomphale se trouve au Wadi Maghara. Toutefois, les Égyptiens n'ont pas occupé ces mines d'une façon permanente. Ils se sont bornés à faire de temps en temps des expéditions au Sinaï pour exploiter les mines. Comme les indigènes gênaient probablement les travailleurs, il fallait de temps en temps les ramener à la raison, ce qui explique les nombreuses stèles de victoire dressées par les rois de l'ancien et du moyen Empire. Sous le règne d'Amenemhat III et d'Amenemhat IV, les expéditions avaient lieu quelquefois plusieurs années de suite, mais c'est seulement sous la XVIII^e dynastie que nous voyons les Égyptiens s'établir à demeure dans le district des mines.

La situation est semblable dans la Nubie du Nord, où les mines d'or attirèrent les Égyptiens même avant la I^{re} dynastie. Comme cette contrée était d'un accès plus facile que Wadi-Maghara et Serabît el Chadem, où on n'arrivait qu'en bateau de Kosêr, nous voyons, à la fin des temps préhistoriques, un essai de colonisation égyptienne. Ces colonies de Nubie se développèrent au début de l'âge pharaonique. Les tombes de ce temps contiennent le même inventaire que les sépultures pauvres en Égypte; puis, au bout de quelques générations, la Nubie commence à retarder, à produire des formes inconnues dans la vallée du Nil, les différences avec la métropole s'accroissant de plus en plus; enfin, nous sommes

témoins d'une décadence complète, due d'un côté à une séparation politique d'avec l'Égypte, de l'autre à une invasion de peuplades africaines. Même le cuivre disparaît des tombes et la Nubie revient aux temps néolithiques.

Au moyen Empire, les Égyptiens exploitèrent les mines de la Nubie sans s'y établir et ne l'occupèrent de nouveau que sous la XVIII^e dynastie. Les ruines d'un fort et d'un temple, ainsi que les restes de nombreuses maisons, nous montrent que cette fois la colonisation prit une importance considérable. Ce n'est pas par un effet du hasard que l'établissement des Égyptiens au Sinaï et en Nubie ne devint permanent qu'au temps de la XVIII^e Dynastie. La prise de possession d'un territoire dépend des voies de communication et des moyens du transport, et nous savons par d'autres sources que, justement à cet égard, on peut constater, au commencement du nouvel Empire, un grand progrès.

Si une colonisation plus ou moins durable dans le voisinage le plus proche d'un grand État n'était pas possible avant le milieu du II^e millénaire avant J.-C., nous pouvons tranquillement renvoyer au domaine de la fable une colonisation ou occupation de l'Égypte par les Sumériens ou les Proto-Élamites aux temps préhistoriques. D'ailleurs, on commence à s'exprimer avec plus de prudence sur les rapports de l'Égypte avec le pays de Sumer. Il ne s'agirait que d'une immigration un peu accidentelle, peut-être de rapports directs de commerce, etc. Toutefois, même cette forme de relations entre les deux centres de la civilisation de l'Orient classique ne s'est pas produite au IV^e ni même au III^e millénaire avant J.-C.

J'ai déjà dit qu'aux temps préhistoriques et sous les premières dynasties on ne connaissait en Égypte ni le tour, ni la hache à douille, ni le char, qu'on employait en Sumérie depuis la plus haute antiquité. Par contre, les Égyptiens savaient déjà de très bonne heure fabriquer les bronzes d'arsenic et d'étain, tandis que les Sumériens ajoutaient encore à leur cuivre, du temps de la III^e dynastie d'Ur, du plomb et de l'antimoine, métaux qui donnent des alliages cassants, par conséquent beaucoup moins pratiques.

Deux civilisations relativement avancées qui se trouvent en rapport prendront l'une de l'autre en premier lieu des connaissances vraiment utiles, et non des pots de formes spéciales ou des détails d'ornement.

Si l'Égypte avait été en relations directes avec Sumer aux temps préhistoriques et sous les premières dynasties, nous aurions, au commencement du IV^e millénaire, le tour, la hache à douille et le char dans la vallée du Nil, les bronzes d'arsenic et d'étain en Babylonie.

Or, il n'en est rien.

Les excellents potiers égyptiens ont probablement fini par inventer le tour eux-mêmes; il apparaît sous la II^e dynastie; mais la hache à douille n'est venue dans la vallée du Nil que sous la XII^e dynastie par voie de la Syrie et le char y a été introduit par les Hyksos.

Quant au bronze d'étain, le manque d'analyses ne me permet pas de constater quand il a été introduit en Babylonie; en tout cas, au temps de la III^e dynastie d'Ur (2300-2200 av. J.-C.), on n'y connaissait que des alliages du cuivre avec du plomb, de l'antimoine et du nickel. Nous pouvons donc affirmer qu'il n'y avait pas de relations directes entre la Babylonie et l'Égypte avant le Moyen Empire ¹.

La civilisation égyptienne est spontanée, ainsi que la proto-élamite; cela explique en partie certaines formes semblables. Quant aux traits et détails, qui certainement sont empruntés, ils peuvent être attribués à des objets qui, passant de peuplade à peuplade, ont fini par atteindre l'Égypte.

Mais si nous nions les relations entre l'Égypte et la Babylonie au temps des premières dynasties, il devient difficile d'expliquer la source de l'écriture sumérienne. J'ai prouvé ailleurs ² qu'elle était empruntée, en croyant pouvoir l'attribuer à l'influence de l'Égypte. Mais comme je vois que cette influence n'a pu être exercée à une distance aussi considé-

1. J'ai donné, dans mon travail déjà cité, d'autres preuves des relations entre la Babylonie et l'Égypte au temps de la XII^e dynastie.

2. *L'Égypte sous les quatre premières dynasties et l'Amérique centrale*, I (*Revue de Synthèse historique*, 1923).

nable, je suis forcée d'admettre que les Proto-Élamites avaient eux aussi une écriture. Le niveau de civilisation à Suse I et surtout à Moussian et Abou Shachrain est assez élevé pour permettre une telle supposition; mais nous avons très peu de preuves directes de l'existence d'une écriture proto-élamite I.

A Suse II, on a trouvé une quantité assez considérable de tablettes, couvertes de signes linéaires rappelant les signes de la plus ancienne écriture sumérienne. Ces textes proto-élamites II ont été en partie déchiffrés. Leur écriture se compose de signes syllabiques, d'idéogrammes et de rares déterminatifs, c'est-à-dire qu'elle ressemble par son caractère à l'écriture sumérienne. Elle aussi est donc due à une influence étrangère, comme toute la civilisation que nous rencontrons dans la seconde couche de Suse.

Le texte d'une seule tablette, publiée par J. de Morgan dans le volume X des *Mémoires de la Délégation en Perse* (p. 97), sans indication du lieu où elle a été trouvée, est peut-être l'œuvre des Proto-Élamites I et nous donne une idée de leur écriture. Cette tablette porte un cercle et deux signes verticaux (probablement des chiffres), ainsi que l'empreinte d'un sceau dans laquelle dix signes différents se répètent. Ce sont des représentations d'objets, entre lesquels nous distinguons trois vases dont un à trois goulots, si caractéristiques de l'Élam. Ces hiéroglyphes sont bien exécutés et sans aucune ressemblance avec les signes linéaires des Proto-Élamites II (*Délég. en Perse*, VI, p. 83). Ce sont, sans aucun doute, des signes d'écriture qu'on doit probablement attribuer au Proto-Élamite I. Mais une seule tablette de ce genre est encore insuffisante pour prouver l'existence d'une écriture proto-élamite I, surtout parce que nous ne savons pas de quelle couche de Suse elle provient.

Il ne nous reste qu'à espérer que de nouvelles trouvailles faites en Élam nous permettront d'élucider la question de la plus ancienne écriture proto-élamite, qui est probablement aussi la plus ancienne écriture du monde.

Varsovie.

Amélia HERTZ.

A PROPOS DE LA LÉGENDE DU ROI DE MERCIÉ

Dans les *Monuments Piot* de 1924, le regretté P. Durrieu a fait connaître deux importants livres d'Heures dont les miniatures offrent un étonnant mélange d'images mondaines et d'images de piété (nudités, la Sainte Vierge, David). Suivant lui, les premières se rapporteraient à la légende anglaise du roi de Mercie¹. C'est ce qu'il convient d'examiner de plus près.

Ceux qui sont familiers avec l'art de L. Cranach se rappellent les gracieux petits tableaux où un chevalier en armure, couché à l'ombre d'un arbre, se trouve en face de trois femmes nues. On songe au Jugement de Pâris; mais que vient faire ici le chevalier dans son armure maximilienne? Et que dire du vieillard, avec couronne et sceptre, qui se tourne vers lui? Tout cela paraît s'expliquer mieux par la légende du roi de Mercie. Durrieu l'a connue par Émile Molinier, qui l'a connue lui-même par un des exégètes de Cranach, peut-être Schuchardt. Bien que ce dernier en parle assez explicitement, il faut, pour s'initier aux détails, recourir à Leland, bibliothécaire de Henri VIII. Leland raconte que, dans un château du duc de Rutland, un « vieux livre » lui a révélé ce qui suit.

Une nuit, le roi de Mercie reçut l'hospitalité chez son vassal le duc d'Albonac et s'intéressa à la plus jeune des trois filles du duc. Il demanda au père de pouvoir disposer d'elle. « Volontiers, répondit le duc, mais je veux que la décision soit remise à demain matin. » Le matin venu, il parut devant le roi avec ses trois filles, conduisant la blonde d'une main, alors que de l'autre il tenait son épée; la rousse était conduite par la mère, armée d'un poignard, et la brune par son frère,

1. Cf. *Rev. archéol.*, 1922, I, p. 1367.

armé d'une hache. « Sire, dit Albonac, voici mes trois filles nues que je sou mets à votre examen. Si vous voulez prendre l'une d'elles comme épouse, j'y consens; mais si vous la voulez comme concubine, je préfère les tuer toutes trois sous vos yeux. » Le roi les examina et choisit celle dont les charmes étaient les plus opulents (*that had the thickest bottocks*). Et c'est ainsi, conclut le narrateur, que le sang saxon vint, pour la première fois, se mêler à la lignée royale d'Angleterre.

Début et fin du récit ne s'accordent guère; il y a là évidemment une de ces légendes généalogiques qui sont fréquentes dans la littérature anglaise.

À la fin du xviii^e siècle ou au début du suivant, un duc de Rutland trouva quelque intérêt familial à faire figurer la légende dans un grand tableau qui fut gravé avec lettre explicative. Cette gravure fut très répandue; en Allemagne, elle donna lieu à des nouvelles et même à une pièce de théâtre. Vers cette époque, un commissaire-priseur de Hambourg, ayant à vendre un Cranach avec le chevalier et les femmes nues, abandonna l'explication ordinaire (*Jugement de Pâris*) pour s'approprier — c'était une idée nouvelle — celle de la légende du duc de Rutland, qui justifiait la tenue du chevalier, sinon son sommeil.

Les progrès accomplis bientôt dans l'étude de la littérature du moyen âge, l'influence exercée par les récits pseudo-historiques de Dictys et de Darès sur les récits de la guerre de Troie, ne laissèrent pas subsister cette interprétation. On reconnut, du moins en Allemagne, que le sujet traité par Cranach, où Pâris ne voit les trois déesses qu'en songe, dérivait de l'antiquité et de Benoit de Sainte-Maure. C'est ce qui paraît avoir échappé à Émile Molinier comme à Durrieu. D'une figuration de la légende du roi de Mercie, soit au moyen âge, soit au xvi^e siècle, il ne peut, à mon avis, être question¹.

Marc ROSENBERG.

Baden-Baden.

1. [Traduit, sur le manuscrit de l'auteur, par S. R

LE DIEU-ÉPÉE DE IASIL-KAÏA ET LE CULTE DE L'ÉPÉE DANS L'ANTIQUITÉ

I

« L'humanité, a-t-on dit fort justement, a connu l'*hoplolâtrie* au même titre que la litholâtrie, la phytolâtrie, la zoolâtrie ¹. » De ce culte des armes, cependant, qui, selon toute vraisemblance, « a précédé celui des dieux qui en sont armés ² », les exemples certains ne sont pas très nombreux : quand on a rappelé « les boucliers protecteurs des villes, *ancilia* à Rome, *palladia* en Grèce, la *quiris* d'où est sorti Quirinus, la lance miraculeuse d'Achille, le sabre adoré par les Thraces et les Scythes, la bipenne, le grand fétiche égéen qui a survécu en Thrace et en Carie ³ », on a énuméré à peu près tout ce que l'on connaît d'incontestable sur la question ⁴. Il semble, toutefois, que l'*hoplolâtrie* ait été un phénomène beaucoup plus étendu que ne le donnerait à croire le petit nombre de ces exemples, et d'autres se laissent deviner qui mériteraient le regard des spécialistes ⁵. C'est l'un de ces derniers que je propose ici.

1. Ad. Reinach, *Itanos et l'inventio scuti*, in *Rev. de l'Hist. des Religions* t. LX (1909), p. 330.

2. Ad. Reinach, in *Revue archéol.*, 1909 ¹, p. 446. Cette idée féconde avait déjà été exprimée par le président de Brosses, *Du Culte des Dieux fétiches*, 1769, p. 161.

3. Ad. Reinach, *loc. laud.*

4. Encore le culte de l'épée, bien attesté chez les Scythes, l'est beaucoup moins en ce qui concerne les Thraces. Cf. *infra*, p. 108, note 2.

5. L'*hoplolâtrie*, depuis longtemps signalée et rattachée au fétichisme (de Brosses, *op. laud.*, p. 161 sqq.), ne paraît pas avoir beaucoup intéressé les spécialistes de l'histoire des religions. — Ad. Reinach, dans sa communication

Si le culte du bouclier et celui de la hache sont actuellement bien connus ¹, il n'en est pas de même du culte de l'épée. On ne se fonde guère, pour en établir la réalité, que sur les textes relatifs aux Scythes et sur ceux, beaucoup moins décisifs, concernant les Thraces ². On a pensé, mais très probablement à tort, en trouver également pour autoriser l'opinion qu'« une épée nue était encore une des divinités celtiques ³ ». Mais, sauf erreur, là se bornent les indications laissées par l'antiquité, et l'on ne connaît aucun monument figuré qui confirme le témoignage des textes. Il semble donc intéressant de signaler, sur un monument d'ailleurs publié

au Congrès archéologique du Caire (1909) sur les *Armes des dieux, principe de la classification dans la mythologie classique* (résumée in *Revue archéol.*, 1909 ², p. 445 sqq.), note le glaive courbe de Persée et de l'Arès thrace (cf. *infra*, note 2), le poignard, la massue, l'arc des divers Héraclès, la lance des héros achéens. On pourrait citer quelques autres exemples. Peut-être aussi, de même que les Quirites adorateurs de Quiris, les peuples dont on rattache le nom à celui de leur arme nationale, les Sigynnes, les Samnites, les Gac-sates, étaient-ils primitivement les adorateurs de cette arme. Sur l'hoplolâtrie et les armes à figurations animales chez les non-civilisés actuels, on trouvera quelques indications intéressantes, mais éparses, dans Lévy-Bruhl, *les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, 3^e édit., p. 34, 35, 145, 270, 279.

1. Cf. A. de Longpérier, *Œuvres compl.*, I, p. 170; L. Heuzey, *la Masse d'armes et le chapiteau assyrien*, in *Rev. archéol.*, 1887², p. 267-274; Ad. Reinach, *Itanos...*, in *Rev. de l'Hist. des Rel.*, 1909, p. 161 et 309, et 1910, p. 197; G. Glotz, *la Civilisation égéenne*, p. 268 et 273.

2. Pour les Scythes : Hérodote, IV, 62; Amm. Marcell., XXXI, 2; Lucien, *Scyth.*, 4, etc.; cf. Saglio in *Dict. des Ant.*, s. v. *Acinaces*. — Quant aux Thraces, chez lesquels, comme on a vu, Ad. Reinach admet l'existence d'un culte de l'épée, je ne connais aucun texte qui le leur attribue formellement. Nous savons seulement par plusieurs témoignages anciens qu'Arès était chez eux l'objet d'un culte tout spécial, et certains pensaient que ce dieu était originaire de Thrace (Smith, *Dict. of... Biography and Mythology*; Saglio, *Dict. des Ant.*; Roscher, *Lexikon*, s. v. *Ares*); d'autre part, certains catalogues d'*heureka* leur attribuaient peut-être l'invention du sabre dit *harpé* (Eusèbe, *Praep. Evang.*, IX, seul témoin : dans Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, 16, la leçon du Laurentianus est $\pi\acute{\alpha}\rho\mu\epsilon\chi\upsilon$). Le culte de l'épée en Thrace, d'ailleurs vraisemblable, n'est donc pas attesté directement.

3. De Brosses, *op. laud.*, p. 173. La référence correspondant à cette phrase, très confusément indiquée, est soit « Martin, *Religion des Gaulois*, p. 71 », soit « Clem. Alexandr. ». Ni dans les deux volumes du savant bénédictin (¶727), ni dans les *Stromata*, je n'ai rien trouvé qui se rapportât à cette affirmation.

depuis longtemps et plusieurs fois reproduit, une représentation directement relative au culte de l'épée.

II

Parmi les bas-reliefs hittites qui décorent les rochers de Iasili-Kaïa, à Boghaz Keui (Cappadoce), et dont on place



Fig. 1. — Le dieu-épée.
Iasili-Kaïa (Perrot).

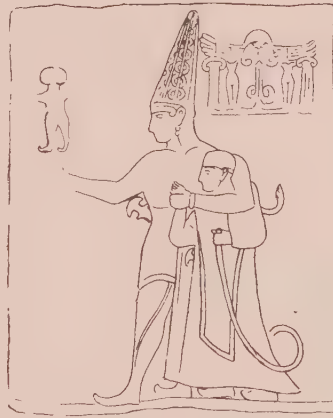


Fig. 2. — Les adorants.
Iasili-Kaïa (Perrot).

l'exécution vers le ^{xiii}^e siècle avant J.-C., se remarquent, sculptées sur la paroi orientale d'un couloir, trois grandes figures. La principale (fig. 1) constitue un assemblage assez bizarre ¹, que Perrot décrit ainsi : « Une tête humaine surmontée d'une tiare droite et pointue est portée sur un buste formé de deux lions adossés ²; leurs mufles remplacent les

1. Texier, *Asie Mineure*, pl. 4; Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, IV, fig. 320 (d'où ma fig. 1); Chantre, *Mission en Cappadoce*, fig. 17

2. Ou, plus exactement, deux protomes de lions

bras. Deux autres lions rampants, la tête tournée vers le sol, tiennent lieu de jambes. Le tout s'appuie sur une sorte de gaine qui n'est peut-être qu'une section d'épée¹. » A droite, deux adorants où l'on pense reconnaître un dieu et son prêtre (fig. 2)².

Ce groupe, et particulièrement la figure colossale objet du culte, a reçu des interprétations assez diverses. Mais, avant de les exposer, notons que la description de Perrot est fâcheusement tendancieuse, en ce sens qu'elle interprète l'ensemble des lions et protomes comme constituant le corps du personnage, — ce qui n'est nullement évident et qui, même, est, à mon avis, manifestement faux, — et considère la lame d'épée comme une « gaine », terme dont je ne vois pas quel est ici le sens. Sans en reprendre en détail la description, disons simplement que cette figure est composée de trois parties bien distinctes : la tête humaine, le groupe des lions et protomes de lions, la lame d'épée³.

Que cette effigie soit celle d'une divinité, tout le monde en est d'accord. Mais quelle divinité⁴? Pour certains, ce serait « le Génie de la nation hétéenne⁵ », d'ailleurs, disait Perrot, « le même dieu que le plus grand des adorants, mais sous forme d'une image plus abstraite..., ou plutôt un effort... pour prêter une forme à la divinité suprême en qui n'existe plus la différence des sexes⁶ ». Cette sorte d'hermaphrodite, d'après Chantre, serait constitué par l'association d'une déesse, représentée par la tête humaine (considérée par Chantre comme féminine), et d'un dieu, figuré symboliquement par les lions⁷. « Ce mélange de naturel et d'idéal,

1. Perrot, *Hist. de l'Art*, IV, p. 642.

2. Id., *ibid.*, p. 653.

3. Personne, sauf erreur, ne conteste que ce soit bien une lame d'épée. Cf. Contenau, *la Glyptique syro-hittite*, p. 49.

4. Les fouilles pratiquées par Chantre au pied du bas-relief et aux environs n'ont donné aucun résultat, le sol ayant été bouleversé par des recherches antérieures. Chantre, *op. laud.*, p. 202.

5. R. P. de Cara, *les Hétéens Pélasges* (1894), cité par Chantre, p. 24.

6. Perrot, *op. laud.*, p. 653.

7. Chantre, *op. laud.*, p. 24.

ajoute Chantre, est du reste commun à tous les bas-reliefs de Yazili-Kaya. »

Néanmoins cette interprétation, semble-t-il, ne satisfaisait pas Perrot, car, plus loin, paraissant l'oublier, il note que cette association d'une tête humaine avec des animaux « rappelle le dieu Dagon ou Oannés adoré dans toute la Mésopotamie. On pourrait aussi, dit-il encore, penser à Nergal, ce dieu de la chasse et de la guerre, que l'on croit reconnaître dans le lion à face humaine ¹ ».

Ce dernier rapprochement, à mon avis, n'était pas sans intérêt et pouvait mettre sur la voie d'une interprétation plus exacte et plus complète. Il n'a pas été retenu par les plus récents commentateurs des reliefs de Iasili-Kaïa. Faisant appel à ce que nous savons par ailleurs de la religion des Hittites — et ce que nous en savons, si mon incompréhension en juge par les pages que lui consacre M. Contenau ², n'est ni très clair ni très homogène, — on a voulu voir dans cette scène à trois personnages des figurations de Teshub (Adad), le dieu-Père, de Sandon (Amurru?), le dieu-Fils, et enfin du grand-prêtre. D'après MM. Frazer et Garstang, que suit M. Contenau, la grande figure composite est « une représentation du dieu-Fils, et c'est vers lui que Teshub... conduit le grand prêtre qu'il tient embrassé ³ ».

Avouerai-je que cette interprétation, incontestablement plus précise que celle de Perrot, me paraît au moins aussi peu satisfaisante? Quels sont, en effet, les caractéristiques ou, si l'on veut, les « attributs » habituels des deux dieux mâles des Hittites? Pour Teshub c'est un casque, souvent à cornes, en forme de « coiffure arrondie, épousant la forme du crâne et munie d'une pointe à son sommet »; il porte souvent la tresse hittite; comme arme il a le foudre, comme « animal-attribut le taureau ⁴ ». Or, par une rencontre remarquable,

1. Perrot, *op. laud.*, p. 697.

2. Contenau, *op. laud.*, p. 36-51

3. Id., *ibid.*, p. 49-50.

4. Id., *ibid.*, p. 45. Ces caractéristiques sont, il est vrai, celles que fournit la glyptique, mais, dit M. Contenau (*ibid.*), sur « les grands monuments hit-

vraiment extraordinaire si le dieu qui embrasse le grand prêtre est bien Teshub, ce dieu n'a ici *aucun* des attributs qu'il devait présenter. Quant à Sandon, la glyptique le représente « coiffé d'une haute tiare à sommet arrondi; son manteau finissant aux genoux s'échancre en rond en avant... »; son arme est la hache, son animal-attribut le taureau couché ¹. Ici, au contraire, je ne vois ni tiare arrondie, ni manteau, ni taureau, ni hache, mais un casque ou bonnet pointu, des lions et une épée. Non, véritablement, il n'y a aucun rapport entre les représentations habituelles du dieu-Fils et la grande figure de Iasili-Kaïa.

A la vérité, les dieux hittites ne se laissent pas aisément identifier et plusieurs des figurations considérées par MM. Frazer et Garstang comme appartenant au dieu-Fils représenteraient, d'après d'autres savants, Teshub, le dieu-Père ², si bien que les divers spécialistes, « tout en admettant la même doctrine et en expliquant les représentations figurées des cylindres par les mêmes vocables... diffèrent totalement sur leurs rapports et sur l'appellation à donner aux principaux personnages de Iasili-Kaïa ³ ». Un tel désaccord suffirait à lui seul à montrer que ces interprétations ne sont pas, tant s'en faut, incontestables.

Il s'explique, d'ailleurs, fort bien par le fait que, comme on le reconnaît, « les sculptures de Iasili-Kaïa offrent sur beaucoup de points des représentations uniques dans l'art hittite », et « paraissent provenir d'une autre inspiration que la plupart des figures de la glyptique ou des autres bas-reliefs ⁴ ». Mais alors, et justement pour cette raison, peut-être est-il vain de vouloir y trouver des manifestations de la même

tites..., ses caractéristiques sont maintenues ». Cependant, si, avec M. Contenau (*ibid.*), on reconnaît Teshub dans le « Roi » de Boghaz-Keui, on ajoutera aux armes de ce dieu la hache et l'épée.

1. Contenau, *op. laud.*, p. 46 et 48. Teshub, d'ailleurs a aussi la hache : cf. note précédente.

2. W. H. Ward, *The Sealcylinders of Western Asia*, p. 262; Ed. Meyer, *Reich und Kultur der Chetiter*, p. 88 et 158 (Contenau, p. 50).

3. Contenau, *op. laud.*, p. 50.

4. Id., *ibid.*, p. 46 sq

inspiration que les autres ouvrages hittites; peut-être est-il vain, notamment, de chercher à voir Teshub dans un personnage que n'accompagne aucun des attributs ordinaires de cette divinité, — et plus encoré de prétendre reconnaître le dieu-Fils dans un assemblage composite qui ne présente pas la plus lointaine ressemblance avec les figurations de Sandon ou d'Amurru et qui, de toute évidence, ne figure pas une divinité sortant de la Terre-Mère, mais, simplement, une épée fichée en terre.

III

On le voit, le défaut commun, et tout à fait frappant, des hypothèses que je viens de rappeler est que, dans l'interprétation d'une figure qui comporte un détail particulier, cette lame d'épée, — détail étrange, sans autre exemple connu, digne, par conséquent, d'une spéciale attention, — c'est justement ce détail qu'elles omettent. Et ce reproche est grave si, comme je pense, le détail en question est, dans cette figure, non point un accessoire négligeable, un support quelconque et sans signification, mais au contraire l'élément le plus intéressant, en tous cas le plus caractéristique et le plus essentiel.

Car c'est bien une épée que représente le relief de Iasili-Kaïa, j'entends une épée véritable, avec une vraie lame et une vraie poignée composée d'une fusée et d'un pommeau. Une telle représentation, je le reconnais, est jusqu'ici unique dans l'art des Hittites et même de toute l'antiquité, mais l'objet représenté ne l'est pas; si l'on ne peut citer d'armes identiques, du moins les exemples analogues ne manquent pas et il n'est pas malaisé de rattacher l'épée de Iasili-Kaïa à des séries hoplogiques bien connues.

L'examen de la lame, si elle était entière, pourrait fournir des indications bien intéressantes, car on verrait si elle était triangulaire ou pistilliforme. Ce détail a grande importance : le premier type est celui des armes égéennes, égyptiennes,

assyriennes, hittites, c'est-à-dire un type méditerranéen et asiatique; le type pistilliforme, au contraire, est européen, septentrional, et sa présence ici témoignerait en faveur d'une importation venue du nord. La fraction représentée sur le bas-relief est trop brève pour qu'on puisse être très affirmatif; il semble bien, cependant, qu'elle appartient à une lame pistilliforme plutôt qu'à une lame triangulaire.

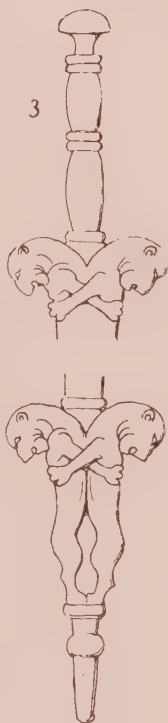
Quant à l'arête, elle figure incontestablement le renforcement axial commun à un grand nombre d'épées de bronze. Toutefois la forme particulière, à double ressaut, que prend ici ce renforcement est d'un type très rare. La belle série des épées mycéniennes du x^v^e siècle n'en fournit, sauf erreur, aucun exemple, et il faut, pour en trouver d'identiques, s'adresser aux épées celtiques de la dernière période du bronze ¹. Doit-on en conclure que l'épée de Iasili-Kaïa est de type septentrional? L'extrême variété des formes d'arêtes et la rareté des exemplaires orientaux nous obligent à quelque prudence. Néanmoins la constatation de cette identité vient renforcer notre première impression et nous verrons que d'autres indices confèrent à cette hypothèse une grande vraisemblance. En tous cas ce renforcement ne se rencontre guère qu'à la fin de l'âge du bronze et au début de l'âge du fer, c'est-à-dire, pour la Cappadoce, vers le xiv^e ou le xiii^e siècle ². Comme le xiii^e siècle est justement la date qu'on attribue aux sculptures de Iasili-Kaïa, il n'est pas téméraire de penser que l'arme ici représentée est une épée à lame de fer.

Dans la poignée de cette épée on distingue aisément la fusée, formée par les deux lions affrontés, et le pommeau, constitué par les deux protomes. Nous reviendrons plus loin à la tête humaine qui couronne le tout et semble coiffer l'extrémité de la soie. Pour nous en tenir à l'ensemble formé par les lions et protomes, il est, sauf erreur, sans autre exemple, mais non les motifs qui le composent.

1. J. Naue, *Die vorrömischen Schwerter*, XXVI, 5, XLIV, 4, etc. (épées de l'Allemagne du Sud).

2. Cf. *infra*, p. 128

Rappelons d'abord que l'usage de façonner en figurine, protome ou tête d'animal la poignée ou le pommeau d'un couteau ou d'un sabre est fort ancien et fort répandu¹. Le pommeau zoomorphe proprement dit, c'est-à-dire constitué par une tête d'animal, ne se rencontre, au contraire, presque jamais sur les épées ou poignards à deux tranchants² et même, tant en Europe que dans la Méditerranée orientale, on ne saurait signaler que de très rares exemples d'armes de ce genre dont la décoration soit empruntée au règne animal³. En revanche, si de la Méditerranée orientale nous avançons vers l'est ou le nord-est, il n'en est plus de même. Ici les motifs zoomorphiques sont fréquents dans la décoration des armes d'estoc. En Assyrie, sans parler des poignées façonnées en têtes de chevaux, qui appartiennent sans doute à des coutelas⁴, je mentionne seulement (nous allons y revenir) les lions qui ornent les épées des rois (fig. 3). Mais c'est surtout dans le Caucase et au delà que l'on constate l'emploi de ces motifs. Je citerai notamment ce poignard



1. J'en ai énuméré et figuré quelques exemples in *Revue archéol.*, 1923², p. 32, fig. 1; cf. *Rev. arch.*, 1926², p. 36 sq.; mais il y en a bien d'autres.

2. Je n'en connais aucun exemplaire réel. Les monuments figurés représentent au fourreau un assez grand nombre d'armes à pommeau zoomorphe; il est très probable que la plupart, sinon toutes, sont des sabres ou des coutelas. Je ne connais d'autre exemple d'un pommeau zoomorphe sur une arme à deux tranchants que celui à tête de lion qu'on voit au glaive du Gaulois du Capitole. Cf. *Revue archéol.*, 1927¹, p. 164.

3. Je ne vois à signaler qu'une épée votive (?) de Sardaigne qui présente à la place du pommeau deux protomes de cerfs (S. Reinach, *la Sculpture en Europe avant les influences grecques et romaines*, fig. 322), et le célèbre poignard égyptien de la reine Aah-ho-tep, dont « la lame s'unit à la poignée par une tête de bœuf en or » (M. Maindron, *les Armes*, p. 76 et fig. 63; cf. *Revue archéol.*, 1926², p. 37).

4. Hottenroth, *le Costume, les armes... des peuples anciens*, I, pl. XVI, 19, 20, 29.

Fig. 3. — Épée assyrienne. Bas-relief (Hottenroth).

caucasien de Koban qui porte, à la place du pommeau, une traverse ornée de trois têtes de béliers (fig. 6) ¹. Des poignards scythiques trouvés en Sibérie ont des antennes terminées par des têtes de béliers ou des têtes d'oiseaux (fig. 5 et 7) ²; un

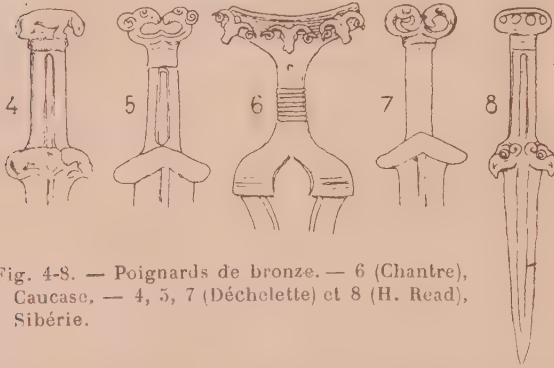


Fig. 4-8. — Poignards de bronze. — 6 (Chantre), Caucase. — 4, 5, 7 (Déchelette) et 8 (H. Read), Sibérie.

poignard de même provenance, dont le pommeau est surmonté d'un quadrupède, a la garde constituée par un combat de deux animaux (fig. 4) ³; dans un autre, enfin,

elle est formée de deux têtes d'aigles adossées (fig. 8) ⁴, rappelant les protomes de lions de Iasili-Kaïa.

Le groupe des lions affrontés qui constitue, à Iasili-Kaïa, la fusée de la poignée, est un motif bien connu, dont l'origine paraît égéenne ou orientale ⁵. A la vérité je ne saurais citer aucune arme dont la poignée soit ainsi constituée, mais, comme on l'a déjà signalé ⁶, c'est le même motif, sous une forme presque identique, que, sur les bas-reliefs assyriens plus récents, nous retrouvons à la bouterolle de l'épée des rois (fig. 3) ⁷. Il n'y a donc rien d'in vraisemblable dans la supposition qu'une fusée d'épée, surtout d'une épée sacrée, ait pu être ainsi constituée, de même que nous verrons plu-

1. Chantre, *Recherches dans le Caucase*, pl. IV; S. Reinach, *Catal. illustré du Musée de S.-Germain*, II, fig. 40; H. Hubert in *Syria*, 1925, pl. III, 2 (d'où notre fig. 6).

2. Aspelin, *l'Age du bronze altaïco-ouralien*, I, p. 561; Déchelette, *Manuel d'archéol.*, II, fig. 20, 3 et 4 (d'où nos fig. 5 et 7).

3. Aspelin, *ibid.*; Déchelette, *ibid.*, fig. 20, 2 (d'où notre fig. 4).

4. H. Read, *Guide... of the Bronze Age*, fig. 114 (d'où notre fig. 8).

5. S. Reinach, *la Sculpture en Europe*, ch. xxvi, p. 110.

6. Chantre, *Mission en Cappadoce*, p. 205.

7. Perrot, *Hist. de l'Art*, II, fig. 272, 412, 413; Hottenroth, *op. cit.*, I, xvi, 28 et 30.

sieurs exemples de couteaux dont la poignée tout entière est formée d'une figurine humaine.

L'hypothèse est d'autant plus vraisemblable que le motif des protomes adossées, qui constitue ici le pommeau, se retrouve, lui, au pommeau d'une arme réelle. Disons d'abord que, si ce motif, encore plus commun que le premier, a même une telle extension dans l'espace et dans le temps qu'on ne puisse lui assigner une origine unique ¹, le fait que, dans le cas présent, ces protomes sont celles de lions nous reporte vers l'Orient. Les seules armes, d'ailleurs, où l'on retrouve l'emploi des protomes sont encore assyriennes ou scythiques. En Assyrie, en effet, l'épée royale présente parfois à la garde — ou peut-être à l'orifice du fourreau — deux protomes de lions détournant la tête (fig. 3) ². Quant à la Scythie, elle nous offre, sur un poignard de Nicopol, un pommeau constitué par deux têtes de taureaux (fig. 9) ³ et rappelant de façon saisissante le bas-relief hittite.



Fig. 9. — Poignard scythique. Nicopol (Saglio).

Ainsi, d'une part, le groupe des lions et protomes de Iasili-Kaïa représente bien la poignée de l'épée dont la lame est clairement figurée, et le bas-relief, lame et poignée, peut fort bien être la reproduction à grande échelle d'une arme de métal; et, d'autre part, les poignées les plus analogues à celle de Iasili-Kaïa et les spécimens les plus nombreux de ces poignées sont fournis par les pays caucasiens et transcaucasiens.

Il reste à parler de la tête humaine qui domine le groupe des lions.

La présence de ce motif au pommeau d'une épée ou d'un

1. S. Reinach, *Sculpture en Europe*, ch. xxvii, p. 113. — Je rappelle, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, que la station paléolithique de Laugerie-Basse, qui fournit les plus anciens exemples de poignées zoomorphes (S. Reinach, *Répert. de l'art quatern.*, 106, 1; 110, 7), présente également le premier exemple de protomes adossées (id., *Sculpture*, fig. 308).

2. Hottenroth, *op. cit.*, I, xvi, 28.

3. Saglio, *Dictionn.*, s. v. *Acinace*, fig. 58.

poignard n'a rien d'exceptionnel. L'anthropomorphisation partielle ou totale de la poignée paraît, au contraire, avoir été un usage assez répandu. A la vérité il ne reste qu'un nombre peu élevé d'épées, sabres ou couteaux dont la poignée présente une figure humaine, mais nous savons que des poignées analogues furent exécutées en matières peu durables ¹. Si, comme il le faut bien, on ne tient compte que des exemplaires subsistants ², on doit, en Occident, y distinguer deux groupes, les poignées anthropomorphes et les poignées anthropoïdes à antennes. Celles-ci, qui apparaissent à la fin de la deuxième période hallstattienne, semblent bien, comme, après d'autres ³, je l'ai montré ici même ⁴, n'avoir aucun rapport avec celles du premier groupe, d'ailleurs très hétérogène, et procèdent simplement de l'achèvement intentionnel d'une silhouette anthropoïde obtenue par hasard. Quant aux poignées anthropomorphes sans antennes, les plus anciennes remontent à l'âge du bronze; on en trouve aussi à l'époque de Latène; à l'époque romaine, enfin, elles sont particulièrement nombreuses et se présentent sous des formes variées, têtes, bustes, figurines, mais exclusivement aux manches de couteaux (fig. 11 à 15) ⁵.

En Orient, on ne peut citer, sauf erreur, que deux exemplaires de cette classe. Tous deux sont égyptiens et portent non une figurine en pied ni même un buste, mais seulement une tête ⁶ comme l'épée de Iasili-Kaïa. Comme elle également, tous deux sont des armes à deux tranchants, et l'un de ces glaives présente à la garde une tête de taureau (fig. 10) comme,

1. Telle la poignée à visage d'un poignard égyptien; cette poignée est en bois; S. Reinach, *Sculpture*, fig. 153 = *Rev. archéol.*, 1926 ², p. 37, fig. 4.

2. J'ai énuméré et figuré les plus connus, in *Revue archéol.*, *loc. cit.*

3. S. Reinach, *Sculpture*, p. 51 sqq.

4. Paul Couissin, *les Glaives anthropoïdes à antennes*, in *Revue archéol.*, 1926 ², p. 32 sqq.

5. S. Reinach in Saglio, *Dictionn.*, s. v. *Culter*, p. 1583; cf. *Sculpture en Europe*, p. 66 sqq., et *Bronzes figurés*, p. 337 sqq.

6. S. Reinach, *Sculpture*, fig. 152 et 153 = *Revue archéol.*, *loc. cit.*, fig. 4 et 5. L'une de ces têtes est à quatre visages (ici fig. 10).

sur la poignée hittite, la fusée est composée de lions dont la tête affleure à la jonction avec la lame.

Ainsi tous les éléments constitutifs de l'objet sacré figuré sur la paroi de Iasili-Kaïa se retrouvent, identiques ou analogues, sur des armes authentiques. Cet objet n'est donc pas une sorte de composé imaginaire, artificiellement formé d'une divinité, d'un groupe de lions et d'une lame d'épée. C'est une épée ¹, probablement à lame de fer. Épée divine, assurément, ou dieu-épée, mais qui n'est pas foncièrement différente d'un certain nombre d'exemplaires réels trouvés en divers lieux et spécialement en Orient. Cette épée divine est-elle assimilable à Teshub ou à quelque autre divinité, cela est fort possible. Mais le fait important, semble-t-il, est que, comme plus tard les Scythes, les Hittites, au moins ceux du nord, pratiquaient au XIII^e siècle le culte de l'épée.

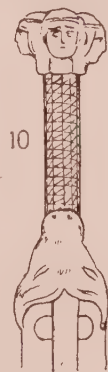


Fig. 10. — Poignard égyptien d'Aah-ho-Tep (Maindron).

IV

Sans vouloir ici traiter en détail du culte de l'épée dans l'antiquité, il est difficile de ne pas dire un mot de quelques-unes des nombreuses questions qui se posent à propos du dieu de Iasili-Kaïa. Pourquoi cette association de l'arme, des lions, de la tête humaine? Faut-il considérer comme divines toutes les armes dont la poignée figure, en tout ou en partie, des formes humaines ou animales? Existe-t-il un rapport d'origine entre le culte hittite de l'épée et les cultes

1. Telle est également l'opinion de M. E. Pottier. Le savant professeur, dont les articles sur l'*Art hittite* (in *Syria*, 1920 et suiv.) n'ont pas encore traité du groupe des sculptures du nord, veut bien m'écrire que, dans son cours de l'École du Louvre, il a interprété l'objet sculpté à Iasili-Kaïa « comme une arme symbolique personnifiant quelque divinité de la guerre » (Lettre du 20 février 1927).

similaires de la Scythie, de la Thrace, de la Gaule et, éventuellement, d'autres régions? Quel est, enfin, chez les Hittites du moins, le lieu d'origine de ce culte? A la plupart de ces questions on ne peut guère, semble-t-il, répondre que par des hypothèses.

La triple association — tête humaine, lions, épée — se réduit aisément à une association à deux termes. La présence de la tête symbolise simplement le caractère divin de l'épée représentée et indique un commencement d'anthropomorphisation de l'arme objet du culte, au moment où cet objet cesse d'être l'épée pour devenir la vertu divine de l'épée. Une tête se dégage de l'épée comme ailleurs elle se dégage du bouclier bilobé ou de la pierre de foudre ¹. Nous reviendrons plus loin sur cette évolution, mais notons dès à présent que l'association est seulement celle d'un dieu-épée avec des lions.

C'est là, vraisemblablement, l'un des innombrables exemples d'un syncrétisme fort ancien fondant en une seule divinité des génies primitivement distincts. L'Adad assyrien comme le Teshub hittite est à la fois un dieu-taureau et un dieu-foudre; Ishtar est lion et guerre, colombe et fécondité. Pour nous en tenir aux dieux-armes, le dieu-bouclier égéo-achéen est à la fois foudre, osier et taureau, Romulus-Quirinus est dieu-loup et dieu-lance, Juno Sospita est une chèvre et un bouclier ². Chez les Hittites, où le lion, comme dans tout l'Orient, paraît avoir été un dieu ancien ³ et probablement un dieu de la guerre, il n'est pas fort étonnant qu'il y ait eu syncrétisme entre le dieu-lion et le dieu-épée.

Ce syncrétisme, représenté par les épées assyriennes décorées de lions, l'est encore plus nettement par la grande figure cappadocienne. Peut-être faut-il le reconnaître également, à un stade plus évolué, dans les sculptures hittites

1. Ad. Reinach, *Itanos*, in *Revue d'Hist. des Religions*, t. LX, p. 336 sq. et fig. 11 et 13.

2. Cf. Ad. Reinach, *op. laud.*, in *Rev. d'Hist. des Religions*, t. LX, p. 337 t. LXI, p. 222, et *passim*.

3. Cf. Contenau, *op. laud.*, p. 36.

représentant des personnages à tête de lion ceints de l'épée ¹, et aussi dans une grande statue de Zendjirli, d'ailleurs considérée comme beaucoup plus récente, et dans laquelle la figure syncrétique de Iasili-Kaïa est résolue en ses éléments constitutifs (fig. 10 bis) ². Ici, en effet, nous avons, sculpté sur le piédestal, « un génie barbu agenouillé..., une épée passée dans sa ceinture et tenant de chaque main, par la crinière, un lion plus grand que lui ³ », tandis que la statue elle-même figure « un dieu barbu, l'épée à poignée arrondie passée dans une large ceinture ⁴ ». Il n'est pas impossible que dieu et génie représentent un même personnage, le dieu aux lions et à l'épée, comme le dieu-lion-épée de Iasili-Kaïa ⁵. C'est encore la même divinité que je reconnaîtrais volontiers dans les héros mésopotamiens et hittites qui plongent leur épée dans le corps du lion, type qui se perpétue sur un relief archaïque de Xanthos en Lycie ⁶, et qui, sans doute, donne naissance d'une part au motif persan du roi tueur de lion, de l'autre à l'Héraclès à l'épée des vases à figures noires ⁷.

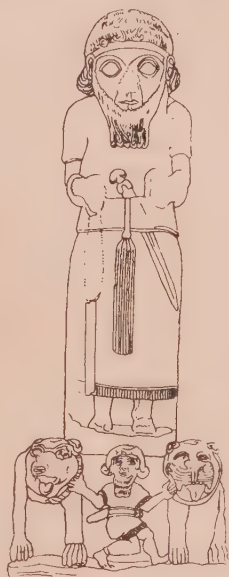


Fig. 10 bis.. — Statue de Zendjirli (Pottier).

1. Pottier, *l'Art hittite*, in *Syria*, 1921, fig. 78, 79, etc.

2. Id., *ibid.*, pl. XVI, fig. 101.

3. Id., *ibid.*, p. 111.

4. Id., *ibid.*

5. M. Pottier m'écrit qu'il préférerait y reconnaître Adad. Mais les deux interprétations ne s'excluent pas : Adad-taureau s'est fondu avec Adad-foudre; on ne voit pas pourquoi il n'existerait pas un Adad-épée, syncrétisme d'Adad et du dieu-épée.

6. Perrot, *Hist. de l'Art*, V, fig. 278.

7 Cf. Ad. Reinach, in *Revue archéol.*, 1909 ², p. 446.

V

Une association analogue (tête de taureau et tête humaine à quatre visages) se retrouve, nous l'avons noté, sur le poi-

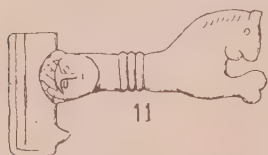


Fig. 11. — Manche de couteau gaulois. Alsace (S. Reinach).

gnard égyptien de la reine Aah-hotep (fig. 10); on peut citer aussi un couteau gaulois de Latène terminé par une protome de cheval avec une tête humaine à la garde (fig. 11)¹ et deux couteaux romains dont la poignée figure une tête humaine et une

hure de sanglier (fig. 12)². Il est bien difficile de dire si ces figurations, sur des objets d'époque et d'origine si diverses, ont la même signification qu'à Iasili-Kaïa³.

Pour nous borner, d'abord, aux poignées zoomorphes, comment discerner si les têtes d'animaux, parfois les animaux entiers, qui figurent au pommeau des couteaux et des sabres et, en Orient, des épées et des poignards, y sont placés pour des motifs religieux, magiques ou simplement décoratifs? La variété des espèces représentées complique encore la question. Le lion figure beaucoup plus rarement qu'on ne s'y fût attendu; nous avons rappelé sa présence sur l'épée des rois d'Assyrie et au pommeau du glaive du Gaulois du Capitole. Il figure aussi, parfois, au *parazonium* des empereurs romains⁴. Nous savons encore, par Aristophane, que les couteaux grecs, au ^{ve} siècle, portaient fréquemment une



Fig. 12. — Manche de couteau romain. Heddernheim (S. Reinach).

1. S. Reinach, *Sculpture en Europe*, fig. 181.

2. Saglio, *Dictionn. des Ant.*, fig. 2099, s. v. *Culter* (S. Reinach); S. Reinach, *Bronzes figurés*, n° 445 (d'où notre fig. 12).

3. Cf W. Deonna, *Unité et diversité*, in *Rev. archéol.*, 1914¹, p. 47.

4. Paul Couissin, *Armes romaines*, p. 385-386.

figurine de lionne ¹. L'aigle n'est fréquent qu'au pommeau des sabres grecs ² et du *parazonium* romain ou byzantin ³. On trouve le taureau sur un couteau d'Hissarlik ⁴, sur le poignard égyptien d'Aah-ho-tep, sur un couteau gaulois de Latène ⁵. J'ai signalé ci-dessus le sanglier sur deux couteaux romains (fig. 12); un autre couteau romain porte une tête de loup ⁶.

Si les sabres et les couteaux ne présentaient que ces animaux redoutables, il y aurait forte présomption en faveur d'une origine religieuse; mais on y trouve également des têtes ou protomes de chevaux en Assyrie ⁷, en Italie méridionale ⁸ et en Gaule ⁹, des béliers dans le Caucase et en Sibérie ¹⁰, des cervidés en Sardaigne ¹¹ et en Gaule ¹²; les têtes de cygnes et oiseaux divers sont fréquentes sur les poignards sibériens ¹³, les sabres des Perses ¹⁴, des Grecs ¹⁵, des Étrusques ¹⁶, des Ibères ¹⁷, des Gaulois ¹⁸, c'est-à-dire à peu près partout.

1. Aristoph., *Lysistr.*, 231. Le scoliaste précise que ces figurines étaient d'ivoire, mais il dit qu'elles représentaient des lions; l'emploi par Aristophane du terme féminin est peut-être amené par la plaisanterie que fait ici *Lysistrata*.

2. S. Reinach, *Répert. de vases*, I, 25, etc.

3. S. Reinach, *Répert. de reliefs*, III, 3; 430, etc.

4. S. Reinach, *Sculpt. en Europe*, fig. 183.

5. *Ibid.*, fig. 182. Peut-être faut-il voir une sorte de stylisation du taureau dans la forme simplifiée des antennes sur certains couteaux de l'âge du bronze (S. Reinach, *Sculpture*, fig. 160-161).

6. S. Reinach, *Bronzes figurés*, n° 441.

7. Hottenroth, *op. cit.*, I, xvi, 20 et 29.

8. Weege, *Oskische Grabmalerei*, in *Jahrb. des Inst.*, 1909, p. 126 (peint. 49).

9. S. Reinach, *Sculpt. en Europe*, fig. 181.

10. Chantre, *Recherches dans le Caucase*, pl. IV; Déchelette, *Manuel*, II, fig. 20₃ (*suprà* fig. 5 et 6).

11. S. Reinach, *op. laud.*, fig. 322.

12. Déchelette, *Manuel*, II, fig. 600.

13. *Id.*, *ibid.*, fig. 20₄; H. Read, *Guide... of the Bronze Age*, fig. 114 (*suprà*, fig. 7 et 8).

14. Grande mosaïque de Pompéi.

15. Sandars, *Weapons of the Iberians*, fig. 17 k.

16. S. Reinach, *Rép. de reliefs*, III, 445

17. Sandars, *op. laud.*, fig. 40.

18. Paul Couissin, *les Armes figurées... de la Gaule mérid.*, in *Rev. archéol.*, 1923², p. 33 et fig. 1; et *les Armes gauloises*, in *Rev. archéol.*, 1927¹, p. 173.

Il paraît, à la vérité, difficile de rattacher au culte belliqueux de l'épée la figuration de ces animaux pacifiques. Cependant les cygnes et autres oiseaux d'eau figurent également sur les casques et les boucliers, notamment au premier âge du fer¹, et leur présence y a, selon toute apparence, un but religieux ou magique². On remarque encore qu'en Occident les couteaux et les sabres (qui en procèdent) sont seuls munis de pommeaux zoomorphiques, et les sabres, du moins, le sont presque tous, alors que les armes à deux tranchants en sont toujours dépourvues; double particularité qui ne se présenterait sans doute pas si la présence de ces animaux n'avait qu'un rôle décoratif. Les manches de couteaux romains où l'on voit les bizarres et disgracieux assemblages d'une tête humaine, ici avec une hure de sanglier, là avec une protome de cheval, font tout l'effet de talismans. Enfin, certains de ces couteaux sont d'un maniement incommode à cause, précisément, de la présence de ces motifs, qui prennent de ce fait une importance toute particulière. Dans le couteau d'Hissarlik, par exemple, le taureau semble, comme à Iasili-Kaïa le groupe des lions, la partie essentielle autant et plus que la lame, et fait penser à un dieu-taureau qui serait en même temps un dieu-couteau. Il est donc probable qu'à l'origine au moins, et vraisemblablement assez tard, l'adjonction de l'élément animal au couteau et au sabre et, en Orient seulement, au poignard et à l'épée, eut un caractère religieux ou magique.

L'examen des poignées anthropomorphes conduirait sans doute à des conclusions analogues, si les exemples en étaient

1. Déchelette, *Manuel*, II, p. 433 sqq., 886 sqq. Cf. Paul Couissin, *Armes romaines*, p. 112 sqq.

2. Je n'ignore pas que, d'après Déchelette, ces oiseaux se rattachent au culte solaire (Déchelette, *Manuel*, *loc. laud.*). Mais, comme on verra plus loin au sujet du couteau d'Itsehoë, les oiseaux des pommeaux de sabres peuvent être issus de la syncrétisation d'un dieu-soleil avec un dieu-arme. Cf. Jean Charbonneaux, *Trois armes d'apparat du palais de Mallia*, in *Monuments Piot*, XXVIII, p. 16: « L'union de l'animal à la hache ne signifiait pas la sujétion de celui-là au pouvoir divin de celle-ci, mais plutôt l'alliance de deux forces mystérieuses qu'on voulait se rendre favorables. »

moins rares. Mais ces poignées, que j'ai énumérées dans un autre travail¹, sont vraiment peu nombreuses et, pour la plupart, peu caractéristiques. Plusieurs, cependant, semblent bien représenter des personnages divins, tels la tête à quatre visages du poignard d'Aah-ho-tep (fig. 10) et le buste aux torques du Musée d'Issoudun (fig. 13)². Mais l'un, surtout, est remarquable : c'est le couteau de bronze d'Itsehoe, exemplaire bien connu et souvent représenté³, dont la poignée est constituée par un petit personnage en pied tenant à deux mains une sorte de chaudron (fig. 14). La forme de cette poignée, comme la présence du taureau sur le couteau d'Hissarlik, est si incommode qu'on a peine à croire que ces couteaux aient été d'usage



Fig. 14. — Couteau d'Itsehoe, Dane-mark (Déchelette).

1. *Les Glaives anthropoïdes...*, in *Revue archéol.*, 1926², p. 37 et fig. 4 à 10.

2. A. Blanchet, in *Bull. de la Soc. des Ant.*, 1901, p. 160-165.

3. J. Lubbock, *L'Homme avant l'histoire*, fig. 31; cf. *Revue archéol.*, 1909³, p. 114, fig. 43, et 1926², p. 37, fig. 6; etc.

4. Il en est de même du couteau romain d'Epône, dont la poignée, constituée par un groupe de deux personnages, devait être bien mal en main. S. Reinach, *Bronzes figurés*, n° 435, d'où notre fig. 15.

5. J. Déchelette, *le Culte du Soleil aux temps préhistoriques*, in *Rev. archéol.*, 1909², p. 114.



Fig. 13. — Manche de couteau (ou de poignard) gaulois. Issoudun (A. Blanchet).



Fig. 15. — Manche de couteau romain. Epône (S. Reinach).

tôt — ou en même temps ¹ — représenter le dieu même du couteau, comme la tête de Iasili-Kaïa représente le dieu de l'épée.

J'incline donc à penser que ces figurations, humaines ou animales, sont des manifestations ou, tout au moins, des survivances d'un culte hoplolâtrique.

VI

Quant aux questions d'origine de ce culte dans le monde antique en général, et, en particulier, chez les Hittites, elles ne sont point aisées à résoudre. S'il était né seulement avec les armes métalliques, on pourrait admettre qu'il se répandit en même temps que ces armes et lui attribuer, comme à l'épée et au couteau de bronze, une origine orientale. Mais il y avait auparavant des poignards et des couteaux de pierre, d'os et autres matières non métalliques, et il est fort possible que, bien avant l'âge du bronze, le monde ait connu l'hoplolâtrie; cette hypothèse semble autorisée par la présence de rennes sculptés sur la poignée de quelques poignards paléolithiques. Dès lors il paraît très peu probable qu'on doive attribuer au culte de l'épée en général un lieu d'origine unique. La variété des espèces animales figurées à la poignée des armes semblerait aussi, quoique cet argument ne soit pas décisif, plaider en faveur de l'hypothèse polygéniste. Enfin, même aux âges des métaux, il semble que le culte du sabre et du couteau étant répandu en Europe et en Asie, celui de l'épée droite et du poignard ait été limité aux pays orientaux. Cette différence semble établir l'existence d'au moins deux centres d'origine.

Il paraît vraisemblable que l'apparition des métaux, dont le travail fut si longtemps une opération religieuse, eut sur le culte des armes la plus grande influence, et l'on peut croire

1. J'ai dit plus haut qu'à mon sens ces deux interprétations ne s'excluent point.

que les premiers poignards de cuivre, les premières épées de bronze, puis celles de fer, furent chaque fois considérées comme des divinités nouvelles, plus puissantes, naturellement, que celles dont elles avaient triomphé. S'il en est ainsi, le culte des armes à deux tranchants, en Orient, peut n'avoir eu qu'un seul lieu d'origine, la patrie même du poignard et de l'épée droite, c'est-à-dire, très vraisemblablement, l'Égéide. Il est vrai que nous n'en trouvons dans les monuments figurés égéens aucune représentation comparable à celles qu'ils nous fournissent pour le culte du bouclier ou celui de la hache, mais les statuettes de Petsofa, qui représentent des dieux au poignard, et chez lesquelles le poignard est assurément la partie la plus soigneusement modelée, sont peut-être des idoles, déjà anthropomorphiques, d'un dieu-poignard. Il est également possible qu'on doive rapporter au culte hoplolâtrique la belle épée de bronze, à poignée dorée et à pommeau de cristal, récemment trouvée à Mallia (Crète)¹. Cette épée, richement décorée, d'une longueur insolite, d'un type par ailleurs inconnu, dont la lame, malgré son poids et ses dimensions, est dépourvue de soie et montée simplement sur quatre rivets, cet objet, en un mot, « pratiquement inutilisable ² », n'était assurément pas une arme réelle, et l'on pourrait y voir, comme dans la hachette qui l'accompagnait, une arme sacrée, ou, plus exactement, une arme divine. Il se peut, d'ailleurs, que, si ce culte n'a pas laissé d'autres traces, la cause en soit dans le fait qu'il ait été éliminé de bonne heure par les autres cultes hoplolâtriques. En tous cas, l'épée triangulaire en bronze des Hittites (fig. 17)³ est assurément d'origine égéenne

1. Avec une lame de poignard très mince et une hachette de schiste travaillée en forme de panthère, le tout rapporté au minoen moyen III : J. Charbonneaux, *Trois armes d'apparat...*, in *Mon. Piot*, XXVIII, p. 1 sq.

2. Id. *ibid.*, p. 5. Pour ces diverses raisons, M. J. Charbonneaux voit dans cette épée « un objet de luxe, une arme d'apparat ». Mais l'antiquité a-t-elle connu des armes d'apparat? La hache-panthère est certainement un objet cultuel, sans doute un fétiche. Le caractère religieux de l'épée, bien que moins évident, me paraît néanmoins très vraisemblable.

3. Perrot, *Hist. de l'Art*, IV, pl. VIII E, fig. 321, 352, 361.

comme celle de leurs voisins d'Asie Mineure, les Shardanes, Sakkhala, Poulousati et autres qui figurent sur les monuments égyptiens, d'abord comme alliés des Hittites, puis comme envahisseurs ou comme auxiliaires de l'Égypte¹. Il est donc très probable que, si les Hittites ont pratiqué le culte de l'épée de bronze, ce culte leur est venu de l'Égée avec l'épée elle-même.

Mais le culte de l'épée de fer y a, je crois, une autre origine. L'idole de Iasili-Kaïa, qui en atteste l'existence en Cappadoce, paraît témoigner d'une influence non seulement étrangère à l'art hittite, comme l'ensemble de ces sculptures², mais étrangère au monde asiatique et méditerranéen, par conséquent septentrionale. C'est, en effet, la direction que semblent indiquer diverses coïncidences, trop nombreuses et trop précises pour être fortuites.

Les reliefs de Iasili-Kaïa sont, comme on sait, attribués au XIII^e ou au XII^e siècle³. Or c'est précisément au XIII^e siècle que remonte la plus ancienne mention connue de l'épée de fer; et cette mention est hittite, et c'est un roi résidant justement à Boghaz-Keui qui nous la fournit. On la rencontre, en effet, sur l'une des tablettes à inscriptions cunéiformes trouvées dans cette localité, qui nous a conservé le texte d'une lettre écrite à un Pharaon, Ramsès II probablement, par Khattousil, roi des Hittites vers 1300. A l'Égyptien, qui lui demande du fer pur, Khattousil répond qu'il n'en a plus en réserve, mais qu'en attendant qu'il puisse lui en procurer, il lui envoie une épée à lame de fer⁴. Ainsi, au début du XIII^e siècle, on fabriquait dans l'empire hittite des épées à

1. Maspero, *Hist. anc.*, II, p. 395, 462, 391, etc.

2. Contenau, *Glyptique syro-hittite*, p. 46.

3. Id., *ibid.*, p. 104.

4. E. Meyer, *Reich und Kultur der Hethiter* (1914), p. 76; E. Pottier, *l'Art hittite*, in *Syria*, 1920, p. 177. Cf. Chr. Blinkenberg, *le Pays natal du fer*, in *Mém. de la Soc. des Ant. du Nord*, 1920-24, p. 191-206. Traduct. de la lettre de Khattousil in *Anthropologie*, XXXV, 1925, p. 84. — La plus ancienne mention égyptienne du fer se trouve dans un texte religieux daté de la XII^e dynastie, vers 1250, sensiblement plus récent, par conséquent, que le texte hittite. Cf. Hall, in *Man*, 1903, p. 86, cité par Déchelette, *Manuel*, II, p. 543.

lame de fer, mais en assez petite quantité pour qu'une seule de ces armes constituât un présent royal : c'est dire qu'elles étaient alors toutes nouvelles. Peu après on sculptait à Iasili-Kaïa l'image de l'épée divine. Il me paraît difficile de ne point établir de rapport entre cette apparition de l'épée de fer et la figuration, à la même époque et dans le même lieu, d'un dieu-épée.

Mais d'où venait cette épée de fer? Au ^{xiv}^e siècle, et même au ^{xiii}^e, le monde méditerranéen d'une part, de l'autre toute l'Europe en sont encore à l'âge du bronze ¹. Il n'est donc pas impossible que, comme a tenté de le montrer M. Chr. Blinkenberg, l'origine du fer doive être placée tout au début du ^{xiii}^e siècle et sinon en territoire proprement hittite, du moins dans une région qui, à cette époque, faisait partie de l'empire hittite et qui est le littoral sud-est de la mer Noire ². Toutefois ce n'est pas, je crois, aux Hittites eux-mêmes qu'il faudrait faire honneur de la découverte du fer et de sa première utilisation pratique : avec J. de Morgan, je la rapporterais plutôt aux peuples du Caucase ³ qui, excellents métallurgistes ⁴, connaissaient, semble-t-il, le fer avant le ^{xiii}^e siècle ⁵ et qui pourraient bien avoir été les



16



17

Fig. 16, 17. — Épées hittites au ^{xiv}^e siècle, restituées d'après les reliefs de Zandjirli et de Carkémich.

1. Déchelette, *Manuel*, II, p. 544-546.

2. Chr. Blinkenberg, *loc. laud.*

3. J. de Morgan, *Mission au Caucase*, I, p. 202 et 208. — Déchelette, dans son étude des origines de la métallurgie du fer (*Manuel*, II, p. 541 sqq.), ne mentionne pas l'opinion de J. de Morgan, mais ne croit pas, en 1912, « qu'il nous soit encore possible de déterminer exactement le lieu d'apparition de l'industrie du fer » (*ibid.*, p. 544).

4. Cf. H. Hubert, *De quelques objets de bronze trouvés à Byblos, in Syria*, 1925, p. 27-29.

5. Depuis le ^{xx}^e siècle au moins, disent Chantre et de Morgan : Chantre, *Origine et ancienneté du premier âge du fer au Caucase*, in *Soc. d'anthrop. de Lyon*, 7 mai 1892, p. 13; J. de Morgan, *Mission au Caucase*, I, p. 192 et 208. — Toutefois cette date paraît beaucoup trop élevée. Cf. H. Hubert, *op. laud.*, p. 22.

introduceurs de l'épée de fer non seulement en Cappadoce, mais en Troade et même dans les Balkans ¹. Un fait assez

significatif semble confirmer cette dernière hypothèse, du moins pour ce qui regarde l'introduction de cette arme chez les Hittites : les reliefs les plus récents de Carkémich figurent des épées qui, en raison de la date relativement basse de ces reliefs (x^e-ix^e siècle ²), sont certainement à lame de fer (fig. 18) ³. Or, très différentes à la fois des épées de bronze figurées sur les monuments hittites plus anciens (fig. 16 et 17) ⁴ et des épées méditerranéennes ou assyriennes, elles rappellent au contraire de si près les épées caucasiennes

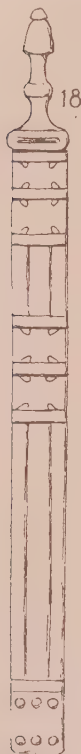


Fig. 18. — Épée hittite vers le ix^e siècle, restituée d'après les reliefs de Carkémich.

1. Cet événement, en Troade et dans les Balkans, aurait eu lieu au xi^e siècle d'après M. Stanley Casson, *Macedonia, Thrace and Illyrian* (1926), p. 156 (cité par M. S. Reinach in *Revue archéol.*, 1926 ², p. 293). Pour la Troade la date est peut-être un peu basse,

la Cappadoce, si voisine, ayant, comme on voit, connu l'épée de fer tout au début du xiii^e siècle.

2. E. Pottier, *l'Art hittite*, in *Syria*, 1920, p. 286.

3. E. Pottier, *ibid.*, fig. 12-15 et 17.

4. Id., *ibid.*, in *Syria*, 1920, fig. 23, 30; 1921, fig. 71, 72, 74, 77, 79, etc. — C'est, semble-t-il, une épée de bronze (du type égéen à fronton, ici fig. 17) que portent, à Iasili-Kaia, les deux personnages (*suprà* fig. 2) qui s'avancent vers le dieu-épée. Cette constatation, si elle est exacte, fait entrevoir de curieuses hypothèses sur le rôle de ces personnages.

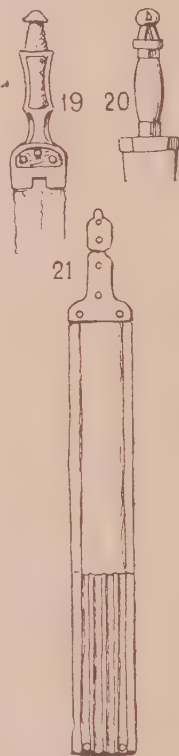


Fig. 19, 20, 21. — Épées caucasiennes à lame de fer. — 19 et 21, Mouçi-Yéri; 20, Sadaklo. Arménie (de Morgan).

(fig. 19-21) ¹ qu'il est difficile de douter qu'elles en procèdent.

Ainsi l'industrie du fer serait née chez les peuples du Caucase et c'est d'eux que les Hittites auraient reçu, avec l'épée de fer, le culte de cette arme nouvelle.

Une telle origine expliquerait bien des choses : et d'abord que la forme de l'épée de Iasili-Kaia soit septentrionale, étant celle non plus de l'épée de bronze égéenne, mais de l'épée de fer caucasienne. Elle expliquerait aussi que la figuration de cette nouvelle divinité apparaisse à Iasili-Kaia, chez un peuple d'antique civilisation, sous un aspect si primitif, si proche de la forme brute conservée plus tard en Scythie; et qu'elle apparaisse à l'extrême nord de l'empire hittite et au moment où celui-ci domine sur des régions voisines du Caucase; et enfin qu'elle n'ait pas eu le temps de se propager vers le sud, le premier empire hittite, celui de Boghâz-Keui ayant succombé dès le siècle suivant ².

Tandis que le culte de l'épée, sous sa forme élémentaire du moins, s'éteignait en Asie, en Europe les Caucasiens le transmettaient aux Scythes, chez qui, six siècles plus tard, Hérodote en retrouvait la pratique fidèlement conservée.

VII

Quelle que soit la valeur de ces hypothèses d'origine, si des monuments cités ci-dessus on accepte les interprétations que je propose, il paraît possible, en ordonnant les plus significatifs de nos exemples, de reconstituer la série logique et vraisemblablement chronologique des figurations du dieu-épée.

Le premier stade nous est fourni par la façon dont le représente les Scythes : sur un monticule de fagots couronné d'une plate-forme chaque nation scythique plante un vieil acinacés

1. J. de Morgan, *op. laud.*, I, fig. 37, 42, 43; pl. III, 1.

2. Contenau, *Glyptique*, p. 11.

de fer ¹ « et telle est leur image d'Arès ² ». C'est donc, à ce premier degré, une épée ordinaire qui est le dieu, ou, si l'on préfère, la demeure du dieu. La distinction, d'ailleurs, ne doit pas se faire encore très nettement. C'est, comme on sait, une croyance fort répandue dans les civilisations primitives que toute chose utile ou nuisible possède une qualité spéciale à laquelle elle doit son effet propre, une force mystérieuse et latente, le *mana* des Mélanésiens. « C'est lui qui fait que le filet prend, que la maison est solide, que le canot tient la mer... Dans la flèche, il est ce qui tue ³ », et aussi dans la lance et dans le glaive; il est, dans le casque, la cuirasse ou le bouclier, la puissance qui en fait des objets protecteurs. L'arme, offensive ou défensive, n'a d'efficacité que parce qu'elle est ἐμφυχος, animée d'un souffle divin ⁴. Il suffit donc de l'adorer en elle-même et il est inutile de lui chercher aucun symbole. On se contente de détourner de l'usage courant une épée ordinaire, à laquelle on rend un culte comme au représentant de la « race des épées ». Ce premier stade pourrait être dit « de l'épée divine ». Il a pour correspondant, dans l'évolution du culte totémique ⁵, celui où l'espèce choisie est vénérée en un individu seul objet du culte, animal ou arbre sacré, Apis, par exemple, ou le laurier de Delphes, éventuellement représenté sous sa forme naturelle.

1. L'*acinaces* est une arme droite à deux tranchants (Saglio, *Dict. des Ant.*, s. v. *Acinaces*) et non un cimenterre, comme on traduit le plus souvent. Il importe, nous l'avons vu, de distinguer le culte du sabre, commun à l'Europe et à l'Asie, de celui de l'épée et du poignard qui paraît particulier à l'Orient.

2. Hérodote, IV, 62, 3.

3. Hubert et Mauss, *Théorie générale de la magie*, p. 111. — Chez les Sioux le mot *wakan* a un sens analogue : les armes sont *wakan*, elles contiennent un pouvoir divin. Cf. Dorsey, *Siouan Culcs*, p. 365, cité par Lévy-Bruhl, *Fonctions mentales* ³, p. 145.

4. Cf. Philon de Byblos, in *Fragm. Hist. graec.*, III, 568 : « λαῖοι ἐμφυχοι ». cité par Ad. Reinach, *Itanos*, in *Rev. d'Hist. des Religions*, t. LX, p. 336. — Il ne semble pas qu'il y ait lieu de rechercher d'autre origine au culte des armes. Les armes sont de puissantes divinités et leur *mana* ne mérite pas moins la vénération que celui de la terre féconde, du soleil, des arbres, des animaux.

5. Sur ces divers stades du totémisme, voir notamment S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, I, p. 11-12.

Au second stade le *mana* n'est plus seulement comme sous-entendu. Il semble que l'objet même de la croyance a évolué. Ce n'est plus tant l'épée elle-même, confondue avec sa vertu surnaturelle, que cette vertu, distinguée, personnalisée en une divinité. L'épée sacrée, objet du culte, est fabriquée spécialement à cette fin et l'esprit qui l'habite est exprimé plastiquement par une représentation totale ou partielle¹. Cette divinité, nous l'avons vu, est le plus souvent animale, mais parfois humaine. A ce stade, d'ailleurs, le culte de l'épée se combine avec ceux d'autres divinités dont plusieurs sont déjà issues de syncrétismes antérieurs, et il en résulte des figurations plus ou moins complexes, dont les éléments se retrouvent, au stade suivant, dans la multiplicité des attributs d'une même divinité. Ces représentations syncrétiques se voient par exemple sur le relief de Iasili-Kaïa, le poignard d'Aah-ho-tep, le couteau d'Itzehoe, les couteaux gaulois et romains. Ce deuxième stade, où le fétiche se transforme en idole, est celui du dieu-épée et correspond au stade où le totem s'est transformé en divinité et où cette divinité s'exprime plastiquement par des images semi-animales et semi-humaines.

Enfin, dans un troisième stade, la divinité s'est entièrement dégagée du fétiche et se représente par un dieu armé de l'épée. C'est le stade nettement anthropomorphe du dieu-de-la-guerre, où l'épée, primitivement essentielle, est réduite au rôle d'accessoire ou d'attribut. Tel se présente le dieu de Zendjirli, et, comme on a vu, je pense reconnaître des figurations de ce même dieu dans toutes les divinités hittites armées de l'épée — sans préjudice d'autres dénominations² — ou tout au moins dans celles où se retrouvent, associés ou confondus, les trois éléments dieu, lion,

1. Ce n'est pas à dire, naturellement, que toutes les armes à pommeau anthropomorphe ou zoomorphe doivent être tenues pour objets cultuels; mais il est probable que, primitivement du moins, la présence de ces figurations eut pour objet de sanctifier l'arme et d'accroître, par conséquent, sa puissance par la représentation plastique de sa divinité.

2. Cf. *suprà*, p. 121, note 5; p. 124, note 2; p. 126, note 1.

épée. Il est fort possible qu'on doive, avec Ad. Reinach ¹, voir au moins un souvenir de la même divinité dans les peintures des vases grecs archaïques où le dieu-lion Héraclès combat avec l'épée. Ce stade est, dans l'évolution totémique, celui où la chouette, l'aigle, le lézard ne sont plus que des attributs d'Athéna, de Zeus et d'Apollon.

Dans aucun de ces trois stades d'ailleurs, l'hoplolâtrie ne se présente à l'état rigoureusement pur, état dans lequel elle est naturellement aniconique. Le fait de soustraire à l'usage habituel une épée, même morphologiquement quelconque, pour en faire l'objet d'un culte, toutes les autres épées étant pour ainsi dire laïcisées et réduites à l'état d'auxiliaires inertes de la volonté de l'homme, ce fait indique déjà une évolution. Dans l'état primitif toutes les épées seraient sacrées, de même que dans le pur totémisme tous les animaux d'une race sont tenus pour totems ². Cet état a-t-il existé? On pourrait déjà le supposer par analogie avec ce qui s'est passé pour le totémisme. Mais certains exemples modernes semblent en apporter la preuve : en Mélanésie, par exemple, ce sont toutes les flèches enchantées (et tenues pour empoisonnées) qui possèdent le *mana* qui tue, et « c'est à leur *mana* et non pas à leur pointe qu'on attribue leur efficacité véritable ³ ». Chez les Sioux du XIX^e siècle, « un homme *prie ses armes* au jour de la bataille ⁴ », non point telle arme spécialement tenue pour sacrée, mais des armes quelconques, divines (*wakan*) en tant qu'armes. Quoique nous n'ayons, que je sache, aucune indication de ce genre pour ce qui concerne l'épée antique, il semble qu'on puisse tenir pour très vraisemblable que son culte a passé par ce stade primitif.

Tels sont, autant qu'on le peut conjecturer, les quatre états principaux par lesquels a passé le culte de l'épée. Arrivée

1. Ad. Reinach, in *Revue archéol.*, 1909 ², p. 446.

2. S. Reinach, *Cultes*, I, p. 62.

3. Hubert et Mauss, *loc. laud.*

4. Dorsey, *Siouan Cults*, p. 365, cité par Lévy-Bruhl, *Fonctions mentales*, p. 145.

au point où elle n'est plus qu'un attribut du dieu, l'arme cesse complètement d'être l'objet d'un culte, elle perd tout caractère religieux, et quand, pour en augmenter l'efficacité, pour ajouter à sa puissance considérée désormais comme naturelle, pour lui rendre, plutôt, une puissance surnaturelle qu'elle a cessé de posséder par elle-même, on la munit de croix, de cercles, de swastikas, de gorgoneions, de signes magiques empruntés à d'autres cultes, cette sanctification d'un objet qui fut longtemps sacré atteste le complet abandon et jusqu'à l'oubli de l'hoplolâtrie primitive.

Paul COUISSIN.

Aix-en-Provence, mars 1927.

COMMENTAIRE
D'UN PASSAGE DE L' « ÉNÉIDE »

(IV, 483-486.)

. sacerdos,
Hesperidum templi custos, epulasque draconi
Quae dabat et sacros servabat in arbore ramos, (485)
Spargens humida mella soporiferumque papaver.

Traduction littérale : « Une prêtresse, gardienne du sanctuaire des Hespérides, qui donnait au dragon sa nourriture et conservait les rameaux sacrés sur l'arbre, répandant du miel liquide mêlé de pavot soporifique. »

La plupart des éditeurs et commentateurs, jusqu'à ce jour, expliquent que la prêtresse garde, pour sa part, les rameaux sacrés sur l'arbre en nourrissant le dragon qui veille sur lui et, pour ce faire, en répandant sur le sol à son usage et pour qu'il s'en nourrisse un sirop de miel et de pavot. (Toutefois Servius commente *spargens* par *miscens*. Le résultat est le même.)

Le vers 486 ne serait donc que le développement des mots précédents (*epulasque draconi Quae dabat*). Les autres commentateurs, avec Jahn, sont, on va le voir, d'un avis différent.

« Ce vers (486), dit l'édition Benoist (1882), résumant les travaux des commentateurs antérieurs, offre des difficultés; on se demande pourquoi la gardienne du dragon lui donne du pavot, puisque, au contraire, il doit toujours être éveillé ¹.

1. Servius : *incongrue videtur positum, ut soporifera species pervigili detur draconi*. — Au contraire, il est tout indiqué que la Sibylle jette à Cerbère (*En.*, VI, 420) :

Melle soporatam et medicatis frugibus offam.

Jahn dit que ce pavot et ce miel sont destinés à ceux qui approchent du jardin et qu'on écarte au moyen de ce breuvage. Wagner et Forbiger rejettent cette explication et disent d'une façon assez plausible que cette nourriture pouvait n'avoir pour but que d'atténuer la fureur du dragon à l'égard de ses gardiens. Dübner ajoute que le miel et le pavot étaient les mets offerts au serpent du Parthénon et du temple d'Épidaure. Virgile, par analogie, aurait donc supposé qu'on le donnait au dragon des Hespérides. D'autres enfin condamnent ce vers comme interpolé et Ribbeck le replace au milieu des cérémonies magiques de Didon après le vers 517. »

L'abondance et la diversité des commentaires montre que la difficulté est, en effet, assez épineuse. Elle est restée sans solution depuis; l'édition Plessis et Lejay se contente de mentionner à ce vers le commentaire de Dübner, ci-dessus.

La pire solution, et qu'il faut rejeter d'abord, en bonne méthode, est celle qui supprime ou déplace le vers 486. Après le vers 517, d'ailleurs, il paraîtrait encore adventice; et l'on n'expliquerait pas plus aisément la raison d'être, à cet endroit, de ce miel et de ce pavot.

Je crois qu'il faut rejeter aussi toute explication de ce passage qui donne ces ingrédients comme l'aliment servi par la prêtresse au dragon. Reportons-nous au texte : « Qui donnait au dragon sa nourriture et conservait les rameaux sacrés sur l'arbre, répandant... » Pourquoi le poète, ayant mentionné le fait que la prêtresse alimente le dragon, passerait-il à une autre idée : « et elle conservait les rameaux sacrés... », pour revenir ensuite au mode d'alimentation du dragon? En quoi, d'ailleurs, ce détail oiseux nous intéresserait-il? Le miel et le pavot rendent-ils le gardien plus vigilant? Virgile attribue à la prêtresse un rôle de co-gardienne ou, du moins, de conservatrice, le texte est formel. En outre, quelle bizarrerie ce serait, si le miel et le pavot servaient de pâture au dragon, de la lui disséminer (*spargens*) (sur le sol)? — et liquide, par-dessus le marché! au lieu de lui servir ce mets à la même place, dans une écuelle ou sur une pierre creuse, par exemple! *Spargere* ne signifie-t-il plus : *répandre*

en gouttelettes, par aspersion, ou bien : disséminer, répandre de place en place (par ex. sur le sol)?

La première objection signalée par Benoist, après Servius, est très forte. Pourquoi donner comme nourriture à un gardien, dont la férocité est, pour ainsi dire, la raison d'être, du miel (émollient) et du pavot (soporifique)? Wagner et Forbiger expliquent bien que « cette nourriture pouvait n'avoir pour but que d'atténuer la fureur du dragon à l'égard de ses gardiens ». Mais comment n'ont-ils pas vu qu'ils atténuent, du même coup, sa fureur à l'égard de tout venant?

Quant à la suggestion de Dübner, elle semble intéressante, à la bien prendre. Il est certain qu'on n'a jamais alimenté un serpent d'une décoction ou d'un sirop de miel et de pavots : tous les serpents, sans exception, se nourrissent et ne peuvent être nourris que de proies vivantes; ils refusent tout autre aliment. Aussi Dübner ne dit-il pas qu'on nourrissait ces serpents sacrés de miel et de pavots, mais seulement que ce mets leur était offert. Il ne s'ensuit pas que ces animaux le consommassent. Et, en réalité, ce mets offert aux serpents sacrés n'était pas plus consommé par eux que les libations analogues par les morts, à qui on les offrait : les morts étaient simplement *censés* les consommer, et cela suffisait. On s'explique bien aussi pourquoi, voulant conserver dans un temple un serpent sacré, les prêtres lui offraient, magiquement, du miel et du pavot : du miel, c'est-à-dire des sucreries, dirions-nous, pour le retenir ou le calmer; le pavot, pour l'assoupir et l'empêcher de divaguer.

Jahn a bien vu que le liquide préparé par la prêtresse — qui est aussi une magicienne, ne l'oublions pas — doit être un aliment magique, que les deux ingrédients sont destinés à calmer (le miel) et à assoupir (le pavot). Il n'a erré que sur ce point : quels étaient les êtres que la prêtresse voulait calmer et assoupir, ou plutôt il n'a pas fait la discrimination qui s'impose. Ce ne pouvait être des hommes ou des animaux qu'on voulait, par ce moyen, calmer et assoupir, non écarter : de ceux-là, le dragon se chargeait. Il ne restait donc que des êtres malfaisants invisibles, capables de briser les rameaux

sacrés que la prêtresse, par sa magie, « conservait sur l'arbre », parce qu'ils ne devaient en aucun cas en être détachés (tabous).

Les arbres sacrés, en effet, — et l'on en trouve dans toutes les mythologies, — ne peuvent être transplantés, coupés, même émondés, ni en un mot *touchés*, à moins d'être au préalable « désécrés » par une cérémonie magique inverse de la consécration. Même leurs fruits ne peuvent être cueillis : « Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point », dit Iahveh dans la *Genèse* (III, 3) à propos des fruits d'un autre arbre sacré. Hercule, qui prit quelques-uns de ses fruits à l'arbre des Hespérides, grâce à sa nature héroïque et après avoir tué le dragon, eut soin de les reporter sur l'arbre ou du moins, suivant une autre version, dans l'assemblée des dieux ¹.

Ces êtres malfaisants, mais invisibles, donc insaisissables pour le dragon, sont les *esprits* aériens, malfaisants ou simplement malicieux, et d'abord les Vents et les Tempêtes, capables non seulement d'ébrancher les arbres, mais même de les briser ou de les déraciner. C'est contre ces méfaits possibles des génies de l'air que la prêtresse asperge les rameaux sacrés, ou l'air et le sol autour d'eux de place en place en faisant le tour de l'arbre, afin d'intercepter tout passage du dehors au dedans de la circonférence magique ainsi tracée. Elle répand donc à dessein du miel qui amadouera les Vents, de quelque côté qu'ils se présentent, et qui, de plus, les assoupira, grâce au pavot sournoisement incorporé au miel. Des entourages analogues, de protection magique, ne sont-ils pas encore pratiqués par nos paysans ?

Les Vents sont, en effet, des *δαίμονες* ; on leur offrait des libations et des sacrifices. On sait qu'ils sont naturellement furieux : n'ont-ils pas pour pères les Titans (cf. *Énéide*, I, 52-63 et 132 ; et au chant III, 211, sq., l'épisode des Harpies) ? Les magiciennes ont pouvoir sur eux, notamment Circé,

1. Pour les références, voir *Dict. des Ant.* art. *Hercules*, et, plus loin, pour l'action des magiciennes sur les Vents, art. *Venti*.

Calypso. Un des offices de la magie était de calmer les Vents. Médée conjure les Tempêtes. Elle invoque aussi les Vents, parmi d'autres divinités de la nature, afin qu'ils favorisent ses sortilèges, quand elle se prépare à rajeunir Eson :

*Nox, ait, arcanis fidissima, quaeque diurnis
Aurea cum luna succeditis ignibus astra,
Tuque, triceps Hecate, quae coeptis conscia nostris
Adjutrixque venis; cantusque artesque magarum,
Quaeque magis, Tellus, pollutibus instruis herbis,
AURAEQUE et VENTI, montesque amnesque lacusque,
Dique omnes nemorum Dique omnes noctis adesle.*

(Ovide, *Métamorphoses*, VII, 197, sq.).

Les Vents donc et, en général, les génies malfaisants ou malicieux qui se véhiculent par les airs, tels sont les êtres que la prêtresse veut *charmer* dans ce vers 486, où elle ne fait plus acte de nourricière à l'égard du dragon, mais de magicienne à l'égard de l'arbre-tabou contre les ennemis éventuels que le dragon était incapable d'arrêter par lui-même. Il ne fût venu, sans doute, à l'esprit d'aucun ancien de protéger les fruits d'un arbre contre les voleurs, ou ses feuilles contre les bestiaux, à l'aide de miel, fût-il magique — ni qu'un dragon fût capable d'arrêter une divinité, manifestée ou non, ou simplement une force de la nature divinisée. Dans le premier cas, c'est le dragon qui sert de protection; dans le second, c'est le miel mêlé de pavots. Les deux moyens de défense sont donc complémentaires.

A. I. TRANNOY.

UNE MINIATURE INÉDITE DU XIII^e SIÈCLE

REPRODUISANT

UNE ŒUVRE PERDUE DE PIETRO CAVALLINI ¹

Vasari, énumérant les œuvres attribuées à Pietro Cavallini, insiste spécialement sur l'une d'elles qu'il considère comme la plus importante : la fresque de la voûte du chœur à Santa Maria in Aracoeli, représentant la Sibylle tiburtine avec l'empereur Octavien : *(ma la migliore opera, che in quella città facesse, fu nella chiesa d'Araceli sul Campidoglio; dove dipinse in fresco nella volta della tribuna maggiore la nostra Donna col figliuolo in braccio, circondata da un cerchio di sole, e abbasso Ottaviano Imperatore, al quale la Sibilla Tiburtina mostrando Gesù Cristo, egli l'adora; le quali figure in quest' opera, come si è detto in altri luoghi, si sono conservate molto meglio che l'altre, perchè quelle che sono nelle volte sono meno offese dalla polvere che quelle che nelle facciate si fanno ²...)*. Malheureusement, toutes les peintures du chœur de la basilique aracoélienne devaient disparaître peu de temps après que Vasari eût écrit ces lignes. En 1575, d'importants travaux de restauration modifièrent tout le chœur de la basilique et en 1565, Niccolò Trometta da Pesaro fut chargé d'y exécuter de nouvelles peintures ³. La scène décrite par Vasari paraît cependant avoir existé encore au xvii^e siècle, puisque Baldinucci affirme qu'en 1659 elle pouvait être vue dans une

1. Pour toute cette question, voir encore : Al. Busuioceanu, *Pietro Cavallini e la pittura romana del Duecento e del Trecento*. Appendice II (*Ephemeris Dacoromana*, annuaire de l'École roumaine de Rome, III, 1925, p. 405-406).

2. Vasari, *Le vite*, éd. Milanese, 1878, vol. I, p. 539.

3. P. Casimiro Romano, *Memorie istoriche della chiesa e convento di Santa Maria in Araceli*, Roma, 1736, p. 30 et 141.

lunette du réfectoire du monastère¹. Après cette date, la fresque disparaît définitivement.

Les fréquentes erreurs de Vasari en ce qui concerne ses attributions à Cavallini, ainsi que le silence observé à ce sujet par Ghiberti — la source principale pour le maître romain — ont fait même douter que cette œuvre appartînt réellement à Cavallini. Elle fut ainsi peu à peu oubliée ou négligée même par les historiens de l'art.

Un hasard heureux nous a mis sur les traces d'une copie contemporaine de la fameuse fresque. M. le docteur Robert Eisler a attiré, il y a quelque temps, mon attention sur un document publié en 1740 par Muratori qui mentionnait la fresque aracoelienne, sans en nommer toutefois Cavallini comme l'auteur. Il s'agit d'un manuscrit de 1285, contenant une version poétique de la légende de la Sibylle tiburtine et illustré par une miniature reproduisant la fresque de l'Ara-coeli². Muratori a même publié une gravure d'après cette miniature, gravure très imparfaite et ne permettant pas de juger du style même de l'œuvre. Quant à l'original, qui n'avait été mentionné par aucun des historiens de Cavallini, il restait encore inconnu.

Des recherches ultérieures nous ont permis de le retrouver à la Bibliothèque Estense de Modène (*cod. lat.* 461). A la page 92 du manuscrit figure la miniature copiée autrefois par Muratori³; elle correspond entièrement à la description de Vasari.

La scène est divisée en deux plans. En bas, une architecture conventionnelle représente une grande porte flanquée de deux tours à double étage, surmontées de quelques édifices. C'est, vraisemblablement, la porte d'un palais ou d'une

1. F. Baldinucci, *Notizie de' professori di disegno da Cimabue in quà*, Firenze, 1768, vol. II, p. 11.

2. Muratori, *Antiquitates ital. med. aevi*, vol. III, p. 880 B.; voir aussi, Muratori, *Rerum ital. script.*, t. VIII, p. 1069 et suiv.

3. Nous devons ces renseignements à l'amabilité de M. le D^r Fava, directeur de la Bibliothèque Estense; la photographie que nous reproduisons dans cet article, et qui nous a été prêtée par M. le D^r Eisler, est due à la complaisance de M. Emmanuele Barrabino, de Gênes.

ville; où y reconnaîtrait difficilement l'image du Capitole même, ou la légende était localisée. Devant cette porte se tiennent les deux personnages, vêtus à l'antique; l'Empereur, qui porte une couronne, et la Sibylle tenant un livre, s'entre-tiennent avec vivacité¹. Tous les deux montrent la figure de la Madone qui occupe le plan supérieur de la miniature. Assise sur un trône sans dossier, tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus et, de chaque côté, un ange, la Madone est entourée d'une mandorle de nuages stylisés. La scène n'est accompagnée d'aucune inscription.

Faut-il voir réellement, dans cette image, la reproduction d'un original de Cavallini? Voilà ce qui est plus difficile à dire. La date et le style de la miniature ne seraient pas pour contre-dire une semblable hypo-



Fig. 1. — Copie d'après Cavallini.

thèse. L'an 1285 correspond à l'époque où le peintre était occupé à ses travaux de St.-Paul-hors-les-murs et il est probable qu'il avait commencé à travailler à Rome dès 1273,

1. Le livre était l'attribut traditionnel de la Sibylle tiburtine. L'iconographie du moyen âge ne faisait que suivre à ce sujet un passage de Lactance qui, mentionnant la Sibylle tiburtine, ajoutait: *quæ Tiburi colatur ut dea juxta ripas amnis Anienis, cujus in gurgite simulacrum ejus inventum esse dicitur, tenens in manu librum*. Lactance *Divin. Instit.* lib. I cap. VI.

lorsqu'il est signalé à Sainte-Marie Majeure à côté de son maître probable, Cimabué¹. Il ne serait donc pas impossible qu'il ait aussi travaillé alors à Sainte-Marie in Aracoeli. D'autre part, le style de la miniature n'est pas trop en désaccord avec le caractère des premières œuvres de Cavallini. L'archaïsme des architectures byzantines se retrouve dans toutes les peintures de l'époque et on pourrait le reconnaître aussi dans les copies qu'on a conservées d'après les fresques exécutées par Cavallini à Saint-Paul. Il est vrai que dans les architectures de ses œuvres ultérieures on remarque des formes plus logiques, ainsi que des détails décoratifs autres que les feuilles stylisées qui ornent l'architecture de cette miniature. Mais il n'est pas impossible que le miniaturiste ait modifié le modèle qu'il copiait en y introduisant quelque peu sa propre fantaisie. Ce qui pourrait soulever un doute plus sérieux serait le silence de Ghiberti, qui ne parle d'aucune fresque cavallinienne à Aracoeli. On sait combien les informations du Florentin sont exactes et précises en ce qui concerne Cavallini et l'on connaît les multiples erreurs de Vasari à ce sujet. Il serait même étonnant qu'il n'eût existé à Aracoeli aucune représentation antérieure au XIII^e siècle de cette légende si intimement liée à la fondation même de l'église. Mais nous sommes ici dans le domaine de l'hypothèse et la miniature à elle seule ne peut résoudre la question. Faisons donc crédit, jusqu'à nouvel ordre, à l'assertion de Vasari.

Si cette question ne peut être résolue, la miniature présente un autre intérêt qui la rend précieuse en elle-même : c'est qu'elle nous conserve la plus ancienne représentation iconographique de cette légende si caractéristiquement romaine. Lionello Venturi a publié une petite étude sur l'iconographie de cette scène, en citant tous les exemples qui lui étaient connus². Il n'indiquait que trois représentations datant du moyen âge : 1^o un petit panneau du Musée de Stutt-

1. Voir Al. Busuioceanu, *op. cit.*, p. 265 et suiv.

2. Lionello Venturi, *Una rappresentazione trecentesca della Leggenda di Augusto e della Sibilla Tiburtina* (Ausonia, I, 1906, p. 93 et 95).

gart (n^o 465), daté de 1358 et attribué par Venturi à Paolo Veneziano (cité aussi par Cavalcaselle); 2^o un bas-relief, aujourd'hui perdu, qui décorait autrefois l'arc d'un retable à Aracoeli et qu'il juge, d'après P. Casimiro, comme l'œuvre d'un grossier marbrier romain de la fin du XIII^e siècle ou peut-être du commencement du XIV^e; 3^o la gravure publiée par Muratori, dont l'original lui était inconnu¹. A ces représentations, Venturi assignait deux sources différentes : l'une plus récente et plus complète, reproduite dans le panneau de Stuttgart et reconnue par Venturi dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine; l'autre, plus ancienne, celle de la gravure publiée par Muratori et reproduite, aussi, d'une façon incomplète, par le marbrier romain. Il est évident que cette source n'était autre que la fresque d'Aracoeli, constituant, pour ainsi dire, le modèle officiel de cette scène.

Cette fresque était-elle aussi la première élaboration iconographique de la légende? Il serait plus difficile de l'affirmer. En tous cas, elle en fournissait le type définitif, type qui nous a été heureusement conservé dans la miniature que nous venons de décrire.

AL. BUSUIOCEANU.

Ancien membre de l'École roumaine de Rome.

1. Il ne citait pas la fresque de l'Aracoeli, mais il énumérait quelques autres représentations plus récentes : une fresque perdue de Ghirlandajo, décorant l'arc de la chapelle Sassetti à la Sainte-Trinité à Florence (mentionnée par Vasari); une fresque de Peruzzi à Fontegiusto; un tableau de Falconetto au Musée de Vérone, et un tableau de la coll. Layard à Venise, qu'il attribuait à un élève de Cima da Conegliano. Sur l'original d'Este, Venturi remarquait : *Di questo codice non si ha più traccia nella Biblioteca Estense*.

— Pour les œuvres flamandes et françaises qui aux XV^e et XVI^e siècle, reproduisent cette scène en s'inspirant à d'autres sources, voir Em. Mâle, *l'Art religieux de la fin du Moyen Age en France*, Paris, 1925, p. 255, note 5.

CHRONIQUE D'ARCHÉOLOGIE HOLLANDAISE

L'inauguration du *Musée Carnegielaan* à la Haye (20 décembre 1924) a doté cette ville, grâce à M. le docteur C. W. Lunsingh Scheurleer, de la collection d'antiquités qui lui manquait. On sait combien la Haye est riche en peintures (Mauritshuis, Musée municipal, collection de Mme Kröller, etc.). L'art médiéval est moins bien représenté (au Musée des Arts et Métiers, annexe de l'Académie de ce nom, et surtout au Musée des Moulages, richement doté par M. Scheurleer). C'est la réunion de la collection privée d'antiques de ce généreux amateur à celles de MM. de Bissing (Égypte) et von der Heydt (sculptures de l'Extrême-Orient) qui a fourni le fonds du nouveau Musée d'Antiques. Les grandes sculptures font encore défaut, mais les arts mineurs sont bien représentés.

L'édifice, d'une disposition très simple, s'élève près du Palais de la Paix. L'éclairage en est très bien disposé : lumière d'en haut dans les cabinets, lumière bilatérale très haute dans les salles, de manière à ce que l'ombre soit réduite au minimum.

La 1^{re} salle contient la sculpture égyptienne de l'Ancien et du Moyen Empire, la 2^e celle du Nouvel Empire (notez la collection de Tell el Amarna), la 3^e les monuments des époques saïte et perse. Les salles 4, 5, 6 abritent la collection van der Heydt. Les cabinets sont en général réservés aux menus objets de même époque que ceux des salles; mais les cabinets voisins des salles 4, 5, 6 contiennent une partie de la collection hellénistique, romaine et copte provenant d'Égypte. Les cabinets de la salle 7 renferment une collection de fragments de Naucratis et une collection chypriote. Puis commence la série des terres cuites, du géométrique aux temps romains, conduisant à l'importante salle 9 avec sa grande réunion de trouvailles faites à Tarente, spécialité de M. Scheurleer. Au milieu de la salle se dresse la statuette d'une femme assise, qui chante en s'accompagnant de la cithare (prov. indiquée. Tarente, mais plutôt d'une école asiatique vers l'an 100). La salle 8 est occupée par des fragments de marbre et des bronzes; la salle 10 contient des vases, qui seront publiés dans le *Corpus vasorum* (vases géométriques jusqu'à ceux du versant ouest de l'Acropole; belle amphore panathénaïque; vase de Caere; beaux spécimens de *bucchero*). Une collection mycénienne est exposée dans un cabinet voisin; dans les suivants, vases hellénistiques et romains. Mentionnons encore des verreries, des spécimens de peintures, des étoffes coptes, deux bronzes hittites. Dans la salle 7 et le cabinet voisin (Naucratis et Chypre), on a, tentative nouvelle, réuni des monuments provenant d'Égypte sans distinguer le style indigène du style grec. Le visiteur y remarque encore des faïences, des verreries, des bijoux, des modèles de casques; sur les parois sont placés des reliefs jusqu'à l'époque copte. La

grande collection de terres cuites, commençant par une trouvaille memphite (figures de Perses), se prolonge aussi jusqu'à cette époque.

Il existe un catalogue assez détaillé, en hollandais, de la collection Scheurleer (1909), par le possesseur lui-même; pour le reste, il faut recourir aux notices publiées dans l'*Arch. Anzeiger* de 1922, en attendant le catalogue auquel on travaille, ainsi qu'à un Bulletin publié par le Musée et à une monographie sur 400 timbres, en terre cuite, provenant d'Égypte, etc.

*
* *

Oudheidkundig Jaarboek (Bull. Soc. Antiq.), 1924.

P. 119. A. W. BYVANCK, *l'Archéol. en Hollande, 1899-1924*. Il s'agit des recherches faites dans le pays même, longtemps délaissées, malgré les exemples donnés par Habets (Limbourg), C. R. Hermans (Brabant), S. Muller (Utrecht). Le seul foyer actif, vers la fin du XIX^e siècle, était Leeuwarden (Frise), où l'avocat P. C. J. Q. Boele étudia les objets trouvés dans les collines dites *terpen*, exploitées comme engrais. On avait constaté en Hollande l'existence de deux cultures, l'une méridionale (venue de France), l'autre septentrionale (cf. A. Norlind, *Die geogr. Entwickl. des Rheindelta's bis um 1000*; Nils Aoberg, *Die Steinzeit in den Niederlanden; Das Nordische Kulturgebiet in Mitteleuropa während der jüngeren Steinzeit*). C'est Aoberg qui démontra que cette double culture remontait au néolithique. Un centre d'études manquait depuis la mort de Reuvens, directeur du Musée de Leyde (1835). La nomination à ce poste de A. E. J. Holwerda, professeur d'archéologie à Leyde, marque le début d'une nouvelle ère dans l'étude des antiquités nationales (1^{er} janv. 1909). A Utrecht, M. C. W. Vollgraff était conservateur des collections de la Société des Antiquaires de la province d'Utrecht; cette Société convoqua une conférence d'archéologues qui, malheureusement, n'aboutit pas, M. Vollgraff, ayant été, sur ces entrefaites, appelé à Groningue.

Les efforts de Holwerda furent couronnés de succès rapides, que constata une excursion d'archéologues allemands sous la direction de Dragendorff. A la même époque, la collection Kam à Nimègue (auj. Musée national) s'enrichissait par l'achat d'objets provenant de fouilles clandestines. Holwerda eut bientôt un organe : *Mededeelingen van het Museum te Leiden*. On étudia d'abord la partie centrale de la Gueldre, couverte de bruyères et de forêts, le sud du Limbourg et la station d'Arentsburg. La guerre européenne interrompit travaux et publications. Depuis 1919, l'activité a repris; on fouille à Nimègue, où l'on croit retrouver la « ville batave » et où l'on constate la présence d'un camp de la légion X. Si Leyde est le centre de l'activité, les Musées de Groningue et d'Assen (Drenthe) explorent le nord sous la direction d'E. van Giffen; les recherches dans le sud sont dirigées par le professeur Goossens (station néol. de Sainte-Gertrude; stations préhist. et romaines du Limbourg, musées de Bois-le-Duc et de Middelbourg). A la fin de son résumé, M. Byvanck demande qu'on dresse une carte archéologique de la Hollande, qu'on réunisse des matériaux pour l'histoire du pays sous les Romains, à l'époque des invasions, etc. Pour tout cela, on attend aussi des initiatives de la Société hollandaise des Antiquaires.

Ibid., p. 241. M^{lle} ELIS. NEURDENBURG, *Peintures murales de l'église S.-Martin à Groningue*, découvertes en 1923 et restaurées (1924). Scènes : Annonciation, Nativité, Bergers, Adoration, Circoncision (avec portrait de la donatrice en profil perdu), Massacre des Innocents, Jésus dans le Temple, etc. Date : 1550 environ. Style retardataire, rappelant Jacob Cornelisz.

Ibid., p. 262. A. W. BYVANCK, *Manuscrits et miniatures* : 1^o Meerm. West. H. S. E. 3, de l'atelier de Bening, antérieur aux Heures d'Hennessy (sera publié dans le *Bull. de la Soc. franç. de reprod. des manuscrits*) ; 2^o Univ. d'Utrecht, *Confessions* de S. Augustin ; école d'Utrecht, vers 1465 ; 3^o Étude de deux manuscrits de la Bibl. de la Haye où P. Durrieu (1902) avait reconnu des miniatures de Fouquet (1455, 1470-5).

Ibid., p. 6 A. STARING, *Hist. et monum. de Dordrecht* (survivance de motifs du xvi^e siècle en plein xvii^e).

* * *

Mededeelingen Nederl. Hist. Instit. te Rome (t. I, 1921).

P. 45. H. M. R. LEOPOLD, *Mundus et Roma quadrata*. Excepté par Plutarque (*Rom.*, II), le *Mundus* n'est jamais mis en rapport avec la fondation de Rome ; les autres textes le mettent en relation avec le froment (cf. *Journ. Rom. Stud.*, II, p. 25). Les fouilles de G. Boni sous le palais de Domitien sont venues confirmer ce fait par la découverte d'un énorme silo, datant peut-être de Servius. En revanche, la *Roma quadrata* est inséparable de la fondation de Rome ; elle était sur le Palatin, devant le temple d'Apollon. Les plus anciens habitants étaient des terramaricoles ; on a retrouvé quelques-uns de leurs dépôts de fondation, auxquels fait allusion Festus. Dans les actes des *Ludi saeculares* de 204, la *Roma quadrata* mentionnée ne peut être celle du Palatin, disparue depuis Domitien ; c'est celle que Plutarque décrit sous le nom de *Mundus* dans le Comitium. Le pavé noir en marbre du *Lapis niger* passait alors pour la *Roma quadrata*.

P. 61-68. H. M. R. LEOPOLD, *l'Apollon de Veïss ; la Vénus de Cyrène ; la Basilique de la Porta Maggiore*. Les deux premiers articles sont des résumés, le troisième a paru dans les *Mélanges de Rome*, 1921-2.

P. 100. H. WAGENVoort Jr., *Ara Pacis Augustae*. Le *flamen* isolé en avant est bien le *flamen Dialis*. La date est probablement 13 avant J.-C. Les deux jeunes filles sur le relief de Tellus sont bien, comme l'a vu Panofka (1842), des Néréides, allusion à la paix sur mer. Le relief d'Énée sacrifiant aux Pénales se rapporte à *Aen.*, VII, 116, 133. Sur la face orientale de l'autel, Rome tendait une couronne à la Paix (*Ov., Fastes*, I, 711).

P. 121. H. G. HOOGWERFF, *le Développement de l'art médiéval en Italie*. Article de synthèse.

Même recueil, t. II (1922).

P. 38. H. M. R. LEOPOLD, *les Fouilles du Monte Mario ; l'Archéologie et la tradition*. Les fouilles sont décrites d'après Dall'Osso. Conclusion : une commune pré-étrusque très peuplée, ayant peut-être des rapports avec les Sicules, mais indépendante des terramaricoles, fut délogée par les Étrusques

avant 700, mais pour peu de temps; ils furent à leur tour chassés par un ennemi qui ne respecta pas même les tombeaux.

P. 66. LE MÊME, *la Tête d'Auguste de Tivoli*. On y voit plutôt aujourd'hui un portrait de Nerva (*Arch. Anz.*, 1926, p. 228).

P. 76. R. VAN MARLE, *le Style figuratif des Lombards et ses rapports avec d'autres courants d'art précarolingiens*. Il a bien existé un style ornemental lombard, ayant pour centre la Lombardie actuelle, les duchés de Turin, du Frioul et de Spolète. L'art byzantin lui a fourni des motifs qu'il a élaborés dans l'esprit de l'art anglo-scandinave. En 600 (couronne du roi Agilulf) ce style n'existe pas encore. L'autel de l'abbaye de Ferentillo (vers 740), l'ivoire du duc Ursus à Cividale (vers 750) en marquent les étapes et le caractère : figures entassées, plis parallèles, visages pointus, très grandes mains. M. van Marle attribue aussi aux Lombards les figures de stuc de l'église S. Maria in Valle à Cividale (vers 770). Le style lombard a survécu à la destruction du royaume jusqu'à 857 au moins, même à Rome. — Cet article contient une étude importante des œuvres attribuables à l'art lombard, rejeton de l'art de l'Europe centrale au VIII^e siècle, suivant l'auteur (complément dans le même recueil, t. III, p. 137).

P. 92. G. J. HOOGWERFF, *Peintures hollandaises du commencement du XVI^e siècle* : 1^o à Palerme, Vierge de Q. Massys; 2^o Sainte Famille de Jan van Hemessen chez Nicolà d'Atri à Rome; 3^o Adoration par le maître de la légende de sainte Madeleine chez Bastianelli à Rome.

P. 98. LE MÊME, *Documents de la première moitié du XVI^e siècle* : 1^o Contrat de 1559 entre le peintre Johannes Muteneng (Belge inconnu) et un couvent de Florence; 2^o Privilège donné par Sixte V (1588) à Nicolas van Relst, concernant 15 gravures.

Même recueil (t. III, 1923).

P. 1. A. H. L. HENSEN, *le Portrait d'Adrien VI sur ses médailles*, à l'occasion du 4^e centenaire de la mort de ce pape.

P. 11. G. J. HOOGWERFF, *Portraits du même peints et gravés*. Un seul portrait peint par Scorel à Louvain (1523), mal conservé, connu aussi par des copies anciennes. Un second portrait par le même artiste, disparu, est reproduit par une gravure (1719).

P. 21. H. M. R. LEOPOLD, *Sur l'art étrusque*. Combat la thèse de Savignoni (1896-1898) qui nie l'existence d'un art étrusque original.

P. 63. G. VAN HOORN, *Phersu et Andabata*. Dans la *tomba degli Auguri*, on trouve *Phersu* = *persona*; on ignore le nom de son adversaire, mais ce peut être l'*Andabata* des Romains.

P. 73. G. SNIJDER, *le Temple de Rome et d'Auguste et l'Erechtheion sur l'Acropole d'Athènes*. Résumé par l'auteur, *Rev. arch.* 1924.

P. 113. H. M. R. LEOPOLD, *la Déesse d'Ariccia*. Surtout d'après *Not. scav.*, 1922, p. 385.

P. 123. A. W. BYVANCK, *Une miniature antique dans le Palatinus 1564 du Vatican*. La miniature du fol. 1 (vers 850) paraît être la copie d'une peinture antique du manuscrit original (vers 350-500), représentant un *gromaticus*.

P. 137. R. V. MARLE, *Plastique lombarde*. Addition à l'article résumé plus haut.

P. 141. R. VAN MARLE, *Notice sur les principales descriptions de Rome jusque vers 1300* (à suivre).

P. 164. F. HERMANIN, *Palazzo di Venezia*. Restauration de ce palais, où l'on a trouvé d'importantes peintures murales de 1500 environ.

Même recueil (t. IV, 1924).

P. 1. G. VAN HOORN, *la Lampadédromie*. Des reliefs de la basilique près de la Porta Maggiore ont un caractère sportif : cerceaux, torche offerte à un Hermès, hydrie. Le motif du cerceau à côté de la torche, désignation de l'*agôn*, se trouve en Grèce. Les vases grecs offrent deux conceptions de la lampadédromie : 1° l'autel est le but ; 2° le *kiôn* est le but ; il fallait y placer la torche à la fin du parcours. A côté de la course à la torche, il y en avait une autre où il s'agissait de porter un vase plein de vin sans verser le liquide ; ce motif paraît surtout sur des oenochoës données en prix aux enfants à la kermesse des *Choës*. Sur un fragment de vase de la collection Scheurleer, n° 437, un jeune homme, en train de placer la torche sur le *kiôn*, porte une fleur attachée à une bandelette (Anthestéria).

P. 13. A. W. BYVANCK, *Recherches à Pompéi* : 1° Temple de Vespasien, encore inachevé à l'époque du désastre ; d'importantes restaurations en briques (le corps principal est en tuf) prouvent que Mau a eu tort de placer la construction après 63. L'autel est de style flavien ; 2° l'édifice d'Eumachia ou la *Fullonica*. Il y avait au Forum un espace réservé aux *fullones*, cour garnie de cuves, close d'un mur en tuf stucqué et décoré dans le premier style (vers 100 av. J.-C.). Le tout fut restauré sous Tibère, et décoré dans le 3^e style ; cela devint le bazar des *fullones*. Endommagé en 63, puis restauré ; on y travaillait encore en 79.

P. 39. H. M. R. LEOPOLD, *les Deux Époques de la construction du Colisée*. Vespasien a dédié le monument, remanié sous Titus, complété par Domitien.

P. 77. H. M. R. LEOPOLD, *Remarques sur les fouilles de l'église S. Sebastiano*. Résumé des publications afférentes jusqu'en 1923.

P. 119. Mme H. M. HOOGEWERFF-TAMMINEN, *la Madone d'Acuto* (xii^e siècle). Sculpture, la peinture et la dorure en état original, trouvée à Acuto dans les Abruzzes. Une Madone de S. Maria Maggiore à Alatri serait du même artiste, ainsi que la Madone de Berlin, sculptée en 1199 par le prêtre Martinus pour la cathédrale de Città di Castello.

P. 123. G. J. HOOGEWERFF, *la Sculpture à Rome au XIV^e siècle ; autel et tombeau du cardinal Philippe d'Alençon* († 1397) à S. Maria in Trastevere. Histoire de ces monuments très remaniés, comparés à d'autres de même époque ; l'auteur appartenait au cercle d'Orcagna, peut-être à l'atelier florentin de Giovanni d'Ambrogio et de son fils Lorenzo.

P. 153. R. VAN MARLE, *Descriptions de Rome* (suite et fin ; voir t. III, p. 141). Du xiv^e au xvi^e siècle.

P. 193. J. O. VAN REGTEREN-ALTENA, *Un Nouveau Dessin de Lucas de Leyde aux Offices*. Étude pour la gravure 13, 19 (histoire de Joseph), datée de 1512.

P. 197. G. J. HOOGEWERFF, *Jan van Scorel*. Depuis la publication de la monographie de l'auteur sur Scorel (la Haye, 1923), on a trouvé quatre nouveaux tableaux du maître ; additions et rectifications au catalogue de l'œuvre.

Même recueil, t. V (1925).

P. 1. G. A. S. SNIJDER, *Fragment d'un vase archaïque à reliefs de Mycènes*. Ce fragment, acheté par l'auteur à Mycènes en 1921, a fait partie d'un grand vase; le relief conservé représente, de droite à gauche: 1^o une tête de cheval bridé, les pieds de devant au galop; 2^o un homme nu courant tenant une pierre ronde de la droite levée; 3^o un homme courant perçant d'une lance une figure qui paraît féminine, mais ne l'est pas. Suivant l'auteur, produit de l'industrie locale, non pas importation de Crète; la date serait la fin du VII^e siècle.

P. 8. H. M. R. LEOPOLD, *Chronologie absolue de l'Italie archaïque*, à savoir: 1^o vers 13500, transition, en dehors de l'Italie, du magdalénien à l'azilien (date proposée par J. de Geer, 1925); 2^o population indigène de l'Italie. Remedello (2400-1900); Castelluccio, Troie II et Minoen moyen I (2100-1900). Coupes-cloches en Espagne; 3^o immigration des terramaricoles. Peschiera et Serviola; Cozzo di Pontano (1400-1250). Fibules de Peschiera = Late minoen 3; 4^o immigration des Étrusques. Avant 750, Marsiliana d'Albegna (alphabet archaïque), tombeaux du Forum romain (pas de proto-corinthien); 5^o immigration grecque. Cumès, géométrique tardif (750); Syracuse, aryballes ronds (752); Mégara Hyblaea, aryballes ronds (730); Tarquinia, tombe de Bocchoris, avec proto-corinthien (720); 706-673, Tarente, Géla, Locres, avec aryballes ovoïdes, proto-corinthien et premiers vases à fig. n.; 6^o vers 500, Bologne colonisée par les Étrusques; fig. n. tardives, apparition des fig. r., avant la destruction d'Athènes par les Perses en 480.

P. 25. G. VAN HOORN, *Nains antiques*. Une terre cuite blanche trouvée à Vechten, au Musée d'Utrecht, représente un nain dont la tête creuse contient un grelot et qui tient des deux mains un rouleau partiellement déroulé (vers 100 ap. J.-C., fabrique de Cologne?). Il y a des figurines analogues sur le Rhin et la Moselle, non en France. L'auteur étudie, à cette occasion, le type des nains dans l'antiquité (entre autres trois statuettes de beau style à Florence) et les influences égyptiennes qu'il a subies.

P. 34. A. W. BYVANCK, *les Manuscrits enluminés des Cynégétiques d'Op-pien*. Il y en a trois: 1 à Venise, 2 à Paris; de ces deux derniers, l'un est une copie, l'autre une modernisation de celle-ci. L'illustration du *Venetus* paraît copiée sur un original syrien du III^e siècle.

P. 119. H. EGGER, *Durée du séjour de Martin V. Heemskerk à Rome* (1532-1535). Article publié en allemand.

*
* *

Verslagen en Mededeelingen der Academie van Wetenschappen te Amsterdam
(Bulletin de l'Acad. des Sciences d'Amsterdam).

1906, p. 345. A. E. J. HOLWERDA, *l'Etude des antiquités hollandaises et la collection Kam*. Le roi Guillaume I fonda le Musée de Leyde en 1818, sous la direction de Reuvens qui voyagea beaucoup et fit des fouilles en Hollande († 1835). Leemans, Jansen, Pleyte, Dirks, Habets s'occupèrent moins activement d'archéologie nationale. Vers la fin du XIX^e siècle, un commerçant de

Rotterdam, Kam, se retira à Nimègue et y fonda un musée, devenu national, qui contenait des pièces importantes : 1^o un vase en faïence avec gladiateurs; 2^o des objets d'allure archaïstique, suspectés à tort; 3^o une statuette en bronze d'Auguste, du même type que la statue de la villa de Livie, du même moule que la statuette Warocqué, aussi suspectée à tort (cf. *Archäol. Anz.*, 1906, 41 s.)

1911, p. 360. U. Ph. BOISSEvain, *Une Monnaie d'Hadrumetum dans la coll. de l'Acad. des Sciences*. Attribuée autrefois à Cartheia Baetica, elle est, en réalité, d'Hadrumète en Byzacène. Légendes : C. *Fabius Catulus II vir*; D. *Sextilius Cornutus II vir*. Ce Sextilius n'est pas le gouverneur mentionné par Plut., *Mar.*, 40, 3 et App., *Bell. civ.*, I, 62; la monnaie ne doit plus être invoquée à ce propos.

1914, p. 74. W. B. KRISTENSEN, *les Cornes sacrées dans la religion de la Crète ancienne*. L'auteur croit, avec Lagrange, que la tête de taureau en argent de Mycènes peut être mise en rapport avec Hathor, la rosace représentant le soleil. La *labrys*, qui se trouve souvent avec la corne, symbolise la foudre; le dieu qu'elle représente est le Zeus chthonien. La *labrys* alterne, entre les cornes, avec le pilier, symbole de la *Magna mater* (terre, végétation). Les cornes représentent la terre, le monde infernal d'où sort la vie, et aussi le taureau, animal du sol fécond. En Égypte, dans le *Livre des portes du monde infernal*, on trouve le taureau à deux têtes qui représente la terre et revêt un double caractère : dieu de la mort (à l'O.), dieu de la résurrection (à l'E.). Dans les textes égyptiens, il est question des *cornes de la terre* signifiant le bord de la terre. Cela est confirmé par Hérodote (II, 41), d'après lequel les Égyptiens enterraient les taureaux de manière que l'une des cornes, ou les deux, émergeaient du sol, texte confirmé par les fouilles de Touriah (Wiedemann, *Herod.*, p. 193). Les cornes crétoises ne ressemblent pas ordinairement à des cornes réelles, mais à l'hiéroglyphe égyptien signifiant horizon (disque solaire entre deux pics montagneux; la rosace mycénienne correspond au disque). Le Labyrinthe, palais du Minotaure, dieu crétois des cornes, est bien le palais de la *labrys* ou monde infernal, imité du temple funéraire d'Amenemhat III qui représentait le pays des morts (d'où l'*inextricabilis error* du *septemplex labyrinthus* des monnaies de Cnossos qui, suivant la tradition orientale, est la forme caractéristique du monde de l'au-delà). Le rituel de la *labrys* funéraire se retrouve tant sur le sarcophage d'Hagia Triada que dans l'histoire de l'initiation de Pythagore aux mystères crétois.

1915, p. 186. H. VAN GELDER, *les Anses de cruches rhodiennes timbrées et le commerce de Rhodes*. Statistique des trouvailles, bibliographie, publication des timbres du Musée de Leyde.

1918, p. 94. W. B. KRISTENSEN, *Sur le Sphinx égyptien*. A l'encontre des modernes, qui veulent y reconnaître le roi ou une divinité, l'auteur croit, comme les anciens, qu'il s'agit d'un symbole, la force du lion combinée avec l'intelligence humaine. Le roi, figuré comme sphinx, représente le dieu solaire victorieux, en particulier Horus. Le griffon n'est qu'une forme simplifiée du sphinx. Le sphinx de la reine est le seul sphinx féminin de l'art égyptien. Wiedemann se trompe en niant la parenté du sphinx grec avec le sphinx d'Égypte. Sur un vase de Ruvo se trouve le sphinx devant Atlas qui porte le ciel, traduction grecque des rapports entre le sphinx et Shou qui porte le ciel en Égypte.

1921, p. 254. W. B. KRISTENSEN, *le Symbolisme de la barque dans la religion égyptienne*. Sur plusieurs monuments, la barque apparaît elle-même comme divine, protégeant le défunt contre les périls qui l'entourent; ailleurs elle est la demeure, le véhicule, l'image du dieu, de la Terre, du Soleil. L'auteur distingue treize significations religieuses de la barque.

P. 499. J. SIX, *le Rideau peint par Agatharchos pour les Sept d'Eschyle*. Les frises de Trysa peuvent en donner une idée.

1922, p. 99. J. SIX, *la Reconstruction du temple de Mentahetep II* (en anglais).

1923, p. 101. J. SIX, *l'Origine et la signification du perron*. Article publié avec un résumé en français.

1923, p. 179. W. B. KRISTENSEN, *la Fête des Tabernacles en Égypte*. La cabane, où se trouvent parfois Osiris ou Phtah, est un temple de la végétation, symbole de la mort et de la résurrection. L'offrande de fleurs prouve que l'idée de la végétation se rattache étroitement à cette croyance. L'auteur tient compte du parallèle hébraïque de la fête du même nom.

1924, p. 19. C. W. VOLLGRAFF, *le Chevreau tombé dans le lait*. Article avec résumé en français, traitant, entre autres, du relief en faïence qui représente une chèvre allaitant de Cnossos.

1924, p. 103. J. VUERTHEIM, *Europa*, article avec résumé en allemand.

* *

VARIA

G. VAN HOORN, *l'Art crétois* (213 p. et 32 pl., Bohn, Haarlem, 1925). Exposé d'ensemble, avec bibliographie, pour le grand public.

G. A. S. SNIJDER, *Fragments de décor architectural romain au Musée des Arts et Métiers de la Haye* (extr. du *Maandblad voor beeldende Kunst*, 1925). Collection acquise en 1923, où presque toutes les époques sont représentées; la série des chapiteaux romains est riche et se poursuit jusqu'au iv^e siècle.

G. A. S. SNIJDER, *le Problème d'une histoire de l'art romain* (conférence inaugurale à l'Université d'Amsterdam, oct. 1924, extr. du *Tijdschrift voor Geschiedenis*, = *Revue historique*, 1925). Dans chaque domaine de l'art, les Romains avaient une conception indépendante de celle des Grecs et même opposée à la leur, bien qu'en tirant parti; l'art romain, par son influence sur la Grèce et l'Orient, met fin à l'art classique et prépare celui du moyen âge. L'art grec était plastique et tactile; l'art romain fut optique et linéaire.

* *

F. W. VON BISSING, *De oostersche Grondslag der Kunstgeschiedenis van het oude Egypte en Voor-Azie* (base orientale de l'histoire de l'art; Égypte et Asie occidentale). La Haye, 1925, 64 pages. Résumé à l'usage des étudiants d'Utrecht: 1^o architecture jusqu'à Alexandre; 2^o éléments décoratifs dans les divers arts; 3^o plastique et peinture; 4^o bibliographie et notes.

A. PIT, *Denken en Beelden* (l'idée et la forme). Amsterdam, 1922, 249 pages. Réflexions sur la continuité ininterrompue de l'évolution de l'art, sur les ca-

ractères essentiels du décor, etc. L'art post-constantinien n'est pas que barbare; on y sent nombre de courants artistiques nouveaux, surtout dans l'architecture.

G. VAN HOORN, *Une Caricature romaine en terre cuite de Vechten* (Extr. des *Comptes rendus de la Soc. arch. d'Utrecht*, 1925). Il s'agit de la figure de nain déjà étudiée dans le *Bull. Inst. de Rome*, 1925, p. 25. Le type proviendrait de Cologne ou de Trèves, plus probablement de Cologne.

G. VAN HOORN, *Antiquités romaines de Trajectum* (dans « *Jaarboek* » de la Société « *Oud Utrecht* » 1926, 26 ss.). Liste des antiquités, peu nombreuses, trouvées à Utrecht même. La plus importante est une stèle funéraire du I^{er} siècle, publiée au tome XI, n. 6674 du *Recueil d'Espérandieu* (Ingonius et sa femme); cette mauvaise sculpture a été découverte en 1740.

Van EsSEN.

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

(Voir *Revue*, 1927, I, p. 380 et suiv.)

SÉANCE DU 7 JANVIER 1927

M. Franz Cumont adresse au secrétaire perpétuel la note suivante :

« M. A. Vogliano, dont on connaît les remarquables travaux sur les papyrus épicuriens d'Herculaneum, a eu l'aimable prévenance de me communiquer une inscription importante, qui a été découverte récemment à Tusculum, et qui sera bientôt publiée par ses soins érudits. Ce texte est gravé sur trois faces d'un piédestal, qui doit avoir porté une statue, consacrée par des mystes de Bacchus à une de leurs prêtresses. Les noms de ces mystes, qui étaient au nombre de plus de quatre cents, sont énumérés et répartis suivant leur degré d'initiation et leurs fonctions liturgiques. A leur tête était placé un « héros » (ἥρως) — le mot doit être pris dans son vieux sens de « chef » — et une femme dadouque (δαδοῦχος). Sept prêtres et deux prêtresses accomplissaient les cérémonies du culte et un hiérophante présidait aux initiations. D'autres titres paraissent se rapporter particulièrement aux processions : deux « théophores » portaient la statue du dieu, deux femmes « cistophores » étaient chargées des corbeilles contenant les symboles secrets, trois « liknophores » soutenaient le van mystique qui, selon la légende, avait servi de berceau à Bacchus enfant et dont on usait pour les purifications par l'air, qui complétaient celles par l'eau et par le feu¹. Ces λικναφόροι étaient suivies d'un φαλλοφόρος et de deux πυρφόροι, ou porte-feu. Des Silènes participaient à cette pompe, comme à Pergame et à Alexandrie² et étaient instruits par un σελιηνοκόσμος. Les bouviers sacrés (βουκόλοι ἱεροί et βουκόλοι) avaient à leur tête un « archibouvier » (ἀρχιβούκολος), comme les chefs des « Bassares » des deux sexes s'appellent ἀρχιβασσάροι et ἀρχιβασσάραι. Un « hiéromnémon » avait des fonctions administratives. Les simples mystes portaient le nom de βάχχοι, βάχχαι, mais on distinguait parmi eux ceux et celles qui étaient ἀπὸ καταζώσεως, c'est-à-dire, probablement, qui avaient passé par l'initiation où on les revêtait d'un vêtement nouveau³. Nous savions déjà que l'on était admis aux mystères de Bacchus dès l'enfance⁴; c'est ce que confirme dans notre dédicace la mention d'un ἀρχινεάνισκος⁵ ou chef des adolescents et celle de deux ἀμφιθαλείς⁶, c'est-

1. C'est ce qui ressort de deux passages de Servius : *Georg.*, I, 165, et *Aen.* VI, 741.

2. *Inscr. Perg.*, II, 485; Athénée, V, 197 et sqq.

3. Lobeck, *Aglaophamus*, p. 727 ss.; cf. Apulée, *Met.*, XI, 24.

4. Kaibel, *Epigr.*, 587; Bücheler, *Carm. epigr.*, 1233; Plutarque, *Consol. ad uxorem*, p. 611 E-612 B. Cf. Rizzo, *Dionysos mystes*, p. 51, 66.

5. Cf. Dessau, *Inscr.* 5022 : *Archineaniscus*.

6. Cf. *Bull. hell.*, X, p. 415 : Ἀμφιθαλεὺς τῶν μεγάλων Ἀντωνίων.

à-dire vraisemblablement de jeunes acolytes. Deux ἀντροφύλακες — titre nouveau qui répond à celui de ἱεροφύλαξ dans d'autres temples — prouvent que le culte était célébré dans une grotte, en souvenir de l'ancre où, selon la légende, Dionysos était né. Enfin vingt-trois σειγγηταί (pour σιγγηταί) énumérés à la fin de la liste, si nous déchiffrons bien le mot, ne peuvent guère être que des néophytes auxquels on imposait un silence prolongé avant de leur révéler les arcanes du culte, afin de s'assurer de leur discrétion¹. Les années de mutisme que les Pythagoriciens exigeaient de leurs adeptes nous aident à comprendre ici la pratique des mystères².

« Ce monument unique en son genre nous apporte ainsi des données d'une précision sans égale sur l'organisation des collèges d'adorateurs de Dionysos. Comme source d'information sur ces confréries secrètes, il vient se placer à côté du règlement bien connu des *Iobakkhoi* athéniens³. Mais il offre aussi un intérêt considérable pour l'histoire de la religion romaine. Au II^e siècle avant notre ère la fameuse affaire des Bacchanales avait amené la suppression des mystères dionysiaques en Italie. Nous savions par une brève notice de Servius que César avait « transporté à Rome le culte de Liber Pater⁴ », mais nous ignorions complètement ce qu'était ce culte étranger auquel le scholiaste de Virgile donne un nom latin. Nous avons maintenant la preuve que ces *sacra Liberi Patris*, pratiqués au I^{er} siècle — car telle paraît être la date de notre inscription — étaient purement helléniques. On pourrait hésiter pour leur lieu d'origine entre la Macédoine, l'Asie Mineure et Alexandrie, où Dionysos était adoré avec une égale ferveur, mais certains indices montrent que c'est en Anatolie, peut-être à Pergame, qu'il faut chercher le prototype de la confrérie dionysiaque de Tusculum. La liste des mystes, qui ne comprend qu'un seul citoyen romain à côté de centaines d'esclaves, est à cet égard instructive. A part quelques noms latins grécisés, tous sont purement grecs et certains d'entre eux, comme Βεῖθυνιχός, Σμύρνα, Ἐφεσία, décèlent clairement une patrie asiatique. Toutes ces questions, que je ne fais ici qu'indiquer, seront traitées avec plus d'ampleur dans le commentaire de M. Vogliano, dont la libéralité scientifique m'a permis de faire connaître à l'Académie un précieux document resté jusqu'ici inconnu. »

Le président rappelle à l'Académie la perte qu'elle a éprouvée depuis la dernière séance en la personne de M. Clément Huart décédé le 31 décembre et dont les obsèques ont eu lieu le 4 courant. Conformément aux précédents, le Bureau propose, d'accord avec la Commission des Travaux littéraires, de porter à la présidence un des plus anciens membres de la Compagnie, en l'espèce M. Salomon Reinach, qui est élu président pour 1927.

M. Camille Jullian, au nom de la Commission du prix Gobert, donne lecture du rapport suivant :

« Trois ouvrages ont été présentés pour le concours de 1927 :

« 1. — Gaston Zeller, *la Réunion de Metz à la France*, 2 volumes.

1. Le silence des bacchantes était devenu proverbial ; Diogenian, *Prov.* III, 43 ; Suidas s. v. Στεγανόν... παροιμία Βάκχης τρόπον : ἐπὶ τῶν στεγανῶν καὶ σιωπηλῶν. αἱ γὰρ Βάκχαι ἐσίγων.

2. Zeller, *Philos. Gr.*, I^e, p. 400, n. 2.

3. Dittenberger *Syll.*, 3, n° 1109.

4. Servius, *ad Ecl.*, V, 20 : Caesarem... constat primum *sacra Liberi patris* transluisse Romanum ». Un *sacrarium Liberi Patris*, datant du II^e siècle, a été découvert récemment sur l'Aventin (cf. Paribeni, *Notizie degli scavi*, 1925, p. 392 ss.)

« 2. — Michel Clerc, *Massalia. Histoire de Marseille dans l'antiquité. Tome I, Des origines au III^e siècle avant J.-C.*

« 3. — Émile Dony, *le Hainaut de 1433 à nos jours.*

« A ces ouvrages, il convient d'ajouter ceux qui ont obtenu en 1926 :

Le grand prix : Mgr Émile Lesne, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France.*

« Le 2^e prix : Marc Bloch, *les Rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale, particulièrement en France et en Angleterre.* »

L'Académie procède ensuite à l'élection de 18 commissions de prix pour 1927.

Sont élus :

1. Prix ordinaire (4 membres) : MM. Senart, Scheil, Thureau-Dangin, Chabot.

2. Antiquités nationales (8 membres) : MM. Omont, Jullian, Prou, Fournier, Blanchet, Bémont, Enlart et N.

3. Prix Allier de Hauteroche (4 membres) : MM. Schlumberger, Théodore Reinach, Prou et Blanchet.

4. Prix Stanislas Julien (4 membres) : MM. Senart, Scheil, Thureau-Dangin et Pelliot.

5. Prix Giles (4 membres) : MM. Senart, Scheil, Pelliot et Meillet.

6. Prix Aug. Prost (4 membres) : MM. Omont, Scheil, Fournier et Jeanroy.

7. Prix de la Grange (4 membres) : MM. Omont, Thomas, Jeanroy et Ferdinand Lot.

8. Prix Bordin (4 membres) : MM. Schlumberger, Omont, Prou et Jeanroy

9. Prix Bordin extraordinaire (4 membres) : MM. Senart, Scheil, Dussaud et Moret.

10. Médaille Paul Blanchet (4 membres) : MM. Théodore Reinach, Monceaux, Blanchet et Gsell.

11. Prix Saintour (4 membres) : MM. Senart, Scheil, Dussaud et Moret.

12. Prix Brunet (4 membres) : MM. Omont, Chatelain, Alexandre de Laborde et Pelliot

13. Prix Ambatiélos (4 membres) : MM. Pottier, Croiset, Puech et Fougères.

14. Prix Honoré Chavée (4 membres) : MM. Chatelain, Thomas, Jeanroy et Meillet.

15. Prix Estrade-Delcros (9 membres) : MM. Senart, Pottier, Chatelain, Croiset, Prou, Cuq, Chabot, Blanchet et Pelliot.

16. Prix Le Senne (4 membres) : MM. Jullian, Fournier, Alexandre de Laborde et Blanchet.

17. Médaille Georges Perrot (4 membres) : MM. Pottier, Puech, Fougères et Holleaux.

18. Prix Gaston Maspero (6 membres) : MM. Pottier, Scheil, Cuq, Thureau-Dangin, Dussaud et Moret.

SÉANCE DU 14 JANVIER 1927

M. J.-B. Chabot, président sortant, invite M. Salomon Reinach à prendre possession du fauteuil.

M. Salomon Reinach prononce une allocution.

L'Académie, sur la proposition de la Commission des Antiquités nationales, lui adjoint M. François Delaborde, en remplacement de M. Salomon Reinach devenu membre de droit, comme président.

Le président rappelle qu'aux termes du règlement de 1922, les commissions techniques de l'Institut doivent être renouvelées chaque année, les commissaires sortants étant rééligibles.

En conséquence, MM. Omont et Chatelain sont réélus membres de la Commission des Bibliothèques et Archives, MM. Alexandre de Laborde et Mâle, membres de la Commission des Beaux-Arts.

En remplacement de M. Durricu, membre de cette dernière Commission, l'Académie, au scrutin, élit M. Chatelain.

M. E. Pottier rend compte de la mission dont il a été chargé par la Direction des Beaux-Arts pour examiner les derniers résultats produits par les fouilles de M. Félix Mouret à Ensérune, près de Béziers. Il rappelle les notices déjà nombreuses qui ont été soumises à l'Académie sur ce sujet et il présente un choix des planches tirées pour le fascicule du *Corpus Vasorum* où prendra place la céramique antique recueillie dans la nécropole. Il explique dans quelles conditions nouvelles s'est faite l'exploration récente qui a visé en particulier le déblaiement du plateau supérieur où l'on suppose que se trouvait l'*oppidum* avec les habitations.

SÉANCE DU 21 JANVIER 1927

Lecture est donnée des lettres par lesquelles MM. Jouguet, Lafaye, Abel Lefranc, Mazon, Merlin et Stein posent leur candidature à la place de membre ordinaire devenue vacante par suite du décès de M. Paul Foucart.

L'Université de Louvain, qui célébrera les 28 et 29 juin prochain le centième anniversaire de sa fondation, invite l'Académie à se faire représenter à la cérémonie.

M. Camille Enlart communique une inscription française récemment trouvée à Paphos et que lui a fait connaître sir R. Storrs, gouverneur de Chypre. C'est l'épithaphe de « Bernard, fils de sire George, l'escrivain des Alemans », mort le premier jour du mois de « delier ».

L'Académie, à mains levées, nomme auxiliaires pour 1927, MM. Clouzot, Tessier, Laurent et Marcel Cohen.

M. Alexandre Moret, au nom des commissions des prix Bordin extraordinaire et Saintour, donne lecture des rapports suivants :

« La Commission du prix Bordin extraordinaire a attribué un prix de deux mille cinq cents francs à M. Henri de Genouillac, pour sa *Céramique cappadocienne*, et un prix de cinq cents francs à M. Lubor Niederle, pour son *Manuel de l'Antiquité slave*. »

« La Commission du prix Saintour a décerné un prix de deux mille francs à M. l'abbé Chaîne pour sa *Chronologie des temps chrétiens de l'Égypte et de l'Éthiopie*, et un prix de mille francs à M. Kammerer, pour son *Essai sur l'histoire antique d'Abyssinie*. »

M. René Dussaud, au nom de la Commission de Syrie, propose :

1^o D'attribuer, sur le fonds spécial de Syrie :

40.000 francs, pour les fouilles de Michrifé;

40.000 francs, pour les fouilles de Neirab;

10.000 francs, pour la mission du Khabour;

10.000 francs, pour les publications du Service des Antiquités de Syrie.

2° D'allouer, sur les fonds de l'Académie, une subvention de 10.000 francs pour les fouilles de Byblos en 1927.

M. Édouard Cuq donne lecture d'un mémoire sur la condition juridique de la Syrie méridionale, au début du II^e siècle avant notre ère. « C'est, dit-il, une question depuis longtemps discutée. La Coélé-Syrie et la Phénicie, la Samarie et la Judée ont-elles été annexées à l'Égypte lors du mariage de Ptolémée V Épiphane avec Cléopâtre, la fille du roi de Syrie Antiochus III? Polybe et Flavius Josèphe paraissent en désaccord sur ce point. » M. Édouard Cuq cite plusieurs faits qui prouvent que le roi de Syrie a gardé la souveraineté sur cette région. Ptolémée n'a reçu en dot qu'un droit temporaire, celui de percevoir les tributs durant le mariage. Ce droit a pour conséquence le droit de contraindre les contribuables récalcitrants. Ainsi s'expliquent les assertions, contradictoires en apparence, de Polybe et de Josèphe (XII, 4, 154-155). Cette conclusion est confirmée par le rapprochement du récit de Josèphe et de quelques papyrus gréco-égyptiens de l'époque ptolémaïque. La Syrie méridionale est restée soumise au système de perception des tributs emprunté aux cités grecques par les successeurs d'Alexandre. On n'y a pas appliqué le régime introduit en Égypte par Ptolémée II Philadelphe, et qui a pour trait distinctif le contrôle exercé par des fonctionnaires royaux sur l'adjudication et la perception des tributs.

SÉANCE DU 28 JANVIER 1927

Le président annonce à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver en la personne de M. Domenico Comparetti, doyen d'élection de ses associés étrangers, décédé à Florence le 20 janvier, et prononce une allocution.

L'Académie délègue, pour la représenter aux fêtes du cinq centième anniversaire de la fondation de l'Université de Louvain, MM. Paul Fournier et J.-B. Chabot.

Mlle S. Solente donne lecture d'une note relative à l'identification par elle de quelques feuillets de parchemin, sur l'un desquels M. Ch. Samaran a reconnu la signature de Charles V, roi de France. Elle estime que ces feuillets faisaient partie d'un manuscrit de la Bibliothèque de ce roi, manuscrit qui contenait une traduction française du *Miroir des Dames*, du franciscain Durand de Champagne, et la relation des derniers moments de Jeanne, comtesse d'Alençon et de Blois.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1927

La Commission du prix Chavée a partagé le prix de la façon suivante : mille francs à M. Höppner pour la *Chanson de Sainte Foy*, tome I; huit cents francs à Mme Labande-Jeanroy pour la *Question de la langue en Italie*.

La Commission du prix Stanislas Julien attribue le prix pour 1927 au professeur suédois Anderson pour l'ensemble de ses découvertes et publications relatives au préhistorique chinois, et en particulier pour son dernier mémoire : *Preliminary Reports on archaeological Researches in Kansu*.

La Commission du prix Giles décerne le prix au R. P. Licent pour son grand ouvrage en quatre volumes et un atlas : *Dix années (1914-1923) dans le bassin du fleuve Jaune et autres tributaires du golfe du Pré-Fchen-Ly*.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Paul Foucart.

Les candidats sont, par ordre alphabétique : MM. Jouguet, Lafaye, Lefranc, Mazon, Merlin et Stein.

Il y a 35 votants. Majorité absolue : 18 voix.

Au premier tour, M. Jouguet obtient 7 voix ; M. Lafaye, 9 voix ; M. Lefranc, 4 voix ; M. Mazon, 6 voix ; M. Merlin, 6 voix ; M. Stein, 3 voix. — Pas de majorité.

Au deuxième tour, M. Jouguet obtient 3 voix, M. Lafaye, 3 voix ; M. Lefranc, 7 voix ; M. Mazon, 12 voix ; M. Merlin, 6 voix ; M. Stein, 4 voix. — Pas de majorité.

Au troisième tour, M. Jouguet obtient 1 voix ; M. Lafaye, 1 voix ; M. Lefranc, 9 voix ; M. Mazon, 22 voix ; M. Merlin, 2 voix.

M. Paul Mazon, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est proclamé élu.

M. Camille Enlart donne lecture d'une notice sur la vie et les travaux de M. Alfred Morel-Fatio, son prédécesseur.

M. Pierre Montet étudie deux scarabées de la collection De Clercq acquis à Gebeil par M. Péretié, peu après le départ de Renan. Ces deux scarabées qui sont en améthyste étaient à l'origine montés en bague. Ils présentent les plus grandes analogies avec les scarabées d'améthyste montés en bague qui ont été trouvés dans les tombeaux I, II et III de Byblos par M. Montet, en 1923. Le tombeau IV, exploré au cours de la même campagne, avait été violé dans les temps modernes, probablement en 1851, d'après quelques fragments de papiers abandonnés par les pillards. Comme les bagues ornées d'améthyste font partie du mobilier des tombes royales, on peut supposer que les deux scarabées acquis à Gebeil, quelques années après la violation du tombeau IV, en provenaient. L'étude des inscriptions hiéroglyphiques gravées au revers des scarabées en donne la certitude. L'inscription du plus grand signifie : « Le noble prince, fils d'Amipi, *Mzr-tb-t it-f*, grand de sceptre, beau de ka », et l'autre, « la Dame Sat-Ousir, possédant la dignité d'amakh ». Or un fragment de vase d'albâtre oublié dans le tombeau IV nous donnait la titulature et les deux premières lettres du nom du personnage qui y était enterré. Tout concorde parfaitement avec les inscriptions du scarabée. Certaines particularités épigraphiques du vase se retrouvent sur le scarabée. Ce nouveau prince de Byblos, au rebours de ceux que l'on connaissait déjà, porte un nom purement égyptien dont le sens est : « Celui que presse la sandale de son père ». Son père et sa femme portent aussi des noms purement égyptiens. Il était donc lui-même de nationalité égyptienne. Ainsi un Pharaon dont nous ne savons pas le nom, mais qui appartenait sûrement au Moyen Empire, fut amené à renverser la dynastie indigène de Byblos et à mettre à sa place un Égyptien dont le nom, choisi à dessein, exprime bien l'humble dépendance où Byblos se trouvait alors vis-à-vis de l'Empire égyptien.

SÉANCE DU 11 FÉVRIER 1927

Il est procédé à la désignation de deux candidats pour la chaire d'épigraphie grecque du Collège de France.

Le président rappelle que l'Assemblée des professeurs de cet établissement a présenté en première ligne M. Holleaux, par 35 voix contre 1 à M. Bourguet et en deuxième ligne M. Bourguet, à l'unanimité des suffrages. M. Holleaux est présenté en première ligne par 25 voix contre 2 à M. Bourguet. M. Bourguet est présenté en seconde ligne à l'unanimité des suffrages.

M. René Dussaud lit le rapport de M. Maurice Dunand sur la cinquième campagne de fouilles à Byblos (mars-juin 1926), qui a été transmis à l'Académie par M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités de Syrie. Cette campagne a bénéficié d'une subvention de l'Académie et d'une subvention de la République libanaise. Les autorités de cet État, grâce à d'importantes expropriations, ont facilité les larges déblaiements qui permettent de se rendre compte, aujourd'hui, des dispositions du sanctuaire gibilite.

M. Maurice Dunand a porté toute son attention sur les éléments de datation, et il a été assez heureux pour découvrir un double dépôt de fondation engagé dans un blocage de maçonnerie destiné à asseoir la base d'une colonne de style égyptien. La conclusion de l'étude à laquelle il s'est livré, touchant l'antiquité des vases en terre cuite et des bronzes fournis par ces dépôts, confirme l'attribution, par M. Montet, du dallage à la fin du troisième millénaire : « Ce dallage pourra donc être désormais considéré comme une démarcation chronologique très précise entre l'Ancien et le Moyen Empire. » Mais, naturellement, l'arrachement du dallage, à une époque peut-être assez récente, a entraîné le bouleversement du terrain et il s'ensuit que les objets des époques les plus diverses sont fréquemment mélangés.

Parmi les nombreux objets découverts, il faut signaler environ cent vingt bronzes archaïques provenant des dépôts de fondation et une très belle statuette en serpentine représentant une femme assise, tenant des deux mains un rouleau de papyrus sur lequel M. Dunand a lu : *Offrande royale à Hathor, dame de Dendérah, celle qui réside dans Kapni* (ou *Kbn*).

Les fragments d'inscriptions hiéroglyphiques attribuables à la VI^e dynastie se sont rencontrés en grand nombre. La piété des Pharaons envers la dame de Byblos continue ainsi à être attestée par les trouvailles. A la liste des noms déjà signalés, il faut ajouter celui de Khéops, le constructeur de la grande pyramide.

Au-dessous du dallage attribué au début du Moyen Empire, des vestiges de murs très grossiers, quelques-uns de pierres sèches, tous parallèles ou perpendiculaires à l'alignement des colosses, ont été découverts dans cette campagne, ce qui autorise M. Dunand à penser qu'on se trouve en présence des restes d'un sanctuaire plus ancien dont l'activité remonte au début de l'Ancien Empire.

Parallèlement à ces travaux, M. Dunand a poussé des recherches dans la nécropole entre la colonnade corinthienne et le château des Croisés. Le rocher a été trouvé à 9 mètres de profondeur; on y a rencontré la même céramique qui définit les couches profondes du sanctuaire.

Dans un aplomb du rocher, deux grottes funéraires ont été découvertes.

Au jugement de M. Passemard, qui les a examinés, les ossements de trois adultes et un enfant de 7 à 8 ans ont été, après décarnisation, enterrés dans une jarre de 60 centimètres de haut. La tombe voisine a fourni deux squelettes d'adultes inhumés de la même manière. Au-dessous on a découvert un squelette d'enfant dans la position accroupie.

M. Dunand conclut « qu'il y a lieu de continuer l'exploration du sanctuaire et d'en préciser les limites. Un gros effort sera à faire dans la nécropole où nous avons maintenant des indices sérieux de superstructures de tombeaux. L'intérêt, qui s'est attaché à Byblos par les découvertes qui y ont été faites, continue à s'affirmer par les trouvailles de cette année. Les hautes époques que nous avons atteintes et la bonne conservation, à leurs étages respectifs, des strates céramiques les plus anciens sont un sûr garant des résultats importants que doit donner encore l'exploration de ce site, qui a déjà jeté tant de lumière sur la plus ancienne histoire de l'Orient. Qu'il me soit permis en terminant de remercier l'Académie de l'aide efficace qu'elle nous a accordée pour nos travaux et du bienveillant intérêt qu'elle a toujours porté et qu'elle continue de témoigner en faveur de notre œuvre. »

M. L. Constans fait une communication sur la « préhistoire » du texte de Tacite.

Il propose d'appeler « préhistoire » d'un texte l'histoire d'un texte antérieurement au plus ancien manuscrit qui nous en soit parvenu : il s'agit de remonter par la pensée à l'archétype des manuscrits que nous possédons, de tâcher de se figurer avec précision, d'après les éléments que nous fournissent nos textes, quels étaient les caractères du ou des manuscrits disparus d'où dérivent les manuscrits conservés. Des recherches de ce genre ne peuvent évidemment aboutir qu'à une hypothèse : mais cette hypothèse sur l'archétype constitue entre les mains du critique un instrument de premier ordre. Ici, comme dans les sciences physiques, la valeur de l'hypothèse, son degré de probabilité, se mesure à son utilité : quand elle rend compte de fautes jusqu'ici inexpliquées et justifie des corrections qui pouvaient jusqu'à présent passer pour arbitraires, à mesure que se multiplie le nombre des découvertes philologiques qu'elle engendre, ses chances d'être vraie augmentent, et ce qui n'était qu'hypothèse tend à devenir fait certain.

M. Constans rappelle l'application qu'il a faite de cette méthode au *Bellum gallicum* de César¹. Appliquée au texte de Tacite, elle lui a permis de discerner à l'origine du *Mediceus alter*, manuscrit du mont Cassin du XI^e siècle, source unique du texte pour tout ce que nous possédons des *Histoires* et pour les livres XI à XVI des *Annales*, un manuscrit en cursive romaine du II^e-III^e siècle, écrit sur un rouleau de papyrus. Sa démonstration se fonde : 1^o sur les fautes graphiques du *Mediceus* ; 2^o sur ses interversions.

1^o *Fautes graphiques*. — Confusions de *a*, *r*, *p* ; *t* ; de *f* avec *i* et *s* ; lecture *ri* pour *n*, *u* pour *ci*. Ces confusions s'expliquent très bien par la cursive du II^e-III^e siècle, et ne s'expliquent que par elle.

2^o *Interversions*. — L'interversion de *Hist.*, IV, 46, 5 nous montre un feuillet déplacé et mis trois feuillets en deçà de sa place normale ; l'étendue du texte de chaque feuillet ne paraît pas suffisante pour des feuillets écrits des deux

1. Voir *Revue des Études anciennes*, 1925, p. 279-296.

côtés : il devait donc s'agir de feuillets écrits seulement au recto, et par conséquent d'un *volumen* découpé en feuillets. Les deux autres interventions (*Hist.*, III, 5, 2; 65, 7) sont dues à l'insertion d'un feuillet avant celui qu'il devait suivre; les textes intervertis sont plus longs que dans le premier cas; cela confirme que l'archétype était un rouleau de papyrus, le *volumen* admettant des colonnes de largeur variable, alors que dans le *codex* cette largeur est déterminée par la largeur constante des folios.

En résumé, le *Mediceus alter* procède d'un rouleau de papyrus de la deuxième moitié du ⁱⁱe siècle ou de la première moitié du ⁱⁱⁱe, donc très peu éloigné de l'époque même de Tacite; il s'agissait d'une édition à bon marché, obtenue par la dictée rapide du texte à un grand nombre de scribes qui employaient la cursive pour aller plus vite. Le *volumen*, deux ou trois siècles plus tard, aura paru précieux en raison de son antiquité : et c'est ce qui lui valut d'être découpé en feuillets pour figurer parmi les *codices* d'une bibliothèque, à moins que le découpage ait seulement été fait pour la commodité du scribe au moment où le manuscrit fut recopié. Il n'y a pas, bien entendu, filiation directe entre cet archétype et le *Mediceus* : l'examen du texte révèle l'existence d'un intermédiaire en onciale postérieur au ^{vi}e siècle; il dut y avoir encore d'autres intermédiaires qui nous échappent.

SÉANCE DU 18 FÉVRIER 1927

Le président rappelle à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver dans la personne de M. Camille Enlart, décédé le 14 février, et prononce une allocution.

M. N. Jorga, correspondant de l'Académie, présente un compte rendu des récents travaux de la Commission historique de Roumanie dont il est le président.

M. l'abbé Baudry, professeur au collège Stanislas, fait une lecture sur Guillaume d'Occam, de l'ordre des Frères mineurs, personnage fort connu dans l'histoire par ses théories philosophiques et la lutte qu'il mena, aux côtés de l'empereur Louis de Bavière, contre les papes Jean XXII, Benoît XII et Clément VI.

M. Théodore Reinach donne lecture de la première partie d'une étude sur la date de la constitution ptolémaïque de Cyrène.

SÉANCE DU 25 FÉVRIER 1927

M. Paul Fournier annonce que la Commission du prix Émile Le Senne a décerné ce prix à M. Léon Levillain, professeur au lycée Janson-de-Sailly, pour sa série d'études sur l'abbaye de Saint-Denis à l'époque mérovingienne (Bibliothèque de l'École des Chartes).

M. Adrien Blanchet fait savoir que la Commission du prix Allier de Haute-roche a décidé d'attribuer le prix à M. de Nanteuil pour le catalogue des monnaies grecques de sa collection.

Le président rappelle que l'Académie, dans la séance du 27 août, a décidé qu'il n'y avait pas lieu de déclarer la vacance du fauteuil de M. Haussoullier.

Six mois s'étant écoulés depuis lors, aux termes du règlement (art. 15), la question doit être posée de nouveau.

La Compagnie, par 26 oui contre 4 non, au scrutin, déclare vacant le siège de M. Haussoullier.

Elle fixe ensuite au 25 mars l'exposé des titres des candidats; le vote aura lieu dans la séance suivante.

Un mois s'étant écoulé depuis la mort de M. Domenico Comparetti, le président demande à l'Académie si elle entend ou non déclarer la vacance de sa place d'associé étranger.

La Compagnie, par 29 oui contre 4 non, se prononce pour l'affirmative.

La date de l'élection sera fixée ultérieurement.

Le secrétaire perpétuel présente un volume intitulé : *Johannis Pujol in alma Cathedralis Barcinonensi cantus magistri opera omnia...* Volumen I : *In festo Beati Georgii*, qui constitue le tome III des *Publicaciones del departamento de Musica* de la *Biblioteca de Catalunya* (Barcelone, in-8, 1926).

M. Maurice Prou offre à l'Académie, de la part de l'auteur, M. le professeur Marcéli Handelman, de Varsovie, un mémoire intitulé : *le Soi-disant Précepte de 614* :

« Il s'agit du célèbre diplôme de Clotaire II, de l'an 614, publié en dernier lieu dans le recueil des capitulaires de Boretius, tome I, p. 18. Non seulement M. Handelman en a examiné le texte d'après les deux manuscrits qui nous l'ont conservé, mais à la critique du texte il a joint un commentaire philologique et juridique le plus approfondi. Il a déterminé les circonstances de sa rédaction, il a cherché à en dégager le caractère et la portée.

« D'après lui, c'est non pas un acte royal, mais un simple projet émané de l'épiscopat aquitain et qu'on peut considérer comme le programme des aspirations du clergé. »

M. Alexandre de Laborde a la parole pour un hommage :

« J'ai l'honneur de déposer sur le Bureau de l'Académie un exemplaire du *Fichier de Laborde*, notice qui concerne une donation des fiches copiées par les soins de mon père, Léon de Laborde, votre ancien confrère, sur les registres de l'état civil conservés autrefois à l'Hôtel de Ville et brûlés dans la nuit du 24 mai 1871 par ordre de la Commune.

« Ces fiches sont donc devenues les *originaux* à la suite de ce désastre. Elles concernent exclusivement des artistes, artisans et gens de métiers des *xv^e*, *xvii^e* et *xviii^e* siècles.

« Mises en ordre et déposées à la Bibliothèque nationale, département des Manuscrits, au nombre d'environ 130.000, elles constituent une source intéressante à consulter par les historiens de l'art. »

M. Franz Cumont a la parole pour un hommage :

« Parmi les découvertes faites à Rome depuis le début du *xx^e* siècle, aucune n'égale en importance celle de la basilique souterraine de la Porte Majeure, dont les parois sont toutes tapissées d'une prodigieuse quantité de stucs. A quel culte mystérieux servait ce temple enfoui sous la terre, quelle signification attachait-on à sa somptueuse décoration? Aucune inscription ne nous l'apprend et aucun indice ne le révèle à première vue. C'est à la solution de ces problèmes ardues que s'attache M. Jérôme Carcopino dans un volume que j'ai l'honneur de présenter en son nom à l'Académie¹ et qui est

1. Jérôme Carcopino, *Études romaines. La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure. L'Artisan du Livre*, 1927, 415 p.

la première étude détaillée consacrée à l'ensemble de cette crypte sacrée. Avec une logique serrée, servie par une érudition étendue et précise, M. Carcopino démontre que ce merveilleux hypogée était le lieu secret de réunion de néopythagoriciens et il en interprète la disposition et la décoration à l'aide des doctrines et des pratiques de la secte. Nécessairement tout n'est pas d'une égale certitude dans cette brillante exégèse qui s'applique à ne laisser aucun détail sans explication, mais l'ensemble forme un faisceau de preuves, convergeant vers la même fin, et dont la force démonstrative emporte la conviction. »

Le même membre offre ensuite ses *Fouilles de Doura-Europos*, qui forment le tome IX de la *Bibliothèque archéologique et historique* du *Service des Antiquités de Syrie*, et qui ont été publiées avec le concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (fondation de Clercq).

SÉANCE DU 4 MARS 1927

M. L. Poinssot, directeur du Service des Antiquités de la Tunisie, adresse une note sur une inscription trouvée à l'Henchir-Sidi-Khalifa, généralement identifié avec Aphrodisium.

Le président rappelle à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver en la personne de M. le duc de Loubat, associé étranger, décédé le 1^{er} mars, et prononce une allocution :

« Mes chers Confrères,

« L'espoir que nous donnait une santé étonnamment robuste de pouvoir fêter le centième anniversaire du doyen de notre Compagnie et de tout l'Institut, Joseph-Florimond, duc de Loubat, cet espoir ne se réalisera point : une courte maladie nous a enlevé, dans la quatre-vingt-dix-septième année de son âge, un confrère étranger d'une générosité incomparable, dont le nom remplacerait, dans notre langue, celui de Mécène, si l'ami d'Horace pouvait être dépouillé d'un lustre que tant de siècles de littérature ont consacré.

« Joseph Loubat, né à New-York le 21 janvier 1831, d'une riche famille d'origine française, fit ses études secondaires en France, où il fut reçu bachelier en 1847. De là il passa à l'Université de Heidelberg et obtint, en 1869, à Iéna, le titre de docteur en droit. Comme tant de jeunes Américains favorisés de la fortune, il mena pendant quelques années une vie errante, où le sport nautique et d'autres divertissements tinrent une grande place. Mais la science ne le laissait pas indifférent, et il en donna une première preuve, en 1878, par sa belle histoire illustrée de médailles frappées aux États-Unis ou en leur honneur. Dans la suite, il se tourna vers l'américanisme et se spécialisa, depuis 1896, dans la publication luxueuse et rigoureusement exacte des manuscrits mexicains. En même temps, pour encourager d'autres recherches sur l'Amérique précolombienne, il fondait à Paris, à Berlin, aux États-Unis, des chaires pour l'enseignement de l'américanisme et subventionnait largement les expéditions scientifiques et les publications ayant pour objet les restes ou les souvenirs de ces civilisations disparues. En 1900, notre confrère le docteur Hamy, ouvrant à Paris le XII^e Congrès international des américanistes, s'exprimait ainsi : « Personne n'a contribué avec plus de zèle et de générosité à la transformation de notre outillage scientifique que M. le duc de Loubat.

« Non content de fonder des prix et d'instituer des chaires, il subventionne des voyageurs qu'il envoie photographier et mouler les grandes ruines du Mexique et de l'Amérique centrale; il n'hésite pas à faire reproduire ensuite à très grands frais, au profit de nos musées, les morceaux les plus importants de la sculpture indienne; il met entre les mains de tous ceux qui s'intéressent aux civilisations éteintes du Nouveau Monde des exemplaires de chacun des Codex mexicains qu'il édite en similis coloriés. »

« L'Académie des Inscriptions, sur la proposition du docteur Hamy, nomma le duc de Loubat correspondant étranger en 1901. A partir de ce moment, ses libéralités s'étendirent à d'autres branches du savoir, y compris la médecine, et se multiplièrent tellement, d'année en année, que l'énumération en serait ici fastidieuse. Mais comment oublier que les nouvelles fouilles de l'École française d'Athènes à Délos, subventionnées à raison de 50.000 francs par an, n'ont pu être exécutées que grâce à lui? Comment oublier le fonds d'épigraphie grecque dont il dota notre Académie et les prix qu'il institua en mémoire de confrères qui avaient illustré différents domaines, afin de leur y assurer des successeurs? Et surtout, comment ne pas rendre hommage, une fois de plus, à cette fondation vraiment pieuse, dont il nous confia la gestion, en faveur de savants victimes de la *res angusta domi* et aussi de leurs familles, parfois laissées sans soutien? Comme le disait le président de notre Académie en 1910, nous avons été infiniment touchés d'une pensée qui n'envisageait pas seulement le bien de la science, mais les intérêts plus sacrés encore de l'humanité souffrante...

« Membre associé de l'Académie des Inscriptions depuis 1907, membre des Académies de Madrid, de Lisbonne, de Stockholm, etc., comblé d'honneurs mérités par la Curie romaine, par dix gouvernements, par nombre d'universités et sociétés savantes, notre confrère vieillit, répandant sans cesse des bienfaits, fort au delà des limites ordinaires de la vie humaine. Il n'a pas prétendu être un savant, mais les savants n'ont pas eu de meilleur ami et auxiliaire. Quel emploi intelligent des dons de la fortune et quel noble exemple! Récompensé par l'estime de ses contemporains, il le sera plus longtemps, sinon mieux, par celle des générations successives, bénéficiaires de ses fondations perpétuelles. Son nom en est inséparable; il est de ceux que l'histoire de la science entourera de respect et conservera avec gratitude. »

M. Félix Durrbach fait savoir que la Commission du *Corpus* des Inscriptions de Délos prie l'Académie de lui adjoindre M. Paul Mazon.

Il en est ainsi décidé.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un académicien libre en remplacement de M. Henry Cochin.

Le président lit les articles 22, 17 et 18 du règlement relatifs à l'élection des académiciens libres, et rappelle les noms des candidats qui sont, par ordre alphabétique, MM. Audollent, Fabia et Labande. Au premier tour, il y a 42 votants; majorité absolue, 22 voix.

M. Audollent obtient 8 voix; M. Fabia, 18 voix; M. Labande, 16 voix. — Pas de majorité.

Au second tour, il y a 41 votants; majorité absolue, 21 voix.

M. Fabia obtient 7 voix; M. Labande, 34 voix.

M. Honoré Labande, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est proclamé élu par le président.

Après un comité secret, le président annonce que l'Académie a élu M. Charles Homer Haskins, à Cambridge, Mass., associé étranger, en remplacement de M. Édouard Naville.

Il fait savoir ensuite que le prix Estrade-Delcros est décerné à feu Ernest Langlois, pour son édition du *Roman de la Rose* (cinq volumes).

SEANCE DU 11 MARS 1927

M. J.-B. Chabot fait savoir que la Commission du prix ordinaire du budget, après avoir pris connaissance du mémoire qui lui avait été adressé, a jugé qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix.

M. Théodore Reinach achève la lecture de son étude sur une inscription récemment découverte par les Italiens à Cyrène et publiée par M. S. Ferri avec le concours de plusieurs érudits allemands. C'est une constitution nouvelle octroyée à la ville de Cyrène par « Ptolémée ». Les premiers éditeurs avaient vu dans ce personnage le roi Ptolémée Évergète et placé le texte vers 250 avant J.-C. M. Reinach montre par l'analyse du texte, sa confrontation avec nos renseignements historiques et notamment avec les monnaies, que le document est beaucoup plus ancien. Il remonte à l'an 321 avant J.-C. et représente la charte, moitié républicaine, moitié monarchique, imposée à Cyrène par le satrape Ptolémée I^{er} (plus tard Soter), immédiatement après son occupation du pays et la défaite du condottiere Thibron.

M. le chanoine Bayard fait une lecture sur l'inscription dite de Duenos.

SEANCE DU 18 MARS 1927

La Commission du concours Brunet répartit le prix de la façon suivante : 1.000 francs à M. Polain, pour ses *Marques typographiques du XV^e siècle*, et 1.000 francs à M. Montandon, pour sa *Bibliographie générale des travaux paléthrologiques*.

Elle attribue, en outre, deux récompenses de 500 francs chacune à l'*Essai bibliographique d'Algérie dans la littérature française* de M. Taillart et à la *Bibliographie alsacienne* publiée sous la direction de M. Grenier.

Il est procédé à l'élection des membres de l'Académie qui la représenteront, avec le secrétaire perpétuel, dans la Commission du prix Osiris. Sont désignés : MM. Omont et Croiset.

M. Antoine Meillet fait une communication sur le féminin des adjectifs dans les dialectes indo-européens.

M. Joseph Loth lit une note intitulée : *le Nom de Laënnec, un cas difficile d'onomastique*.

SEANCE DU 25 MARS 1927

M. Calmette adresse à l'Académie le rapport suivant sur les fouilles exécutées à Saint-Bertrand-de-Cominges pendant les six derniers mois de 1926 :

« Les fouilles opérées à Saint-Bertrand-de-Cominges, pendant le deuxième semestre de l'année 1926, ont porté :

« 1^o Sur le terrain où avait été découvert, au mois de juin précédent, un lot important de statues.

« 2° Sur la partie non explorée de la basilique dégagée en 1914 par M. Dieulafoy. »

La découverte en juin 1926 de plusieurs statues ou fragments de statues a fait l'objet d'un rapport de M. R. Lizop, reproduit par les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1926, p. 208 et s. Ces statues avaient été trouvées sur une parcelle de terrain expropriée pour la construction d'un chemin vicinal. Pour découvrir, autant que possible, les fragments manquants ou d'autres morceaux, de nouvelles excavations ont été pratiquées en automne dans la propriété de Mme veuve Baron et dans celle de M. Escoubas. Elles ont livré, notamment, les fragments suivants :

1° Le torse nu d'un captif enchaîné, complétant les fragments de cuisse et de jambes recueillis en mai à quelques mètres de là. Le corps est légèrement fléchi en avant. Les mains sont liées derrière le dos. Le personnage est nu, sauf un petit mantelet attaché autour du cou et retombant sur les épaules et le dos. Les muscles sont crispés. Le bras gauche fait un vigoureux effort pour se dégager. Il manque encore à la statue, pour être complète, la tête, la jambe droite, le bras droit. D'après la direction du cou et de sa musculature, on peut juger que la tête était tournée vers la gauche. On verra ci-dessous qu'une autre découverte nous permet de reconstituer avec certitude le dessin de l'ensemble;

2° Un fragment de torse féminin provenant d'une statue drapée et qui pourrait être la partie supérieure d'une figure de Victoire ailée;

3° Divers fragments appartenant à un torse cuirassé : entre autres trois grands fragments (partie supérieure face, partie supérieure revers, partie inférieure face) susceptibles d'être rajustés. Parmi les fragments plus petits, on reconnaît encore :

Un avant-bras tenant un *volumen* (en trois morceaux);

Un cou (amovible);

Un fragment du décor de la cuirasse, montrant deux captifs agenouillés de part et d'autre d'un arbre portant un bouclier. Le personnage de gauche est jeune, imberbe et chevelu; celui de droite est barbu et âgé. Leur attitude correspond exactement à celle du captif signalé plus haut.

Tous ces fragments appartenaient à une statue plus grande que nature, du type bien connu des statues d'empereur en costume militaire avec la cuirasse historiée d'apparat. Des traces de dorure sont visibles sur plusieurs fragments de la cuirasse. Le *paludamentum* était resté sur l'épaule gauche. La partie inférieure de l'armure est formée par deux rangées de lambrequins décorés alternativement de palmettes et de masques. Palmettes et masques sont, comme le petit relief des deux captifs, d'une exécution soignée. Cette grande statue était, évidemment, la figure centrale du monument triomphal auquel appartiennent les autres statues découvertes.

Plusieurs fragments d'inscriptions officielles, malheureusement très courts, ont été découverts à proximité. L'un d'eux, qui se rapporte à un empereur, peut avoir fait partie de la dédicace du groupe triomphal :

NO
MAX
MP

Si NO était la terminaison du nom impérial, on pourrait penser à l'empe-

reur Vespasien, qui pacifia les Gaules après la grande crise consécutive à la mort de Néron en écrasant les insurrections des Bataves et des Gaulois du Nord : cette victoire dut susciter la dédicace de monuments triomphaux de la part des cités restées fidèles et notamment de la *civitas* des Convènes, si profondément romanisée. D'autre part, ces statues sont en marbre de Saint-Béat et c'est seulement au II^e siècle de notre ère que l'exploitation de ces carrières s'est développée : une tradition locale y associe même le nom de Trajan. C'est peut-être celui qu'il faut restituer dans l'inscription mutilée.

Les fouilles, commencées en 1914 par M. Diculafoy sous les auspices de la *Société française des Fouilles archéologiques*, avaient abouti à la découverte et au dégagement partiel des substructions d'une basilique chrétienne des IV^e et V^e siècles. La partie de la gauche du narthex et de la nef, qui restaient à fouiller, ont été dégagées. Ces fouilles ont permis de découvrir, en outre :

1^o Plusieurs nouveaux sarcophages engagés dans les fondations ;

2^o Les substructions d'un édifice antérieur, auquel la basilique était superposée ; on reconnaît plusieurs soubassements de colonnes en marbre blanc dessinant un portique qui se prolonge à l'ouest, en dehors du plan de la basilique : il s'agit d'un édifice du haut Empire, dont un des murs de façade avec une entrée a été mis au jour à la limite du champ de fouilles, à 1 m. 50 environ du mur nord du narthex auquel il est parallèle. »

Le président fait savoir que la Commission compétente propose d'attribuer en 1927 la grande médaille d'argent de la Société centrale des Architectes à M. Henri Marchal, membre de l'École française d'Extrême-Orient, pour ses fouilles à Angkor depuis 1916.

La Commission de la fondation de Clercq propose d'allouer les subventions suivantes :

6.000 francs à M. Geuthner pour la publication des fouilles de Pézard à Tell Nebi Mend ; et 6.000 francs pour une mission archéologique du R. P. Mousterde dans la Syrie du Nord.

La Commission de la fondation Piot propose à l'Académie d'attribuer une subvention de *cinq mille francs* à M. Pierre Paris, pour la continuation des fouilles de l'École des Hautes Études hispaniques à Alcañiz et à Setefilla.

Le prix G. Maspero est attribué à M. Chassinat, par 24 voix contre 10 à M. Montet. Il y a un bulletin blanc marqué d'une croix.

M. Francis W. Kelsey entretient l'Académie des fouilles de l'Université de Michigan au Fayoum.

SÉANCE DU 1^{er} AVRIL 1927

La Commission de la fondation Pellechet propose d'attribuer, pour des réparations urgentes, aux églises dont les noms suivent :

5.000 fr., à l'église de Souancé (Eure-et-Loir).

1.200 fr., à l'église de Chalautre-la-Petite (Seine-et-Marne).

3.000 fr., à l'église de Leudon-en-Brie (Seine-et-Marne).

5.000 fr., à l'église de Saint-Sylvestre (Haute-Vienne).

4.000 fr., à l'église de Montblanc (Hérault).

6.000 fr., à l'église de Boursonne (Oise).

La Commission du prix Auguste Prost décerne le prix à M. Paquet d'Hauteroche pour son ouvrage : *Bibliographie analytique de l'histoire de Metz pen-*

dant la Révolution (2 vol. in-4°, 1926), et attribue une récompense de 400 francs à M. Émile Linckenheld pour son ouvrage : *les Stèles funéraires en forme de maison chez les Médiomatriques et en Gaule*.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Haussoullier.

Les candidats sont, par ordre alphabétique, MM. Coville, Jouguet, Lafaye, Lefranc, Marçais et Merlin.

Au 1^{er} tour, M. Coville obtient 7 voix; M. Jouguet, 1 voix; M. Lafaye, 5 voix; M. Lefranc, 6 voix; M. Marçais, 9 voix; M. Merlin, 5 voix. — Pas de majorité.

Au 2^e tour, M. Coville obtient 1 voix; M. Jouguet, 5 voix; M. Lafaye, 4 voix; M. Lefranc, 12 voix; M. Marçais, 4 voix; M. Merlin, 7 voix. — Pas de majorité.

Au 3^e tour, M. Jouguet obtient 3 voix; M. Lafaye, 3 voix; M. Lefranc, 12 voix; M. Marçais, 3 voix; M. Merlin, 12 voix. — Pas de majorité.

Au 4^e tour, M. Jouguet obtient 2 voix; M. Lafaye, 1 voix; M. Lefranc, 18 voix; M. Merlin, 12 voix.

M. Abel Lefranc, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est proclamé élu.

M. Léon Rey présente un rapport sur les fouilles d'Apollonie en 1926. On a poursuivi le déblaiement des ruines de l'édifice mis au jour en 1925 et découvert un certain nombre de statues.

M. René Dussaud examine les textes en hiéroglyphes découverts en Égypte et récemment publiés par M. Sethe. Il montre l'intérêt de ces documents remontant à deux mille ans avant notre ère, pour la géographie et l'histoire de la Palestine, de la Phénicie et de la Syrie; il insiste sur l'appui qu'ils fournissent à certains passages de l'Ancien Testament. On y trouve, en effet, mention de vingt peuples ou villes asiatiques dont une quinzaine peuvent être identifiées. En tête de la liste est citée Byblos, ce qui s'accorde avec l'importance de cette cité à haute époque telle que les fouilles récentes l'ont révélée, puis viennent la Tyr continentale, les Anaquim, qui sont ainsi réintégrés dans l'histoire, le peuple des Amorrhéens, ce qui confirme également les résultats des dernières fouilles en Syrie, Jérusalem (dont c'est ici la mention la plus ancienne) et d'autres villes moins importantes.

SÉANCE DU 8 AVRIL 1927

M. Henry Omont annonce l'entrée récente dans les collections du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de l'original du texte de la Ligue de Gien, conclue le 15 avril 1410, dans cette dernière ville, contre le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, quelques années après l'assassinat, ordonné par celui-ci, du duc d'Orléans.

La Commission des Antiquités nationales a décerné la 1^{re} médaille à Mlle Sclafert pour son ouvrage sur le *Haut Dauphiné*.

La 2^e médaille à M. Benoit, *Recueil des actes des comtes de Provence appartenant à la maison de Barcelone*.

La 3^e à M. Quenedey pour son ouvrage sur l'*Habitation rouennaise*.

Et accordé les mentions suivantes : la 1^{re} à M. Georges Ritter, *les Vitraux de la cathédrale de Rouen*.

La 2^e à M. Maubourguet, *le Périgord méridional des origines à 1370.*

La 3^e à M. Florance, *l'Archéologie préhistorique et protohistorique en Loir-et-Cher.*

La 4^e à M. Schäffer, *les Tertres funéraires préhistoriques dans la forêt de Haguenau.*

La 5^e à MM. de Gérin-Ricard et Isnard, *Actes concernant les vicomtes de Marseille et leurs descendants.*

Le R. P. Dhorme entretient l'Académie des tablettes babyloniennes découvertes à Neirab près d'Alep, dans les fouilles pratiquées à l'automne dernier par les PP. Carrière et Barrois, assistés de M. Parrot. Ces tablettes cunéiformes, au nombre de vingt-cinq, sont de l'époque néobabylonienne et datent du vi^e siècle avant notre ère. Pour la plupart, elles concernent des intérêts privés, mais elles portent des épigraphes araméens intéressants, et surtout le nom même de la localité sous la forme *Nirib*, qui est un nom babylonien, « porte entrée ». La présence du culte lunaire à Neirab permet d'établir un nouveau jalon dans les étapes de la migration d'Abraham, depuis Ur en Chaldée jusqu'à Harran en Haute Syrie et finalement en Canaan.

M. Allotte de la Fuÿe fait une communication sur une monnaie de Xerxès, roi d'Arلامorate.

M. Adrien Blanchet donne lecture d'un rapport de M. Noël Thiollier, vice-président de la Diana, sur les fouilles de Charlieu (Loire), pour lesquelles l'Académie avait accordé une subvention. Bien que les travaux ne soient pas terminés, on peut dès maintenant signaler les substructions de trois édifices dont le plus ancien paraît être l'église conventuelle, contemporaine de la fondation de l'abbaye en 872. Il faut remarquer aussi la présence de deux pierres, respectées au cours des constructions ultérieures et qui paraissent être les restes d'un sanctuaire. On pourrait penser aussi aux restes d'une chapelle de Saint-Martin, connue par un acte de 887, et qui, selon quelques auteurs, aurait été édifée sur les ruines d'un temple romain. Des sépultures curieuses ont été découvertes également autour de l'église du xi^e siècle.

SÉANCE DU 13 AVRIL 1927

(Avancée au mercredi à cause du vendredi saint.)

M. E. Michon signale à l'Académie l'acquisition, que vient de faire le Musée du Louvre, d'une vue du xvii^e siècle de l'Acropole d'Athènes antérieure au bombardement du 26 septembre 1687. Il s'agit d'un dessin ayant appartenu jadis au peintre Alphonse Périn, mais qui depuis longtemps n'était plus connu que par une lithographie.

M. René Cagnat lit une note de MM. Bosco et Alquier sur une plaque de plomb, appartenant au musée de Constantine. Cette plaque, trouvée dans la commune mixte de Châteaudun, contient le procès-verbal d'un dépôt de reliques des saints Étienne, Focius, Théodore et Victor, sous l'autel, en présence de trois évêques. La date du document est le 28 février 637.

SÉANCE DU 22 AVRIL 1927

M. René Dussaud communique à l'Académie les renseignements que lui a fait tenir M. Virolleaud au sujet de la mission de M. du Mesnil du Buisson

en Syrie. Au cours de recherches préliminaires, deux sites ont été découverts dans les environs de Homs, dont l'un a fourni des fragments d'un texte assyrien gravé sur pierre et l'autre, une installation fortifiée circulaire du type de Zendjirli, c'est-à-dire présumée hittite. Depuis le 6 avril, l'actif missionnaire de l'Académie et du ministère de l'Instruction publique, reprenant les fouilles de Mishrifé, a dégagé des reliefs en basalte et découvert de nouveaux textes cunéiformes.

Sur la proposition de la Commission des Travaux littéraires, l'Académie vote les subventions suivantes :

Trois mille francs à M. Calmette, professeur à l'Université de Toulouse, pour la continuation des fouilles de Saint-Bertrand-de-Cominges; *six mille francs* à l'Association Guillaume Budé, pour la reproduction de deux manuscrits de la *Correspondance* de Cicéron, et d'un manuscrit des *Mémoires* de l'empereur Jean Cantacuzène; *quinze cents francs* à M. Fauchet, pour des recherches dans les bibliothèques du Midi.

M. Paul Pelliot, au nom de la Commission de l'École française d'Extrême Orient, propose de présenter à la nomination de M. le gouverneur général de l'Indochine les candidats suivants :

1^o Comme membre temporaire (bourse vacante), M. Paul Mus, diplômé de l'École des Langues orientales.

2^o Comme membre temporaire destiné au service archéologique à la place de M. Reveron, dont la mission n'est pas renouvelée, M. Jean Claeys, ancien élève de l'École des Beaux-Arts.

3^o Comme membre permanent, inspecteur du service archéologique, M. Fombertaux, actuellement membre temporaire.

M. le docteur Henri Martin lit une note sur des gravures solutréennes découvertes par lui à l'abri du Roc (Charente).

M. Camille Jullian donne lecture d'une communication de M. de Gérin-Ricard, sur deux inscriptions récemment découvertes à Gardanne (Bouches-du-Rhône). L'une porte : *Fines Agnensium*, l'autre : *Fines Arelatensium*. Ce sont des pierres de bornage datant sans aucun doute du temps de l'empereur Auguste et indiquant sur ce point la frontière commune des cités coloniales d'Arles et d'Aix.

A l'aide d'une carte dressée par M. Léo Constans dans son livre d'*Arles antique*, M. C. Jullian indique la place qu'il faut faire aux inscriptions si heureusement découvertes par M. de Gérin-Ricard, et il s'efforce de montrer les nombreuses vicissitudes de la géographie administrative de la Provence, depuis l'organisation simple en tribus jusqu'à la constitution définitive des évêchés, cette dernière devant durer jusqu'en 1789. La formation d'une seule *civitas* gauloise, celle des Salyens, le dédoublement de cette *civitas* en colonies d'Aix et d'Arles, la fondation de Marseille et les accroissements successifs du territoire marseillais forment les stades intermédiaires de cette histoire qui ne ressemble en rien à celle des autres cités de la Gaule.

M. Louis-Marie Michon étudie deux reliures italiennes du début du xvi^e siècle conservées à la bibliothèque Sainte-Genève. Ces reliures qui recouvrent une série d'opuscules de saint Laurent Justinien, Bologne, Angelus Britannicus, 1506, in-fol., portent sur leurs plats l'empreinte de deux plaquettes du maître Io. F. F., vers 1500. Elles sont à rapprocher des dix reliures analogues étudiées récemment par M. Hobson, et proviennent de la bibliothèque de Grolier,

dont elles ont les armes peintes sur les tranches. Elles ont été vendues ou données par Grolier au canoniste Jean Quintin, vers le milieu du xvi^e siècle, et sont entrées à la bibliothèque Sainte-Geneviève sous la Révolution. Ces reliures sont de très bons exemples de ce que l'on pourrait appeler la « première manière » de Grolier.

M. René Dussaud lit une note de M. Albert Gabriel sur un manuscrit turc du xvi^e siècle de la bibliothèque universitaire de Stamboul. C'est le *Récit des étapes de l'expédition du sultan Soleiman dans les deux Iraq*, daté de 1540, et illustré de miniatures qui figurent les principales villes traversées par l'armée impériale. M. Gabriel donne la liste de ces miniatures qui nous mènent jusqu'à Bagdad et, prenant comme exemple les plans de Stamboul et de Galata, il en montre l'intérêt historique et archéologique.

SÉANCE DU 29 AVRIL 1927

Sur la proposition de la Commission de la fondation Piot, l'Académie vote une subvention de 4.000 francs à M. Léon Rey, pour la continuation des fouilles d'Apollonie d'Épire.

La Commission du prix de la Grange a attribué le prix à M. Lucien Foulet, pour son édition de *Galeran de Bretagne*, poème français du xiii^e siècle par Jean Renart (dans la collection des *Classiques français du moyen âge*).

M. Hénault entretient l'Académie des fouilles exécutées depuis une vingtaine d'années à Bavai, sur l'emplacement de l'antique ville des Nerviens. Après avoir rappelé les trouvailles anciennes, vieilles de plusieurs siècles, qui ont eu pour unique résultat d'enrichir des collections privées sans profiter à la science, — puis les premières fouilles méthodiques du P. Lambiez en 1790 et celles que dirigea l'architecte Niveleau à la fin de la Restauration, M. Hénault insiste sur les recherches actuelles, et sur ce qu'elles apprennent du développement de la civilisation dans cette région. Il met sous les yeux de l'Académie quelques-uns des objets récemment recueillis dans les tombes découvertes.

SÉANCE DU 6 MAI 1927

Le ministre des Affaires étrangères communique un télégramme du haut commissaire p. i. à Beyrouth, annonçant la récente découverte à Mishrifé d'un sphinx brisé avec inscription hiéroglyphique intacte et de dix tablettes cunéiformes comprenant plusieurs centaines de lignes.

Le président annonce à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver dans la personne de M. Hugo Schuchardt, décédé le 21 avril à Graz (Autriche), et prononce une allocution.

La Commission du prix Ambatiélos décide de décerner le prix (3.500 fr.) à M. Vallois pour le fascicule III des *Fouilles de Délos*, et d'accorder deux récompenses, l'une de 1.500 francs à M. Demangel pour sa publication : *le Tumulus dit de Protésilas* (fascicule I), et l'autre de 500 francs à M. Georges Nicole, pour son ouvrage : *la Peinture des vases grecs*.

La Commission de la médaille Georges Perrot attribue cette médaille à M. Ch. Dugas, pour sa *Céramique des Cyclades*.

M. Antoine Meillet annonce officieusement que la Commission du prix Volney a décerné le prix (1.500 francs) à M. Chantraine pour son ou-

vrage *Histoire du parfait grec* et attribué en outre deux récompenses, de 1.000 francs chacune, à M. Sechchaye pour son *Essai sur la structure de la phrase* et à Mlle Sjoestedt pour l'*Aspect verbal et les formations à affixe nasal en celtique*.

L'ordre du jour appelle l'élection d'un membre ordinaire à la place de M. Huart.

Il y a 31 votants; majorité absolue, 16 voix; au 1^{er} tour, M. Coville obtient 6 voix; M. Jouguet, 10 voix; M. Marçais, 6 voix; M. Merlin, 9 voix. — Pas de majorité.

Au 2^e tour, M. Coville obtient 7 voix; M. Jouguet, 6 voix; M. Marçais, 12 voix; M. Merlin, 6 voix. — Pas de majorité.

Au 3^e tour, M. Coville obtient 3 voix; M. Jouguet, 3 voix; M. Marçais, 18 voix; M. Merlin, 7 voix.

M. William Marçais, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages, est proclamé élu.

M. Joseph Loth fait une lecture sur la sépulture en barque chez les Celtes. Les Celtes insulaires plaçaient le pays des morts, qui pour eux était le pays de l'immortalité et de l'éternelle jeunesse, dans une île au delà de l'Océan. On ne pouvait y arriver qu'en barque. D'après un poème irlandais qui nous est parvenu considérablement rajeuni, le corps de saint Cummain Fota (le long), mort en 661, aurait été transporté en barque, par le Shannon, au cimetière de Clonfert, sa ville épiscopale; mais, suivant un usage qui a persisté dans une des îles Hébrides, la barque-cercueil a été brisée, après que le corps eût été enterré. On n'est donc pas en présence d'un cas de sépulture en barque, mais de transport d'un mort par voie fluviale. Cet usage est mentionné dans une légende du moyen âge concernant les Aliscamps. Il a existé en Égypte dès l'époque préthinite (antérieure à 5000 ans avant notre ère) et a été courant à l'époque pharaonique. Il y a deux cas de sépulture en barque en Gaule, à l'époque du fer. Dans les travaux du canal de la Marne à la Saône, M. l'ingénieur Carlier a découvert une pirogue contenant un squelette, avec une épée de fer dans son fourreau en fer, une lance en fer, et un poignard anthropoïde en fer à pommeau de bronze. Ce poignard suffit à dater la sépulture; elle est de la Tène II (vers 300 avant notre ère). Pirogue et objets sont conservés au Musée de Saint-Germain-en-Laye. En 1868, un tumulus situé à *Beg-en and* (le bout du rivage) en Saint-Pierre-Quiberon, Morbihan, a livré, avec bon nombre de débris de poterie, des clous en fer dont quelques-uns atteignent 0 m. 25 de long, ainsi que des portions de lames ou de tiges plates en fer; un forgeron du pays a estimé que les clous de cette taille conviennent à un navire actuel de 200 tonneaux. D'après l'ornementation de certaines poteries, la sépulture serait de la Tène I ou II (à partir de 500 ou de 300 av. J.-C.). On est en présence d'un tumulus des Vénètes, les maîtres de la mer entre la Gaule et les Îles Britanniques au temps de César.

M. Salomon Reinach annonce à l'Académie que des documents conservés à Dijon, sur lesquels son attention a été attirée par M. E. Pelletier, permettent d'affirmer que l'*Annonciation* de Van Eyck, à l'Ermitage, et le *Calvaire* de Simone Memmi au Louvre, étaient, en 1791, dans la chambre du prieur de la Chartreuse de Champmol. Avec ces deux chefs-d'œuvre se trouvait une *Présentation au Temple* de l'école de Van Eyck, autrefois chez le baron Vivant Denon, aujourd'hui dans la collection de M. Pelletier à Paris.

SÉANCE DU 13 MAI 1927

M. Moret communique à l'Académie une copie de l'inscription hiéroglyphique gravée sur le sphinx trouvé dernièrement par M. du Mesnil du Buisson sur le champ de fouilles de Mishrifé, près de Homs. Cette copie, faite par M. du Mesnil, lui est envoyée par M. Virolleaud, directeur du Service des antiquités de Syrie. M. Moret lit ainsi cette ligne parfaitement conservée : « La princesse, fille du roi, de son ventre, sa chérie, Ita, maîtresse de l'éauté. » Deux princesses de la XII^e dynastie portent ce nom; leurs cercueils et leurs momies, chargées de très riches bijoux, ont été retrouvés à Dachhour en 1894-1895 par J. de Morgan : l'une, fille du roi Amenemhat II (3^e roi de la XII^e dynastie, vers 1938-1904 av. J.-C.), s'appelle Ita; l'autre, fille du même roi, s'appelle Ita-ourt. Le sphinx appartient vraisemblablement à la première. Nous savions déjà, par les fouilles de MM. Virolleaud et Montet (en 1922 et 1923), que les princes de Byblos avaient reçu des cadeaux des rois Amenemhat III et IV. L'influence égyptienne s'étendait donc au delà de la côte, dans la vallée de l'Oronte, dès le temps des rois antérieurs.

La Commission du prix Bordin accorde : 1^o un prix de 2.500 francs à M. Clovis Brunel pour son livre intitulé *les Plus Anciennes Chartes en langue provençale*; 2^o une récompense de 500 francs au R. P. Gabriel Théry, pour ses deux volumes *Autour du décret de 1210* et son *Édition critique des pièces relatives au procès d'Eckhart*.

M. A. Foucher, chef de la Délégation archéologique française en Afghanistan, expose le résultat des recherches qu'il a pu mener dans ce pays de 1922 à 1925, à la faveur de la convention trentenaire conclue entre le gouvernement de S. M. Aman-Ullah Khân et la France.

M. François Delaborde donne lecture du rapport général sur le concours des Antiquités nationales en 1927.

SÉANCE DU 30 MAI 1927

M. René Dussaud lit la note suivante :

« A la date du 7 mai 1927, M. Virolleaud me signale que les tablettes découvertes par M. du Mesnil du Buisson à Mishrifé constituent quatre exemplaires successifs de l'« inventaire du trésor de la dame Nin-Egal, dame de « Qatna », et deux exemplaires d'un autre inventaire du « trésor des dieux « du roi ». Le savant directeur du Service des antiquités de Syrie a pu établir ainsi l'identification de Mishrifé avec l'ancienne Qatna; il a établi aussi le synchronisme de ces inventaires avec les tablettes d'El-Amarna.

« Je voudrais souligner en quelques mots l'importance historique des premiers résultats du déchiffrement de M. Virolleaud. Tout d'abord, la documentation écrite relative à Mishrifé s'augmente des six lettres de la série d'El-Amarna (Knudtzon, nos 52-57) concernant Qatna. Ces lettres révèlent les péripéties qui ont amené la destruction violente du temple et de la ville. Akizzi, le roi de Qatna, refusa de se ranger dans le parti des Hittites. Ceux-ci l'emportèrent et l'on sait que Soubbilouliouma mit Qatna à feu et à sang dans le premier quart du XIV^e siècle avant notre ère. Le temple sumérien ne s'est plus relevé et, en ramassant au milieu des décombres calcinés les derniers

inventaires que les scribes aient dressés de ses richesses, M. du Mesnil a remis au jour le sanctuaire tel que le pillage et l'incendie l'avaient réduit à ce moment.

« Nous connaissons donc la date de la destruction du temple; nous pouvons aussi fixer approximativement la date de sa construction. En effet, la déesse Nin-Egal, qui apparaît ici, est une déesse sumérienne qui a été signalée pour la première fois à Tello, sur la statue d'Our-Baou qui s'en proclamait le fils. La ville d'Our en Chaldée est le grand centre d'où le culte de la déesse a rayonné. M. Woolley vient de dégager à Our le temple de Nin-Egal, jumelé avec celui de Ningal, la parèdre du dieu Sin; la construction est due à Our-Nammou, le fondateur de la troisième dynastie d'Our. Le gouverneur d'Assour, un sémite du nom de Zakirou, installé par Bour-Sin, petit-fils d'Our-Nammou, édifia, évidemment pour complaire à son maître et pour mieux asseoir la domination chaldéenne dans la ville d'Assour, un temple consacré à la déesse Nin-Egal. Le temple de Qatna doit remonter à la même époque, c'est-à-dire au temps de la troisième dynastie d'Our, et sa construction atteste que, dans la seconde moitié du troisième millénaire, Qatna était dans la mouvance du royaume d'Our. J'ai signalé récemment qu'une tête publiée, il y a nombre d'années, comme provenant de Mishrifé, était une tête sumérienne; elle est précisément traitée avec cet art raffiné qui caractérise l'époque de la troisième dynastie d'Our. Complètement rasée, elle figure certainement un prêtre, peut-être un prêtre de Nin-Egal.

« La déesse Nin-Egal a pénétré jusque chez les Hittites ¹, aussi ne peut-on être surpris si son renom gagna la cour du pharaon Amenemhat II dont une fille, la princesse Ita, consigna, probablement entre les mains d'un prêtre syrien, pour être déposé dans le temple de Qatna; le petit sphinx dont notre confrère, M. Alexandre Moret, a lu vendredi dernier, l'inscription hiéroglyphique devant l'Académie. On me permettra d'ajouter que ces remarquables découvertes confirment les dates que j'avais attribuées à l'activité de Mishrifé d'après les trouvailles de la première campagne de M. du Mesnil du Buisson. »

Le président annonce à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver dans la personne de M. Thomsen, associé étranger, et prononce une allocution.

M. Maurice Holleaux signale le déchiffrement qu'a fait un savant roumain, M. Lambrino, d'une inscription grecque du Musée du Louvre, demeurée jusqu'ici inédite. Cette inscription est d'un grand intérêt historique. Elle comprend, comme l'a reconnu M. Lambrino : une lettre écrite par le roi de Pergame, Eumène II, à la cité de Iasos, en Carie; un décret voté par le peuple de Iasos en réponse à la communication d'Eumène. La démarche d'Eumène a pour objet de faire agréer par les Iasiens la fondation des fêtes nouvelles instituées en l'honneur d'Athéna Niképhoros, la grande déesse de Pergame. L'inscription, qu'il faut rapprocher de deux textes lapidaires, un décret des Aitoliens et un décret des Amphictyons, trouvés à Delphes et relatifs à la même affaire, remonte à l'année 182 avant J.-C.

1. Weidner, *Archiv für Keilschriftforschung*, II, p. 12.

SÉANCE DU 27 MAI 1927

Le président annonce à l'Académie la perte qu'elle vient d'éprouver dans la personne de M. Kelsey, son correspondant à Ann-Arbor (Michigan), et prononce une allocution.

Le président fait savoir que l'Académie propose, pour le prix du budget de 1930 (Études orientales), le sujet suivant :

Recherches sur l'onomastique des inscriptions sud-sémitiques (étymologie des noms propres, — identification des noms de lieux, — nature des divinités).

L'Académie décerne :

Le grand prix Gobert à M. Clerc, pour *Massalia*, t. I, par 26 voix contre 8 à Mgr Lesne et 1 à M. Zeller, sur 35 votants; le second prix à M. Gaston Zeller, *la Réunion de Metz à la France*, par 31 voix contre 1 à Mgr Lesne, sur 32 votants.

M. Léon Mirot fait une lecture sur la colonie lucquoise qui exista à Paris de la fin du xiii^e siècle au début du xv^e et connut sa plus grande prospérité sous le règne de Charles VI. Habitant rue de la Vieille-Monnaie, ayant un sanctuaire religieux dans la chapelle du saint Voul en l'église du Saint-Sépulchre, les Lucquois constituèrent une communauté avec statuts, règlements, juridiction. Marchands d'étoffes de prix, de velours, de taffetas, de soieries, orfèvres, changeurs, fonctionnaires royaux, ils jouèrent un rôle important à Paris. Mais l'assassinat du duc d'Orléans en 1407, les troubles de la lutte des Armagnacs et des Bourguignons, la crise monétaire qui suivit la reprise de la lutte avec l'Angleterre les ruinèrent, et ils disparurent rapidement sous le règne de Charles VII.

MM. François Delaborde, Jullian, Monceaux, Théodore Reinach et Fournier présentent des observations.

SÉANCE DU 3 JUIN 1927

La Commission de Syrie et Palestine propose à l'Académie de voter une subvention de 30.000 francs pour permettre au Service des antiquités de Syrie d'entreprendre les fouilles de Tell Arban sur le Khabour.

M. Maurice Prou donne lecture du rapport sur les travaux de l'École française de Rome durant l'année 1925-1926.

M. Camille Jullian lit un mémoire de Mlle Hure sur une urne funéraire du Musée de Sens, que l'on considère généralement comme remontant à l'époque romaine. Elle fait l'historique de ce monument avant son entrée au Musée et signale certaines parties qui auraient fait l'objet de réfections modernes.

M. Jullian communique deux notes de M. Michel Clerc sur des trouvailles archéologiques faites récemment à Marseille. C'est d'abord la découverte, dans le prolongement de la Canebière, du lit d'un ruisseau assez considérable, qui serait le « Lacydon », dont le nom a été étendu au port antique. C'est ensuite la mise au jour de débris de murs de grand appareil, qui seraient un reste de l'enceinte antique.

SÉANCE DU 10 JUIN 1927

M. Camille Jullian signale une inscription gravée sur calcaire blanc, récemment découverte dans des fouilles au cloître Saint-Séverin de Cologne. Il s'agit d'une dédicace, faite par un habitant de Coire (Suisse), à Mercure, par laquelle cet individu mentionne l'offrande qu'il a présentée au dieu de deux grues. C'est le troisième monument qui fait allusion au rôle religieux des grues dans la Gaule romaine. Les deux premiers sont conservés, l'un au Musée de Cluny, l'autre au Musée de Trèves, et représentent, celui-ci trois grues à l'intérieur d'un arbre sacré, celui-là les trois oiseaux perchés sur la tête et le dos d'un taureau. Le Mercure de l'inscription de Cologne ne peut être que le gallo-romain, lequel était particulièrement adoré à Cologne. Et cet ensemble de documents montre l'importance des grues dans la religion celtique, et indique qu'elles étaient particulièrement consacrées au grand dieu gaulois.

L'inscription ne dit pas si les oiseaux étaient vivants ou s'il s'agissait d'effigies en métal. L'un et l'autre sont également possibles, car nous avons des exemples d'animaux votifs en métal, loups, truies, etc., et nous savons d'autre part que les Gaulois entretenaient des animaux vivants dans les temples.

M. Franz Cumont attire l'attention de l'Académie sur l'importance de découvertes récentes faites à Cyrène et qui sont illustrées dans le tome IV, qui vient de paraître, du *Notiziario archeologico* publié par le Ministère des Colonies italien. Le principal document est la description d'un temple d'Isis, mis au jour par M. Ghislanzoni sur l'acropole de Cyrène, et qui était littéralement farci de morceaux de sculpture, figurant des divinités ou des prêtresses d'Isis. L'une de ces statuettes, dont la polychromie est merveilleusement conservée, offre une valeur singulière. Elle paraît représenter une myste, dans le costume d'apparat dont on revêtait l'initiée après la cérémonie où l'on avait successivement simulé sa mort et sa renaissance à une vie immortelle par une identification avec la déesse.

M. Gustave Fougères donne lecture du rapport sur les travaux de l'École française d'Athènes durant l'année 1925-1926.

M. E. Pottier commence la lecture d'une étude sur un vase peint du Musée de Florence qui, depuis plus de soixante ans, a été l'objet de nombreuses discussions. Un cratère attique, acquis par le Louvre, éclaire le sujet de la représentation qui paraît faire allusion à un drame satyrique perdu. Le sujet devait être populaire dans les ateliers céramiques du ^v^e siècle avant J.-C., car plusieurs vases ou fragments de vases s'y rapportent. On y voit deux Silènes qui, armés de pioches, démolissent un tertre enflammé que surmonte une figure de Sphinx accroupi.

SÉANCE DU 17 JUIN 1927

M. Weydert adresse à M. le secrétaire perpétuel trois photographies de mosaïques gallo-romaines découvertes à Dickirch (grand-duché de Luxembourg), et demande l'avis de l'Académie sur l'importance de cette trouvaille archéologique.

M. le commandant Espérandieu donne lecture d'un rapport de M. le docteur Morlet sur des découvertes faites récemment à Glozel. Il s'agit de deux tombes ovales, formées de blocs enchevêtrés, sans mortier ni argile de liaison. L'une de ces tombes vient d'être vidée, car le ruissellement des eaux de pluie risquait de tout détruire; l'autre ne le sera qu'au début de la semaine prochaine, en présence de M. Espérandieu et d'autres personnes.

De cette tombe récemment vidée, on n'a retiré que très peu de restes humains, dont deux molaires et un fragment de crâne; mais elle contenait un mobilier funéraire d'une richesse surprenante, composé de vases d'argile à masque dit néolithique, de galets avec inscriptions ou figures d'animaux, de tablettes couvertes de signes alphabétiformes, de harpons en os, d'une idole de terre du type dit bisexué, d'un collier composé de petits galets dont on a modifié la forme primitive, d'un anneau de schiste avec inscription, d'un sabot de cervidé sur la face plantaire duquel sont gravées deux magnifiques têtes, l'une peut-être de renne, l'autre d'un cervidé moins reconnaissable, etc.

Tous ces objets sont de la haute époque néolithique. On n'a pas rencontré la moindre trace d'objets celtiques ou romains. C'est la preuve que la première fosse ovale découverte et détruite avant le début régulier des fouilles entreprises par M. le docteur Morlet, aidé de M. Émile Fradin, était également une tombe. Ainsi, le site nous apparaît comme une nécropole, et l'énorme quantité d'objets de toute sorte, jusqu'à présent mis au jour, peut s'expliquer par la croyance en une seconde vie des populations néolithiques glozéliennes.

M. Edmond Pottier continue la lecture de son étude sur le vase Vagnonville de Florence et sur le cratère du Louvre. Il en analyse la technique et le style pour en déterminer la date qu'il place dans le premier quart du ^v^e siècle avant J.-C. Il examine si le vase du Louvre peut être attribué au peintre et fabricant Myson dont on connaît une œuvre signée et il repousse l'assimilation qui avait été faite à ce sujet. La méthode qui consiste à découvrir la personnalité des artistes dans l'exécution de petits détails du dessin lui paraît fallacieuse, car elle ne tient pas compte du style qui est plus personnel encore.

M. Alexandre Eckhardt, professeur de littérature française à l'Université de Budapest (Hongrie), fait une communication sur l'origine du nom de *Sicambria*, donné en Hongrie jusqu'au ^{xvii}^e siècle aux ruines romaines d'Aquincum près de Budapest. L'histoire de cette ville imaginaire est de l'invention d'un moine français du ^{viii}^e siècle, l'auteur anonyme des *Gesta Regum Francorum* qui la fabriqua en combinant hardiment ses souvenirs de lecture. Il imagina que les Francs d'origine troyenne s'établirent en Pannonie où ils construisirent une ville portant ce nom. Plus tard, au ^{xii}^e ou ^{xiii}^e siècle, on localisa même cette légende à laquelle tout le moyen âge et même la Renaissance croyaient, aux ruines romaines de Bude; dès lors, la Hongrie fut considérée comme une patrie ancienne des Français. Jean Lemaire de Belges encourage les Français à venir en aide aux Hongrois, frères de race, — on leur donnait aussi l'origine troyenne, — contre les Turcs et leur promet le spectacle de leur ancienne patrie; un héraut d'armes d'Anne de Bretagne visite même les ruines de Bude par curiosité pour un si ancien souvenir de l'histoire des Français. L'humaniste italien Bonfini fabrique une inscription pour donner une autre explication de l'histoire des ruines de Sicambria, mais la vieille croyance survit à son faux jusqu'au temps de la critique moderne; le nom

de Sicambria passe dans la langue hongroise sous forme de *Schambri* et de *Skanboria*. La critique du XVIII^e siècle fit tomber toute cette tradition légendaire dans un oubli complet.

SÉANCE DU 24 JUIN 1927

M. Pierre Paris adresse à M. le secrétaire perpétuel un rapport de M. Thouvenot, membre de l'École des Hautes Études hispaniques, sur les fouilles de Setefilla (Andalousie) en 1927.

La Commission de l'École française d'Extrême-Orient propose à l'Académie de demander à M. le gouverneur général de l'Indochine de vouloir bien prolonger d'un an, à dater du 15 juin 1927, le terme du séjour, comme membre temporaire de l'École, de M. Auboin.

M. Edmond Pottier achève la lecture de son mémoire sur le vase Vagnonville du Musée de Florence.

M. L.-Ch. Watelin, directeur des fouilles entreprises à Kish pour l'Université d'Oxford et le Field Museum, communique les résultats de la campagne 1926-1927 : découverte d'un grand temple d'époque babylonienne, probablement dédié à la déesse Ninhursag et, à un niveau inférieur aux assises de ce monument, mise au jour d'un édifice de l'époque de Sargon l'ancien. Deux lots importants de tablettes ont été exhumés, l'un des règnes de Dungi et de Bur Sin, l'autre se rapportant à des dynasties babyloniennes et perses. La mission a également trouvé une statuette sumérienne, nombre de vases et de figurines d'argile et quelques bijoux d'or.

M. Abel Lefranc fait une communication sur une traduction française inconnue du *Créon* de Platon. Cette traduction anonyme a été trouvée par un érudit bibliophile, décédé récemment, M. Ferdinand Daulnoy. Elle semble, par l'écriture et par la langue, devoir être attribuée aux environs de 1530. Rédigée, selon toute évidence, d'après la traduction latine de Marsile Ficin, elle offre, au point de vue de la langue, un véritable intérêt. C'est en tous cas la plus ancienne des traductions françaises, actuellement connues, d'un dialogue platonicien. Les traductions signalées jusqu'ici n'apparaissent qu'un peu après 1540 : la première que nous possédions du *Créon*, œuvre de Pierre du Val, évêque de Séz, est de 1547. Elle manque d'ailleurs à toutes les grandes bibliothèques. Mlle Marie Delcourt va publier prochainement une étude détaillée sur le nouveau manuscrit du *Créon*. M. Abel Lefranc en communique à l'Académie les principaux résultats.

SÉANCE DU 1^{er} JUILLET 1927

Le commandant Espérandieu adresse à M. le secrétaire perpétuel la lettre suivante :

« Nîmes, le 28 juin 1927.

« Monsieur le Secrétaire perpétuel,

« J'ai assisté, le 21 juin dernier, à la fouille de la seconde des tombes mises au jour à Glozel, près de Vichy, par M. le docteur Morlet et M. Émile Fradin.

J'estime que cette fouille a été faite correctement et que l'authenticité des objets qui en proviennent n'est pas douteuse.

« A mon arrivée à Glozel, on ne voyait encore, de la tombe, orientée du sud au nord, que l'une de ses extrémités formée de deux blocs de pierre brute superposés. Tout le reste de la sépulture était engagé dans un sol herbeux à la surface duquel n'apparaissait aucune trace de travail récent.

« L'enlèvement de ces deux blocs permit de reconnaître une sorte de fosse ovulaire dont les parois et le plafond sont formés de pierres brutes, sans mortier ni argile de liaison.

« Sur le fond dallé de cette fosse, on remarquait une couche épaisse de limon boueux d'où rien n'émergeait. La surface de ce limon était lisse, avec quelques stries assez semblables à celles que produit la mer sur le sable des plages.

« Pour ne pas détruire la tombe, son exploration fut décidée, non point en la dégagant par le haut, mais en passant par l'ouverture produite par l'enlèvement des deux blocs précités. Une tranchée fut alors ouverte, à l'autre bout de la fosse, pour l'éclairage du travail.

M. le docteur Morlet commença lui-même les recherches, en fouillant avec la main dans le dépôt boueux, et en indiquant, au fur et à mesure, la position approximative des objets qu'il parvenait à saisir. Il fut, par la suite, remplacé par M. Fradin qui, plus mince, put se glisser dans la tombe, dont il fallut toutefois élargir l'entrée.

« Une liste des trouvailles a été établie; elle est exactement de 121 objets, en y comprenant quelques pièces rencontrées un peu plus tard dans la terre de déblai. Voici, groupées par séries, les principales de ces trouvailles :

« Deux harpons en os, une vertèbre ornée, un os long décoré de onze lignes, des spatules d'os, sept haches de pierre polie, un anneau de schiste avec inscription, onze galets avec gravures d'animaux ou signes alphabétiques, douze galets taillés en pendeloques ou éléments de collier, un tube à ocre, de l'ocre, etc.

« En argile à peine cuite, on a retiré de la tombe : trois vases dont un est décoré d'un masque sans bouche, quatre lampes, trois « bobines », une tablette avec l'empreinte d'une main, une idole bissexuée avec masque, deux timbres à ocre; enfin, une tablette complète et un fragment de tablette avec signes alphabétiques.

« Il ne restait, du squelette, que deux débris du crâne et un très petit fragment de la mâchoire inférieure.

« Autant que l'on en puisse juger, la tablette complète avait dû être placée près de la tête du mort.

« La conclusion à tirer, je crois, de cette fouille, où la poterie fine et le métal font complètement défaut, est la contemporanéité de tous les objets qu'elle a fournis. Il me semble qu'ils constituent un tout dont on ne peut distraire aucune partie, pour la dater d'une autre époque.

« Les tablettes, les vases, les idoles trouvés à Glozel sont, par suite, du même temps que les haches de pierre polie, les harpons, les galets gravés et les anneaux de schiste. Tout est donc néolithique, puisque le doute, en ce qui concerne ces derniers objets, n'est pas possible.

« J'ajoute que les trouvailles faites à Glozel, dans les deux tombes qu'on a récemment mises au jour, permettent de comprendre l'in vraisemblable quantité d'objets recueillis depuis le début des fouilles. Le site est une nécropole.

Et puisqu'il n'est resté, dans les tombes faites avec quelque soin, que des débris infimes de squelettes, il est, ce me semble, logique de supposer que tout a disparu des corps placés en pleine terre.

« Les pièces découvertes doivent provenir des mobiliers qui accompagnaient ces corps. Ainsi que je l'ai dit naguère, il est probable que les populations néolithiques de Glozel ont eu la notion d'une seconde vie.

« Quant aux tablettes avec signes alphabétiformes, leur corrélation avec les corps me paraît évidente. Il peut s'agir d'épithaphes ou de souhaits. »

M. Franz Cumont fait une communication sur les colonies de marchands syriens établies à l'époque romaine dans le Midi de l'Espagne. Des ancres retirées des eaux du cap Palos, une inscription de Malaga, une dédicace grecque à Cordoue jalonnent la route que ces négociants orientaux ont suivie jusqu'à la capitale de la province de Bétique. Les actes des martyres Juste et Rufine prouvent qu'on célébrait à Séville (Hispalis) les fêtes de Salambo et d'Adonis. Une version peu connue de cette passion, contenue dans le bréviaire d'Eborac, permet de reconstituer avec vraisemblance une partie du rituel de cette fête syrienne. Elle était précédée d'une collecte faite par des danseuses sacrées promenant l'idole de Salambo, puis on plantait dans des pots de terre les éphémères « jardins d'Adonis », une procession conduite par le gouverneur lui-même parcourait les campagnes et les dévots la suivaient nu-pieds. Enfin le culte d'Adonis se pratiquait dans une grotte où à la fin de ces solennités des poupées figurant le dieu mort étaient précipitées dans l'eau d'un puits. Il semble qu'en Syrie, comme en Espagne, ces Adonies coïncidassent avec le début de l'année sothiaque (19 juillet) marqué par le lever de Sirius, l'astre de la canicule.

M. Théodore Reinach donne lecture de la première partie d'un mémoire sur la valeur relative de l'or et de l'argent dans les monnaies ptolémaïques.

SÉANCE DU 8 JUILLET 1927

M. Théodore Reinach termine la lecture de son mémoire sur la valeur relative de l'or et de l'argent dans les monnaies ptolémaïques.

M. Gustave Jéquier fait une communication sur les pyramides non funéraires de l'Ancien Empire.

SÉANCE DU 13 JUILLET 1927

Avancée au mercredi en raison de la Fête nationale.

M. Salomon Reinach a la parole à propos de la correspondance :

« J'ai l'honneur de présenter à l'Académie et de faire circuler la photographie, due à M. le docteur Morlet, d'une pierre d'assez grande dimension, récemment exhumée à Glozel, sur la surface plane de laquelle sont gravés distinctement un renne couché et son faon. Si, dans plusieurs silhouettes de cervidés trouvées précédemment dans cette station, on a cru reconnaître le cerf élaphe, l'élan et même une sorte d'abstraction de cervidé, ici, comme dans d'autres spécimens d'ailleurs, le doute n'est pas permis ; il s'agit sans contestation, d'un renne. Le dessin n'est pas correct, mais est tracé avec netteté et fermeté. La survivance de l'art dit magdalénien n'est pas moins évi-

dente, dans ce milieu du néolithique à ses débuts, que celle du cervidé le plus répandu de la faune magdalénienne. Ce sont là des faits absolument nouveaux et surprenants, mais qui ne peuvent plus, à mon avis, être contestés. »

M. Thureau-Dangin rend compte d'un voyage qu'il vient de faire en Dje-zireh (ancienne Mésopotamie) et particulièrement du sondage que, avec le concours d'une équipe de tirailleurs sénégalais, il a pu exécuter du 17 au 25 mai à Tell-Ahmar (anciennement Til-Barsip), sur la rive gauche de l'Euphrate, à une vingtaine de kilomètres au sud de la frontière turque. Il a trouvé en cet endroit, outre une inscription de Salmanasar, le roi assyrien qui, en 856 avant notre ère, s'empara de Til-Barsip, les fragments d'une stèle d'Esarhaddon, qui par ses proportions colossales se classe comme la plus grande stèle assyrienne jusqu'ici connue. Cette stèle, qui paraît avoir été érigée vers 670 avant J.-C., représente le roi tenant en laisse deux captifs dont l'un est probablement le roi de Sidon (décapité en 676) et l'autre le fils du roi d'Égypte Taharqa (fait prisonnier en 671). Cinq dieux, montés sur des animaux chimériques, sont représentés dans le champ. L'inscription, en grande partie effacée, relate les événements d'Arabie et mentionne diverses campagnes d'Esarhaddon en Cilicie, en Médie, contre les Cimmériens, contre les Scythes, contre Sidon.

M. Thureau-Dangin entretient en outre l'Académie d'une double inscription assyrienne et araméenne, dont il a trouvé quelques fragments à Arslantash, village situé près de la frontière turque non loin de la station d'Arab-bounar. Cette double inscription, qui semble dater de la seconde moitié du VIII^e siècle avant notre ère, était gravée sur le revers d'un lion colossal qui flanquait l'une des portes de la ville antique et dont il ne reste plus que des morceaux dispersés.

M. Étienne Michon donne lecture d'une note de M. Guémard relative à deux drogman de l'armée d'Égypte : l'un, Jacques-Denis *Delaporte*, plus tard chancelier à Tripoli de Barbarie, puis consul au Maroc, doit être identifié avec *de la Porte*, auteur d'un itinéraire manuscrit de Constantine à Tombouctou, publié récemment par M. Gauthier; l'autre, *Santi L'homaca*, originaire de Chypre, est vraisemblablement un parent de la mère d'André Chénier.

M. Salomon Reinach commente un texte du philosophe grec Salloustios, d'où il résulte que les étoffes peintes ou brodées jouaient un grand rôle dans la décoration intérieure de certains temples antiques et étaient repliées aux jours de tristesse dits *néfastes*, où le culte divin était suspendu.

SEANCE DU 22 JUILLET 1927

Le directeur du Service des Antiquités de la Syrie adresse à M. le secrétaire perpétuel la lettre suivante, datée de Beyrouth, le 11 juillet 1927 :

« La façon dont sont conduites les fouilles de Byblos ayant fait récemment l'objet de critiques assez vives de la part d'un éminent archéologue étranger, j'ai demandé à M. Maurice Dunand de rédiger une note au sujet de la méthode qu'il emploie dans ses recherches comme sur les mesures qu'il a adoptées pour la surveillance des ouvriers.

« Vous voudrez bien trouver sous ce pli le texte de cette note.

« En ce qui me concerne, je puis attester que le chantier de Byblos est dirigé avec autant de soin que de zèle. Et si la fouille ne produit que peu d'objets, c'est que le terrain exploré a été rémué déjà, à différentes reprises, sur bien des points, et, presque partout, jusqu'à une grande profondeur. Les mêmes pierres sont entrées successivement dans des constructions très diverses. A de bien rares exceptions près, les vases de terre cuite ou d'albâtre ne se rencontrent plus qu'à l'état de débris. Quant aux bijoux et autres objets de matière précieuse, ils ont été dérobés, comme à Michrifé, depuis bien des siècles déjà, et ce n'est plus qu'à longs intervalles qu'il est permis maintenant de recueillir quelques perles de cornaline ou une dizaine de scarabées.

« En somme, la seule région du champ des fouilles qui soit demeurée intacte jusqu'à nos jours est celle qui contient l'hypogée que j'ai exploré en février 1922 et l'hypogée voisin que M. Montet a déblayé à l'automne 1923.

« Depuis cette date, qu'il s'agisse de la nécropole ou des temples, les recherches n'ont mis au jour que des terrains bouleversés ou des tombes dévastées.

« Par ailleurs, il est hors de doute que l'indélicatesse de certains travailleurs ou la malveillance de quelques habitants a pu entraîner la disparition d'un petit nombre de menus documents. C'est ainsi que la police de Beyrouth a saisi, il y a quelques années déjà, chez un bijoutier de la ville, une figurine en or, qui provenait certainement de Byblos; et, dans ces derniers mois, j'ai eu, de même, l'occasion d'acheter pour notre Musée une demi-douzaine d'objets, dont plusieurs étaient en or, et dont l'origine gibilite paraît assez évidente.

« Il semble cependant qu'il soit difficile de s'entourer de plus de précautions que ne l'a fait M. Dunand dans ses deux campagnes de 1926 et de 1927. Dans l'intervalle des différentes missions, le chantier, aujourd'hui entièrement clos de murs, est gardé, jour et nuit, comme pendant la fouille même, par un détachement de Sénégalais, qui connaissent leur consigne et savent la faire observer.

« Je dois ajouter, d'ailleurs, qu'il n'en a pas été toujours ainsi et que les « fuites » ont été sans doute plus nombreuses avant 1926 que depuis lors.

« Il me semble donc que les critiques de M. Flinders Petrie à l'égard de nos fouilles actuelles de Byblos ne sont en rien justifiées. Son expérience consommée de fouilleur, les ressources dont il disposerait sans doute s'il était chargé de la conduite des travaux lui permettraient peut-être d'user d'autres méthodes ou d'élargir le chantier. Mais je suis persuadé que les résultats ne seraient pas sensiblement différents de ceux que nous obtenons nous-mêmes. »

M. Salomon Reinach a la parole à propos de la correspondance :

« Messieurs,

« Une fois de plus, j'ai assisté à deux matinées de fouilles à Glozel. J'ai eu le plaisir d'y rencontrer deux de nos confrères, le commandant Espérandieu et M. Alexandre de Laborde; il y avait aussi de nombreux témoins appelés par la réputation croissante de cette station néolithique, entre autres un ingénieur des Ponts et Chaussées qui a contrôlé minutieusement, dans l'argile vierge, le gisement de chaque objet que rencontrait le couteau des explorateurs; M. le commandant Espérandieu était l'un d'eux. Rien n'était extrait de la tranchée sans un examen préalable *in situ*. Les hypothèses que l'on a émises à la légère sur la possibilité d'une fraude par l'introduction latérale

d'objets que révélerait ensuite une fouille verticale; ces hypothèses, déjà difficiles à soutenir sur le papier, semblent de la dernière absurdité sur le terrain. Le mieux que puissent faire les honnêtes et consciencieux explorateurs de Glozel est d'opposer désormais le silence à des soupçons que ne justifie pas la moindre apparence et qui sont aussi injustes qu'injurieux.

« Au bout de cinq heures de recherches sur des points non encore touchés de la tranchée ouest, on n'a rencontré, bien entendu, ni un fragment quelconque de métal, ni un fragment quelconque de poterie gauloise ou romaine. L'opinion se confirme que le petit plateau de Glozel a reçu des ossements humains, les uns déposés, par exception, dans de véritables tombes, les autres, en majorité, ensevelis dans le sol. Si les ossements humains sont relativement rares et en mauvais état, tandis que les objets d'os ouverts sont bien conservés, cela tient sans doute, comme l'a vu M. le docteur Morlet, à la résistance très supérieure des os travaillés par rapport à ceux qui ne le sont pas.

« Voici, classée par séries, la liste des objets que nous avons vus sortir de terre au cours des fouilles :

« *Os*. Morceau de fémur humain fossilisé. — Dent de cervidé fossilisée.

« *Pierre*. Hache dont le tranchant seul est poli (type néolithique ancien).

« *Terre cuite*. Lampe à bords droits. — Bobine à pointes. — Rondelle en terre bien cuite. — Idole bissexuée, un peu fragmentée. — Vase à masque néolithique, tout percé de menues radicelles.

« *Gravures*. Tête de cervidé gravée sur un galet long. — Branche stylisée, gravée sur un petit galet.

« *Inscriptions*. Galet avec dentelures et inscriptions (le premier objet de ce genre, de destination inconnue). — Morceau de côte avec inscription sur un bord.

« Le nombre des inscriptions, conservées les unes dans la ferme de Glozel, les autres chez le docteur Morlet dans un coffre du Crédit Lyonnais à Vichy, dépasse aujourd'hui dix douzaines, comprenant 1.500 à 2.000 caractères. Nous avons examiné avec grand soin, le commandant Espérandieu et moi, à Glozel même, la longue inscription sur brique qui a paru suspecte à l'un de nos confrères; nous pouvons attester qu'elle ne présente aucun indice qui puisse autoriser le moindre doute, ni quant à la qualité de la terre, assez bien cuite, ni quant à l'épigraphie.

« Les caractères si nombreux des inscriptions de Glozel sont, en partie, identiques à ceux qu'on connaît par les écritures linéaires archaïques de l'Europe orientale; beaucoup d'autres ont en commun avec ces dernières un certain air de famille, mais sont tout à fait nouveaux. Il y a des analogies frappantes avec les plus anciens caractères ibériques, dont l'origine phénicienne n'est qu'une hypothèse, souvent contredite par les savants de la Péninsule. Un fait négatif, que chaque découverte nouvelle de textes à Glozel rend plus frappant, est l'absence du signe B, alors que les caractères ressemblant à l'A et au C sont en grand nombre. Or, il se trouve précisément que le signe B manque dans tous les tableaux qu'on a pu dresser jusqu'à présent de l'écriture ibérique. Sans vouloir encore formuler les conclusions qui peuvent s'autoriser d'analogies positives et négatives avec l'écriture linéaire de l'Espagne, deux observations, d'un caractère général, doivent être présentées : 1^o dans un ouvrage sur l'énéolithique ibérique, publié en 1922, M. Nils Aoberg a montré l'extraordinaire expansion de la culture ibérique avant

l'âge du bronze, l'influence qu'elle a exercée non seulement sur la France méridionale, la Bretagne, l'Angleterre, mais sur l'Italie et l'Allemagne jusqu'à la Baltique; au contraire, l'âge du bronze ibérique est très pauvre, comme si une invasion de barbares avait étouffé la civilisation de la péninsule. Déjà M. Sophus Müller et M. Hubert Schmidt, en 1913, avaient mis en lumière le rayonnement de la civilisation ibérique la plus ancienne vers l'Occident, le nord et le centre de l'Europe, expansion attestée surtout par celle de la céramique ornée. Le mot *ibérique* doit être pris au sens géographique, non ethnographique, car les Ibères des historiens furent probablement des barbares destructeurs et n'apparaissent que beaucoup plus tard; 2° un faussaire même savant, puisqu'il faut tenir compte de dénégations obstinées, n'aurait jamais songé, en traçant deux mille caractères, à s'abstenir de figurer la lettre B, et cet argument pourrait mettre fin à une controverse irritante alors même que l'aspect des lieux et des tranchées n'y suffirait pas. Je me permets d'invoquer à ce sujet, M. le commandant Espérandieu ayant déjà fait connaître son sentiment, le témoignage de M. Alexandre de Laborde, assez familier avec les méthodes scientifiques pour ne pas se laisser duper par une mise en scène astucieuse et des apparences laborieusement ménagées. »

M. Alexandre de Laborde déclare que la possibilité d'une mystification quelconque est entièrement exclue aux yeux de tous ceux qui ont assisté aux fouilles.

M. Édouard Cuq donne lecture de la première partie d'un mémoire sur les contrats de Kerkouk, au British Museum. Ces contrats proviennent des archives de quelques familles établies, de treize à quatorze siècles avant notre ère, aux environs de la ville moderne de Kerkouk dans l'État de Irak. La majeure partie a été découverte de 1923 à 1925; le reste était au Musée Britannique depuis 1894. L'ensemble vient d'être publié par M. Gadd, assistant au Musée Britannique, qui a transcrit et traduit les textes cunéiformes et en a donné un fort intéressant commentaire.

Ces contrats, au nombre de 82, sont principalement des actes de mariage, d'adoption, de prêt à intérêt. Ils révèlent l'état du droit en ces matières, de six à sept siècles après Hammourabi, dans un pays situé, non pas en Mésopotamie, mais à l'est du Tigre, entre l'Assyrie au nord, l'Élam au sud.

M. Édouard Cuq examine quelques-unes des interprétations proposées par M. Gadd, et montre que le Code de Hammourabi, appliqué dans la région de Kerkouk après son annexion à la Babylonie, reste en principe le fondement du droit.

Il en est ainsi pour le prêt sur nantissement dont l'organisation, réglée par les articles 49 et 50, rappelle celle de l'antichrèse en Grèce et à Rome, et aujourd'hui encore en droit moderne. Mais il y a aussi quelques innovations introduites soit par l'usage, soit sous l'influence des coutumes des pays voisins, l'Assyrie et l'Élam. La situation de la femme répudiée qui a des enfants, celle des enfants en cas de répudiation de leur mère ou lorsque leur père prend une seconde femme, sont améliorées. L'adoption, mode de transmission des biens à cause de mort, exige en général la remise d'un cadeau par le futur héritier.

Des renseignements plus complets seront bientôt fournis par la publication des contrats, au nombre de plus de mille, recueillis en 1925 dans la région de Kerkouk par la Mission américaine de l'Université de Pensylvanie.

Ils feront connaître sans doute dans son ensemble la vie juridique du pays à la veille de la conquête assyrienne.

SÉANCE DU 29 JUILLET 1927

Le professeur J. Hijikata, sénateur du Japon et ancien recteur de l'Université de Tokyo, de passage à Paris, prie le secrétaire perpétuel de transmettre à ses confrères l'expression de la reconnaissance de l'Université impériale pour l'aide empressée apportée à la reconstitution de la bibliothèque détruite dans le cataclysme de 1923.

M. Édouard Cuq continue la lecture de son étude sur les contrats de Kerkouk. L'un des plus usités est le prêt à intérêt. Le taux de l'intérêt est de 50 0/0 pour le plomb et pour les briques. Il n'est pas indiqué pour l'argent et les céréales, sans doute parce qu'on appliquait le taux légal, limité par Hammourabi à 20 0/0 et 3/3 13 0/0.

Les créanciers prennent des mesures pour assurer le remboursement de leurs avances : gage ou cautionnement. On voit aussi apparaître une clause dont on n'avait jusqu'ici d'exemple certain qu'à l'époque ultérieure : elle autorise celui qui prête à plusieurs personnes des quantités distinctes, à demander le paiement total au débiteur qui, à l'échéance, sera le plus à sa portée. C'est l'idée qui sera plus tard généralisée et deviendra chez les Romains l'origine d'une modalité spéciale, la solidarité. La clause se présente à Kerkouk tantôt sous la forme d'un cautionnement mutuel qui exige un geste de la main, tantôt comme un simple accord entre les parties. Elle ne produit pas tous les effets que les Romains et les modernes ont attachés à la solidarité.

M. Cuq examine ensuite les clauses pénales qui sanctionnent les contrats, et montre la survivance, en certains cas, à côté de peines pécuniaires, de la coutume archaïque des mutilations.

M. René Cagnat, au nom de MM. Poinssot et Lantier, donne lecture d'une note sur une belle tête d'applique en bois trouvée à Carthage.

SÉANCE DU 5 AOÛT 1927

L'Académie, sur la proposition de la Commission de l'École française d'Extrême-Orient, décide de proposer à M. le gouverneur général de l'Indochine la candidature de M. L. Finot, comme directeur intérimaire de l'École française d'Extrême-Orient, pendant la durée du congé de M. Aurousseau, directeur titulaire.

M. Gustave Fougères donne lecture de quelques passages d'une lettre de M. Pierre Roussel, directeur de l'École d'Athènes, annonçant la découverte par l'École d'Athènes, dans l'île de Thasos, d'un enclos de 50 mètres sur 30 mètres, entouré d'un beau péribole de marbre, et consacré à Poseidon. On en a retiré un autel sans doute dédié à une *Héra Épiliménia*, les inscriptions émanant d'un collège de Posidoniastes, et un fort joli groupe en marbre représentant une Aphrodite chevauchant un dauphin sur le dos duquel se joue un Amour. Le groupe date du III^e siècle avant J.-C. et pourra être reconstitué presque intégralement.

A Samothrace, on a retrouvé une construction antique qui a le plan d'un temple.

M. René Dussaud lit un rapport préliminaire de M. Maurice Dunand, communiqué par M. Virolleaud, sur la sixième campagne de fouilles à Byblos (mai-juillet 1927). M. Dunand expose en détail la méthode qu'il a suivie sur un terrain difficile à exploiter par suite de l'encombrement des maisons et des jardins. L'expropriation fort onéreuse du terrain ne peut être opérée que peu à peu par les autorités de la République libanaise; mais les plus grands soins sont pris pour assurer le repérage des différentes strates et pour qu'aucun objet n'échappe à l'attention des fouilleurs. Les précautions les plus minutieuses étaient d'autant plus nécessaires que la campagne de cette année avait principalement pour objet de déterminer la chronologie des plus anciens vestiges du site. Les résultats obtenus, dont l'exposé suivra bientôt, sont venus récompenser ces efforts patients et méthodiques.

M. Seymour de Ricci expose à l'Académie un projet qu'il a mis sur pied, d'accord avec plusieurs spécialistes, parmi lesquels le professeur E. C. Richardson, de Washington. Il s'agirait de condenser en vingt volumes, de mille pages chacun, les catalogues des manuscrits existant dans les bibliothèques publiques et corporatives du monde entier. A titre de spécimen, M. de Ricci communique le catalogue qu'il a fait imprimer des manuscrits de la bibliothèque du chapitre de Bayeux. La description de ces 320 manuscrits occupe environ six pages.

SÉANCE DU 12 AOUT 1927

M. S. Reinach présente et commente quelques sculptures nouvellement découvertes ou encore inédites, à savoir: un jeune Bacchus de bronze, trouvé en Égypte, qui fait penser aux *putti* robustes de Donatello; une tête en terre cuite de Jupiter olympien, provenant de Smyrne; deux têtes de jeunes filles de la première moitié du IV^e siècle; la partie supérieure de la meilleure réplique connue de l'Hermaphrodite endormi, dont le Louvre possède deux exemplaires moins bons, et dont l'exemplaire le plus complet est au Musée national de Rome. Il pense que l'original devait être une statue de bronze, fondue en Asie Mineure vers l'an 200 avant J.-C.

SÉANCE DU 19 AOUT 1927

M. Léon Rey, directeur de la Mission archéologique française en Albanie, adresse un bref compte rendu des fouilles pratiquées à Apollonie cet été.

M. Charles Diehl lit une note de M. Jean Papadopoulos sur une mosaïque byzantine découverte à Salonique.

M. Abel Lefranc étudie quelques exemples de légendes introduites dans les vies de certains écrivains français et étrangers.

SÉANCE DU 26 AOUT 1927

M. Paul Pelliot fait la communication suivante :

« L'Académie a déjà été informée des découvertes de tissus de soie, de broderies, de feutres ornés qui ont été faites en 1924-1925 par le colonel

Kozlov, en fouillant les tumuli de Noin-ûla, dans la Mongolie indépendante, au nord d'Ourga; ces objets témoignaient d'échanges assez actifs et de contacts assez fréquents entre les civilisations de l'Extrême-Orient et celles du monde méditerranéen, en une région et à une date où on ne les soupçonnait pas. En effet, bien qu'on ne sût à quelles tribus attribuer précisément la nécropole de Noin-ûla, cette nécropole était de toute manière fort ancienne. Les archéologues russes ont proposé d'abord le ^{III}^e siècle avant notre ère; d'autres savants ont songé ailleurs aux environs de l'an 200 de notre ère; mais, depuis un an environ, la comparaison avec des objets datés trouvés en Corée par les Japonais avait fait admettre la première moitié du ^I^{er} siècle de notre ère comme la date la plus vraisemblable. C'est bien cette dernière date qu'il faut décidément adopter. Le Comité scientifique mongol constitué par le Gouvernement mongol à Ourga, et qui a déjà donné d'autres preuves de son activité, a repris la suite des fouilles de Kozlov, et il vient de m'envoyer les photographies, que je suis heureux de soumettre en son nom à l'Académie, d'une coupe laquée qui porte une inscription assez longue, parfaitement nette, de la cinquième année *kien-p'ing*, c'est-à-dire de l'an 10 de notre ère. C'est le premier repère chronologique certain que les fouilles de Noin-ûla aient fourni. »

M. Ph. Lauer fait une communication sur les fouilles effectuées à l'abbaye de la Trinité de Fécamp par l'Association des Amis du Vieux Fécamp.

M. Franz Cumont communique à l'Académie, d'après les notes laissées par Bernard Haussoullier, des inscriptions grecques découvertes dans les fouilles de Suse par la Mission archéologique en Perse. On ne connaît qu'un très petit nombre de textes de ce genre trouvés dans l'Iran, et cette pénurie rend plus précieux les documents épigraphiques qui viennent de nous être rendus. Outre un acte d'affranchissement d'une jeune esclave consacrée à la déesse Nauaïa, ils comprennent notamment une dédicace à Mâ, la grande divinité d'Asie Mineure, par Apollodore fils de Kratéros, sans doute un stratège de Susiane (vers 222 av. J.-C.), et les restes d'un hymne au Soleil, assimilé à Bacchus. Un acrostiche nous révèle que ce poème savant a pour auteur Hérodore, fils d'Artémon de Séleucie, — probablement Séleucie de l'Eulaïos, c'est-à-dire Suse elle-même.

SÉANCE DU 2 SEPTEMBRE 1927

M. Abel Lefranc poursuit son étude des légendes dans la biographie de nos grands écrivains.

M. Stéphane Gsell fait une communication sur les origines de la Carthage romaine, et sur les deux colonies qui y furent fondées successivement au ^I^{er} siècle avant notre ère : l'une, par la volonté de César et au lendemain de sa mort, l'autre, par ordre d'Octave, en l'année 29 avant J.-C.

SÉANCE DU 9 SEPTEMBRE 1927

Deux périodiques récemment parus ont avancé que l'Académie avait délégué un de ses membres pour assister à l'exploration d'une tombe trouvée dernièrement à Glozel.

M. le secrétaire perpétuel fait observer que *jamais* la Compagnie n'a confié à personne une délégation de cette sorte.

M. Salomon Reinach, au nom de M. Begouen, donne lecture de la note suivante :

« La vaste grotte de Bedeilhac qui s'ouvre sur le flanc de la montagne du Soudour, près de Tarascon-sur-Ariège, est connue de tous temps. Elle renferme des gisements paléolithiques et néolithiques, sommairement explorés à plusieurs reprises.

« Il y a une vingtaine d'années, MM. Cartailhac et Breuil y firent connaître un grand bison peint en noir, ainsi qu'un certain nombre de points rouges.

« Il y a deux ans, des traces de couleur lui ayant été signalées dans une nouvelle galerie par M. Vidal, pharmacien à Montpellier, M. l'abbé Breuil la visita avec lui et y déchiffrâ toute une série de grandes peintures préhistoriques, assez détériorées, qui furent l'objet d'une note présentée à l'Académie des Inscriptions.

« Enfin, il y a quelques semaines, M. Mandement nous ayant avisé qu'il avait pénétré dans des galeries, jusqu'alors inexplorées, où se trouvaient des dessins, nous nous y rendîmes le 26 août dernier et y fîmes les constatations suivantes :

« Sur le côté gauche de la caverne et vers son milieu, au-dessus d'un éboulis de grosses roches, s'ouvre un diverticule peu visible, très étroit et très bas, dans lequel les jeunes gens qui accompagnaient M. Mandement avaient pu passer avec peine en rampant. Il fallut l'agrandir pour nous permettre d'y entrer à plat ventre. Heureusement, le sol de cet étroit couloir est formé par de l'argile glaciaire, assez facile à creuser. Après 3 ou 4 mètres de reptation, on voit s'ouvrir dans la paroi de gauche une faille très étroite, marquée d'un trait rouge, horizontal, large et court. A la sortie de ce petit passage se trouve un trait semblable, comme si on avait voulu l'indiquer. On arrive ensuite à une salle assez accidentée dont le sol en pente est recouvert d'alluvions limoneuses qui semblent peu anciennes.

« Sur le panneau du fond se détache une silhouette de bison marchant vers la droite, formée par un large trait noir, allant en se dégradant vers l'intérieur. La tête et le cou ont été délavés par l'eau de suintement et on ne remarque que des traces à peine visibles de la corne. Les pieds sont également effacés. L'ensemble du dessin, qui a belle allure, mesure environ 1 m. 80.

« Il y a dans un creux de la paroi gauche de la galerie d'accès de cette salle une quarantaine de points faits au doigt, dans une surface argileuse noircie.

« M. Mandement nous conduisit ensuite dans une autre galerie : sur le plafond formé simplement par l'abaissement de la voûte de la grande salle, dans deux sortes de caissons naturels, on voit deux petits bisons dessinés en noir, mesurant environ 40 centimètres et tout à fait semblables, comme type et comme technique, aux plus petits bisons de la grotte de Niaux.

« Tout à fait dans le fond de ce bas côté, à un endroit où le plafond n'est guère qu'à 0 m. 70 du sol, sous une sorte de berceau soutenu par une stalagmite, se trouvent trois dessins sur argile. C'est d'abord un petit bison, tracé non avec le doigt, comme semblent avoir été faits la plupart des dessins sur argile des autres grottes, mais avec un instrument plus étroit et à bout arrondi. L'animal est vu renversé, et on ne s'explique pas facilement dans quelle position a dû se placer l'artiste pour le dessiner.

« Tout à côté de lui, sur une petite bosse de terre en forme de calotte, se trouve une toute petite tête de cheval, mesurant à peine 0 m. 11 avec le cou.

Très sommairement, mais artistement traité, cet animal présente tout à fait le type des petites têtes de chevaux de Niaux. A côté du cou on voit de très légères dépressions ovales, comme des empreintes de boutons.

« Sur la droite de ces dessins, sur une plaque de limon dont plusieurs feuillets ont été enlevés, on remarque un très étrange dessin, qu'on doit, nous semble-t-il, faire rentrer dans la catégorie des tectiformes. Il a, en effet, la forme d'un rectangle terminé en haut par un triangle; trois traits irréguliers séparent les deux parties et six lignes différentes de longueur et d'inclinaison strient verticalement le carré. Deux longues lignes courbes allant vers la gauche partent du sommet du triangle près duquel se trouve également un tout petit triangle indépendant.

« Ce qui fait l'intérêt tout particulier de ce dessin, en plus de sa forme, dont nous ne comprenons pas la signification, c'est sa technique spéciale et toute nouvelle. Alors que les dessins voisins sont, ainsi que nous l'avons déjà dit, tracés assez profondément avec un instrument à bout arrondi, celui-ci a été fait avec une pointe très fine. Les traits, au lieu d'être de simples lignes droites, sont pectinés, c'est-à-dire formés par une série de toutes petites incisions inclinées, d'un millimètre de longueur environ. C'est la technique et le procédé de certaines gravures sur os, employés pour un dessin sur argile.

« Le sol de cette partie de la grotte mérite d'ailleurs une mention spéciale. Il est formé d'une très épaisse couche de limon d'origine glaciaire fortement et profondément crevassé. Sur la tranche à pic de ces larges fissures on peut lire facilement la stratigraphie des très nombreuses couches de sable et d'argile qui l'ont formé, et qui semblent les feuillets d'un livre. Ces fentes sont anciennes et existaient certainement telles quelles lors de l'occupation préhistorique. Sur le bord de l'une d'elles, arrondi par un ancien ruissellement d'eau, nous avons découvert, sous légère stalagmite, une empreinte de pied nu, ayant un peu glissé, et en tout point semblable aux empreintes préhistoriques du Tuc d'Audoubert, de Cabrerets et de Niaux. »

M. René Dussaud lit une note du P. Poidebard (Beyrouth), que le général Gamelin, commandant en chef de l'armée du Levant, a autorisé à se mettre en rapport avec le commandant de Boysson et le lieutenant Tourre pour utiliser leurs levés photographiques et pour survoler lui-même les régions volcaniques du Ledja et du Safa, au sud-est de Damas.

Ces territoires, recouverts d'énormes coulées de lave, sont d'un accès difficile par terre et cependant l'armée romaine avait reconnu que leur pénétration et leur occupation étaient indispensables à la sécurité du pays tout entier. Le mémoire du P. Poidebard, accompagné d'excellentes photographies et de restitutions cartographiques, fixe d'une manière précise le tracé des voies romaines qui traversaient ces régions et mettaient Damas en relation directe avec Bosra et les postes fortifiés en lisière du désert.

M. Ch. Viroilleaud analyse et commente les inscriptions qui ont été récemment découvertes par M. du Mesnil du Buisson, dans le district de Homs.

Écrits en langue babylonienne, sur des tablettes d'argile, ces textes constituent de minutieux inventaires des trésors des temps de Qatna, qui était une ville florissante du bassin de l'Oronte, il y a quarante siècles.

Parmi les objets inventoriés, dont le nombre dépasse deux mille, il y avait notamment une statuette d'or représentant la déesse sumérienne Nin-Egal, patronne de la cité : des vases d'argent en forme de tête de taureaux, des lions

et des poissons en or, en lapis-lazuli, en marcassite ou en verre, et un aigle d'or provenant du pays de Toukrish dans la région du Tigre.

Le nom des donateurs est indiqué parfois. C'étaient pour la plupart des rois de Qatna même. Mais on trouve mentionnés aussi : Dourousha, roi de Kizza, qui est la Kadesh des Hittites, et Louliou, vice-roi de Babylone.

Les temples de Qatna paraissent avoir été incendiés par les conquérants égyptiens de la XVIII^e dynastie. Les trésors mêmes ont disparu tout entiers, mais les inventaires qui viennent d'être si heureusement retrouvés et dont le plus long compte 380 lignes jettent une vive lumière sur la plus ancienne histoire du Proche Orient.

SÉANCE DU 16 SEPTEMBRE 1927

Lecture est donnée du rapport de MM. Fabia et de Montauzan sur les fouilles de Fourvière en 1927.

SÉANCE DU 23 SEPTEMBRE 1927

M. René Cagnat communique à l'Académie, de la part de M. Virolleaud, une inscription latine, tracée en beaux caractères, découverte à Beyrouth, à proximité de la grande mosquée.

REGINA · BERENICE REGIS MAGNI · A
quOD REX · HERODES · PROAVOS EORVM · FECERAT · VE
MARMORIBVSQUE ET COLVMNIS · sEX

A la fin de la première ligne figuraient les noms du frère de Bérénice, Agrippa, suivis d'un mot au neutre comme *templum, forum, theatrum* ; à la fin de la seconde, restituer quelque chose comme *vetustate corruptum refece- runt* ; à la fin de la troisième, *exornaverunt*.

M. le commandant Espérandieu adresse à M. le secrétaire perpétuel la note suivante, en date de Nîmes, le 20 septembre 1927 :

« Des travaux de terrassement faits à Narbonne pour la construction d'un vaste garage, entre le collège et la route longeant la voie ferrée de Cette à Bordeaux, viennent d'amener la découverte de deux inscriptions chrétiennes, que j'ai vues samedi dernier et dont j'ai l'honneur de vous adresser des copies, avec l'assentiment de M. Henri Rouzaud, ancien député, conservateur du Musée lapidaire de la ville.

La première de ces inscriptions est gravée, en lettres irrégulières de 0 m. 04 environ, sur une tablette de marbre de 0 m. 59 de long, 0 m. 31 de large et 0 m. 07 d'épaisseur. Elle est ainsi conçue :

HIC REqVIESCIT
IN PACE BoNE ME
MORIE VALERI
ANA qVI VIXIT
AN PL MN XI
OBIET SVB D CI ID
SEPTEMBR IND
qVARTA

(sic)

La seconde inscription, en lettres irrégulières aussi de 0 m. 05 environ, est gravée sur une tablette de marbre, de 0 m. 56 de long, 0 m. 52 de large et 0 m. 05 d'épaisseur, brisée en quatre fragments. Son texte est celui-ci :

+ HIS TVMVLIS +
 REqVIISCIT IN PACE
 BONE MEMORIE GE
 NESIVS qVI VIXIT
 ANNOS PL M XL ET
 TRANSIIT . III . KL . FEB
 DECIO LONGINO
 + CONBS +

La lecture de ces deux inscriptions ne présente aucune difficulté; mais la seconde, seule datée de façon précise par les noms des consuls en exercice, n'est peut-être pas aussi facilement interprétable qu'on serait tenté de le supposer. Les consuls sont ceux de l'année 486. On croit généralement que le nom, Decius, de celui d'Occident ne fut pas publié en Orient et que celui de l'autre resta, jusqu'en octobre, ignoré en Occident. Or, le texte est daté du troisième jour des calendes de février et deux hypothèses sont alors seules possibles : ou le quantième se rapporte à l'année 486 et, dans ce cas, la croyance en question ne serait pas fondée, ou il s'applique à l'année 487, ce qui constituerait une anomalie, puisqu'on devrait avoir un postconsulat. D'autre part, il est surprenant de trouver à Narbonne, à cette époque, une date exprimée par les noms des consuls en exercice, alors que, dès 484, la supputation par les années du règne d'Alaric paraît avoir été d'usage en territoire visigoth.

Les deux tablettes recouvraient des sarcophages contigus. Une église, celle de Saint-Félix, détruite au moyen âge, a existé non loin de l'endroit d'où elles proviennent.

Une troisième inscription, celle-ci païenne et gravée en caractères de bonne forme de 0 m. 015 sur une petite plaque de marbre blanc, a été de même mise au jour à Narbonne, en ces temps derniers. En voici la copie :

D ascia M
 COEL MASCELINI
 COELIA CHRYSIS
 FILIO DVLCISS FEC
 MANGONI AE (*liés*)

A la cinquième ligne de cette inscription, lire *Mangoni ave* !

Je profite de cette lettre pour annoncer à l'Académie la découverte, dans mes fouilles du mont Auxois, d'un bas-relief, de 0 m. 47 de haut sur autant de large, figurant Esculape accompagné d'une déesse tenant une corne d'abondance, et de quatorze vases de bronze, dont quatre patères.

M. du Mesnil du Buisson donne lecture du compte rendu de ses fouilles de Mishrifé en Syrie.

SÉANCE DU 30 SEPTEMBRE 1927

M. Charles Depéret, membre de l'Académie des Sciences, adresse à M. le président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres une lettre où, rappelant ses dernières trouvailles personnelles à Glozel, il conclut une fois de plus à l'authenticité des documents exhumés du champ de fouilles.

MM. Joseph Loth et Émile Espérandieu envoient un témoignage analogue.

M. Seymour de Ricci fait passer sous les yeux de l'Académie la photographie d'une très belle peinture de l'école flamande primitive sortie récemment d'une collection anglaise et appartenant aujourd'hui à M. Mortimer L. Schiff, de New-York. Elle représente une vision du pape Serge I^{er} à qui un ange annonce l'assassinat de saint Lambert, évêque de Maëstricht. C'est le pendant d'un tableau célèbre de la National Gallery, de Londres, *l'Exhumation de saint Hubert en 825*. L'un et l'autre sont l'œuvre d'un des meilleurs élèves de Roger Van der Weyden; certains savants les attribuent au maître lui-même. M. de Ricci les date de l'année 1445 environ et pense qu'elles pourraient être originaires du monastère de Saint-Hubert-des-Ardennes.

SÉANCE DU 7 OCTOBRE 1927

M. Charles Diehl fait une communication sur la mosaïque byzantine découverte à Salonique et signalée déjà à l'Académie par une note de M. Papadopoulos, lue dans la séance du 19 août.

VARIÉTÉS

A propos de l'Aphrodite à la colombe du Musée de Lyon.

Le plus célèbre des marbres antiques qui passent pour provenir de Marseille est, sans nul doute, l'Aphrodite à la colombe que possède le Musée de Lyon et à laquelle le regretté Henri Lechat a consacré, en 1919, une petite monographie où la science et le talent littéraire de l'auteur sont pareillement dignes d'éloges ¹.

Selon Grosson, à qui l'on doit un *Recueil des antiquités et monuments marseillais* paru en 1773, cette sculpture aurait été trouvée « dans la rue des Consuls », à une date qu'il ne fait pas connaître. Acquisée par un antiquaire local, l'abbé Boule, elle aurait passé par la suite dans la collection Gravier et, finalement, serait entrée au Musée de Lyon, peut-être au début du siècle dernier, par les soins du conservateur Artaud.

La sculpture est un ouvrage ionien du ^{vi}^e siècle avant notre ère. Elle était bien à Marseille dans le courant de la seconde moitié du ^{xviii}^e siècle; mais elle ne provenait certainement pas de cette ville. Au début du siècle, en effet, l'Aphrodite en question appartenait à un collectionneur nîmois, l'abbé Pichony, chanoine de l'église cathédrale. La pièce est ainsi décrite dans un exemplaire non daté d'un catalogue manuscrit des monuments antiques du Cabinet de cet ecclésiastique :

« N° 143. Une figure en marbre blanc de grosseur presque naturelle, et qui n'existe que de la ceinture en haut, le boisseau sur la tête, une chouette à la main droite qu'elle appuie contre son estomac, des pendants d'oreilles travaillés sur le marbre; de sa coiffure tombent trois bandelettes de chaque côté, qui descendent par devant jusqu'à l'estomac. Le boisseau était peint anciennement d'une couleur rouge et orné tout autour de fleurons formant une espèce de couronne gravée légèrement sur le marbre. Ces fleurons se distinguent encore en partie; mais la couleur a été emportée et à peine en restait-il quelques traces. C'est, dit-on, Astarté, déesse des Sidoniens; on l'a fait monter sur un vase de pierre formé par de grandes feuilles d'où elle semble sortir. Le bras gauche manque ². »

Il suffit de lire cette description et de la comparer avec une gravure de l'Aphrodite du Musée de Lyon pour ne point douter de l'identité des deux marbres.

Le rédacteur du catalogue n'indique malheureusement pas la provenance

1. H. Lechat, *Musées de Lyon; Aphrodite*; Lyon, 1919, in-16; cf. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, I, p. 69, n° 81, IX, p. 90.

2. *Catal.*, p. 9. Je dois ce document à la libéralité de mon confrère et ami M. Adrien Blanchet.

de la sculpture. Mais la collection Pichony, bien que formée à Nîmes, ne se composait, en majeure partie, que d'objets achetés en Orient ou en Italie. Le chanoine de ce nom, correspondant du comte de Caylus, avait dû beaucoup voyager. En tout cas, les plus beaux bronzes de son Cabinet, et les seuls dont il fait connaître l'origine, sont donnés comme découverts à Herculaneum. D'autres bronzes, notamment huit Osiris, deux Isis, une déesse Chatte, un Cynocéphale, etc., devaient provenir d'Égypte.

L'Aphrodite, placée en tête de la série des « marbres et pierres », est immédiatement suivie, dans le catalogue, de sept têtes de marbre d'Isis ou d'Osiris, de deux canopes d'albâtre, et d'un groupe de pierre « de deux figures égyptiennes, homme et femme, assis à côté l'un de l'autre ». Il est donc probable que l'Aphrodite provenait aussi d'Égypte et que le chanoine Pichony se l'était procurée soit directement, soit par l'intermédiaire de quelque marchand en relations avec ce pays.

On ne saurait dire au juste comment cette pièce passa à Marseille; mais il est permis de supposer qu'elle fut tout simplement cédée par le chanoine Pichony à l'abbé Boule.

Le catalogue, en effet, est, à ce qu'il semble, de la main de Pichony et a dû être rédigé à une époque où ce chanoine cherchait à vendre sa collection.

Il ne peut pas s'agir d'un inventaire après décès : ce catalogue se termine par une liste « des pièces qui ont été oubliées dans la note ou qui ont été acquises depuis qu'elle est faite ».

D'autre part, le désir de vente apparaît dans l'annonce, sous le n° 141, d'une « suite de près de mille médailles en grand bronze », remarquables par leur rareté et leur bonne conservation, et choisies « à la réserve peut-être de cent cinquante », sur près de dix mille pièces que contenait une grande urne de terre trouvée « dans l'ancienne enceinte de Nîmes ».

Le détail de ces médailles n'est pas donné; mais le catalogue indique que « si quelqu'un le demande », ce détail sera fourni « par le propriétaire ».

Em. ESPÉRANDIEU.

La Jérusalem des Arabes.

« Si je t'oublie, ô Jérusalem. »

Psaume 137.

La prise de Jérusalem par les Arabes eut lieu en 637 de notre ère. Appelé par les généraux de son armée, qui attendaient d'un moment à l'autre la reddition de la ville, le calife Omar accourut de Médine et entra vainqueur dans la cité de David, le bâton à la main, vêtu comme un pèlerin misérable. Accompagné du patriarche, il parcourut les lieux sanctifiés par le passage du Christ, marquant un profond respect aux sites vénérés. Mahomet, avant sa rupture avec les Juifs, avait ordonné aux convertis à l'Islam de prier le visage tourné vers Jérusalem, et il entrevoyait le jour où les croyants pourraient s'agenouiller devant les tombeaux des prophètes, sur la montagne de Sion. Dès ce moment, les pieux visiteurs affluèrent pour prier dans les sanctuaires afin d'obtenir la *baraka*, c'est-à-dire la bénédiction d'En Haut. C'est à cela qu'aspire tout musulman : vivre dans le sentiment de la *baraka*, puis

dormir un jour dans ces cimetières inexprimablement beaux, sous les cyprés, confiant dans la miséricorde divine.

L'enceinte où s'élevait le temple juif, le « Haram », est pour les musulmans le lieu le plus saint après la Mecque. Cependant, malgré son prestige religieux, la Jérusalem arabe ne fut jamais qu'une ville politique de second ordre; c'est d'elle qu'il s'agit dans les lignes qui vont suivre.

* * *

Max van Berchem y avait fait plusieurs séjours dans le dessein de recueillir des matériaux épigraphiques pour un grand ouvrage historique.

Son manuscrit venait d'être remis à l'impression lorsque est survenue la maladie qui devait l'emporter. Il n'a pu voir sortir de presse que les premières feuilles. Mais le maître avait fait école et un des savants les plus compétents dans les disciplines arabes, M. Gaston Wiet, correspondant de l'Institut de France, professeur à l'Université de Lyon et directeur du Musée arabe du Caire, a mené à bien la publication avec un dévouement et un soin admirables. On ne saurait assez rendre hommage au talent et à la conscience de ce collaborateur désintéressé. Sans doute, le manuscrit avait été mis au point par l'auteur, mais la surveillance de l'impression exigeait une somme de travail considérable et une connaissance approfondie du sujet. L'ouvrage a paru au Caire, dans les mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale, et comprend trois volumes in-folio, quatre fascicules de texte et deux fascicules de planches. Les tomes premier et second sont dédiés à Clermont-Ganneau et à la mémoire du marquis de Vogüé. M. Wiet prépare un « index » qui lui vaudra la plus vive reconnaissance de tous les orientalistes.

Cette belle publication constitue un des joyaux de la Bibliothèque publique et universitaire, qui s'est enrichie de nombreux volumes que le regretté savant a légués avec ses manuscrits à la Ville de Genève.

* * *

L'autorité scientifique de van Berchem était si universellement reconnue, qu'on lui envoyait de tous les côtés des documents pour ses recherches. Son commerce aimable, le charme de sa personnalité lui procurèrent des amis dans tous les milieux. Sa connaissance de la langue et des mœurs arabes aplanissait les difficultés qu'il pouvait rencontrer en Orient. Il avait de précieuses relations en Égypte, en Syrie et à Constantinople. Le savant directeur des Musées de Stamboul, S. E. Halil bey Edhem, l'honorait de sa confiance et de son amitié. Grâce à ses recommandations chaleureuses auprès des autorités ottomanes, il avait pu pénétrer à Jérusalem dans des édifices dont l'accès était interdit au public. Les bibliothèques scientifiques d'Europe lui faisaient parvenir les manuscrits qui lui étaient indispensables. Il a gagné à la cause de l'archéologie arabe une élite de travailleurs qui continuent son œuvre. Je ne puis les citer ici. Je mentionnerai seulement notre compatriote M. Étienne Combe, de Lausanne, actuellement conservateur de la Bibliothèque d'Alexandrie, qui, après avoir brillamment débuté dans l'assyriologie, a été converti à l'épigraphie musulmane par le grand historien de Jérusalem. Mlle Marguerite van Berchem a saisi le flambeau paternel et se consacre à

l'histoire de l'art avec une ardeur et un talent que sa modestie s'efforceraient en vain de méconnaître.

*
* *

Dans ses *Matériaux pour un Corpus inscriptionum arabicarum*, van Berchem a jeté les bases de l'épigraphie arabe et fondé une méthode grâce à laquelle les inscriptions dans lesquelles sont condensés des siècles d'histoire peuvent révéler leurs secrets. Il a montré que l'archéologie, c'est-à-dire l'étude des monuments lapidaires de tout genre et de toute époque, est une science auxiliaire indispensable à l'historien. Et dans ces volumes spécialement consacrés à Jérusalem, s'aidant de la connaissance des lieux et des édifices, il a pu rectifier nombre d'erreurs en contrôlant, par l'examen des pierres écrites, les récits des voyageurs et historiens, orientaux ou européens. Il a constaté que souvent les témoignages des écrivains arabes sont d'une précision remarquable. L'un d'entre eux, Mudjir Al-dîn, s'est révélé un chroniqueur digne de foi.

Une des belles découvertes de l'auteur est d'avoir discerné les origines magiques de l'épigraphie arabe. Il est des inscriptions qui ont leur puissance prophylactique, qui garantissent à leur titulaire la possession d'un objet et attirent sur lui la *baraka* (bénédiction divine). On ne se lasse pas d'admirer la beauté de cette écriture qui, malgré ses caprices, ordonne ses signes suivant des rythmes définis. Si les Arabes s'interdisent la représentation de toute figure animée, ils se dédommagent en traçant sur les murs de leurs mosquées des floraisons de calligraphie ravissantes et énigmatiques. Elles présentent, en effet, des problèmes à résoudre, imposant à l'œil et à l'esprit un lourd effort. C'est donc à un pèlerinage à la « Jérusalem arabe » que nous invite le fondateur de l'épigraphie musulmane.

*
* *

Il a divisé son travail en deux parties. La première concerne Jérusalem « ville », la seconde le « Haram », avec ses deux principaux édifices : la *Coupole du rocher* et la *Mosquée El Aqsa*. L'auteur n'a rien laissé dans l'ombre et sans se laisser décourager par la lecture d'un nombre considérable d'auteurs divers, ni rebuter par la fatigue du déchiffrement d'inscriptions souvent frustes, parfois mal éclairées ou disposées dans des endroits presque inaccessibles, il a triomphé des difficultés. Il a tout observé, tout contrôlé. Ceux qui viendront après lui glaneront encore quelques épis, mais quel chercheur sera de taille à se mesurer avec un savant aussi universellement documenté ? Questions de paléographie, de philologie, d'art, d'héraldique, de légendes, de magie, d'architecture, de métrologie, de religion, de critique des textes, sont traitées avec une rare envergure. Et par une délicate attention pour le lecteur qui gravite avec lui les cimes du savoir, il l'encourage en lui citant Shakespeare, Dante, Goethe et d'autres classiques, pour qu'il puisse se reposer dans la contemplation des réalités éternelles, évoquées par la poésie.

L'humour, compagnon charmant, s'insinue une fois dans une digression didactique. Van Berchem raconte que débarquant un jour, au Caire, après une longue absence, il entend un jeune ânier qui lui crie : « O père à la lunette

(allusion à son appareil de photographie), où est donc le long monsieur? » Le long monsieur était M. Édouard Naville.

*
* *

La parole du Christ disant aux disciples qu'il ne resterait pas une pierre du temple de Jérusalem a été vérifiée par les événements. La ville a été durement éprouvée par les invasions. Mais dans le *Haram* où convergent tant de saintes traditions et particulièrement dans l'édifice nommé la *Coupole du rocher*, l'Islam a laissé brûler la flamme du souvenir. Le *Reliquaire* du rocher — suivant une expression pittoresque d'un auteur — sur l'emplacement duquel s'élevait le temple de Salomon, groupe les survivances musulmanes des traditions juives. Van Berchem les a discutées avec une science consommée. Il ne m'est pas possible d'entrer ici dans l'examen de son beau livre. Qu'il me suffise d'inviter ceux qui dans l'avenir se voueront aux études orientales à chercher auprès de ce grand maître un enseignement qui rendra leur carrière féconde.

*
* *

Tandis que j'écrivais cet article qui m'a été gracieusement demandé par Mme van Berchem, il me revenait à la mémoire une visite que je fis au savant, au Caire, il y a bien des années. Il était alors au début de ses recherches. Je le revois assis devant une table sur laquelle étaient posés ses petits carnets, émissaires du *Corpus*, qui renfermaient ses premières copies d'inscriptions et ses croquis si soignés. Son beau regard, rêveur et mélancolique, donnait la clef de ses pensées, qui méditaient un projet grandiose : édifier un monument à la civilisation musulmane et frayer une voie nouvelle dans le domaine immense de l'archéologie arabe. Mais le programme n'était-il pas trop vaste et lui serait-il possible de le réaliser en partie, dans l'espace si limité d'une vie humaine? Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc en psychologie, voire même un candidat en psychanalyse, pour se rendre compte que chez tous les êtres et à plus forte raison chez les hommes de génie, le sentiment de devoir s'arrêter devant « l'inachevé » voile leur existence de mélancolie. Il n'a pas été donné à van Berchem d'apaiser ses alarmes à la vue de ces volumes sur Jérusalem qui sont le couronnement de son œuvre scientifique. Mais de la lecture de ces pages il se dégage une impression bienfaisante que formule exactement un beau vers de Keats :

A thing of beauty is a joy for ever.

Alfred BOISSIER.

(*Journal de Genève*, 10 oct. 1927.)

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

GUSTAVE FOUGÈRES

L'archéologie, le 6 décembre 1927, a fait une grande perte en Gustave Fougères, né en 1863, ancien membre (1885), puis directeur (1912) de l'École d'Athènes, professeur d'archéologie grecque à la Sorbonne. Nul n'a oublié ses fouilles de Mantinée, la découverte de la base praxitélienne représentant la lutte d'Apollon et de Marsyas, la belle monographie qui a réuni les résultats de ses trois campagnes arcadiennes (1898). Il en fit d'autres en Thessalie, en Asie Mineure, à Délos; peu de Français de notre temps ont mieux connu la Grèce et y sont plus souvent retournés. Pendant la guerre, sa situation à l'École fut difficile et il eut le rare mérite d'imposer le respect même aux ennemis les plus acharnés de notre pays. Sa direction fut d'ailleurs féconde; c'est alors que l'École reprit pied à Thasos et en Asie Mineure. Revenu en France, professeur d'archéologie à la Sorbonne (1918), membre de l'Académie des Inscriptions (1922), il ne cessa d'exercer, par son enseignement, une bienfaisante influence. Si le manuel d'archéologie grecque auquel il travaillait nous manque encore, il a pu donner, après une excellente monographie sur Sélinonte (avec Hulot), une refonte du *Guide en Grèce* et un beau livre sur Athènes, une partie considérable du tome I de l'*Histoire des civilisations et des peuples*, etc. Presque tous ses travaux ont été annoncés et loués ici; ce qu'on n'a pas dit et ce qu'il faut dire, c'est que Fougères n'était pas seulement un savant très sûr, mais un noble caractère, réunissant les plus belles qualités de l'esprit français et du génie grec ¹.

S. R.

D. G. HOGARTH.

Le 6 novembre 1927 est mort subitement à Oxford un grand savant qui avait montré aussi des qualités éminentes d'homme d'action, le docteur D. G. Hogarth, conservateur du Musée Ashmoléen depuis 1908, président depuis 1925 de la Société royale de géographie et ancien directeur, pendant la guerre, du *Bureau arabe*.

Né en 1862, élève d'Oxford (1881), puis *lecturer* et *research fellow* (1893), il se forma à l'archéologie militante sous Ramsay (1887), explora l'Asie Mineure, la Crète, Chypre, l'Égypte, Éphèse et Carchemish. Pendant trois ans il dirigea l'École anglaise d'Athènes. Son premier ouvrage, *Devia Cypria* (1890), fut suivi de beaucoup d'autres de haute valeur, *Modern and ancient roads in Eastern Asia Minor* (1892), *A wandering scholar* (1896), *Philip and*

1. Fougères rendit aussi des services à nos Musées comme membre du Conseil des Musées (après Collignon).

Alexander (1897), *The nearer East* (1902), *The penetration of Arabia* (1904), *The archaic Artemisia of Ephesus* (1909), *Ionia and the East* (1909), *Accidents of an Antiquaries life* (1910), *Excavations of Carchemish* (1911), *Hittite seals* (1920), *History of Arabia* (1922), etc.

Il administra le Bureau arabe du Caire (1915-1918) avec une intelligence remarquable et fut délégué comme commissaire anglais pour le proche Orient à la Conférence de la paix (1919). Hogarth était vice-président de la *Hellenic Society* et membre du Conseil de l'Académie britannique. Tous ceux qui ont eu l'occasion de recourir à sa compétence et à son désir de rendre service ont apprécié en lui l'homme comme le savant ¹.

S. R.

GEORGES LAFAYE (1854-1927).

Fils d'un universitaire distingué, quelque temps doyen de la Faculté des Lettres d'Aix, qui se fit avantagement connaître par un *Dictionnaire des Synonymes* (1858, 1869), Georges Lafaye fut élève de l'École normale (1874), puis membre de l'École de Rome (1878), avant d'enseigner à Aix, à Lyon et finalement (1893) à la Sorbonne. A Rome, il s'était fait remarquer par une étude sur l'inscription du Tauromenion (1881) et avait entrepris l'inventaire des monuments relatifs au culte d'Isis. De là sa thèse sur *le Culte des divinités d'Alexandrie*, publiée en 1884, avec une autre, *De poetarum et oratorum certaminibus*. La thèse française est une des meilleures de son genre et l'on peut dire qu'elle est restée classique. Gendre de Saglio, Lafaye prit de bonne heure une part importante à la rédaction du *Dictionnaire des Antiquités*, dont les dernières livraisons portent son nom; il y a là des articles qui équivalent à de petits volumes et témoignent de l'érudition la plus sûre. En même temps, à titre d'auxiliaire de l'Académie des Inscriptions, il coopérait efficacement aux recueils, dirigés par M. Cagnat, des inscriptions grecques *ad res romanas pertinentes* et des mosaïques (1909). De son enseignement de la littérature latine à la Sorbonne sortirent aussi d'ingénieux ouvrages sur les poètes romains ². Lafaye tarda trop à se présenter à l'Académie; déjà fatigué, il n'obtint, à plusieurs reprises, que des succès d'estime. Mais l'Académie a rendu un juste hommage à l'ensemble de ses travaux en les honorant, un mois après la mort subite de l'auteur (29 septembre), du prix Thorlet (29 octobre 1927).

S. R.

CHARLES MORTET et HENRY MARTIN

Associions les mémoires de ces deux bons et modestes érudits, morts à quelques jours de distance au début de l'automne de 1927. Tous deux furent bibliothécaires (l'un à la Sorbonne et à Sainte-Geneviève, l'autre à l'Arse-

1. Portrait avec longue biographie dans le *Times*, 7 nov. 1927.

2. *Catulle*, 1894 (éd. avec trad. en 1922); *Métam. d'Ovide et leurs modèles*, 1904. Citons aussi des mémoires originaux: *Supplicié dans l'arène* (*Mél. De Rossi*); *Lucilius* (*Mél. Chatelain*); *L'adoption de Jugurtha* (*Mél. Boissier*); *Divinités alexandrines chez les Parisii* (*Centenaire des Antiquaires*); *Initiation mithriaque* (*Conf. Guimet*); *Épiphèze romaine* (*ibid.*); *Hécyre de Térence* (*R. phil.*, 1918); *Litanie d'Isis* (*ibid.*, 1916); *L'âne et la vigne* (*ibid.*, 1914).

nal) et tous deux étaient depuis quelque temps à la retraite. Mortet fut un connaisseur éminent de l'histoire de la typographie; H. Martin fut, avec Durrieu, l'homme de son temps le plus versé dans l'étude des enluminures et publia un catalogue modèle de la bibliothèque qu'il administrait. Je ne puis m'empêcher de penser que l'un et l'autre n'ont pas occupé, dans le monde savant officiel, les situations qu'ils méritaient¹.

S. R.

Le chanoine VACANDARD

C'est avec un profond regret que j'annonce la mort, survenue le 23 octobre 1927, d'un grand et honnête savant, le chanoine Elphège-Florent Vacandard. Il était, depuis cinquante ans (1877), aumônier du lycée Corneille à Rouen et avait atteint sa soixante-dix-huitième année. S'il resta confiné dans ce poste modeste, ce ne fut pas seulement par goût pour une vie toute de recueillement et de travail; certains princes de l'Église lui en voulaient d'être plus historien qu'apologiste, plus disposé à la critique impartiale qu'à la glorification sans scrupules du passé². Sur saint Bernard (1895), sur saint Ouen (1902), sur Galilée (1906), sur l'Inquisition (1907), il a écrit des pages excellentes; tout récemment encore, dans la *Literary Times*, j'avais plaisir à le voir citer, par un érudit anglais, comme une autorité sur la procédure inquisitoriale, à l'encontre d'un paradoxe renouvelé de Lacordaire (20 octobre, p. 742). L'estime qu'avait pour lui Mgr Duchesne le dédommagea sans doute des petits ennuis que lui causa son souci de la vérité.

S. R.

AUGUSTE JARDÉ

Nous apprenons avec une grande peine la mort, survenue à Bourg-la-Reine, après quelques jours de maladie, de M. Auguste Jardé, maître de conférences d'histoire ancienne à l'École normale supérieure de Sèvres et à la Faculté des lettres de l'Université de Lille. Ainsi disparaît, à cinquante et un ans, l'un de nos meilleurs hellénistes. Ancien élève de l'École normale et de l'École française d'Athènes, où il avait mérité d'accomplir, sous les deux directions consécutives de Th. Homolle et de M. Holleaux, un séjour exceptionnel de

1. Bibliogr. de Ch. Mortet : *le Livre du Chastelet de Paris*, 1883; *la Féodalité*, 1893; *la Science de l'histoire* (avec son frère Victor), 1894; *le Nom des Dardanelles*, 1915; *les Origines et les débuts de l'imprimerie*, 1922; *Procès-verbaux du Congrès international des bibliothécaires*, 1925. — Bibliogr. d'Henry Martin : *Hist. de la bibl. de l'Arsenal*, 1899; *les Miniaturistes français*, 1906; *le Tércence des Ducs*, 1907; *Légende de saint Denis*, 1908; *les Ecrivains au travail*, 1910 (*Mél. Châtelain*); *le Boccace de Jean sans Peur*, 1911; *le Cabinet d'estampes de Claude Boucot*, 1913; *la Diatribe de Jean d'Anneux*, 1913 (*Mél. Picot*); *David Aubert, le Récit de la bataille de Poitiers*, 1913 (*Mél. Bémont*); *la Biblioth. de l'Arsenal*, 1914; *les d'Ypres, peintres du XV^e et XVI^e siècle*, 1916; *la Miniature française*, 1923; *les Joyaux de l'Arsenal, psautiers de saint Louis et de Blanche de Castille*, s. d.; *les Peintres de mss. et la miniature en France*, s. d.; *les Fouquet de Chantilly*, s. d. — Voir un article de M. Alfred Pereire, *Débats*, 5 octobre 1927.

2. Rappelons les attaques dont il fut l'objet de la part de Mgr Douais (cf. *Rev. crit.*, 1907, I, p. 211) et le canoniste Lépicier (cf. Coulton, *The death penalty for heresy*, 1924, p. 62). — Bonne nécrologie dans le *Journal de Rouen*, 24 octobre 1927.

cinq années ininterrompues, Jardé était un des Français qui comprenaient le mieux l'ancienne Hellade et la Grèce contemporaine.

De son talent d'historien témoigne, avec sa thèse sur *La Production du blé dans la Grèce antique*, le livre qu'il avait publié en 1923, dans la collection Berr, sur *La Formation du peuple grec*, véritable chef-d'œuvre où l'érudition précise soutient l'ampleur des vues d'ensemble et s'anime sous une forme constamment alerte et frappante du mouvement même de la vie. De sa connaissance des réalités présentes, il a donné la mesure à l'état-major de l'armée française d'Orient, où il a servi en qualité d'officier interprète, et où l'importance de son rôle, dissimulée par une modestie impénitente, a infiniment dépassé celle de ses emplois et de ses grades. Auguste Jardé était, en effet, la simplicité même, et il ne craignait rien tant que de se mettre en avant. Mais ses camarades, ses pairs, qui, il y a deux ans, l'élevaient au secrétariat général de la Société des Études grecques, savaient sa rare valeur, admiraient sa belle intelligence et chérissaient la générosité de son cœur. Ils sont consternés aujourd'hui par sa disparition imprévue et, dans le désastre qui vient de frapper toute une chère famille, ils déplorent amèrement la perte prématurée d'une grande force qui n'avait pas encore donné à la science et au pays toute sa mesure.

J. C.

(Débats, 20 décembre 1927.)

CASIMIR BARRIÈRE-FLAVY (1863-1927).

Né à Toulouse et mort dans cette ville, Barrière-Flavy appartenait à une famille de robe et fut lui-même avocat avant de s'essayer à la politique. Le hasard de la découverte de tombes visigothiques au voisinage de ses propriétés le tourna vers l'archéologie; pour préparer ses deux volumes sur *les Arts industriels des peuples barbares de la Gaule* (1892), il fit de longs voyages. Cet ouvrage, suivi d'autres sur des périodes plus récentes, conserve une réelle valeur qui a, d'ailleurs, été reconnue par tous les critiques et par l'Académie des Inscriptions. Il fut membre de l'Académie de Toulouse et de la Société archéologique du Midi.

S. R.

WALTHER AMELUNG

Premier secrétaire de l'Institut allemand de Rome, M. Amelung, né à Stettin en 1865, est mort subitement à Nauheim, d'une maladie du cœur, le 12 septembre 1927.

Fils d'une actrice française, doué d'un beau physique et d'une voix puissante, Amelung se destina d'abord au théâtre; à toutes les époques de sa vie, il récitait volontiers des vers, en particulier des traductions de Sophocle et de Catulle dont il était l'auteur. Mais l'influence que prit sur lui H. Brunn à Munich le tourna vers l'archéologie¹. Il vécut longtemps à Rome et en Italie, étudiant avec passion la sculpture antique; sa mémoire visuelle était aussi aiguisée que celle de Furtwaengler et lorsqu'il commença, avec P. Arndt,

1. C'est ce que montre son premier ouvrage : *Personifizierung des Lebens der Natur in der Vasenmalerei*, Munich, 1888.

l'ouvrage qui devait être un premier *Corpus statuarum* (1893), il passait déjà pour un maître. Nombre d'articles, entre autres dans notre *Revue*, confirmèrent et étendirent sa réputation, qui s'affirma surtout dans son grand catalogue des sculptures du Vatican (1903 et 1907, inachevé), dans un petit volume très utile sur les antiques de Florence (1897) et dans la troisième édition, publiée par lui et quelques autres, du *Führer* de Helbig (1912). Il dut quitter Rome pour Berlin en 1915, mais, dès 1919, revint dans sa ville de prédilection, où il accepta, pour la première fois, une situation officielle et, vu les circonstances, particulièrement difficile, dont il se tira avec honneur. Une *Festschrift*, rédigée à l'occasion de son soixantième anniversaire, n'a pas encore paru. — Amelung n'avait rien du savant *caporalisé*, dont on a connu trop de spécimens. Sa vaste science n'avait pas étouffé en lui le poète, ni les qualités qui font l'homme aimable. On attendait de lui (dans la collection *Ars una*) une histoire de la sculpture grecque; si elle ne paraît point, il faudra le regretter, car nul n'était mieux préparé à l'écrire que lui.

S. R.

Souvenirs sur Furtwaengler.

Le professeur Ludwig Curtius (Heidelberg) fut non seulement l'élève, mais l'ami du grand archéologue; il était avec lui à Égine, quand la maladie le terrassa subitement. Les souvenirs qu'il publie à son sujet, dans les *Münchner neueste Nachrichten* (4 nov. 1927), ne devront pas être négligés des historiens de l'archéologie. En voici quelques extraits.

Furtwaengler avait d'abord songé à se tourner vers la philosophie, mais il avait en horreur les hégéliens. Après l'art antique, ce qu'il aimait le mieux était le gothique allemand, dont il songea une fois à écrire l'histoire. L'idéal de l'existence était pour lui la grande vie de l'aristocratie anglaise; il était passionné pour les exercices physiques et y excellait. Son amour de la musique passa à son fils, devenu le premier chef d'orchestre de l'Allemagne. L'art moderne le laissait indifférent.

Un jour, revenant de Lewes où il avait vu le pendant du relief Ludovisi, aujourd'hui à Boston, il eut un véritable accès de tristesse en apprenant que des savants réputés en contestaient l'antiquité : « Voilà, dit-il, comme le monde méconnaît ce qui est noble; c'est la même chose partout ! » Mais il inclinait lui-même vers l'hypercritique. Nous le savions; en voici une preuve nouvelle. Boston voulait acquérir une admirable statue d'éphèbe provenant de Rome et, avant de conclure le marché, envoya le marbre à Furtwaengler. Il l'examina longuement et conclut que c'était un faux. Là-dessus Fréd. Hauser démontra que la statue figurait dans d'anciens inventaires de la collection Odescalchi; Ny Carlsberg l'acheta, après que Boston se fût dégagé.

Comme on lui demandait ce qu'il avait appris de Brunn et d'Ernest Curtius : « Rien », répondit-il. Ses maîtres, suivant lui, avaient été le *Stil* de Semper et le livre de Darwin sur l'expression des sentiments. Il rêvait d'introduire le darwinisme et la théorie de la sélection dans l'histoire de l'art.

Revenant de Weimar, où il avait examiné les gemmes de Goethe, il déclara

1. Il m'en dit à peu près autant à Saint-Germain, quand je l'y amenai pour lui montrer le *Blessé défaillant* de Bavaï, diffamé par Babelon et d'autres.

que pas une n'était bonne et que ce « vieux monsieur » n'y entendait rien. Il jugeait sans indulgence les néo-classiques.

« Trois fois, disait-il, j'ai lu le livre de Riegl sur l'art romain et je n'y ai rien compris. » L'idée qu'il y eût quelque chose de nouveau dans la décadence romaine l'horripilait. Il haïssait l'art romain après Auguste et prétendait que Rome, toujours stérile, n'avait jamais cessé de corrompre le monde. Il y a donc beaucoup de fausseté à le comparer, comme on le fait souvent (je l'ai entendu le faire lui-même) à Winckelmann, dont il se rapprochait seulement par la recherche heureuse du Grec sous l'habit romain.

S. R.

L'homme du Néanderthal.

On sait que M. Boule considère l'homme du Néanderthal comme une espèce fossile, tandis que le docteur Verneau admet sa survivance et sa descendance. Dans sa *Huxley Lecture* de novembre 1927 (*The Times*, 9 nov., p. 20), M. Hrdlicka, paléontologiste américain, s'est rangé à cette dernière opinion. La phase moustérienne ou néanderthaliennne commença vers la fin du chaud interglaciaire; mais, pendant cette phase, l'homme eut à lutter contre de grands changements de milieu dus au froid. Il en résulta une sélection sévère, au cours de laquelle les meilleurs seuls survécurent et ces meilleurs représentent l'*homo sapiens*, fleur de l'humanité encore à demi bestiale que nous montre le type du Néanderthal. Celui-ci marque une phase, non une espèce isolée... En réalité, personne n'en sait rien.

S. R.

Découverte d'une tombe princière à Ur.

A 25 pieds de profondeur, dans la nécropole d'Ur, on a exhumé une grande tombe en calcaire, avec des murs épais d'un mètre, couverte en encorbellement. Malheureusement, elle avait été violée; il ne restait qu'un squelette avec des ornements d'or et d'argent sur la tête, un vase d'argent et nombre de vases de cuivre. Non loin de là, une tombe du type ordinaire contenait de véritables trésors. L'inhumé, qui s'appelait *Mes-Kalam-dug* (« bon héros du pays »), d'après un cartouche gravé sur un vase d'or, était probablement un prince antérieur de peu à la première dynastie d'Ur, vers 3500. La richesse de cette tombe en or, en argent, en lapis, en cornaline, en cuivre, etc., est vraiment prodigieuse. Le mort portait une ceinture d'argent à laquelle était suspendu un poignard de cuivre orné d'or et d'argent, dans un fourreau de ce dernier métal. Près des épaules, une lampe et deux vases d'or; sur la droite, une hache double en électron; sur la tête, une énorme perruque en or rouge avec incisions imitant les cheveux, etc. C'est tout un musée de bijoux, quelques-uns d'un admirable travail. Les types sont absolument nouveaux. M. Léonard Woolley a eu de la chance ¹.

X.

Fouilles de Beisan (Palestine).

L'expédition de Philadelphie, dirigée par M. Alan Rowe, a déblayé deux nouveaux temples cananéens (vers 1500). On y a trouvé, entre autres : 1^o une

1. *The Times*, 16 décembre 1927, avec photographies, p. 18; *Beaux-Arts*, 15 janv. 1928, p. 17 (la perruque en or).

statuette de dieu assis, en bronze doré; 2° un scarabée en lapis au nom de Ramsès II; 3° un relief représentant une divinité qui tient un captif les jambes en l'air; 4° nombre de faïences égyptiennes; 5° l'anse d'un vase avec signes gravés ressemblant à ceux de Crète et de Chypre; 5° une belle hache de bronze (*Times*, 10 oct. 1927).

X.

Les fouilles de Bethel.

L'École américaine d'archéologie ayant découvert les ruines de Bethel à Beitin, au nord de Jérusalem, le P. Vincent, appelé en consultation, a vivement conseillé de déblayer tout l'emplacement où, depuis le mur cananéen qui date du XIII^e siècle avant notre ère, les couches israélite, macchabéenne et romaine se succèdent très régulièrement ¹. Il est, en effet, désirable qu'on ne pratique pas en Palestine le système trop connu de commencer en *n* points et de ne finir sur aucun.

S. R.

Le nouveau Musée de Jérusalem.

Le Musée d'archéologie palestinienne était jusqu'à présent très mal logé; M. J. D. Rockefeller junior donne 2.000.000 de dollars, soit 50 millions de francs, pour construire et installer un nouveau Musée (*Times*, 14 nov. 1927). Vu l'énormité de la somme, on pourrait songer à réunir dans cet établissement les moulages de tous les monuments importants de l'archéologie sémitique, sculptures, inscriptions, etc., ainsi que des reproductions photographiques des manuscrits.

S. R.

Où était le Sinaï ?

Depuis les premiers âges chrétiens, on a identifié le Sinaï mosaïque avec les hauteurs situées au sud de la presqu'île, entre les golfes de Suez et d'Akaba. Un savant danois, M. Ditlef Nielsen, soutient que le vrai Sinaï était à Petra, au nord du golfe d'Akaba, dans la région d'Edom. On allègue, entre autres raisons, que si les Israélites, lors de leur sortie d'Égypte, étaient entrés dans la péninsule dite du Sinaï, ils auraient rencontré, sur leur route, des garnisons égyptiennes. Petra est le seul point du pays d'Edom où l'on puisse localiser des cultes antérieurs à Moïse (*Sinaï*, de *Sin*, dieu lunaire; Jahveh était, à l'origine, un dieu de ce genre). La question sera discutée au futur Congrès des orientalistes à Oxford.

(*Times*, 10 nov. 1927.)

X.

Fouilles à Saqqarah.

Les recherches conduites depuis cinq ans en ce lieu célèbre par M. Cecil Firth ont abouti à de curieuses trouvailles : 20 vases d'albâtre, dont quelques-uns hauts d'un mètre; fragments d'un grand vase de diorite portant le nom du dernier Pharaon de la II^e dynastie; deux chambres funéraires garnies de tuiles bleues et ornées d'admirables petits reliefs représentant, dans diffé-

1. *The Times*, 26 nov. 1927.

rentes attitudes, le pharaon Zoser. Ce sont les œuvres les plus délicates que l'on possède encore des débuts de la III^e dynastie ¹.

X.

La loi des antiquités en Iraq (1924).

Cette loi, promulguée par le roi de ce pays, déclare : 1^o que toute antiquité, découverte ou à découvrir, appartient à l'État; 2^o que le consentement du ministre compétent est exigé pour toute vente d'antiquités; 3^o que le Gouvernement peut acquérir par expropriation des sites réputés historiques; 4^o que toute découverte doit être annoncée à l'administration; 5^o que tout collectionneur ou marchand doit fournir le catalogue de ce qu'il possède; 6^o que tout objet découvert peut être acquis par le Gouvernement au **prix** qu'il jugera convenable; 7^o que personne ne peut faire commerce d'antiquités sans une licence; 8^o que toute boutique d'antiquaire peut être inspectée; 9^o que toute exportation permise sera soumise à un droit; 10^o que le Gouvernement seul peut autoriser une fouille, soumise d'ailleurs à une surveillance officielle; 11^o que les résultats des fouilles doivent être publiés dans un délai de deux ans; 12^o que le Gouvernement se réserve le droit de prélever ce qui convient au Musée d'Iraq. — Suit une énumération de pénalités (jusqu'à 5.000 roupies), menaçant ceux qui fouillent ou exportent indûment, qui commettent des actes de vandalisme, etc.

Dracon s'est fait archéologue. Mais les marchands seront toujours plus malins que Dracon. Les trouvailles de premier ordre continueront à être exportées; seulement, elles perdront en route leur état civil, c'est-à-dire la moitié de leur intérêt.

S. R.

Fouilles de l'agora d'Athènes.

Un anonyme américain (J. D. Rockefeller, dit-on) a promis 60 millions de francs pour assurer le déblaiement de l'agora athénienne et couvrir les dépenses résultant d'expropriations; 6 millions et demi ont déjà été versés. D'autre part, le *General Education Board*, richement doté par J. D. Rockefeller, met 12 millions à la disposition de l'École américaine d'Athènes pour les études que suscitera cette grande fouille. Le travail effectif ne commencera que vers l'automne de 1928 (*Times*, 20 oct. 1927).

X.

Pour la bibliographie de la Vénus de Milo.

Dans une notice du *Calendrier de la Grande Grèce pour 1928* (*Hémérologion*, etc.), M. Keramopoulos publie une notice où il corrige, d'après les avis qu'il a reçus, ce qu'il avait imprimé sur la Vénus (cf. *Rev. arch.*, 1927, I, p. 259). Mais il continue à croire à la fameuse bataille sur le rivage, d'où la Vénus serait sortie un peu maltraitée. Libre à lui, mais c'est une légende tardive et absurde. M. Keramopoulos espère, comme moi, que le dossier de la Vénus, réuni par M. Seymour de Ricci, ne tardera pas à voir le jour. Il faudra tenir compte de l'attribution à Alcamène (reprise par Walston, mais bien

1. *The Times*, 9 nov. 1927, avec phot. p. 18.

antérieure à cet archéologue mal informé) et du singulier article de Krahmer, *Röm. Mitth.*, 1923-24, p. 140.

S. R.

L'Hermès de Praxitèle.

Parlant du temple de Héra à Olympie et de ses niches, M. Ch. Picard écrit (*Journ. des Sav.*, nov. 1927, p. 410) : « Dans une de ces niches était la copie de l'Hermès de Praxitèle. Car il devient de plus en plus difficile — d'après le style de la base et d'autres indices — de croire l'œuvre retrouvée attribuable au IV^e siècle. » Gustave Hirschfeld, lors de la découverte de ce chef-d'œuvre, y avait vu une copie romaine. Si jamais on revient à cette opinion, l'archéologie devra prendre le deuil, pour expier un demi-siècle d'erreur. Mais je crois fermement qu'elle n'en fera rien.

S. R.

A l'Hippodrome de Constantinople.

Entre autres services qu'elles rendront à la science, les fouilles de l'École anglaise d'Athènes à l'Hippodrome permettront enfin un classement de la céramique byzantine. On en a trouvé, en effet, de très nombreux fragments à des niveaux qui ont été soigneusement notés, puis des spécimens de la poterie turque qui lui succède. Une publication en couleurs sera la bienvenue.

(*Times*, 22 nov. 1927.)

S. R.

En Grande Grèce.

Près de Paestum, au pied de la colline de Velia, le professeur Maiuri a déblayé un temple grec du V^e siècle qui aurait été le siège de l'école éléatique, plus une rue d'époque hellénique et une fontaine. Sur des collines voisines ont été trouvés les restes de deux autres temples avec tuiles de terre cuite et autels. Un peu plus loin un grand autel de sacrifices a été rendu à la lumière. On parle aussi d'importantes fortifications, avec escalier taillé dans le roc. (*Times*, 13 oct. 1927, p. 13.)

X.

La famille d'Auguste.

Au mois de novembre 1927, des ouvriers, creusant à 30 pieds de profondeur dans le mausolée d'Auguste, découvrirent une plaque de marbre avec l'inscription que voici : *Marcellus C. f. gener Augusti Caesaris; Octavia C. f. soror Augusti Caesaris*. Bien qu'elle semble avoir souffert quelque injure au moyen âge, cette plaque est en bon état et l'inscription intacte.

(*Times*, 18 nov. 1927.)

X.

Une signature de potier.

Un fond de vase en poterie rouge, trouvé à Clermont-Ferrand, près du Pont-de-Naud, lors de la construction du boulevard Fleury, porte la signature suivante :

AISIII M

soit : *Aisiii m(anu)*.

Cette marque de fabrique était déjà connue : le *C. I. L.* (t. XIII, n° 10010, 72 a et b) en cite les deux exemples suivants :

a) Poitiers (*Mus. Soc.*) : AISII M.

b) Vichy (*coll. Bertrand*) : AIS.II M.

Mais notre tesson donne la forme complète du nom, légèrement mutilé dans les deux autres exemplaires. Ce « recouplement » permet, en particulier, de rejeter d'une façon certaine le rapprochement risqué par Bohn (dans le *C. I. L.*) avec les signatures AISTVS et AISTO : les deux I qui suivent l'S sont placés trop près l'un de l'autre pour que le premier puisse être un T dont la barre horizontale ne serait pas apparente. La lecture *Aisiii* est incontestable.

Mais quelle était la forme exacte de ce nom? On est surpris, au premier abord, par la présence de trois I consécutifs. Le fait n'est cependant pas très rare : il se rencontre, notamment, quand l'I représente un L dont le trait horizontal se confond avec la ligne qui limite le champ de l'inscription. C'est ainsi que nous trouvons (*C. I. L.*, *ibid.*, n° 1826) la signature SOIIII M = *Soilli m(anu)*. Il n'y aurait donc, *a priori*, rien d'impossible à ce qu'on dût lire *Aisili m(anu)*.

Cependant, le plus souvent, deux I, surtout quand ils sont rapprochés à dessein comme dans le cas présent, équivalent à un E. C'est ainsi qu'on voit alterner, dans les inscriptions de ce genre, les formes *Siixtus* et *Sextus*, *Siiverinus* et *Severinus*, *Siicundus* et *Secundus*, *Piiculiaris* et *Peculiaris*, voire même *Piiriigrinus* et *Peregrinus*.

Il semble donc qu'il faille lire, de préférence, *Aisei m(anu)*. Mais *Aisei* n'est qu'une variante de *Aesei*, les groupes AI et AE alternant continuellement dans les inscriptions. Notre potier aurait alors porté le nom d'*Aeseus* ou d'*Aeseius*.

Je pencherais plutôt pour la dernière hypothèse. Je ne connais, à vrai dire, aucun exemple d'*Aeseus*; mais cette forme peut n'être qu'un doublet d'*Aesius*, nom romain attesté par un certain nombre de documents épigraphiques (voir l'*Onomasticon* de Forcellini — de Vit, s. v. *Aesia* et *Aesius*) et que l'on fait venir soit du grec *αἰγιος* (= fortuné), soit de la ville d'*Aesis* dans le Latium.

Pierre WALTZ.

Encore du nouveau sur l'Énéide.

M. D. L. Drew (*The Allegory of the Æneid*) a soutenu une thèse originale (cf. *Times Lit. Suppl.*, 22 sept. 1927). Lorsque Énée arrive aux lieux où sera Rome, il s'agit, en réalité, d'Auguste en l'an 27. L'un et l'autre sont reçus par le Sénat et assistent à un sacrifice; le Potitus de Virgile, c'est Potitus, le consul qui a dû souhaiter la bienvenue à Auguste; l'histoire de Cacus est

probablement celle de la défaite d'Antoine; Énée, recevant un bouclier qu'il dépose *sub quercu*, c'est Auguste recevant la couronne de chêne et le bouclier d'or. La description d'Énée, au livre I, concorde avec celle d'Auguste par Suétone. Mécène est Mnesthée, Agrippa est Achate; Didon et Lavinia sont Scribonia et Livia. Les vertus peu épiques d'Énée sont celles d'Auguste (déjà dans Boissier). Parfois Virgile lui-même parle par la bouche d'Évandre, qui, dans sa jeunesse, a vu Anchise, comme Virgile a pu voir César. Tout cela n'est pas parole d'Évangile, mais il y a peut-être du bon.

S. R.

Un historien inconnu : Andromachos.

M. S. J. Crawford (*University College, Southampton*) écrit au *Literary Times* (15 décembre 1927) pour obtenir quelque information sur le texte suivant d'Alcuin (Migne, *CI*, p. 995), où il est question d'un historien absent de toutes les bibliographies : *De quo Andromachus historiographus Judaeorum aliis pervigile scribens*, etc. Un computiste anglo-saxon cite deux fois Andromachus, mais sans doute d'après Alcuin. Ὁ μυρίσας γράφας ἔξει.

S. R.

Une Revue roumaine.

Encore une grande Revue d'archéologie et d'art, *Arta si Arheologia* (Bucarest, 1^{er} novembre 1927, 72 pages, avec nombreuses planches et figures dans le texte)! Se tenir au courant devient absolument impossible; ne peut-on espérer de la S. D. N. qu'elle mette un frein à la fureur de ce flot? Notez que cette multiplication d'organes, qui entraîne d'innombrables redites, répond bien plus souvent aux projets d'une coterie qu'aux besoins de la science. En l'espèce, je dirais que le cas est d'autant plus fâcheux que cette Revue s'annonce très intéressante; le pis est qu'il faudra la lire¹.

S. R.

Les médailles hébraïques à figure du Christ.

On se souvient peut-être encore du bruit qui se fit, il y a bientôt trente ans, autour d'une médaille juive trouvée à Rome par M. Boyer (d'Agen) et reproduite par les orfèvres Falize à Paris. Cette médaille était loin d'être la seule de son espèce. Des exemplaires pareils et d'autres plus ou moins semblables se trouvaient depuis longtemps dans divers musées européens et même chez des particuliers. Un autre fut trouvé peu après à Sainte-Livrade (Lot-et-Garonne).

Il y a, en réalité, deux classes bien distinctes de ces curieux documents. Sur les uns la figure du Christ est seule d'un côté, et le revers porte en hébreu une légende qui n'offre aucune obscurité. Elle signifie : *Jésus de Nazareth Messie Dieu (HIVH) et homme à la fois*. Sur les autres la figure est accompa-

1. L. Bréhier, *l'Art roumain* (en français); O. Tafrali, quatre articles, dont un en français sur Callatis, avec polémique contre Sauciac, p. 30, etc. Il y a de belles planches en couleurs. — P. 66, notice sans conclusion, mais exacte, sur Glozel.

gnée du nom de *Jésus*, précédé de la lettre *aleph*, et la légende du revers, toute différente, est très difficile à expliquer.

A vrai dire, la première partie en est assez claire. Elle signifie : *Messie, roi venant avec la paix*. Mais les quatre derniers mots ont fait depuis trois ou quatre cents ans le tourment des hébraïsants, qui les ont traduits de manières bien différentes et souvent bien extraordinaires.

J'en ai donné moi-même une interprétation assez imparfaite en 1899, dans la *Vie nouvelle*. Je montrais que le premier de ces mots était *ve-ak*, et seulement. Le second est le mot *homme* (adam), précédé de la préposition *min*, qui signifie *de, par*, etc. Le troisième est un participe passif signifiant *fait*. Je montrais aussi que le quatrième et dernier, n'étant pas un mot hébreu, devait être une abréviation rabbinique par laquelle on exprimait la répulsion éprouvée à l'égard de quelque chose ou de quelqu'un.

Tout cela est exact; mais comment tirer de là une phrase ou un membre de phrase intelligible, vraisemblable? C'est ce qui ne se voit pas aisément.

Mais d'abord s'agit-il là de *Jésus*, mentionné de l'autre côté, ou du Messie (juif)? Les deux abréviations rabbiniques, celle que je viens d'expliquer et celle de l'*aleph*, qui signifie *Dieu (El)* ou *Seigneur (Adonai)* auraient dû montrer qu'il s'agit du Messie plutôt que de Jésus-Christ. L'exemplaire de Sainte-Livrade, qui porte I et N, au lieu du nom de Jésus en hébreu, à côté de la figure du Christ, montre aussi que la légende hébraïque du revers est indépendante de celle de la face. Je traduis en conséquence : *Le Messie (est) un roi venant avec la paix* (c'est-à-dire apportant la paix au monde). Allusion assez claire à divers passages des Prophètes et des Psaumes, surtout à celui où Isaïe appelle le Messie futur *Prince de paix* (ix, 5).

Les rabbins admettaient cela naturellement. Mais ils n'admettaient pas ce que les théologiens chrétiens prétendaient tirer du même passage, à savoir, qu'il fût appelé aussi *El-gibbôr*, *Dieu puissant*. De là la phrase suivante : *Seulement, d'homme (?) fait, loin de nous cette pensée!*

Mais comment le mot *d'homme* peut-il exprimer une telle notion? D'une manière assez simple. La préposition hébraïque *min* a aussi le sens *comparatif* : *plus que*. On est donc parfaitement autorisé à traduire : « Seulement, fait *plus qu'homme*, loin de nous cette pensée! » Phrase aussi claire que régulière.

Nous avons vu plus haut que les médailles de la première espèce sont évidemment chrétiennes ou plutôt *ecclésiastiques*. On voit que celles de la seconde sont non moins clairement d'origine juive ou rabbinique.

Aussi sur ces dernières le nom de Jésus est-il écrit non seulement sans le *ain* final, mais *Ieshi* (au lieu de *Ieshou*), graphie particulière aux Juifs seulement et provenant manifestement d'hostilité à l'égard du fondateur du christianisme.

Quant aux quelques lettres qu'on voit à gauche et à droite de la figure du Christ, et dont la première est un *aleph*, on a pu croire qu'elles signifiaient : *Le Seigneur Jésus*, parce que l'*aleph* est l'abréviation d'*Adonai*, le Seigneur, et aussi d'*El*, Dieu. Mais il faut observer que le nom qui suit n'est pas écrit *Ieshou* (Jésus), mais *Ieshi*. Or, *Iesh*, en hébreu, est un substantif qui signifie *existence*. Il semble donc que ces deux mots signifient plutôt : *Le Seigneur (ou Dieu) est mon existence*, c'est-à-dire (la cause de) mon existence ou mon Créateur, ce qui est une idée juive autant que chrétienne.

De sorte que, pas plus que le revers, la face n'a rien de chrétien, si ce n'est

la figure du Christ, qui sur quelques exemplaires est certainement très belle. Ils datent probablement du début du xvi^e siècle ou de la fin du xv^e et paraissent avoir été faits à Rome.

Ch. BRUSTON.

(*La Vie nouvelle*, 22 juillet 1927.)

Exit Amico di Sandro.

Cet artiste, créé par M. Berenson, est défini dans ses *Florentine painters* (éd. de 1919, p. 100) : « Une personnalité artistique entre Botticelli et Filippino Lippi. » L'*Amico* m'a toujours semblé mal en point et peu destiné à faire de vieux os¹. Le voilà mort, car son père a reconnu (fin 1927) que l'œuvre discutée devait être répartie entre Botticelli et Filippino Lippi. Cette nouvelle distribution assure au Louvre, qui croyait n'en point avoir, la possession d'un des chefs-d'œuvre de Filippino : le portrait de jeune homme, n^o 1663.

S. R.

1. Cf. Bode, *Botticelli*, (1921), p. 90 : *Unter diesem Namen ist von B. Berenson eine Reihe echter und besonders schöner Werke von Sandro und frühe Gemälde von Filippino neben Arbeiten ihrer Werkstatt, Kopien und selbst diesem Künstler fernstehender Maler zusammengeworfen.*

BIBLIOGRAPHIE

J. de Morgan. *La Préhistoire orientale.* Tome III. *L'Asie antérieure.* Ouvrage posthume publié par L. Germain. Paris, Geuthner, 1927; gr. in-8, 458 pages, avec 380 figures et 3 planches en couleurs. — Remercions d'abord et félicitons M. Louis Germain auquel nous devons la publication, maintenant achevée, de ce grand ouvrage, dont l'illustration, à elle seule, est un service de premier ordre rendu à la science et dont un index très complet, dû à M. Germain, facilite singulièrement l'usage. Je dis *l'usage*, car il y aura relativement peu de lecteurs, mais tous les archéologues s'occupant des temps primitifs de l'humanité — jusqu'au deuxième âge du fer — seront absolument obligés de recourir à la *Préhistoire orientale* quand ils aborderont un chapitre quelconque de la préhistoire, même européenne. Le volume comprend 10 chapitres : l'industrie paléolithique en Syrie et en Mésopotamie; l'obsidienne dans l'Asie antérieure, l'Arménie russe; formation de la Chaldée et de la plaine susienne; la colonisation de la Chaldée et de l'Élam; la seconde période céramique susienne; l'industrie de la pierre en Extrême-Orient; les îles et l'Hellade continentale; les débuts des métaux dans le nord de l'Asie antérieure (chap. VIII et IX); l'origine des écritures dans le Proche Orient. On connaît la méthode générale de l'auteur : établir une connexion intime entre les mouvements de peuples et les grands phénomènes géologiques et climatiques. Le géologue et le technicien qu'était Morgan paraît toujours sous l'archéologue qu'il était devenu et dont l'information, même incomplète, est presque toujours puisée à de bonnes sources. Le rôle assigné dans ce volume à la Sibérie, si mal connue encore, est très digne d'attention. Le refroidissement graduel de ces vastes plaines finit par en chasser les hommes, cherchant soit à l'ouest, soit au sud, des régions où la vie fût moins difficile. « C'est alors que commencèrent à s'écouler ces flots humains qui, par vagues successives, envahirent l'Europe, refoulant au nord et au sud les descendants des hommes quaternaires; les Indes, en chassant devant elles le vieux fond dravidien; l'Iran, presque entièrement désert encore... Et ce courant, qui paraît avoir débuté dès les temps auxquels, dans l'Occident européen, florissait la belle culture magdalénienne, ne s'est arrêté qu'au XVII^e siècle de notre ère, devant la ville de Vienne. Parmi ces séries de vagues, la plus importante fut celle des peuples de parler indo-européen dont les premières invasions, en Occident, semblent être contemporaines de l'industrie mésolithique. » Et les dernières? C'est la colonisation du Nouveau Monde par les peuples européens, issus de la Sibérie.

S. R.

Haakon Shetelig. *Préhistoire de la Norvège.* Instituttet for Sammenlignende Kulturforskning. Oslo, H. Aschehoug et Cie, 1926; in-8, 280 pages et 10 planches. — La Norvège n'a pas été peuplée avant la fin du dernier inter-

glaciaire et sans doute par les chasseurs de rennes venus de la partie occidentale de l'Europe. Cette « civilisation de l'os » nordique a pour parallèle la civilisation française du Mas d'Azil. En Norvège, elle est représentée par des trouvailles dispersées d'objets en os et surtout par les « stations à silex » situées sur la côte de Bergen jusqu'à l'embouchure du fjord de Trondhjem, à proximité d'anciennes lignes de rivage, aujourd'hui émergées à une hauteur considérable au-dessus du niveau de la mer. La civilisation dite de Nöstvet marque une étape nouvelle de ce premier âge de la pierre du Nord, caractérisée par l'emploi de roches dures, à grain fin. Elle a réalisé un progrès technique très marqué, mais sans introduire de modifications essentielles dans la vie des populations. C'est de cette civilisation de Nöstvelt qu'est sortie la culture arctique du néolithique, où les objets en schiste ou roche verte occupent une place si importante. Pour l'âge du bronze, les trouvailles norvégiennes représentent une civilisation analogue à celles des autres pays scandinaves et du nord de l'Europe qui continue à utiliser la pierre en même temps que le bronze. L'âge du fer préromain est caractérisé par sa simplicité et reste étroitement lié aux périodes précédentes; c'est la civilisation romaine qui tout d'un coup apporte aux pays du nord plus de richesse matérielle, par l'intermédiaire du royaume des Marcomans et des *negotiatores* romains de la mer du Nord. Au début du III^e siècle après J.-C. après la chute du royaume des Marcomans, les voies du commerce prennent de nouvelles directions et pénètrent en Norvège par une route plus orientale, sillonnée par les trafiquants germaniques de la frontière romaine et par les Goths. Ce mouvement durera jusque vers le milieu du IV^e siècle, époque de la grande invasion des Huns. Les derniers chapitres du volume traitent des grands mouvements de population des V^e et VI^e siècles et de la civilisation à l'époque des Vikings. Une bonne bibliographie et un index terminent ce petit volume, appelé à rendre d'utiles services.

R. L.

Essays in Aegaeon archaeology, edited by **S. Casson**. Oxford, Clarendon Press, 1927; in-8, avec portrait d'A. Evans et nombreuses figures. — Des quatorze mémoires réunis dans ce volume, en l'honneur du 75^e anniversaire de Sir A. Evans, aucun n'est sans intérêt; celui qui m'a paru le plus instructif est de M. L. R. Farnell, *Cretan influence in Greek religion*. Deux articles concernent les Keftiu (par H. R. Hall et T. E. Peet). M. Marinatos a restitué, à l'aide de fragments de la tholos de Vaphio, un poignard incrusté de figures de nageurs. Un vase mycénien de Chypre, publié par E. J. Forsdyke, offre l'image jusqu'à présent unique — ce que n'a pas remarqué l'auteur — d'un capridé dont l'avant-train est au trot de *steppieur* et l'arrière-train au galop volant. Feu Hogarth considère comme des compagnons et surtout des compagnes des morts les figurines primitives du sud de l'Archipel et explique les formes plantureuses des figurines de femmes, les plus nombreuses, par le goût des Orientaux pour les lourds appas. Un mémoire court, mais important, de A. H. Sayce, concerne la Crète dans un texte babylonien.

S. R.

Sir James G. Frazer. *Man, God and Immortality*. Passages chosen from the author's writings, Londres, Macmillan, 1927; in-8, xvi-437 pages. —

Personne, assurément, ne connaît l'œuvre immense de Sir J. G. Frazer aussi bien que lui-même, et quand il nous en donne ainsi des extraits, principalement pour en mettre en lumière les idées générales, on peut être sûr que les extraits sont bien choisis et grandement instructifs. On admire aussi la félicité du langage, nourri d'Addison, sans concession au jargon pédantesque de Johnson ni à la fatigante coquetterie de Macaulay. Il arrive naturellement qu'on ne soit pas d'accord avec lui, par exemple quand il suppose (p. 334) que le type de la *Pietà* de Michel-Ange dérive d'un type grec d'Aphrodite tenant Adonis mort dans ses bras. Ceci est, au point de vue de l'histoire de l'art, presque une hérésie, car le type de la *Pietà* est étranger à l'art chrétien primitif comme à celui du haut moyen âge et paraît être d'invention germanique tardive (franciscaine). Mais, d'accord ou non avec l'auteur, on l'admire et on réfléchit toujours en le lisant.

S. R.

J. M. Lahy. *Du clan primitif au couple moderne. Histoire de la famille à travers les âges.* Paris, Radot, 1927; in-12, 197 pages. 10 francs. — L'auteur accepte la définition de Durkheim : « La famille est un groupe d'individus qui se considèrent comme consanguins et qui ont entre eux des droits et des devoirs réciproques sanctionnés par la société. » Comme Durkheim, il distingue six types différents de la famille : totémique, utérine, agnatique indivise, patriarcale, germanique, moderne. Ces types « ne se suivent pas tous en ligne continue, mais bifurquent ou se rejoignent selon les cas ». Au début de l'évolution de l'idée de famille est le « caractère magico-religieux dont la femme est investie ». Il est singulier que dans le chapitre « La famille patriarcale », Fustel de Coulanges soit ignoré, comme il l'est dans l'œuvre immense de Frazer, alors que sa théorie du foyer-tombeau a été vérifiée, entre autres, par l'archéologie préhistorique¹.

S. R.

Genava. *Bulletin du Musée de Genève*, tome V, 1927. Genève, Kundig; gr. in-8, 302 pages, avec nombreuses illustrations. — A la suite d'un catalogue détaillé des acquisitions de 1926, quatre mémoires, dans ce beau volume, doivent être particulièrement signalés à nos lecteurs : 1^o L. Blondel, *La villa romaine de Sécheron*, importante construction du 1^{er} siècle découverte dans l'ancienne propriété Bartholoni, appartenant aujourd'hui à la Société des Nations; 2^o W. Deonna, *Marbres antiques du Musée de Genève*, entre autres une jolie stèle attique du iv^e siècle et un portrait de Démosthène provenant d'Alexandrie; 3^o Ch. Picard, *Apollon, Bès et les Galates* (Bès avec bouclier gaulois, rapproché d'Apollon vainqueur des Galates); 4^o Deonna, *Catalogue des collections lapidaires de Genève, temps chrétiens*. Les autres travaux insérés dans le même recueil ont tous leur intérêt et témoignent de l'activité intense dont le beau Musée renouvelé par Cartier est devenu le centre. *Genava* s'est placée, dès le début, au premier rang des publications archéologiques de langue française; elle s'y maintient.

S. R.

1. Ce qui est dit p. 122 et suiv. dérive de Fustel, mais il n'est pas exact que Vesta eût « ses temples, ses statues, ses prêtres ». C'est l'Hestia grecque qui a pris la place de Vesta. *Esse diu stultus Vestae simulacra putavi* (Ovide).

Recueil de Mémoires dédiés à B. Diakovitch. Plovdiv, Bibliothèque nationale; gr. in-8, 372 pages, avec 113 gravures et 17 planches. Prix : 14 fr. suisses. — Volume important, bien illustré; les mémoires sont suivis de résumés en français. Je ne puis que donner les titres des principaux: R. Popov, *Haches culturelles préhist. en Bulgarie*; B. Filov, *Sculptures antiques de Philippopoli*; G. I. Kazarov, *Le sanctuaire thrace de Dynikli* (Dieu cavalier et Apollon); Iv. Velkov, *Le tombeau thrace de Staronovoselo*; W. Mikov, *Casque de Kovalchovitza*; M. Apostolidès, *La prise de Philoppopolis par les Goths*; N. A. Mouchmov, *Monnaies des rois thraces* (mémoire considérable); D. Detchev, *Rapports linguistiques thraco-slaves*; V. N. Zlatarsky, *La Bulgarie du Sud à la fin du XIII^e et au commencement du XIV^e siècle*. En tête, un portrait de M. Boris Diakovitch, savant de grand mérite, depuis vingt-cinq ans directeur de la Bibliothèque et du Musée de Plovdiv.

S. R.

Bogodan D. Filov. *Die archaische Nekropole von Trebenischte.* Berlin, De Gruyter, 1927; in-4^o, 110 pages, avec 15 planches et 119 figures. — Le 20 mai 1918, en pleine guerre, on découvrit par hasard cinq tombes grecques près de Trebenischte, au nord du lac d'Ochrida; deux autres furent fouillées ensuite avec plus de soin par M. Skorpil. Ces sépultures comptent parmi les plus riches que l'on connaisse en bronzes grecs des environs de 550 à 500, rappelant ceux de Dodone et d'Olympie; peut-être les ensevelis étaient-ils des chefs de mercenaires grecs. Mais à côté des objets magnifiques qu'on date sans hésitation du vi^e siècle (cratère à volutes, hydrie, vase à anse au type de *Kouros* archaïque, beaux casques), il y a des plaques d'or mince qui rappellent Mycènes (masques, mains, lions debout, spirales, rosaces, cavaliers d'argent doré). Ce sont là des trouvailles de premier ordre, embarrassantes autant que suggestives. La publication est vraiment admirable.

S. R.

Fr. Back. *Körper und Rhythmus.* Mit einer Einführung. Leipzig, Teubner, 1927; gr. in -8, 52 planches et 8 pages. — Sauf un manche de vase en bronze représentant deux lutteurs (à Darmstadt), on ne trouve dans ce volume que des monuments bien connus, dont la réunion, en vue de l'exposition tenue en 1925 à Darmstadt, est comme un souvenir de cette réunion de belles œuvres grecques. Préface courte, mais exempte des banalités qu'il était tentant d'écrire en tête d'un album.

S. R.

R. Dussaud. *Autour des inscriptions de Glozel.* Paris, Colin, 22 octobre 1927; in-8, 57 pages. 5 francs. — M. Dussaud traite de « malappris » M. Björn, conservateur du Musée préhistorique de Norvège, qui a participé aux fouilles de Glozel, coupable d'avoir écrit qu'il faut être *aveugle ou mal-honnête* pour douter de l'authenticité des découvertes faites en ce lieu. Il déclare que « aucun épigraphiste ne prêterait plus la moindre attention à l'écriture de Glozel »; que toutes les inscriptions de Glozel ont été fabriquées et introduites dans l'argile à mesure que leur auteur apprenait à connaître les inscriptions (il écrit *l'inscription*) d'Alvao, le phénicien archaïque, l'écriture ibérique, etc. Vainement des géologues, comme MM. Depéret et Viennot,

qui ont assisté aux fouilles, lui ont appris que l'argile de Glozel n'avait pu être remaniée; le parti-pris et la néophobie l'emportent et, à leur service, il accumule les erreurs. En voici une entre dix (p. 34) : « Après l'envoi de *Portugalia*, on découvre à Glozel des galets gravés de cinq points. » Ce sont ces galets gravés, plus encore que les inscriptions, qui m'ont rappelé Alvao et c'est alors seulement que j'ai envoyé *Portugalia* au D^r Morlet. Mais je me tais, ne voulant pas dire toute ma pensée sur l'égarement d'un savant et très estimé confrère. Cette brochure est d'un aveugle — sans chien¹.

S. R.

Mario Meunier. *Les légendes épiques de la Grèce et de Rome. Nouvelle mythologie classique*, II. Paris, Librairie de France, 1927; in-8, 381 pages. — Ce volume fait suite à *La légende dorée des dieux et des héros*; il donne, sous forme d'un récit orné, la substance de l'*Iliade*, de l'*Odyssée* et de l'*Énéide*. Cela se lit avec plaisir, car les phrases sont claires et d'un style coulant. Je trouve assez gênante l'impression de tous les noms propres en italiques. En somme, ce volume, comme le précédent, réussira auprès des gens du monde; pour les enfants de nos lycées, il semble un peu long. Bien que les libertés de la légende soient atténuées — la scène de la caverne de Didon est résumée en trois lignes — on peut dire que l'auteur s'impose moins de contrainte que ses prédécesseurs et n'hésite pas à écrire, par exemple, qu'Aphrodite promet à Pâris de le faire « monter dans le lit de la divine Hélène ». Il ne serait pas difficile de faire disparaître les quelques mots qui peuvent paraître réalistes, sans diminuer en rien l'amusement que les *oïsons blancs* et les *oïes blanches* doivent trouver à ces contes de fées.

S. R.

A. W. Lawrence. *Later Greek sculpture and its influence on East and West*. Londres, J. Cape, 1927; gr. in-8, xvii-135 pages, avec 100 planches. — La valeur, d'ailleurs assez faible, de ce coûteux ouvrage tient au luxe de l'illustration, en partie d'après des œuvres peu connues de Musées américains, et à l'appendice qui donne une liste raisonnée d'œuvres d'art, avec bibliographie capricieuse et un essai intéressant, quoique prématuré, de classement chronologique (la Vénus de Milo vers l'an 100 av. J.-C., de la même époque que l'Aphrodite avec Pan de Délos!)². L'auteur a également tenu compte de l'art grec en pays étrangers, depuis l'Étrurie jusqu'à l'Inde bouddhique et à la Chine; mais ce qu'il en dit est superficiel. Le texte, dénué de références, contient beaucoup d'idées qui n'appartiennent pas en propre à l'auteur et des erreurs qui semblent bien être de lui.

S. R.

1. Nos lecteurs sont suffisamment informés de la controverse de Glozel par les comptes rendus de l'Académie que nous publions. Depuis que MM. Vayson et Dussaud, suivis de l'abbé Breuil (qui avait d'abord admis l'authenticité de la collection) se sont décidés à la contester, une commission, élue par le bureau d'un congrès anthropologique à Amsterdam, s'est rendue à Glozel et a émis un jugement défavorable; sur quoi M. Dussaud a accusé le jeune Emile Fradin (né en 1906) d'être le faussaire et ce dernier a répondu par une plainte en diffamation (janvier 1928). La suite au prochain numéro.

2. P. 36-37, l'auteur traduit intégralement, sur la Vénus, une page tout à fait bizarre de G. Krahmer d'où il ressort que la Cnidienne est *centripète* et la Mélienne *centrifuge*! — La figure pl. 25 a n'est pas au Louvre.

G. A. S. Snyder. *De symbolica Phaethontis fabulae interpretatione apud Romanos.* Leyde, Brill, 1927; in-8, 9 p. (extr. de *Mnemosyne*). — Pourquoi l'histoire de Phaëthon figure-t-elle sur des sarcophages romains? C'est, prétend M. Snyder, parce qu'elle symbolise l'espérance de l'homme de gagner le ciel après sa mort. Phaëthon figure sur le bas-relief mithriaque de Diesburg. Les initiés de Mithra, comme Phaëthon, supplient leur père de leur confier le char solaire pour monter jusqu'à lui. Il est vrai que le Phaëthon de la fable, mauvais cocher, tombe et se tue; mais, aux yeux d'un initié, ce n'est pas là un châtiment; c'est une bonne aventure, car ne faut-il pas, pour monter au ciel, laisser sa dépouille à la terre? Ainsi les sarcophages romains où figure Phaëthon seraient mithriaques. J'ai quelque peine à le croire; je trouve même cela déraisonnable; mais la dissertation de M. Snyder est ingénieuse et bien écrite en latin.

S. R.

Corpus vasorum antiquorum. GREAT BRITAIN, *British Museum*. Fasc. 3, publié par **H. B. Walters**. Londres, British Museum, et Champion, Paris, 1927, avec 50 planches. — Ce troisième fascicule des vases peints du British Museum contient un grand nombre de spécimens admirables, amphores à figures noires, amphores et stamnos à figures rouges. On ne peut qu'applaudir à la multiplication des détails, surtout des têtes, photographiées séparément à plus grande échelle. Quoi de plus instructif, à cet égard, que les planches 10 et 12, avec leurs beaux profils antérieurs à l'art du Parthénon, mais où l'on distingue si nettement l'évolution qui doit y conduire? Les notices sont rédigées avec beaucoup d'intelligence et ne s'encombrent pas d'une bibliographie surannée, renvoyant aux catalogues et ouvrages d'ensemble où la vieille « littérature » a trouvé place. On peut dire une fois de plus que l'initiative de M. E. Pottier, secondée par des collaborateurs très compétents, porte des fruits savoureux et dont la maturité ne se fait pas attendre, car les fascicules se succèdent très rapidement¹.

S. R.

P. Cloché. *La civilisation athénienne.* Paris, Colin, 1927; in-12, 204 pages, avec gravures. — Ce qui distingue la vulgarisation de notre temps de celle de jadis, c'est qu'elle en est confiée à des spécialistes. La collection Armand Colin, qui compte déjà de nombreux volumes, est tout entière inspirée de ce principe salutaire, qu'on ne s'établit pas vulgarisateur, mais que le savant peut consentir à vulgariser. M. Cloché, en écrivant le joli livre que nous annonçons, prouve à chaque page qu'il est maître de son sujet et qu'il a des idées personnelles. Tout ce qui se rapporte à l'histoire de l'art est nécessairement bref, mais parfaitement exact, et au courant des découvertes les plus récentes².

S. R.

1. Je remarque que le carton protecteur de ce fascicule a une fâcheuse tendance à se gondoler.

2. P. 65, au sujet des mystères d'Eleusis, M. Cloché suit de trop près l'ouvrage un peu « sectaire » de P. Foucart et ne fait aucune part à l'enseignement moral qui est suffisamment attesté par les auteurs.

Bulletin du Musée d'État de Chersonnèse taurique, n° 2. *Matériaux publiés sous la direction de K. E. Griniévitch*. In-4°, 296 pages, avec nombreuses cartes et gravures. Sébastopol, Musée de Chersonnèse, 1927. — Ouvrage très richement illustré, dont on voudrait trouver un résumé en français; rien que la traduction des légendes des figures et des plans eût rendu service. Je ne puis qu'indiquer ici la distribution des matières : 1° Griniévitch, *les Murs de Chersonnèse*; 2° Beloff, *les Caveaux d'époque romaine*; 3° Repnikoff et Leper, *Fouilles dans la nécropole de 1908 à 1910*; 4° Griniévitch, *Fouilles de 1926*. Parmi les objets reproduits, il y a beaucoup de bijoux d'or, de lampes, de terres cuites, de vases, de verreries, de pierres gravées; les coupes de murs, plans de tombeaux, etc., sont d'un grand intérêt. Signalons un vase à une anse sur la panse duquel est inscrit l'alphabet grec (p. 234) et un beau bol mégarien (p. 246)¹.

S. R.

L. Robin. *Le Phédon de Platon*. Texte et traduction. Paris, Les Belles-Lettres (coll. Budé); in-8, LXXXVI et 118 pages doubles. — Texte amendé, traduction élégante, longue et importante introduction. M. Robin réduit au minimum (à l'encontre de Burnet) le fonds historique du *Phédon*. C'est « l'exposition par Platon de ses propres conceptions sur la mort et l'immortalité de nos âmes, en relation avec d'autres doctrines, la théorie des Idées et la réminiscence, qui faisaient déjà notoirement partie de son enseignement. Si l'on s'obstine à le tenir pour une narration historique du dernier entretien de Socrate... ce serait un véritable monstre historique ». La question est difficile et d'une singulière gravité, car le Socrate du *Phédon* n'est certainement pas celui qui faisait si volontiers aveu d'ignorance et, d'autre part, la liberté prêtée ici à Platon, en contradiction avec ce qu'il devait savoir mieux que nous, a quelque chose de vraiment incompréhensible pour les modernes. On discutera là-dessus jusqu'à la fin des siècles, mais on n'en admirera pas moins un chef-d'œuvre, rendu plus accessible aux lecteurs français par un très compétent éditeur.

S. R.

E. Legrand. *Bucoliques grecs*. Tome II. *Pseudo-Théocrite, Moschos, Bion, divers*. Paris, Les Belles-Lettres, 1927 (coll. Budé); in-8, 283 pages, dont la plupart doubles. — Plus d'un lecteur français sera surpris de trouver l'*Oaristys* parmi les pièces attribuées à tort à Théocrite; M. Legrand leur apprendra que les manuscrits ne la lui donnent pas, sans proposer aucun nom d'auteur, et que l'attribution, comme le titre même, sont probablement du fait de Musurus. « L'auteur était nourri de Théocrite. L'époque même où il écrivait est incertaine. La langue, la versification semblent indiquer une date assez basse; un vers paraît imité d'une œuvre attribuée à Bion » (p. 103). Le cas est différent pour les *Bacchantes*, expressément citées comme de Théocrite par Eustathe et dont M. Vollgraff, dans le *Bulletin de Corresp. hellénique* de 1924 (p. 125-177), a récemment soutenu l'authenticité. Il s'agirait de l'initiation

1. Les épigraphistes trouveront quelques inscriptions grecques importantes (par exemple celle qui est relative à la restauration des murs par Théodose et Arcadius) reproduites par la photographie ou en fac-similé, mais non transcrites (dépôt au Musée de Saint-Germain).

d'un jeune garçon aux mystères dionysiaques; c'est un bien singulier morceau ! Il y en a d'autres, dans ce savant volume, qu'il est malaisé de traduire, mais plus malaisé encore d'expliquer.

S. R.

R. Thouvenot. *Musée de Madrid. Bronzes grecs et romains*, tome I, Paris, 1927; gr. in-8, 153 pages, avec 24 planches. — Ce catalogue sera utile, suivi qu'il est d'un index, d'une table de concordance (avec les numéros de l'inventaire), de 24 planches où figurent des objets inédits, mais : 1^o les dessins au trait insérés dans le texte sont horribles; 2^o les rapprochements sont capricieux et insuffisants (par ex. rien pour le n^o 9, dont il y a nombre de répliques); 3^o la bibliographie est insuffisante (par ex. la Minerve de bronze de Sigüenza, qui est publiée *Rép.*, II, 799, 7 et que l'auteur décrit sans références ¹). Il ne connaît d'ailleurs que quatre tomes du *Rép.*, alors qu'il y en a cinq. On nous promet un tome II sur les bronzes de provenance indigène; espérons qu'il sera encore plus soigné que celui-ci.

S. R.

Archivo español de arte y arqueología, n^o 8; Madrid, 1927; in-8, avec nombreuses planches et gravures. — Ce fascicule contient une courte note de M. Manuel Gomez Moreno sur *la Torre de San Nicolás, en Madrid*, construction mudéjar élevée sur plan carré dans les dernières années du xiii^e siècle et qui est l'un des monuments les plus anciens de la capitale (p. 129-132) et une monographie de M. E. Campo Cazorla, *Puertas mudéjares con inscripción cristiana*, dans laquelle l'auteur décrit plusieurs exemplaires d'un type particulier de portes en bois à double battant, dorées et peintes de couleurs vives, dont le décor, constitué par des entrelacs souvent très complexes, est encadré par un bandeau à l'intérieur duquel court une inscription en latin d'église (p. 197-220). Dans les *Varia*, M. F. J. Sánchez Cantón publie une lettre de l'humaniste tolédan, Alvar Gomez de Castro, relatant une excursion aux ruines romaines de Talavera la Vieja, au mois de novembre 1572 (p. 225-227).

, R. L.

Vasile Pârvan. *Getica o protoistorie a Daciei*. Bucaresti, Cultura natională, 1926; gr. in-8, 850 pages, 462 figures, 43 planches et 4 cartes. — S. Reinach a déjà rendu hommage dans la *Revue archéologique* (1927, II, p. 192) à l'effort admirable de Vasile Pârvan pour organiser en Roumanie un centre de recherches méthodiques dans le domaine de la Dacie antique qui recèle tant de documents précieux pour l'histoire et l'archéologie de la région danubienne. La mort déplorable et presque subite de ce grand et actif travailleur, survenue au mois de juin dernier, a brusquement interrompu une carrière aussi féconde pour la science qu'honorable pour son pays. Nous voulons espérer que cette interruption ne sera pas un renoncement et que les nombreux élèves du maître se montreront dignes de lui en fortifiant ses créations et en donnant corps à ses projets. Une grande revue comme celle de *Dacorumana*, un recueil de mémoires et d'articles comme *Dacia* qui unit la colla-

1. Je pourrais multiplier ces exemples.

boration des savants étrangers à celle des Roumains, un livre de haute importance comme *Getica*, enfin une École prospère, la *Scuola Romana* installée au cœur même de l'Italie et groupant autour d'elle une équipe jeune et ardente au travail, ne peuvent pas rester sans lendemain, et nous comptons sur l'énergique impulsion de l'Académie roumaine de Bucarest pour consolider et parfaire la grande œuvre du regretté professeur.

Le gros volume intitulé *Getica* est rédigé en roumain, mais un résumé très étendu, en français (p. 725-804), permet de suivre dans le détail tous les développements de l'auteur. C'est le résultat de ses travaux personnels qui représentent à la fois une exploration sur le terrain (cinq années de fouilles en Valachie) et une synthèse d'histoire et d'archéologie nationales.

L'auteur étudie toute la période préromaine, c'est-à-dire une durée de douze siècles, depuis le mycénien jusqu'à l'époque où la Dacie fut définitivement romanisée. Les différentes phases de cette longue histoire sont analysées deux fois, d'abord à la lumière des textes écrits par les auteurs anciens, ensuite d'après les observations archéologiques.

C'est vers l'an 1000 environ que les Cimmériens du sud de la Russie, refoulés par les Scythes, s'ébranlent pour descendre vers les Carpathes, ensuite vers la Thrace et l'Asie Mineure. La vague scythique elle-même arrive environ trois siècles plus tard, vers le VII^e siècle. Mais l'auteur montre qu'elle a formé seulement des îlots iraniens au milieu des populations indigènes, en majorité thraces.

L'histoire de la Dacie proprement dite, quand les Gètes entrent en scène, commence vers la fin du VI^e siècle et va jusqu'à l'époque de Décébale (fin du I^{er} siècle ap. J.-C.). Ces Gètes sont des Thraces septentrionaux qui depuis l'âge du bronze habitent la Dacie, c'est-à-dire la vaste vallée de la rive gauche du Danube. Ils forment un État militaire puissant, qui résiste même aux entreprises guerrières de la Macédoine, et ils battent les armées des successeurs d'Alexandre le Grand. Les invasions des Celtes au IV^e siècle, celles des Bastarnes et des Skires au III^e contrecarrent leur développement; mais, à partir du I^{er} siècle, ils réussissent à conquérir la première place parmi les États danubiens. Les gouverneurs romains de la Macédoine sont obligés de porter souvent leur effort vers cette frontière; Auguste dirige contre eux d'énergiques campagnes et Domitien obtient enfin la soumission de Décébale (89 ap. J.-C.), couronné à nouveau comme roi des Daces et considéré comme un client de Rome. Mais M. Pârvan montre combien était précaire cette prétendue domination romaine. Même après les victoires de Trajan et la construction du monument d'Adam-Clissi, beaucoup de parties de la plaine géto-sarmate échappaient au joug romain et ne recevaient pas de colons.

D'après les textes aussi, l'auteur esquisse le tableau de la civilisation gétique et il rappelle la formule d'Hérodote (IV, 93) qui est un brevet de noblesse décerné à cette vaillante nation : « de tous les Thraces ils sont les plus courageux et les plus justes ». Un autre auteur les trouve « presque semblables à des Grecs ». Mœurs, religion, habitations, costumes, sépultures, agriculture, élevage des chevaux, langue et musique donnent une idée avantageuse de cette société fortement constituée. Une des parties les plus intéressantes du chapitre III est l'analyse des caractères qui composent cette civilisation et où il faut distinguer ce qui appartient au fonds gète septentrional et ce qui revient au fonds thrace sur lequel se greffent des éléments méditerranéens.

néens. Les rapports avec l'Italie sont fréquents et typiques; la métallurgie y joue un rôle important.

Avec le chapitre suivant l'auteur reprend en quelque sorte à pied d'œuvre toute son étude antérieure, en exposant ce que les documents archéologiques ajoutent à l'esquisse historique, et il se sert de ses observations sur les terrains de fouilles, en particulier celui de Crasani qu'il a exploré lui-même en 1923 avec M. Andrieşescu, dans la vallée de la Jalomite (époque du second âge du fer, vers 300 av. J.-C.).

En Dacie la période du bronze irait de 1400 à 1000 (Hallstatt I de 1000 à 700; la période du fer I de 700 à 300 (Hallstatt II et la Tène I); la période du fer II de 300 à 50 après J.-C. (la Tène II). Pendant sept siècles il semble que le territoire carpatho-danubien ait joui d'une grande tranquillité jusqu'à l'arrivée des Scythes (vers 700). L'âge du bronze nous montre les Thraces de cette contrée vivant à la manière des héros d'Homère, riches seigneurs épris d'or et de belles armures, combattant sur des chars, vivant dans leurs châteaux forts établis sur des hauteurs et régnant sur un peuple libre, nombreux et aisé, qui se consacre aux travaux de l'agriculture.

L'arrivée des hordes scythiques change tout; l'âge du fer commence; la vie indigène est passive et pauvre. Mais au IV^e siècle une véritable renaissance s'opère avec l'invasion des Celtes qui apportent des éléments actifs de civilisation. Pendant deux siècles une ère nouvelle régénère la région: une sorte d'uniformité s'étend sur les productions diverses du pays et fait régner partout les influences celtiques; les importations grecques s'y mêlent et achèvent la transformation sociale et artistique de la Dacie. L'auteur examine tour à tour les habitations, villages, châteaux forts, outils et instruments domestiques, armes, chars, ustensiles de toilette et parures, vêtements, fibules; la céramique du type celtique, très abondante, prospère à côté des vases indigènes d'un caractère plus primitif. Cependant, pour des raisons encore peu claires, au I^{er} siècle se produit une réaction formidable contre les Celtes. Le plus puissant de l'époque, le Gète Burétista, se fait appeler « le tueur de Celtes »; tout ce qui est celtique est chassé ou massacré.

Alors la vie nationale reprend son cours et développe encore sa prospérité. De ses mines d'or la Dacie a tiré de tout temps de grandes ressources qui enrichissaient considérablement le roi et les seigneurs. Dès l'époque du bronze la Dacie approvisionna de son or pâle toute l'Europe centrale, la Germanie et même la Scandinavie. Les trésors fameux de Décébale montrent que ces recherches s'accumulèrent encore pendant la période de la Tène; les bronzes de luxe n'étaient pas moins en faveur. Le commerce avec les Grecs avait été intense jusqu'en 200 avant J.-C.; le vin et l'huile venaient de Thasos, de Rhodes, de Cnide; la monnaie dace est une imitation des types gréco-celtiques. A partir du second siècle les *negotiatores* romains commencent à faire concurrence aux Hellènes; avec les drachmes on trouve dans les mêmes dépôts des deniers.

Ainsi, peu à peu, la société et l'art de la grande peuplade danubienne se sont ouverts aux influences occidentales et méditerranéennes. Ce que la Grèce et les Celtes avaient commencé, Rome l'achève. La Dacie au moment où naît l'Empire est toute préparée à devenir elle-même romaine.

Nous avons essayé par ce résumé succinct de donner une idée de la richesse des informations contenues dans le dernier livre de M. Pârvan. Il peut

servir de modèle aux membres de la *Scuola Romana* et il restera comme un héritage de science et de conscience laissé par le maître à ses élèves. Ajoutons qu'il se termine par un *Index* dont la rédaction seule a dû coûter un travail considérable et qui est un chef-d'œuvre de minutie et d'exactitude. Aucun autre ouvrage ne donnait encore une image aussi précise de la Dacie antique. Après l'avoir lu, on comprend bien comment la Roumanie, principauté danubienne, est entrée pour toujours dans le cercle des nations qui se font honneur de reconnaître Athènes et Rome pour leurs ancêtres et leurs éducatrices.

E. POTTIER.

R. Cagnat. *En pays romain*. Paris, E. de Boccard, 1927; in-8, 282 pages, avec 6 planches. 12 francs. — On est heureux de retrouver, dans cet aimable volume, une série d'articles solides sur Alesia, Nîmes, Vienne, Lyon, Herculaneum, les Vestales romaines, les Égyptiens à l'époque romaine, Carthage, les grandes villes d'Afrique, la Tripolitaine. Inutile d'apprendre à nos lecteurs que l'auteur est compétent et sait écrire. Quelques chicanes pour lui prouver que je l'ai lu. — P. 8, Stoffel n'a dirigé les fouilles d'Alesia qu'après qu'une commission eût fait tout l'essentiel en 1861. — P. 15. César ne dit pas : « Vercingétorix fait sa soumission et jette ses armes », mais « Vercingétorix est livré, on met bas les armes », ce qui est tout différent. — P. 34. « L'authenticité (des Actes de Sainte-Reine) peut être révoquée en doute »; non, il est prouvé que ce sont des faux, copiés sur un original qu'on possède. — P. 42. Les « trois siècles de calme et de prospérité » que la domination romaine aurait valus à la Gaule sont du domaine de la légende; deux serait déjà trop dire. — P. 63. L'inévitable erreur des « divinités nationales », Esus, Teutatès, Taranis (lire *Taranos*) — et, chose plus grave, l'assertion que les *simulacra Mercuri* dont parle César auraient été des figures de Teutatès! — P. 65. La liste des fabriques de poteries à relief en Gaule omet la plus importante, celle du Rouergue. — P. 86. « La Gaule ne connut pas d'alerte sérieuse pendant plus de 300 ans. » Et toutes les villes ruinées de fond en comble sous Marc-Aurèle? — P. 192. Erreurs convenues, mais à mon sens démontrables, sur les sacrifices d'enfants à Carthage (voir *Rev. arch.*, 1927, I, p. 229).

S. R.

Lucia Morpurgo. *Bronzi romani inediti del Museo delle Terme* (extr. des *Mem. dell' Accad. dei Lincei*, 1927). Rome, Bardi; in-4°, 47 pages, avec 1 planche. — Il s'agit de deux mémoires réunis sous un titre commun et concernant : 1° une curieuse hache-marteau en bronze de Bolsena, mutilée, où l'on distingue les restes de figures en relief (Victoire et Attis). C'est une hache rituelle, ayant peut-être servi à la *clavifixio*, en relation avec le culte de la déesse étrusque Nortia; 2° une statuette de bronze de guerrier, coiffé d'un casque à *crista* transversale, ce qui, d'après un texte de Végèce, permettrait d'y voir l'image d'un centurion romain. — Je ne comprends pas la note 3 de la page 41; il s'agit bien de Gerh. 208 = *Rép. vases*, II, 106, 1. A la page 15, la provenance Niège est une erreur de mes *Bronzes figurés*; lire *Viège*, comme je l'ai corrigé *Rép. stat.*, t. II, p. 23, 3. L'autrice est très érudite, mais je suis sûr qu'elle aurait pu dire le nécessaire plus brièvement ¹.

S. R.

1. De la même, *Piccoli elmi ed altri ex-voto* (extr. du *Bull. arch. comun.*, 1926, p. 183-190). Il s'agit de douze petits casques en bronze, sans provenance connue,

Felix Stähelin. *Die Schweiz in römischer Zeit.* Bâle, Schwabe, 1927; gr. in-8, 549 pages, avec 172 gravures, 1 carte et 3 plans. — Alors que nous possédons, grâce à Heierli (1901) et à Tschumi (1926), de bons exposés du pré-historique de l'Helvétie, l'époque romaine de ce pays n'avait encore été embrassée dans son ensemble que par Th. Mommsen, dont l'admirable mémoire (1854) n'est naturellement plus au courant aujourd'hui. Il faut donc saluer avec une vive reconnaissance l'œuvre détaillée et très bien illustrée de M. Stähelin, qui témoigne à la fois de dons d'exposition et d'une connaissance parfaite du sujet. Partout où j'ai vérifié la bibliographie elle m'a paru complète et attestant une connaissance personnelle des moindres articles cités. La disposition des matières est la suivante : 1^o *Histoire* : époque celtique; conquête romaine; occupation militaire; invasion des Burgondes et des Alamans. 2^o *Civilisation* : routes et passages; habitation; travail; vie sociale et intellectuelle; religion. 3^o Appendice topographique (notices par ordre alphabétique des lieux habités par les Romains). Cartes et index ne laissent rien à désirer. En somme, excellent travail, qui tient lieu avec avantage d'une bibliothèque ¹.

S. R.

F. de Visscher. *La formule Paricidas esto et les origines de la juridiction criminelle à Rome.* Bruxelles, Hayez, 1927; in-8, 38 pages. — Très amusante histoire de la formule : *Si qui hominem liberum dolo sciens morti duit, paricidas esto* (Festus) et des étymologies impossibles qu'on a proposées du mot *paricidas*. M. de Visscher a eu l'idée ingénieuse que *paricidas* est abrégé de *paricidatos*, comme *damnas* de *damnatos*; dès lors, il peut s'agir de la mort à titre de compensation, hypothèse qui s'est déjà présentée à M. V. Arangio Ruiz et qui ne manque pas de vraisemblance. La formule *paricidas esto* serait l'expression exacte de la vieille formule du talion et un vestige du système de la *vendetta*. « Si *paricidas esto* signifie qu'il soit tué à titre de compensation, le nom de *paricidium* ne peut signifier que la mort infligée au criminel, celui de *paricida* l'individu digne de mort. » L'étymologie populaire : *parentem* ou *patrem occidere*, vaut ce que valent les étymologies populaires, mais a influé sur l'évolution du mot qui a donné *parricide* dans notre langue.

S. R.

Stéph. Gsell. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord.* Tome V. *Les royaumes indigènes. Organisation sociale, politique et économique.* Tome VI. *Vie matérielle, intellectuelle et morale.* Paris, Hachette, 1928; 297 et 362 pages. — La matière de ces deux volumes, qu'il est inutile de louer, est trop riche pour qu'on puisse, dans une courte notice, en donner même une idée; du reste les sous-titres suffisent pour apprendre au lecteur ce dont il s'agit et lui faire entrevoir les enseignements qu'il en peut tirer. Je préfère me borner au cha-

où Mlle Morpurgo voit des *ex voto* des Vétuloniens à la suite d'une victoire remportée sur les Gaulois au III^e siècle (*galeae Senonum*, dans Silius Italicus). Ce n'est qu'une hypothèse; elle ne s'impose pas. Les références à des découvertes de casques en Italie sont intéressantes. L'autrice ne connaît le recueil de Lipperheide (très rare) que par l'article de Schroeder.

1. Une seule figure (147), représentant une intéressante main votive d'Avenches, porte *Reproduction verboten*. Je regrette de n'avoir pas la place de la reproduire ici, pour prouver le cas que je fais de pareille défense.

pitre qui concerne l'origine de l'écriture libyque, sur laquelle les tablettes de Glozel (mentionnées par l'auteur en note, t. VI, p. 103) sont peut-être appelées à faire la lumière. L'hypothèse que cette écriture aurait été créée de toutes pièces par Massinissa est absurde; tout au plus peut-elle lui avoir dû un regain de faveur. Les marques analogues aux signes libyques, sur des gravures rupestres préhistoriques, suffisent à prouver qu'ils sont, en partie du moins, indigènes. Mais on admet volontiers qu'il y eut emprunt à des écritures de la Méditerranée orientale, égéennes, phéniciennes ou grecques. Flinders Petrie (1912) a supposé que l'alphabet libyque ne dériverait pas de l'alphabet phénicien, mais que tous deux seraient issus d'un alphabet beaucoup plus ancien, qui aurait donné naissance à d'autres écritures encore; M. Gsell objecte que la preuve de l'existence de cette écriture même n'est pas faite; peut-être l'était-elle, au moment même où il écrivait, par la révélation de l'alphabet néolithique, commencée au Portugal, achevée en Auvergne. Suivant M. Gsell, l'hypothèse « la plus admissible » serait celle-ci : les Africains auraient adopté le *système d'écriture* des Phéniciens, mais non leurs lettres, sauf quatre ou cinq, ressemblant par hasard aux marques dont ils faisaient usage depuis longtemps. Pour les autres lettres, ils auraient puisé dans le trésor de ces marques. Telle est à peu près aussi l'opinion de Bates (*Eastern Libyans*, p. 85). Elle ne me semble plus soutenable. M. Gsell n'ignore pas les signes linéaires sur des os travaillés de l'époque magdalénienne et sur des galets peints; mais il en méconnaît singulièrement l'importance quand il écrit (p. 103) que ces signes *si simples* ont pu être tracés dans différentes contrées par des hommes sans relations entre eux. Là encore, Glozel nous instruit, et pour toujours, malgré des soupçons qui, à mon avis, doivent faire rougir la science.

S. R.

A. Dufoureq. *Histoire ancienne de l'Église. II. La révolution religieuse. Jésus.* Paris, Plon, 1927; in-8, 474 pages. — Cette sixième édition d'un ouvrage érudit s'est accrue de volumineux appendices qui discutent des points de détail et s'efforcent de compléter l'information presque jusqu'à la veille du tirage. J'ai connu cette tentation, j'y ai cédé à tort et je la blâme aujourd'hui chez le prochain; car pourquoi incorporer dans un livre durable ce qu'on n'a pu encore contrôler soi-même? Ainsi (p. 319) l'auteur signale, comme une des deux plus anciennes images de Jésus, « le buste trouvé à Jerash (Transjordanie) dans une basilique du ^v^e siècle, par Garstang; celui-ci le date du ⁱⁱ^e siècle et y démêle, avec le type classique de Jupiter, une expression de douleur très profonde ». (Renvoi à la *Croix* du 2 septembre 1926). Des photographies de ce marbre ont paru, à la même époque, dans le *Times* et ailleurs; y reconnaître un portrait du Christ, même *adapté*, est inadmissible; c'est un Poseidon agité, comme ils le sont tous, sans doute apporté dans les ruines d'une église parce qu'on y avait installé un four à chaux.

S. R.

Paul Styger. *Die altchristliche Grabeskunst.* Munich, Kösel, 1927; in-8, 123 pages et 30 figures. — Ce court ouvrage, muni de l'imprimatur, est très digne d'attention par la réaction qui s'y fait jour contre les abus de l'exégèse symboliste appliquée aux monuments de l'art chrétien funéraire (catacombes,

sarcophages). Il y a, en tout, 78 motifs, empruntés à l'Ancien Testament et au Nouveau, à l'histoire apostolique et aux apocryphes. 1^o Pourquoi l'histoire de Moïse sauvé, celles de Joseph, de Josué, de Samuel, de Samson et beaucoup d'autres font-elles défaut, alors qu'il y a 75 exemples du sacrifice d'Abraham, 69 de Daniel dans la fosse aux lions, etc. 2^o Comment concilier avec l'explication par l'idée du salut des scènes comme le Massacre des Innocents, le baiser de Judas ? 3^o Comment expliquer, si l'on adopte l'hypothèse de Le Blant (euchologes), que toutes ces prières réunies ne fassent allusion qu'à 30 scènes sur 78, qu'aucune ne parle de Jonas endormi sous l'arbre alors que l'art en offre 104 exemples ? Les questions 2 et 3 sont de l'auteur, la question 1 est de moi (je la posais déjà à Le Blant, sans obtenir de réponse satisfaisante). Plein de bon sens et d'honnêteté scientifique — il cite des exemples récents des défauts contraires — M. Styger insiste sur le fait que l'art chrétien primitif est populaire, que ses représentations ne sont pas destinées à des savants et à leurs disputes, en un mot qu'il se contente de raconter les saintes légendes qui étaient alors familières à tous les chrétiens. Assurément, les spectateurs pouvaient en tirer des pensées profondes, mais ni plus ni moins qu'en lisant les livres saints. Et pourquoi ces scènes sur les sarcophages et autour des tombes ? C'est qu'elles ornaient les maisons des vivants ; l'art funéraire dérive de l'art séculier (pas prouvé, mais vraisemblable). Peut-être les juifs émancipés de Rome avaient-ils déjà l'habitude de décorer leur logis de scènes de la Bible en images (ici il fallait citer la découverte d'Eisler sur l'Orphée de la catacombe juive) ; et cela expliquerait, dans les plus anciens monuments, la prépondérance des scènes de l'Ancien Testament, qui est singulière. Je trouve, dans tout cela, fort à louer ; mais ma question n^o 1 ? Pourquoi l'hypothétique judéo-chrétien, à la différence de Raphaël dans la Bible des *Loges*, se serait-il montré si éclectique, si dédaigneux de quelques belles histoires qu'on ne rencontre jamais ? M. Styger ne s'est pas demandé cela ; j'y cherche depuis longtemps une réponse et ne suis pas loin de penser — ne croyant plus à la doctrine de Le Blant — que l'explication peut être fournie par le *postulat* d'un livre d'images très répandu où, ne pouvant représenter toutes les scènes des deux Testaments, on n'en avait figuré qu'un choix. Aujourd'hui même, où il est si facile de publier des images, quelle Bible illustrée en donne pour toutes les scènes ? Mais je ne dirais pas la vérité si je me prétendais satisfait par ce postulat ¹

S. R.

H. Bornecque et G. Rabaud. CICÉRON, *Seconde action contre Verrès. Les œuvres d'art*. Paris, Les Belles-Lettres, 1927 (coll. Budé) ; in-8, xxv-94 pages doubles. — Il semble bien que Cicéron, au moment où il écrivit le *De Signis*, n'était pas encore un « connaisseur » et que l'érudition, d'ailleurs modeste, dont il témoigne avec une réserve étudiée, lui vint surtout de ses clients, ceux que Verrès avait dépouillés de leurs trésors. Mais, suivant la remarque de M. Bornecque, cette *action* fit son éducation et il devint amateur de belles choses, comme le montre le soin avec lequel il orna sa villa de Tusculum. Je

1. L'auteur, qui réfléchit avant d'écrire, n'admet naturellement pas l'interprétation symbolique des sarcophages païens, aujourd'hui fort à la mode ; que signifieraient, par exemple, les combats d'Amazones ? Mais les symbolistes ont répondu à tout et il ne faut jamais mettre leur imagination au défi.

ne suis pas persuadé que des descriptions plutôt littéraires, comme celles des Canéphores de Polyclète et de la Diane de Ségeste, prouvent qu'à l'époque du *De Signis* il fût déjà « un juge fin et délicat des choses de l'art ». L'introduction est agréable à lire; j'aurais voulu, au début ou à la fin, une liste classée des œuvres d'art et objets précieux dont il est question dans le discours.

S. R.

Anne-Marie Guillemin. PLIN LE JEUNE. *Lettres*, tome I, liv. I-III. Paris, Les Belles-Lettres, 1927 (coll. Budé); in-8, LII-146 pages doubles. — « Dans l'ensemble, le texte de Plin est moins souvent en défaut que notre intelligence de la langue et notre connaissance des habitudes romaines. Aussi me suis-je appliquée plutôt à découvrir l'intelligibilité des endroits difficiles qu'à la créer. » Voilà une éditrice très sage; comme elle est, par surcroît, bien informée et qu'elle écrit, tout en serrant de près le texte, avec élégance, son édition recevra bon accueil. La question des manuscrits et de leur filiation n'est pas encore débrouillée, mais, grâce à MM. Merrill et Lowe, on dispose d'un appareil critique très complet ¹.

S. R.

Carlo Landi. *Il fantasma Liviano*. Padoue, Soc. Tipografica, 1926; in-8, 12 pages. — Espérons, dit l'auteur, que Tite-Live *integer* se retrouvera à Herculanum. En attendant ce beau jour, il raconte agréablement les découvertes réelles ou supposées des Décades; il y a là, pour l'histoire de la philologie, quelques indications nouvelles. Mais il ne parle qu'à contre-cœur de la vilaine plaisanterie (?) de De Martino Fusco : *Per ovvie ragioni, meglio e il tacer che il ragionare*. Pourquoi, je vous prie? Ce monsieur est-il si bien protégé par quelque *camorra* qu'on ne puisse lui demander compte de toute l'encre qu'il a inutilement fait verser? J'avoue que les *ovvie ragioni* ne me semblent pas *ovvie* du tout et que, pour l'honneur de la science italienne, on voudrait que cette tromperie fût enfin tirée au clair.

S. R.

R. Offner. *Italian Primitives at Yale University*. New-Haven, 1927; in-4°, 48 pages, avec 91 planches. — Cette collection, de formation ancienne (par le consul Jarves), est remarquable surtout par les exemplaires très archaïques qu'elle contient des écoles italiennes, notamment de l'école toscane (depuis le XIII^e siècle). La publication de M. Offner a l'avantage d'éclairer ces peintures souvent très mauvaises par la reproduction d'autres des mêmes ateliers qui sont ailleurs. On constitue ainsi des séries avec un nom de baptême provisoire, *Magdalen Master* (nombreuses peintures), *Shop of the Virgil Master*, ou le nom d'un signataire peu connu, Paolo di Stefano, Giovanni di Pietro da Napoli. Je signale la figure 39, *Vierge et Enfant avec S. André et S. Jacques*, au Musée des Arts décoratifs, tableau donné au *Magdalen Master* et assez

1. A mon avis, celui de cette édition l'est trop. Il y a des variantes sans intérêt qui ne valent pas la peine d'être notées. — Il est amusant de voir comment les copistes ont estropié les citations grecques où ils ne comprenaient rien et quelle ingéniosité il a fallu pour les remettre sur pieds.

mauvais pour être de lui. Un petit nombre des peintures de la collection sont d'une réelle beauté. Le texte est savant, d'un style parfois laborieux.

S. R.

Jacques Mesnil. *Masaccio et les débuts de la Renaissance.* La Haye, Nijhoff, 1927; in-4°, 141 pages et 61 planches. — J'ai toujours pensé que cet habile homme, à qui le bien dire ne suffit pas, nous donnerait un jour, sur un maître difficile, une monographie vraiment neuve. La voici. Tout le monde vénère le nom de Masaccio, mais on ne se rend pas compte de la révolution qu'il a produite dans l'art italien par son *réalisme*. Ce terme vague ne suffit pas. M. Mesnil y substitue la connaissance de la perspective moderne, et voilà un critérium précis pour distinguer Masaccio de Masolino et de plusieurs autres. Ce n'est pas à dire que Masaccio, à ses débuts, n'ait pu être un giottesque; mais comme ses œuvres incontestées appartiennent aux deux ou trois dernières années de sa vie, c'est à elles que s'applique le critérium. Masaccio, dit justement l'auteur, s'apparente moins aux peintres agréables de son temps qu'aux architectes et aux sculpteurs; il cherche à traduire les volumes et les masses, non à décorer de façon séduisante comme un Gentile da Fabriano. C'est pour cette raison qu'il eut recours à la perspective, seul moyen pour un peintre de rivaliser avec la sculpture en donnant l'idée de la troisième dimension. — Illustration riche et parfaitement exécutée.

S. R.

Jean Alazard. *Pérugin.* Paris, Laurens, 1927; in-8, 128 pages, avec 24 planches. — Une biographie « exhaustive » de Pérugin, avec une liste critique de ses œuvres, de celles de ses élèves (sauf Raphaël) et imitateurs, reste un *desideratum*; mais un pareil livre serait aussi volumineux que le *Raphaël* de Müntz. Dans une dimension plus modeste, il était difficile de faire mieux que M. Alazard, qui représente, avec une compétence croissante, notre jeune école de critiques épris de l'art italien. L'information de l'auteur est au point, le choix de ses gravures (y compris de savoureux détails) est excellent¹; sa bibliographie (sauf en ce qui touche Morelli) aussi sobre que judicieusement choisie. Discuter certaines appréciations serait divertissant, mais m'entraînerait trop loin; Pérugin est tantôt très haut, aussi haut que qui-conque, tantôt très bas, plutôt fabricant qu'artiste, se pillant lui-même avec une désinvolture naïve que lui reprochaient déjà ses contemporains. En somme, bon livre, qui ne dépare pas la collection si honorable dite des grands artistes².

S. R.

B. Berenson. *While on Tintoretto.* In-8, 20 pages, avec 13 figures. Extr. de la *Festschrift für Max Friedlaender*, Leipzig, Seemann, 1927. — Ce qu'il y

1. Sauf le dessin de la pl. à la page 108.

2. Très sensément, à propos des peintures du Cambio, l'auteur n'a pas ajouté foi aux paradoxes d'Ad. Venturi. — Une lecture plus complète de Morelli lui aurait fait dire du moins quelques mots sur la lourdeur des plis des draperies de Pérugin (à l'imitation de Verrochio?) et sur ses vilains *putti* au ventre ballonné (*Gall. zu Berlin*, p. 168, 172).

a de divertissant dans les écrits actuels de l'auteur, c'est qu'après avoir éreinté à peu près tout le monde, il s'éreinte lui-même. « Au bout de trente-trois ans je suis devenu plus prudent, plus circonspect, plus attentif au secours fourni par des documents, aux conclusions des historiens et aux opinions de mes confrères. » Reprenant ses listes des peintres vénitiens, il renonce au préjugé qu'il nourrissait en 1892, à savoir qu'un grand artiste comme Tintoret ou Véronèse ne pouvait pas être faible; la question est maintenant de savoir jusqu'où leur génie pouvait descendre. On trouvera ici d'intéressantes observations sur Palma Giovine, jadis méprisé de lui, maintenant placé non loin de Murillo et du jeune van Dyck (lui aussi tomba souvent très bas). Je cueille encore cette remarque : « Je ne puis citer un seul Titien authentique qui ait été pris pour un Véronèse, tandis que plusieurs portraits de Tintoret ont été attribués à ce dernier. » S. R.

Marthe Crick-Kuntziger. *Maître Knoest*. Liège, Thone, 1927; in-8, 20 pages, avec une planche. — En 1541 un certain Lenaert Knoest, *pate-roonschilder van Bruesele*, fut reçu franc-maître dans la gilde de S.-Luc d'Anvers. Or, le nom de cet artiste est très lisiblement inscrit sur une des plus belles tapisseries du Musée du Cinquantenaire, *l'Invention de la Croix*. Ici, ce n'est pas le technicien, mais l'auteur du carton, qui appartenait à toute une lignée de peintres. Comme *l'Invention de la Croix* se rattache au groupe des tapisseries bruxelloises dans le style de la *Communion d'Herkenblad* (1513), le « maître Philippe », auquel on les a attribuées, fut tapissier plutôt que cartonnier. Il faut tenir grand compte des signatures, quand elles sont parfaitement lisibles, et M. Friedlaender a eu tort d'écrire, en 1927 : « On trouve partout des caractères alphabétiques, et c'est un travail inutile et stérile de vouloir y lire des noms d'artistes. » Cela contre M. F. de Mély; mais la généralisation du scepticisme est, en pareille matière, aussi intolérable que l'abus du dogmatisme. La brochure que nous annonçons est très importante pour l'histoire de la tapisserie flamande. S. R.

Isabelle Errera. *Catalogue d'étoffes anciennes et modernes* (Musée du Cinquantenaire à Bruxelles). Troisième édition. Bruxelles, Vromant, 1927; in-4°, 421 pages, avec 1.000 photogravures. — Nouvelle édition, accrue et quelque peu remaniée, de cet indispensable catalogue, où les images de chaque objet tiennent lieu de descriptions, toujours insuffisantes. Les rapprochements avec des œuvres d'art où figurent des étoffes analogues à celles de la collection ont été multipliés et ne sont pas ce qu'il y a de moins intéressant dans ce grand travail. Le texte est très éclectique, en ce sens qu'il rappelle, sans les départager, les opinions exprimées par les auteurs sur l'origine et la date des étoffes; mais cela constitue une sorte de bibliographie raisonnée, infiniment précieuse. Le volume se termine par un index beaucoup trop complet (plus de 200 chiffres à la suite de la rubrique *Italien, travail*, ce qui ne peut servir de rien à personne), par une bibliographie très copieuse, où l'indication des millésimes est capricieuse, et par un erratum qui n'est pas complet¹. Mais

1. P. 24, n. 1, lire *Kondakov* (même faute p. 418); p. 32, n. 2, lire *Meisterwerken*; p. 34, n. 6, lire *Azeglio*; p. 40, l. 6, lire *Muhammedanischer*; p. 145, n. 8, lire *Liechtenstein*, etc.

ce sont là de minces critiques; l'ensemble constitue un grand service rendu à des études qui avaient été fort négligées et qui ont désormais leur instrument de travail.

S. R.

José de Figueiredo. *Gregorio Lopez et l'Infante D. Maria* (extr. de *Lusitania*). — L'histoire de la peinture portugaise au xv^e et au xvi^e siècle se dessine avec une netteté croissante, et l'œuvre du peintre royal Gregorio Lopez y prend une place plus importante encore que celle qu'on attribuait jusqu'ici au « maître du retable de S. Bento », avec lequel il s'identifie. Son réalisme serein et gracieux est bien loin du réalisme dramatique de Cristovão de Figueiredo, son contemporain. Les nobles images qu'il peignit — comme peintre officiel — des membres de la famille royale, ont-elles toutes disparu lors du grand tremblement de terre qui détruisit le palais « da Ribeira »? Le beau dessin en noir et sanguine conservé au Musée de Chantilly et représentant l'infante D. Maria ne peut être que de lui, en dépit de l'attribution qui en a été faite jusqu'à ce jour aux Clouet. L'examen technique de l'œuvre révèle à n'en pas douter l'exécution d'après nature, et de plus la facture si dessinée, si « écrite » des grands artistes français ne s'y voit guère, alors qu'on y reconnaît la composition et le mouvement du peintre royal portugais. D'autre part, la tradition selon laquelle l'infante aurait résidé à la cour de France auprès de sa mère est à rejeter absolument; il est établi que la princesse ne quitta qu'une fois le sol portugais en 1558 pour aller voir sa mère à Badajoz. Les Clouet n'étant jamais venus en Portugal, tout s'accorde pour désigner Gregorio Lopez comme auteur du dessin de Chantilly, ainsi que du portrait à l'huile que la mère de l'infante reçut en France en 1541 ou 1542. Ce portrait étant aujourd'hui perdu et les très médiocres copies qui en sont probablement issues ne pouvant guère en donner l'idée, c'est le dessin de Chantilly qui fixe pour la postérité la jeunesse de l'infante, dont la grâce, célébrée par Brantôme, fit naître de si hautes passions. Le portrait des *Descalzas Reales*, de Madrid, qui représente une princesse d'un âge un peu plus avancé, a toutes chances d'être, selon l'identification de D. Elias Tormo, la copie du portrait que Moro fit de D. Maria pendant son séjour à Lisbonne (1552).

A.

Joan Evans et Paul Studer. *Saint Joan of Orleans. Scenes from the XVth Century.* Mystère du Siège d'Orléans, Oxford, Clarendon Press, 1926; in-8, xxxi-191 pages. — L'énorme drame historique (le premier en date) du *Siège d'Orléans*, comprenant plus de 20.000 vers, a été publié en 1862 par Guesnard et Certain; une collation nouvelle du manuscrit unique a permis à M. P. Studer de rectifier certaines lectures et d'ajouter six lignes après le vers 6651, une après le vers 9950. Un choix intelligent de ce texte formidable a été fait par Mlle Joan Evans, qui a accompagné les passages transcrits d'une traduction anglaise où le style familier de l'original est rendu non sans verve. Une intéressante introduction cherche à distinguer les différentes additions faites au texte primitif et son rapport avec la procession annuelle célébrée à Orléans « pour faire la feste du lievement des Tourelles » dès avant 1435, date des premières mentions dans les comptes. Les extraits publiés ici appartiennent à la plus ancienne rédaction, dont l'auteur reste inconnu, bien que Vallet de Viriville ait suggéré le nom de Jehan de Mascou. « Il est digne de

remarque, écrit Mlle Evans, que ce drame, bien que composite, relève, même pour ses éléments surnaturels, d'une tradition locale tout à fait différente de celle que représentent les interrogatoires du *Procès*: rien des voix de sainte Catherine ou de sainte Marguerite, pas de visite au duc de Lorraine, pas de couronne céleste sur la tête de Charles, alors que les contradictions de détail ne manquent pas. Pourtant, il est remarquable que tous les griefs accumulés contre Jeanne à son procès sont réfutés en divers endroits. » L'ouvrage est orné de quatre phototypes d'après des miniatures des *Vigiles de Charles VII* (manuscrit fr. 5054). S. R.

P. Champion. *Louis XI.* Paris, H. Champion, 1927; deux volumes gr. in-8, 237 et 410 pages, avec 40 planches. — D'autres, plus compétents que moi, apprécieront la valeur historique de ce livre, fondé tout entier sur l'étude des textes, auxquels l'érudition de l'auteur a su en ajouter d'inédits. Le premier volume — Louis XI dauphin — est le plus bref, car M. Champion n'a pas voulu refaire le travail de Beaucourt; en revanche, on y trouve une introduction du plus grand intérêt et une histoire de l'histoire de Louis XI — influences de Duclos, de W. Scott, de Michelet — qui se lit avec un extrême plaisir. Les amateurs de l'art du x^v^e siècle se réjouiront de belles reproductions d'après des miniatures inédites, dont quelques-unes sont admirables; l'une d'elles (bibliothèque de la fondation Smith-Lesouëf à Nogent-sur-Marne), avec le dessin tout particulier des nuages, me semble de l'école, sinon de la main même de Marmion. Qui nous donnera une liste, avec index, des sujets et des motifs des miniatures publiées jusqu'à ce jour, trop souvent éparpillés dans des ouvrages où l'on n'a pas aisément l'idée de les chercher? Il y a là un véritable trésor caché qui attend la pioche bienfaisante du fouilleur. S. R.

Louis Hourticq. *La Vie des images.* Paris, Hachette; 1927; in-4^o, 246 pages, avec 16 planches hors texte et 400 croquis de l'auteur. — A la fois connaisseur, artiste, psychologue et — ce qui ne gâte rien, mais sert à tout — homme d'esprit, l'auteur de ce beau volume a abordé, sans pédantisme ni étalage d'érudition, un grand sujet encore vierge ou peu s'en faut. Son idée maîtresse me paraît tenir dans cette pensée juste: « L'habitude de l'expression verbale, l'usage de l'écriture imprimée nous font méconnaître le rôle des images de l'art dans l'histoire de la pensée. » Une fois fixée, l'image mène une vie indépendante, portant des pensées différentes, successives; ainsi les monuments de l'art humain constituent des foyers de légende, parce que des images symboliques sont interprétées comme réalistes. Dans le détail, il y a beaucoup à louer et des nouveautés à saluer au passage. Ainsi (p. 35), le rapprochement de la mystérieuse *Pietà* d'Avignon et d'un groupe sculpté de la même époque au Musée Calvet semble bien autoriser l'opinion que le chef-d'œuvre autrefois à la Chartreuse est né dans le Comtat et qu'il est possible de l'attribuer à Enguerrand Charonton. — P. 56, je suis assez séduit par cette explication du groupe d'Arnolfini et sa femme à Londres, avec le miroir placé entre les époux où se reflète un jeune homme vêtu de rouge¹: ce serait le peintre en visite,

1. Mais n'y a-t-il pas deux personnages? (Weale-Brockwell, p. 117.) Le vrai sujet de cette merveille reste à découvrir.

d'où l'inscription *Johannes de Eyck fuit hic* 1434. En 1918 (*Bull. du Comité*, p. 84, 85), j'ai déjà rappelé, à ce propos, l'inscription d'un des volets de Madrid, attribués au maître de Flémalle : *Anno 1438, hic fecit effigiem depingi minister Henricus Werlis*. Le mot *hic* ne peut être qu'adverbe et signifier *ici*, c'est-à-dire ailleurs qu'au domicile ordinaire de l'artiste (à Cologne ou à Ferrare, dans le volet tournoisien de Madrid). — P. 202, je crois que M. Hourticq a aussi raison lorsqu'il rapproche l'*Antiope* de Corrège d'une Vénus endormie, non pas épiée, mais gardée par un Satyre dans une gravure du *Songe de Polyphile*. Il y aurait beaucoup à dire sur d'autres idées ingénieuses de l'auteur; mais je veux, en terminant, le féliciter de ses jolis et vigoureux dessins à la plume. Cela nous repose et nous console de la plaie des réseaux mal tirés.

S. R.

I. L. Heiberg. *Geschichte der Mathematik und Naturwissenschaften im Altertum*. Munich, Beck, 1925; gr. in-8, 121 pages (nouv. éd. du *Handbuch d'Iw. v. Müller*). — Un long retard n'excuse pas un plus long silence, bien qu'Ausone ait dit : *Amant longa otia culpam*. J'aurais dû annoncer en son temps ce court, mais excellent résumé, dû au plus éminent des connaisseurs, de ce qu'on sait sur les sciences mathématiques et naturelles dans l'antiquité y compris la médecine, traitée plus brièvement. L'auteur est absolument maître de ces sujets divers et les expose avec un mépris justifié de ce qui n'est pas texte antique ou commentaire de premier ordre; la vieille bibliographie est laissée aux bibliographes. On apprendra beaucoup, fût-on spécialiste, à lire ces 118 pages, désormais indispensables ¹.

S. R.

Ph. Stern. *Le Bayon d'Angkor*. Paris, Geuthner, 1927; in-8, 217 pages et 22 planches. — Des observations de détail, fondées d'abord sur les caractères de la sculpture, ont amené l'auteur à cette conclusion nouvelle et qui sera sans doute discutée: le Bayon n'a pas été terminé entre 889 et 910; commencé vers la fin du x^e siècle, il a été probablement construit pendant la première moitié du siècle suivant et le massif central a été édifié entre 1050 et 1065. Voilà donc un des édifices les plus importants de l'art khmer rajeuni de 150 ans environ, et ce rajeunissement en comporte beaucoup d'autres, la date généralement admise du Bayon étant restée la base de la chronologie architecturale de ce grand ensemble. « L'histoire d'Angkor se dévoile; on voit la cité non créée tout d'une pièce, mais se formant peu à peu; les monuments s'ajoutant lentement jusqu'à l'époque de grande construction qui donne à Angkor son aspect actuel, encore enrichi, plus tard, par l'édification d'Angkor Vat. » Le point de départ fourni par l'idée de l'évolution de la sculpture khmère est certainement digne d'attention.

S. R.

1. L'auteur est malheureusement mort au début de 1928.

L'ESSAI ET LA VENTE DE L'HUILE SUR LES VASES PEINTS

Ayant lu avec intérêt le mémoire de M. F.-J.-M. de Waele sur la représentation de la vente de l'huile à Athènes (*Revue*, 1926, I, p. 282 sq.), je lui offre les quelques observations que voici à titre de remerciement.

Commençons par la peinture d'une amphore en forme de péliké au Museo Gregoriano¹. La scène de l'avvers est dans un jardin d'oliviers; c'est ce que prouvent l'arbre et le chien, considéré comme le gardien du jardin. Donc, l'action représentée se rapporte à la récolte. Avant ou après? A mon avis, avant, car l'arbre porte encore beaucoup de fruits. M. de Waele a reproduit une péliké à figures noires du Louvre², où un arbre, figuré au fond, est probablement un olivier³. Mais quel est le sens de la scène?

A gauche du tableau, deux hommes se font face. Le barbu à droite étend la main, la paume en bas; la partie inférieure de son bras est nue. L'homme plus jeune, s'avancant vers le premier, tient de la main droite une cenochoé, d'où il verse quelque chose. Que verse-t-il?

Cherchons d'abord ce que signifie, entre les deux hommes, l'objet qualifié de cippe par M. de Waele. Ce n'est pas un cippe, car il y a au dessous une partie vide qu'occupe une amphore. Mieux vaudrait penser à une table, dont la surface offrirait des cavités jaugées en vue de la vente de liquides (on en possède, par exemple de Gytheion en Laconie).

1. S. Reinach, *Rép. vases*, I, p. 106; Baumeister, II, p. 1047; Helbig-Weege, *Führer*, I, p. 476, avec bibliographie.

2. Pottier, *Catal.*, 810 (Louvre, F 376).

3. P. 294, fig. 6, dans l'article de Waele.

L'homme à droite montrerait une des cavités à celui qui verse à gauche. Mais cette « scène de vente » est inadmissible. Car, d'abord, l'homme tient l'oenochoé trop haut; en second lieu, il ne verse pas à l'endroit que montre son compagnon, mais sur le bras nu de celui-ci. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue en cherchant une explication.

L'huile d'olive n'était pas seulement un aliment et un condiment, mais encore et surtout un onguent¹. Si l'on réfléchit à cela, tout s'éclaire. Le jeune homme à gauche est un ouvrier, occupé à la récolte et à la presse; l'homme mûr, peut-être le propriétaire de l'olivette, reçoit de lui, sur le bras, comme un spécimen de l'huile sortie du pressoir. Un moment après, il frottera le liquide sur sa peau pour en éprouver la qualité. On peut admettre que le prétendu cippe est le pressoir, ce qui justifierait la présence de l'amphore qui reçoit l'huile exprimée. L'objet tenu dans la main du jeune homme serait un pilon de pierre ou de métal, ou encore un petit sac, contenant de l'huile qui vient d'être obtenue ainsi.

Et la femme à droite? Elle a devant elle une amphore, sans doute pleine. C'est qu'elle a été déjà remplie sous le pressoir et mise de côté. La femme met la main sur le bord du vase. Cela ne rappelle-t-il pas l'inscription du vase du Museo Gregoriano² qui dit que le vase est plein et qu'il déborde? Il me semble qu'elle va goûter l'huile sur la pointe de ses doigts de la main droite; mais que fait sa main gauche avec les doigts écartés? Elle calcule, a-t-on dit. Interprétation bien prosaïque! La femme de nos jours, quand elle achète un parfum, en prend quelques gouttes, les examine, les respire. Une explication analogue convient ici. La dame a pris un spécimen d'huile de la main gauche et frotte le liquide entre ses doigts pour en éprouver la finesse; de la main droite, elle va renouveler l'expérience. Alors que M. de Waele

1. En Égypte, s'oindre d'huile est aussi nécessaire que de manger (Erman-Ranke, *Ägypten*, p. 259). De même en Babylonie, où l'expression « huile de vie » est significative (B. Meissner, *Babyl. und Assyrien*, I, 243, 411).

2. Cf. Kretschmer, *Vaseninschriften*, p. 80.

voit en elle une vendeuse, j'y verrais plus volontiers une acheteuse, à moins qu'il ne s'agisse de la femme du propriétaire ou de son amie.

Notre interprétation doit être vérifiée par un examen des vases de la même série. D'abord, le vase de Florence ¹. L'explication de Milani (hydromantique) est naturellement inadmissible. Celle de M. de Waele n'est vraie qu'à moitié. « Dans la scène de la figure 4, écrit-il, le marchand ne présente pas le liquide, mais il semble faire avec le siphon un geste de bienvenue à la femme qui ne porte pas de lécythe et qui semble être venue uniquement pour goûter le liquide. » Je n'admets pas le « geste de bienvenue », car le geste ici a une valeur positive. L'attitude de la femme montre qu'elle soulève son vêtement avec la main gauche pour découvrir son bras jusqu'au coude. Avec le bras droit elle fait le même mouvement que l'homme barbu sur le vase du Louvre : l'une et l'autre présentent le bras pour recevoir dessus quelques gouttes d'huile. Il n'y a de différence que dans le mode d'explication : ici un jet, là une baguette imprégnée. Hommes et femmes n'étaient pas traités de même, et cela se comprend.

M. de Waele a fait observer que le vieillard tient aussi de la main gauche une baguette, visible sur l'original. Mais il est évident qu'avec cette baguette il touche le bras nu de la dame; comme l'acheteuse moderne de parfums, dont j'ai déjà parlé, celle-ci reçoit sur le bras un peu d'huile pour en apprécier la douceur. Ainsi s'explique aussi l'inscription **ΚΑΛΟΝ ΕΙ**; le vieillard vante la marchandise dont il offre ainsi un spécimen.

Je ne suis pas non plus tout à fait d'accord avec M. de Waele sur l'interprétation du vase de Corneto (p. 285-7, fig. 2 et 3). Dans la figure 3, il reconnaît un marchand faisant son compte. A mon avis, le mouvement du bras droit doit s'expliquer comme ci-dessus; l'homme présente au client un petit vase contenant un spécimen de son huile.

1. De Waele, p. 288, fig. 4.

A quoi servent les baguettes que nous voyons indiquées sur les amphores ou à la main d'un personnage qui paraît être le propriétaire de l'huile? E. Pernice, approuvé par Waele, les qualifie de *siphons*¹. J'en doute. Le siphon est un tube creux, qui sert à boire ou à déguster²; dans Pollux, le siphon est dit γευστήριον, et σιφωνίζειν est rendu par γεύεσθαι. Mais l'huile n'est pas une boisson! En second lieu, le siphon sert à transvaser un liquide d'un vase à l'autre, ce qui se constate sur différents monuments hittites, égyptiens et syriens. Pour cela, il faut que le tube soit coudé. J'en conclus que Neuburger a vu juste dans l'interprétation d'un relief connu de Berlin³. L'homme assis amorce la pipette; un instant après il l'abaissera pour faire couler le liquide dans le vase que tient le jeune homme debout. Dans les peintures que nous étudions, il ne peut être question d'une opération pareille, car jamais l'objet n'est coudé; il ne pourrait servir qu'à boire⁴; or, on ne boit pas d'huile.

Le jeune homme du vase de Corneto a l'air de tourner la baguette. Si c'était un siphon, il ne le ferait point, et certainement le porteur fermerait l'extrémité ouverte avec son pouce. Cela est particulièrement le cas pour le vase de Florence (de Waele, p. 288, fig. 4). L'homme est en train de retirer de l'amphore la seconde baguette. Si c'était un siphon, il en boucherait l'extrémité; or, il la prend par le milieu. De même sur le vase du Museo Gregoriano, rien n'oblige de voir un siphon, comme paraît le faire Pernice (p. 182), dans l'instrument tenu au-dessus du vase. C'est une sorte d'entonnoir dont la forme même — ouverture élargie en haut — prohibe l'emploi comme siphon⁵.

1. *Archaeol. Jahrb.*, VIII, 1893, p. 180 sq.; M. de Waele, p. 291.

2. Τὸν σίφων' ἐκμυζοῦντες ἔλκομεν τὸν οἶνον (Alex. Aphrod., *Probl.*, 59).

3. A. Neuburger, *Die Technik des Altertums*, p. 229, fig. 295. Cf. les instruments coudés de ce genre dans des monuments égyptiens du Nouvel Empire (Erman-Ranke, *Ägypten*, p. 228, fig. 74).

4. Des pipettes pour boire ne sont pas coudées, comme l'indique expressément Xénophon, *Anab.*, IV, 5, 26.

5. Robert, *Bild und Lied*, p. 81, parle d'un siphon en forme d'entonnoir; c'est une *contradictio in adjecto*. Jahn et Blümner ont déjà vu ce qu'il en est.

A quel but répondent donc les baguettes? Aristophane, vers la fin des *Acharniens*, montre un paysan pacifiste qui a perdu son attelage de bœufs, se lamente et prie Dikaiopolis de lui frotter vite les yeux avec l'onguent de la paix au moyen d'un *kalamiskos* (v. 1034). Ce *kalamiskos* est un bâtonnet creux, qui n'a rien à voir ici avec un siphon. Il sert à ἐνσταλάζειν (cf. *Guépes*, 702), c'est-à-dire à appliquer les gouttes d'un liquide sur la partie malade. Les médecins en faisaient usage; c'est cet instrument, semblable aux bâtonnets pour appliquer les fards¹, qu'on voit planté dans les amphores. Car l'huile est un cosmétique; on la verse, comme nous l'avons vu, sur les bras des femmes, et les hommes s'en frottent tout le corps, à la façon de l'éphèbe versant de l'huile que représente une statue bien connue, tenant un vase d'où il répand de l'huile sur sa main.

Que la baguette placée dans les amphores ait pu aussi servir à remuer l'huile récemment exprimée, ou qu'elle ait été employée, suivant qu'elle y enfonçait plus ou moins, à mesurer le degré de viscosité du liquide (comme on mesure aujourd'hui le degré de sucre du vin nouveau), ce sont là des questions auxquelles les textes antiques ne donnent pas réponse. Peut-être en saurait-on davantage si l'on étudiait les méthodes traditionnelles de la préparation de l'huile chez les Grecs et les Italiens de nos jours.

Revenons un instant au vase du Museo Gregoriano. M. de Waele estime qu'il y a là deux scènes de la vente de l'huile; l'homme à gauche, avec le chien, serait l'acheteur; l'autre serait le marchand, qui remplirait le lécythe du client à l'aide d'un siphon en entonnoir. — Nous avons vu que cet instrument ne peut être un siphon. M. de Waele a senti la difficulté (p. 283, note 9) de comprendre « de quelle façon le liquide est transvasé de la péliké dans le lécythe », mais on ne peut dire qu'il l'ait résolue. Je préfère croire avec Jahn² et Blümner³.

1. Cf. par ex. Neuburger, *Technik*, p. 120, fig. 181; Erman-Ranke, *Ægypten*, p. 258, note 1 et fig. 101.

2. Jahn, *Ber. Saechs. Ges.*, 1867, p. 90.

3. Blümner, *Technol.* I (1912), p. 334.

que le peintre a voulu figurer un premier essai de la récolte, et cela de la façon que voici :

Le possesseur de l'olivette a cueilli quelques fruits, qu'il écrase à l'intérieur du vase-entonnoir pour s'assurer du degré de maturité. Malgré le mauvais dessin, c'est la seule interprétation qu'autorise l'attitude des doigts. Ainsi l'on comprend aussi pourquoi vase et entonnoir sont tenus si haut. L'huile est exprimée directement sous la branche dont les fruits viennent d'être cueillis. Suivant M. de Waele, l'emploi du siphon et « le vœu exprimé par le propriétaire » conviennent mieux à une vente d'huile. Le premier argument étant caduc, reste à savoir ce qu'il faut penser du vœu mis par le peintre dans la bouche de l'homme : « O Zeus père, puissé-je devenir riche ! »

A notre époque, richesse et commerce sont connexes, la première étant le produit du second; donc, conclut-on, si l'homme souhaite devenir riche, c'est qu'il pense en marchand. Mais, dans l'antiquité¹, *πλοῦτος* et *πλουτίζειν* ne sont pas en corrélation intime avec le commerce; *πλοῦτος* signifie abondance de biens, d'où qu'elle vienne; il en est de même des mots *richesse*, *Reichtum* et autres vocables analogues d'autres langues. Le propriétaire des oliviers, sur notre vase, peut simplement souhaiter une bonne récolte. Les olives sont mûres, ou à peu près; le possesseur va faire un essai dans son jardin et prie Jupiter, qui confère tous les dons, de l'enrichir par une récolte très abondante.

M. de Waele estime que si l'on voit une vente d'huile dans ce tableau, les deux scènes du vase constituent un cycle, car les mêmes personnages se retrouvent dans la seconde scène. Dans l'autre tableau, il reconnaît une dispute entre acheteur et vendeur; l'acheteur méfiant et peut-être mécontent calcule ce qu'il a reçu, tandis que le marchand lui assure avoir rempli ses obligations; « c'est déjà trop, le vase déborde ».

Sur des fresques égyptiennes, on voit, il est vrai, des scènes analogues; mais là il s'agit du prix, que le marchand trouve

1. Cf. Hemelrijk, Πενία en Πλοῦτος, dissert. d'Utrecht, 1925.

insuffisant ¹. Ici, il s'agirait de la quantité : le vendeur répondrait qu'il a servi plus qu'il ne devait. Mais n'y a-t-il pas lieu de mettre cette scène en corrélation avec l'autre, au lieu de supposer un sujet tout différent? Dans la première, le possesseur prie Zeus de lui accorder une riche récolte; dans la seconde, à notre avis, sa prière a été exaucée. Les olives ont été cueillies et pressées en certain nombre. Dans les années moyennes, l'huile remplit une amphore; cette fois elle déborde. Notez que, dans les deux scènes, les hommes sont couronnés, détail qui a passé presque inaperçu, mais qui exclut l'hypothèse d'une scène de vente, puisque l'expression latine *sub corona vendere* signifie tout autre chose. Les couronnes s'expliquent ici par la prière adressée à Zeus *ploutodotès*; il s'agit d'un acte religieux qui a été suivi d'un heureux effet.

Bernhard LAUM ².

Rome.

1. Voir Erman-Ranke, *Ägypten*, 2^e éd., p. 588 sq.

2 [Traduit, sur le manuscrit de l'auteur, par S. Reinach.]

DE QUELQUES MONNAIES SASSANIDES

Le fascicule II du *Manuel de numismatique orientale* de J. de Morgan et le *Paikuli* de M. E. Herzfeld ayant paru après mes *Sásánian Coins*, il m'a naturellement été impossible d'en profiter. Mais je puis maintenant présenter quelques observations sur ces ouvrages.

M. Herzfeld a parlé de quelques monnaies sassanides dans un chapitre (*Essay on Pahlavi*) de son livre intitulé *Paikuli*; il y fait preuve d'une extrême hardiesse et ne paraît cependant n'avoir connu les monnaies que par les livres. Ainsi, d'un côté, il admet comme certaines des attributions que les numismates ont avancées comme des hypothèses et, de l'autre, il rejette quelquefois des attributions établies, sans réfléchir qu'un changement à cet égard peut en entraîner d'autres. Telles attributions et telles lectures de l'auteur ne peuvent que surprendre les gens du métier.

Morgan (II, p. 288, fig. 371) attribue un hémidrachme à Artaxerxès I, alors que la légende nous apprend que le roi est Sapor, fils de Papek (cf. mes *Sásánian Coins*, pl. I, fig. 1). Il est regrettable que Morgan n'ait pas indiqué la collection où il a trouvé cet hémidrachme.

A la même page (fig. 372), l'auteur décrit, mais sans davantage mentionner la collection, un hémidrachme unique qui porte au droit le buste d'Artaxerxès I de face (légende ARTaKhŠaTR MaLKA) et au revers un autel de feu (légende ARTaŠaTR MaLKA). Cette pièce était inconnue.

Le Musée Britannique possède une drachme unique portant le buste de Sapor I, coiffé d'un casque surmonté d'une crête de tête d'aigle (voir mon livre, pl. V, fig. 97). Herzfeld (p. 37) estime que cette drachme fut frappée quand Sapor I

fut désigné, du vivant de son père, comme héritier de la couronne; il s'autorise, à cet égard, des monnaies de Varahran II où figure l'héritier présomptif. Mais toutes les autorités admettent que les monnaies frappées par Artaxerxès I vers la fin de son règne, sur lesquelles paraissent le buste juvénile de Sapor et le portrait d'Artaxerxès, ont été émises à l'occasion de la reconnaissance de Sapor comme héritier présomptif, ce qui est confirmé par le titre **MaLKA AIRAN** que porte Sapor sur ces pièces. Ce titre était voisin par le rang de celui de **MaLKAN MaLKA AIRAN**, comme en témoigne la pièce d'or unique d'Artaxerxès I (au Musée Britannique, pl. I, fig. 13 de mon livre), où le roi assume d'abord le titre de **MaLKA AIRAN**. L'hypothèse d'Herzfeld n'est pas confirmée par la drachme unique où Sapor I s'appelle **MaLKAN MaLKA AIRAN**, titre exclusivement réservé aux rois régnants.

Une autre drachme unique (Musée Britannique, pl. V, fig. 98, p. 82 de mon livre) a été attribuée à Pirouz, fils d'Artaxerxès I. Au revers, à gauche d'un autel de feu, se trouve la figure de Pirouz couronné; au droit est un personnage où Herzfeld reconnaît un dieu. Derrière Pirouz on lit PIROZI MaLKA; pour cette raison, dit Herzfeld, nous devons à priori nous attendre à trouver le nom du dieu dans la brève légende derrière lui. Et tel est, en effet, le cas (c'est M. Herzfeld qui parle); les mots se lisent clairement et dépassent toute attente. Nous lisons 𐎱𐎠𐎼𐎿 𐎡𐎹𐎶𐎵𐎫𐎡, c'est-à-dire *budda yazde*, Buddha le dieu. On me permettra de dire que cette lecture est ridicule, car il n'y a qu'à examiner les publications pour se convaincre qu'on lirait facilement 𐎱𐎠𐎼𐎿 𐎡𐎹𐎶𐎵𐎫𐎡𐎴, c'est-à-dire MaLKA INDI. La première lettre est sans contredit M et non BU, la seconde L et non D, la troisième K (𐎫) (sans le trait horizontal). Cette omission n'est nullement rare dans l'épigraphie monétaire de cette époque. La seconde lettre du second mot est, sans aucun doute, N et non Z. Du reste, la lecture fantastique de Herzfeld se heurte encore à cette objection insurmontable: les épithètes BaGI, VOHIA, RAMŠaTRI, HUKaD et KaDI,

qu'on trouve sur les monnaies sassanides, *précèdent toujours les noms royaux*.

Des drachmes et hémidrachmes très rares de Hormisdas I portent au droit, à la fin de la légende ordinaire, les mots I ŠAHPUHRI. Ces pièces sont mentionnées par Morgan (II, p. 306) qui, malheureusement, ne donne aucune référence à la collection.

La parenté des divers rois de la dynastie sassanide a été établie définitivement par Noldeke, qui fait de Varahran III le fils de Hormisdas I; mais Herzfeld infère des inscriptions Paikuli que Varahran III était le fils de Varahran II (p. 49, 171). Ses arguments ne sont pas appuyés par ces inscriptions; aucun texte ne révèle de parenté entre Varahran III et ses prédécesseurs.

La pièce d'or attribuée par Morgan à Narsès (t. II, p. 310, fig. 385) est un faux. Je possède une pièce d'argent également fausse et grossière, frappée avec le même coin.

Tout le groupe de monnaies au nom de Hormisdas (légende KUŠAN MaLKAN MaLKA ou KUŠAN MaLKA) est attribué par Herzfeld (p. 47) à Hormisdas I. Hypothèse gratuite, alors que le style et l'épigraphie obligent d'attribuer ces pièces à Hormisdas II, comme l'ont vu Thomas, Cunningham, Drouin et d'autres.

Une pièce d'or du Cabinet de France porte au droit les bustes conjugués du roi et de la reine. Drouin (*Légendes des monnaies sassanides*, p. 26) attribuait cette pièce à Hormisdas II, mais en doutant de son authenticité. Morgan (II, p. 311, fig. 387) l'a décrite et figurée. J'ai dit (p. 89 et 283 de mon livre) qu'elle était fausse. L'empreinte du revers est bien singulière. J'ai eu l'occasion d'examiner plusieurs pièces à revers pareil, mais la fabrication en était très grossière et les légendes étaient barbares. Ces pièces, qui prétendaient être celles des rois depuis Varahran I jusqu'à Sapor II, m'ont paru, à la réflexion, être toutes fausses.

Quant aux monnaies de cuivre (pl. XI, fig. 256, 257 de mon livre) à la légende 𐭮𐭣𐭮𐭣𐭮𐭣, c'est-à-dire ŠaHBORO, Herzfeld (p. 46) les attribue à Sapor I, bien que considérant


cette légende comme un des liens qui rattachent ces pièces singulières aux pièces d'or cupuliformes scytho-sassanides. Or, ces pièces ont été attribuées justement à Sapor II, attribution que confirment la forme de la couronne royale et le style, analogue à celui des pièces frappées vers la fin du règne de Sapor II.


Herzfeld croit *présassanides* les pièces d'or scytho-sassanides (p. 48) et estime qu'il est erroné de les considérer comme de nouveaux modèles sassanides des anciens types kushanides; mais, à la page suivante, il fait des auteurs de ces pièces les vice-rois sassanides du Khorassan pendant la première période de l'empire sassanide (225-293). Herzfeld oublie que les coiffures des rois sur ces pièces d'or ne sont pas des copies exactes de celles que portent quelques-uns des vrais rois sassanides (voir Cunningham, *Numismatic Chronicle*, 1893, p. 166 sq.).

La pièce d'or de Yezdégird (pl. XIV, fig. 308 de mon ouvrage), qui est au Musée Britannique, est attribuée par Morgan (II, p. 314, fig. 392) à Artaxerxès, bien que le nom de YaZDKaRT se lise nettement au droit et au revers et que cette pièce soit du type bien connu de celles de Yezdégird I.


Herzfeld (p. 48) attribue à Varahran I des pièces de cuivre (pl. XV, fig. 331, 332 de mon livre) qui portent au droit le nom VaRaHRAN et le buste du roi coiffé d'une couronne que surmontent des cornes de bélier et une plume. Un examen même superficiel de l'épigraphie et du style de ces pièces convainc que Cunningham (*op. cit.*, p. 176) a eu raison d'attribuer ces pièces à Varahran V.

Ayant eu la permission de voir en épreuves les planches de l'ouvrage de Herzfeld sur les inscriptions Paikuli, je m'arrêtai à celle où figurent 35 monnaies sassanides. J'y remarquai plusieurs attributions fausses, bien que les légendes fussent faciles à lire. J'appelai sur ces erreurs l'attention de Herzfeld, qui m'envoya une nouvelle planche autrement arrangée, mais où je découvris d'autres attributions erronées. Ainsi, la troisième et dernière planche de son livre a été corrigée, à une pièce près, comme je l'avais suggéré. Herzfeld, d'accord

avec Nützel (*Ämtliche Berichte aus den Kunstsammlungen*, déc. 1912, col. 43, fig. 14) a persisté à attribuer à Chosroès I une pièce d'or (Musée de Berlin) qui appartient à Chosroès II (p. 107, 115, 273, pl. XXI, fig. 460 de mon livre). Pour cela, il se fonde exclusivement sur la forme de la couronne, où il voit l'indice unique pour établir l'individualité des rois. Mais il se trouve que plusieurs rois sassanides ont adopté plusieurs types de couronne. Heureusement on a, comme termes de comparaison, les deux pièces d'or de Chosroès I à Berlin et à Londres (pl. XX, fig. 431, 432 de mon livre). Ces pièces portant le buste du roi de face, une étude même rapide discerne une différence décisive entre le style et la forme de la couronné sur la pièce contestée et les éléments similaires des deux pièces d'or de Chosroès I. Toutes les monnaies de ce prince trahissent la décadence de l'art, tandis que celles de Chosroès II, depuis la onzième année de son règne, sont bien meilleures. Les effigies des rois sur les monnaies sassanides ne sont pas conventionnelles, mais réalistes. Pour s'en rendre compte, il faut comparer la drachme d'argent de Chosroès II (à Vienne, pl. XXI, fig. 463 de mon livre), qui porte son buste de face, avec le buste de la pièce dont nous parlons. La ressemblance est frappante et oblige de voir ici le même roi, ce que confirme le type du monogramme  au droit de la pièce. Morgan a eu tort, comme Herzfeld, de suivre Nützel (t. II, p. 323, fig. 407).

Comme, dans les inscriptions Paikuli, on trouve l'expression AFČUT GaDeH, Herzfeld maintient (p. 143) que le mot GaDeH a la forme du monogramme , déjà déchiffré par Dorn (*Mélanges asiatiques*, vol. III, déc. 1857, p. 286 et suiv.), quoique Dorn n'ait pas réussi à en reconnaître l'évolution. Herzfeld affirme, de plus, que ce type n'est autre que les lettres $\approx + + \approx$, liées de manière à se toucher. Mais, suivant la juste remarque de Drouin (*Légendes des monnaies*, p. 47), aucun élément du mot GaDeH ne se trouve dans ce signe. Même en liant les trois lettres, on aurait une combinaison différente; il est d'ailleurs douteux que la lettre \approx ait gardé la forme originale vers la fin du vi^e siècle. Les

monogrammes, toujours obscurs, se prêtent à des interprétations capricieuses; la lecture HaRMaNU proposée par Blochet (*Acad. Inscr.*, 16 avril 1920) en est un exemple. Il est intéressant de noter que, sur les premières monnaies de Tabaristan ce monogramme ne paraît être qu'une représentation conventionnelle du mot AFZU, qu'on trouve sur quelques monnaies de Hormisdas IV (coll. Bartholomaei, pl. XXVI, fig. 11, 12, 14; pl. XXVII, fig. 20). La vraie signification de ce symbole reste une énigme; ce n'est ni GaDeH ni AFZU.

M. le colonel Allotte de la Fuyë se plaint (*Aréthuse*, juillet 1925, p. 89) qu'une drachme unique de sa collection ait été publiée incomplètement par Morgan (t. II, p. 331, fig. 422). Cette pièce n'a pas été bien identifiée et l'inscription principale au droit n'a pas été lue. Grâce à l'obligeance du possesseur, je reçus des moulages et y reconnus la pièce frappée par Kavāt II dans la première année de son règne. Au droit, PIROZU KaVATU et, à gauche, le monogramme  et AFZUTU; au revers, l'année I et l'indice monétaire NIHČ.

On constate une sorte de renaissance artistique dans les monnaies sassanides depuis l'an XI de Chosroès II; les monnaies ultérieures sont d'une beauté d'exécution remarquable, dont s'inspirèrent non seulement ses successeurs, mais les imitateurs arabes des drachmes sassanides. Cette finesse faisant défaut à une drachme que Morgan attribue à Chosroès III (t. II, p. 329, fig. 417) et qui offre les caractères de la seconde année de Chosroès II, c'est bien à ce dernier prince qu'il convient de la rapporter.

Furdoonjee D. J. PARUCK.

Bombay, 15 mars 1927.

LES FRANCS ET LA BRETAGNE ARMORICAINE

On connaît très mal l'histoire de la péninsule armoricaine depuis le milieu du iv^e siècle jusqu'à l'époque carolingienne ¹. Les textes sont rares et de médiocre qualité. Ce qu'ils nous apprennent en gros, c'est la dévastation progressive du pays par les pirates saxons, qui ne se contentaient pas d'infester le littoral, mais, dans leurs légères barques d'osier et de cuir, remontaient fleuves et rivières. Sauf dans les villes romaines et évêchés de Nantes, Vannes et Rennes, qui conservèrent leurs institutions municipales, il n'y eut plus rien qui rappelât le siècle des Antonins, où la Bretagne avait été très prospère. Les ruines de villas, qui témoignent de cette prospérité, se trouvent toujours ensevelies sous une couche épaisse de cendres ². Tout avait été pillé, puis brûlé. On a accusé de cette destruction et du dépeuplement qui s'ensuivit ³ les hordes barbares qui passèrent le Rhin le 31 décembre 406 et paraissent avoir mis la Gaule à feu et à sang jusqu'en 416; mais les villes armoricaines ne figurent pas parmi celles qu'énumère, à ce propos, saint Jérôme ⁴. On a parlé aussi des Alains vaincus par Aetius, puis passés à son service, auxquels il aurait abandonné l'Armorique; mais quelques dommages que ces cavaliers barbares aient pu commettre ⁵, il n'y eut là rien qui ressemblât à une invasion durable. C'est de la mer surtout que vinrent les grands périls et les grands ravages, auxquels il ne semble guère avoir été opposé de résistance. La *Notitia Dignitatum*, en 400, ne connaît plus de

1. Voir A. Le Moyne de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, t. I.

2. *Ibid.*, t. I, p. 222.

3. Procope, *Bell. Goth.*, IV, 20

4. Hieron., *Epist.*, 91.

5. *Act. SS.* 7 juillet, p. 216 (*Vita S. Germani*, II, 1. 62).

Classis Britannica; par des motifs qui nous échappent, les milliers de barques saxonnes n'ont jamais trouvé devant elles de flottes romaines, du moins depuis l'époque de Dioclétien¹.

Le vieux nom celtique d'Armorique prit la place de celui des provinces romaines et les habitants s'appelèrent du même nom. Dans un texte célèbre de Procope ils sont dits Ἀρμόρυχοι, mais la substitution du β au μ, sous la plume de l'historien grec, s'explique facilement, comme je ne sais si on l'a dit encore, par l'analogie du mot grec τυμβώρυχος, « vio-lateur de sépultures », qui n'a jamais cessé d'être employé, autant que la chose qu'il désignait était commune.

On connaît l'hypothèse géniale de l'abbé Dubos sur la République des Armoriques, sorte de fédération des peuples de l'ouest de la Gaule établie vers 409, lorsque la carence de l'autorité romaine obligea les indigènes à s'organiser et à se défendre eux-mêmes, notamment contre les pirates saxons². Comme ces pirates — et les Normands firent plus tard de même — remontaient les cours d'eau, cette fédération défensive dut s'étendre bien au delà du littoral, du *tractus armoricanus*, et Dubos a donné des raisons qui, je crois, n'ont pas été réfutées pour voir là un phénomène politique très considérable, une ligue créée on ne sait où, rapidement développée, qui engloba même l'Orléanais et la région de Paris. A défaut de fonctionnaires romains, ce furent les évêques qui jouèrent là le plus grand rôle et cherchèrent à substituer la diplomatie à la violence. Catholiques, c'est-à-dire non ariens, ils se tournèrent plus volontiers vers les Francs, bien disposés pour l'Église longtemps avant la conversion de Clovis, que vers les Visigoths et les Burgondes, qui étaient ariens.

Comme la Bretagne française était en grande partie dépeuplée au milieu du ve siècle, qu'on y trouvait de vastes forêts et des bergers à la place de champs et de laboureurs³, elle offrait un asile proche et séduisant aux Bretons de la

1. Plus tard (475), les Visigoths eurent une flottille de défense à Bordeaux. Voir Lot, *les Migrations saxonnes*, 1515, p. 6. (extr. de la *Rev. hist.*)

2. Dubos, *Établiss. de la monarchie*, t. I, p. 24, 70 et pass.

3. De la Borderie, *op. cit.*, t. I, p. 260.

grande île, qui vinrent s'y établir non en masse et par conquête, mais lentement et par une infiltration continue depuis 450. Alors que, dans la *Notitia* de 400, il n'est pas question de Bretons sur le continent, un évêque breton paraît dès 461 au concile de Tours.

Ainsi, comme l'a très bien vu La Borderie, il y avait, à la fin du ^ve siècle, une Bretagne continentale avec une population gallo-romaine très clairsemée, réduite à la misère ¹, encore en grande partie païenne ou redevenue telle ²; puis une population bretonne immigrée, divisée en clans, avec de petits chefs locaux, mais obéissant à ses chefs spirituels; enfin, les trois évêchés où la vie romaine n'était pas éteinte, malgré l'extrême appauvrissement de la bourgeoisie.

Il y avait aussi, dans l'ouest de la Gaule comme dans l'est, quelques troupes romaines qui vivaient sur le pays; elles comprenaient probablement les restes des garnisons qui avaient évacué la Bretagne insulaire et les soldats que Majorien avait placés sous le commandement d'Aegidius. Après l'assassinat de Majorien, en 460, Aegidius resta indépendant et eut pour successeur, en 464, le comte Paul ³. On ignore ce qui arriva après lui, mais ce noyau d'armée régulière ne disparut pas, puisque nous le retrouvons en 486 à Soissons sous Syagrius. Nous savons par Procope qu'il y avait aussi des Romains en armes à l'ouest de la Gaule et, quelque connu que soit ce texte, il faut du moins en rappeler les traits principaux ⁴. Nous sommes en 543, sous les fils de Clovis; les Francs intéressent Procope et ses lecteurs, parce qu'ils sont alors les alliés de Justinien contre les Goths. Mais les événements dont il parle sont antérieurs d'une cinquantaine d'années, probablement de 497. « Les Armoricaïns (*Arboriques*) étaient, dit-il, les voisins des Francs (*Germaines*) à l'ouest, et au service des Romains (*Ῥωμαίων στρατιῶται*, ce qui est probablement une erreur, mais peut signifier que ce

1. De la Borderie, p. 262.

2. *Ibid.*, p. 263-5.

3. Cf. Bloch, *Rev. hist.*, mars-avril 1927, p. 176.

4. Procope, *De Bell. Goth.*, I, 25.

qui restait de troupes romaines se recrutait parmi eux). Les Francs désiraient les soumettre et se mirent à les piller; ils marchèrent même contre eux pour leur faire la guerre. Les Armoricains se montrèrent pleins de courage et comme les Francs ne pouvaient les soumettre, ils pensèrent à faire d'eux leurs alliés. Les Armoricains s'y prêtèrent de bon cœur, étant chrétiens comme les Francs, et ainsi réunis ces peuples acquirent une grande puissance. D'autres soldats romains avaient été chargés de garder l'extrémité de la Gaule (ἐς Γάλλων τὰς ἐσχάτας); ne pouvant retourner à Rome, et ne voulant pas se joindre à leurs ennemis qui étaient ariens (les Visigoths), ils se rendirent avec leurs enseignes et le territoire qu'ils avaient gardé pour les Romains aux Armoricains et aux Francs. Leurs descendants conservèrent leurs usages jusqu'à mon temps, leurs enseignes, leurs lois, même les chaussures militaires. »

Sur quoi il faut observer, d'abord, qu'on ne sait absolument rien des descendants de soldats romains qui auraient gardé, en plein VI^e siècle, leurs lois, leurs armes, leur costume; mais celui qui a informé Procope était sans doute mieux renseigné que nous.

En second lieu, ce qu'il dit d'une guerre des Francs contre les Armoricains, guerre restée indécise, est un épisode inconnu de Grégoire de Tours, car le siège de soixante jours soutenu par Nantes dont il parle dans le *De gloria Martyrum* (c. 59) ne l'a pu être, s'il est historique, contre les Francs, mais contre des pirates saxons; les assiégeants se dispersent si rapidement qu'il doit s'agir de corsaires regagnant leurs barques et prenant le large. A défaut d'une véritable guerre, il peut y avoir eu un long état d'hostilité et de méfiance. Ce que le texte de Procope nous apprend de plus important, c'est qu'il y eut alliance entre les Armoricains et les Francs et que les troupes romaines restées en Armorique, sans doute à Vannes, Nantes et Rennes, demeurèrent dans le pays et acceptèrent de servir le nouveau régime avec leur ancienne organisation et leurs officiers¹.

1. Dans une vie de saint Mélaire, il est parlé d'un duc franc à Vannes suivi

Grégoire de Tours dit formellement que les Bretons du continent ne reconnurent la suprématie des rois mérovingiens qu'après la mort de Clovis¹. Cela ne veut pas dire qu'il n'y eut pas quelque sorte d'alliance. Au synode d'Orléans de 511, les évêques qui s'assemblent et s'inclinent devant l'autorité de Clovis comprennent ceux de Rennes, Nantes et Vannes, mais aucun d'eux n'est qualifié de breton. Ce qui importait alors aux Francs, c'était l'adhésion des villes, que leur armement défectueux les empêchait de prendre de force²; l'alliance dont parle Procope, à laquelle souscrivirent les garnisons romaines de ces villes, leur suffisait et Clovis pouvait se dire maître de toute la Gaule lorsque, après la défaite des Visigoths et des Burgondes, il n'avait plus d'ennemis ou de rivaux que parmi les petits roitelets des Francs.

Comment et par qui se négocia l'alliance de 497 entre les Francs et les Armoricains? On a pensé depuis longtemps aux évêques, très écoutés de Clovis, notamment saint Melaine de Rennes et saint Paternus de Vannes; il est, en effet, vraisemblable que ces hommes, qui représentaient la seule autorité réelle dans l'ouest de la Gaule, présidèrent à l'accordement que nous ignorerions sans Procope et que, sans lui, on pourrait seulement deviner. Les termes de ce traité nous sont complètement inconnus, ou du moins ils l'ont été jusqu'à ce jour; mais ici intervient le témoignage de l'archéologie. Il y a bien des années que j'ai remarqué ce témoignage, mais je ne pouvais me persuader qu'il eût été négligé et lorsque M. Marc Bloch, dans la *Revue historique* de 1927 (mars-avril), publia un intéressant mémoire sur la conquête de la Gaule romaine par les rois francs, je m'étonnai de n'y rien trouver à ce sujet. J'écrivis à l'auteur; il m'assura n'avoir pas rencontré de mention des faits que je lui signalais dans le vaste ensemble d'écrits, en grande partie inconnus de moi, qu'il

de son armée; ce sont peut-être les soldats romains en question. Mais le passage est peu digne de foi.

1. Greg. Tur., IV, 4.

2. Cf. Bloch, *l. l.*, p. 171.

avait consultés pour rédiger son mémoire. Voici ce dont il s'agit.

Le Musée de Saint-Germain conserve un des cinq ou six exemplaires tirés d'une carte des nécropoles mérovingiennes de la Gaule qui avait été préparée par divers auteurs, notamment le docteur Hamy, pour être publiée avec le *Dictionnaire archéologique*, mais n'a jamais été mise dans le commerce et ne pourrait l'être aujourd'hui sans de nombreuses additions. De mon côté, je n'ai pas perdu l'habitude, depuis quarante ans, de prendre note des découvertes de tombes mérovingiennes. Enfin, feu Barrière-Flavy, dans son ouvrage *les Arts industriels des peuples barbares de la Gaule* (1901), a publié une carte encore très utile de la distribution des nécropoles des ^{ve} et ^{vi}^e siècles. Les additions qu'elle comporte viennent en surcharge des noms de villages qu'on y a gravés, mais n'altèrent nullement l'impression d'ensemble.

Or, que nous montre cette carte? Un espace blanc, absolument blanc au nord-ouest. Il n'y a pas une seule tombe mérovingienne dans le Finistère, le Morbihan, les Côtes-du-Nord, le Maine-et-Loire jusqu'à la Loire; dans le Cotentin, il n'y a que deux points indiqués à Tournaville et à Beuzeville-la-Bastille. En revanche, la Normandie jusqu'au Cotentin, la Picardie, l'Artois, l'Ile-de-France, pour ne point parler des régions burgondes et visigothiques, sont très riches en sépultures mérovingiennes.

Comment expliquer qu'il n'y en ait aucune en Bretagne, fait dont je me suis assuré d'ailleurs en questionnant des antiquaires locaux et en visitant plusieurs musées de la presqu'île?

Je ne vois qu'une réponse possible : *il n'y a pas eu de Francs païens en Bretagne*. Le traité négocié par les évêques devait porter que la région armoricaine reconnaîtrait l'autorité de Clovis, lui payerait sans doute des impôts, mais serait à jamais exempte de garnisons franques. Peut-être les soldats romains et leurs descendants, dont l'informateur de Procope n'a pu inventer l'existence, étaient-ils chargés de tenir garnison au nom du roi franc, après lui avoir prêté serment de

fidélité. En un mot, les évêques gallo-romains et les moines bretons ont dû dire poliment à Clovis : « Nous voulons bien être vos alliés, vous honorer, vous donner de l'argent, prier pour vos succès, mais nous ne voulons pas voir chez nous vos guerriers ni vos colons. »

Il faut ici écarter deux objections qui pourraient se produire :

1^o Le sous-sol de la Bretagne n'est pas entièrement exploré; peut-être y rencontrera-t-on demain une nécropole franque. — Réponse : on fouille en Bretagne depuis cent cinquante ans; les chercheurs ont toujours fait grande attention aux armes et aux bijoux, qui caractérisent les tombes franques; s'il n'existe, dans les musées bretons, ni une broche franque à grenats cloisonnés, ni une francisque, on peut, dès à présent, être presque assuré qu'il n'y en a pas non plus dans le sol.

2^o La chronologie des antiquités franques étant très mal établie, on pourrait dire que les nécropoles avec armes et bijoux sont antérieures à la conversion des Francs et que ceux qui ont occupé la Bretagne obéissaient déjà aux lois de l'Église en abandonnant les rites païens de la sépulture, avec objets de parure, d'usage et d'armement. — A cela on peut répondre aujourd'hui que de nombreuses trouvailles de monnaies dans les tombes barbares obligent d'admettre que les rites, condamnés en principe par l'Église, ont persisté, en manière de survivance, jusqu'à la fin des temps mérovingiens et même, dans certains districts, au delà, puisqu'il fallut que des conciles, à l'époque carolingienne, défendissent de suivre un usage entré si profondément dans les mœurs.

Ces deux objections écartées, il ne reste, je crois, que la solution proposée par moi. Elle a son intérêt puisque, dans une question si obscure et où les textes ne nous apprennent rien, elle nous indique du moins l'esprit, à défaut des termes, de la convention qui mit fin à l'antagonisme latent — car rien ne prouve qu'il y eut vraiment guerre — entre l'Armorique celtisée à nouveau par les Bretons insulaires, mais encore romaine dans les villes et leurs banlieues, et la monarchie romanisée de Clovis.

Ainsi peut aussi se justifier un texte des *Annales de Metz* relatif à l'année 753. A cette date, dit l'annaliste, Pépin le Bref aurait pris Vannes et soumis toute la Bretagne à l'autorité des Francs (*totam Britanniam subjugavit partibus Francorum*). Ce texte pourrait sembler en contradiction avec celui de Grégoire de Tours, suivant lequel les fils de Clovis auraient, les premiers, affirmé leur suprématie sur les Bretons. Mais, à y regarder de près, ces témoignages peuvent être conciliés. Clovis traite avec les évêques des villes et les chefs des soldats romains; il s'assure ainsi l'alliance de l'Armorique et probablement son assistance financière. Les fils de Clovis étendent l'autorité de leur père sur les Bretons immigrés, dont les évêques, s'ils en avaient, ne parurent pas au synode de 511. Enfin, le premier Carolingien ne veut plus se contenter de l'alliance et exige la soumission entière du pays. Si Pépin envoya des garnisons en Bretagne, celles-ci se composaient de chrétiens d'ancienne date qui avaient renoncé aux riches sépultures. Comme on ne trouve pas non plus en Bretagne de bijoux carolingiens, reconnaissables à leurs gros cabochons, dans les tombes, on en peut conclure qu'au milieu du VIII^e siècle l'usage païen ne s'était plus conservé qu'à titre exceptionnel, et cela dans les pays d'origine des Francs ou aux étapes de leurs premières migrations

Salomon REINACH.

SUR QUELQUES ARMES ANTIQUES RÉCEMMENT DÉCOUVERTES

Parmi les objets qu'étudie l'archéologie, il en est dont les séries sont assez abondantes, assez caractéristiques, assez riches en enseignements, pour avoir donné lieu à la constitution de sciences spéciales comme la céramographie, la numismatique, l'épigraphie ou la sigillographie. Les armes, assurément, méritent d'être placées au nombre de ces objets et, au nombre de ces sciences, l'étude des armes ou hoplologie.

Que cette étude offre un intérêt propre et apporte aux autres parties de l'archéologie un utile concours, il ne paraît pas utile de le démontrer longuement. A toute époque, les hommes ont consacré à la fabrication de leurs armes un soin particulier. Par suite, l'examen d'une arme fait connaître presque toujours le plus haut point de perfection technique auquel soit parvenu, à l'époque de sa fabrication, le peuple chez qui elle a été fabriquée. Cette étude fournit également les dates successives d'adoption des divers métaux, chacun d'eux, à mesure qu'il devient industriellement utilisable, étant aussitôt employé par l'armurier.

L'histoire du commerce, surtout dans les temps préhistoriques et protohistoriques, mais aussi dans l'antiquité, tire d'intéressants enseignements de l'hoplologie. Les belles et bonnes armes ont toujours été l'objet de commerce et d'échange. Il n'est pas indifférent de savoir qu'on a trouvé en Poméranie des haches de bronze armoricaines et en Armorique des haches de bronze scandinaves.

Tous les peuples, ou presque tous, font de leurs armes des œuvres d'art. Chez les non-civilisés même, peu d'objets sont décorés avec autant de soin. L'étude des armes suffit presque à nous faire connaître l'art des Illyriens, celui des Gaulois, des

Scandinaves, des Bretons. C'est sur les haches, les boucliers, les poignées d'épées que nous suivons le voyage de la double spirale, de l'Égée à la Scandinavie. Presque toutes les figurations d'hommes ou d'animaux sont, chez les Barbares, aux flancs du casque, aux zones des boucliers, au pommeau ou au fourreau des épées et des poignards.

Comme beaucoup de ces éléments décoratifs ont une signification religieuse ou une valeur magique, comme, d'autre part, il est peu d'amulettes, de symboles, de signes talismaniques, connus par ailleurs, que nous ne retrouvions sur les armes, l'hoplologie fournit une des plus riches collections d'éléments propres à renseigner sur les croyances religieuses des peuples préhistoriques ou protohistoriques.

Elle révèle d'ailleurs bien des traits du caractère des divers peuples, non moins que leur état de civilisation. L'Asiatique, plus rusé que vaillant, lance de loin ses flèches; le Grec, brave mais prudent, marche au combat couvert d'une carapace de bronze, et le Gaulois téméraire se jette follement dans la mêlée sans autre protection que son mince bouclier.

Enfin peu d'objets sont, plus que les armes, caractéristiques d'un temps et d'un pays. Aujourd'hui encore, chez les peuples les plus sauvages, tels types d'arc, de javelot, de bouclier sont usités à l'exclusion de tout autre. Les armes trouvées dans une nécropole antique permettent de lui assigner sa place chronologique et, le plus souvent, sa place ethnographique. Celles que représentent les monuments figurés, tant chez les Barbares que chez les peuples civilisés, permettent à coup sûr de dater ces monuments et apportent à l'histoire de l'art un concours plus précieux qu'on ne pourrait croire.

L'étude des armes, d'ailleurs, a cet intérêt commun à toute étude dont l'objet s'étend à des peuples nombreux et sur un long espace de temps. Tout en attachant l'esprit à des recherches précises et nettement délimitées, elle l'empêche de s'enfermer dans les bornes étroites d'une époque et d'une région, mais lui impose le spectacle de l'évolution entière de l'humanité.

L'hoplologie, malheureusement, est encore dans son enfance. Assurément on a publié et décrit un grand nombre d'armes, métalliques ou non, établi des inventaires, étudié des évolutions et des généalogies, déterminé des influences. Mais ces travaux, d'ailleurs très nombreux, sont généralement partiels et disséminés dans des ouvrages, recueils, revues et publications diverses, souvent peu répandues, où il faut aller les chercher. Il existe bien peu d'ouvrages généraux spécialement consacrés aux armes; plusieurs sont hâtifs et peu scientifiques, les meilleurs sont extrêmement incomplets¹, comme on le constate trop souvent quand on souhaite y trouver des éléments de comparaison avec tel exemplaire qu'on étudie. On regrette l'absence d'un répertoire des armes antiques comparable aux répertoires de la statuaire, des reliefs, des peintures, donnés par M. Salomon Reinach, un répertoire qui figurerait non certes tous les exemplaires connus, mais tous les types, avec nomenclature des lieux où ils sont représentés soit par des originaux soit par des monuments figurés, et même « des cartes partielles indiquant la répartition des types et leur succession chronologique² ». Un tel ouvrage, assurément, n'est pas une petite entreprise, mais, en donnant à l'hoplologie des bases solides, il rendrait à l'archéologie de très importants services.

En attendant que ce répertoire voie le jour, il a paru assez utile de réunir et de présenter de temps en temps aux lecteurs de cette Revue quelques-unes des plus intéressantes parmi les armes récemment découvertes.

1. Parmi les ouvrages consacrés aux armes en général, on peut citer: A. Demmin, *Guide des amateurs d'armes et armures anciennes*, 1869; P. Lacombe, *les Armes et les armures*, 1870; Suttner, *Der Helm von seinem Ursprung*, 1878; Lipperheide, *Antike Helme*; W. Bœheim, *Handb. der Waffenkunde*, 1890; Fr. Pollock, *The forms and history of the sword*, 1890; M. Maindron, *les Armes*, 1890; *Zeitschrift für historische Waffenkunde*, 1898; M. Jaehns, *Entwicklung der Trutzwaffen*, 1899; J. Naue, *Die vorrömischen Schwerter aus Kupfer, Bronze und Eisen*, 1903; Ad. Reinach, *Itanos et l'inventio scuti* in *Revue d'hist. des religions*, 1909 et 1910.

2. S. Reinach, in *Rev. archéol.*, 1904¹, p. 174 (à propos de l'ouvrage de Naue).

LES ARMES DU PALAIS DE MALLIA (CRÈTE).

En 1924, les fouilles de l'École française d'Athènes mettaient au jour, dans les ruines du palais de Mallia (Crète), une épée et un poignard de bronze et une jarre contenant un bracelet torsadé en bronze et une hachette de schiste. Cette trouvaille a été publiée dans les *Monuments Piot* par M. Jean Charbonneaux, qui l'attribue au minoen moyen III et la commente de façon très intéressante et pénétrante ¹.

Le poignard. — Le poignard ne présente rien de particulier si ce n'est que le talon garde les restes d'une feuille d'or qui revêtait la poignée (fig. 1) ². Ce poignard est d'un type très connu et répandu dans toute l'Europe, type triangulaire à talon large sans soie ni languette. Comme dit fort justement M. Charbonneaux, « la forme allongée de la lame et la large nervure plate apparentent notre exemplaire aux spécimens les plus récents de ce type, notamment à ceux de Gournia (minoén moyen III-minoén récent I) ³ »; mais je ne vois aucune raison de qualifier ce poignard d'arme d'apparat.



Fig. 1. — LE
POIGNARD DE
MALLIA (J.
Charbon-
neaux).

L'épée. — L'épée (fig. 2) ⁴ mérite de retenir plus longtemps l'attention. Le pommeau est de cristal taillé à facettes. La poignée, en calcaire gris, était revêtue d'une feuille d'or repoussée, dont il subsiste quelques fragments. Quant à la lame, longue de 79 centimètres, elle n'est fixée à la poignée que par quatre rivets; la forme, à bords droits régulièrement convergents, est celle des autres épées égéo-mycéniennes, mais la

1. Jean Charbonneaux, *Trois armes d'apparat du palais de Mallia*, in *Monuments Piot*, XXVIII, 1925-26, p. 1 sqq.

2. J. Charbonneaux, *ibid.*, fig. 2 (d'où notre fig. 1)

3. *Ibid.*, p. 3.

4. *Ibid.*, p. 2, fig. 1, et pl. I.

nervure axiale en est plate, et M. Charbonneaux a sans doute raison de voir dans ces caractères des signes d'antiquité.

En revanche, il paraît difficile d'admettre avec lui que, cette épée étant « pratiquement inutilisable », « sa parure d'or et de cristal la désigne comme un objet de luxe, une arme d'apparat ¹ ». Cette parure n'a rien que de très ordinaire : de tout temps le guerrier s'est plu à décorer ses armes, ses armes usuelles, des substances les plus rares et les plus précieuses. Les épées à clous d'argent et les baudriers dorés des poèmes homériques ne sont point nés de la fantaisie du poète. Faut-il rappeler le casque d'argent d'Alexandre, le casque doré d'Amfreville, le casque étrusque du Louvre ceint d'une couronne d'or ? L'or et l'argent éclatent sur les épées romaines et sur les poignards des simples légionnaires, l'or et les émaux sur les armes mérovingiennes. Dans nos chansons de geste tout récit de bataille mentionne les cercles d'or, les cabochons de cristal, les gemmes qui sur l'acier des casques se brisent sous les coups d'épée. Pour ne point sortir de l'archéologie égéenne, il serait aisé de citer, en nombre relativement considérable, des pommeaux d'or ou d'albâtre, des fusées d'ivoire, des poignées et des baudriers revêtus d'or, des incrustations d'or et d'argent décorant jusqu'à la lame des épées et poignards ². Ainsi la richesse de décoration d'une arme ne prouve rien contre l'emploi de cette arme dans le combat.



Fig. 2.
L'ÉPÉE DE MAL-
LIA (J. Char-
bonneaux).

Quant à la faiblesse du dispositif de fixation de la lame à

1. J. Charbonneaux, *op. cit.*, p. 5.

2. Cf. notamment Schliemann, *Mykenae*, p. 321, 330, 343, 347, 352; Baumeister, *Denkmäler*, p. 2016 et fig. 2176; Helbig, *l'Épopée homérique*, p. 426 sqq.; Naue, *Vorröm. Schwerter*, pl. IV, fig. 2 à 5; *Revue archéol.*, 1926², p. 273.

la poignée, il est plus digne d'attention. Cependant il ne faut pas oublier que l'épée égéenne n'est pas une arme de taille et servait exclusivement d'estoc. Aussi les exemplaires du type



Fig. 3. — ÉPÉE
D'AMORGOS
(*Matériaux*).

le plus ancien ne comportent qu'un dispositif de fixation fragile, avec trois petits rivets et une soie rudimentaire¹. L'épée de Mallia n'est même pas la seule qui soit privée de soie. Le Musée de Copenhague possède un exemplaire d'Amorgos, d'un type un peu différent, dont le dispositif de fixation est encore plus faible puisqu'il consiste exclusivement en deux rivets (fig. 3)²; la lame cependant en est presque aussi longue que celle de l'épée de Mallia. Au reste, cette absence de soie et cette utilisation exclusive des rivets, qui paraît si bizarre³, se retrouve sur un grand nombre de poignards et même d'épées dans toute l'Europe. Sans nous arrêter à une énumération qui serait fort longue, mentionnons seulement l'épée de cuivre d'El Argar, Almeria, Espagne (fig. 4)⁴, si voisine de celle de Mallia et que figure, avec sa poignée, une dalle funéraire de Defesa,



Fig. 4.
ÉPÉE D'EL ARGAR, Espagne
(Naue).



Fig. 5. — ÉPÉE
figurée sur
une dalle.
Defesa, Portugal (Déchelette).

1. Naue, *op. laud.*, type I b; c'est le type 1 mycénien de Déchelette, *Manuel*, II, p. 212, et de M. Glotz, *Civilisation égéenne*, p. 114.

2. *Matériaux*, 1882, p. 172, fig. 80. Il n'a pas été, jusqu'ici, tenu compte de cet exemplaire dans les classifications d'épées mycéniennes.

3. J. Charbonneaux, *loc. laud.*, p. 5 : « Certes, une épée comme celle de Mallia ne pouvait susciter de nombreuses imitations. »

4. Siret, *les Premiers Ages du métal dans le sud-est de l'Espagne*, pl. 34, 439; Naue, *Vorröm. Schwerter*, pl. III, 2

Estremadure, Portugal (fig. 5)¹, les épées dites des terramares, si nombreuses dans l'Europe entière à la deuxième période du bronze², et celles de la troisième période, qui, dérivées de l'épée d'Amorgos, furent en usage chez tous les peuples, de l'Espagne à la Perse³.

Il n'y a donc pas de raison décisive de penser que cette épée n'ait pas été une véritable arme de guerre. D'ailleurs la conception des armes de parade paraît être extrêmement moderne. Ce n'est guère que vers la fin du xvii^e siècle qu'apparaissent ces menues épées de cour qui peuvent servir « de parade et non pas de défense », et qu'on nommait ironiquement des *excuses*⁴. Mais, dans l'antiquité comme au moyen âge, toute arme, si luxueuse soit-elle, est conçue en vue d'utilisation réelle⁵. S'il fallait absolument renoncer à voir dans l'épée de Mallia autre chose qu'une arme de guerre, il serait encore préférable de la considérer comme une arme rituelle ou plutôt comme un fétiche. Mais cette hypothèse, que j'ai moi-même présentée dans cette Revue⁶, me paraît, maintenant, au moins inutile.

Quoi qu'il en soit, l'épée de Mallia est extrêmement intéressante en ce qu'elle apporte un élément nouveau pour l'histoire de l'épée mycénienne. Elle vient, appuyant le témoignage de l'épée d'Amorgos, démontrer que la grande épée mycénienne n'est point apparue brusquement, n'est point sortie du néant dans toute sa perfection, qu'elle n'est pas même, ou du moins n'est pas seulement une transformation de la petite épée chypriote à soie, mais qu'elle a connu, peut-être à la fin du minoen moyen, une période de tâtonnements, d'hésitations et d'erreurs. Ces deux exemplaires sans soie exigent une révision des différents classements jus-

1. Déchelette, *Manuel*, II, fig. 208.

2. Types III à III c de Naue (pl. XIII à XVI); série B, type 1 de Déchelette (fig. 23, 63, etc.).

3. Type IV de Naue (pl. XVI-XVIII); série A, type 3 de Déchelette (fig. 62).

4. Maindron, *les Armes*, p. 328.

5. A l'exception, naturellement, des armes *factives*, armes votives ou funéraires, fétiches, etc.

6. *Le Dieu-épée de Tasili-Kaia*, in *Revue archéol.*, 1928¹, p. 128.

qu'ici proposés de l'épée mycénienne, classements dont aucun, d'ailleurs et pour d'autres raisons, n'est entièrement satisfaisant¹.

La hachette. — L'objet le plus remarquable et le plus nouveau de la trouvaille est assurément la hachette (fig. 6)². Faite de schiste brun, elle est façonnée, au talon, en protomé de panthère. Bien évidemment ce n'est ni un outil ni une arme de guerre. Ce n'est pas davantage une arme d'apparat, et M. Charbonneaux me paraît mieux inspiré quand il y voit un objet de « caractère uniquement figuratif et culturel³ ».



Fig. 6. — HACHETTE DE MALLIA (J. Charbonneaux).

De cet objet M. Charbonneaux donne une description et une interprétation fort intéressantes. Après avoir montré que la panthère porte des sangles disposées comme celles d'un cheval attelé, il ajoute : « L'union de la panthère — et encore d'une panthère harnachée — à la double hache (car la protomé du fauve s'est évidemment substituée à l'un des tranchants de la double hache), voilà un beau faisceau de symboles⁴. » En effet, « il est vraisemblable que le culte dont le prince de Mallia était le grand prêtre s'adressait au dieu mâle de la dyade crétoise, au parèdre de la Grande Déesse, dame des fauves. Or la double hache est l'attribut du dieu mâle, du dieu guerrier. Quant à la panthère, elle accompagne volontiers le dieu à la chasse⁵ ». Enfin, après divers rapprochements, notamment avec le char de Dionysos, M. Charbonneaux

1. Je me propose d'en soumettre prochainement un nouvel essai aux lecteurs de la *Revue archéologique*.

2. Jean Charbonneaux, *Trois armes d'apparat...*, loc. laud., fig. 3.

3. *Ibid.*, p. 7.

4. *Ibid.*, p. 15.

5. *Ibid.*, p. 16-17.

conclut que l'animal ici figuré est une panthère du char du dieu¹.

Ces hypothèses, je le répète, sont intéressantes, mais, comme tout ce qui touche aux cultes et croyances préhistoriques, elles paraissent insuffisamment garanties. Il est très naturel, mais il n'est peut-être pas très légitime, de rapporter toute nouvelle découverte à des éléments antérieurement connus. De ce que nous connaissons, ou croyons connaître, le culte crétois d'une grande dyade, nous n'avons pas le droit de conclure que tous les objets culturels trouvés en Crète se rapportent à cette dyade. La Crète minoenne comme tous pays à n'importe quelle époque, y compris la nôtre, devait présenter en même temps des stades très divers d'évolution religieuse. Ce n'est pas une supposition, mais une certitude, qu'à côté de cultes anthropomorphiques, y existaient, et pour longtemps encore, des cultes fétichistes et animistes, et il n'est pas *a priori* impossible que ce soit à ces derniers qu'il convienne de rapporter la hache-panthère de Mallia.

Que le prince de Mallia fût grand prêtre du dieu mâle, cela n'est, à première vue, ni vraisemblable ni invraisemblable, et cette hypothèse ne peut compter pour un argument. Quant à la double hache, outre que, comme le reconnaît très justement M. Charbonneaux, ce symbole est susceptible de diverses interprétations², avant de rechercher quelle en est ici la signification, il faudrait être sûr que la hache-panthère est bien une double hache. M. Charbonneaux juge que cela est « évident ». Cette évidence ne m'apparaît point. Il me semble plutôt voir ici une hache simple, du type courbe asianique, type que nous allons retrouver plus loin en étudiant la hache de Beïsan (*infra*, fig. 13). La panthère y est attachée, et même attelée, mais n'en fait pas proprement partie. Il en est de même d'une hache de bronze provenant d'Ecbatane, où est figuré un griffon (fig. 7)³ et qui présente d'assez grands rapports avec la hachette de Mallia. Il en est de même aussi de plusieurs exemplaires où la combinaison

1. J. Charbonneaux, *loc. laud.*, p. 18.

2. *Ibid.*, p. 16, note 2.

3. *Matériaux*, 1882, p. 139, fig. 23.

est effectuée de façon un peu différente, par exemple une hache votive de Suse dont nous reparlerons plus loin (*infra*, fig. 15) et la curieuse hache bactrienne du British Museum (fig. 8) ¹. Quant aux exemplaires de pierre ou de bronze trouvés en Russie, l'un dans le gouvernement d'Olonetz, l'autre à Iélabouga (fig. 9

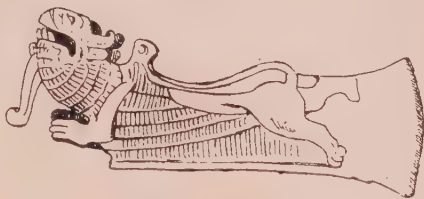


Fig. 7. — HACHE D'ECBATANE (*Matériaux*).

et 10) ², ce ne sont point davantage des bipennes, mais des pics d'armes.

Au reste, s'il est vrai que la hache ait été ordinairement honorée, dans l'Égée et même en Orient, sous la forme de bipenne, le culté de la hache simple est loin



Fig. 8. — HACHE BACTRIENNE (S. Reinach).

d'y être inconnu. Pour me borner à l'Égée, je rappellerai seulement que c'est sur une hache-pic, non sur une bipenne, que nous trouvons l'unique figuration que nous possédions d'un bouclier en huit représenté sur une hache ³. Rien ne s'oppose donc à ce qu'on voie, dans l'objet qui nous occupe, non pas une bipenne, mais, comme sa forme semble y inviter ⁴, une hache simple.



Fig. 9 et 10. — HACHES RUSSES : — 9. Pierre. Olonetz. — 10 Bronze. Iélabouga (De Mortillet).

1. S. Reinach, *Répert. de la sculpture*, V, p. 419, 2.

2. De Mortillet, *Musée préhist.* ², pl. LVIII, 637, et XCIX, 1331.

3. Ad. Reinach, *Itanos et l'inventio scuti*, fig. 7.

4. « Détail curieux, dit M. Charbonneaux, le taillant de la hache ne pré-

Quelle est la signification de cet objet? M. Charbonneaux, mentionnant la hache de pierre d'Olonetz, l'interprète avec une parfaite clarté : « L'union de l'animal à la hache ne signifiait pas la sujétion de celui-là au pouvoir divin de celui-ci, mais plutôt l'alliance de deux forces mystérieuses qu'on

voulait se rendre favorables... Nul doute qu'à cette combinaison l'arme ait gagné en vertu magique¹. » On ne saurait mieux dire. Nous avons ici un exemple de ces alliances d'un dieu-animal, peut-être même d'un clan, avec un dieu-arme. Mais

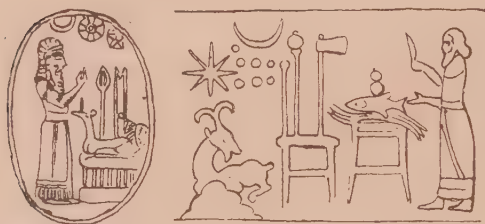


Fig. 11 et 12. — LE CULTE DES ARMES EN MÉSOPOTAMIE. — 11. La lance. Cachet néo-babylonien (Babelon). — 12. La masse d'armes et la hache. Cylindre assyrien (Heuzey).

pourquoi M. Charbonneaux, qui admet cette explication pour les armes néolithiques, ne s'en contente-t-il pas pour la hachette de Mallia?

En tout cas ce n'était là ni une arme d'usage, ni même une arme d'apparat, mais un objet cultuel et très probablement un fétiche. Fixé sur une hampe assez mince, il servait peut-être d'enseigne militaire. Plus vraisemblablement, plantée dans un autel comme la lance, la massue ou la hache des Chaldéo-Assyriens (fig. 11 et 12)², la hachette-panthère de Mallia, de même que le lion-épée de Iasili-Kaïa³, était l'objet d'un culte à la fois zoolâtrique et hoplolâtrique.

sente pas l'épanouissement qui était de règle en Crète. » Mais justement cet épanouissement, ordinaire dans la bipenne, ne se présente pas dans la hache simple aux époques les plus anciennes.

1. J. Charbonneaux, *op. laud.*, p. 16.

2. Cylindre assyrien : De Longpérier, *Œuvres*, I, p. 170 = Heuzey in *Revue archéol.*, 1887², p. 269, fig. 9. Cachet babylonien : Babelon, *la gravure en pierres fines*, fig. 20.

3. P. Couissin, *le Dieu-épée de Iasili-Kaïa*, in *Revue archéol.*, 1928¹, p. 107. Cf. J. Garstang, *The Land of The Hittites*, p. 110 et 360 ; Ch. Picard, *Ephèse et Claros*, p. 442 ; W. Deonna, *l'Archéologie*, p. 162.

LA HACHE DE BEÏSAN (PALESTINE).

Une autre arme remarquable, quoique moins suggestive, a été récemment découverte à Beïsan (Palestine) dans les ruines d'un temple cananéen contemporain de la XVIII^e dynastie ¹. C'est une hache de bronze (fig. 13), que son inventeur, M. Alan Rowe, « a immédiatement rapprochée de l'arme tenue par le dieu hittite qui, selon l'expression du P. Dhorme, monte la garde sur la face intérieure de l'une des portes de l'ancienne Hattousas, aujourd'hui Boghazkeui ² ».



Fig. 13. — HACHE DE BEÏSAN (Syria).

Fig. 14. — HACHE
FIGURÉE DE BO-
GHASKEUI.

Le rapprochement est juste et intéressant. Toutefois il ne vaut que pour l'étrange série de quatre pointes qui, sur l'exemplaire figuré (fig. 14) ³ comme sur l'original, se hérissent au talon de l'arme. Par ailleurs les deux haches sont assez différentes. Toutes deux sont à douille transversale, mais l'exemplaire hittite est d'un type sensiblement plus récent, à tranchant largement épanoui et terminé par des volutes.

La hache de Beïsan, au contraire, est à tranchant étroit comme la plupart des haches de l'âge de bronze, du moins aux temps les plus anciens. Elle appartient cependant à un type rela-

1. *Revue biblique*, 1927, p. 98 et pl.; *Syria*, 1927, p. 187 (fig.).

2. *Syria*, loc. cit.

3. Cf. O. Puchstein, *Boghasköi*, in *Arch. Anzeiger*, 1909, col. 525, fig. 12; Sayce, in *Proc. of the Soc. of biblical archaeol.*, 1910, p. 25; Ad. Reinach, in *Revue archéol.*, 1910 ², p. 280; Simon Harcourt-Smith, *Babylonian Art*, 1928, pl. 35. Sur la hache de Boghazkeui : H. Schmidt in *Präh. Ztschr.*, 1912, p. 20.

tivement récent, celui qu'on pourrait appeler hache ondulée, caractérisée par la courbe élégante que décrit le « fer » de l'arme, et par le fait que la direction du tranchant fait avec celle du manche un angle assez sensible. La plupart des exemplaires de ce type sont beaucoup moins anciens que celui de Beïsan et ont été trouvés les uns en Hongrie ¹, les autres dans le Caucase ², en Russie et en Sibérie ³. Des exemplaires de pierre, plus anciens, mais sans doute imités d'après des originaux de bronze, ont été trouvés à His-sarlik ⁴. En somme, le type paraît d'origine septentrionale et il n'est pas impossible que la hache de Beïsan soit venue des bords du Pont-Euxin ou tout au moins d'Asie Mineure.

La garniture de pointes qui en hérissé le talon a été comparée au *Morgenstern* des Suisses et des Allemands du xve siècle ⁵, dont elle se rapproche, non point par la forme ⁶, mais par l'effet cherché. D'ailleurs la masse d'armes à pointes a été employée à peu près à toutes les époques et dans tous les pays, sous des formes très diverses et souvent sans rapports d'origine. C'est un raffinement, soit de la massue, soit de la hache, que l'ingéniosité humaine a plusieurs fois inventé. Il est plus que probable que ces appendices, sur la hache de Beïsan, ont une destination offensive et non purement ornementale : en effet, la plupart des exemplaires de la même série sont des haches-pics ou des haches-marteaux. On a vu plus haut que, sur la hachette de Mallia, qui appartient au même type, la garniture de dents est remplacée par une protomé de panthère (*suprà*, fig. 6), sans qu'on puisse dire s'il y a là autre chose qu'une rencontre fortuite.

1. De Mortillet, *Musée préhist.* ², pl. XCIX, 1325, 1326; Déchelette, *Manuel*, II, fig. 29; etc.

2. *Matériaux*, 1884, fig. 70; 1886, fig. 53; 1888, fig. 158, 159; Déchelette, *Manuel*, II, fig. 19.

3. De Mortillet, *op. laud.*, pl. XCIX, 1327; von Hellwald, *Kulturgeschichte*, III, p. 177.

4. R. Dussaud, *les Civilisations préhelléniques*, p. 104 et fig. 73.

5. O. Puchstein, *loc. cit.*

6. A. Demmin, *Manuel des amateurs d'armes*, p. 442.

La hache de Beïsan et la hache figurée de Boghazkeui sont d'ailleurs, sauf erreur, les deux seuls exemplaires qui présentent cette garniture. Peut-être, cependant, peut-on en rapprocher une curieuse hache en bronze, trouvée à Suse (fig. 15)¹. Cette hache, dite votive, qu'il serait plus prudent de qualifier de sacrée et qui est probablement un fétiche, présente trois groupes de stries qui ne sont pas sans analogie avec celles de la hache de Beïsan, mais ici elles sont dirigées vers le tranchant, non vers le talon, qui forme marteau. En revanche, les haches-marteaux du Caucase présentent presque toujours des stries longitudinales qu'il paraît difficile de ne pas rapprocher de celles de la hache de Beïsan.



Fig. 15. — HACHE VOTIVE
DE SUSE (De Morgan).

Ces divers exemplaires constituent donc un groupe homogène et intéressant dont le centre paraît l'Asie Mineure. Le type d'ailleurs s'y conserva dans la hache-pic ondulée que certains vases grecs attribuent aux Perses et aux Amazones, et se propagea lentement en Europe à la fin de l'âge de bronze et pendant les âges du fer jusqu'au moment où il constitue l'une des formes les plus caractéristiques de la franque.

LA FLÈCHE DE NABAÏYÉ (LIBAN).

Voici maintenant (fig. 16) un objet de bronze, que l'on présente comme une tête de flèche, et qui a été découvert par M. P.-E. Guigues à Nabaïyé dans le Liban méridional².

Le principal intérêt de cet objet est dans l'inscription חץ נדנא בן ענני, en caractères cananéens, qui s'y déroule sur

1. De Morgan, *l'Humanité préhistorique*², fig. 161, 1.

2. P.-E. Guigues et S. Ronzevalle, in *Mélanges de l'Université S. Joseph*, t. XI, fasc. 7; R. D[ussaud], in *Syria*, 1927, p. 185 (similigravure, d'après laquelle notre fig. 16).

les deux faces, et qu'on traduit « flèche (de) Addo fils de Akki ». D'après la forme des caractères l'inscription est rapportée par le P. Ronzevalle au ^{xiii}^e ou peut-être au ^{xiii}^e siècle. M. Virolleaud, approuvé par M. Dussaud, fait descendre cette date jusqu'au ^x^e siècle. Je n'ai aucune qua-

lité pour prendre position dans ce débat, et ne vois dans la forme de l'objet aucune indication chronologique.

En revanche, la présence de l'inscription est assez étrange. Certes, en tous temps et en tous pays, les armes ne sont pas rares qui portent inscrit le nom de l'armurier ou celui du propriétaire. Mais ces inscriptions se voient d'ordinaire sur des armes que l'on espère conserver longtemps, casques, épées, boucliers, javelots. Il est étrange d'inscrire son nom sur une flèche qui, selon toute apparence, ne se retrouvera plus une fois lancée.



Fig. 16. — FLÈCHE
DE NABATIYÉ (Syria).

D'autre part, cet objet paraît bien grand pour une tête de flèche. M. Dussaud n'en indique pas les dimensions, mais la similitude qu'il donne de cet objet, et qui n'est sans doute pas un agrandissement, lui attribue près de 12 centimètres. Peu de têtes de flèches atteignent une telle longueur.

Faut-il attribuer au mot $\gamma\eta$, à côté de son sens habituel de *flèche*, le sens de *javelot* ? Ou bien doit-on voir ici une flèche votive ? C'est ce que je ne saurais décider.

LES ARMES DE NEÏRAB (PALESTINE).

C'est aussi d'Orient que viennent les armes que je reproduis ici (fig. 17 à 20) et qui ont été découvertes en 1926 par les PP. B. Carrière et A. Barrois dans la nécropole de Neïrab (Palestine)¹.

1. B. Carrière et A. Barrois, *Fouilles de l'École archéologique française de*

C'est, d'abord, une pointe de bronze à soie (fig. 17a), longue de 10 cm. 5, et que les inventeurs qualifient avec vraisemblance de pointe de javelot. Elle est du même type que la pointe, dite de flèche, de Nabatiyé.

Puis six pointes de flèches en bronze, à douille, à trois ailettes (fig. 18), et trois pointes de fer, dont deux à soie et une à douille (fig. 17 b et c), qualifiées de pointes de javelots et de javelines, mais qui, en raison de leurs faibles dimensions (8 cm. 5 et 6 cm.), semblent devoir être attribuées plutôt à des flèches. L'inventaire des armes et instruments découverts mentionne encore une « lance courbe en fer » (n° 90), d'une longueur de 15 centimètres, que je regrette de ne pas trouver figurée, car cette brève description ne permet pas de se représenter quel est l'objet correspondant.

Toutes ces armes, réserve faite de la dernière, appartiennent à des types connus, mais les rapprochements qu'on pourrait aisément faire ici ne me paraissent pas susceptibles de mener à des conclusions intéressantes.

Mais outre ces pointes de flèches et de javelots, on a trouvé également une épée de fer (fig. 19) dont la forme, malgré l'absence de la pointe, peut être aisément restituée (fig. 20). Cette épée, comme on voit, appartient à la série de celles qu'on disait autrefois « à âme de poignée », qualification moins harmonieuse mais plus exacte que celle d'épées « à soie large » actuellement employée. La soie, en effet, n'est qu'un moyen de fixation de la lame à la poignée, tandis que, dans les épées du type de celle de Neïrab, c'est une partie de la lame qui constitue la poignée, partie revêtue, pour plus de commodité, de plaques d'une substance non



Fig. 17. — JAVÉLOT ET FLÈCHES DE NEÏRAB (Syria).



Fig. 18. — FLÈCHES DE NEÏRAB (Syria).

métallique. Ces plaques, ici, étaient maintenues par cinq rivets, dont la disposition paraît impliquer l'existence d'une garde. La lame, en feuille d'iris, est puissante et renforcée par une arête semi-cylindrique. La longueur totale de l'arme, actuellement réduite à 42 cm. 5, a été, avec vraisemblance, estimée à une cinquantaine de centimètres.



Fig. 19 et 20. — ÉPÉE
DE NEÏRAB (Syria) et
restitution.

Cette épée est difficile à classer. L'aspect général la rapproche de celle que sur les bas-reliefs portent les soldats assyriens et babyloniens, du ix^e au vi^e siècle. Mais les détails en sont assez étranges. L'emploi de l'âme de poignée ou soie large, extrêmement fréquent à l'âge du bronze, est, au contraire, assez rare à l'âge du fer. L'arête semi-cylindrique, bien qu'on la trouve, en divers lieux, sur des épées de fer, appartient plutôt, elle aussi, à la technique du bronze. Enfin la ligne par laquelle, de la poignée, on passe à la lame, insensiblement, sans épaulement ni ressaut, contribue encore, par son caractère absolument exceptionnel, à donner, à l'épée de Neïrab, un aspect particulier et archaïque.

Il est fâcheux que nous ne soyons pas renseignés avec précision sur la date de ces armes. Les inventeurs paraissent ne leur avoir accordé qu'une médiocre attention et se contentent de dire qu'« elles ont été recueillies dans les couches supérieures du tell ¹ ». Or, « la nécropole est, dans l'ensemble, contemporaine de la dynastie néo-babylonienne...; elle n'était certainement pas abandonnée à l'époque perse; et des indices sérieux nous prouvent que son existence s'est

1. B. Carrière et A. Barrois, in *Syria*, 1927, p. 141; « dans les couches moyennes et supérieures », disent-ils, p. 207.

prolongée jusque vers le iv^e siècle, sinon plus tard ¹ ».

Il paraît bien difficile de rapporter les armes de Neïrab à une date aussi basse, à moins qu'on ne doive les attribuer à une industrie locale en stagnation depuis plusieurs siècles, ce qui est peu admissible. Il serait vraiment bien souhaitable que, dans des découvertes de ce genre, dues non pas au hasard mais à des recherches faites par des spécialistes, le compte rendu des fouilles mentionnât clairement les circonstances propres à permettre une datation exacte et précise des objets trouvés.

LES ARMES DES JOGASSES (MARNE).

L'hoplologie occidentale n'a rien à envier à l'hoplologie orientale, et les fouilles de M. l'abbé Favret aux Jogasses, commune de Chouilly, Marne, apportent sur l'histoire des armes gauloises un certain nombre d'indications des plus intéressantes.

Je ne m'arrêterai cependant pas longtemps à ces découvertes, les armes mises au jour par l'abbé Favret ayant été, ici même, figurées, décrites et commentées par leur inventeur ². Je me bornerai donc à de brèves remarques sur quelques-unes d'entre elles.

Ces armes sont des javelots de type hallstattien, des têtes de flèches; des montures de carquois, des épées et poignards.

Flèches et carquois. — Les têtes de flèches, simplement découpées dans de la tôle de fer, sont remarquables par leur type archaïque et par la naïve complication du procédé par lequel l'une d'elles était fixée à sa hampe. Ces caractères primitifs s'accorderaient assez mal avec la beauté des carquois, si nous

1. Id., *ibid.*, p. 212. Un rapport du P. Barrois à l'Académie des inscriptions (séance du 5 avril 1928) semble, d'après le bref résumé que j'ai sous les yeux (*le Temps* du 6 avril), attribuer ces armes aux Araméens du vii^e siècle.

2. Abbé Favret, *la Nécropole hallstattienne des Jogasses, Chouilly, Marne*, in *Revue archéol.*, 1927¹, 326 sq.; 1927², 88 sq.

ne savions que, d'une façon générale, la flèche, condamnée par son mode d'emploi à être perdue un jour ou l'autre, est presque toujours fabriquée de façon aussi économique que possible. On remarquera encore que ces carquois sont du type méditerranéen et occidental et n'ont aucun rapport de forme avec les étuis plats employés par les Orientaux, notamment les gorytes des Scythes. Nous pouvons voir dans ce détail un nouveau témoignage des influences italo-grecques sur la civilisation hallstattienne.

Enfin la présence, dans les tombes des Jogasses, de flèches et de carquois est intéressante parce qu'elle établit archéologiquement que les Gaulois du ^v^e siècle employaient l'arc ¹. A vrai dire, cette découverte n'est pas aussi importante qu'il semblerait d'abord, car, d'une part, même en l'absence de tout témoignage, on pouvait tenir pour certain que les Gaulois, à cette époque, se servaient de l'arc pour la chasse, et, d'autre part, la découverte des Jogasses ne prouve nullement qu'ils aient employé cette arme à la guerre, emploi auquel semble avoir, en tous temps, répugné la vaillance impétueuse des Gaulois.

Épées et poignards. — Les épées des Jogasses appartiennent à un type jusqu'ici presque inconnu, qui constitue l'un des éléments de la série Hallstatt II-Latène I. Bien que ces épées soient incontestablement hallstattiennes, l'une d'entre elles, le n° 22, est pourvue d'une bouterolle à ailettes très voisine de celle des épées de Latène I (fig. 30); deux autres (n°s 28 et 32) ont des bouterolles de même type, mais un peu différentes (fig. 31 et 32). M. Favret a fort bien vu l'intérêt de ces bouterolles et la ressemblance qu'elles présentent avec les bouterolles de Latène. Mais il établit entre les deux séries une discontinuité et même une opposition qui me paraissent contraires aux faits : « A l'époque hallstattienne, dit-il, la bouterolle ne fait pas corps avec le fourreau, elle n'en est pas le prolongement, pas plus que le fourreau n'est un accrois-

1. Cf. Abbé Favret, *le Premier Age du fer en Champagne*, Largentière, 1925 ; compte rendu dans *Revue archéol.*, 1925¹, p. 375.

sement de la boulerolle. A l'époque suivante, ces deux pièces n'en feront plus qu'une, les ailettes se rattacheront directement au fourreau, s'y souderont, s'y colleront si bien que, finalement, à la Tène II et à la Tène III, elles s'identifieront pour ainsi dire avec lui. La technique des deux époques est nettement différente ¹. »

Sans doute, ces deux techniques sont différentes; mais comme sont différentes les techniques des fibules de Latène I et de Latène III, c'est-à-dire par suite d'une évolution. Il n'y a entre l'épée de Hallstatt II et celle de Latène I aucune discontinuité : celle-ci procède de celle-là. Comme l'a dit Déchelette, « celle de la Tène I ne diffère tout d'abord par aucun caractère essentiel des poignards ou épées courtes de la seconde période hallstattienne... L'examen des boulerolles met en évidence les liens de filiation qui unissent les deux séries d'armes ² ».

Cet examen permet même de remonter beaucoup plus haut. Il ne paraît pas douteux, en effet, que le glaive hallstattien ne soit né d'une contamination entre l'épée de bronze à antennes-volutes et la petite épée à fronton mycénienne. Or, tandis qu'en Italie l'épée à antennes-volutes, l'épée à fronton et les courts glaives à antennes avaient une boulerolle sphérique ou sphéroïdale, en Grèce l'épée à fronton conservait ou adoptait³ une boulerolle à ailettes, qui, à la longue et par une évolution parallèle à celle des boulerolles gauloises, devait donner naissance à la boulerolle en pelta fréquente surtout à la période hellénistique. Le glaive hallstattien retint ces deux boulerolles; le type sphérique est de beaucoup le plus fréquent, mais la boulerolle à ailettes, comme on va voir, n'est pas sans exemple.

Un simple coup d'œil sur le tableau ci-contre suffit, semble-t-il, à faire saisir cette filiation. Voici, d'abord, des exemplaires grecs (fig. 21 et 22), d'une date, il est vrai, relativement

1. Abbé Favret, *la Nécropole des Jogasses*, in *Revue archéol.*, 1927², p. 94.

2. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1107 sq.

3. Il ne reste rien des fourreaux mycéniens, qui n'avaient sans doute pas de boulerolle métallique.

basse puisque l'un est emprunté aux reliefs du Trésor des Cnidiens à Delphes¹, l'autre à la peinture d'un vase d'Amasis², mais qui procèdent, vraisemblablement, de prototypes beaucoup plus anciens. Ils ressemblent de façon frappante à l'un

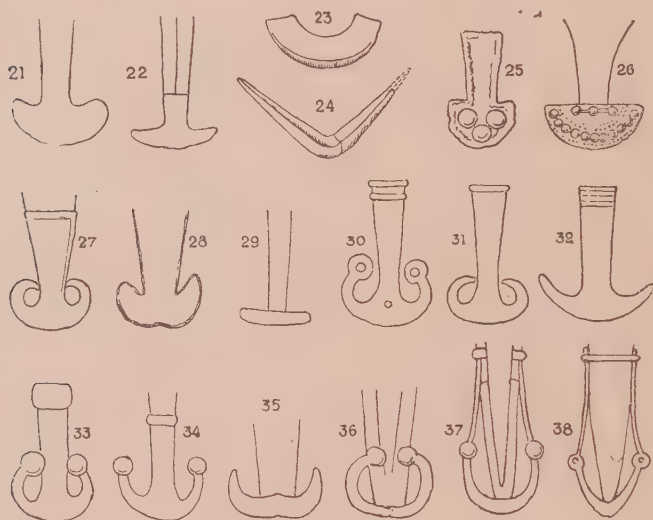


Fig. 21 à 38. — BOUTEROLLES À AILETTES. — *Épées grecques* (figurées) : 21. Relief de Delphes. — 22. Vase d'Amasis. — *Hallstatt I* : 23 et 24. S. Aoutrille, Indre (Déchelette). — *Hallstatt II* : 25. Hallstatt (R. Smith). — 26. Niederaunau (S. Reinach). — 27. Salem (Déchelette). — 28. Stèle de Villafranca (ex. figuré, H. Hubert). — 29. Denier de P. Carisius (ex. figuré, Babelon). — 30 à 32. Les Jogasses (Favret). — 33. Les Varilles (Favret). — 34. Chelsea (R. A. Smith). — 35. Warmeriville (Déchelette). — *La Tène I et II*. 36. Marson (Déchelette). — 37. La Croix-en-Champagne (S. Reinach). — 38. Weisskirchen (Lindenschmit).

des exemplaires des Jogasses (fig. 32). Les bouterolles à ailettes des grandes épées de Hallstatt I, notamment celles de Saint-Aoutrille (fig. 23 et 24)³, paraissent appartenir à la même série. De la deuxième période hallstattienne on peut citer les bouterolles de Hallstatt (fig. 25)⁴, de Niederaunau

¹ S. Reinach, *Répert. de reliefs*, I, p. 134 ; ici d'après le moulage au Louvre.

² *Archaeolog. Zeitung*, 1884, pl. XV.

³ Déchelette, *Manuel*, fig. 277, 1 et 2.

⁴ R. A. Smith, *Brit. Mus., Iron Age*², fig. 32 a.

(fig. 26) ¹, celle de Salem (fig. 27) ², presque identique à celle de l'épée n° 28 des Jogasses (fig. 31), celle de l'épée sculptée sur l'une des stèles-statues de Villafranca (fig. 28) ³. On peut y joindre le témoignage inattendu d'une monnaie romaine, un denier de P. Carisius, où se voit une épée à antennes hallstatto-ibérique avec bouterolle à ailettes (fig. 29) ⁴. Enfin voici les bouterolles des Jogasses (fig. 30 à 32) ⁵, celle d'un exemplaire des Varilles, Marne (fig. 33), et celle, exactement de même type, d'une épée trouvée à Chelsea, Angleterre (fig. 34) ⁶, qu'on rapportait jusqu'à ce jour à Latène I, mais qui, vraisemblablement, doit être attribuée à la fin du hallstattienn. Il en est peut-être de même de l'épée de Warmeriville (fig. 35) ⁷, conformément à l'opinion de M. l'abbé Favret ⁸, mais les exemplaires suivants, de Marson (fig. 36) ⁹, de la Croix en Champagne (fig. 37) ¹⁰, de Weisskirchen (fig. 38) ¹¹, appartiennent sans contestation possible à l'époque de Latène et suffisent, sans qu'il soit utile de présenter d'autres exemples, à établir la continuité de la bouterolle à ailettes du premier au deuxième âge du fer.

Au sujet de ce dernier type dans lequel « chaque extrémité cylindrique des ailettes... reste écartée du fourreau, mais lui est reliée par une tige de fer ou de bronze formant pont », M. Favret se demande s'il faut « y voir une dernière évolution de la bouterolle hallstattienn copiée par les armuriers marniens, ou une influence exercée sur les derniers armuriers hallstattiens par un contact avec les marniens nouveaux venus ¹² ». Il y faut voir simplement, me semble-t-il, un ar-

1. S. Reinach, *Catal. ill. du Musée de Saint-Germain*, II, fig. 44.

2. Déchelette, *Manuel*, II, fig. 239 a.

3. H. Hubert, in *Revue archéol.*, 1909², p. 54.

4. Babelon, *Monnaies de la Rép. rom.*, I, p. 318, Carisia 19.

5. Abbé Favret, in *Revue archéol.*, 1927², p. 94, fig. 5.

6. R. A. Smith, *op. cit.*, pl. IX, 1.

7. Déchelette, *Manuel*, II, fig. 458, 1.

8. Abbé Favret, *loc. cit.*, p. 91.

9. Déchelette, *Manuel*, II, fig. 457, 1.

10. S. Reinach, *Catal. ill. du Musée de Saint-Germain*, II, fig. 135.

11. Lindenschmit, *Altertümer uns. heidn. Vorzeit*, IV, Beil. z. Taf. 32, n° 2.

12. Abbé Favret, *loc. cit.*, p. 95, note 1.

gument en faveur de la continuité des deux types et, peut-être, une preuve qu'il n'y eut pas des armuriers hallstattiens et des armuriers marniens, mais des armuriers gaulois qui, modifiant insensiblement leurs types d'armes, transformèrent peu à peu le glaive hallstattien en épée marnienne.

Quant au poignard « à lame courte, large, plate », que M. l'abbé Favret est « porté à considérer... comme appartenant au premier âge du fer et ne se rencontrant plus guère au second âge qu'à titre d'héritage ¹ », il subsiste jusqu'à l'époque romaine, puisqu'on le voit figuré au flanc droit des trophées anthropoïdes sur l'arc d'Orange, et aussi d'une statue de chef gaulois trouvée à Alise ².

Ceinture à têtes de clous. — Sept des sépultures féminines des Jogasses contenaient des boutons appliques ayant appartenu à des ceintures. M. l'abbé Favret, avec raison, rappelle que cet élément de parure est « nettement hallstattien ³ ». Avec raison, en ce sens que les sépultures bien caractérisées de l'époque de Latène n'en fournissent aucun exemple. Peut-être, cependant, ne faudrait-il pas trop s'y fier, et il ne serait pas extrêmement surprenant qu'on trouvât une ceinture à têtes de clous dans quelque sépulture de Latène; seulement ce serait vraisemblablement dans une sépulture masculine.

Il semble bien, en effet, qu'il se soit passé, pour cette ceinture, le même phénomène que pour le torquès : celui-ci, parure féminine à Latène I, devient un élément du harnachement guerrier à partir de Latène II ⁴. De même la ceinture à têtes de clous, à l'époque hallstattienne, appartient au costume féminin; mais au 1^{er} siècle avant notre ère, nous la voyons sur la cuirasse de l'un des guerriers du mausolée de Saint-Rémy et sur la cotte de mailles du chef gaulois de Vachères.

1. Abbé Favret, *loc. cit.*, p. 92.

2. Espérandieu, *Recueil général*, I, p. 204 ; *ibid.*, n° 2372. Je les ai dessinés et sommairement commentés in *Revue archéol.*, 1923², p. 58 et fig. 10, 1 et 2.

3. Abbé Favret, *loc. cit.*, p. 125 sqq.

4. Déchelette, *Manuel*, II, p. 1207 sqq.

Ce ne sont point là, d'ailleurs, des faits exceptionnels : la ceinture faite ou revêtue de plaques métalliques, objet féminin à l'âge du bronze et à l'époque de Hallstatt, devient, à l'époque de Latène, le ceinturon qui soutient l'épée ou le poignard ¹. Les agrafes de bronze pour ceintures de type italique ne se trouvent, au premier âge du fer, que dans les sépultures de femmes ; au second, celles des hommes sont les seules qui en contiennent.

Il y a, dans ces emprunts de l'équipement masculin à la parure féminine, un phénomène assez curieux dont on regrette de ne pas connaître la raison.

L'étude des armes, comme on voit, touche à des questions assez diverses et conduit, sinon toujours à résoudre, du moins à poser bien des problèmes, ce qui est déjà quelque chose. Il paraît donc souhaitable qu'on accorde à cette classe de monuments une plus grande attention qu'on n'a fait jusqu'ici et que le plus grand nombre possible d'exemplaires soient publiés et commentés, non seulement ceux que des trouvailles nouvelles mettront au jour, mais ceux, aussi, qu'on peut croire nombreux, qui se cachent encore dans les musées et les collections.

Paul COUISSIN.

Aix-en-Provence, 1928.

1. Cf. P. Couissin, in *Revue archéol.*, 1923², p. 58 et fig. 2 et 7.

CADMUS ET LES SPARTES

La légende de Cadmus fournit, comme celle de Pélops, la preuve la plus nette des influences asiatiques sur la Grèce des premiers âges.

J'ai étudié dans un mémoire récent ¹ la légende de Tantale et de Pélops, et j'y ai cherché les traces des relations entre la Grèce et le vieil empire asianique des Hittites, relations dont la découverte des archives de cet empire vient de nous prouver l'existence. Ces documents nous ont révélé particulièrement les rapports des Hittites avec les rois éoliens d'Orchomène, mais ils ne nous disent rien jusqu'à ce jour sur sa voisine et rivale, Thèbes.

Or, on peut reconnaître dans les légendes concernant cette ville le souvenir non pas de simples relations diplomatiques avec les Hittites, comme pour Orchomène, ou avec tout autre peuple de l'Asie, mais des liens plus étroits correspondant à une vraie colonisation par des immigrants venus de l'Orient. La légende de Cadmus nous apprend, en effet, que les origines de Thèbes ne sont pas purement grecques, et que la race de ses fondateurs est étrangère au sang hellène. Ceux-ci ont apporté des usages particuliers et des connaissances nouvelles dont la plus importante serait l'usage de l'écriture. Il y a là l'indice d'une colonisation de cette partie de la Grèce par une nation plus civilisée ou possédant au moins une civilisation différente, et dès lors la question se posait de savoir quelle était cette nation.

Les Grecs n'ont pas hésité à y reconnaître les Phéniciens, et la légende qu'ils nous ont transmise sur Cadmus lui donne très nettement cette nationalité; celle-ci était pour eux

1. *Tantale, roi des Hittites*, in *Rev. arch.*, 1925.

celle du petit peuple sémite de la côte syrienne, dont ils connaissaient depuis longtemps l'activité commerciale et colonisatrice.

Les modernes ont longtemps adopté cette opinion qu'on pouvait étayer sur des arguments très spécieux. On expliquait par des racines sémitiques le nom de Cadmus, et ceux de divinités figurant dans les traditions thébaines, Cabires, Minerve Ongca, Jupiter Elieus, Apollon Isménien, Mélicerte; on notait en outre les rapports étroits entre l'alphabet phénicien et l'alphabet cadméen.

Peu à peu quelques opinions discordantes se sont manifestées. Ottfried Muller ¹ n'a voulu voir dans Cadmus qu'un Pélasge, et ses doutes furent appuyés par plusieurs mythologues allemands. En France, alors que Lenormant ² se faisait l'ardent défenseur de l'hypothèse phénicienne, Decharme ³ voyait dans Cadmus un héros grec, et d'Arbois de Jubainville ⁴ supposait deux Cadmus, l'un thrace dont il expliquait le nom par une racine indo-européenne, l'autre phénicien.

Ce sont surtout les découvertes de Schliemann à Troie et à Mycènes, et celles d'Evans en Crète, qui ont fait douter de l'influence phénicienne en Grèce, tout au moins à l'époque de la fondation de Thèbes, en révélant l'existence d'une civilisation originale dans le bassin de la Méditerranée, bien avant le développement commercial des Phéniciens ⁵. Aussi, malgré l'ingénieux plaidoyer de M. Victor Bérard ⁶ en faveur de l'ancienne théorie, on tend généralement aujourd'hui à rattacher la colonisation cadméenne à un premier mouvement de peuples, antérieur à l'activité des Phéniciens historiques.

En France, cette opinion a été particulièrement soutenue

1. O. Muller, *Orchomenos und die Minyer*, p. 113 et suiv.

2. *La Légende de Cadmos*, in *Annales de phil. chrét.*, 1867, p. 10 et suiv.

3. *Mythologie grecque*, p. 531 et suiv.

4. *Les Premiers Habitants de l'Europe*, p. 179, note.

5. J. Beloch, *Die Phœniker am ægæischen Meer* (*Rhein. Mus.*, 1894), a le premier formulé ces doutes. — Voir aussi Fick, *Vorgriechische Ortsnamen.*

6. V. Bérard, *les Phéniciens et l'Odyssée*, 1903. — *Les Phéniciens*, in *Rev. arch.*, 1926², p. 113.

par MM. Isidore Lévy¹, Raymond Weill² et Autran³. Ce dernier admet, il est vrai, une solution spéciale, à savoir que Thèbes aurait pu être colonisée par des gens venus de la côte phénicienne, comme le dit la légende, mais que ceux-ci n'étaient pas encore le peuple sémite de l'histoire, et se rattachaient aux populations de l'Asie Mineure apparentées aux Égéens et aux Pélasges. M. Isidore Lévy, et M. Raymond Weill à sa suite, n'hésitent pas à faire venir Cadmus directement de la péninsule anatolienne, où ils supposent que le nom de Phénicie a été localisé à une certaine époque; ils expliquent, en effet, que ce nom a été d'abord appliqué par les Grecs à la plupart des côtes de la Méditerranée orientale, qu'il a été restreint ensuite à la côte de la Carie, comme il résulte de certains textes grecs⁴, et qu'il fut transporté finalement sur la côte syrienne par un phénomène géographique bien connu, dit de *glissement par recul*.

Une tentative antérieure avait été faite dans le même sens par un savant assez aventureux, le P. de Cara, dans son ouvrage sur les Hittites⁵. Il faisait de Cadmus un Hittite, en raison de son nom même qu'il mettait sous la forme « Kheth(i)mos⁶ ». Cet auteur ayant eu le tort d'étendre beaucoup trop l'influence hittite, et de retrouver leur nom dans trop de noms anciens, son hypothèse relative à Cadmus n'a pas eu plus de succès que beaucoup d'autres proposées dans le même ouvrage. On répugnait à admettre des rapports aussi étroits entre les Grecs et un peuple oriental dont ils n'avaient pas conservé le souvenir. Mais la découverte récente des archives hittites a ruiné cette objection en établissant la réalité

1. Isidore Lévy, *l'Origine du nom de la Phénicie*, in *Revue de Philologie*, 1905, p. 309-314.

2. Raymond Weill, *Phéniciens, Égéens et Hellènes dans la Méditerranée primitive*, in *Syria*, 1921.

3. C. Autran, *Phéniciens*, 1920.

4. Athénée, IV, 174 f. Ἡ Καρία Φοινίκη ἐκαλεῖτο.

5. P. Cesare A. de Cara, *Gli Hethei-Pelasgi*, vol. I, p. 82.

6. L'auteur voit dans ce nom le *Kitthim* de la Bible qui représenterait les Hittites, alors qu'on y reconnaît d'ordinaire l'île de Chypre et spécialement la ville de Cittium.

des relations entre Grecs et Hittites. Il est vrai que c'est à une époque où les premiers essayaient de s'installer en Asie Mineure; mais l'inverse a dû se produire à une époque antérieure, et c'est ce que représentent les légendes de Pélopes et de Cadmus.

Pour le premier de ces héros, ses attaches avec les Hittites résulteraient de ce qu'il est donné comme fils de Tantale, si ce dernier nom était bien, comme j'ai essayé de le démontrer¹, celui de souverains hittites, et représentait dans la tradition grecque le souvenir assez confus du puissant empire asianique. Pour Cadmus, son rattachement aux Hittites n'est justifié que par l'hypothèse du P. de Cara, qui reste douteuse, et que je n'entends pas reprendre à mon compte. Le nom de Cadmus ressemble étrangement à celui de *Cadmilos*, l'un des Cabires dont le culte fut précisément introduit à Thèbes par notre héros; ce serait donc plutôt un nom divin qu'un nom ethnique, et l'on ne peut rien en déduire de probable sur la nationalité des fondateurs de Thèbes².

Il n'en est pas de même du nom des *Spartes*, ces auxiliaires de Cadmus. Il est vrai que la légende ne les fait pas venir avec le héros³, et les fait naître des dents du dragon tué par lui, dents qu'il aurait semées en terre sur le conseil d'Athéné. Certes le mot « spartes » signifie en grec les « semés », mais il est évident que c'est là une étymologie populaire⁴, laquelle aura, comme il est de règle en pareil cas, donné naissance à la légende explicative.

Une autre étymologie moins connue est indiquée dans un fragment d'Androtion⁵. Les Spartes seraient venus avec

1. *Loc. cit.*

2. Rappelons cependant que le nom des Hittites est dérivé du nom de leur dieu national *Khatti* (Maspéro, *Histoire ancienne*, t. II, p. 354). — Le suffixe — m — est fréquent dans l'onomastique asianique (Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*, p. 332). Ex : Πάτμος, Λάτμος, etc

3. Il est cependant représenté parfois comme arrivant avec des compagnons qui ne peuvent être que les Spartes.

4. Comme le dit Usener, *Rhein. Mus.*, 49 (1894), p. 461.

5. Androtion, frag. 28, *ap. Schol. Pind. Isthm.*, 7, 13.

Cadmus à Thèbes, et comme ils formaient un mélange de gens venus de côté et d'autre (*σποράδην*), ils tirèrent leur nom de ce fait ¹. De même un passage de Diodore nous montre les Spartes comme des immigrants venus de tous côtés, contrairement à la légende.

Il faut donc considérer les Spartes comme les fondateurs de Thèbes, où leurs descendants constituaient une véritable noblesse ², et leur nom doit avoir une valeur ethnique qui peut permettre de déterminer leur nationalité exacte et de retrouver leur origine.

Les anciens ont déjà pensé à rapprocher ce nom de celui de la ville de Sparte où précisément Cadmus recevait un culte. Un fragment de Timagoras conservé par Étienne de Byzance dit que ce sont les Spartes de Cadmus qui ont donné leur nom à la ville ³. La tradition grecque ordinaire dérivait le nom de la ville d'un héros éponyme, *Spartos*, comme c'était l'usage ordinaire dans l'antiquité. Ce *Spartos* était dit fils d'*Amyclas*, éponyme de la cité d'Amyclées qui paraît avoir été plus importante que Sparte à l'époque mycénienne; *Amyclas* était lui-même fils de *Lélex* qui personnifie les Lélèges, premiers habitants de la Laconie. Il faut noter qu'Étienne de Byzance donne pour père à *Lélex* un autre *Spartos*, mais on suppose que c'est une dittographie.

On ne doit rien déduire de sûr d'un nom d'éponyme, presque toujours forgé. Ce qui paraît plus significatif, c'est que nous retrouvons un nom analogue, *Sparton*, comme père de *My-*

1. Les Spartes seraient donc les « dispersés » les « disséminés », *σποράδοι*, du même radical que *σπαρτοί*.. Cette étymologie savante ne vaut pas mieux que l'étymologie populaire. Les modernes ont voulu aussi dériver ce nom du radical *σπαρ* (= *σχαρ*) qui signifie *remuer*, *sauter*, d'où le sens de « danseurs » (Gruppe, *Gr. Myth.*, p. 898).

2. Épaminondas se vantait encore de descendre des Spartes (Pausanias, VIII, 11, 5). Les descendants des Spartes se reconnaissaient, disait-on, à ce qu'ils portaient sur leur corps une marque naturelle en forme de lance.

3. Steph. Byz. s. v. *Σπάρτη*. — Des dents du dragon tué par Cadmus auraient été semées à Sparte comme à Thèbes (Apollodore, III, 4). — Un Théras, du γένος de Cadmus, exerça la tutelle des fils d'Aristodème, roi de Sparte (Hérodote, IV, 147).

cénée, l'éponyme de Mycènes¹. Or ni la tradition, ni les découvertes archéologiques ne permettent de regarder Mycènes comme la fille de Sparte. Ce nom de *Sparte* ou de *Sparton* prend donc dans le Péloponnèse comme à Thèbes une valeur ethnique qu'il reste à préciser, et qui sera valable pour les deux cas.

*
* *

Dans un mémoire déjà cité, j'ai proposé incidemment de voir dans le nom de la ville de Sparte une transcription archaïque de celui de Sardes. Les inscriptions lydiennes réunies par Littman² nous donnent le nom indigène de cette dernière ville sous la forme *Sfard* avec deux dérivés, *sfardak* et *sfardenn*, présentant le premier un suffixe *ak* qui sert à former des adjectifs dans les langues asianiques, le second le suffixe *enn* qui donne spécialement des noms ethniques dans les mêmes langues, et qui se retrouve dans beaucoup de noms de peuples anciens sous la forme *-an-*, *-en-*, ou même *-on-*. D'autre part, une bilingue lydienne fait correspondre au lydien *sfard* l'araméen *spard*³; cette graphie a donné le babylonien *Saparda*, l'élamite *Isparda*, et le vieux perse *Sparda*, que l'on rencontre dans les inscriptions de Béhistoun⁴.

La lettre représentée par *f* dans les transcriptions lydiennes a donc un caractère imprécis. Elle a la forme d'un 8 et se retrouve dans l'alphabet étrusque où on lui donne la valeur *v*. C'est une labiale dont la valeur varie entre *b*, *p*, *ph*, *f*, *v*, *w*

1. Pausanias, XI, 16, 3. — Steph. Byz. s. v. Μυκῆναι — Un autre *Sparton* figure parmi les chefs des Achéens chassés de Laconie par les Doriens; il représente sans doute l'élément sparte de la population antérieure aux Doriens.

2. Sardis. *Publications of the American Society for the excavation of Sardis*, vol. VI. *Lydian inscriptions*.

3. Il semble que ce soit ce nom repris par les Juifs et étendu par eux aux régions de l'ouest qui leur a fait appeler *sephardim* leurs coreligionnaires de l'Espagne et du Portugal.

4. Marstrander, *Caractère indo-européen de la langue hittite*, p. 132. — Oppert, *le Peuple et la langue des Mèdes*, p. 198 et 205. Ce nom désignait une satrapie d'Asie Mineure qui devait comprendre la Lycie, la Lydie et la Phrygie.

(ou)¹, phonème de transition entre une occlusive et une voyelle que l'on constate souvent dans les noms asianiques². Les transcriptions grecques de l'époque classique la suppriment souvent, ou la rendent par ou, u ou o³, ou même par β. Comme on sait d'autre part que les langues asianiques distinguent mal les sourdes des sonores, on peut admettre que le nom lydien de Sardes ait été rendu dans la langue grecque de l'époque légendaire par *Sparte*.

A l'époque classique, Sardes s'appelait *Sardis* et ses habitants *Sardianoï*. Mais les inscriptions nous donnent pour l'ethnique local la forme *Sfardenn* qui montre bien que le radical est *sfard*. Cette forme justifie le rapprochement qu'on a fait depuis longtemps entre le nom de la ville et celui des *Shardana* des inscriptions égyptiennes. Les Égyptiens n'ont pas transcrit la labiale évanescence. Néanmoins on admet généralement l'assimilation dont il s'agit, et l'on n'hésite pas le plus souvent à rattacher au même radical le nom des Sardes de la Sardaigne⁴, pour satisfaire à certaines idées historiques d'ailleurs très vraisemblables. Dans ce cas il faut admettre que l'ethnique pouvait prendre deux formes, l'une simple et l'autre dérivée, comme le *Danaoi* grec à côté du *Danaouna* égyptien⁵; on en conclura, en outre, que le peuple avait donné son nom à la ville, et non celle-ci au peuple. Enfin cela nous explique qu'on ait en Grèce *Spartos* à côté de *Sparton*. Ces deux noms sont donc bien les correspondants en Grèce des noms de la ville de Sardes et du peuple des Sardes.

1. C. Autran, *Tarkondemos*, p. 233.

2. Cuny, *Revue des Ét. anc.*, 1918, p. 230, n. 2.

3. Autran, *ibid.*, p. 69, et p. 204, où l'auteur rapproche les *Souardanoi* du Caucase (Ptolémée, V, 9, 16, 17) des Sardes. — L'alternance sw = s est fréquente dans les langues indo-européennes (Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 150 et 152).

4. On a rattaché le *Sardus pater*, ancêtre des Sardes de Sardaigne, au Σάρδων qui est une forme dialectale du nom du dieu asianique Σάρδων, Σάρδης. (Stobée, *Floril.* VII, 65). — Autran, *Tarkondemos*, p. 12.

5. On a de même *Lycos* et *Lycaon*, Κητίς et Cataonie, etc.

*
* *

L'assimilation des Spartes de Cadmus aux Shardanes des inscriptions égyptiennes est des plus suggestives. Elle répond bien aux conditions de l'histoire et de la légende. L'histoire, c'est ici l'histoire égyptienne telle qu'elle résulte des inscriptions et figurations relevées sur les monuments de la vallée du Nil. Les Shardanes nous y apparaissent comme faisant partie de ce stock immense des « peuples de la mer » qui sont en mouvement dans la Méditerranée aux temps de la XIX^e dynastie et qui menacent l'Égypte à plusieurs reprises. Les Shardanes s'y distinguent par plusieurs caractères spéciaux. Ils paraissent plus aventureux, plus guerriers, et ils ont un armement plus perfectionné, casque à cornes et à cimier, cuirasse formée de bandes métalliques, bouclier rond, pique et surtout glaive très caractéristique de forme triangulaire. Ils se livrent à des expéditions de pillage sur les côtes du Delta. Notamment à la fin du règne de Sêti I^{er}, ils attaquent l'Égypte du côté ouest avec des Toursha (Tyrsènes) et des Lebou (Libyens). Ceux qui sont faits prisonniers dans ces luttes n'hésitent pas à se mettre à la solde de leurs vainqueurs; peut-être même viennent-ils s'y engager d'eux-mêmes, car les Pharaons, qui apprécient fort leurs aptitudes militaires, en constituent une garde personnelle. Un bataillon shardane défend Ramsès II à la bataille de Kadesh, et l'on voit ces mercenaires figurer en bonne place dans les luttes des Égyptiens contre les peuples de la mer, même quand ceux-ci comptent dans leurs rangs des contingents de leur nationalité. Leurs commandants figurent sous Ramsès III parmi les grands officiers de la couronne, et ils forment une sorte d'aristocratie militaire¹. Ils disparaissent vers la fin de la XX^e dynastie. Ils semblent avoir été remplacés dans leur rôle méditerranéen par les Cariens², car ce sont

1. Maspéro, *Histoire ancienne*, II, p. 480, p. 489, 766.

2. Il existe quelques indices du rapport entre les Cariens, Cadmus et les Spartes. On a vu ci-dessus que la Carie était dite phénicienne, d'après Héro-

ceux-ci qui figurent à la même époque parmi les mercenaires de Salomon. Plus tard, Psammétique 1^{er} dut son élévation au trône à des mercenaires cariens, annoncés par un oracle comme des « hommes d'airain », en raison de leur armure spéciale.

Tous ces détails sur les Shardanes s'accordent bien avec la légende de Cadmus. Ils font revivre à nos yeux des bandes d'aventuriers guerriers et bien armés, cherchant de côté et d'autre, en Méditerranée, des pays à occuper s'ils sont assez forts pour y dominer, ou tout au moins à piller s'ils ne peuvent s'y maintenir, sauf, même s'ils sont battus, à s'engager au service de leurs vainqueurs. C'est bien ainsi qu'on peut concevoir l'expédition de Cadmus et des Spartes¹, non pas comme l'émigration d'un peuple, mais comme une expédition guerrière et colonisatrice qui permet à un petit groupe étranger de s'imposer à une population locale à titre d'aristocratie dominante.

Les Spartes aussi nous sont représentés comme des hommes d'airain, batailleurs au point de se décimer par des luttes intestines. Cadmus, qui personnifie leur chef, est contraint de s'enfuir en Illyrie. Son successeur immédiat n'est pas son fils Polydore, mais Penthée, fils d'une de ses filles mariée à un Sparte. Ce n'est qu'après le meurtre de celui-ci que Polydore prend la couronne. Mais après son fils Labdacus il se produit une nouvelle usurpation du fait d'un Lycus qui re-

dote (I, 170), Thalès, le philosophe de Milet, était de race phénicienne comme descendant de Cadmus; d'autre part, la légende donnait à *Car* et à *Sparton* le même père, *Phoronée*.

1. Le passage de Cadmus est signalé en Carie, à Rhodes, à Milet, à Théra, à Cos, à Samothrace, en Thrace, en Illyrie, en Crète, et même en Libye (où les inscriptions égyptiennes nous montrent des Shardanes). — Le nom des Spartes se retrouve dans un *Spartaios*, représentant des premiers habitants de Rhodes (Diod. Sic., 5, 55, 4), et dans les *Spartiates* associés aux Curètes de l'île de Crète (Steph. Byz. s. v. *Σκυλλήτιον*). *Astacos*, fondateur de la ville du même nom en Bithynie, est un « τῶν λεγομένων Σπαρτῶν » (Pausanias, 8, 11, 5). Enfin en Colchide, Jason a combattu des guerriers nés des dents du dragon de Thèbes données par Athénée à Aétès, c'est-à-dire vraisemblablement des Spartes (à rapprocher des *Souardanes* du Caucase, cités *suprà*, p. 284, n. 3.)

présente peut-être une invasion de Lyciens. Il y est mis fin par deux jumeaux, Amphion et Zéthus, dont le rôle symbolique mérite une attention particulière. C'est, en effet, à eux et non à Cadmus que l'*Iliade* attribue la fondation de Thèbes. Homère n'ignore cependant pas Cadmus puisqu'il appelle les Thébains *Cadmeioi* et *Cadmeiones*. Aussi quelques mythologues ont placé les deux jumeaux avant Cadmus qui n'aurait fait que relever la ville après une première destruction. D'autres, et notamment Pausanias, font d'Amphion et de Zéthus les vainqueurs de Lycus et les restaurateurs de la dynastie cadmée dans la personne de Laïus. Ils auraient bien construit les remparts de Thèbes, comme le dit la légende, mais ce serait pour entourer la ville basse et la relier à la ville haute, la Cadmée. On sait qu'Amphion aurait construit ces remparts au son de sa lyre, et on lui attribue l'introduction en Grèce de la musique lydienne. Ce n'est pas le seul fait qui le rattache à l'Asie, car il est en outre le mari de Niobé, la fille de Tantale. Si la nationalité hittite que j'ai proposée pour ce dernier est exacte, il en résulterait qu'Amphion et Zéthus représenteraient une influence hittite qui, à un certain moment, est venue consolider l'établissement des Spartes en Thébàide, sous la forme d'un appui militaire, ou d'un nouveau ban de colons.

Les influences asiatiques à Thèbes se manifestent encore sous d'autres noms. Strabon et Aristote disent que les Lélèges ont possédé la Béotie, de même qu'ils occupaient la Laconie, cet autre centre de colonisation des Asianiques en Grèce. Les Cariens aussi, ces frères des Lélèges, sont en rapport avec Cadmus, comme je l'ai dit ci-dessus.

Dans le temple d'Apollon Ptoios, en Béotie, les oracles étaient encore rendus en langue carienne à l'époque des guerres médiques ¹. Or la légende nous apprend que Car était fils de Phoronée comme Sparton. Tous ces peuples, Lélèges, Cariens, Sardes, sont évidemment apparentés, et Cadmus est le nom mythique qui représente leurs incursions et leurs ins-

1. Hérodote, VIII, 135.

tallations dans le bassin de la Méditerranée. Cadmus ne se fixe, en effet, à Thèbes qu'après avoir occupé et plus ou moins colonisé divers autres pays, auxquels le souvenir de son nom est resté attaché¹.

Ce nom est donc, comme celui de Pélops, évocateur des influences colonisatrices et civilisatrices de l'Asie Mineure sur la Grèce des premiers âges.

* * *

Les influences asiatiques ont laissé quelques traces dans les traditions relatives à la Thèbes cadméeenne.

Notons d'abord que le nom de Thèbes se retrouve en Troade, en Ionie-Carie, en Cilicie, en Cataonie.

L'introduction de l'écriture en Grèce, qui est l'œuvre la plus connue de Cadmus, et qui fournit leur principal argument aux partisans de l'origine phénicienne de ce héros, est une question encore insoluble. Il y a peu d'années, quand on ne connaissait pas d'inscription phénicienne bien ancienne, on tendait à chercher l'origine de l'alphabet dans le monde égéen. Aujourd'hui que l'on a des inscriptions phéniciennes remontant au ^{xiii}^e siècle², l'aspect du problème a changé, mais il reste toujours à prouver que l'alphabet dit cadméen a réellement été employé en Grèce avant le ^{ix}^e siècle. L'écriture attribuée par la légende aux Cadméens a pu être, comme celle de Chypre, empruntée aux peuples asianiques. Il n'y a rien de concluant à tirer de cette tradition.

Une tradition plus significative est celle de l'introduction à Thèbes du culte des Cabires. C'est un culte étranger à la vraie Grèce, et qui semble bien avoir un caractère oriental. On a renoncé depuis longtemps à rapprocher ces divinités des *Kabirim* phéniciens. On cherche plutôt l'origine de leur culte en Asie Mineure, du côté de la Troade et de la

¹ Voir *suprà*, p. 286, n. 1.

² Montet, *C. R. de l'Ac. des Inscr.*, 1924, p. 99 et suiv. — R. Dussaud, *les Inscr. phén. du tombeau d'Ahiram*, in *Syria*, t. V, 1924, p. 135-157.

Phrygie ¹, d'où il serait passé dans les îles de la mer de Thrace, Lemnos, Imbros, Samothrace, où il s'est particulièrement développé et longtemps maintenu. Ce sont précisément les régions où l'on nous montre Cadmus errant avant d'aller se fixer à Thèbes. Sous les murs de cette ville. Pausanias nous indique un temple des Cabires, et un sanctuaire de *Déméter Cabiria* ²; d'autre part, la légende nous rapporte que les Épigones, après leur victoire, chassèrent une famille sacerdotale dite des Cabires, qui appartenait évidemment à l'élément étranger de la population thébaine ³. Comme on a reconnu d'un autre côté une ressemblance entre le nom de Cadmus, sous sa forme exceptionnelle *Cassmos*, avec le nom *Casmilos* ⁴ d'un des Cabires, tout concorde pour attribuer l'introduction du culte dont il s'agit à l'invasion des Spartes.

Or, les Cabires sont presque toujours considérés comme formant un couple mâle auquel on adjoint une ou deux divinités féminines, et l'on assimile souvent ce couple mâle aux Dioscures dont ils ont quelques attributions. Le culte des Dioscures lui aussi est un peu à part dans la religion grecque. Il prend naissance en Grèce dans la Laconie, et la fable fait même de ces demi-dieux les fils plus ou moins légitimes de Tyndare, ce dernier représentant des colonisateurs asiatiques de la région. Les anciens ont souvent confondu les Cabires et les Dioscures, et il y eut même à Délos un sanctuaire des Dioscures-Cabires. Il est tout à fait significatif de constater que le culte de ces divinités analogues et peut-être identiques a été introduit en Grèce dans les deux centres principaux de colonisation asiatique, où il aurait été apporté par Pélops et par Cadmus, issus tous deux de l'Asie Mineure. On peut même supposer que le couple d'Amphion et de Zéthus, mêlé à la fondation de Thèbes et rattaché également à l'Asie Mineure par diverses particularités, n'est qu'un doublet des

1. Où il existait un mont *Cabiros* et une ville *Cabiria*.

2. Pausanias, IX, 25, 6 et 7.

3. *Ibid.*

4. Ou *Cadmilos* par une variante identique à celle de Cadmos par rapport à Cassmos.

Cabires et des Dioscures, auxquels les mythologues les ont souvent comparés.

Ces rapprochements seraient encore plus concluants si l'on trouvait des divinités correspondantes dans les religions asianiques. Le peu qu'on connaît de celles-ci ne répond pas à cette attente; la religion phrygienne n'offre rien de semblable, et dans les innombrables divinités qui figurent dans les textes hittites, il n'apparaît pas de couple analogue¹. Mais dans le traité bien connu des Hittites avec le Mitanni qui a révélé les noms de plusieurs divinités aryennes, on reconnaît parmi celles-ci les *Nasatya*, c'est-à-dire les Jumeaux qu'on appelle en sanscrit les *Açvins*, et que l'on regarde comme identiques aux Dioscures grecs. Il n'est pas impossible que cette conception religieuse d'origine aryenne, et par suite étrangère aux plus vieilles religions de l'Asie Mineure, s'y soit propagée ultérieurement jusqu'aux parages de la mer Égée, d'où quelques émigrants l'auraient portée en Grèce. En tout cas, quelle que soit son origine, son apparition dans la Grèce continentale a lieu bien nettement dans les centres d'influences asiatiques, Sparte et Thèbes.

Un autre indice des mêmes influences est le rôle du *Sphinx* dans la légende thébaine. Cet être fantastique a toujours été considéré comme une création orientale. Quand on faisait de Cadmus un Phénicien, on plaçait l'origine du Sphinx en Égypte, d'où les Phéniciens l'auraient fait connaître aux Grecs. Les découvertes des monuments hittites ont montré une abondance de figures fantastiques, et notamment de sphinx, si bien que l'on se demande maintenant si ces figures ne sont pas dues plutôt à l'imagination des Hittites qu'à celle des Égyptiens². Il est donc possible que la représentation du Sphinx ait été introduite à Thèbes par des colons venus de l'Asie Mineure.

1. Il y a bien dans les textes hittites des dieux *Khabiri*, mais ce sont les dieux d'un peuple *Khabiru* de caractère assez indéterminé, et que certains savants n'hésitent pas à assimiler aux Hébreux (Anton Jirku, *Die Wanderungen der Hebræer, in Der alte Orient*, b. 24, h. 2). Y aurait-il un rapport entre les Cabires et les Elohim? — Cf. Darmesteter, *Cabires, Bene-Elohim et Dioscures*, in *Mém. Soc. Ling.*, IV, fasc. 2, p. 89 et suiv.

2. Otto Weber, *l'Art hittite*, traduction de G. Taboulet, p. 13.

La légende lui donne comme sœur la Chimère, autre monstre localisé en Lycie, et qui n'est peut-être qu'une variante du Sphinx, ce qui expliquerait le caractère de fléau public, attribué à celui-ci à Thèbes ¹.

On relève d'ailleurs dans toute la légende thébaine une série d'horreurs qui marquent bien la répulsion éprouvée par les Grecs pour les Orientaux venus s'installer chez eux. C'est ce qui s'est produit également pour les Pélopidés, y compris les Atrides qui, bien qu'Hellènes, semblent avoir trop pacatisé avec les étrangers. Les deux dynasties cadméeenne et pélopidé ont partagé le triste privilège de fournir à la tragédie grecque les crimes et les situations les plus horribles. Elles ont fourni aussi à l'épopée ses deux grands cycles héroïques, le cycle troyen et le cycle thébain. L'état actuel de la science permet de mieux comprendre le sens de ces épopées, qui commémorent en réalité les grandes luttes de libération de la Grèce primitive contre l'envahisseur étranger. Les Grecs de l'époque classique n'en avaient plus le sentiment que d'une façon confuse. C'est ainsi que la guerre des *Sept contre Thèbes* n'a comme origine dans l'épopée que la compétition de deux frères pour le trône de cette ville. Cette cause expliquerait difficilement l'intervention de tant de peuples grecs, et leur acharnement après un premier échec à reprendre la lutte jusqu'à la victoire définitive. Il y avait là en réalité un puissant mouvement national pour libérer le territoire grec d'un ennemi qui s'y était installé trop longtemps sans se fondre suffisamment dans la population indigène. C'est ce que ne traduit pas assez l'épopée thébaine, et si elle n'a pas eu le succès de l'épopée troyenne, ce n'est pas seulement parce qu'elle a manqué d'un Homère ², mais aussi parce qu'en

1. Il eût été intéressant d'ajouter à ces indications traditionnelles quelques indices archéologiques, mais les fouilles exécutées par M. Kéramopoulos sur l'emplacement de la Cadmée n'ont donné que des renseignements assez succincts et rentrant dans ce qu'on connaît de la civilisation mycénienne générale (Kéramopoulos, *Θηβαϊκά*, 1917. — *American Journal of Arch.*, 1907, fasc. 2).

2. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur la réalité de l'existence d'un poète de ce nom.

réduisant les faits à une querelle de famille, elle en a supprimé le haut intérêt national, tandis que l'*Iliade* fait encore nettement apparaître le conflit profond de la Grèce et de l'Asie.

Georges POISSON.

LE PRÉTENDU FOUR DE VERRIER DE GLOZEL

M. Franchet écrit dans un article de la *Revue Scientifique* (24 déc. 1927) que le prétendu four de Glozel est un *four à fritter* ¹. Voyons ce qu'était un four à fritter dans les anciennes verreries.

Le minéralogiste Georges Agricola, qui vivait au xvi^e siècle, décrit, au livre XII de son ouvrage *De re metallica*, trois sortes de fourneaux pour la fabrication du verre. Le premier, qu'il appelle *carcaria*, est celui où se fait la fritte. Il possède deux voûtes; l'inférieure est placée au-dessus du foyer. Elle est percée d'un trou à son sommet par où passe la flamme qui se répand dans tout le fourneau et qui est renvoyée par la voûte supérieure sur les matières destinées à faire la fritte. Ces matières sont à nu sur l'aire de ce four qui est située sur la première voûte; on les remue constamment avec une sorte de râteau en fer afin de faciliter un commencement de combinaison des éléments.

Par conséquent, au xvi^e siècle, le creuset n'était pas employé dans l'opération du frittage.

Au xviii^e siècle, il en était de même; la grande *Encyclopédie* de Diderot ² donne une planche où figure le four à fritter. Les matières destinées à la fritte sont à nu sur l'aire de ce four; un ouvrier les remue et les expulse dès qu'elles sont au point voulu.

Là, encore, l'opération du frittage se fait sans creuset.

1. Les matières qui doivent entrer dans la composition du verre sont soumises à une première calcination appelée *fritte*, qui détermine un commencement de combinaison. La masse frittée est introduite chaude et à l'état pâteux dans les creusets de fusion.

2. Article *Verre*.

Les traditions de la fabrication du verre s'étaient transmises de façon ininterrompue depuis l'antiquité. Mais alors même que cette tradition ne nous eût pas été connue, nous serions arrivée, par déduction, à penser que l'emploi de creusets à fritter est chose fort mal aisée et qu'il est plus facile et moins coûteux de remuer une matière pâteuse sur une aire que dans des vases. Aussi pouvons-nous conclure que probablement les Gallo-Romains ne se sont servis de creusets que pour la seule fusion du verre et non pour le frittage.

Du reste, M. Franchet, dans l'article de la *Revue Scientifique* du 13 novembre 1926, ne parlait pas de creuset à fritter; c'est seulement dans celui du 24 décembre 1927 qu'il a parlé d'un frittage en creuset ¹.

Or, si l'on admet le frittage en creuset dans le supposé four de Glozel, dont les parois sont *vitriifiées*, il est logique de rechercher la même vitrification sur la sole de ce four d'abord et sur la partie extérieure des creusets ensuite. Il est inexplicable, dans ce cas, et M. Franchet ne l'a pas expliqué, que seules les parois du four soient vitrifiées.

Il est incompréhensible, si c'est là un four à fritter, que les parois aient dû subir un feu si violent, quand il suffit d'une température de 800° pour arriver à un frittage convenable.

Il est inexplicable, également, qu'à une si faible température, les creusets soient devenus des *grès*. D'autre part, l'emploi de creusets pour la confection de la fritte permettrait de supposer que, durant le travail de l'ouvrier occupé à remuer la matière pâteuse, des gouttes épaisses seraient fatalement tombées sur la sole du four, et qu'il aurait suffi d'un léger coup de feu, si fréquent chez les potiers gallo-romains, par exemple, pour qu'elles y soient restées fixées. N'oublions pas que les parois du four sont elles-mêmes vitrifiées en raison de l'intensité de la température. Or, la sole est nette de toute vitrification.

Cette fréquence du coup de feu a été signalée par Bontemps

1. « Je n'ai jamais dit, ni même laissé supposer que le verre était fondu dans ce four qui n'a pu servir qu'à fritter en creuset les matières premières » (Franchet, p. 1 de l'extrait de la *Revue Scientifique* du 24 décembre 1927).

dans son *Guide du verrier* (p. 606) où, parlant de l'opération de la fritte, il écrit que si certaines parties sont trop longtemps exposées au point où la température est la plus élevée, l'alcali se liquéfie et la fritte devient non seulement pâteuse, mais presque liquide et s'attache à l'aire de l'arche.

Enfin, comme le constatent Léon Appert et Jules Henrivaux dans leur livre *Verre et Verrerie* (p. 3), le verre fabriqué par les Romains avait une composition toute différente de celle que les verreries livrent actuellement au commerce; en raison de sa richesse en alcali, il était beaucoup plus fusible. C'était là, au reste, une condition nécessaire, à une époque où les moyens de fusion étaient peu puissants. Aussi la fritte d'un tel verre aurait dû coller par places sur les parois internes des creusets. Mais, encore une fois, il ne reste aucune trace de cette fritte sur les tessons à texture de grès trouvés à Glozel.

Dans son article de la *Revue Scientifique* du 24 décembre 1927, M. Franchet répond à quelques-unes de nos objections : la première est que nous signalons que le vase qui passe pour un creuset a la texture du grès cérame.

Nous ne pensions pas que notre observation serait prise pour une objection; nous n'ignorons pas que les creusets de Hesse, employés souvent dans la fabrication du verre, deviennent des grès à la haute température à laquelle ils sont soumis. Cependant, tous les creusets de verrerie ne sont pas faits avec des terres à grès; l'argile la plus communément employée en France est celle de Forges-les-Eaux qui est un produit très réfractaire. Mais, d'autre part, la présence de tessons de grès à Glozel ne suffit pas pour impliquer l'idée qu'une verrerie ait pu exister en ce lieu.

Brongniart n'a-t-il pas écrit que les vases antiques de Milo sont imperméables ¹ et que ceux qui sont modernes « sont assez bien cuits, presque en grès ² »?

Seconde objection : la partie interne du creuset, sauf le fond, ne présente aucune trace de coulées de verre.

1. Brongniart, *Traité des Arts céramiques*, t. I, p. 450.

2. *Ibid*, t. I, p. 463.

M. Franchet répond qu'il lui est difficile de formuler une opinion à ce sujet, parce qu'il n'a pas vu le creuset en question. Toutefois, ajoute-t-il, il est possible que ce soit un creuset ayant subi l'opération préalable de l'enverrage. Mais s'il y a enverrage, l'opération se fait habituellement sur la plus grande partie de la paroi interne des creusets; or, dans le cas présent, l'enverrage n'existe pas, puisqu'il n'y a qu'un culot de verre d'une faible hauteur (de 1 ou 2 centimètres) posé sur le fond. Or, Saint-Germain possède des fragments de creusets gallo-romains provenant d'une verrerie et trouvés à Berthancourt, près Lavoye; ces creusets ont leurs parois internes couvertes de verre jusqu'au bord supérieur.

Troisième objection : le creuset ne présente à l'extérieur aucune trace de scories ou laitiers. M. Franchet déclare que cela ne peut être qu'accidentel parce que, dans un four à fritter, les cendres provenant de la combustion ne peuvent pas passer à l'état de fusion. Cependant, si l'on admet qu'il s'agit d'un creuset de fusion et non d'un creuset à fritter, puisqu'il est question d'enverrage, la température utilisée dans ce cas est beaucoup plus élevée que celle que demande le frittage. L'un des fragments de creuset cité plus haut, est non seulement enverré à l'intérieur, mais est aussi recouvert extérieurement d'une belle tache de matière vitreuse et scorifiée. Cet enverrage se produisait également, non plus sur la paroi externe du creuset, mais sur une chape d'argile qui le protégeait et que l'on a fréquemment rencontrée dans des fouilles opérées en Argonne.

L'enverrage extérieur ne peut être qu'accidentel, écrit M. Franchet; cependant Bontemps¹ signale que les fragments de « vieux pots » (qui ont servi de creusets) peuvent aussi être employés comme ciment, à la condition « que l'on détache au marteau toutes les parties *extérieures* et *intérieures vitrifiées*, qui introduiraient un élément fusible dans les mélanges pour pots ».

D'autre part, le professeur Siegfr. Loeschcke, décrivant les

1. Bontemps, *op. cit.*, p. 123.

débris de creusets datant des premiers siècles de l'ère chrétienne qu'il a découverts à Trèves, écrit qu'ils sont tapissés à l'intérieur d'une épaisse couche de vernis vitreux qui s'étale en larges gouttes à l'extérieur, sous une épaisseur de 5 millimètres par endroits ¹.

Quatrième objection : le four n'est pas recouvert d'un enduit vitrifié; les auteurs veulent sans doute parler de la sole. Une coquille, en effet, a quelque peu obscurci notre pensée et M. Franchet a fort bien compris ce que nous voulions dire. Comme nous l'avons écrit plus haut, il est inconcevable que, dans un four à fritter, les parois soient vitrifiées quand la sole ne l'est pas, puisque la température nécessaire est assez faible. Même en admettant que les dalles aient été placées à une époque postérieure, quand le four ne servait plus, il est certain qu'on aurait dû trouver sur le sol où elles reposent les mêmes vitrifications que celles que l'on voit sur les parois.

Quant au phosphate de chaux que, sans analyse, M. Franchet déclare être l'opacifiant des scories trouvées à Glozel (nous ne prononçons pas le mot de verre avec intention), il ne se présente qu'*accidentellement*; jamais la masse n'est colorée complètement; des filaments très irréguliers sillonnent sans décor intentionnel les matières vitreuses trouvées près de la fosse ovale. C'est ce qui nous fait croire que l'opacifiant n'a jamais été mélangé intentionnellement au flux vitreux. Dans l'antiquité, le verre opacifié a non seulement servi à fabriquer des pièces entières, mais aussi à décorer des perles, des bracelets ou des vases. A Glozel, on n'a trouvé ni perles, ni bracelets, ni vases décorés, ni objet entier dans lesquels entrerait cette matière.

Quant à la forme des creusets, elle n'a pas toujours été, à l'époque gallo-romaine, incurvée en dedans, dans sa partie supérieure, comme le croit M. Franchet. Un des fragments de creuset gallo-romain dont nous avons parlé, dû aux fouilles

1. Siegr. Löschcke, *Atelier des premiers temps chrétiens pour la décoration par le verre, à Trèves*. Tirage à part du *Trieres Heimatbuch*, p. 339 et 340.

de l'Argonne, a un *rebord mouluré* qui s'infléchit nettement en dehors. De plus, ses parois sont *minces*, tandis que le supposé creuset de Glozel est très épais. Enfin, le premier est fait au tour, tandis que le second est fait à la main.

Le Musée de Saint-Germain possède un creuset gallo-romain publié dans le *Bulletin archéologique* de 1920. Ce creuset est *très mouluré* et son *rebord s'infléchit en dehors*.

Enfin, M. Franchet déclare que si le métal est absent à Glozel, c'est que les ouvriers ont emporté leurs outils. Si cela était, on aurait dû retrouver tout au moins du métal appartenant à leur foyer domestique; à l'époque de l'occupation romaine, la maison et l'atelier d'un artisan possédaient un matériel assez important pour que le Musée de Saint-Germain ait pu aménager une salle entière (salle XXVI) consacrée à l'outillage des différents métiers et à celui du foyer.

Le manque de métal à Glozel, prétend M. Franchet, peut être attribué également, en premier lieu, à l'ignorance en archéologie du jeune paysan qui fit les premières fouilles, et, en second lieu, au fait que de nombreuses personnes ont fouillé autour de la fosse à tort et à travers. Une note du 4^e fascicule du docteur Morlet et d'Émile Fradin nous renseigne justement à ce sujet, et montre qu'au contraire les soins les plus méticuleux furent apportés à la recherche du métal dans la *couche* archéologique et à la surface de cette couche dès le début des fouilles. Voici cette note :

« C'est également dans ce rapport que Mlle Picandet signalait le morceau de fer autour duquel la Société d'émulation mène grand bruit en ce moment. Voici le passage d'une lettre dans laquelle Mlle Picandet donne au docteur Morlet quelques précisions à ce sujet : « Je me souviens fort bien que « M. Fradin m'indiqua qu'il l'avait recueilli beaucoup plus « superficiellement que le reste, et que, pour lui et son grand- « père, il s'agissait d'un bras de force de charrue cassé et perdu « là.

« Je n'ai signalé le morceau de fer que parce que M. Fradin « l'avait mis à côté des premiers objets trouvés et que, dans « mon désir de faire un rapport scrupuleusement exact, je

« tenais à n'omettre aucun fait susceptible d'éclairer les archéologues. »

Mais si l'on ne trouve pas d'outils à Glozel, l'atelier et la maison des artisans qui y travaillaient auraient dû laisser de nombreuses tuiles, tuiles que l'on retrouve habituellement dans tous les lieux où les artisans gallo-romains avaient établi leurs officines; des débris de briques du four, dont la partie supérieure (d'après les partisans du four de verrier) n'existe plus, auraient dû être signalés dans le haut de la couche archéologique.

Rien de tous ces matériels n'a été retrouvé. Cependant, les relations de fouilles ayant trait à des ateliers de verrerie signalent toujours des vestiges d'objets et de matériaux ayant appartenu à l'atelier ou à la maison du verrier.

Dans un opusculé sur les verreries d'Argonne¹, l'auteur signale qu'aux Houis, près de Sainte-Menehould, sur l'emplacement d'un four de verrier du III^e siècle, M. Mauget et lui-même ont recueilli « de nombreux fragments de creusets, des scories, des déchets de verres à vitre, des fragments de vases manqués, une quantité, considérable de petits objets de rebut en verre ou en émail: bracelets, bagues, perles et grains de collier, calculi, boutons, et surtout, avec des portions de disques d'où on les tirait, des milliers de cubes de mosaïque de couleurs très variées ».

Il signale également² qu'à Lavoye (Meuse), le docteur Meunier a mis au jour l'atelier de verrerie de la Clairière et qu'il a rencontré « de nombreux tessons de creusets, des déchets de vases de verre incolore, vert clair, vert foncé, jaune, topaze, gouttelettes, filures avec marques de pinces ». Les poteries décorées trouvées dans cette fouille avaient été fabriquées à Lavoye vers l'année 260.

Enfin, il fait mention³ d'une troisième verrerie découverte également par le docteur Meunier non loin de l'emplacement de Berthancourt (Meuse).

1. *Anciennes verreries d'Argonne* (extr. du *Bu'l. archéol.*, 1920).

2. *Ibid.*, p. 6.

3. *Ibid.*, p. 6 et 7.

Les recherches ont donné environ 1 mètre cube de fragments de creusets, des vases brisés de verre de teintes diverses, vert clair ou foncé, noir, jaune, bleu, millefiori, parfois avec inclusion de feuilles d'or, fragments de coupe en mosaïque, débris de bagues, bracelets, boutons, perles, têtes d'épingles de pâtes bleues ou multicolores et, comme aux Hôuis, de nombreux cubes de mosaïque d'émail. Tous les vases de terre cuite décorés trouvés à Berthancourt sont de la seconde moitié du III^e siècle. La seule monnaie recueillie est un denier d'argent de Macrin (217-21).⁸

Dans son livre sur le verre dans l'antiquité¹, Anton Kisa relate les fouilles faites à Warrington (Angleterre) par Wilderspol. Il signale, parmi les objets trouvés sur l'emplacement d'un four de verrier, un denier consulaire d'argent d'Auguste, une monnaie de bronze de Trajan, les morceaux d'un vase sigillé (figure à relief de Minerve), un morceau de verre opaque noir ressemblant à de l'obsidienne, une perle de verre ornée de trois cercles dont le central est fait en brins bleu clair et blanc tordus, tandis que les deux autres sont blanc opaque, une boule de cuivre, deux morceaux de plomb, une boule de chaux, un tas de sable blanc. Enfin, dans le sol noirci à quelques pieds de profondeur, il fut trouvé de nombreux restes d'antiquités romaines, en particulier des morceaux de verre, un morceau de canne, que l'auteur dit être en cristal, deux brocs de verre ordinaire, un rebord de coupe en verre de couleur vert clair, divers fragments de parois et de pieds de vases d'un verre bleu vert, un petit morceau de verre à pâte d'émail, bleu opaque, de nombreux morceaux de plomb, un poids en plomb, des boules de pierre, une monnaie de bronze de Trajan, une boule de fritte appartenant à une masse blanche opaque qui était collée à l'argile et qui vraisemblablement formait le fond d'un creuset, etc.

Un autre document nous est fourni par la lettre de P. Colin à Salomon Reinach². P. Colin, en fouillant une verrerie

1. Anton Kisa, *Das Glas im Altertum*, p. 23.

2. P. Colin, *Revue archéologique*, 1903, I, p. 277.

gallo-romaine à Sainte-Menehould (Meuse), a découvert à la fois « des débris de poteries gallo-romaines, de larges tuiles de même origine ainsi que de nombreux petits cubes de verre de toutes couleurs, des fragments de bracelets tordus en spirale comme des torques, des œils de crapaud, des chatons de bagues ». Plus tard, il trouva de nombreux fragments de creusets encore recouverts de pâte de verre solidifiée sur le fond et les bords.

Rien de tout cela n'a été trouvé à Glozel. Quant aux petits vases noirs et aux déchets du Musée de Glozel, leur forme n'a rien de gallo-romain; les vases peuvent être en obsidienne et les déchets sont si peu nombreux, si menus, qu'ils semblent plutôt être des scories provenant de la fusion des cendres.

Une autre particularité du prétendu four de verrier de Glozel est l'emploi de briques à cupules; or, l'usage de ce genre de briques n'a jamais été signalé dans la construction des fours gallo-romains.

CONCLUSION

Toutes les raisons que nous venons de donner nous font croire que Glozel n'a jamais possédé de four de verrier. Comme nous l'avons déjà démontré dans le numéro du *Mercur de France* du 1^{er} novembre 1927, la fosse ovalaire devait être une fosse à incinération dont la date est bien antérieure à l'occupation romaine. On aurait ainsi l'explication de l'action violente du feu sur les parois vitrifiées de la fosse, ainsi que celle de la non-vitrification du dallage de cette fosse, en raison de l'apport constant de cendres nouvelles. La présence du phosphate de chaux dans les scories que M. Franchet admet sans analyse vient appuyer cette thèse, car, comme nous l'avons déjà dit plus haut, ce phosphate de chaux n'a pas servi intentionnellement, ainsi qu'il était d'usage à l'époque romaine, à faire des décors s'enlevant sur des fonds de couleurs. La cendre des os s'est unie à la cendre du combustible et a formé, en fondant, les scories striées de blanc trouvées à Glozel.

Au reste, depuis que le professeur Couturier, de la Faculté des sciences de Lyon, a analysé les cendres contenues dans certains vases de Glozel, il est bien prouvé que l'incinération se pratiquait dans cette région ¹.

Quant au pseudo-creuset dont l'enverrage est limité au seul fond, il est probable que c'était un vase à offrandes dont les parois ont subi l'action du feu violent provenant de la fosse ovalaire. Sa pâte, sous l'effet de la chaleur intense, serait devenue du grès, tandis que les cendres provenant de la calcination des offrandes auraient fondu en formant un culot vitreux.

Madeleine MASSOUL.

1. Couturier, *Cendres contenues dans les urnes de Glozel*, in *Mercur de France*, 1927, II, p. 700.

NOTE SUR LA TENUE DES CENTURIONS

(LA CRISTA TRANSVERSA)

L'art romain nous a laissé tant de reliefs historiques — sa spécialité et sa meilleure réussite — que l'on doive, semble-t-il, connaître parfaitement le costume militaire du Haut Empire. Et pourtant, que de difficultés, malgré les travaux des Domaszewski, des Cagnat, des Cichorius, des Couissin, pour ne citer que les derniers en date! Dès que l'on veut préciser, c'est-à-dire distinguer les époques, les corps et les grades, il est bien malaisé d'arriver à des conclusions satisfaisantes. Aussi tout document qui apporte un indice mérite-t-il d'être signalé aux historiens de l'armée, surtout si, comme je le voudrais ici, on a l'occasion de compléter ce que l'on doit au premier éditeur.

Mlle Lucia Morpurgo, inspectrice au Musée des Thermes, reprend, à propos d'un petit bronze de son musée, la question de la tenue des centurions¹. Sa statuette, qui a 0 m. 112 de haut, représente un militaire vêtu d'une cuirasse de cuir d'où dépasse une tunique d'étoffe et — fait capital — coiffé d'un casque à *crista transversa*. Il s'agit donc, d'après les passages de Végèce (II, 13, 16), d'un centurion et l'auteur ajoute : de l'époque de Trajan.

Mlle Morpurgo rappelle la liste des représentations connues :

1^o Portraits :

M. Caelius, <i>C. I. L.</i> , XIII, 8648, cf. Cagnat dans <i>Dict. des Ant.</i> , s. v. <i>legio</i> , fig. 4420.				
Q. Sertorius — V, 3374 — — — — fig. 4421.				
Favonius — VII, 90 — — — — fig. 4423.				
Aur. Valens — III, 4315.				

1. *Memorie dei Lincei*, sér. VI, II, 2, 1927, p. 226 et suiv., pl. I, nos 4-6.
Voir *Revue archéol.*, 1928, I, p. 223.

Manque à l'appel un document découvert depuis peu qui a échappé à Mlle Morpurgo :

Anonyme, *Jahreshefte*, XXIII, 1926, *Beiblatt*, p. 138, n° 36, fig. 144.

2° Panoplies :

M. Calidius *C. I. L.*, III, 11213, cf. Cagnat dans *Dict. des Ant.*, s. v. *legio*, fig. 4422

M. Petronius — — 4060.

L. Blattius, *Notizie*, 1893, p. 58 et suiv., que l'on omet souvent.

J'aurais été tenté d'adjoindre à cette liste le sarcophage de Blaera Vitalis, centurion de la III^e Auguste, dont des Amours forgent les armes²; mais le caractère réaliste des scènes similaires de la maison des Vettii ne se retrouve pas ici et il faut refuser à cette fantaisie toute valeur documentaire. Quant au « centurion » de Clarac³, M. Michon lui-même ne l'a jamais vu et il est grand temps de le porter disparu!

Pour ce qui est des conclusions de l'article, je dirai :

Cuirasse : les centurions, sans que nous puissions expliquer ces différences, portent toutes les espèces de cuirasses cataloguées; on le savait déjà, et l'auteur aurait pu ajouter, preuve de cette variété, que son anonyme porte une cuirasse d'un modèle quasi inconnu; elle serait formée de trois cercles de cuir horizontaux qui se recouvriraient comme les tuiles d'un toit et à chacun desquels correspondrait une des trois rangées de franges.

Jambières : jusqu'ici on croyait les *ocreae* indispensables à tout centurion digne de ce nom; ici nulle jambière; elles ne font donc pas obligatoirement partie de la tenue. Remarque

1. Trouvé à Rodosto (Bulgarie) et publié dans un compte rendu d'Ernst Kalinka, *Altes und Neues aus Thrakien*. Stèle anépigraphie; dans une niche de 0,66 de haut sur 0,37 de large, un soldat barbu sans casque; tunique à manches et *sagum*; dans la main droite le *uolumen* (voir ci-après, p. 313, n. 1, Durry, *Un autel militaire... à la villa Médicis*), dans la gauche la *uitis* qui assure que nous sommes en présence d'un centurion.

2. Louvre, Gal. Denon; *Catal. somm.*, éd. 1922, p. 114, n° 350; Reinach, *R. R.*, II, 257, 1. Ce sarcophage a été déplacé récemment et se trouve dans la 3^e fenêtre à droite pour qui vient du Pavillon Denon.

3. Clarac, pl. 148, n° 319. — Reinach, *R. S.*, I, 43, 2.

négative et sans profit; Domaszewski qui est accusé¹, n'a jamais dit autre chose; de même Karo², et Couissin qui résume excellemment la question³. On sait depuis longtemps que si les jambières avaient été indispensables aux centurions, il n'y aurait pas eu de centurions dans les armées qui ont conquis la Dacie!

Armes : à l'épée et au poignard, Mlle Morpurgo ajoute la lance que d'après elle devait tenir son petit soldat de bronze; soit.

Insignes, décorations : inutile d'insister sur la *vitis*, les *phalerae*, *torques*, *armillae*. Soulignons une observation importante : Caelius et Sertorius portent la *corona civica*, réservée d'habitude avec les *hastae purae* et les *vexilla* aux officiers supérieurs; on se rappelle la célèbre histoire d'Helvius Rufus, ce *gregarius* à qui Tibère décerna la *civica*⁴, distinction si extraordinaire que Rufus en garda le surnom de Ciuica⁵.

Casque ; crista transversa : c'est avec raison que Mlle Morpurgo a porté son effort sur ce point, puisque aussi bien la statuette des Thermes a le mérite de nous offrir un des très rares exemplaires certains de *crista transversa*.

Pourquoi cette rareté? Difficulté technique? Non, puisque les sculpteurs savent parfaitement représenter un panache longitudinal vu de face. Abandon sous l'Empire? Non, puisque la stèle de Calidius suffit à prouver le contraire. Mlle Morpurgo pense que l'insigne remonterait aux origines mêmes; ensuite, par crainte de ce que j'appellerais les « tireurs d'officiers », on ne l'aurait plus sorti que pour les revues et les parades. Amusante hypothèse.

Mais ce qui demeure acquis, c'est l'existence de la *crista transversa* dont l'inspectrice des Thermes a bien mérité. Elle fait à son propos une intéressante étude de sources, mais ne

1. A propos de *Arch. Ep. Mitt.*, V, p. 206 et n. 13

2. *Dict. des Ant.*, s. v. *ocreae*.

3. *Les Armes romaines*, p. 467.

4. Tac., *Ann.*, III, 21.

5. *C. I. L.*, XIV, 3472; Dessau, 2637.

conclut peut-être pas avec la netteté désirable. J'aperçois une solution précise touchant la *transversa* dans l'armée impériale. Voici :

Les textes de Végèce sont inévitables. Les adversaires de la *transversa* s'en débarrassent en prétendant qu'ils ne sont pas sûrs. Pardon : les phrases peuvent subir de légères modifications, mais l'apparat de Lang prouve que le sens est certain et que le seul mot qui nous importe, *transversis*, ne peut pas être mis en doute.

Que nous apportent les monuments? J'y distingue deux sortes de *cristae transversae* : celles qui sont formées d'une aigrette ou panache et celles qui sont d'une seule pièce. Les premières sont à mon avis de fausses *transversae* ; les deuxièmes seules sont les véritables.

Parmi les premières, j'écarte en effet : celle de l'officier¹ qui est campé au centre de l'autel d'Ahenobarbus ; l'original vérifié, l'aigrette est en réalité longitudinale ; — même conclusion pour qui a examiné le moulage du Musée de Saint-Germain, quant à un relief de l'Arc de Constantin que Mlle Morpurgo aurait pu citer² ; — j'écarte de même l'exemple curieux de la Colonne Aurélienne³ ; il n'y a pas de maladresse technique, la *crista* longitudinale vue de face étant parfaitement représentée sur le même monument⁴ ; il s'agit de négligence ; on voit très bien que le praticien a rapidement dessiné au trait une figure destinée à remplir un vide ; le panache étalé concourt à l'effet souhaité ; c'est une anomalie qui ne se retrouve dans aucune autre scène ; — quant au sarcophage du Louvre⁵, c'était un *puzzle* ; composé de fragments de provenances diverses, qui ont été comme il con-

1. Mlle Morpurgo dit : Mars, se fondant sur un article peu connu chez nous de C. Anti, *Il presunto altare di Domizio Ahenobarbo*, dans les *Atti del r. Ist. Veneto*, 1924-25, LXXXIV, part. 2^a, p. 473 et suiv., d'après qui le monument représente la *lustratio* qui termina la censure de P. Servilius Isauricus (55-54 av. J.-C.).

2. Reinach, *R. R.*, I, 246 : Marc-Aurèle et la Voie Flaminienne.

3. Petersen, *Marcussäule*, p. 67 ; pl. 45 B, personnage n° 4.

4. *Ib.*, pl. 42 B, angle supérieur gauche.

5. Clarac, pl. 146, n° 778 ; Reinach, *R. S.*, I, 41, 1.

venait de nouveau séparés, on peut dire qu'il n'existe plus.

La vraie *crista transversa* est d'une seule pièce; elle va d'une oreille à l'autre; elle devait être en métal ou peut-être en crin serré, comme celui d'une brosse. Les casques de Newstead ¹ n'ont rien à voir ici, car ils portent, non une *crista*, mais sans doute « un haut frontal aigu ».

Plus digne d'attention est le disque de Rapagnano ². Le cavalier de droite a peut-être une *transversa*, mais la reproduction des *Notizie* ne laisse pas d'être douteuse : il est difficile de déterminer l'orientation d'un visage dont tous les traits ont disparu ³. En outre, il s'agit d'un armement du III^e ou du II^e siècle avant J.-C., et si même il permet de relier la *crista transversa* aux armements helléniques et italico-étrusques, il déborde la question de l'armement des centurions impériaux. Remarque identique pour un autre casque qui paraît d'origine samnite ⁴.

Que reste-t-il? Deux documents qui se complètent à merveille.

La stèle de Calidius publiée par Domaszewski et qui représente une panoplie ⁵; le casque est de face avec *crista transversa*; de plus ce document nous donne par bonheur une date : seconde moitié du I^{er} siècle après J.-C. A la rigueur on pourrait hésiter encore en présence d'un relief (faute de dessin et de perspective, etc.), bien que dès l'abord Domaszewski ait été affirmatif. C'est alors qu'une confirmation décisive est apportée par la statuette des Thermes qui, elle, ne laisse plus de place à la méfiance! Est-elle de l'époque de Trajan, ainsi que le veut l'auteur? je n'en suis pas certain;

1. 1^o J. Curle, *A Roman Frontier Post*, 1911, 4^o, p. 166-168 et pl. XXVI-XXVIII; Reinach, *R. R.*, II, 450, 4; cf. Couissin, *op. cit.*, p. 569, erratum à la page 426, n. 2; — 2^o *Arch. Anz.*, 1909, col. 233, fig. 3.

2. Disque de cuirasse en bronze : *Notizie*, 1881, p. 164-165; Dall'Osso, *Guida del Mus. d'Ancona*, 1915, p. 113.

3. La figure dans Dall'Osso, *op. cit.*, est d'ailleurs plus nette.

4. *Arch. Anz.*, 1909, col. 564; fig. col. 561-2; cf. Couissin, *op. cit.*, p. 569, errat., à p. 437, n. 1.

5. Dans *Arch. Ep. Mitt.*, V, p. 206 et suiv. et pl. V; cf. Cagnat, dans *Dict. des Ant.*, s. v. *legio*, fig. 4422; Reinach, *R. R.*, II, 124, 4; Cagnat-Chapot, II, p. 336, fig. 542, n^o 2; Couissin, *op. cit.*, p. 437, fig. 157.

et comme la *transversa* ne reparaît plus sur les reliefs trajaniens, je la considérerais volontiers comme antérieure, la stèle de Calidius fournissant le *terminus post quem*.

En bref : on ne peut plus nier l'existence de la *crista transversa*. Mais les exemples de *transversae* à pagache sont de faux exemples. Les vraies *transversae* sont du type représenté par la stèle de Calidius et le petit bronze des Thermes; elles semblent avoir disparu à partir du second siècle après notre l'ère¹.

Marcel DURRY.

1. Une hypothèse pour terminer : on se rappelle le casque singulier que portent plusieurs cavaliers sur les grands reliefs trajaniens de l'arc de Constantin : Reinach, *R. R.*, I, 252, 2 ; 253, 2 ; id., *Cat. ill. du Musée de Saint-Germain*, I, fig. 21 ; Couissin, *op. cit.*, fig. 156 et p. 432. A noter une statuette de bronze représentant un cavalier dont le casque appartient à ce type : Reinach, *Cat. ill. du Musée de Saint-Germain*, II, p. 181, salle XVII, vitrine 13, numéro d'inventaire 29545. Les rosaces transversales, réservées à une cavalerie d'élite, ne seraient-elles pas une survivance de la *crista transversa* ?

UN AUTEL MILITAIRE A LA VILLA MÉDICIS

La Villa Médicis possède une très belle collection d'antiques; tout le monde connaît les reliefs qui décorent la façade intérieure et lui donnent sur ce jardin à la française son caractère italien. Comme il est naturel, on les a beaucoup étudiés, en particulier ces magnifiques « rescapés » de l'*Ara Pacis*: vie et réalisme, ordre et calme majesté en font les chefs-d'œuvre de l'art proprement romain. Mais on a délaissé des antiques plus modestes, qui ont cependant pour les spécialistes un intérêt réel. C'est ainsi que j'ai remarqué dans la partie centrale du jardin un autel ayant servi à un culte militaire; de telles pièces sont assez rares pour que la trouvaille nous arrête, d'autant que la décoration est ici singulière. Mais, avant tout, décrivons ¹.

* * *

Quand on tourne le dos à la « Loggia », droit devant soi, trois allées conduisent entre les parterres dans la direction de la Villa Borghèse. Si l'on prend celle de gauche, au premier croisement on rencontre un socle qui portait jusqu'en ces derniers jours une statue de femme drapée, fort mutilée et de peu de valeur. Quant au socle, c'est l'autel militaire que nous annoncions.

En marbre, de forme hexagonale, il a 0 m. 91 de hauteur totale; au sommet un rebord, qui a subi une restauration de fortune; on l'a complété par un fragment provenant d'un monument similaire. La partie inférieure s'évase grâce à une

1. Je remercie très vivement M. Gagé qui m'a fourni des renseignements de toute nature.

série de plinthes moulurées qui donnent à l'ensemble sveltesse et légèreté.

Sur les côtés ont été ménagés six panneaux encadrés; ils ont 0 m. 60 de hauteur; les nos 1 et 4 (fig. 1) ont 0 m. 27 de largeur, les autres 0 m. 25 seulement.

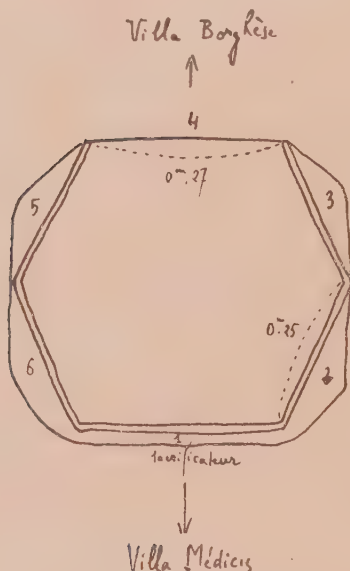


Fig. 1. — Plan de l'autel ;
coupe horizontale.

L'autel est mangé de mousse; on y distingue pourtant encore des reliefs. Le panneau 1 (fig. 3), face à la Villa Médicis, représente un homme debout en toge dont la tête est complètement effacée; appuyé sur la jambe droite, il abaisse le bras droit vers un autel portatif : on en distingue nettement un pied et de chaque côté des croisillons qui devaient joindre ce pied aux deux autres; sur cet autel un brûle-parfums¹. La main gauche est ramenée vers le corps et tenait sans doute le *volumen*. La scène est placée sur un piédestal.

Les quatre petits panneaux représentent des vexillaires², qui sont sur des soubassements, mais demeurent cependant plus bas que le sacrificateur; l'artiste gagnait ainsi le champ nécessaire au *vexillum*. Les quatre porte-enseigne sont semblables³. Voici le mieux conservé, le n° 2 (fig. 4) : la tête est couverte d'une peau de bête qui descend plus bas que les

1. Cf. un relief d'Hadrien aux Conservateurs, Reinach, *R. R.*, I, p. 374, n° 3.

2. On sait que le mot *vexillifer* n'apparaît qu'au iv^e siècle (Vopiscus, *Vit. Aurelian.*, 31, 7).

3. Des différences évidemment sans signification dans la position des mains. Le *vexillum* du panneau 5, effacé dans le haut, paraît avoir porté, contrairement aux autres, un renflement (*tabula? corona?*) sous le carré d'étoffe.

reins; les pattes de l'animal sont nouées sur la poitrine¹; on ne voit que la cotte de cuir, terminée au-dessus du coude et juste au-dessous de la ceinture par un bord dentelé encore très net²; la culotte va jusqu'aux genoux; au côté gauche le *gladius* dans son fourreau³; des deux mains l'homme porte un *vexillum* de la forme la plus simple : lance, traverse, étoffe⁴.

Le panneau 4 (fig. 1) nous prépare une déception; il est absolument nu et de plus il est certain qu'il a toujours été anépigraphe; en effet, il n'a pas été creusé plus profondément que les autres et n'a conservé la trace d'aucun tenon. Remarquons même que dans le bas le panneau se raccorde tout droit, verticalement, à la plinthe et à la base, à la différence des autres côtés. Ce côté était-il donc caché? Je ne le crois pas. Les vexillaires 2 et 6 étaient tournés vers le sacrificateur; par contre, les n^{os} 3 et 5 étaient tournés vers le panneau anépigraphe; si celui-ci avait été caché, adossé à un mur, la disposition de ces deux derniers n'aurait eu aucun sens; disons seulement que le panneau 4 était sacrifié, parce qu'il était le dos du monument; mais la disposition voulue des vexillaires ne s'explique que si l'on pouvait tourner autour de l'autel. Quant à l'absence d'inscription, j'en tirerai plus tard argument.

J'ai dit *autel* parce que l'examen de la partie supérieure prouve que la destination de ce monument n'est pas douteuse. Un heureux hasard a fait récemment tomber au pied de

1. Vegèce, II, 16. Voir Couissin, *les Armes romaines*, Paris, 1926, p. 422 et suiv.

2. *Ib.*, p. 443 et n. 4.

3. *Batteus* ou ceinturon, il est difficile de décider; le *batteus* est le mode de suspension le plus répandu (Couissin, *op. cit.*, p. 378-379).

4. Sur les enseignes, les travaux essentiels demeurent ceux de Domaszewski, *Die Fahnen im röm. Heere* et *Die Religion des röm. Heeres*. Voir aussi Ch. Renel, *Cultes militaires de Rome, les Enseignes* (*Ann. Un. Lyon*, nouv. sér., fasc. 12), 1903 : ce qui concerne la république est souvent conjectural, ce qui concerne l'empire vient de Domaszewski; Ad.-J. Reinach, *Dict. des Ant.*, IV, p. 1309 et suiv., s. v. *Signa*; enfin, sur le *vexillum* en particulier, Max Mayer, *Vexillum und Vexillarius...*, Diss. Fribourg i. B., 46 pages, 1910 (sans aucune illustration!).

l'autel — dernière victime — la statue dont j'ai parlé en commençant, et l'on peut maintenant procéder à une enquête sérieuse. Le sommet (fig. 2) n'était pas travaillé; à 5 centi-

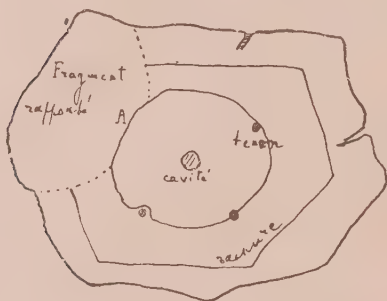


Fig. 2. — Plan du sommet de l'autel.

mètres environ des bords une rainure¹ dessinait un hexagone parallèle au grand; puis on avait une cavité centrale circulaire peu profonde (2 centimètres) et sur les bords de cette cavité il reste encore 3 tenons disposés de telle façon qu'au point A il devait en exister un quatrième, qui se trouvait dans la partie occupée par le frag-

ment rapporté; donc ces tenons sont antiques²; ils mordent sur la cavité et fixaient l'objet qui y était enchâssé, un brûle-parfums sans doute.

Nous avons donc un autel; le panneau 4 étant sans inscription, nous ne pouvons plus demander la solution du petit problème posé qu'aux reliefs qui décorent les cinq autres faces.

* * *

La scène de la face 1 (fig. 3) représente un officier sacrifiant, et l'on pense aussitôt à la magnifique fresque découverte en 1922 à Salihîyeh et que M. Franz Cumont a étudiée sur place et publiée dans les *Monuments Piot*³. Le tribun Terentius, commandant la XX^e cohorte d'archers palmyréniens, offre un sacrifice aux dieux du pays; devant lui un vexillaire avec son drapeau; derrière lui « officiers, sous-officiers et soldats ».

1. Cette rainure semble superficielle, mais elle constituait peut-être une séparation profonde entre une masse centrale et des revêtements.

2. La statue récemment tombée était fixée par un coin de fer fiché en plein centre; nos 3 tenons n'avaient avec elle aucun rapport.

3. Franz Cumont, *le Sacrifice du tribun romain Terentius...* dans les *Monuments Piot*, t. XXVI, 1923, p. 1 et suiv., et pl. I en couleurs; repris dans les *Fouilles de Doura Europos*, p. 89 et suiv., et pl. L.

De la main droite le sacrifiant jette des graines d'encens sur une *ara turaria* portative; de la main gauche il tient le *volumen*, son missel¹. Qui regardait de face notre autel assistait à une scène semblable formée par les panneaux 6, 1, 2 : au centre sur le tribunal, le gradé qui sacrifie; de chaque côté, plus bas, c'est-à-dire à terre, un porte-enseigne². C'est, schématisée, la cérémonie qui se répétait si souvent dans les *castra*. J'ai pensé d'abord à la fresque de Salîhîyeh, car elle contient un luxe de détails que ne connaissent pas les reliefs; si l'on veut se reporter aux modèles classiques, on n'a que l'embarras du choix³; l'attitude de notre officier est en particulier exactement celle de Trajan sur la planche LXVI de Cichorius⁴.

* * *



Fig. 3. — Officier sacrifiant.

Cet autel est donc bien un autel militaire, mais quelles troupes l'ont fait sculpter et à quelles divinités était-il dédié? Avant de répondre à ces deux questions, il nous faut essayer de dater, au moins approximativement, le monument.

L'uniforme de nos vexillaires est un uniforme de la Colonne

1. M. Franz Cumont, *art. cit.*, p. 6, n. 2, et p. 7, fig. 1, cite aussi deux stèles funéraires d'Alexandrie représentant « des légionnaires faisant de la main droite une libation sur un autel et tenant de l'autre un *volumen* ». Ces soldats contrairement à notre gradé portent une tunique courte. Voir aussi un centurion prétorien sacrifiant sur un relief de la Galerie Lapidaire : Amelung, *Sculpt. Vat. Mus.*, t. I, n° 163, texte p. 287, pl. 30.

2. Remarquons sur le panneau 2 (fig. 4) que nous voyons l'envers du *vexillum* (la hampe passe derrière l'étoffe); l'artiste a voulu montrer par là que le drapeau était bien tourné vers le sacrificateur.

3. Colonne Aurélienne, Reinach, *R. R.*, I, p. 304, n° 40; — Arc de Constantin (Marc-Aurèle), *ib.*, p. 244; — Arc des Orfèvres (Sept.-Sév.), *ib.*, p. 272, etc.

4. Cichorius, *Reliefs der Traianssäule...*, pl. LXVI, scène XCI (Reinach, *R. R.*, I, p. 354, n° 71).

Trajane (fig. 4). C'est, la coiffure mise à part, car il s'agit là d'un soldat d'infanterie légère, le n° 21 des planches de Couissin¹. Quant à la coiffure, la peau de bête, elle est encore plus instructive; les derniers spécimens que nous en ayons ne dépassent pas Septime Sévère², et elle apparaît comme caractérisant les troupes du second siècle.



Fig. 4. — Vexillaire du panneau n° 2.

La valeur artistique de l'autel n'est pas en désaccord avec ces données. J'ai déjà signalé les proportions heureuses du monument, l'agrément d'une composition sans monotonie; le dessin est loin d'être grossier; il devait même ne pas manquer de nerf, si l'on en juge par certaines parties conservées³, et si les porte-enseigne sont un peu bossus, la faute en est à la peau d'ours! En un mot l'art est inférieur de beaucoup à celui de la Colonne Trajane, dont pourtant on retrouve ici la tradition; même attitude des *vexillarii*, mêmes petites bases de terre. Si l'on passe à la Colonne Aurélienne, où les soldats avec leurs grosses têtes semblent le plus souvent des gnomes, quelle différence! L'état de la pierre ne m'a pas permis malheureusement d'obtenir une photographie satisfaisante et les dessins reproduits ici (fig. 3 et 4) n'ont aucune prétention artistique; mais un examen attentif face au monument m'induit à le dater du milieu du II^e siècle⁴.

1. *Op. cit.*, pl. IV; les *vexillarii* de la Villa Médicis devaient avoir aussi « deux cottes superposées » qu'on ne distingue plus.

2. *Ib.*, p. 424.

3. Jambes du vexillaire n° 2 par exemple.

4. Je profite de l'occasion pour signaler l'ouvrage de K. Lehmann-Hartleben, *Die Traianssäule, ein römisches Kunstwerk zu Beginn der Spätantike...*, 2 vol. in-4° (vol. I, texte, viii-158 pages et 28 figures.; vol. II, 73 planches), Berlin, 1926. C'est une des plus importantes contributions apportées depuis longtemps à l'histoire de la sculpture romaine.



Tandis que sur la fresque de Salihîyeh le sacrificateur a la tunique et le manteau de campagne, ici il a la toge. C'est que nous ne sommes plus sur l'extrême frontière, mais à Rome. Un monument si modeste n'a pas été apporté de loin pour orner la somptueuse villa; il vient à coup sûr d'un des camps de la capitale. Voilà qui n'est pas surprenant, puisqu'un autel fixe convenait bien à ces camps qui étaient à vrai dire les premières casernes de l'Empire.

Mais de laquelle provient-il? L'artiste a bien marqué que le corps qui fit la commande se rassemblait sous des *vexilla* et puisque nos porte-enseigne sont à pied on est tenté de songer au seul corps de la garnison non monté qui eût des vexillaires, aux vigiles : l'autel aurait décoré le *sacellum* d'une *statio* ou d'un *excubitorium*¹. Mais il est impossible que les vigiles aient eu à cette époque la tenue de campagne; Végèce prétendait que les porte-enseigne revêtaient ce singulier déguisement *ad terrorem hostium*; en était-il donc besoin pour prévoir les incendies ou fustiger les pickpockets de bains publics?

A dire vrai le fait que ces vexillaires sont à pied ne doit pas nous arrêter. Les panneaux étaient très étroits et nous avons affaire à des cavaliers démontés comme sur les reliefs de l'Arc de Constantin². *Vexillum* signifiait cavalerie; l'allusion était assez claire.

Or il y a des *vexillarii* et dans les corps montés du prétoire, *equites*³, *speculatores*⁴, *evocati*⁵, et chez les *equites*

1. Domaszewski, *Rangordnung*, p. 10-11, §§ 15-17; — Cagnat dans le *Dict. des Ant.*, t. V, p. 868, s. v. *Vigiles* : *C. I. L.*, VI, 220, 617, 1058, 2962, 2965, 2987, cette dernière avec une représentation figurée reproduite dans P. K. Bailie Reynolds, *The Vigiles...*, Oxford, 1926, pl. VI, p. 98.

2. Reinach, *R. R.*, I, p. 241-242, 247, 248. Voir aussi les reliefs d'Hadrien aux Conservateurs, *ib.*, p. 372, n° 4.

3. Domaszewski, *Fahnen*, p. 26, 78; *Rangordnung*, p. 23, § 20. Voir *C. I. L.*, VI, 617; Tacite (*Hist.*, II, 11) appelle déjà un de leurs détachements *vexillum*.

4. Domaszewski, *Rangordnung*, p. 20, § 3.

5. *Ib.*, p. 76 et n. 6. Voir *C. I. L.*, VI, 215 : on ne peut guère songer à un *vexillum* de vétérans du prétoire (Tac., *Hist.*, III, 21), l'existence de vexillaires parmi eux n'étant pas attestée.

*singulares*¹. C'est à l'une de ces troupes que notre autel a appartenu. Nous en aurons une nouvelle preuve en revenant une fois encore à la Colonne Trajane. Les vexillaires avec des casques couverts de peaux d'ours y sont très rares (quatre scènes seulement²) et s'y présentent toujours dans les mêmes conditions : le vexillaire est derrière l'empereur et précède deux enseignes prétoriennes. Cichorius voit dans ce vexillaire le représentant d'une *vexillatio* légionnaire³; quelle invraisemblance ! Il n'y avait pas de raison pour qu'une *vexillatio* fût à la place d'honneur; ce qui a trompé Cichorius, c'est que le vexillaire est à pied, mais s'il est à pied c'est que l'empereur a lui-même quitté son cheval. A propos de la planche XCIII, il a été sur la voie en songeant aux *statores Augusti*⁴, mais rien ne nous permet d'affirmer l'existence de vexillaires parmi eux. En effet le sens est clair : entre l'empereur et les cohortes est comme marquée la place des corps spéciaux; un cas topique est celui de la planche LXXV, où le vexillaire est à côté de l'empereur et du *préfet du prétoire*⁵ : on sait que celui-ci commandait non seulement les turmes du prétoire, mais aussi les *equites singulares*⁶.

Mais peut-on préciser davantage ? Qu'on me permette une parenthèse touchant les *speculatores*. Si l'on admettait avec Domaszewski qu'ils avaient des *signa* spéciaux⁷, il faudrait les exclure ici. Domaszewski se fondait sur trois monnaies qui vont de Marc-Antoine à Vespasien et qui sont décorées de *signa* différents de ceux des cohortes prétoriennes⁸. Mais cette

1. *Ib.*, p. 53, § 21. Voir *C. I. L.*, VI, 3239.

2. Cichorius, *op. cit.*, pl. XXXI, sc. XL (Reinach, *R. R.*, p. 340, n° 34);

— XXXVII, sc. LI — *R. R.*, p. 343, n° 40);

— LXXV, sc. CII — *R. R.*, p. 357, n° 81);

— XCIII, sc. CXXIII — *R. R.*, p. 363, n° 99).

3. *Ib.*, texte, II, p. 243 et 254.

4. *Ib.*, texte, III, p. 276 (voir Domaszewski, *Abhandlungen zur röm. Religion*, Leipzig-Berlin, 1909, p. 88-89).

5. *Ib.*, texte, III, p. 165.

6. *C. I. L.*, VI, 224, 228; Henzen, *Ann. Inst.*, 1885, n°s 1-13.

7. Domaszewski, *Fahnen*, p. 75-76.

8. Cohen², I, p. 37, n° 6 (Marc-Antoine); *ib.*, p. 336, n° 267 (Galba); *ib.*, p. 406, n° 500 (Vespasien).

conclusion a déjà été mise en doute par Ad.-J. Reinach ¹, et non sans raison. Seule la légende de la monnaie d'Antoine est explicite : *chortis speculatorum* ; les deux autres, postérieures d'un siècle, ne portent au revers que S. C. et ce n'est pas parce que là aussi on trouve des rostres qu'il est permis d'affirmer qu'on a affaire à des enseignes des *speculatores*. D'ailleurs cette *corona classica* ne décore-t-elle pas également certaines enseignes prétoriennes ²? Nous n'avons donc pas le droit d'écarter les *speculatores*. L'embarras du choix demeure et seule la destination de cet autel nous apporte une présomption.

* * *

Religio... castrensis... signa omnibus deis praeponit, dit le texte souvent cité de Tertullien ³ et puisque quatre *vexillarii* décorent notre autel, on était autorisé à supposer qu'il était réservé au culte des *signa militaria*. L'existence de chapelles des enseignes est assurée par les textes et les monnaies et par les fouilles exécutées depuis cinquante ans dans tout l'Empire ⁴; les publications font de rapides allusions à des autels ou à des fragments d'autel ⁵. Aurions-nous ici le premier exemplaire d'une série qui a certainement existé? C'est possible. Qu'on songe au fragment de l'année 168 ⁶ où

1. *Loc. cit.*, p. 1318.

2. Domaszewski, *Fahnen*, fig. 67 et 75. Ajoutons, d'un point de vue plus général, qu'il faut se méfier des monnaies et de leur inexactitude conventionnelle. Domaszewski en se fondant sur la tombe de Pompeius Asper (*C. I. L.*, XIV, 2583; Domaszewski, *ib.*, fig. 5), a excellemment défini les *signa* prétoriens; qu'aurait-il pu conclure s'il avait tenu compte de monnaies au type *adlocutio cohortium* ou *fidei praet (orianorum)*, où nulle part le type déterminé par lui ne se retrouve? Il suffit de se reporter à un grand bronze de Caligula dont le Cabinet de France possède un exemplaire d'une netteté extraordinaire (Cohen ², I, p. 236, n° 2, exemplaire n° 958).

3. Tert., *Apol.*, 16.

4. Cagnat, *Armée romaine d'Afrique* ², p. 480 et suiv. (à propos du *praetorium* de Lambèse, bibliographie et rapprochements).

5. Bruce, *Roman Wall*, p. 318; Jacobi, *Kastell Murrhardt*, p. 7.

6. *C. I. L.*, VI, 3559 (32989), aujourd'hui dans la Galerie Lapidaire (*Mag.*, III). Les compléments que nous adoptons sont de Domaszewski, *Abhandlungen*, p. 86-89.

des *statores* élèvent par souscription [*signis milita*]rib(us) (*quinque*) *sedem exstructo tribunali*; parmi les [*ornamenta*] il pouvait y avoir un autel. Si séduisante pourtant que soit l'hypothèse, elle paraît malgré tout imprudente. De dimensions modestes avec sa décoration de *vexilla*, notre autel me semble bien plutôt avoir été l'objet d'un culte privé. Il pouvait donc davantage être consacré à l'un de ces génies qui pullulèrent sous l'Empire : *genio turmae*¹, *genio scholae*², *genio sancto scholae decurionum*³; il pouvait réunir dans un même culte le génie et les enseignes⁴, ou l'empereur et les enseignes⁵; voici enfin une inscription : *C. I. L. XIII, 7753*, qui semblerait avoir été composée pour notre autel, puisqu'elle est une dédicace *genio vexillariorum*⁶...

Mais n'oublions pas que nous ne sommes pas sur la rive droite du Rhin, mais à Rome; que nous ne sommes pas au III^e siècle, mais au second. Je suppose donc que cet autel a fait partie d'un de ces monuments que les soldats élevaient aux *genii* près de leur camp. Ces monuments sont décrits par les inscriptions mêmes : *aedicula marmoribus exornata, columnae, signum genii, ara cancellum aereum*⁷; ils se composaient d'une petite construction en forme de temple dont le fronton était supporté par des colonnes⁸ sous lesquelles se trouvait une statuette du *genius*; devant cet édicule se

1. *C. I. L.*, VI, 224, 225; III, 10958.

2. *Ib.*, III, 876.

3. *Ib.*, III, 7626.

4. *Ib.*, II, 1031 : *genio et signis coh. I F(idae) Vardul(lorum)*.

5. *Ib.*, II, 1030 : *genius d. n. et signorum coh. I Vardul(lorum)*.

6. Trouvée à Niederbiber, dans une pièce attenant au sanctuaire des enseignes du *numerus Divitiensium* : *in h(onorem) d(omus) d(ivinae), Genio vexillar(iorum) et imagini(i)ferum*, *Attianus Corosi(us) vex(illarius), Fortionius Constitutus imag(ini)fer signum cum(a)edic(u)la et tab(u)l(am) marmoream d(e)d(ica)verunt*... (a. 239). Voir Lindenschmit, *Altertümer*, t. I, fasc. 7, pl. 5; Dessau, n° 2349; *Bonn. Jahr.*, 107, p. 121-123; Max Mayer, *Vexillum*, p. 43.

7. Voir *C. I. L.*, VI, 212, 213, 214.

8. Voir la reproduction d'un de ces frontons dédié par des prétoriens (*C. I. L.*, VI, 212) dans Amelung, *Sculpt. Vat. Mus.* (Gal. Lap.), t. I, n° 91 a; texte p. 234, pl. n° 25; — un autre dédié par les vigiles (*C. I. L.*, VI, 219, Mus. des Thermes) dans Baillie Reynolds, *op. cit.*, p. 44, pl. I.

dressait l'autel où l'on faisait les sacrifices et les libations et le tout était entouré d'une grille.

Cette hypothèse rend compte du caractère privé de cet autel; elle s'accorde exactement avec la date de notre monument, les frontons que nous avons conservés étant tous de la deuxième moitié du second siècle; elle explique l'absence d'inscription qui, dans les monuments de ce genre, était réservée au fronton¹; elle permet d'attribuer cette *ara* de cavaliers au *genius turmae*, de même que ceux que nous avons et qui ont été dédiés par des fantassins le sont au *genius centuriae*; enfin, comme on ne trouve pas d'édicule de ce genre chez les *equites singulares*², peut-être a-t-on le droit de donner la préférence à l'un des corps montés du prétoire.

* * *

Je conclurais : autel militaire ayant appartenu à une caserne de Rome; voilà qui est certain; voici qui l'est moins : élevé par des cavaliers du prétoire (*equites praetoriani, speculatores* ou *evocati*), il faisait partie d'un de ces élégants « édicules » que dans le *campus cohortium* les libérés ou les promus consacraient *genio turmae*. Des conclusions plus assurées sont sans doute impossibles pour cet autel, qui est anépigraphe et ne se trouve plus *in situ*; en outre il ne ressemble à ma connaissance à aucun autre autel publié; c'est d'ailleurs pour cela que j'ai cru bon d'attirer sur lui l'attention des historiens de l'armée romaine.

Marcel DURRY.

1. Les noms des souscripteurs, nous dit l'inscription *C. I. L.*, VI, 212 dédiée au *Genio centuriae*, étaient écrits *in ara et aedicul(a)*; mais ici où il s'agit d'une turme, d'effectif beaucoup moins important, l'*aedicula* a été assez grande pour porter tous les noms qui n'ont pas eu à déborder sur l'*ara*.

2. *C. I. L.*, VI, 224, 225, dédicaces des *eq. sing. genio turmae* sur une base.

L'AFFAIRE DES INSCRIPTIONS DE LA CLYDE

Dans sa deuxième communication à l'Académie sur les fouilles de Glozel (10 sept. 1925); M. S. Reinach rappela à ses confrères la discussion soulevée autrefois en Angleterre par les publications de M. Dukinfield Astley. Comme cette controverse n'a pas eu d'échos en France, il m'a semblé opportun d'entrer, à ce sujet, dans quelques détails.

1

En 1895, Sir Francis T. Barry, membre du Parlement, propriétaire de Keiss Castle à Caithness dans l'extrême nord de l'Écosse, donna au Musée d'Édimbourg des objets qu'il avait découverts en fouillant neuf *brochs* (monuments circulaires) entre Wick et John O'Groat's Head. Le fait qu'un même site avait fourni de la poterie grossière, des épingles

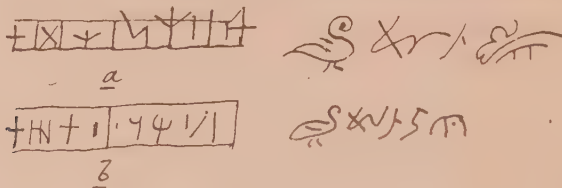


Fig. 1. — Inscription d'un disque en calcaire de Road Broch (Écosse). Lectures de M. Dukinfield Astley (a) et de l'auteur (b).

d'os, des lampes de pierre, une dent d'ours, des meules, un anneau de bronze et des *inscriptions* était de nature à éveiller des soupçons, d'autant plus que l'année précédente avait vu paraître les *Primitive pictographs* de M. (auj. Sir) Arthur Evans. Mais la haute situation de Sir Francis Barry imposait le silence aux douteurs; on applaudit à la décou-

verte, faite dans le *Road Broch*, d'un disque plat en calcaire avec une inscription que le Rev. M. Astley et moi ne lisons pas exactement de même (voir fig. 1, *a* et *b*).

Là-dessus un artiste peintre, W. A. Donnelly, annonça (*Journ. Brit. Arch. Assoc.*, 1898) que, fouillant à marée basse un *crannog* à demi sous-marin, sur la rive droite de la Clyde, il avait tiré de là des objets préhistoriques avec marques incisées (fig. 2). Ces signes furent publiés par Jorgh

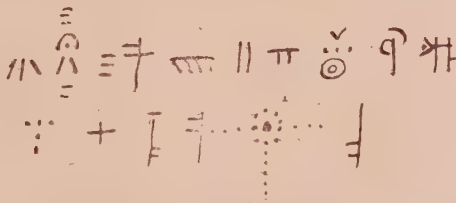


Fig. 2. — Marques incisées sur des objets tirés d'un *crannog* (rive droite de la Clyde).

Anderson dans les *Proceedings* de la Société des Antiquaires d'Écosse (fév. 1901). Bientôt après, des trouvailles analogues faites dans des *crannogs* furent signalées par John Bruce, membre de cette Société, et d'autres chercheurs à Dumbuck, Dunbuie et Langbank. Le docteur Robert Munro fut appelé en qualité d'expert et, tout en acceptant certains objets, en rejeta beaucoup d'autres, notamment les « idoles », comme des faux. « Si l'on croit à cela, dit-il, tout l'édifice de l'archéologie écossaise doit s'effondrer ! »

John Bruce était persuadé de l'honnêteté du peintre Donnelly et lut, à ce sujet, un mémoire, le 14 mai 1900, à la Société des Antiquaires d'Écosse (*Notes of the discovery and exploration of a pile structure on the North bank of the Clyde*). Il s'ensuivit une discussion :

J. Anderson : La série d'objets portant des marques incisées sur pierre, argile schisteuse, écaille d'huître, jayet, ne ressemble pas à ce qu'on a trouvé jusqu'à présent dans les palafittes ni ailleurs en Écosse, sauf à Dunbuie qui est tout près. J'admets les analogies signalées avec les marques des Peaux-Rouges et des Australiens, mais cela ne constitue pas une preuve.

R. Munro : Ces objets bizarres n'appartiennent à aucune phase

connue de la civilisation en Écosse et ne sont certainement pas néolithiques.

Andrew Lang : La ressemblance entre les objets de Dumbuck (Clyde) et ceux que des voyageurs ont rapportés de l'Australie centrale m'intéresse beaucoup. L'accusation de faux est ici inadmissible, et si nous acceptons les pierres incisées de Dumbuck et de Dunbuie, il faut y voir la survivance de rituels magiques d'une époque relativement reculée.

La discussion n'aboutit pas. C'était surtout le *crannog* de Dumbuck, sur la rive droite de la Clyde, qui était en jeu. Dès 1896, on avait trouvé des objets similaires sur la colline fortifiée de Dunbuie, à quelques milles à l'intérieur du comté de Dumbarton. John Bruce n'avait pas encore fouillé à Langbank sur la rive gauche (1901).

A cette époque, aux yeux des savants, le « protohistorique écossais » coïncidait avec l'époque romaine au sud de l'île. Quand Andrew Lang (*Longman's Magazine*, mai 1902) parla des *Clydeside discoveries* comme « anciennes et authentiques », Munro parut croire qu'il les plaçait vers la fin de l'occupation romaine; telle était aussi l'opinion de M. Dukinfield Astley, suivant lequel les Picts indigènes étaient encore au stage néolithique vers 400 après J.-C. Rob. Munro refusa toujours d'attribuer une haute antiquité aux *crannogs*, qu'il croyait en majorité du moyen âge; tels objets préhistoriques, présentés en 1866 par le général Fox Pitt-Rivers à la Société anthropologique de Londres, étaient considérés par le même critique comme anglo-saxons.

Lorsque la Revue *Portugalia* annonça les découvertes d'Alvao au Portugal, Andrew Lang écrivit au directeur de ce recueil, R. Severo, lui indiquant les trouvailles de Donnelly et de Bruce et se disant convaincu de l'authenticité de celles que Severo publiait (1903); mais il ne fut pas question alors de Caithness ni de Sir Francis Barry, que Severo ignorait pendant deux ans. Le Rév. Dukinfield Astley écrivit de son côté au savant portugais. En 1900, il avait fait une communication à la *British Archaeological Association* où il citait, outre des marques sur rochers à Cochno et Auchentorlie, une amulette en jayet inscrite de Ballinderry dont il trans-

crivit les signes (fig. 3) ¹. Laissons de côté les parallèles qu'il allègue avec des signes rupestres du Nouveau Monde, qui sont du domaine de l'ethnographie. En 1903, le même antiquaire publia des notes complémentaires sur Longbank,



Fig. 3. — Signes d'une amulette en jayet de Ballinderry (Écosse).

et, en 1904, une brochure importante : *Portuguese parallels to the Clydeside discoveries*, dont le titre indique assez le contenu ².

R. Munro avait écrit à Severo qu'il ne croyait ni à Alvao ni aux trouvailles de la Clyde. Severo, dans un second article (*Portugalia*, t. II, 1905), fit observer que les découvertes du Portugal et de l'Écosse éveillaient, par leur apparence étrange, le même scepticisme. « Une ancienne expérience, ajoutait-il, nous apprend qu'en pareille matière la lumière se fait lentement et péniblement, car aucune intransigeance n'est plus tenace que celle de l'exégèse scientifique, bien qu'elle se meuve théoriquement dans un milieu libre. »

L'adhésion expresse donnée par Severo à Astley obligea Munro à considérer à nouveau toute la question dans son ouvrage *Archaeology and false antiquities* (1905). Munro décrit loyalement les objets écossais soupçonnés et semble ne les condamner qu'à contre-cœur, comme « n'appartenant à aucune phase connue de la civilisation écossaise ». Mais cet argument, on le sait, a peu de valeur.

Il faut reconnaître que certains parallèles indiqués par Astley entre des pierres à marques de la Clyde et du Portugal ne sont pas de ceux que l'on puisse écarter à la légère, comme l'a fait R. Munro (fig. 4). Terminons donc par ces lignes spirituelles d'Andrew Lang, qu'Astley a citées dans sa brochure de 1904 : « Les fouilleurs devraient opérer en pré-

1. *Clydeside Discoveries*, p. 19.

2. Tirage à part du *Journal of the British Archaeological Association*, 1904.

sence d'un digne magistrat, d'un géologue, de dix membres de la Société des Antiquaires, de M. Sherlock Holmes et de M. Maskelyne, le prestidigitateur. Faute de quoi, trouver quelque chose d'inattendu est aussi dangereux pour la réputation d'un homme que de voir un fantôme. Si je dis, par



Fig. 4. — Pierres à cupules de la Clyde (à gauche) et d'Alvao (à droite).

exemple, que j'ai découvert un site néolithique, B, qui ne l'a pas découvert, dira que c'est de l'âge du bronze. Si je trouve des objets néolithiques, B dit que je les ai mis là ; mais si un objet de bronze s'y rencontre, on ne me permet pas de dire que B l'y a semé avec l'intention de nuire. Le spectateur hostile est à l'abri de la méfiance qui pèse sur cette personne très suspecte, le découvreur. » On dirait que Lang n'a pas connu seulement l'affaire d'Alvao, mais celle de Glozel.

F. W. G. FOAT.

VARIÉTÉS

Un livre sur les ornements des vases grecs.

Après les multiples études dont les vases peints grecs ont été l'objet depuis un siècle, on a peine à croire qu'il y existe encore un domaine inexploré. C'est pourtant la démonstration faite par M. Paul Jacobsthal, professeur à l'Université de Marburg, dans un grand ouvrage intitulé *Ornamente griechischer Vasen* (Frankfurter Verlags-Anstalt. In-4°, 246 pages, 149 planches. Berlin, 1927). Tout au long de ses analyses méticuleuses, il est uniquement question des rinceaux, spirales et volutes, fleurs et boutons de lotus, vrilles et acanthes qui décorent les parois et le plus souvent les flancs des vases. De ces sujets, de la place qu'ils occupent, des transformations qu'ils subissent, l'auteur tire toute une exégèse dont l'intérêt justifie l'abondance. On ressent d'abord quelque crainte de voir ce frêle et charmant décor périr comme étouffé sous le poids d'une érudition si touffue; puis on découvre, chemin faisant, que toutes sortes de problèmes, importants pour l'histoire et pour l'art, naissent sous les pas du chercheur et que l'auteur a bien fait de s'efforcer d'y répondre. En somme, un beau livre et une réussite fort méritoire.

Ce n'est pas que ce gros volume soit facile à lire ni qu'on puisse le parcourir rapidement. Pour le comprendre bien, il faut suivre le raisonnement pas à pas et se livrer à une gymnastique qui, dans moins d'une page, vous fait passer de la planche 34 à la planche 91 pour revenir à 88, redescendre à 34 et remonter à 47, sans compter les copieuses notes où s'entassent les renvois à d'autres planches et à d'autres ouvrages qui ne sont accessibles que dans une bibliothèque toute spécialisée. Ajoutons que M. Jacobsthal parle une langue assez abstraite et compliquée, semée de néologismes qu'un étranger ne trouve pas dans les dictionnaires usuels. Il semble que la génération nouvelle des archéologues allemands subisse le goût de la phrase longue et obscure qui sévit aussi bien en France qu'ailleurs. La belle limpidité de Brunn et de Michaelis, la netteté incisive de Furtwaengler ou d'Hauser ont disparu. Mais reconnaissons avant tout les qualités de réflexion, de patience et de persévérance, de méthode et d'ordre qu'un tel travail suppose et ne lésions pas sur les éloges auxquels il a droit. Le sujet, du premier coup, a été traité à fond et il sera difficile d'y ajouter beaucoup d'observations matérielles. Sur la partie esthétique les avis peuvent différer; ce sont ces divergences qui nous fourniront l'occasion de certaines remarques.

Toutes les reproductions, à part quelques vignettes dans le texte, sont photographiques et M. Jacobsthal a raison d'insister sur la nécessité de recourir pour tous les documents de peinture et de dessin antiques à ce procédé, seule garantie d'exactitude. L'ornement est souvent la principale

victime des mauvaises habitudes prises : quand un dessinateur moderne s'occupe d'un vase antique, il s'attache à bien calquer les figures, mais l'ornement lui paraît un accessoire négligeable et, pour le reproduire, il se contente ordinairement d'en copier une petite partie, se réservant d'achever le reste à loisir, en répétant toujours le même motif. Or, dans une frise d'ornements grecs, il s'en faut que tous les éléments soient identiques les uns aux autres et interchangeables : le dessin, mené du bout du pinceau par une main libre, n'est pas fait sur un patron uniforme et dans les détails il y a toujours des différences. Une reproduction stéréotypée est donc fautive; elle supprime le rythme et le mouvement, la vie du décor.

Un chapitre sur l'anse (p. 13) détermine la fonction constitutive de cette partie de la poterie : c'est elle qui fixe l'axe vertical du vase, qui le divise en compartiments (face, revers, côtés). Il est donc naturel que les potiers choisissent cet endroit pour y mettre un décor approprié. Mais l'œnochoé n'a qu'une anse, l'hydrie en a trois, l'amphore en a deux. L'ornementation est, par conséquent, subordonnée aux surfaces déterminées par ces anses. Il faut tenir compte aussi de l'emploi et de la destination du récipient. Par exemple, l'œnochoé archaïque, à bouche ronde et à anse surélevée, se présente de profil, quand on la tient à la main pour verser le vin; aussi le potier Amasis a placé ses personnages sur le flanc droit du vase et non sur la face (pl. 4). Cette particularité remarquable me semble contredire un peu ce que dit l'auteur sur le principe de « statique » qui, d'après lui, serait la règle adoptée : le décorateur considérerait le vase comme au repos, posé sur un meuble, et non pas en mouvement. Dans l'œnochoé citée, le fonctionnement de l'ustensile détermine au contraire son décor; au repos il eût été loisible de placer les figures en façade (pl. 4 b), comme on le voit sur d'autres œnochoés à bec trilobé (pl. 17, 29, 83). Je ne crois pas non plus qu'on puisse expliquer comme un souvenir des yeux décoratifs (p. 16) les énigmatiques triangles réservés en rouge sur le flanc non décoré du vase (pl. 4 c). Le dessin serait fautif et le choix de l'emplacement inintelligible. Mieux vaut avouer que ce petit détail reste mystérieux. J'approuve davantage M. Jacobsthal d'avoir parlé avec prudence des hypothèses de MM. Hambidge et Caskey sur la géométrie des vases grecs (p. 18 et note 22). Je me suis expliqué là-dessus brièvement dans un opuscule sur *le Dessin chez les Grecs* (p. 31-32).

Passant à l'étude des ornements d'anse sur les amphores à figures noires (p. 23), l'auteur y constate l'accord nécessaire entre le décor et la structure du vase. L'amphore à épaule en pente (l'auteur critique avec raison l'appellation usitée en Allemagne de *Bauchamphora*, amphore ventrue, pl. 6 a, qui caractérise mal la forme spéciale de cette poterie) inscrit la silhouette entière du vase dans une courbe douce et continue; l'amphore à épaule aplatie (*Halsamphora*, amphore à col, pl. 15, dénomination tout aussi malheureuse, puisque toutes les amphores ont un col) sépare nettement le col de l'épaule qui fait comme un plateau horizontal au-dessus de la panse. Dans la première catégorie, le noir recouvre la plus grande partie du vase et laisse seulement la place à des tableaux situés de chaque côté et encadrés par des lignes droites; l'espace réservé à l'ornement y est très mesuré. Dans la seconde, ce sont comme des étages superposés où les ornements trouvent plus facilement à se loger. D'un côté, aspect tranquille avec des sortes de fenêtres ouvertes sur les êtres vivants; de l'autre, rupture et discontinuité,

juxtaposition des figures et des ornements, sorte de rythme impétueux et mouvementé (p. 23-24).

Peut-être se demandera-t-on si l'humble potier du Céramique a songé à tant de belles choses, en maniant l'argile que ses doigts arrondissaient ou aplatisaient suivant ses instincts de modelleur? Mais les amateurs modernes des beaux objets antiques n'ont-ils pas le droit, eux aussi, d'obéir à leur goût et à leur affinement d'esprit en analysant le plaisir que leur procurent des formes harmonieusement conçues? Quand nous plongeons dans le passé, nous y rencontrons des idées et des jouissances qui n'appartiennent pas toujours à l'antiquité elle-même, mais qui s'en dégagent et qui font partie intégrante de notre éducation. C'est ce qui autorise, à mon sens, M. Jacobsthal à raisonner, même avec quelque subtilité, sur le système de la décoration grecque. Ne nous en plaignons pas, car ses réflexions sont toujours intéressantes, souvent pénétrantes, et dénotent un esprit sensible aux jeux complexes de l'art.

Il a parfaitement démontré que les formes des vases commandent tout le décor, sujets et ornements, et qu'ayant affaire à deux genres d'amphores de structure dissemblable, les potiers grecs ont cherché à leur appliquer une ornementation différente. L'emplacement vide, laissé sous l'anse, dans les deux catégories, a donné naissance à toutes sortes de solutions ingénieuses qui s'adaptent à l'étroit emplacement laissé à la disposition du peintre : petits personnages accrochés à l'ornement d'anse (vignette p. 20), figures courbées ou accroupies, corps de blessés ou de morts chargés de remplir l'intervalle, en même temps que par une pente naturelle les motifs héraldiques, les animaux symboliques, les yeux décoratifs, viennent se grouper autour des baguettes d'attaches comme pour les soutenir et les fortifier. Il n'est pas vain de supposer que ces dispositions sont en rapport avec les groupements que l'on voit aux frontons des monuments d'architecture et sous les rampants de leur entablement. Ainsi s'affirme, une fois de plus, la fraternité du grand art et de l'art industriel. Il me semble que l'auteur aurait pu indiquer aussi le caractère religieux et prophylactique de ces images accessoires, placées au flanc des vases (les coupes en fournissent des spécimens encore plus que les amphores). Assurément, parmi les préoccupations intimes des décorateurs, il faut mettre le souci de donner un sens heureux et bien-faisant à leurs compositions.

Le décor ainsi massé près de chaque anse de l'amphore a l'avantage d'accuser à la fois l'axe vertical du vase et la division de la surface en quatre parties distinctes. Telle est l'importance de ce point central qu'on remarque parfois une esquisse préalable fixant la place de l'ornement comme celle des figures mêmes (p. 38). De ce point central partent les rinceaux et les volutes. Leur apparition remonte à une époque fort ancienne, bien antérieure à celle des amphores attiques (pl. 2, 3, 20, 21), mais elle est d'abord sporadique et comme hésitante. L'honneur des Attiques est d'avoir créé définitivement les formes canoniques de ce décor, où les rinceaux et les spirales jouent un rôle prépondérant. Ils inventent deux façons d'utiliser ces ornements : le *Schwebetypus* qui laisse le motif végétal libre et abandonné à lui-même (pl. 14 c, d), le *Hängetypus* (pl. 14 b, pl. 18) qui montre l'ornement comme accroché et suspendu à l'attache de l'anse (p. 47). De là une étonnante variété dans la disposition de ces éléments peu nombreux; ainsi le musicien, avec sept

notes, crée la musique tout entière. Ce qui appartient aussi à l'art attique, c'est unescience parfaite dans l'exécution, une adresse de main extraordinaire: certaines œuvres d'Amasis et d'Exékias sont, à cet égard, de pures merveilles (p. 49, pl. 22, 24, 35, 37); toute la stylisation minutieuse et délicate de l'archaïsme attique y trouve sa lumineuse expression.

Dans ce système, la spirale tout d'abord joue le premier rôle. On aurait voulu que l'auteur donnât son avis sur l'origine matérielle de cet élément qui est usité en céramique depuis les origines les plus lointaines et qui a dû naître de sources diverses. Ici la botanique est sans doute en cause, comme pour les fleurs de lotus, les rinceaux, les palmettes. M. Jacobsthal a montré (p. 56) que les Mycéniens et les Ioniens avaient déjà utilisé ce motif de la spirale (pl. 2 et pl. 20) et qu'Amasis pourrait en être en Attique le propagateur.

Mais que représente-t-il? Les vrilles de la vigne? Ou celles du liseron des champs? Il serait intéressant de savoir s'il se rattache au culte bachique et d'expliquer ainsi sa popularité sur les vases à boire.

Dans un travail aussi minutieux on est surpris de voir certaines questions, qui viennent naturellement à l'esprit, laissées sans réponse. Par exemple, n'est-il pas vraisemblable que ce décor végétal eut pour cause l'habitude qu'on avait de décorer les vases eux-mêmes, dans les banquets de fête, avec des fleurs et des guirlandes *réelles*? De même, le chapiteau des colonnes égyptiennes n'est autre chose que la traduction en pierre des bouquets et des faisceaux de lotus liés qu'on attachait en haut des supports de la maison dans certains jours de liesse. Les peintres grecs ont traduit aussi avec leur pinceau ce qu'ils voyaient chaque jour. Nous en avons la preuve dans leurs tableaux où l'on remarque parfois un cratère ou une amphore ornés d'une guirlande de lierre qui, fixée à chaque anse, forme un gracieux feston sur la panse de la poterie (*Vases antiques du Louvre*, pl. 113, 119, G 133, 150). Nous en possédons une autre preuve dans l'usage plus fréquent encore de peindre autour du rebord des cratères, des skyphos ou des coupes, une guirlande de laurier ou de lierre mêlé de baies (*id.* pl. 135, 137, 143, 151, 156, 160; *Corp. vas. antig.*, France, Coll. Mouret, pl. 3). N'oublions pas non plus que les couronnes posées sur la tête ou autour du cou des convives n'avaient pas seulement pour but de les parer, mais de les parfumer et de combattre en eux les effets de l'ivresse. Enfin l'idée de rendre hommage à la divinité n'était pas absente de ces pratiques et en faisait une sorte de rite obligatoire (*Dict. des Antiq.* de Saglio, article *Corona*, p. 1527). Ainsi tout concourait à multiplier sur les vases les images de certaines plantes choisies. Ces explications auraient pu prendre place dans l'ouvrage de M. Jacobsthal. Elles intéressent l'esthétique du décor.

Vers le début de la fabrication des figures rouges, les groupes de spirales furent remplacés peu à peu par des groupes de palmettes (p. 73). C'est un changement important. Le mathématique et l'abstrait cèdent la place à un élément plus souple et plus rapproché de la nature. Toutefois la spirale ne disparaît pas; en vertu de la « hiérarchie des genres », elle se subordonne au motif en vogue et elle l'accompagne discrètement en s'attachant aux tiges des rinceaux (pl. 51, 56). Peut-être ces groupements de palmettes ont-ils fait partie des innovations de l'art ionien, mais c'est l'art attique qui ne cesse, jusqu'à la fin, de les travailler et de les perfectionner. L'essor de cette création amena les décorateurs à remplir tout le champ libre sur le côté du

vase, non seulement avec une rangée, mais avec deux et même trois rangées de palmettes (pl. 49, 50). Ce fut le point de départ d'un principe nouveau : l'asymétrie. Il n'y eut plus d'axe vertical ni de point central; le pur rythme géométrique disparut (p. 76, 77). Nous ajouterons que cette conception nouvelle se manifeste aussi bien dans l'architecture et dans la sculpture que dans la peinture industrielle: la symétrie voilée, la symétrie cachée, constituant une asymétrie apparente, régit les constructions de l'Acropole d'Athènes comme l'ordonnance des frontons du Parthénon; l'équilibre se fait par des masses qui s'opposent et se balancent, et non plus par des éléments juxtaposés et rigides. Le résultat est qu'on revient en céramique au *Schwebetypus* et que l'ornement se montre de plus en plus indépendant de l'anse qui lui servait autrefois de support et d'attache. Sur les amphores et sur les coupes à figures rouges on constate une liberté d'allure qui crée, autour de l'anse, une foule de combinaisons capricieuses (pl. 55, 75 b).

Ce désordre même devait conduire à rechercher quelque part pour la palmette un point d'attache solide. Aux environs des années 480-440 on le trouva dans la tige même du rinceau qui se prolonge et s'implante dans le sol, formant une sorte d'arbrisseau ou d'« arbre à palmettes » *Palm(ettenbaum)*. C'est une construction nouvelle qui ne manque pas d'originalité (pl. 60, 61, 63, 64). Parfois un véritable tronc forme la base et se couronne de palmettes encadrées par des rinceaux et des volutes (pl. 62). Mais comme, dans le décor céramique, le besoin de stylisation et d'équilibre se fait toujours sentir, on aboutit à un dessin régulier et symétrique (pl. 101 c) qui remet chaque chose en place et rétablit sur le flanc de la poterie l'axe vertical commandé par l'anse. Même effet produit et accentué par un autre motif congénère, le motif « en lyre » ou « en acrotère » qui rend aux spirales une place d'honneur et les assimile aux volutes du chapiteau ionique (pl. 101 b). C'est, comme le remarque l'auteur (p. 87), un retour aux formules anciennes.

A propos de l'« arbre à palmettes », M. Jacobsthal a posé la question du rapport des ornements avec les réalités végétales et il a écrit sur ce sujet quelques pages fort bien venues (p. 87 à 93). Il montre combien la conception antique du « paysage » est différente de la nôtre. La plupart des auteurs modernes raisonnent comme si les anciens avaient connu cette faculté d'« impressionnisme » qui domine chez nous depuis la Renaissance. C'est une grave erreur. Un peintre de vases attique veut représenter le lever du soleil : il montre la déesse Éos frappant dans ses mains et effarouchant un rossignol qui s'envole d'un buisson (pl. 64 a). Comment comparer cette vision toute matérielle et anecdotique avec un tableau de Poussin ou l'*Aurore* de Michel-Ange? L'évocation de la nature pour l'artiste grec est en étroite connexion avec la vie de l'homme : une colonne, un meuble, un tronc feuillu suffisent à préciser un site; une palmette stylisée représente une plante; cette palmette est à la fois ornement et végétal réel. Ces idées, qui peuvent nous paraître étranges chez un peuple si bien doué pour l'art, ne changent pas au cours des siècles; elles valent aussi bien pour le temps des *Bacchantes* d'Euripide, de l'*Œdipe à Colonne* de Sophocle que pour la poésie lyrique de Sapho. La raison fondamentale de ce phénomène surprenant est la position prise par les Grecs à l'égard des choses « *quæ sunt infra hominem* », et ce sentiment général a été admirablement résumé par Socrate au début du *Phèdre* : « La campagne et les arbres ne m'apprennent rien; je ne m'instruis qu'auprès des hommes dans la ville. »

L'auteur aurait dû s'arrêter à cette conclusion, mais il a cru devoir y ajouter une longue digression (p. 94 à 110) sur la structure que pouvaient avoir les palmiers de bronze consacrés à Delphes, à Délos et dans l'Érechtheion d'Athènes, sur la vigne d'or et les platanes faits pour les rois de Perse. Nous voilà un peu loin des ornements des vases grecs et ces développements nuisent fâcheusement à la composition; ils auraient pu faire la matière d'articles séparés dans une Revue.

Arrivons aux coupes. Elles ont une importance toute particulière, car on sait qu'avec l'essor de la figure rouge, la coupe est devenue le vase de prédilection chez les Attiques. Deux tendances contraires s'y manifestent, l'une pour remplir l'espace vide avec un décor sobre qui fait valoir les lignes verticales des tiges des anses (pl. 70 *a*), l'autre pour entourer et nourrir les attaches d'anses par un large semis de palmettes horizontales dont les pédoncules se dressent, s'incurvent et se balancent symétriquement (pl. 70 *d*, 72 *d*). Dans la période archaïque, celle d'Épiktétos, Chélis, Hischylos, on s'est contenté de copier les formes des palmettes des vases à figures noires, ou bien on a utilisé des objets ou des figures pour combler l'espace vide sous l'anse, de telle sorte que ces remplissages forment un lien entre les deux revers de la coupe (pl. 71 *d*, 76 *a*). Les combinaisons de palmettes et de rinceaux se font jour avec le style sévère : la double palmette opposée, l'une avec les pétales en l'air, l'autre retournée vers le bas, aura beaucoup de vogue et sa popularité se prolongera jusqu'au IV^e siècle. Douris en fit en quelque sorte sa marque de fabrique, ce qui permet de reconnaître ses œuvres assez aisément (pl. 77, 78). Le plus grand changement qui se produise alors est l'effet dynamique opéré par les longs pédoncules lancés à travers les parois du vase et le balancement des palmettes librement suspendues dans l'espace (pl. 77 *b*). Le dessous de l'anse est redevenu un centre d'où émanent et s'irradient les végétations qui s'étendent jusqu'à la périphérie. A cet égard, on a pu dire que Douris était un « archaïsant » et qu'en ce sens son ornementation, aussi bien que ses figures, était guidée par les souvenirs du passé. Son procédé de décoration est en relation avec des céramiques qui ne sont pas attiques et dont la source est à chercher du côté de l'Ionie (p. 124).

J'avoue que, pour ma part, l'« ionisme » de Douris ne me frappe pas et je crois que son prétendu caractère « archaïsant » provient du style authentiquement archaïque de la coupe citée (pl. 77, combat de Pâris et de Ménélas, d'Hector et d'Ajâx) qui, à mon avis, appartient à la période la plus ancienne de son œuvre, très voisine des premières années du V^e siècle (*Douris*, p. 87). Sa façon d'envisager le décor d'anse comme une formule presque géométrique et fixe s'ajoute aux autres raisons de le ranger parmi les archaïques purs pour les débuts de sa production. Comme le remarque M. Jacobsthal (p. 125), son ornementation n'est ni copieuse ni encombrante; sa palmette double résiste d'une part à l'envahissement des ornements placés sur les côtés et, d'autre part, elle s'impose à elle-même de ne pas franchir la limite du côté des personnages.

Le type « acrotère » est comme une dérivation et un épanouissement de la palmette double de Douris; il fournit, lui aussi, une longue carrière à travers le style libre attique et jusque dans les produits italiotes du IV^e siècle (pl. 96, 99, 120, 121, 125, 126). Le motif « en acrotère » et le motif « en lyre » ont pour caractéristique de reposer sur la ligne de terrain comme sur une base

solide qui, de plus en plus, a tendance à s'élargir; on y voit apparaître vers le 1^{er} siècle les feuilles d'acanthé qui s'étalent au pied des palmettes et qui deviendront un élément usité dans la céramique italote et surtout lucanienne (pl. 130). De même que les spirales symétriques du temps ancien évoquaient le souvenir du chapiteau ionique, de même se marque ici la sphère d'influence où naquit le chapiteau corinthien (p. 130).

Le décor du stamnos, forme qui apparaît avec l'invention de la figure rouge (le stamnos à figures noires, pl. 88, est une exception), décèle des emprunts nombreux à l'amphore et à l'hydrie entre lesquelles il se place comme un trait d'union. Ses flancs rebondis se prêtent à une large floraison du décor végétal; quelques exemplaires sont tout à fait remarquables par l'élégance et la richesse de l'ornementation (pl. 101, 102, 104). Il arrive même qu'un côté entier soit consacré aux fleurs, rinceaux et palmettes, supprimant le sujet à personnages (pl. 89). C'est dans cette catégorie qu'on peut le mieux étudier les aspects variés de la plante stylisée et en comprendre l'esprit. Les hydries et les amphores apuliennes (pl. 111, 113) en marquent l'exagération et la redondance qui crée presque la confusion. On y note comme un principe rigoureux le retour à l'observance de la symétrie et des directions verticales données par l'axe du vase; l'emploi des palmettes en groupements libres devient rare (pl. 95 b). En général, c'est le *Standtypus*, le type à forme stable, qui l'emporte sur le *Schwebetypus*, forme libre et flottante (p. 136). On peut attribuer à l'influence de la coupe les cas où la seconde formule est appliquée au stamnos (pl. 93, 94, 100). La tendance à la stabilité est indiquée encore dans l'emploi fréquent du motif « en lyre », dont les variétés sont nombreuses (p. 142); on y remarque aussi le soin donné à la représentation réaliste de la fleur (vignette p. 142). C'est l'âge où le sens de l'objet à trois dimensions, le souci du modelé et de la perspective se font jour et amènent de grands changements dans la peinture grecque. On peut penser qu'à cette époque il y eut des habitudes de division du travail qui n'existaient pas auparavant, et que certains ouvriers furent occupés spécialement à l'exécution des ornements (p. 137). Cela expliquerait pourquoi le décor végétal empiète peu à peu sur la place réservée aux sujets à personnages, au détriment de la composition générale, et accentue un certain désaccord entre les ornements et les figures.

Suit un examen des parties qui constituent les éléments du répertoire ornemental : rinceaux et folioles, boutons et fleurs, palmettes, feuilles d'acanthé, autopsie qui ne laisse échapper aucun détail à l'analyse la plus rigoureuse. L'auteur veut épuiser jusqu'au bout la matière qu'il a sous les yeux. J'y signalerai de nouveaux développements (p. 179) sur l'imitation réaliste des plantes. On a tort de croire que ce souci d'exactitude date seulement de la seconde moitié du 5^e siècle; dès le début, l'ornement archaïque eut pour but d'imiter la plante; déjà, sur les aryballes corinthiens, les pétales des fleurs et les feuilles avec leurs nervures sont indiqués; sur les vases étrusco-ioniens on observe des fleurs bien imitées. Il est vrai qu'à la fin du 5^e siècle on chercha à reproduire de plus près encore la flore réelle, mais cette copie fut tout aussi irréaliste que l'autre; elle resta symbolique et abstraite; sur un beau cratère de Copenhague (pl. 52) les boutons en clochettes sont de véritables fleurs, mais des fleurs de fantaisie, dans le genre de nos orchidées.

Il y a là des idées qui me paraissent justes et finement exprimées. En

somme, dans la période classique, l'ornement des vases est un « à plat », mais vers la fin du ^v^e siècle on saisit un léger effort pour le traduire par un relief, comme un élément plastique à trois dimensions (p. 199). Le problème de l'étendue dans l'espace avait reçu une solution nette, mais timide, dès l'époque des figures noires : par exemple, on peut citer des peintures où dans deux rinceaux qui s'enlacent et s'entrecroisent, on saisit parfaitement comment une des tiges passe *par derrière* ou *par devant* l'autre (pl. 26 b, 28) ; sur des exemplaires plus tardifs à figures rouges (pl. 105 d, pl. 107 a) la solution est pareille et l'effet dépend seulement du soin que le décorateur a mis à rendre cette perspective (p. 199, 200). Mais dans d'autres motifs comme les bouquets de feuilles posés sur le sol, d'où s'élève la tige de « l'arbre à palmettes » (pl. 144 b), l'illusion plastique et le relief sont rendus avec une vérité qui n'avait jamais été atteinte (p. 201). Bien que ce ne soit pas un ornement végétal, l'auteur aurait pu signaler aussi l'intéressante perspective de la bandelette suspendue dans le champ d'un skyphos campanien et tordue sur elle-même (pl. 145 a).

Les caractères généraux de l'évolution accomplie se résument ainsi (p. 203) : l'ornementation des vases à figures noires et celle des vases à figures rouges se distingue, ici par un mouvement incessant qui agite, arrondit, enroule, agrandit le motif végétal, là par des formes stabilisées et tranquilles, d'autant plus typiques que nous y voyons poindre de temps en temps, même contre le gré des décorateurs, les prodromes du dynamisme qui va se développer dans l'avenir. Le principe du style nouveau n'est plus dans le contour linéaire qui construit les formes ; il est dans la surface occupée par l'ornement. Autrefois l'étendue des surfaces ainsi recouvertes était peu de chose ; l'extension plus ou moins grande du décor ornemental restait indifférente et ne nuisait ni à l'unité du vase ni à l'opposition du fond et des parties peintes. Dans le second système le rapport est inverse : les feuilles, palmettes, fleurs, rinceaux et remplissages de toutes sortes s'étendent sur le fond et l'envahissent ; ils le resserrent et finissent presque par l'annihiler. Le même procédé et la même évolution se retrouvent en céramique, en architecture, dans l'industrie du métal, dans tous les produits du ^{iv}^e siècle. Est-ce un pur symptôme de décadence ? L'auteur ne le croit pas. C'est plutôt la création d'un style nouveau qui cherche à créer un contrepois à la plasticité de plus en plus recherchée pour les figures de personnages. La divergence s'accroît entre l'exécution « à plat » de l'ornement et le relief des figures. On pourrait dire que l'on adopta alors pour l'ornement un style de « tapisserie » (p. 204).

Ce n'est pas pur hasard si les types achevés des ornements de vases sont de plus en plus difficiles à trouver après le milieu du ^v^e siècle. La différence croît entre la beauté des figures et l'aspect uniforme des ornements passés à l'état de clichés (p. 205). Remarquons d'ailleurs que dans la dernière phase les ornements, le plus souvent, ne sont pas de la même main que les personnages. Sur une amphore d'Exékias, il semble qu'il y ait un accord de construction entre ses admirables spirales et les contours de ses chevaux (p. 206). Dans l'amphore et le stamnos d'Hermonax (pl. 81, 100) il y a deux mains différentes ; les deux coupes du « Kodrosmalér » (pl. 85) font aussi supposer deux auteurs de mérite très inégal pour les ornements.

M. Jacobsthal se refuse à pousser trop loin la recherche des raisons de ces

changements; il ne veut pas obéir à la mode courante qui consiste à faire entrer dans une formule unique la complexité des phénomènes artistiques et à expliquer par les mêmes causes une ode de Sapho, une tragédie de Sophocle, une statue de Phidias et un meuble de banquet. Il n'invoquera pas Pindare au sujet du stamnos d'Hermonax, ni Euripide et les sophistes à propos des feuilles d'acanthé! Il lui suffira de dire que dans ces ornements, qui au fond ne répondent à aucune réalité, la tradition du passé exerce sur le présent une domination beaucoup plus impérieuse que dans le royaume des formes plastiques. S'il s'abstient de théories trop systématiques, c'est à cause de la conviction que dans un domaine encore inexploré et inconnu, la première chose à faire était d'abord de recueillir les documents et de les mettre en ordre (p. 207).

A ces paroles si sages et si modestes nous voudrions ajouter deux remarques, dût-on nous accuser de revenir aux synthèses générales dont M. Jacobsthal se défie. Je crois que de cette étude si complète, qui a coûté des années de labeur et de réflexion, on peut tirer un enseignement sur la liberté de l'artiste grec, qui, même dans le métier industriel, malgré la force des traditions et malgré les nécessités de la technique, évolue sans cesse et obéit toujours à son propre goût qui est celui de son temps. Chaque époque et, on peut dire, chaque génération de l'Athènes du ^{vi}e et du ^ve siècle ont connu un type d'ornementation particulier en céramique, et dans chaque formule adoptée momentanément les initiatives individuelles gardent leurs droits. A l'exception de quelques fabricants peu nombreux, comme Douris, qui ont affectionné certains motifs floraux dont la répétition constante permet de reconnaître leurs produits, il est clair que le répertoire considérable des ornements de vases ne permet pas d'attribuer tel vase à un auteur particulier; tout au plus peut-on désigner un groupe ou, mieux encore, une époque pour lui rapporter telle combinaison décorative. C'est là un résultat que l'auteur n'a peut-être pas mis suffisamment en lumière et qui a son importance dans un temps où tant d'archéologues recherchent par les voies les plus subtiles à reconnaître la main d'un artiste déterminé. Il semblerait que la façon la plus simple d'affirmer la propriété d'un atelier eût été de créer une firme, une estampille au moyen de l'ornement. Il n'en est rien. Pour des raisons bien des fois expliquées (voir *Catalogue des vases du Louvre*, p. 662), l'imitation, la contrefaçon, l'emprunt aux confrères ou aux concurrents sont restés, dans tous les genres, le privilège de l'industrie antique.

La seconde observation est qu'à travers ces transformations continuelles un principe demeure immuable : c'est le caractère *abstrait* et *irréal* de l'ornement. On a vu quelles réflexions judicieuses ce sujet a inspirées à l'auteur. N'est-ce pas ce que nous voyons aussi dans la sculpture et dans les autres manifestations du grand art? Le potier grec n'a pas fait une fleur en particulier, posée sur son établi, pas plus que le statuaire n'a fait un éphèbe isolé, debout devant lui. Ils ont fait un type de fleur, un type d'éphèbe. Aux ^{vi}e et ^ve siècles leur cerveau ne peut pas concevoir autre chose qu'une abstraction tirée des formes concrètes et individuelles. Le souci d'un réalisme exact n'est venu qu'au ^{iv}e siècle. Tous les artistes et artisans de la Grèce classique sont solidaires de cette façon de concevoir la nature ; le beau livre de M. Jacobsthal confirme cette règle.

Suum cuique. Notre devoir est d'être équitable et de reconnaître que dans

le court espace des cinq dernières années la science allemande nous a enrichis de trois répertoires d'un intérêt capital pour les études de céramographie grecque, où elle continue à faire preuve de ses qualités maîtresses, l'érudition solide, la méthode et l'exactitude scrupuleuse : *Malerei und Zeichnung* de M. Pfuhl, *Chalkidische Vasen* de M. Rumpf, *Ornamente griechischer Vasen* de M. Jacobsthal.

Edmond POTTIER.

Note additionnelle. — Je n'indique que par acquit de conscience le très petit nombre de fautes matérielles que j'ai relevées au cours de ma lecture. Partout la correction typographique m'a paru excellente et les références des nombreuses notes fort exactes. — P. 18, ligne 26, supprimer la parenthèse après « Caskey ». — P. 136, lig. 4 : 12 *b* est inexact; lire sans doute 102 *d* (?). — L'auteur ne cite pas correctement le *Corpus vasorum antiq.* en renvoyant à l'indice chiffré qui est placé au bas des planches. J'ai expliqué (Préface du CVA, fascicule 1, Louvre, p. vi; cf. *Organisation du Corpus vasorum*, 1921, p. 28-29, proposition de M. Arthur H. Smith) que ce numéro est destiné à contrôler le nombre total des planches éditées par chaque nation. Mais comme les planches sont, au cours de la publication, intercalées dans d'autres planches déjà parues, il en résulte que ces numéros ne se suivent plus dans le classement général; par exemple, la planche 28 Louvre III H e porte le numéro de contrôle 165 et la planche 29 du même groupe porte le n° 195. Il faut donc toujours citer le groupe et le numéro placé *en haut* de la planche (Louvre III H e, pl. 28. — Louvre III H e, pl. 29, etc.). — Le cartonnage où s'emboîtent les planches est trop étroit; quand elles ont été extraites et manipulées, elles ne rentrent plus dans leur enveloppe sans l'endommager et l'empêcher de fermer. Ce bel ouvrage coûteux se trouve ainsi détérioré.

E. P.

Les icônes russes.

Sous les carapaces de métal dont, à partir de la fin du xvii^e siècle, on avait pris l'habitude de les couvrir; sous les vernis opaques, les nombreux repeints qu'il faut enlever couche après couche, on découvre, depuis quelques années seulement, les icônes russes dans leur fraîcheur. Inutile de chercher à les voir dans les églises. Dans les musées, dans les collections, hier privées, aujourd'hui publiques, certaines ont retrouvé leur jeunesse. Nettoyées, elles apparaissent aussi lumineuses, joyeuses, qu'elles pouvaient sembler naguère sombres, ternes et sans vie. A leur sujet, presque toutes les idées changent. Comme à propos des bas-reliefs égyptiens, des mosaïques byzantines, on croyait devoir, parlant de ces peintures religieuses, insister sur leur « hiératisme ». On attachait trop d'importance aux manuels descriptifs du xv^e siècle, aux manuels à figures dont les plus anciens ne remontent qu'au xvi^e, et l'on négligeait de remarquer que de tels recueils de modèles n'étaient sans doute utilisés comme aide-mémoire que par les simples artisans, qu'aussi bien les méthodes de poncif ne se généralisaient qu'aux époques de décadence. Nul art ne demeure qui ne fût à son heure vivant. Mais l'art que nous connaissons mal nous a toujours l'air de se répéter.

A des regards plus exercés, l'iconographie russe, dans les limites de la tradition ecclésiastique orientale, révélera peu à peu sa richesse. Il suffira de jeter un coup d'œil sur les soixante planches qui illustrent un ouvrage récent, celui de P.-P. Muratov, pour convenir que rien n'est moins figé, moins monotone que la peinture de ce Moyen Âge russe, lequel se prolonge jusqu'au milieu du ^{xvii}^e siècle et prend parfois figure de Renaissance. Deux catégories de monuments sont à distinguer, les fresques découvertes sous le badigeon, aux murs des églises et les icônes peintes sur bois. Le livre de M. Muratov est intitulé *les Icones russes*¹, mais il tient plus qu'il ne promet : les peintures murales y sont analysées avec autant de soin que les panneaux portatifs. C'est une histoire résumée, fort claire, de la peinture russe des origines au ^{xvii}^e siècle, qui nous est présentée en quelque deux cents pages. Avions-nous, en langue française, l'équivalent de ce manuel ? Pour les profanes que nous sommes à peu près tous, Occidentaux mis en présence d'œuvres dont le « charme » n'est pas toujours facile à définir, l'ouvrage de M. Muratov constitue une excellente introduction à l'étude d'un art beaucoup moins « barbare », beaucoup plus évolué qu'on ne le pense d'ordinaire.

*
* *

A ses débuts, la peinture russe n'est qu'une province de l'art byzantin. Mais l'art byzantin lui-même, il y a beau temps qu'on ne le tient plus pour immobile, uniforme, immuable. C'est à l'art de la Renaissance des empereurs macédoniens et des Comnènes, période qui embrasse les ^x^e, ^{xi}^e et ^{xii}^e siècles, que se rattachent les plus anciens monuments de la civilisation chrétienne en Russie. Le ^{xi}^e siècle, âge d'or de Byzance, est en Russie celui des premières cathédrales, Sainte-Sophie de Kiev, Sainte-Sophie de Novgorod. Les fresques de l'époque sont généralement l'œuvre d'étrangers, de même que les icônes sont d'importation grecque. L'ensemble pictural le plus important de la fin du ^{xii}^e siècle, les fresques de Saint-Dimitri, à Vladimir (nettoyées en 1919 par la Commission Gravar, à qui l'on doit un grand nombre de « résurrections » analogues), apparaissent à M. Muratov comme « l'œuvre la plus intéressante parmi celles qu'on connaît jusqu'à ce jour de la peinture byzantine de l'époque des Comnènes ». La cathédrale de l'Assomption à Moscou conserve d'insignes reliques de cette production qui n'a rien de « primitif », puisqu'elle puise aux sources orientales et aux sources hellénistiques (ainsi que M. Muratov prend soin de l'établir dans un chapitre spécial). Le beau visage mélancolique de Notre-Dame de Vladimir, celui de l'archange d'une *Annonciation* (^{xiii}^e siècle, cathédrale de l'Assomption, Moscou) expriment, sans un particulier accent russe, la force, la volonté de grande plastique qui devaient être alors celles des peintres d'icônes. Les premiers ateliers s'établirent dans les monastères. Mais, jusqu'au ^{xiv}^e siècle, le style byzantin des peintures murales s'imposa aux peintres « de chevalet ». Nous verrons plus tard le courant des échanges s'établir en sens inverse.

1. Un vol. in-4 avec 60 planches dont 4 en couleurs. Paris, Éditions de la Pléiade, 1927.

*
* *

L'invasion mongole du ^{xiii}e siècle écrase la Russie kievienne, mais laisse intacte Novgorod, qui va devenir capitale artistique durant ce qu'on peut appeler l'âge d'or de la peinture russe. Novgorod est à Moscou ce que Florence est à Rome. Le réveil de l'art russe au ^{xiv}e siècle est en connexion avec l'épanouissement du nouvel art qui fleurit à Byzance sous les Paléologues. On a voulu aussi établir une relation entre les icônes de Novgorod et les peintures du *trecento* italien. M. Muratov, dont nous ne pouvons suivre ici le raisonnement, exclut toute action directe ou indirecte des Italiens sur les Russes. Il s'appuie, d'ailleurs, sur l'autorité de M. Charles Diehl. Toujours est-il qu'après la chute de Byzance et l'écrasement des autres nations orthodoxes des Balkans, la Russie se trouva l'unique héritière d'un grand art qui comptait dix siècles de splendeur.

Le ^{xiv}e siècle novgorodien est dominé par la puissante personnalité d'un maître qui n'est pas encore un Russe, Théophane le Grec. On comprend ce que M. Muratov entend par l'« impressionnisme de Byzance » quand on regarde certains détails des fresques de Théophane (église de la Transfiguration, Novgorod) : ce sont des figures d'un admirable style monumental, exécutées par hachures, comme pour produire à distance convenable un effet d'une intensité particulière. La technique est bien différente de celle des icônes. Mais, à la fin du ^{xiv}e siècle, un rapprochement, une sorte de fusion s'opéra entre les deux expressions picturales de l'art russe, et ce fut la peinture d'icônes qui l'emporta. Son style linéaire, pittoresque, se substitua dans la fresque à l'impressionnisme byzantin. D'ailleurs, la fresque devait être reléguée au second plan et le développement de l'icônostase au ^{xv}e siècle assurer définitivement le triomphe de la peinture d'icônes.

Théophane le Grec eut un élève russe, André Roublev (fin du ^{xiv}e, commencement du ^{xv}e siècle), qui fut moine, travailla à Moscou, et connut une gloire qui finit par éclipser celle de son maître. Pourtant, vers 1405, Théophane éblouissait les Moscovites par sa facilité, sa virtuosité et décorait l'église de l'Annonciation, qui conserve la plus émouvante peut-être de toutes les peintures reproduites dans l'ouvrage que nous feuilletons : une *Assomption* dominée par un immense Christ, drapé de blanc, qui tient la minuscule âme de sa mère comme il présenterait un nouveau-né. Au premier plan, la Vierge morte est étendue sur un catafalque. Cimabué n'est pas plus beau.

André Roublev, c'est l'Angelico russe. Pour le sentiment, il apparaît aux antipodes de son maître. Il n'y a pas d'icône plus suave que sa *Trinité* (Laure de Saint-Serge, près de Moscou), aux anges délicieusement irréels dans le plus « cubiste » des paysages. Et il faut voir dans cet allègement des formes, dans l'indifférence à l'égard de tout réalisme littéral, dans la limpidité d'un coloris peu varié, une série de caractéristiques nationales qu'on retrouve dans les fresques de Roublev. Chez lui, la « manière grecque » s'idéalise.

*
* *

Les particularités de l'art du moine peintre s'accroissent au ^{xv}e siècle. Et l'apogée de cet âge classique, vraiment russe, est dans les claires, les vastes compositions murales exécutées en 1500 au couvent de Saint-Théráponte par

maître Denys. Celui-ci est le peintre de la Vierge. Il a toute la tendresse voulue, il cherche l'élégance dans l'allongement des figures, il manifeste des intentions de décorateur...

Dès lors, à quoi bon marquer ici les étapes ultérieures de la peinture d'icônes ? On devine que le maniérisme va grandir, qu'un style ornemental va se substituer au style noblement expressif, que, d'autre part, l'individualisation des types ne va point tarder à devenir la préoccupation dominante des peintres. A tous ces points de vue, le xvi^e siècle russe ne diffère pas beaucoup du nôtre. Le xvii^e n'est plus créateur. Ce qui, vers 1570, a précipité, brusqué l'évolution, c'est le sac de Novgorod par Ivan le Terrible, le massacre de la population. La tradition novgorodienne n'a guère pénétré dans l'art moscovite. Elle fut étouffée par une tradition littéraire qui faisait des peintres des conteurs, tandis que les souvenirs de Byzance s'effaçaient, que la coloration devenait terreuse, qu'on abusait de l'or.

En 1650, la Russie était mûre pour tomber sous l'influence occidentale. Elle allait y trouver momentanément une autre grandeur. Mais l'heure était venue d'engainer les icônes, de badigeonner les fresques... Deux siècles d'influence franco-italienne sous l'hégémonie de Saint-Petersbourg. Puis... le changement que l'on sait. Ne soyons pas surpris de voir le passé artistique de la Sainte-Russie particulièrement honoré de nos jours, les Moscovites cherchant à se désolidariser de l'Europe, le « nationalisme » sévissant là-bas sous un autre nom. En même temps, la Russie nous donne un Chagall. Vous verrez ses gouaches destinées à illustrer les *Fables de La Fontaine* (encore un beau livre qu'on devra à M. Vollard) et vous vous direz peut-être qu'il n'y a pas si loin des icônes de Novgorod à ces enluminures éclatantes.

Retenons les noms de Théophane le Grec, d'André Roublev, de maître Denys. N'oublions pas que l'ancienne peinture russe nous réserve sans doute encore des surprises. La moderne aussi. Mais y a-t-il rien de plus moderne que certaines icônes récemment découvertes ? Il y en a d'autres, d'autres chefs-d'œuvre sans doute, qui, sous leurs enveloppes d'argent, sous leurs masques et sous leurs fards, dorment depuis deux siècles... d'un sommeil de Toutankhamon.

Paul FIERENS.

(Débats, 13 mars 1928.)

Le Musée Guimet remanié.

Quand Guimet, industriel lyonnais, eut l'idée de constituer un musée pour l'étude de l'histoire des religions, il l'installa d'abord à Lyon, en 1879, puis le transféra à Paris, en 1888, après qu'en 1885 l'État eût accepté, sous certaines conditions, le don qu'il lui en faisait. C'est alors que fut construit le Musée de la place d'Iéna.

Ce fut en 1907 que Guimet eut l'idée de solliciter l'appui de quelques archéologues et amateurs, réunis en comité-conseil, pour s'associer à la gestion scientifique de l'institution, « institution complexe, disait-il, usine de science philosophique, dont les collections ne sont que la matière première, si bien qu'on peut prévoir le cas où les séries artistiques seraient élaguées pour donner plus de place aux documents religieux ». Reconnaissons que l'« élaguage »

de ces séries artistiques, réalisé depuis lors, ne devait pas être dommageable à l'institution.

À la mort de Guimet (1918), le comité-conseil, sur la demande de M. Moret, conservateur, devait être officiellement reconnu par arrêté ministériel de 1919, et présidé par le regretté Senart.

C'est donc depuis la guerre, et surtout depuis que M. Hackin est devenu conservateur, que le Musée Guimet a évolué. Il est bien demeuré toujours ce que voulait son fondateur, un Musée d'histoire des religions, surtout de l'Extrême-Orient, et un établissement d'enseignement *ad hoc*, par sa riche bibliothèque et l'activité de ses conférences et de ses publications. Mais le Musée a perdu peu à peu son caractère exclusivement didactique, par un meilleur choix des monuments exposés, grâce à l'élimination des trop médiocres et la présentation plus heureuse des bons.

L'ordre archéologique tend de plus en plus à s'y établir, en s'attachant de préférence au groupe géographique qui comprend les Indes, l'Afghanistan, l'Asie Centrale, le Thibet et l'Indo-Chine. Nous n'avons qu'à rappeler chronologiquement l'entrée de la série des peintures tibétaines offertes par l'explorateur M. Jacques Bacot (1911), la salle consacrée aux missions du Turkestan chinois par M. Paul Pelliot, grâce à quelques peintures et sculptures détachées du dépôt du Louvre et aux missions en Chine de MM. Ed. Chavannes et Segalen-Lartigue, grâce au don de leurs clichés photographiques (1920), et surtout l'aménagement, en 1921-1922, d'une première galerie d'archéologie khmère, appuyée par le Gouvernement de l'Indo-Chine, qui permit de présenter en leur valeur les documents de la mission Aymonier, et ceux que l'Exposition coloniale de Marseille (7 sculptures de pierre de premier ordre) mit à la disposition du Musée par une généreuse décision du Gouvernement de l'Indo-Chine.

C'est ce qui permit de consacrer à ces remarquables sculptures khmères du Cambodge la rotonde d'entrée et la grande salle du rez-de-chaussée (avenue d'Iéna).

L'activité ne s'est pas ralentie; le parfait accord de MM. Hackin, René Grousset et Ph. Stern a permis de poursuivre cette œuvre importante de réclassement, et, demain, une deuxième galerie indo-chinoise (côté rue Boissière) sera inaugurée, qui présentera aux visiteurs les sculptures hindoues offertes au Musée par MM. Clemenceau, Jouveau, Dubreuil et C. T. Loo, ainsi que 53 sculptures dont 8 statues, nombreuses têtes et grands bas-reliefs provenant du Musée indo-chinois du Trocadéro, qui dorénavant n'exposera que des moulages. Sait-on qu'il y avait là, dans des galeries trop ignorées, un ensemble très remarquable de moulages et de quelques très beaux originaux que l'ancien compagnon de Doudart de Lagrée, M. Louis Delaporte, avait rapportés du Cambodge à la suite de ses deux missions de 1873-1874 et de 1881-1882? Ce voyageur et ce savant si modeste fut un des premiers à révéler l'art des Khmers et, en particulier, un de ses monuments les plus complets, celui d'Angkor-Vat.

Déjà étudié à la fin du dernier siècle, cet art est entré depuis près de vingt ans dans le cycle des connaissances archéologiques, grâce à l'impulsion donnée à ces recherches par l'École française d'Extrême-Orient à Hanoï; sans parler de leurs ouvrages, qu'il me suffise de citer les noms de MM. A. Foucher, G. Coëdès, M. Marchal, J. Commaille, Aymonier, Parmentier, G. Groslier et Phi-

lippe Stern. Ce dernier, tout jeune conservateur du Musée indo-chinois du Trocadéro, vient même de poursuivre magistralement la discussion d'un des plus fameux monuments d'Angkor, le « Bayon »; frappé des surprenantes anomalies que présentait avec la chronologie admise la topographie d'Angkor, la différence manifeste de style de monuments reconnus comme contemporains, l'identité, au contraire, d'autres monuments crus d'époques différentes, ou alternant avec de singuliers retours en arrière, M. Ph. Stern a proposé de rejeter la date du Bayon de la fin du ix^e siècle à la première moitié du xi^e, ce qui doit déterminer le déplacement et l'interversion de dates de nombreux monuments sans inscriptions.

On sait maintenant que l'art au Cambodge avait préexisté à la fondation d'Angkor et semble s'être développé du vi^e au début du ix^e siècle; cette statuaire pré-angkoréenne, aux figures droites, sans mouvement, si ce n'est un imperceptible hanchement, les bras collés au corps, aux têtes presque toujours coiffées d'une sorte de mitre, est de lignes fines et élégantes, très sveltes, et modelée avec une délicatesse non dépourvue de fermeté.

Cette eurythmie se retrouve dans l'art proprement angkoréen dont les nus ont conservé cette souplesse, ce délicat modelé si uni sous lequel ne se sentent, malgré la ferme construction, ni les muscles, ni les nerfs, comme chez les félins; les coiffures sont autres, et le mouvement est apparu. Si l'on a pu y distinguer deux styles assez caractérisés, il en est un, le deuxième, où la bouche s'élargit, où les lèvres s'épaississent, où, malgré les yeux clos, le visage rayonne d'un indéfinissable sourire. Avec quelle sensibilité pénétrante M. René Grousset a ressenti « ce sourire d'Angkor » qui flotte insaisissable sur tous ces visages: « Ce sourire bouddhique, dit-il, expression la plus haute de la béatitude... sourire immobile, reflet mystérieux de la lumière intérieure du Nirvâna. »

En ses développements assurés désormais, avec l'apport de monuments nouveaux que continuera d'y envoyer le Gouvernement de l'Indo-Chine, le Musée Guimet sera de plus en plus un centre vivant pour les études des arts de l'Inde et de l'Indo-Chine: quant aux monuments demeurés en place en ces lointaines régions, grâce aux admirables clichés de M. Goloubew et aux agrandissements photographiques exposés dans les salles Guimet sur les murs mêmes, grâce aussi au Musée des moulages du Trocadéro voisin, auquel, après M. Delaporte, M. Ph. Stern donnera toute son activité, nous pouvons prendre conscience d'un des grands arts plastiques du monde.

L'ombre qui a si longtemps enveloppé l'Extrême-Asie antique commence à se dissiper. La très prochaine *Histoire de l'Extrême-Orient* de René Grousset y contribuera. Ses arts mystérieux peu à peu se révèlent à nous: la Chine et le Japon, où l'art bouddhique a eu ses plus splendides et multiples réalisations, s'ouvrent lentement à nos connaissances: le Musée du Louvre et le Musée Cernuschi ont beaucoup fait en ce sens. Peut-être conviendrait-il, du moins pour les deux Musées de l'État, Louvre et Guimet, qu'une unique volonté coordonnât dans l'avenir tous ces efforts.

Gaston MIGEON

(Débats, 14 mars 1928.)

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

ÉMILE SENART.

L'orientalisme français a perdu son doyen, son maître, son guide : Émile Senart n'est plus. L'an passé déjà, il avait failli mourir le jour même où ses amis et les sociétés scientifiques qui lui étaient chères devaient lui remettre une adresse à l'occasion de ses quatre-vingts ans. Sa robustesse avait alors triomphé du mal, et nous l'avons revu actif, dévoué comme toujours aux tâches multiples qu'il avait acceptées. L'hiver l'éprouva un peu sans qu'il en laissât rien paraître. Au lendemain des réceptions organisées en l'honneur du roi d'Afghanistan, il dut enfin s'aliter; une crise menaça de l'emporter le 17 février; le 18, il était beaucoup mieux; hélas! pour parler comme ses chers Hindous, ce n'était que la lueur suprême de la flamme qui va périr faute d'aliment; la mort est survenue, calme, sereine, à l'aube du 21.

Émile Senart est né à Reims, le 26 mars 1847. Sa situation de fortune lui ouvrait toutes les voies, mais ses goûts étaient ceux d'un érudit. Après de fortes études classiques, il passa trois ans à Munich, où il se mit d'abord à l'étude des langues scandinaves, puis, sous l'influence de Benfey, se tourna décidément vers l'indianisme. Même l'ébranlement produit par la guerre de 1870 ne le fit pas dévier, comme d'aucuns l'auraient souhaité, vers la diplomatie. Dès 1871, il s'avérait technicien de l'érudition en faisant paraître la *Grammaire pâlie de Kaccayāna*. En même temps, le bouddhisme l'attirait, principalement le bouddhisme dit « du Nord », dont l'étude, brillamment inaugurée en France par Eugène Burnouf, avait été depuis lors très délaissée. Vers 1875, Max Müller régnant, la mythologie comparée semblait apporter des solutions que le temps n'a pas consacrées; Senart céda à l'attirance du « mythe solaire », et écrivit son *Essai sur la légende du Buddha*, dont une seconde édition a paru en 1882. Par la suite, lui-même ne parlait plus de ce travail que comme d'une « hypothèse ». Mais, si les exagérations des « mythologues » ont amené une réaction nécessaire, je crois qu'on est allé trop loin en sens inverse; Buddha est un personnage historique, mais sa légende abonde en traits qui sont ceux d'un « héros solaire ». En tout cas, l'*Essai* de Senart est plein de vues ingénieuses et pénétrantes, et qui gardent leur valeur même pour qui brise le cadre où elles sont exposées.

La tradition historique de l'Inde est singulièrement mouvante. En dehors des synchronismes fournis par l'expédition d'Alexandre et des données des écrivains chinois, les seuls repères solides pour l'histoire ancienne sont les inscriptions qui nous conservent les édits du souverain bouddhiste Açoka Piyadasi au III^e siècle avant notre ère; la langue n'en est pas le sanscrit, mais un dialecte assez usé, d'une interprétation très ardue. Senart s'attela au déchiffrement et à l'explication de ces monuments; les deux volumes de ses *Inscriptions de Piyadasi*, parus de 1881 à 1886, sont encore classiques.

La troisième grande publication de Senart concerne, elle aussi, le bouddhisme. Burnouf avait étudié l'un des grands textes du bouddhisme « du Nord », le *Lotus de la Bonne Loi*. Senart donna à cette œuvre célèbre un pendant, par son édition magistrale d'un autre recueil considérable des traditions « du Nord », le *Mahāvastu* (1882 à 1897).

Les autres livres de Senart sont un essai brillant sur *les Castes dans l'Inde* (2^e édition en 1927), dont un Anglais, qui a longtemps vécu dans l'Inde, disait naguère qu'en dépit de tant de gros livres, ce petit volume était le seul qu'il valût de lire sur le sujet, et une traduction élégante et sûre d'un poème philosophique fameux, la *Bhagavadgītā* (1922). Comme on le voit, la production scientifique de Senart ne s'est pas arrêtée jusqu'en ses dernières années, et les livres qu'il a publiés n'en donnent d'ailleurs qu'une idée incomplète; il y faudrait joindre nombre d'articles très sûrs de documentation, très mûris de pensée, sur maints sujets d'épigraphie, d'archéologie, d'histoire littéraire ou religieuse.

Si Senart a marqué par des travaux de premier ordre, la place qu'il a si longtemps tenue dans l'orientalisme, et qu'il pouvait seul tenir, les déborde de toutes parts. Non pas qu'il ait jamais enseigné. Ceux qui l'ont vu siéger à des jurys de doctorat peuvent témoigner qu'il eût été un maître excellent; mais il ne voulut pas prétendre aux postes dont d'autres avaient besoin pour vivre. Son indépendance même, qui le mettait en dehors et au-dessus de toutes les compétitions, accrut bien vite, en France et au dehors, l'autorité de son nom. Dès 1882, il était élu membre ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et la mort l'a trouvé doyen d'élection de l'Institut tout entier. Académicien en Italie, en Belgique, en Hollande, en Russie, en Allemagne aussi jusqu'à la grande guerre, il était docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford et membre d'honneur de nombreuses sociétés françaises et étrangères. Sa courtoisie, sa distinction, la sûreté pondérée de ses conseils assurèrent, dans des circonstances souvent difficiles, la bonne marche des sociétés qui avaient fait appel à lui pour les diriger. Entre toutes, il faut citer le Comité de l'Asie française, qu'il présida pendant près de trente ans, et la Société asiatique, qu'il guida à travers les obstacles de la guerre et de l'après-guerre. La fermeté des convictions s'alliait chez lui à un large libéralisme et à la parfaite tolérance des idées et des croyances d'autrui. Les pouvoirs publics faisaient le cas le plus sérieux, en matière scientifique, des avis de ce grand bourgeois qui n'occupait aucune fonction rétribuée. Si l'École française d'Extrême-Orient a été fondée et a duré et prospéré, on le doit assurément à M. Doumer et au choix excellent du premier directeur M. Finot, mais aussi, dans une large mesure, à la sollicitude éclairée dont Senart entoura la jeune École dès son berceau. Qu'il s'agisse de la délégation archéologique française en Perse ou en Afghanistan, de l'Association française des Amis de l'Orient, du Comité conseil du Musée Guimet, toujours c'est le nom de Senart qui était évoqué naturellement. Et les hommes ne lui doivent pas moins que les institutions. Nous sommes légion qui, à nos débuts, avons bénéficié de ses conseils et de son appui. Tous nous avons en outre l'exemple magnifique de sa vie toute droite, faite de labeur, de conscience et de mesure. Nul n'eut plus que lui le souci élégant du travail probe, l'horreur du faux semblant et de l'apparence tapageuse. Puissions-nous l'imiter, sinon l'égaliser, et souhaitons de partir comme lui au terme d'une longue vie, sains de corps et l'esprit

vigoureux jusqu'à l'heure dernière. Mais de l'avoir vu hier encore parmi nous, si pleinement lui-même, ne fait que rendre plus vive notre peine de l'avoir perdu tout à coup. Il laisse dans nos études un vide que ni le temps ni l'effort ne sont près de combler.

(Débats, 23 février 1928.)

Paul PELLIOU.

P.-M. MONDRY-BEAUDOUIN

Né en 1852, fils d'un instituteur, Mondry-Beaudouin entra à l'École normale en 1873 et, bon élève de Thurot, devint agrégé de grammaire en 1876. Puis il fut envoyé à l'École d'Athènes où il s'appliqua surtout à l'étude du grec moderne et de ses dialectes, au cours de séjours prolongés à Chypre, à Carpathos et dans le Péloponnèse. Il voyagea aussi avec M. Pottier en Syrie. Revenu en France, il y fut reçu docteur (1884) et enseigna longtemps le grec à l'Université de Toulouse. Une longue série d'articles, publiés depuis 1885 dans la *Revue critique* et tous relatifs aux études grecques, le désigna en 1903 à l'attention de l'Académie des Inscriptions qui le nomma correspondant. Beaudouin a été un des meilleurs hellénistes de son temps; une liste de ses articles, classés par noms d'auteurs, rendrait service. D'un abord un peu brusque, sans goûts littéraires, il était passionné pour la musique et bon joueur de flûte; ses camarades et plus tard ses élèves ont apprécié sa loyauté et son désir d'être utile. Retiré de l'enseignement et même de la *Revue critique* (1925), il est mort près de Toulouse au début de 1928, moins connu qu'il ne méritait de l'être, mais estimé d'une élite d'amis ¹.

S. R.

GEORGE DOTTIN

Les études de philologie et d'archéologie celtiques ont fait une grande perte en George Dottin, correspondant de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, mort dans cette ville au mois de janvier 1928, à l'âge de 64 ans. Avant de se donner tout entier à la vieille Gaule, il avait étudié l'épopée homérique et la grammaire comparée (1896). C'est d'Arbois de Jubainville, dont il fut l'élève et le collaborateur, qui fit de lui un celtisant. Secrétaire de la *Revue celtique*, directeur des *Annales de Bretagne*, dont il publia la Table, il montra sa compétence d'historien et de linguiste dans une longue série de travaux, dont plusieurs comptent parmi les ouvrages d'initiation scientifique désormais indispensables à tout celtisant. C'était un excellent homme, d'une science charitable et qui n'a jamais habité la tour d'ivoire des spécialistes hargneux ².

S. R.

1. *Étude du dialecte chypriote médiéval et moderne*, 1884 (avec appendice sur le dialecte de Carpathos); *Quid Korai's de neohell. dialecto senserit*, 1884; *Le rhotacisme éléen. et laconien*, 1881 (*Annales de la Fac. des Lettres de Bordeaux*).

2. *Noms gaulois dans César* (avec d'Arbois et Ernault), 1891; *Contes irlandais*, 1901; *Religion des Celtes*, 1904; *Manuel pour l'antiqu. celtique*, 1906-1915; *le Paganisme de saint Patrice*, 1911; *les Anciens Peuples de l'Europe*, 1916; *la Langue gauloise*, 1920; *les Littératures celtiques*, 1925; *l'Épopée irlandaise*, 1926, etc.

PAUL SABATIER

Mort au mois de mars 1928, à Strasbourg, où il professait à la Faculté de Théologie protestante, Paul Sabatier, né en 1858 dans l'Ardèche, a creusé un sillon qui ne sera pas comblé dans le domaine des études franciscaines. Sa *Vie de saint François d'Assise*, publiée en 1893 et souvent rééditée, n'est que le plus littéraire de ses travaux; l'introduction sur les sources, suivie de beaucoup de recherches sur le même sujet, est un monument d'érudition ingénieuse. Son talent d'écrivain l'eût conduit à l'Académie française s'il avait pris la peine de s'y présenter. Il était, quoique pasteur protestant, président de la Société des études franciscaines et citoyen d'honneur de la ville d'Assise; on le trouve aussi mêlé en 1908 à la controverse du modernisme. Peu d'hommes ont exercé plus d'influence sur l'élite de leurs contemporains; la foule l'ignora ¹.

S. R.

JOH. DIETR. HEIBERG

Né en 1854, mort au mois de janvier 1928, cet illustre professeur de l'Université de Copenhague, membre d'un grand nombre d'Académies et correspondant de celle des Inscriptions, fut, comme son ami Tannery, à la fois mathématicien et helléniste. On lui doit nombre d'éditions savantes de mathématiciens grecs (Euclide, Archimède, Apollonios de Perga, Serenos, Ptolémée), de dissertations tant mathématiques que philosophiques, une histoire sommaire, mais admirable, des sciences mathématiques et naturelles dans l'antiquité (1925); il a collaboré à beaucoup de périodiques et d'entreprises collectives, comme le *Corpus* des astrologues grecs. Sa renommée de connaisseur en ces matières difficiles était universelle; avec lui disparaît une des grandes figures de l'érudition ².

S. R.

Hommage à V. Thomsen.

On trouvera une notice détaillée sur ce grand philologue, immortalisé par le déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon, dans les *Acta Philologica Scandinavica* (Copenhague, 1927). L'auteur, M. Viggo Brøndal, a eu l'excellente idée de l'écrire en bon français.

S. R.

Tombes royales à Ur.

Au mois de décembre 1927 l'expédition a découvert une tombe royale remplie de victimes humaines sacrifiées, sans doute des femmes, encore couvertes de bijoux et avec leurs objets de toilette. Sur les corps avaient été placées deux statues en bois de taureaux, avec des têtes l'une de cuivre et

1. La Didaché, 1885; *Études et Documents sur l'histoire religieuse du moyen âge*, 1898; *Speculum perfectionis*, 1898; *Acta S. Francisci et sociorum eius*, 1900; les Modernistes, 1909, etc.

2. Studien ueber Euklid, 1882; *Quæstiones Archimædææ*, 1879; *Archimedis opera*, 1910-15; *Apolloni Perg. quæ exstant*, 1893; *Sereni Antioch. quæ exstant*, 1896, etc. Voir une bonne nécrologie par A. Dies dans le *Bulletin G. Budé* d'avril 1928.

l'autre d'or. Un autre objet curieux est un modèle en argent d'une barque à rames, longue de deux pieds. La construction de la tombe en pierres et en briques prouve que la voûte en encorbellement, l'arche et même le dôme et les pendentifs étaient connus des Sumériens vers 3500.

Les ossements mêmes de la reine Shab-ad ont été trouvés dans une chambre non violée, attenant au revers de la tombe voûtée qui avait été visitée par des pillards. On tira de là une masse de vases d'argile, de cuivre, d'argent, de pierre. Les cheveux de la reine étaient surchargés de rubans d'or; sur le front courait un diadème de lapis et de cornaline d'où pendaient de lourds anneaux d'or. Elle portait d'énormes boucles d'oreilles d'or, un collier d'or et de lapis, etc. Il serait fastidieux de décrire tous ces trésors sans en donner d'images; quelques-unes ont paru, avec l'article que je résume rapidement, dans le *Times* du 23 février 1928, p. 18, d'autres dans celui du 16 mars, p. 18 (trois plaques ornées de coquilles taillées; animaux luttant ou affrontés; la barque d'argent).

La suite des fouilles (*Times*, 12 janv. 1928) a révélé une autre tombe royale, contenant une harpe, un char richement décoré, avec les restes des deux ânes qui le traînaient, une table de jeu, une armoire, des vases d'albâtre et de stéatite, une boîte circulaire en argent avec couvercle orné d'écaille et de lapis, des outils et des armes en or et en cuivre, etc. Des squelettes d'hommes, de femmes et d'enfants semblent attester que le prince défunt a été accompagné ou suivi dans la tombe par ses serviteurs et son harem. L'auteur de ces magnifiques découvertes, M. C. Leonard Woolley, croit à des sacrifices humains et fait contraster cette extrême barbarie avec les raffinements dans l'art et la technique dont le contenu de cette tombe porte témoignage (vers 3500?).

Une autre tombe royale, à une profondeur plus grande que les précédentes, avait été violée, mais les voleurs y avaient laissé des objets intéressants. Des plaques de coquilles gravées de scènes animales et encadrées de lapis lazuli (restes d'une table de jeu); une petite coupe d'or; une imitation en or d'une coquille d'œuf d'autruche décorée d'incrustations en coquille, lapis et pierre rouge; une tablette de bois ornée sur chaque face d'une mosaïque multicolore où l'on reconnaît des rangées d'hommes et d'animaux.

Les objets ont été répartis entre le Musée de l'Iraq et le British Museum, où ils seront réparés et exposés (*Times*, 13 mars 1928) ¹.

S. R.

Le nord-ouest de l'Inde vers 3000 avant J.-C.

En attendant la publication d'une grande monographie sur les fouilles faites à Mohenjo-Daro et à Harappa (nord d'Hyderabad et sud de Lahore), Sir John Marshall a publié dans le *Times* (4 et 5 janvier 1928) deux importants articles sur l'état de cette partie de l'Inde à une époque qui correspond à celle de la civilisation sumérienne et à l'âge du cuivre. Deux poignards et deux haches de Harappa portent des inscriptions pictographiques; les sceaux sont très nombreux et ornés de représentations toutes nouvelles. Un objet

1. Voir l'article illustré de C. L. Woolley dans *The Antiquaries Journal*, janvier 1928.

extrêmement intéressant, en cuivre, est un modèle de char couvert à deux roues, avec siège sur le devant. Les analogies avec la Mésopotamie et Suse sont très nombreuses; il y en a quelques-unes avec l'Égypte prédynastique. Je regrette que la place me manque pour traduire ici ces deux articles qui constituent une véritable révélation. Là encore les gens de langue aryenne paraissent être arrivés en destructeurs, non en créateurs.

S. R.

Élam et Sumer.

A propos des nouvelles recherches à Kish, sous la direction de M. Watelin, M. Langdon a développé la thèse que voici (*Times*, 28 janvier 1928, p. 8).

Kish est la seule ville très ancienne qui ait encore été explorée en Accad (Mésopotamie centrale). La civilisation est la même qu'à Jemdet Nasr, à 17 milles au N.-E. de Kish, avec poterie peinte très fine et tablettes pictographiques. Cette civilisation est plutôt élamite que sumérienne, avec un système de numération décimal, comme en Élam, non sexagésimal comme en pays sumérien.

Il apparaît dès lors que les premiers habitants de la vallée centrale de la Mésopotamie n'étaient pas des Sumériens, bien que leur écriture pictographique fût très semblable. Quelques-uns de leurs pictographes ressemblent étrangement à ceux des cachets trouvés dans la vallée de l'Indus, à Harappa et Mohenjo-Daro.

Nous avons maintenant cinq systèmes pictographiques employés par cette civilisation préhistorique, à poterie monochrome et polychrome, qui s'étendit de la Chine à la Méditerranée avant 4000 : sumérien, proto-élamite, proto-indou, proto-chinois, région de Kish. L'écriture pictographique de la vallée de l'Indus a pu donner naissance au *brahmi* des Indo-Aryens.

Des langues parlées dans cette immense étendue, seul le sumérien nous est connu. L'existence d'un nouveau rameau de la même civilisation entre Babylone et le Tigre est un élément très imprévu de l'histoire ancienne. Il disparut de Kish avant 3500, car au-dessus des couches de cette époque on trouve des tablettes en bon sumérien. Les Sumériens ont donc été des conquérants qui ont étouffé une civilisation antérieure, dont la céramique disparaît alors pour toujours de la Mésopotamie. Curieux chapitre de « l'histoire par les pots! ».

S. R.

Encore la tombe de Toutankhamon.

Dans la dernière chambre de cette tombe royale étaient un dais orné de quatre élégantes statuettes funéraires (*Illustration*, 4 fév. 1928, p. 117, phot.) et, à l'intérieur du dais, un tabernacle d'albâtre sur un socle d'argent, également orné de quatre figures et d'hiéroglyphes. Des crampons d'or maintenaient le couvercle. A l'intérieur, quatre vases d'albâtre étaient obturés par quatre têtes à l'effigie du roi. Chaque canope contenait une momie d'or en miniature. Toute une série de photographies d'après ces précieux objets a été publiée par l'*Illustrated London News* (fév. 1928); voir aussi le *Times* du 3 février, page 8, avec photographie page 16. Un communiqué en arabe, publié au Caire le 4 février, résume les découvertes faites en 1927-28. Parmi les objets

de la troisième salle il y a une flottille de 18 petits bateaux symbolisant le voyage vers l'ouest. Une menue statuette en or d'Amenhotep a été extraite de quatre petits cercueils emboîtés l'un dans l'autre; on a aussi découvert quelques cheveux de la reine Tyi, dont Toutankhamon était le dernier héritier. La quatrième chambre servait de magasin pour l'huile, le vin et la nourriture destinés au roi mort; tout y était en désordre, par suite d'une violation de cette partie de la tombe.

Une stèle de Thoutmès III en Palestine.

Le pasteur américain C. T. Bridgeman a découvert sur une hauteur à Tabgha, entre Tibériade et Capharnaüm, un fragment de stèle égyptienne où il est question de la victoire d'un pharaon (probablement Thoutmès III) sur les Mitanni du nord de la Syrie (vers 1470). C'est la plus ancienne des 14 stèles égyptiennes jusqu'ici découvertes en Palestine (*Times*, 11 février 1928).

X.

Gravures rupestres du désert libyque.

Dans la *Revue scientifique* du 25 février 1928, le prince Kemal el Dine a publié 60 photographies d'après des gravures relevées au Djebel Ouenat; elles ont été décrites en détail, à la suite de l'article du prince, par l'abbé Breuil. Une bonne partie de ces gravures remonte aux temps préhistoriques (époque de Negadah?). On y trouve, outre des hommes plus ou moins schématiques, des girafes, des autruches, des mouflons, des bœufs, des antilopes, peut-être le lynx et le chacal¹. Dans une scène de chasse (fig. 59), le chasseur qui décoche une flèche empennée est accompagné de deux chiens. Prince et abbé sont d'accord pour écrire *lybiens*, ce qui est un tort. Le mémoire du prince est le résultat de deux voyages faits en 1924-1925 et en 1926 et offre un vif intérêt (cf. l'article du même sur les peintures rupestres de la grotte d'In Ezzan, Sahara central, dans l'*Anthropologie*, 1926, p. 409).

S. R.

La tombe de Dendra.

Dendra est au pied de la citadelle mycénienne de Midea (Argolide). La mission suédoise y a découvert un vaste cénotaphe (?) d'environ 1300 avant J.-C., contenant la plus riche collection de bronzes qui ait encore été exhumée en Grèce. Dans le nombre, il y a de grands vases, des trépieds, des lampes, des miroirs, des rasoirs, des armes; plusieurs de ces objets, parfaitement conservés, sont délicatement décorés. Parmi les autres trouvailles, on cite quatre vases d'albâtre, dont trois crétois et un égyptien, trois lampes de stéatite, des défenses de sanglier percées pour orner un casque, une gomme avec cerf gravé, des centaines de pâtes de verre doré, une coupe d'argent avec bordure d'or, une fleur taillée dans l'ivoire, etc. Les ossements humains font complètement défaut².

1. M. Breuil (p. 115, 117) rapproche quelques personnages de ceux de Cogul et de Minateda. Mais croit-il encore que Cogul soit paléolithique?

2. *The Times*, 27 février 1928, avec phot. d'ensemble peu distincte, p. 18.

Fouilles à Chypre.

Sous la direction de M. Einar Gjerstad, une mission suédoise a fouillé à Lapithos et à Soli. En ce dernier point, elle a trouvé deux temples grecs, dont un très archaïque, et déblayé le théâtre. Des sondages, qui ont révélé les restes de nombreuses maisons avec murs stuqués, autorisent l'espoir qu'on puisse un jour déblayer à Soli une « Pompéi chypriote ¹ ».

X.

A Herculenum.

On annonce, au mois de décembre 1927 (*Times* du 20), que les fouilles ont révélé la partie postérieure d'une très grande villa, avec architraves de bois carbonisés encore en place. L'édifice est surmonté d'une grande corniche. La villa va maintenant être abordée de l'autre côté, ce qui exige le déblaiement d'un monticule de 42 pieds et l'expropriation d'un petit quartier de Resina.

X.

Au Forum de Trajan.

Un grand édifice a été découvert entre l'extrémité de la Via Nazionale et le Forum de Trajan. C'était une construction semi-circulaire à trois étages, avec 12 boutiques au rez-de-chaussée, autant au second, et une très grande salle, qui aurait servi de Bourse, au troisième. Les escaliers sont bien conservés. Le niveau du troisième étage est celui du sommet de la Colonne Trajane, fait dont on croit pouvoir tirer parti pour expliquer ce qu'il y a encore de mystérieux dans la dédicace gravée sur la base de la Colonne, allusion possible à la profonde coupure faite dans les pentes du Quirinal pour construire l'édifice à destination commerciale, c'est-à-dire le marché, que l'on vient de découvrir ².

X

Une nouvelle mosaïque à Constantine.

Découverte par hasard le 6 février dernier, une mosaïque bien conservée, représentant des scènes de chasse, avec une villa au milieu, a été publiée dans l'*Illustration* du 10 mars 1928 (p. 241). Le cliché, tiré d'une photographie exécutée d'un point élevé, est assez distinct, mais ne vaut naturellement pas un dessin soigné fait d'après un calque. La bordure, qui paraît intéressante, est à peu près illisible.

S. R.

Les peintures murales de la grotte d'Aldène près Cessenon.

Dans un des derniers bulletins de la Société d'Histoire naturelle de Toulouse, M. Guerret, professeur à l'École normale de Montauban, s'occupe des peintures murales récemment découvertes dans la grotte d'Aldène, une des

1. *The Times*, 16 fév. 1928, p. 13.

2. *Times*, 29 février 1928, avec phot.

plus belles du canon de la Cesse, entre la bordure primaire de la montagne Noire et les grès du Minervois.

Cette grotte, qui dépend de la commune de Cesseras, aux confins de l'Hérault, et qui renferme d'assez importantes quantités de sables phosphates, est exploitée par la Compagnie des Guanos-Phosphates de Fanzan, et c'est un ouvrier de cette entreprise qui, en crevant une paroi stalagmitique, mit brusquement à jour une galerie fermée depuis des millénaires, dans laquelle ont été remarqués divers dessins de grande taille au trait et — partiellement — à l'ocre. Intéressante par elle-même, cette découverte l'est encore plus si on la rapproche de celle qu'a faite peu de temps auparavant l'abbé Bayol dans une grotte avoisinant la vallée du Gardon.

Les dessins relevés dans la grotte d'Aldène et ceux qu'a signalés l'abbé Bayol peuvent être contemporains. Pour certains — les meilleurs — les procédés d'exécution se rapprochent beaucoup. La décoration de la grotte héraultaise est une sorte de trait d'union entre le travail des grottes de la Dordogne et d'Espagne et celui de la grotte Bayol.

Il y aurait un intérêt scientifique réel à ce qu'elles fissent l'objet d'une étude d'ensemble au lieu d'être étudiées séparément. Cette étude pourrait et devrait être faite sous l'égide de l'Université de Montpellier, dans le ressort de laquelle se trouvent la grotte de l'Hérault et celle du Gard.

Actuellement, ce sont les milieux scientifiques toulousains qui s'occupent de la grotte d'Aldène et l'Université de Lyon qui préside aux recherches du Gard. Tout en rendant hommage au zèle toulousain et lyonnais, précieux pour la cause archéologique, on peut estimer qu'il y a quelque illogisme à voir l'Université du ressort, en l'espèce celle de Montpellier, ne pas en connaître.

Comme il y aurait, nous venons de l'indiquer, intérêt à ce qu'une étude comparée soit faite, sous la même direction, avec les mêmes éléments, l'Université de Montpellier devrait s'en préoccuper. Elle devrait, d'autre part, faciliter un chassé-croisé d'examens aux ouvriers de la première heure, donner à l'abbé Bayol les moyens d'aller étudier la grotte d'Aldène et au professeur Guerret ceux d'aller à Collias.

Ce doit être, semble-t-il, un peu le rôle des Universités d'encourager les initiatives scientifiques de leur ressort matériellement aussi bien que moralement.

(*Petit Méridional*, 30 déc. 1927.)

L'or et l'étain en Armorique.

Un important mémoire sur ces gisements, accompagné d'une bonne carte, a été publié par M. Kerforn dans l'*Institut finistérien, Études préhistoriques*, nos 2-4 (1924-1926). Le même fascicule contient une étude posthume du commandant A. Devoir, témoignant de vastes lectures, sur la terminologie préhistorique de la Bretagne.

S. R.

Une hypothèse sur l'âge du bronze britannique.

Parlant à Glasgow le 16 février 1928, un archéologue écossais a soutenu que l'âge du bronze britannique remonte à 4000-5000 avant notre ère et

non à 2000 seulement. Pendant les quinze ou vingt premiers siècles, le métal était encore rare, mais l'invention même du bronze ne doit pas être attribuée à quelque nation asiatique lointaine; elle eut probablement lieu en Grande-Bretagne, où le cuivre et l'étain se trouvent réunis (*Glasgow Herald*, 17 février 1928).

X

La reconquête de la Bretagne insulaire.

En 293, après le meurtre de Carausius, Allectus prit la pourpre en Bretagne et la porta trois ans. Mais, en 296, il fut vaincu par Asclepiodotus, que Constance avait envoyé contre lui. De ces événements témoignent des médaillons d'or trouvés à Arras en 1922, dont deux ont été récemment acquis par le Musée Britannique. Ils sont à l'effigie de Constance et frappés à Trèves. Au revers, Constance, en habit militaire, relève une femme armée et agenouillée qui est la Bretagne vaincue et repentante, reçue une fois de plus dans l'Empire. Dans la légende, *Pietas Augustorum* (de Dioclétien et de Maximien), le mot *pietas* semble devoir se traduire par *pitié*, non par *piété* (1).

S. R.

Les Celtes en Irlande.

M. Macalister, dans un récent ouvrage (*The Archaeology of Ireland*, Londres, Methuen, 1927; cf. *Times*, 21 février 1928, p. 11), estime que des tribus parlant des langues celtiques, armées de l'épée de fer et probablement attirées par la richesse de la grande île en or, passèrent en Irlande, y subjuguèrent les Picts aborigènes et imposèrent leur langue, leur religion, leur organisation sociale (quelques traces du matriarchat des Picts se seraient conservées). Ces Celtes n'ont pas tout de suite unifié l'Irlande en un royaume, mais ils y instituèrent des assemblées périodiques consacrées aux sports et à la religion, analogues aux Olympiques de la Grèce. Les parallèles entre l'Irlande et la Grèce sont tels qu'on peut identifier, suivant l'auteur, les Achéens chevelus d'Homère au peuple qui donna à l'Irlande son caractère national ².

X.

Le calice d'Antioche.

L'archéologie est décidément une science pleine de mirages et de précipices.

On a déjà beaucoup parlé d'une certaine pièce d'orfèvrerie, dite le calice d'Antioche, que les uns dataient du 1^{er} siècle, les autres du vi^e siècle; mais un archéologue romain, Mgr Wilpert, dont le savoir et l'expérience font autorité, vient d'opiner pour le xx^e.

Mgr Batiffol qui, au congrès de Bruges en 1925, avait émis des doutes sur l'authenticité du calice, a récemment analysé, dans un article de la *Croix*, le

1. *Times*, 27 janvier 1928, p. 17. — Le plus beau médaillon de cette trouvaille, représentant l'entrée de Constance à Londres, est resté à Arras.

2. Je relève dans cet article du *Times* une phrase ridicule : *Here is no Glozel to excite mistrust*. Plût au ciel que l'Irlande eût son Glozel ! On n'y a encore jamais bien fouillé.

mémoire de Mgr Wilpert. Les partisans de l'autre thèse ne manqueront pas de répliquer, car il s'agit ici d'un objet très curieux qui serait en même temps une relique insigne. La décoration du calice représente une vigne où sont assis le Christ et les apôtres; mais l'intérieur est formé d'une coupe sans ornements, la coupe même de la Cène, le Saint-Graal!

Un certain mystère enveloppe la trouvaille. On ne sait d'une façon précise où eut lieu la découverte. Est-ce à Antioche même? Est-ce à Karah, village ruiné à 33 kilomètres d'Alep? Le trésor dont faisait partie ce calice était caché, dit-on, au fond d'un puits comblé depuis longtemps et qui communiquait avec une chambre souterraine.

C'est en 1913 que le calice a fait son apparition à Paris, chez un antiquaire. Celui-ci le remit à M. Alfred André pour le débarrasser de son oxydation. Le Saint-Graal se trouve maintenant à New-York; il est à vendre.

Toutes ces circonstances ont éveillé dans l'esprit de Mgr Wilpert l'idée d'une supercherie.

Il fait observer qu'un procédé chimique a pu provoquer cette oxydation qui, au témoignage de M. André, prouve que la pièce est restée sous terre pendant plusieurs siècles. Il trouve la forme du calice très singulière: son pied étant très étroit, le vase chancellerait au moindre choc, s'il était rempli de vin; ce qui le rend impropre à tout usage liturgique. Quant à la décoration, il s'étonne de voir les sièges où sont assis le Christ et les apôtres placés dans les branches d'une vigne, de telle sorte qu'ils ne reposent sur rien: « Un tel dédain, dit-il, de la réalité, une telle incohérence sont inconnus dans l'art chrétien ancien à Rome. Dans l'art de l'Orient, il faut descendre jusqu'au ^{vi}^e siècle pour rencontrer de pareils défauts. Leur développement apparaît dans les monuments de la Renaissance... Sur le calice, la vigne envahit les figures et les embrasse jusqu'à les suffoquer. Il est clair que cette décoration est composée de deux éléments incompatibles. » En outre, il remarque avec étonnement que ce décor ne renferme rien qui ait trait au symbolisme eucharistique des premiers siècles, « lequel s'applique à évoquer la multiplication des pains et le miracle de Cana ».

J'indique seulement les arguments de Mgr Wilpert. Il est certain qu'on tentera de pousser la démonstration plus loin, en recherchant les sources où les faussaires — s'il y en a — ont puisé les éléments de leur décoration: ils ne seront tout à fait démasqués que si l'on parvient à les prendre en flagrant délit de plagiat.

En sera-t-il donc du calice d'Antioche comme de la tiare de Saïtapharnès, qui mit en défaut la sagacité de tant de connaisseurs, comme de l'épée de Corbulon, dont la célébrité fut si passagère, comme de plusieurs *trésors* qui font l'amusement des sceptiques, après avoir fait la fortune des brocanteurs? Le terrible Mgr Wilpert déclare tout net que le calice est d'une famille de faux à laquelle appartiennent certaines pièces de ce trésor de Boscoreale qu'on voit exposé au Louvre, dans une vitrine toute voisine de celle où nous avons jadis contemplé la tiare de Saïtapharnès.

Je crois prudent d'ajouter que je rapporte simplement les dires de Mgr Wilpert, que je n'ai pas vu l'objet du litige et que, d'ailleurs, je suis incompetent. Je fais cette déclaration pour me garer des injures. Maintenant, on la connaît, la mansuétude des archéologues!

André HALLAYS.

(Débats, 25 janv. 1928.)

La fourchette de Théodora.

Ceux qui avaient vingt ans en 1885 n'ont pas oublié les discussions que suscita, au lendemain de la première de *Théodora*, la fourchette mise par l'auteur aux doigts de Sarah Bernhardt dans la scène où elle dégustait le fricot de la magicienne Thamyris. Le directeur des Gobelins, Darcel, la dénonga comme un anachronisme. « Théodora, dit-il, mangeait avec ses doigts ou à l'aide d'un couteau, comme tout le monde l'a fait, riches et pauvres, grands et peuple, jusqu'à la fin du xvi^e siècle et comme on le fait encore en Orient. » Un collectionneur, M. Bonnaffé, prétendit prouver que la fourchette ne datait que du règne de Henri III. Sardou riposta par des citations de Lactance, Philon, Vopiscus, Pierre Damien, Winckelmann, Rich... La polémique n'en fut pas éteinte; elle se ralluma lors de la reprise de *Théodora* en 1902. Quand l'*Illustration théâtrale* publia, pour la première fois, le texte de la pièce, dans son numéro du 7 septembre 1907, elle la fit précéder d'une préface, sous forme d'interview de l'auteur. Sardou y rappelait l'histoire de la fourchette et avouait en souriant que l'affaire avait été chaude. « La fourchette, disait-il, est vieille comme le monde!... L'homme primitif qui présentait des lardons de viande à la braise embrasée, à l'aide d'une brochette de bois, d'une longue épine ou d'une arête de poisson, inventait la fourchette. Il l'a même perfectionnée, témoin celle en os, à trois dents, trouvée récemment près de Lugasson, dans la grotte de Fontarnaud. »

Lugasson est un village de la Gironde, dans la charmante région de l'Entre-deux-mers. Le curé de ce village, l'abbé Labrie, un de ces prêtres aussi modestes que savants qui travaillent dans leur presbytère à accroître notre trésor scientifique national, y avait découvert, en 1895, une caverne préhistorique. Il la fouilla de 1898 à 1906. Elle était de l'époque magdalénienne, de l'âge du renne. Entre autres objets curieux, il y trouva « une sorte de petite fourchette en bois de cerf — et non en os, comme l'a écrit Sardou — à trois branches. « Elle a, disait-il, 8 centimètres et est munie à la base d'une saillie ou bouton destiné à retenir l'objet dans la main ».

L'abbé Labrie communiqua sa trouvaille au congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, tenu à Montauban, en 1902. Un de ses amis, M. Henri Carrère, membre de la Société historique de Gascogne, eut l'idée de la signaler à Sardou. L'abbé Labrie, après s'être documenté à l'aide du *Dictionnaire des antiquités* de Saglio, se convainquit que l'objet qu'il avait découvert était bien une fourchette. Il en fit part à l'auteur de *Théodora* et lui envoya un moulage, avec le texte de sa communication. Voici la réponse inédite de Sardou :

« Paris, 64, boulevard de Courcelles

31 octobre (1903).

« Monsieur l'abbé,

« Je vous suis fort obligé pour l'envoi de cette très intéressante brochure. Vous aviez eu déjà la complaisance de m'envoyer une reproduction en bois de la fourchette magdalénienne recueillie par M. Carrère et je la conserve précieusement. Je ne sais si j'aurai jamais à revenir sur cette question de l'antiquité de la fourchette! C'est probable. Permettez-moi de vous signaler dans *Lectures pour tous* (Hachette) d'octobre, sixième année, n^o 1, à la

page 52, une petite gravure représentant la fourchette à deux dents des anthropophages des îles Fidji. Il est bien évident que pour faire griller la viande à la braise ardente, les peuplades les plus sauvages ont eu de tous temps recours à de longues épines, à des arêtes de poissons, à des brochettes de bois qui leur permettaient de faire ces grillades ou de piquer la chair rôtie sans se brûler les doigts. Elles n'ont pas attendu pour cela que la *première fourchette* fût découverte sous les Valois, comme l'a dit avec aplomb M. Bonnaffé dans une brochure parfaitement ridicule. Savoir d'amateur!

« Agréiez, avec ma reconnaissance pour M. Carrère et pour vous-même, Monsieur l'abbé, l'assurance de mon cordial dévouement.

« Victorien SARDOU. »

L'abbé Labrie est mort le 20 mars dernier. Il a légué à la ville de Bordeaux ses collections, infiniment précieuses pour la préhistoire girondine. La fourchette de Fontarnaud, qui contribua à justifier Sardou d'avoir introduit cet ustensile parmi les multiples accessoires archéologiques de *Théodora*, est aujourd'hui exposée au Musée de Carrère, qui reçoit provisoirement le trop-plein du Musée préhistorique bordelais, à l'étroit dans les salles du Musée du Jardin public.

Paul COURTEAULT.

(Débats, 9 janv. 1928.)

L'art roman en Aragon.

Conclusion d'une intéressante étude de M. Kingsley Porter qui nous a révélé la vieille église de N.-D. d'Ignácel (*Burl. Mag.*, mars 1928, p. 127) :

« Dans les domaines de l'architecture et de la sculpture, le rôle d'Aragon semble avoir été très important. Ignácel est daté de 1072, Loarre d'avant 1095; la cathédrale de Jaca, construite en partie avant 1063, mais encore en cours de construction vers 1094; Santa-Cruz de la Serés, en construction en 1095; le tombeau de Dona Sancha (1095), le tympan de S. Pedro el Viejo à Huesca (après 1096), tout cela forme un ensemble de monuments romans de la seconde partie du XI^e siècle dont il n'y a pas d'équivalents en Europe, sinon dans la province de Léon. Il n'est pas douteux que la sculpture ait fleuri là depuis le troisième quart du XI^e siècle, trente ans avant de se révéler à nous en Italie ou en Languedoc. Il est également certain que l'architecture atteignit là un niveau que les historiens de l'art ne connaissent qu'au siècle suivant. L'évidente parenté de la sculpture aragonaise avec celle de l'Italie reste un mystère : c'est un des problèmes dont l'archéologie médiévale doit maintenant se préoccuper. »

S. R.

La découverte du déambulatoire de l'abbaye de Jumièges.

La récente découverte archéologique faite par M. Georges Laufry, dans la célèbre abbaye de Jumièges, est susceptible de renouveler bien des données que l'on croyait acquises pour l'architecture normande. Mettre à jour un déambulatoire normand contournant le sanctuaire du XI^e siècle où auraient pu

se dérouler les cérémonies de la consécration, quand le bienheureux Maurille vint, le 1^{er} juillet 1067, en présence de Guillaume le Conquérant, apposer les onctions saintes sur les pierres de la Grande Église, voilà, en effet, une singulière nouveauté dans l'histoire de l'art normand. Elle vient de faire l'objet d'une très remarquable étude d'un archéologue distingué, M. Pierre Chirol.

Au cours des travaux effectués pour assurer la conservation des ruines, M. Georges Lafury remarqua notamment que le fameux biseau qui couronne les assises basses du xi^e siècle dans le chœur ne semblait pas obéir docilement au tracé reconstitué par M. R. Martin du Gard dans son étude méritoire, mais aujourd'hui reconnue en partie inexacte, de l'abbaye de Jumièges, étude faite pour composer sa thèse à l'École des chartes, en 1905.

Par exemple, à l'endroit où se dessine la courbe du sanctuaire, le biseau ne se retroussait pas à angle droit pour suivre le mur indiqué comme constituant le fond du bas-côté. Un sondage vint accentuer les doutes du chercheur. Comment ne pas s'étonner également de ne point trouver en cet édifice, si amplement conçu, un collatéral du chœur aussi large que celui de la nef à laquelle il fait suite? Muni des autorisations nécessaires, sous le contrôle de M. Auvray, architecte des Monuments historiques, M. George Lafury, envisageant l'hypothèse du déambulatoire, fouilla sur le prolongement des bas-côtés.

Le résultat fut immédiat : le mur extérieur s'incurvait en un parallélisme rigoureux avec la base du chœur roman qui suivait à 3 m. 92 de distance sur tout le parcours. Ces assises, dégagées, laissaient apercevoir un parement layé et absolument semblable à celui du chœur qui lui fait face et qui se reproduit aussi dans l'intérieur du sanctuaire. Au contraire, le mur retrouvé présente vers l'extérieur du plan un blocage grossier, visiblement destiné à être enterré. Des socles sont disposés pour recevoir des dossierers engagés : ils correspondent aux axes des supports de la partie centrale.

Aucune chapelle ne semble s'ouvrir sur ce déambulatoire, même dans l'axe de l'édifice. Ce plan n'est nullement inconnu, on en retrouve d'analogues à la même époque en Angleterre, où on le croyait indigène. Le chœur gothique a été entièrement bâti sur ces fondements intérieurs, mais il présente des différences avec les axes des anciennes piles.

Actuellement, *toute la partie nord du déambulatoire est mise au jour*. Il est à souhaiter, vu le peu de profondeur où il est loisible de retrouver les éléments symétriques, qu'un pareil travail puisse être accompli sur le côté sud. Les absidioles du transept mériteraient d'être dégagées, pour que leurs dispositions soient entièrement connues. Rien ne s'oppose à ces recherches qui ne compromettraient en rien la solidité des éléments demeurés debout, non plus que le pittoresque, sur lequel la propriétaire, Mme Lepel-Cointet, veille avec tant de raison. On sait, d'autre part, que certains grands travaux de consolidation ont été réalisés ces temps derniers et que certains d'entre eux, comme la réparation du grand arc, ont été de véritables tours de force.

De toute façon, la très importante découverte archéologique qui vient d'être faite à Jumièges corrige le travail consciencieux de M. R. Martin du Gard. Mais la lice reste ouverte pour de nouvelles précisions, et quand elles apparaissent comme aujourd'hui, il faut remercier les inlassables travailleurs appliqués à reviser des points contestables et à passer au crible ces hypothèses,

tenues jadis pour orthodoxes et qu'il faudra classer désormais parmi les évangiles apocryphes.

(Débats, 9 janv. 1928.)

La formule prophylactique de sainte Agathe.

M. Louis Boiteux a consacré dans cette Revue une intéressante étude à « l'épître de sainte Agathe sur les cloches antiques ¹ », et donné une liste des cloches que cette inscription protège depuis le XIII^e siècle. Nous nous permettrons d'ajouter quelques minimes détails complémentaires.

Sur le rôle protecteur de sainte Agathe et les monuments qui en portent la formule, citons quelques travaux récents : Pitollot, *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*, publiés par l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, 1925; *Bulletin arch. du Comité des Travaux historiques*, 1925, p. cxxxix; E. Metman, *Mémoires de la Commission*, etc., 1925, p. 51; *Bulletin*, l. c.; Jacoby, *Die Teufelspeitsche*, Archives suisses des traditions populaires, XXVIII, 1928, p. 96 sq., p. 105, note 2; id., *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, s. v. Agathensegen, en cours de publication; *Genava*, II, 1924, p. 144, n° 10; p. 147, n° 14, Genève, Saint-Pierre; p. 147, n° 16, Jussy; III, 1925, p. 256.

La liste campanaire de M. Boiteux, d'après Berthelé ², peut être allongée de quelques numéros :

France.

Chens, Haute-Savoie, 1566. *Genava*, II, 1924, p. 144.
Chazeuil. Côte-d'Or. Pitollot, l. c.

Suisse.

Canton de Neuchâtel.

Le Locle, 1464. *Les cloches du Locle, souvenir du 12 décembre 1897*, p. 22.
Serrières, 1470. *Musée neuchâtelois*, 1881, p. 95.
Le Locle, 1512. *Les cloches du Locle*, etc., p. 15.
Dombresson, 1515. *Musée neuchâtelois*, 1881, p. 95.
Le Landeron, XV^e siècle, *Ibid.*

Canton de Fribourg.

Fribourg, Liebfrauenkirche, 1456. *Freiburger Geschichtsblätter*, 5, 1898, p. 58.

Fribourg, Maison de Ville, 1697 *Ibid.*, p. 122, n° 26.

Fribourg, Liebfrauenkirche, 1706 *Ibid.*, p. 61.

Canton de Genève ³.

Genève, Horloge du Molard, 1518. *Genava*, II, 1924, p. 147, n° 15.

Sainte Agathe ne protège pas seulement contre le feu du ciel, et d'une façon générale contre tout ce qui brûle, au propre ou au figuré, incendies causés par

1. *Rev. arch.*, 1927, II, p. 264 sq.

2. Berthelé, *Enquêtes campanaires*, 1903, p. 329-330, liste dressée en 1900.

3. Les trois autres cloches de Genève qui portent l'inscription de sainte Agathe sont citées par M. Boiteux : 1481, Saint Pierre, *Genava*, II, 1924, p. 144, n° 10; 1509, Saint Pierre, *ibid.*, p. 147, n° 14; 1519, Jussy, *ibid.*, p. 147, n° 16.

les hommes, feu intérieur des coliques, feu du Purgatoire, feu amoureux ¹. Son supplice — le bourreau lui arracha les mamelles — a fait d'elle aussi la patronne des mères qui allaitent, des nourrices, la préservatrice des maux des seins, du cancer. En certains endroits elle acquiert un caractère de puissance procréatrice et de fécondité agraire ². C'est pourquoi on utilise dès le xii^e siècle la formule *Mentem sanctam*, pour faciliter les accouchements ³.

On comprend donc que cette formule, en toutes lettres ou simplement en initiales de chaque mot, ne paraisse pas uniquement sur les cloches, quoique ce soit là son emploi le plus fréquent, M. Boiteux la relève lui-même sur des portes alsaciennes ⁴; mais on la voit aussi sur des bagues ⁵, dans des oraisons prophylactiques ⁶, sur des amulettes ⁷, sur des cierges ⁸.

W. DEONNA.

L'ancienne religion arabe.

Un précis bien informé de cette question obscure, si importante pour les origines de l'islamisme, a été publié par M. Ditlef Nielsen comme tirage à part du tome I d'un *Handbuch der altarabischen Altertumskunde*, publié par ce savant avec le concours de MM. Hommel et Rhodokanakis (Paris, Geuthner; Leipzig, Harrassowitz). En voici les divisions : *La tradition ; les noms divins ; les images divines ; la famille divine ; la triade stellaire ; Dieu et l'homme ; religion arabe ancienne et religions du nord sémitiques, d'Israël et de l'Islam*. « Si nous cherchons des précurseurs du monothéisme koranique, le Koran lui-même indique l'ancienne Arabie. Là commence un développement qui se termine par Mahomet, sceau de la lignée des prophètes. Les détails nous en sont encore très peu connus » (p. 250).

S. R.

Moulages tournants.

Dans un article de journal sur l'avenir de l'archéologie (*Deutsche allgem. Zeitung*, 30 déc. 1927), le prof. Studniczka demande avec raison que tout moulage trop lourd pour être soulevé des deux mains soit installé sur un socle à roulettes afin qu'on puisse le tourner dans tous les sens. Dans le même article, il rend hommage au *Recueil* du commandant Espérandieu et exprime le regret, en termes plus que vifs, que le *Corpus vasorum* ne soit pas une entreprise internationale ⁹.

S. R.

1. Van Gennep, Le culte populaire de sainte Agathe en Savoie. *Rev. d'Ethnogr. et des Trad. populaires*, 1924, p. 28 sq.

2. *Ibid.*, p. 31 sq.

3. *Archives suisses des traditions populaires*, XXVIII, 1928, p. 97.

4. *Op. l.*, p. 272, note 2.

5. *Rev. arch.*, 1924, I, p. 68 ; Hill, *Proceedings Soc. Ant.*, XXIX, 1917, p. 114.

6. *Enchiridion Leonis papae*, etc.

7. *Archives suisses des trad. populaires*, 1928, p. 96, n° 4, p. 105, note 2.

8. *Ibid.*, p. 97.

9. *Mit Ausschluss der zu den grössten zahlenden Sammlungen Deutschlands, Oesterreichs und Russlands, mit der Absicht zu beleidigen*, etc. Cette manière de considérer la question est bien injuste, puisque l'accès de l'Union à toutes les nations a été inscrit dans les statuts dès le début (*Rev. arch.*, 1924¹, pp. 287-9).

Melozzo, Juste de Gand et Berruguete.

On a attribuée tantôt à Melozzo, tantôt à Juste de Gand, de beaux tableaux allégoriques à Berlin et à Londres, ainsi qu'une série de portraits de grands hommes répartie entre le palais Barberini et le Louvre. Voici qu'un savant connaisseur, J. Allendes (*Archivo español de arte*, 1926), paraît avoir prouvé que Juste de Gand, mort en 1475-6, laissa ces travaux inachevés et qu'il y faut reconnaître la main de l'Espagnol Pedro Berruguete, actif à Urbin. Cela n'est pas sans intérêt pour le Louvre (cf. F. Winckler, *Berliner Museen Berichte*, 1928, p. 10).

S. R.

L'origine « aryenne » de l'alphabet.

Je ne connais que par un compte rendu, mais veux pourtant signaler ici, l'ouvrage intitulé : L. A. Waddell, *The Aryan origin of the alphabet, disclosing the Sumero-Phœnician parentage of our letters ancient and modern*, Londres, Luzac, 1928. Aux yeux de l'auteur, la langue sumérienne est aryenne de vocabulaire et de syntaxe. Tous les alphabets, avec les sons attachés aux différents signes, dérivent de la pictographie sumérienne. L'alphabet n'a nullement été inventé en Égypte, car on ne trouve là d'écriture alphabétique que parmi les Phéniciens et d'autres étrangers, à l'époque post-cadméenne. — La question est devenue tout à fait actuelle par suite de la découverte de l'écriture linéaire néolithique de l'Allier, mais Piette, Wilke, Wilser et d'autres l'ont abordée bien avant (H. Jensen, *Gesch. der Schrift*, 1925, p. 91).

S. R.

L'archéologie grecque exclue de la Sorbonne (?)

Il y a quelques jours, au Sénat, M. Herriot a déclaré que jamais l'enseignement du grec n'avait été aussi en honneur qu'aujourd'hui... Pas à la Sorbonne, en tout cas ! L'*Officiel* d'hier annonçait, en effet, que, « par décret en date du 1^{er} mars 1928, rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, la chaire d'archéologie grecque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris est transformée en chaire d'esthétique » et que « M. Basch, chargé d'un cours complémentaire d'esthétique et d'histoire de l'art à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, est nommé, à compter du 1^{er} mars 1928, professeur d'esthétique à ladite Faculté (chaire transformée) ».

Ainsi, c'est au moment où, grâce à l'École française d'Athènes et à ses membres, les fouilles accomplies à Delphes, à Délos et sur d'autres points du territoire hellénique donnent des résultats qui font l'admiration et l'envie des archéologues du monde entier, c'est à ce moment que le grand maître de l'Université de France supprime la chaire d'archéologie grecque de la Sorbonne, détruit, autant qu'il est en son pouvoir, cette discipline si essentielle à la formation de nos jeunes professeurs et brise d'un trait de plume la tradition illustrée par des noms tels que ceux des Perrot, des Collignon, des Fougerès et de tant d'autres maîtres d'une science dont la vitalité et même l'actualité n'ont jamais été plus éclatantes!...

Quels que puissent être les mérites de M. Basch et quelle que soit la valeur éducative de l'esthétique, ni les uns ni les autres ne justifient une « transformation » de chaire pour le moins aussi imprévue. Dans son discours du 28 février, M. Herriot a affirmé qu'il n'avait point méconnu la Grèce; il a revendiqué « le privilège de l'aimer et la volonté de la bien comprendre ». Il a prononcé de belles paroles à la louange de la culture grecque. On attendait un acte : le voilà ¹

H. M.

(Débats, 13 mars 1928.)

Opinions téméraires.

Parlant à Berlin, le professeur Hubert Grimme (de Munster), qui, dès 1924, lisait des choses relatives à Moïse sur les tablettes du Sinaï, a insisté de nouveau sur ses lectures effarantes : Joseph, Jochanan, Moïse. L'alphabet sinaïtique de 22 consonnes, dit-il, est le plus ancien du monde (vers 1500); il a été formé sur le Sinaï même, au temple de Hathor. Bien entendu, il s'est trouvé un théologien retraité, le professeur Völter, pour expliquer par le sinaïtique les tablettes de Glozel. D'autres ont appelé à leur secours, sans plus de succès, le latin, le grec, le tinfnagh, le vieux turc, le basque. A quand le tour des langues du Caucase?

..

« Autant qu'on en puisse juger, sur un fonds très ancien et peut-être d'origine ouralo-altaïque, décelé par une numération primitive qui se compléta de larges emprunts aux sources sémitique ou nilotique, la langue étrusque... apparaît comme une sorte de patois ou de sabir gréco-latin. »

Cette déclaration se lit à la page 321 du deuxième article de M. F. Butavand : « Des fragments de l'*Odyssée*, dans le texte étrusque de la momie d'Agram » que B. Haussoullier, déjà malade, avait agréé pour la *Revue de philologie* sans l'avoir contrôlé. Aussi lit-on en bas de cette suite la note que voici de la Direction : « Cet article fait partie d'une série d'études acceptées par la précédente Direction de la Revue. Signé : P. Jouguet et A. Ernout. » Les mânes de Ch. Graux ont dû en frémir.

X.

1. [Cet article a produit quelque émotion, mais on est heureux de constater qu'il donne une fausse nouvelle. La chaire d'archéologie grecque à la Sorbonne n'est nullement supprimée; il n'y a que transfert, par motif d'ancienneté, de la désignation de chaire magistrale, ce qui n'intéresse ni la science, ni le public. L'enseignement si bien donné par Fougères a été confié à notre collaborateur M. Ch. Picard. — S. R.]

BIBLIOGRAPHIE

J. G. Frazer. *L'homme, Dieu et l'Immortalité.* Trad. par **Pierre Sayn.** Paris, Geuthner, 1928; gr. in-8, 335 pages ¹. — Mosaïque sans doute, mais faite de pierres précieuses, tirées des œuvres immenses de l'auteur et réparties avec beaucoup d'intelligence et de tact sous quatre chefs principaux : 1^o l'étude de l'homme; 2^o l'homme en société; 3^o l'homme et le surnaturel; 4^o l'homme et l'immortalité. Chaque fragment est accompagné d'une référence précise au volume où il a été publié pour la première fois; il n'y a que peu de notes et le tout est composé pour être lu par les gens du monde, enfin intéressés, grâce surtout à l'énergie de Lady Frazer, à des travaux d'une importance capitale, longtemps ignorés chez nous (à l'exception de deux articles d'Encyclopédie, l'un traduit par Van Gennep, l'autre résumé avec détail par moi). « Ce volume, dit Sir James, servira de fil conducteur aux chercheurs novices. » Pas aux novices seulement, mais à tous ceux qui, spécialisés dans d'autres études, ignorent ou même se plaisent à ignorer les éléments des plus importantes qui soient. Le succès de ce *Syllabus* est certain; j'y applaudis d'avance.

S. R.

J. H. Breasted. *Histoire de l'Égypte jusqu'à la conquête persane.* Trad. française. Bruxelles, Vromant, 2 vol. gr. in-8, xvi-632 pages (pagination continue), avec nombreuses cartes et illustrations. Prix, 150 francs. — Le caractère essentiel de la grande histoire de M. Breasted, publiée en 1905, c'est d'être un travail de première main, fondé sur l'étude directe des originaux que l'auteur a réunis dans ses *Ancient Records of Egypt* (depuis 1905 également). Ces documents mêmes n'ont généralement pas été empruntés à des livres. « Nous avons, dit-il, été mis en mesure de copier à peu près tous les monuments historiques d'Égypte qui se trouvent en Europe, par suite d'une mission en vue du grand dictionnaire égyptien entrepris par les académies allemandes. Quant aux monuments qui se trouvent encore en Égypte, nous avons pu faire usage des copies que nous avons faites nous-même d'un grand nombre d'entre eux. » Ces revisions personnelles de textes très importants, sur lesquels se fonde la *vulgate* de l'histoire égyptienne telle qu'elle se trouve, par exemple, dans Maspero, Erman et Meyer, étaient, nous apprend M. Breasted, très nécessaires. « La grande majorité des documents égyptiens qu'on rencontre dans les publications sont incomplets ou incorrects, à un degré tel qu'on n'en trouve pas d'exemple dans aucune branche de la science épigraphique. » Assurément, il a fallu des circonstances exceptionnellement favorables pour qu'un historien égyptologue pût ainsi procéder à la revision de presque tout le matériel utilisé dans son récit. Mais une fois que ces circonstances se ren-

1. On a déjà annoncé ici l'édition anglaise de cet ouvrage.

contraient, le résultat devait être un ouvrage construit sur le roc, d'une valeur durable et qui, même vingt ans après sa publication, méritait d'être traduit. Il l'a fort bien été et illustré avec goût. L'intérêt que porte l'aimable reine des Belges aux choses de l'ancienne Égypte, qu'elle a pu visiter avec un guide aussi compétent que M. Capart, explique sans doute que les traducteurs, l'auteur de la préface et l'éditeur soient également des Belges.

M. Capart, qui a écrit la préface, se défend à mots couverts d'un regret qu'on pourrait exprimer ainsi : pourquoi n'a-t-il pas résumé, dans un supplément, les résultats acquis au cours des vingt-cinq dernières années, ceux de la découverte des archives de Boghaz Keui (Égyptiens et Hittites), des fouilles de Montet (Égyptiens et Syriens), de Reisner (Égyptiens et Nubiens sous l'ancien Empire), etc. ? M. Capart répond que ce serait une erreur de toucher à un *classique* de l'égyptologie sous prétexte de le mettre au point; l'auteur seul peut un jour entreprendre cette tâche. De refonte, oui, sans doute; mais il y a d'autres manières plus respectueuses et plus expéditives à la fois de « mettre au point ». — Je ne terminerai pas sans louer l'excellent index.

S. R.

Docteur G. Contenau. *Manuel d'archéologie orientale, depuis les origines jusqu'à l'époque d'Alexandre.* Paris, Picard, 1927; in-8, 545 pages, avec 357 gravures. — Mille grâces au docteur Contenau! Avec le premier volume de ce grand Manuel d'archéologie orientale, sans équivalent dans aucune langue, il ne rend pas seulement un immense service aux débutants et aux non-spécialistes, mais il affirme, à sa manière, dans un domaine où elle a plus défriché que récolté, la primauté de la science française. Tout explorateur, tout amateur des choses anciennes de l'Orient aura désormais ce volume sous la main, en attendant les suivants. Celui-ci porte un sous-titre qui indique en gros la distribution des matières : Notions générales (*racas, chronologie, langage, écriture, religion*) ; Histoire de l'art (*art archaïque d'Élam et de Sumer*). Mais il faudrait transcrire la table, développée à souhait, pour rendre sensibles le soin et la réflexion qui ont présidé à l'ordonnance, le souci continuel de grouper ce qui peut l'être, de ne pas juxtaposer des notices comme on le fait — nécessairement — dans une Encyclopédie par ordre alphabétique. L'illustration, toujours satisfaisante, parfois très bonne, offre nombre de figures d'après des objets inédits, empruntés surtout aux séries du Louvre, si riches en petits trésors devant lesquels ne s'arrêtent pas les visiteurs. À côté de l'archéologie proprement dite, beaucoup de chapitres relèvent de la philologie, du droit, de l'économie politique, etc. À la fin, ample bibliographie d'où les vieilleries sont exclues. En somme, sans pouvoir entrer ici dans un examen détaillé de son livre, je ne puis qu'adresser des compliments à l'auteur; il en recevra bien d'autres, et de plus autorisés.

S. R.

G. Contenau. *L'art de l'Asie occidentale ancienne.* Paris, Vanœst, 1928; gr. in-8, 59 pages et 64 planches. — Les progrès de nos connaissances dans ce domaine sont si rapides qu'il faut savoir doublement gré à ceux qui, les suivant par profession au jour le jour, veulent bien nous informer de l'état des recherches ou, du moins, de leurs résultats essentiels. Qui se doute aujourd'hui, en dehors des spécialistes, que l'art babylonien, le plus important de tous, a été découvert par Longpérier († 1880), que l'art hittite l'a été par M. Sayce,

qui fort heureusement vit encore? On trouve ici ce qui concerne Élam, Sumer, la Babylonie, l'Assyrie, les Hittites, la Perse, la Phénicie, la Palestine, la Syrie, Petra, Palmyre, Balbeck. Une Introduction claire et bien divisée, précédée d'une carte, traite successivement de l'architecture, de la sculpture, des arts décoratifs et industriels, sans oublier la peinture, la mosaïque et la glyptique. Conclusion générale prudente, mais très digne d'attention (p. 51-52), suivie d'une bibliographie intelligemment concise et de planches bien choisies

S. R.

V. Bérard. *Les Phéniciens et l'Odyssée*. Tome I. Les îles de la Très Verte. Tome II. Mer Rouge et Méditerranée. Paris, Colin, 1927; 2 volumes in-8, 446 et 450 pages. — L'auteur publie sous le même titre, mais dans un format réduit et sans gravures, une refonte de son grand ouvrage de 1902, bien connu et devenu très rare, dont il a modifié le plan et remis au point un grand nombre de détails qu'un long voyage en Méditerranée, « les travaux des philologues et les fouilles de Grèce, de Crète, d'Asie Mineure et du Levant sémitique et égyptien » lui ont permis de rectifier ou de compléter.

Dans l'avant-propos, M. Bérard prévient que ces deux volumes, dans lesquels « il groupe tout ce qui regarde les Phéniciens, leurs origines, leurs navigations et leur commerce au Levant », ne sont que la première partie de son ancien ouvrage. La seconde, se rapportant plus particulièrement « à Ulysse, à sa famille, à son royaume, à ses aventures », fera l'objet d'une publication ultérieure.

On sait qu'à nul plus qu'à lui l'*Odyssée*, n'est familière. Golfe ou cap, pointe ou crique, roche ou plaine, presque chaque remous de la « Très Verte », il a tout visité, scruté, noté. Il essaie volontiers des rapprochements entre le vocabulaire sémitique et la langue grecque, dont les rapports, avoue-t-il, sont encore mystérieux, l'identification des vocables similaires n'étant pas toujours certaine. Il y a parenté étroite, dans le poème homérique, entre les noms de la mer, des oiseaux, des poissons, ceux des armes et des étoffes tissées, phéniciens et grecs. M. Bérard cherche aussi, sans toujours y parvenir, l'explication phénicienne des noms géographiques.

Il fonde son étude sur la phrase de Strabon : « Si Homère décrit exactement les contrées tant de la mer Intérieure que de la mer Extérieure, c'est qu'il tenait sa science des Phéniciens. » Une large part est faite aux récits des voyageurs du XVIII^e siècle, surtout d'Arvieux et de Rochefort, qui sont souvent et copieusement cités. M. Bérard se félicite d'être en parfait accord avec Hérodote et, dans les temps modernes, avec Breasted et Hall, pour faire parvenir les Phéniciens sur la mer Rouge au XXV^e siècle avant notre ère. Il note, à la suite d'une étude approfondie sur « l'orientation des villes », qu'elles regardent toutes vers le sud ou le sud-est, vers l'Égypte ou la Phénicie, et conclut qu'un même courant commercial est venu de là.

S'il indique, sans trop insister, qu'archéologues et linguistes ne semblent pas toujours d'accord, n'est-ce pas souvent que les archéologues délaissent la linguistique, et les linguistes l'archéologie?

En résumé, cet ouvrage, d'une documentation touffue et puissante, représente un travail formidable et bien conduit. S'il ne résout encore ni le problème méditerranéen, ni le mystère des origines phéniciennes, du moins

apporte-t-il une aide précieuse à tous ceux que passionnent ces grandes questions.

M. MATI.

Fulvio Maroi. *Riflessi di Diritto nelle arti classiche*. Modène, Tip. Modenese, 1927; in-8, 37 pages (extr. de l'*Archivio Giuridico*, vol. 98). — Vico disait de l'ancien droit romain que c'était « une poésie sévère » et Ménage avait déjà parlé des *amœnitates juris civilis*. Le savant professeur de Parme s'est inspiré de ces précédents dans la charmante leçon d'ouverture où il amuse ses auditeurs par le commentaire juridique d'œuvres antiques, par exemple les *Kudurru* babyloniens, les terres cuites gréco-égyptiennes, les peintures vasculaires et autres relatives au commerce, les représentations figurées relatives au mariage par *coemptio*, etc. Il reconnaît avec raison, dans le droit civil, la survivance de traditions magico-religieuses et applique cette idée au rituel du mariage romain. Il n'oublie pas le mémoire de Le Blant (*Rev. arch.*, 1889, I, p. 23) sur les monuments antiques relatifs au droit pénal et montre, en général, dans son texte comme dans ses notes, une information très ample et très variée.

S. R.

D. Peyrony. *Éléments de préhistoire*. Préface du docteur Capitan. Ussel, Eyboullet, 1927; in-8, 115 pages, avec nombreuses illustrations. — Nouvelle édition, bien mise au courant, d'un livre utile qui, bien que sans bibliographie ni références, peut servir efficacement d'initiation aux futurs préhistoriens. La préface a bien soin d'apprendre au lecteur que l'auteur a été formé par le préfacer : « Mon excellent et distingué élève, collaborateur et ami Peyrony... Depuis vingt ans, nous travaillons ensemble. Dès le début, j'ai pu former Peyrony aux méthodes scientifiques exactes qui, jusque-là, étaient à peu près inconnues en préhistoire. C'est ainsi que nous avons introduit dans les fouilles de la vallée de la Vézère la notion primordiale de la stratigraphie... Cette méthode rigoureuse était jusqu'alors absolument ignorée dans la région. » Dans le bref historique placé par l'auteur en guise de préface, on lit ces mots sur Boucher de Perthes : « Il fut combattu même par des personnes très intelligentes et très instruites qui refusaient de voir et de discuter ce qu'il voulait leur montrer. » *Mutato nomine de te Fabula narratur*. Mais quand la « méthode » enseignée par le maître aboutit à l'erreur énorme commise par le maître et l'élève en 1927, il y a lieu de se méfier de cette méthode¹.

S. R.

G. Goury. *Origine et évolution de l'homme*. Paris, Picard, 1927; in-8, 404 pages, avec 17 planches et nombreuses gravures. — Ce volume traite surtout des temps quaternaires et de ce qu'on appelle aujourd'hui l'*épipaléolithique*. Le nom de *Glozel* n'est même pas à l'index, alors que la première brochure du docteur Morlet a paru le 23 septembre 1925. C'est assez dire que, pareil au petit dieu étrusque Tagès, le livre de M. Goury vient au monde avec des rides. Il n'en pourra pas moins rendre service, car, pour l'art paléolithique de l'Espagne, par exemple, il est nécessairement beaucoup plus complet que le tome I de Déchelette. L'historique de la science (p. 7 et suiv.) est un peu insuf-

1. P. 12, il n'y a pas eu de savants nommés *Lubbocks* et *Lieil*.

fisant et ce qui concerne la chronologie aussi (le mot n'est pas à l'index); en revanche, l'auteur a trouvé de la place pour exposer, à propos des galets du Mas d'Azil, une thèse singulière et sans la moindre autorité (p. 367). Les travaux de J. de Morgan, autrement importants que bien d'autres, sont à peine cités et ne paraissent guère avoir été consultés. Illustration assez bonne, riche et bien choisie.

S. R.

S. Reinach. *Éphémérides de Glozel*. Paris, Kra, 1928 ; in-8, 288 pages, avec une carte et 16 planches. — Ces annales commentées ont parfois le ton d'un réquisitoire, mais à qui la faute? *Difficile est satiram non scribere*. Il y aurait lieu, dans une édition ultérieure, d'ajouter quelques paragraphes. Ainsi, à propos des découvertes de Baar (canton de Zoug), M. Reverdin, dans *l'Indicateur d'antiquités suisses* (1927, p. 73), a écrit : « S'il y a eu une question de Glozel, nous pensons qu'il y a également une question de Baar. Nous estimons, pour notre part, avoir bien démontré ¹ que les trouvailles de Baar ne peuvent remonter qu'à l'époque gallo-romaine. Elles viendraient donc confirmer l'opinion de ceux qui admettent un âge gallo-romain pour les découvertes de Glozel, opinion que nous partageons d'ailleurs entièrement » (c'est moi qui souligne).

A.

Oscar Almgren. *Hällristningar och Kultbruk* (gravures sur rochers et rites magiques). Avec un résumé en français. Stockholm, Académie, 1926-7 ; gr. in-8, 337 pages, avec nombreuses figures. — Parmi les gravures sur rochers scandinaves de l'âge du bronze, il y en a qui ont trait à des rites magiques, aux cultes destinés à promouvoir la fécondité ou aux fêtes saisonnières s'inspirant du même esprit. Les barques qui portent des images du Soleil ou d'arbres sacrés, celles que traînent des hommes ou des chevaux, ont certainement un caractère religieux; des représentations analogues sont celles du labourage rituel, des combats rituels, du mariage du dieu, etc. Telle est, très en raccourci, la thèse de l'auteur; comme il y a un long résumé en français par M. Janse, le peu que j'ai dit suffit à orienter le lecteur. Mais pourquoi penser que les rites du culte de la fécondité sont originaires de l'Orient et qu'ils se sont répandus en Europe avec les premières notions d'agriculture? Est-ce que l'Occident paléolithique n'a pas été très en avance sur l'Orient? — Je signale en passant une étude assez longue du sarcophage d'Ilagia Triada (p. 166).

S. R.

Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch Instituut te Rome. Tome VII, Nijhoff, 1927 ; in-8, LXIII-224 pages, avec 35 planches. — Combien de fois faudra-t-il que je répète la même chose pour obtenir que ces mémoires en hollandais soient suivis d'analyses dans quelque langue plus répandue, ou simplement en latin? Mais je ne me laisserai pas de le répéter.

Ce septième volume des *Mededeelingen* contient des travaux intéressants nos études, à savoir : 1^o H. M. R. Leopold, *le Rôle de l'étain dans l'histoire*

1. Cela reste à voir. L'article illustré sur les objets de Baar a paru dans *l'Illustrated London News*, 18 décembre 1926.

primitive de la Grèce ; 2° G. Van Hoorn, *la Danse armée sur les vases italiques* ; 3° A. W. Bijvanck, *l'Arc de Constantin* ; 4° Fr. Thijssen, *la Sépulture de Gaius dans la catacombe de Callixte* ; 5° Chr. Huelsen, *Dessins romains inédits de Heemskerck* ; 6° H. Egger, *Vues romaines dessinées au XVII^e siècle par Cruyl* ; 7° H. Fokker, *Œuvres d'art néerlandaises à Gênes, Lucques et Venise*. Il y a de belles planches, entre autres (frontispice) une admirable Vierge de Gérard David (?) appartenant à une collection privée romaine ; c'est l'exemplaire de l'ancienne collection Rigaux à Lille (*Rép. peint.*, V, p. 307). Je cherche en vain une liste des planches avec renvois aux pages du texte qui les concernent.

S. R.

J. Toutain. *L'économie antique*. Paris, La Renaissance du Livre, 1927 ; in-8, xxvi-439 pages, avec cartes (*Bibliothèque de synthèse historique*). — Ce volume était difficile à composer, difficile à écrire, même avec les ressources que fournissent le *Dictionnaire des Antiquités*, Guiraud, Waltzing, Tenney Frank, Homo, Rostovtzev et d'autres bons auteurs. Il fallait, pour traiter un sujet si vaste, d'une part savoir beaucoup, de l'autre beaucoup sacrifier. L'ouvrage est divisé en quatre parties : 1° l'économie dans les pays grecs jusqu'à l'expédition d'Alexandre (société homérique, colonies, vie agricole, industrie, commerce) ; 2° l'économie dans le monde hellénistique (conséquences de l'expédition d'Alexandre, etc.) ; 3° l'économie de la Méditerranée occidentale jusqu'à Auguste (monde barbare, Carthage, Italie) ; 4° l'économie sous l'Empire romain et la ruine de l'économie antique (par l'insécurité, l'anarchie et l'intervention indiscreète de l'État dans la production). Vu le titre du livre, les pages consacrées aux temps préhistoriques auraient pu être économisées sans inconvénient ¹.

S. R.

Alfred Merlin. *Vases grecs (Du style géométrique au style à figures noires)*. Librairie des Arts Décoratifs. A. Calavas, Paris, 1928. In-4°, 48 planches, avec une Introduction. — Depuis que le goût du public s'est porté avec ferveur vers l'histoire de l'art, on a vu se multiplier les recueils de monuments où l'on se préoccupe avant tout de montrer de très beaux spécimens des types à étudier, en réduisant le texte à un classement logique, accompagné d'un sobre commentaire. Parmi ces répertoires si utiles à nos étudiants et au public lettré, l'ouvrage de M. A. Merlin se recommande par de grandes qualités de goût et de science.

Il présente dans quarante-huit planches une synthèse de la céramique grecque pour une période d'environ quatre siècles qui embrassent les débuts de la fabrication avec le style géométrique (vers le ix^e et le viii^e siècle avant notre ère) jusqu'à la floraison du décor à figures noires (vi^e siècle). Il a laissé de côté les céramiques orientales et égéennes pour n'envisager que le domaine purement hellénique et il s'arrête à la naissance de la peinture à figures rouges qui fera l'objet d'un second volume. Les spécimens de vases peints sont choisis dans différents musées, mais les exemplaires du Louvre, comme

1. P. 221 : « On signale cependant à Saint-Acheul l'existence d'un véritable atlier. » Mais il y en a beaucoup ! A la même page, les « défenses de mammouth et d'éléphant » font sourire.

il est naturel, y occupent la place la plus importante. Les reproductions, en héliotypie, sont excellentes et exécutées dans un format assez grand pour qu'on puisse juger des plus petits détails.

C'est une tâche difficile — ceux qui s'y sont essayés le savent bien — que de résumer avec exactitude en peu de pages une longue évolution qui comprend toutes sortes de phases, de péripéties ou de lentes transformations. M. Merlin s'en est tiré à son honneur et il a prouvé qu'il connaissait assez les éléments complexes de cette histoire pour pouvoir en tracer un tableau d'ensemble complet et fidèle. Souhaitons que son second volume suive de près celui qui vient de paraître.

E. POTTIER.

W. Dörpfeld. *Alt-Ithaka. Ein Beitrag zur Homerfrage.* R. Uhde, Munich, 1927. 2 vol. gr. in-8, 442 pages, 33 figures, 89 gravures hors texte, 20 planches dont plusieurs en couleurs. — Ces deux volumes résument trente ans d'études et de recherches sur l'Ithaque d'Ulysse. L'auteur dit avec raison que sa thèse n'a pas seulement un intérêt géographique. Si l'île de Leucade (Sainte-Maure) est bien l'Ithaque d'Homère, c'est une démonstration qui intéresse à la fois la personnalité du poète et la date de ses œuvres. Car s'il a connu et décrit dans les plus petits détails la topographie de cette île, c'est qu'il est un observateur exact des réalités, et non pas seulement un poète qui imagine; c'est aussi qu'il a vécu à Ithaque même, et non en Ionie. En outre, si les découvertes archéologiques coïncident parfaitement avec ses descriptions, c'est qu'il a vu le temps où florissait cette civilisation, et par conséquent on aurait tort de croire qu'il a vécu à une époque plus récente de quelques siècles. Par cette triple conclusion, on voit que M. Dörpfeld introduit dans la question homérique des éléments qui bouleversent beaucoup d'idées reçues et l'on comprend que ses théories aient soulevé bien des résistances et même des colères. Il a d'ailleurs fait un exposé loyal des opinions qui diffèrent de la sienne et énuméré les nombreux contradicteurs qui l'ont combattu; il rappelle même, non sans quelque amertume, les attaques violentes et les railleries qu'il a subies d'un des premiers hellénistes de l'Allemagne contemporaine. Il trouvera ici un accueil tout autre. Sa longue carrière d'architecte, de savant et d'explorateur, les éminents services qu'il a rendus à la science, la hauteur morale de son caractère lui assurent notre déférence et notre sympathie. Même s'il se trompe, son souci de la vérité et sa persévérance dans l'enquête menée imposent l'attention et, plutôt que de crier d'abord au scandale, il importe d'écouter ses raisons et de les prendre au sérieux.

L'ouvrage compte quelques collaborateurs à côté de M. Dörpfeld qui s'est réservé d'écrire les cinq premiers chapitres et la conclusion; à M. Peter Goessler est due l'étude des objets se rapportant aux périodes achéenne, grecque et romaine; à M. Richard Uhde l'établissement des cartes de l'île et de la région environnante; à M. W. von Seidlitz les recherches sur la constitution du terrain; à M. E. van Hille un résumé de l'histoire politique et sociale de Leucade. Le tome second comprend le répertoire des ouvrages modernes à consulter, une liste des planches et figures, un Index des noms et des choses, enfin un recueil de 89 planches et de 20 cartes hors texte. Avec une documentation aussi abondante et variée, il n'est personne qui ne puisse se faire une idée précise du problème que M. Dörpfeld a posé et qu'il espère avoir résolu.

L'île qui dans le groupe des Îles Ioniennes s'appelle Ithaka (en grec moderne Thiaki), au sud de Leucade, a toujours bénéficié de son nom pour être considérée comme l'Ithaque ancienne, patrie d'Ulysse. L'antiquité n'en a pas douté; les modernes n'y ont pas contredit jusqu'au jour où, les recherches géographiques et topographiques devenant plus précises, on s'est demandé si l'aspect des lieux, dans cette île, s'accordait avec les descriptions homériques. Lorsque, dans la première moitié du xix^e siècle, on commença à trouver que les concordances étaient faibles ou inexistantes, on était sous l'influence des discussions du xvii^e et du xviii^e siècle qui avaient fortement ébranlé la croyance à un Homère auteur unique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, de sorte que la réponse était toute prête : Homère n'a pas existé; on a rassemblé des fragments de poèmes anciens, on a cousu ensemble des épopées populaires; l'auteur ou les auteurs responsables de ces arrangements sont des aèdes ioniens qui ne connaissaient que vaguement les régions grecques et ne se préoccupaient nullement de les décrire avec exactitude. Le royaume d'Ulysse, comme le royaume des Phéaciens, est inventé de toutes pièces.

Les hellénistes ont dormi tranquilles durant un demi-siècle sur l'oreiller de ce scepticisme. Puis est venue la réaction : l'unité foncière de l'Épopée et l'enchaînement logique de ses principales parties s'imposaient à l'attention. On admit alors pour le début la personnalité puissante de quelques poètes dont le génie créateur aurait formé un noyau de poèmes primitifs, de chants en épisodes établis sur un plan logique, mais grossis et développés plus tard par des aèdes qui y ajoutèrent des pièces de raccord; ensuite on revenait à la conception d'un Homère génial, travaillant sur ces matériaux anciens pour les riches dynastes de l'Ionie, vers le viii^e ou le vii^e siècle avant J.-C. et sous le nom duquel on présenta plus tard la double œuvre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, et même d'autres pièces de moindre importance. Le grand nom d'Homère faisait oublier tous les autres. En France, les travaux de Michel Bréal, Maurice Croiset, Victor Bérard, marquent les différentes étapes de cette route. Notons que ceux de M. Bérard ont poussé plus loin que tout autre les recherches sur la géographie des poèmes homériques et sur l'exactitude remarquable de leurs descriptions. A cet égard, bien que sur des points fort importants ils diffèrent d'idées, la méthode de M. Dörpfeld s'accorde avec celle de l'historien français pour retrouver dans la configuration des lieux mêmes la preuve du réalisme vivant de l'Épopée.

L'*Odyssée* décrit-elle exactement les Îles Ioniennes? Oui, si l'on admet que les quatre îles désignées par Homère sont Céphalonie, Thiaki, Zakynthos et Leucade. Mais un texte de Strabon a égaré les modernes, parce qu'il a fait de Leucade une presqu'île, et non pas une île. Or, il a toujours existé, du côté oriental, une dépression, une large coupure, formant lagune, qui sépare nettement Leucade de la côte d'Acarnanie. Au temps d'Homère, tout le monde devait considérer Leucade comme une île. Il faut admettre, en second lieu, que les habitants de Leucade, l'ayant quittée sous la pression des invasions, transportèrent le nom de leur patrie ancienne dans la petite île qu'on appela Ithaka, aujourd'hui Thiaki, mais que la véritable et ancienne Ithaque des temps achéens était Leucade elle-même.

Armés de cette double clef, nous ouvrons toutes les portes et nous entrons dans le domaine de la clarté : tout devient simple et facile à comprendre. Dans Homère les trois îles Doulichion, Samé et Zakynthos forment un groupe sé-

paré, situé vers l'est (sud) ; Ithaque, au contraire, est isolée vers l'ouest (nord), basse et serrée contre la côte. Aucun de ces détails topographiques, aucun aspect des rivages ou des montagnes ne s'applique à la Thiaki moderne ; on les retrouve fort bien à Leucade. D'autre part, Hellanikos, fidèle commentateur d'Homère, nous fait savoir que l'île homérique Doulichion est Céphalonie. L'île Zakynthos a conservé son nom antique. Nous aboutissons donc aux identifications suivantes :

Doulichion = Céphalonie ; Zakynthos = Zakynthos ; Samé = Thiaki ; Ithaque = Leucade.

Évidemment l'opération qui consiste à enlever à Ithaka-Thiaki son nom d'Ithaque, pour le donner à Leucade, peut paraître la plus grave difficulté que M. Dörpfeld rencontre sur sa route. Aussi s'attache-t-il à montrer que beaucoup de cités antiques ont changé de nom dans la suite des temps ou même qu'elles se sont déplacées avec leurs habitants, comme Pylos. Les invasions doriennes furent le plus souvent les motifs déterminants de ces transformations ou de ces exodes. Mais la preuve la plus convaincante, le savant archéologue la cherche sur le terrain même. De là, les longues campagnes de fouilles dont il fait l'énumération et dont il retrace pas à pas toutes les phases.

Son premier soin fut d'explorer d'abord Thiaki qui, à son avis, ne révélait ni dans sa structure extérieure ni dans les profondeurs de son sol rien qui rappelât les descriptions du poète. En 1901 les fouilleurs se transportèrent à Leucade, et ce fut alors, jusqu'en 1913, une suite presque ininterrompue de recherches qui ramenèrent au jour de nombreux tessons de vases de l'époque préhellénique, des tombes à mobilier achéen, les fondations d'une maison de plan elliptique, enfin les restes d'un édifice plus grand et très ancien qui fut considéré comme un palais ; malheureusement, étant envahi par des infiltrations d'eau, il ne put être dégagé ni exploré à fond. Toutefois la présence de tous ces vestiges s'unissant à l'exacte ressemblance des lieux parut aux explorateurs une preuve décisive en faveur de leur thèse, et, bien qu'un des plus fidèles amis et soutiens de M. Dörpfeld, M. Goekoop, ait finalement renoncé à reconnaître dans Leucade la patrie d'Ulysse qu'il continua à chercher à Thiaki et même à Céphalonie, un nombre assez imposant d'archéologues adhérèrent à ses conclusions pour qu'il pût considérer sa tâche comme terminée en 1913. La guerre ayant arrêté en 1914 les préparatifs de la publication, celle-ci ne put s'achever qu'en 1927 ; elle avait été précédée d'un travail préliminaire sur le texte homérique lui-même (*Die Heimkehr des Odysseus*, 2 vol., 1924).

Assurément on ne peut pas dire que le difficile et compliqué problème des poèmes homériques ait été définitivement tranché par *Alt-Ithaka*. Trop d'obscurités subsistent encore. Mais on doit savoir gré à M. Dörpfeld d'avoir, par son argumentation et par ses fouilles, apporté plus de force à une solution ou à des fragments de solutions qui caractérisent l'effort de l'érudition contemporaine pour rendre à l'Épopée son unité et sa personnalité. Les tentatives répétées de plusieurs hellénistes éminents convergent vers le même but : Homère — pour lui garder un nom peut-être légendaire — a existé et il a composé l'*Odyssée*, sinon dans toutes ses parties, du moins dans son fonds essentiel. L'auteur de ce poème fait preuve d'une connaissance remarquable de la géographie méditerranéenne. Qu'il soit un Ionien ayant séjourné en

Grèce, ou qu'il soit un Grec du continent, il a vu les parages des Iles dont il parle et où il a placé l'Ithaque d'Ulysse. Que cette île corresponde à Leucade plutôt qu'à Thiaki, M. Dörpfeld et ses collaborateurs pensent en avoir donné une démonstration plausible; on ne peut pas tenir pour négligeables leurs arguments. Mais il est certain que tout le monde ne sera pas de leur avis. M. Dörpfeld s'étonne que M. Victor Bérard, dans ses derniers travaux sur Homère, semble ne tenir aucun compte de ses enquêtes ni de leurs résultats. Le livre tout récemment paru, *Ithaque et la Grèce des Achéens* (A. Colin, 1927), annule ce reproche, car une notable partie du volume est consacrée précisément à la discussion sur l'assimilation d'Ithaque avec Leucade. Le savant français a voulu se donner le temps de la vérifier en explorant lui-même pour la seconde fois, en 1912, les parages des îles homériques et en les comparant avec les *Instructions nautiques*; il conclut après une longue et minutieuse analyse que Leucade n'a pas pu être considérée comme une île et que Thiaki correspond beaucoup mieux aux descriptions de l'*Odyssée*. Ainsi, sur ce point précis et fondamental, la discussion reste ouverte.

La date du poète créateur ou arrangeur est également sujette à controverse, à cause du caractère de la langue homérique; autre grave problème dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Mais n'est-ce pas déjà un progrès intéressant que de substituer à une poussière inconsistante d'aèdes dispersés en tous lieux les formes solides d'une individualité vivante?

E. POTTIER.

Corpus vasorum antiquorum. F. Mouret. *Fouilles d'Ensérune*. Paris Champion, 1927; in-4°, xiii-49 pages, avec 55 planches, dont 3 en couleurs. — Dans cette belle entreprise du *Corpus* des vases, voici le premier fascicule dû à un auteur qui a non seulement formé, mais déterré la collection décrite par lui. Nos lecteurs savent que M. Mouret est l'heureux explorateur d'Ensérune, à 9 kilomètres au S.-O. de Béziers, et qu'il a eu la bonne fortune d'y découvrir une nécropole riche en vases grecs, gréco-italiens et ibériques. C'est, de beaucoup, le lieu de la Gaule où l'on a trouvé le plus de céramiques de ce genre. Parmi les vases grecs à figures rouges, il y a des pièces de choix, une notamment de la fabrique de Meidias (publiée en couleurs); il y a aussi de beaux spécimens apuliens, campaniens et ibériques. On n'a rencontré qu'un tout petit nombre de fragments de vases à figures noires. La poterie de Latène fait entièrement défaut, car nous sommes en territoire ibérique. La notice préliminaire de M. Mouret est intéressante et mérite d'être étudiée de près.

S. R.

P. N. Ure. *Sixth and fifth century pottery from Rhitsona (Mykalessos)*. Oxford Univ. Press; in-4°, ix-111 pages, avec 25 planches. — Voilà une nécropole bien fouillée, avec tous les raffinements de statistique désirables et publication intégrale de la céramique. Le travail, commencé par feu Burrows (1909) et poursuivi par l'auteur en 1921-22, n'est pas encore terminé, mais ce n'était pas une raison de n'en faire connaître les résultats que dans des périodiques. Il y a deux groupes de tombes: 1° entre 560 et 460 environ, tombes caractérisées par des kylices béotiennes et des vases à figures noires, rarement associés à des vases à figures rouges d'ancien style; 2° deuxième

moitié du ^v^e siècle, tombes caractérisées par des vases noirs à glaçure et des produits indigènes à figures noires; *aucun* vase à figures rouges. Les vases béotiens à figures noires, qui font penser à ceux du Kabirion, sont grossiers, mais non sans intérêt archéologique; on n'en connaissait encore que fort peu. M. Ure admet que, dans certains cas, on a enterré des vases déjà anciens et passés de mode, ce qui explique des semblants de désaccord chronologique entre les céramiques d'une même tombe (p. 80). Les originaux sont tous au Musée de Thèbes.

S. R.

G. Méautis. *L'aristocratie athénienne*. Paris, Les Belles-Lettres, 1927; in-8, 46 pages. — Notons une idée originale. Au début de la guerre du Péloponnèse, Périclès abandonne à l'ennemi le sol de l'Attique : il précipite ainsi la transformation de l'aristocratie terrienne en aristocratie urbaine. Cette aristocratie déracinée comprend des « ralliés » comme Lachès et Nikias, et un plus grand nombre de mécontents qui complotent la ruine de la démocratie en formant des sociétés secrètes (*hétéries*). La démocratie n'eut pas tort de suspecter ces hommes, qui voulaient l'avènement de quelque tyran et, en attendant, ne pouvant plus chasser dans la campagne, se livraient à la débauche quand ils ne conspiraient pas. De tout cela, il y a des traces dans Aristophane. Grâce à Lysandre, l'aristocratie finit par l'emporter et on eut la réaction sanglante des Trente Tyrans. J'abrège beaucoup, mais tout est à lire.

S. R.

A. J. B. Wace. *A Cretan statuette in the Fitzwilliam Museum*. A Study in Minoan costume. Cambridge, University Press, 1927; in-4° cartonné, 50 pages avec une planche et de nombreuses figures. — Cette étude détaillée du costume des femmes dans la Crète minoenne conservera sa valeur, même si l'on démontre que la statuette en marbre, acquise à Paris pour le Fitzwilliam Museum, est fautive — la grande photographie du frontispice fera venir le mot *kivdilo* sur toutes les lèvres archéologiques — et que la statuette de la « déesse aux serpents » de Boston n'est pas non plus acquise à la science. On a dit qu'il y a jusqu'à trois exemplaires de la figure de Cambridge, un à Salonique, un autre encore à Paris. Je n'en sais rien, mais la méfiance est générale et il faudrait, sur les circonstances de la découverte ¹, des informations qui font absolument défaut, pour dissiper notre méfiance. — Cet in-4° de 50 pages, dont plusieurs restées blanches, se vend 60 francs de notre monnaie. Il y a là une prodigalité qui surprend d'autant plus que l'héroïne de cette coûteuse plaquette n'est pas de celles pour qui l'on voudrait mettre sa main au feu.

S. R.

Fr. Poulsen et Konst. Rhomaïos, *Die dänisch-griechischen Ausgrabungen von Kalydon* (rapport provisoire). Copenhague, Høst, 1927; in-8, 84 pages, avec 90 planches. — Les fouilles dano-grecques de Calydon (1926) ont donné des résultats intéressants, tout d'abord la base d'une magnifique

1. C'est précisément parce que l'on possède tous les renseignements possibles sur les circonstances de la découverte des objets de Glozel, que les accusations portées contre ces objets m'ont toujours paru absurdes et même pires.

terrasse en grands blocs et les restes de trois temples successifs d'Artémis Laphria (620, 570, 400). Le troisième était un édifice dorique en poros de $32,40 \times 14,90$, avec 6×13 colonnes ; il était moins riche que les précédents, connus ou devinés grâce à de belles décorations en terre cuite peinte et des fragments de métopes historiées. Parmi les découvertes de détail, faites là ou aux environs immédiats, il faut signaler quelques inscriptions très archaïques dans l'alphabet corinthien, un décret relatif à l'isopolitie des Étoiliens et des gens de Tricca, un long portique avec abside, l'emplacement du temple de Dionysos, un héroon avec nombre de marbres (entre autres une copie de la tête du *Méléagre* de Scopas et la partie supérieure d'une Aphrodite avec baudrier), un grand tombeau hellénistique parfaitement conservé. Les planches donnent notamment une belle tête de sphinx archaïque en terre cuite peinte, qui est un morceau de choix, des sculptures assez médiocres du héroon et la décoration sobre et élégante du tombeau hellénistique. Évidemment, le site a été beaucoup ravagé depuis qu'Auguste le dépouilla en faveur d'Actium, mais ce qu'on a pu y recueillir fait bien augurer des recherches futures dans cette région.

S. R.

Sir Aurel Stein. *Alexander's campaign on the Indian North-West frontier.* Reprinted from the *Geographical Journal*, novembre-décembre 1927 ; in-8, p. 417-540, avec des vues et une carte. — Il a déjà été question, dans la *Revue*, des identifications nouvelles auxquelles s'est arrêté l'auteur ; la belle carte qui accompagne son mémoire permet de les contrôler. « Il faut connaître ce terrible pays, dit Sir Aurel, pour apprécier le génie d'Alexandre et l'extraordinaire force de résistance de ses Macédoniens. » Les restes antiques y sont peu considérables, en dehors des fortifications de Bir Kôt. Il n'est pas certain, mais il est très vraisemblable, qu'Aornos doit être placé à Pir-Sar ; textes et topographie sont d'accord et la toponymie se laisse tout au moins fléchir.

S. R.

H. Dressel et K. Regling. *Die Münzen von Priene.* Berlin, Schoetz, 1927 ; in-fol., 218 pages, avec 5 planches et 27 figures. — Henri Dressel, mort le 17 juillet 1920, commença en 1899 un recueil général des monnaies de Priène, dont les fouilles avaient fait entrer un bon nombre au Cabinet de Berlin ; le travail a été repris et publié par M. Kurt Regling. C'est une très importante monographie, comprenant aussi les pièces trouvées à Priène, mais frappées ailleurs. Les monnaies de cette ville ont toujours été rares, du moins avant les fouilles allemandes dirigées par Th. Wiegand, qui s'est fait un devoir d'en recueillir le plus possible. C'est seulement en 1911 que la découverte d'un statère d'électron a permis d'établir que Priène, entre les catastrophes qui la frappèrent en 545 et 494, fit partie de la ligue des Ioniens révoltés et battit monnaie en cette qualité ; cette pièce unique, trouvée avec un « trésor » à Glazomènes, passa dans la collection parisienne de M. Jameson qui la publia d'abord dans la *Revue numismatique* (1911, pl. I, 4, p. 66). Elle n'est pas seulement remarquable par son insigne rareté, mais par le fait, très digne d'attention, que nous trouvons là, sur la tête d'Athéna de profil, le plus ancien exemple connu d'un casque à grandes ailes, comme on le voit au iv^e siècle sur une

monnaie d'Hyélé. La note où M. Regling a réuni, à ce propos, les exemples d'Athéna pourvue d'ailes est un exemple, entre bien d'autres, du soin méticuleux et du vaste savoir qui ont présidé à ce travail.

S. R.

Mario Segre. *La più antica tradizione sull' invasione gallica in Macedonia e in Grecia*, 280-79 a. Chr. (extr. de *Historia*, octobre-décembre 1927); in-4°, 42 pages. — Le décret de Cos et l'hymne de Callimaque ne connaissent que l'intervention d'un seul dieu, Apollon; telle est la plus ancienne version delphique, laquelle ne nie pas l'importance du concours des Étoliens, mais exagère, chose assez naturelle, celle de l'attaque de Delphes et ne la considère pas comme un simple épisode, mais comme le fait essentiel de la guerre, alors que la série des documents étoliens n'en fait point état, Héraklès, Artémis et Athéna étant au premier plan sur les monnaies. — Mémoire très sérieux faisant suite à ceux d'Adolphe Reinach sur le même sujet (1911).

S. R.

O. Tafraï. *La cité pontique de Dionysopolis*. Kali-Acra, Cavarna, Téké et Ecréni. Paris, Geuthner, 1927; gr. in-8, 80 pages, avec 16 planches. — Sur les 16 planches, il n'y a pas une carte de la côte, ce qui eût été fort utile. L'auteur a visité ce site et quelques points avoisinants en 1920. Il a découvert des restes de l'enceinte de Dionysopolis et en a restitué le tracé, conditionné par la nature du terrain (pl. IV); il a aussi fouillé à fond le tombeau d'un médecin grec déjà décrit par Skorpil (1892) et en a relevé le plan. Le travail de Skorpil étant resté presque inconnu, il était utile de le résumer et d'en reproduire les figures, parmi lesquelles il y a une jolie collection d'instruments de chirurgie (pl. X). La partie épigraphique (p. 62 et suiv.) est le recueil des inscriptions trouvées à Dionysopolis et à Cavarna. Tout cela aurait pu être beaucoup plus bref¹.

S. R.

P. Collomp. *La Papyrologie*. Paris, Les Belles-Lettres, 1927; in-8, 33 pages. — Cette utile « initiation », dont chaque page témoigne de la compétence de l'auteur, a paru d'abord dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres* de Strasbourg. En 36 paragraphes courts et précis, on nous apprend ce qu'est la papyrologie, où elle trouve ses matériaux, comment elle les manipule; puis il est question de la bibliographie générale, de la paléographie, des papyrus littéraires, de la grammaire, des parties de la science de l'antiquité que viennent éclairer les papyrus. Quelques fac-similés avec transcriptions complètent cet enseignement pratique et qui ferait, dans une grande Encyclopédie, un très bon article. Même ceux qui ne sont plus des débutants seront heureux de trouver ici nombre d'indications bibliographiques bien classées et tenues à jour.

S. R.

Pierre Lavedan et René Bloch. *Histoire romaine*. Paris, Delagrave, 1928; petit in-8 illustré; 292 pages. — Ce livre est un manuel destiné à

1. Pour l'époque byzantine, l'article de Brandis dans P.-W. donne deux indications dont M. Tafraï n'a pas tiré parti.

l'enseignement secondaire. Il mérite cependant d'être mentionné ici, non seulement par la place qu'il fait à l'archéologie, mais par quelques qualités assez rares dans ce genre d'ouvrages.

Il est original, au sens où ce mot doit s'entendre d'un manuel scolaire, c'est-à-dire qu'il n'est pas un démarquage des manuels antérieurs, mais est fondé sur les plus récents travaux des spécialistes. La bibliographie (p. VII-VIII), composée pour moitié d'ouvrages parus depuis 1920, n'est pas un trompe-l'œil : non seulement je ne trouve dans l'ouvrage aucune de ces erreurs anciennes trop fréquentes dans la plupart des manuels scolaires, mais à chaque chapitre se reconnaissent, acceptées ou combattues, les théories de MM. Pais, Holleaux, Homo, Carcopino, etc.

Autre originalité : la part des légendes et des anecdotes est réduite au strict indispensable ; celle de l'archéologie, de l'histoire de l'art et de la civilisation s'en accroît d'autant. Ici encore les auteurs sont parfaitement au courant et tiennent compte des fouilles d'Ostie, de la Cyrénaïque, du Maroc. Les pages relatives à la vie urbaine sont telles qu'on pouvait les attendre de M. P. Lavedan après sa remarquable *Histoire de l'urbanisme*.

Le texte est éclairé par 28 cartes et plans. L'illustration proprement dite, généralement intéressante et neuve, fait une part importante à l'architecture. Par ailleurs elle est un peu pauvre ; on regrette l'absence de figures relatives à la civilisation des peuples avec lesquels Rome a été en rapports ¹.

En somme, livre clair et plein, parfaitement adapté à son objet et digne d'être proposé en modèle.

P. COUISSIN.

P. Graindor. *Athènes sous Auguste* (premier fascicule du *Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres de l'Université égyptienne*). Le Caire, 1927 ; gr. in-8, 259 pages. — Les textes étant rares, c'est l'épigraphie et la critique d'art qui ont fourni les éléments principaux de cet intéressant volume, dont les histoires d'Athènes ou de la Grèce sous les Romains n'offraient que des esquisses très insuffisantes. Sans se laisser absorber par ses recherches de détail — il a revu et contrôlé, non sans y faire des additions et corrections importantes, tout le matériel épigraphique — l'auteur a très bien marqué les caractères de la vieillesse athénienne (*Cecropia senecta*, dira Claudien) et ce prestige que conservait pour les parvenus de l'Italie cette civilisation d'une qualité supérieure. Au point de vue de l'art, il a insisté avec raison sur les ateliers de copistes athéniens qui devinrent alors, grâce à la mode archaïsante, les fournisseurs du monde romain ; c'est surtout par eux que les Romains connurent et que nous connaissons à notre tour, les originaux ayant péri, ce qu'il y avait de plus admirable dans les créations du grand art grec. Je ne suis pas du tout sûr pourtant qu'il ait eu raison d'écrire : « La procession de l'*Ara Pacis* s'inspire visiblement de la fameuse frise des Panathénées. » Si cette frise avait été célèbre dans l'antiquité, cela se saurait. Je ne crois pas non plus que le *Torse* du Belvédère soit le reste d'un « Marsyas jouant

1. P. 139, le premier guerrier figuré (VI^e siècle) ne peut être classé parmi les *haslati*, cette dénomination n'apparaissant que plus tard. Le dernier n'a pas un poignard, mais une longue épée (*spatha*).

de la lyre » et j'ai toujours considéré comme absurde l'hypothèse de Six faisant du prétendu *Germanicus* du Louvre un *Auguste*.

S. R.

Jean Colin. *Les antiquités romaines de la Rhénanie*. Paris, Les Belles-Lettres, 1928; in-8, 293 pages, avec 26 planches et 39 figures. — J'ai beaucoup appris en lisant ce bon livre, sorti de ce qu'on peut appeler l'école de Strasbourg (MM. Grenier et Forrer), écrit par un archéologue bien connu de nos lecteurs qui a dirigé le Musée de Sarrebourg. Après une introduction importante, où est justement blâmé le manque d'un service des antiquités en France (il y aurait dix fois de quoi le doter avec les recettes des édifices nationaux), on trouve les chapitres suivants : camps de la frontière militaire; généralités sur les villes; Cologne, Mayence, Strasbourg, Andernach, Trèves; les campagnes et les villas; les religions; l'art et l'industrie; le commerce et les routes. L'auteur n'est pas de ceux qui gardent *in petto* éloges ou critiques; s'il loue comme il convient les ouvrages de M. Jullian, il fait des réserves légitimes (mais c'est un ouvrage de guerre!) sur le *Rhin* de Babelon. A la première page, il m'apprend une chose fâcheuse que j'ignorais : la destruction subite, en 1920, de la nécropole romaine de Sarrebourg. Quelques détails à ce sujet auraient pu instruire ses lecteurs et les convaincre de la nécessité de sauver ce qui peut l'être encore, sans faire intervenir les services d'architecture, qui n'ont aucune compétence à cet égard ¹.

S. R.

R. Doranlo. *L'archéologie antique en Normandie, 1824-1924*. Rapport présenté au Congrès du Centenaire de la Société des Antiquaires de Normandie. Caen, 1926; in-8, xxiv-285 pages. — On ne peut que féliciter l'auteur de cet utile ouvrage qui est bien mieux qu'une bibliographie : une véritable encyclopédie, en raccourci, de l'archéologie normande pendant un siècle. Six divisions : 1^o les âges de la pierre éclatée et de la pierre polie; 2^o l'âge du bronze, très riche en Normandie; le premier âge du fer, pauvre; le second, très riche; 3^o l'époque gallo-romaine, avec le concours de M. Besnier pour l'épigraphie ²; la question des modifications survenues dans les rivages, etc.; 4^o l'époque franque (mérovingienne et carolingienne), très riche, mais où la chronologie ne pourra être introduite que lorsqu'on possédera un dépouillement complet avec croquis; 5^o les *Camps*, dont l'époque est souvent difficile à déterminer, bien qu'on les mette volontiers en relations avec César; 6^o l'anthropologie de la Normandie, encore très imparfaitement connue. Un appendice concerne la numismatique ancienne jusqu'aux Capétiens. Voici donc le point de départ obligé des études futures, d'autant plus précieux que, sur chaque question, toute la bibliographie nécessaire est citée et que les lacunes de notre savoir ne sont pas dissimulées. Il y a des index soignés des noms de personnes et des noms de lieux; la typographie est excellente.

1. P. 170, je n'admets pas qu'Hercule soit parfois « une nouvelle interprétation gallo-romaine de Teutatès »; je n'admets pas davantage (p. 164) que Mercure soit Esus.

2. D'assez graves inexactitudes sont signalées dans l'*Instrumentum* du C. I. L., XIII (p. 138). — P. 145, je ne trouve pas de mention du beau plat d'argent de Lillebonne dont il y a un galvano à Saint-Germain (t. II, p. 283 de mon *Catalogue*).

Annuaire de la Bibliothèque Nationale de Plovdiv. 1926 ; gr. in-8, 142 + 132 pages avec nombreuses gravures. — La partie officielle (dons, acquisitions etc.) tient trop de place; les résumés en français, placés à la suite des mémoires, sont très incorrects; les légendes des gravures, tout au moins, devraient être traduites. Cela dit, on enrage de ne pas savoir le bulgare quand on trouve tant de titres alléchants : B. Diakovitch, *Monuments figurés de Zeus Zbelthiourdos*; Mavrodinov, *Tombeau du IV^e siècle à Plovdiv* (avec peintures); Petkov, *Tumulus près de Klissoura*; Al. Péev, *Tumulus près de Belezem*; M. Apostolidès, *Philippopolis et ses noms anciens*; M. Apostolidès, *Une nouvelle interprétation de la bague d'Ézérovô*. L'inscription de cette bague passe pour être en thrace, par suite inintelligible; l'auteur croit que c'est du dorien très corrompu et propose une traduction dont l'impossibilité manifeste est une réfutation suffisante de sa thèse.

S. R.

Baron de Loé. *Le cimetière franc de Maurage (Hainaut)*. Bruxelles, Vrouvant, 1926; in-8, 31 pages avec 7 planches. — Fouilles bien conduites dans une nécropole de 80 tombes, dont 55 ont pu être fouillées méthodiquement (avec procès-verbaux). Une seule était entourée de maçonnerie; les autres, avec ou sans cercueil de bois, dans la craie. Plusieurs tombes avaient été violées. Mobilier funéraire tardif : croix pattée sur une fibule discoïde de bronze, fibule ansée, grosses perles en pâte céramique émaillée, aux couleurs vives, moulage d'un denier de Pépin le Bref. Nous sommes donc en plein VIII^e siècle : plus de francisque, ni d'épée, ni d'angon, ni de bouclier, mais des scramasaxes, des framées, de grandes boucles de fer. Il y a encore trois vases ornés à la roulette, mais la plupart sont des urnes à bourrelets ou unies. Tout cela est important pour la chronologie et d'accord avec des observations de feu Pilloy.

S. R.

Ch. Diehl. *L'art chrétien primitif et l'art byzantin*. Paris, Vanœst, 1928; gr. in-8, 63 pages et 64 planches. — Belles planches précédées d'une Introduction plus précieuse encore, où un maître expose allègrement, comme l'eût fait Fontenelle à la marquise, ce qu'il a si bien appris au cours de toute une vie de travail : l'art des catacombes; l'art chrétien en Occident jusqu'au IX^e siècle; les origines, le développement et le double courant de l'art byzantin; sa dernière renaissance et son influence sur les arts de la Russie, de la Serbie, de la Roumanie, de l'Italie même. En somme, pendant près de trois siècles, l'art chrétien d'Orient a tenu, dans l'histoire de la civilisation, une place considérable; quand on écrira une histoire des études si bien résumées par M. Diehl, on s'étonnera que la science occidentale ait attendu si longtemps pour le reconnaître — presque jusqu'au *Manuel* de Bayet (1883, non 1904, comme il est dit dans la *Bibliographie*, p. 57).

S. R.

Émile Mâle. *Art et artistes du Moyen Âge*. Paris, Colin, 1927; in-8, 328 pages avec 8 planches. — « L'automobile a enfin permis aux Français de faire la conquête de la France et d'en posséder les trésors. » C'est à l'usage de ces curieux, dont le nombre s'accroît sans cesse, que M. Mâle a repris, en les retouchant, d'anciens articles et mémoires, œuvres d'un savant original qui sait,

mettre à la portée du public les résultats de profondes recherches. Inutile d'ajouter que l'auteur écrit avec autant d'agrément que de compétence. Voici la table des matières : Les aspects successifs de l'art chrétien; la mosquée de Cordoue; l'Espagne arabe et l'art roman; les cathédrales françaises étudiées par une Américaine et par Rodin; l'architecture gothique du Midi; le mont Saint-Michel; le portail Sainte-Anne à Notre-Dame; le portail de Senlis; la cathédrale de Reims; le vie de saint Louis racontée par les peintres du xiv^e siècle; Jean Bourdichon; l'imitation de la gravure par les verriers; les ivoires gothiques français. — On voudrait qu'il existât des livres aussi aimables pour initier à toutes les branches de l'archéologie.

S. R.

G. Schlumberger. *Byzance et Croisades. Pages médiévales.* Paris, Geuthner, 1927; gr. in-8 carré, 367 pages et 24 planches. 60 francs. — Ce volume, luxueusement imprimé et illustré, contient sept mémoires déjà publiés, mais tous devenus rares : 1^o Une révolution de palais en 1042 à Byzance; 2^o Le tombeau d'une impératrice byzantine à Valence; 3^o Un empereur de Byzance à Paris et à Londres; 4^o Voyage dans les Abruzzes et les Pouilles (1914); 5^o Prise de Saint-Jean-d'Acre en 1291 par le sultan d'Égypte; 6^o Jean de Châteaumorand; 7^o Prise de possession chrétienne de Jérusalem en 1229. — Dans les notes additionnelles (p. 361), il y a une intéressante lettre du chanoine Reure au sujet de Jean de Châteaumorand, qui a pu donner l'hospitalité à l'empereur Manuel, allant de Paris à Gênes, dans son château du département de la Loire, encore existant.

Écrit pour le grand public, ce livre est imprimé sans références; on regrette l'absence d'un index, plus indispensable encore qu'ailleurs dans un volume de mélanges ¹.

X.

L. Bréhier. *L'homme dans la sculpture romane.* Paris, Librairie de France, 1927; pet. in-4^o, 44 pages, avec 52 planches. — L'étude de la sculpture romane, rarement inspirée d'une vision directe de la nature, revient à celle de ses sources, qui sont très variées. Une de celles qu'on a mis le plus volontiers en lumière est la peinture ou la miniature; une autre est constituée par les ivoires, les émaux, les étoffes coptes et autres, plus ou moins fidèlement imités. Mais il ne faut pas oublier non plus la sculpture gallo-romaine, dont les monuments, si nombreux encore, devaient l'être bien davantage au xi^e siècle. Cela est particulièrement sensible là où l'homme, toujours associé à la décoration, est représenté court et trapu, comme le Mercure de Lezoux, à Saint-Germain. Les reliefs des sarcophages gallo-romains ne sont pas non plus à négliger. Nombre de motifs romains dont on s'épuise à rechercher la signification symbolique sont simplement des thèmes décoratifs empruntés à des monuments gallo-romains. Ce qui précède ne résume qu'une partie de l'excellent mémoire de M. Bréhier, admirablement illustré, qui doit être lu, comme disent les Anglais, « de couverture à couverture ».

S. R.

1. Dans les huit vers politiques cités p. 64, le quatrième est rendu inintelligible par deux coquilles et la fin du vers 6 n'inspire pas confiance (lire $\pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma$?).

R. de Lasteyrie. *L'architecture religieuse en France à l'époque gothique*. Paris, Picard, 1927; 2 volumes in-4°, de 544 et 604 planches, avec 1.170 figures. — Ces deux beaux volumes, publiés après la mort de l'auteur par M. Marcel Aubert, font suite à celui qui concerne l'architecture religieuse en France à l'époque romane (1912) dont une seconde édition, également révisée par M. Aubert, est déjà devenue nécessaire. C'est assez dire quel accueil le monde savant fait à l'œuvre si longuement mûrie à laquelle le successeur de Quicherat avait consacré toute son activité, toute sa science acquise de première main au cours de voyages et précisée par un fécond enseignement.

Le titre ne dit pas tout ce qu'on trouve ici, car l'union de l'architecture avec les autres arts était trop étroite au moyen âge pour qu'on puisse séparer les églises de leur décoration et de leur contenu, de ce qu'elles devaient, comme le dit l'auteur, « au ciseau du sculpteur, au pinceau du peintre, à la riche coloration des vitraux ». Les détails où R. de Lasteyrie est entré sur ces arts accessoires ne seront pas les moins appréciés de ses lecteurs; on saluera aussi avec gratitude les chapitres qu'il consacre « aux nombreux accessoires répondant aux nécessités du culte ou de la piété », autels, jubés, stalles, chaires, fonts baptismaux, tombeaux et autres monuments funéraires.

Comme il est impossible d'extraire tout ce qu'offre de neuf un travail presque encyclopédique, je me contenterai, après avoir loué la riche et excellente illustration, de chercher quelles réponses a données l'auteur à deux problèmes encore débattus : l'origine même de l'architecture gothique et celle du style flamboyant.

1° Il semble aussi impossible de dire quelle fut la première église gothique que la dernière église romane, car la façon de bâtir n'a pas changé subitement. L'arc brisé n'est pas un caractère nécessaire et suffisant, témoin, par exemple, Saint-Eustache de Paris, structure entièrement gothique sans un seul arc brisé. La recherche des édifices de transition est autrement utile que celle des exemples isolés d'arcs brisés ou même de voûtes sur croisées d'ogives. Or, la région où les églises de transition sont les plus nombreuses n'est pas celle de Paris, mais l'ancien domaine royal, ayant, comme l'a vu Lefèvre-Pontalis, Senlis pour centre et passant par Reims, Provins, Étampes, Amiens, Saint-Quentin, etc. Ceux qui ont voûté Saint-Denis vers 1140 n'étaient pas des novices; ils avaient dû se former ailleurs, par exemple à Morienval près de Pierrefonds (vers 1125), au chœur de Saint-Martin-des-Champs à Paris (vers 1130), etc. Ce n'est pas à dire que la croisée d'ogives ait été inventée dans l'Ile-de-France, mais, faute de dates précises, il est téméraire d'en placer l'invention dans l'Ouest ou le Midi. Assurément, il se peut que l'on découvre, comme récemment en Lombardie, des voûtes d'ogives plus anciennes, mais il en faudrait conclure seulement que « les essais d'où devait sortir l'adoption de la croisée d'ogives n'ont pas été localisés dans une province unique ». La thèse anglo-normande de Bilson est fondée sur la cathédrale de Durham où les voûtes sont des additions comme à Winchester. En somme « rien n'autorise à croire que la croisée d'ogives ait été connue des Anglo-Normands à une époque où les constructeurs de l'Ile-de-France l'ignoraient encore » (p. 34).

2° On sait que Camille Enlart, en 1904, a exprimé l'idée que le style flamboyant, dont l'apparition en France coïncide avec la guerre de Cent Ans, était le produit de l'occupation anglaise. Il ne semble pas découler des styles

français antérieurs; il n'apparaît pas en France avant 1370, alors que la plupart des éléments qui le caractérisent se montrent, dès le début du siècle, en Angleterre.

R. de Lasteyrie concède ce dernier point; le style *curvilinéaire* était en pleine vogue dès l'avènement d'Édouard III (1327) et les objections faites à Enlart par Anthyme Saint-Paul sont, en grande partie, erronées. D'autre part, est-on autorisé à assimiler le curvilinéaire anglais à notre style flamboyant? Comme l'a reconnu M. Enlart lui-même, l'Angleterre a eu les éléments de ce style, non ce style propre. R. de Lasteyrie conclut (p. 48) : « Les formes flamboyantes sont l'aboutissement logique des formes couramment employées en France depuis longtemps... en particulier dans les monuments funéraires. » Le style curvilinéaire anglais avait cédé le pas en Angleterre même au style perpendiculaire quand, vers 1380, notre style flamboyant commença à prendre corps, à l'exclusion du perpendiculaire que les Anglais auraient pu nous enseigner et qui ne pénétra pas en France. « Il y a là un phénomène inexplicable si l'on attribue au style flamboyant une origine anglaise » (p. 67).

Pour discuter ces conclusions, il faudrait être Camille Enlart ou son partisan anglais M. Bond. Aussi bien n'est-ce pas de critique qu'il peut être question dans un court article. Si j'ai fait sentir, par deux exemples, le grand intérêt de cet ouvrage, même sur le terrain des questions de doctrine les plus générales, j'aurai peut-être contribué à répandre ma conviction qu'il est désormais indispensable aux historiens de l'art.

S. R.

G. Migeon. *Manuel d'art musulman*. Arts plastiques et industriels. Tome II. Deuxième édition. Paris, Picard, 1927; gr. in-8, 460 pages, fig. 212-462. — Contre l'ordinaire usage, cette seconde édition augmentée d'un Manuel très utile est, pour une grande part, œuvre de défrichement. L'auteur a eu le singulier mérite de fonder, dans une large mesure, la science qui lui doit son meilleur instrument de travail. L'abondance des illustrations (souvent inédites), la clarté et la simplicité de l'exposé, font de ce livre un guide infiniment précieux, dont il est d'ailleurs superflu de faire l'éloge. Excellent index.

S. R.

Matériaux ethnographiques publiés par la Section d'ethnographie du Musée Russe. Tome I, livr. I, 1927; in-4°, 78 pages, avec 2 planches et un résumé en français. — Ce fascicule contient les mémoires suivants : 1° M. Lavrowa, *les Miroirs chinois de l'époque des Han* (neuf miroirs, dont trois signés); 2° A. Miller, *Vases en bois du Daghestan, avec décoration rappelant des types méditerranéens*. Ce dernier travail est du plus grand intérêt et mériterait d'être traduit.

S. R.

Ch. Dangibeaud. *Réflexions critiques sur Saint-Pierre d'Aunay*. Saintes, 1927; in-8, 18 pages. — Les sculptures romanes de Saint-Pierre d'Aunay ont-elles été maintes fois imitées, servant, pour ainsi dire, de modèles aux portails à psychomachie tant en Saintonge qu'en Poitou et jusqu'en Guyenne? M. Dangibeaud donne des raisons d'en douter; la priorité d'Aunay reste à

prouver ; plusieurs ateliers ont pu travailler simultanément d'après le même thème ; un même atelier a pu voyager ; les ressemblances constatées ne proviennent donc pas nécessairement d'une source unique. D'autre part, il est certain qu'un ou deux ouvriers d'Aunay, ayant travaillé au portail du transept, ont été envoyés aussi en deux localités du voisinage.

X.

S. Eitrem. *König Aun in Upsala und Kronos*. Extr. de la *Festschrift I. Falk*. Oslo, 1927 ; in-8, 16 pages. — Dès 1883 Vigfusson avait remarqué que le roi Aun de la *Ynglingasaga*, sacrifiant successivement ses neuf fils à Odin pour atteindre un âge très avancé, ressemblait beaucoup au Kronos de la fable grecque. Indépendamment de Vigfusson, dont il ne s'est souvenu que dans une note finale, M. Eitrem a développé cette analogie avec une grande richesse de détails toujours instructifs. Mais la conclusion ? Il n'y en a pas. Vieux conte pré-aryen, sans doute, ou légende imaginée pour expliquer quelque rituel sauvage ? « On s'étonne de constater, dit M. Eitrem, combien de traces de sacrifices humains et de cannibalisme subsistent dans les légendes de la Grèce classique. » Tous ces vestiges de barbarie peuvent remonter à l'époque néolithique, chronologiquement plus voisine de nous qu'on ne l'a cru.

S. R.

Eric G. Millar. *La miniature anglaise du XIV^e et du XV^e siècle*. Paris, Vanoest, 1928 ; gr. in-4^o, 115 pages avec 100 planches en phototypie et 1 en couleurs. — Parmi les savants et luxueux volumes que la maison Vanoest consacre à l'art de l'enluminure, celui-ci, qui n'est pas le moins beau, est peut-être le plus original, à cause du caractère vraiment « insulaire » de la plupart des peintures qu'il reproduit. Un je ne sais quoi les fait reconnaître au premier coup d'œil ; est-ce une survivance de l'art saxon, conforme au tempérament national ? Déjà, il est vrai, au XIII^e siècle, des œuvres inspirées de l'école parisienne étaient sorties d'ateliers anglais ; mais les produits vraiment anglais dominaient alors de beaucoup et, à partir de 1300 environ, le contraste s'accrut. Alors que les miniatures françaises deviennent de petits chefs d'œuvre de délicatesse, les ateliers anglais recherchent la franchise un peu rude du dessin, le luxe et la variété de l'ornement, les grandes dimensions. On distingue deux centres principaux, l'un en Est-Anglie (Norfolk et Suffolk), l'autre, bien moins actif, non encore localisé, auquel nous devons le chef-d'œuvre de la miniature anglaise, le *Psautier de la reine Marie*, qui semble continuer la tradition des grands dessinateurs de l'école de Winchester (p. 17, pl. 30 et suiv.). Un groupe de miniatures encore mystérieux apparut vers la fin du XIV^e siècle ; peintures et bordures ne sont ni anglaises ni françaises, mais plutôt allemandes, ce que confirme la découverte, dans deux initiales d'un manuscrit de ce groupe, de quelques mots bas-allemands. Les auteurs étaient-ils bohémiens ou rhénans ? La question est encore indécise ; peut-être faut-il chercher ailleurs, par exemple en Hollande, car ni la Bohême ni la vallée moyenne du Rhin n'ont encore fourni de spécimens strictement comparables (pl. 74-78, 82-84, etc.). Ceux qui liront le texte si fourni de M. Eric Millar verront que bien des questions de cet ordre attendent encore une solution. Un fait singulier, qu'on explique par les ravages de la peste noire, est la quasi-disparition de la miniature anglaise après 1350. Quand elle

reparaît au ^{xv}^e siècle, l'occupation par les Anglais d'une grande partie de la France la soumet aux influences de Paris et de Bruges, jusqu'à ce que les guerres des Deux-Roses, en ruinant pour quelque temps l'Angleterre, vinssent porter à cette industrie de luxe les derniers coups (1455).

S. R.

Bror Schnittger et Hanna Rydh. *Aranaes*. Stockholm. Akad. Vorlag, 1927; gr. in-4°, 102 pages, 14 planches et nombreuses gravures. Avec un résumé en anglais. — Luxueuse monographie du château d'*Aranaes* en Vestergotland, où des fouilles furent conduites par feu Schnittger de 1916 à 1922. C'est une ruine considérable du ^{xii}^e-^{xiii}^e siècle. Un chapitre intéressera particulièrement nos lecteurs : c'est, à propos d'un casque découvert en cet endroit, une étude détaillée et bien illustrée des casques du moyen âge jusque vers 1400.

S. R.

Hubert Giraud et J. Igolen. *Pernes*. Paris, Champion, 1927; in-4°, 159 pages, avec 50 planches. — Ancienne capitale et sénéchaussée du Comtat Venaissin, Pernes est aujourd'hui un modeste chef-lieu de canton de Vaucluse, à 6 kilomètres au sud de Carpentras, dans un site pittoresque et salubre. L'origine en est inconnue (la forme ancienne est *Castrum Paternarum*). Les comtes de Toulouse y établirent leur résidence au ^x^e siècle et Pernes, s'étendant sur les deux rives de la Nesque, connut alors trois siècles de prospérité relative. Quand le Comtat passa à la papauté (1274), Carpentras gagna en importance aux dépens de Pernes, chef-lieu d'une des neuf vigueries du pays. Parmi les monuments qui subsistent, les plus importants sont la Tour de l'Horloge, reste d'un château construit au ^{xii}^e siècle, et la Tour Ferrande, qui contient des peintures murales grossières, étudiées jadis par l'abbé Requin (^{xiii}^e siècle). Sept de ces fresques ont été publiées en couleur dans la belle série de planches qui fait le principal attrait de ce luxueux volume.

S. R.

D. Merejkovsky. *Les mystères de l'Orient. Égypte, Babylone*. Trad. du russe par **Dumesnil de Gramont**. Paris, L'Artisan du Livre, 1907; in-8, 397 pages. — Livre mystique, mais où il y a du savoir, en pleine réaction contre la libre pensée qui se contente à trop peu de frais et fait abstraction du sentiment religieux en parlant de religions. « Le mythe du Christ existait déjà avant le christianisme. Donc le Christ est un mythe? Non : s'il y avait eu avant Alexandre le Grand un mythe du conquérant du monde, cela ne signifierait pas qu'Alexandre est un mythe. » L'effort de l'auteur pour retrouver la Trinité chrétienne presque partout, à Samothrace et à Eleusis comme en Égypte, est plus digne d'un Origène ou d'un Clément que de la science moderne. Le verset des *trois témoins* est cité comme authentique et il y a de nombreuses inexactitudes de détail.

S. R.

Louis Coulange. *La Messe*. Paris, Rieder, 1927; in-12, 208 pages (Collection *Christianisme*). — L'acte liturgique par excellence du catholicisme repose sur deux textes obscurs (Luc, ^{xxii}, 19; *Cor.*, ⁱ, 11, 25) qui, suivant l'au-

teur, sont l'un et l'autre des interpolations marcionites vers 140. Cette hypothèse sera fort discutée; ce qui le sera moins, c'est l'évolution esquissée ici de la messe, dont le nom paraît d'abord dans une lettre de saint Ambroise. Banquet d'action de grâces à l'origine, puis commémoration du sacrifice du Calvaire (III^e-IX^e siècle), en l'absence de la victime, la messe prend une signification réaliste sous l'influence de la pensée populaire dont l'action se révèle déjà au II^e siècle et, depuis le XI^e, implique la présence du Christ dans l'Eucharistie, à l'exclusion des explications symbolistes chères aux vieux docteurs. Il y a beaucoup de nouveau dans l'étude des textes patristiques qui sert de base à ce savant travail ¹.

S. R.

S. Zeitling. *The Christ passage in Josephus* (Extr. de *Jewish Quarterly*). Philadelphie, Dropsie College, 1928; in-8, p. 231-255. — L'auteur, qui a été jusqu'à Pétrograd pour vérifier le passage du Josèphe slave sur Jésus, déclare que ce passage est sans autorité et ne dérive pas d'un texte perdu de Josèphe. Comme il ne propose aucune hypothèse sur l'interpolation et ne justifie pas le caractère hostile et la nouveauté du *fonds* de ce texte, on peut passer à l'ordre du jour. Il y a cependant, dans son article, une hypothèse intéressante, bien que fort ancienne : c'est que les deux interpolations christologiques dans notre Josèphe grec seraient l'œuvre d'Eusèbe, le seul qui emploie le mot *phylon* en parlant des chrétiens (dans sa traduction du rescrit de Trajan) comme dans le long texte interpolé. Mais *quid* si Eusèbe a trouvé ce mot dans le texte en question, ou dans une version grecque officielle du rescrit de Trajan? D'ailleurs, si Eusèbe avait été un faussaire, cela se saurait.

S. R.

H. Delafosse. *Lettres d'Ignace d'Antioche*. Introduction, traduction et notes. Paris, Rieder, 1927; in-8, 164 pages. — Les sept lettres ignatiennes nous sont parvenues en deux rédactions, A et B; pour trois d'entre elles, il existe une rédaction C. On croit généralement que la plus longue résulta, au IV^e siècle, d'interpolations introduites dans la rédaction moyenne B. Renan considérait ces textes comme pseudonymes et datant de 170 environ, sauf l'épître aux Romains qui ne serait qu'altérée. Depuis quarante ans, on a renoncé à ce scepticisme (qu'avaient enseigné d'abord les docteurs protestants), sous l'influence surtout de Zahn (1873) et de Lightfoot (1885). La chose est d'importance, notamment à cause des emprunts que les *Lettres* font au quatrième Évangile, qui serait dès lors bien antérieur à 112, date de la correspondance d'Ignace. M. Delafosse prétend, au contraire, que le vrai Ignace fut un martyr obscur de Philippes vers 150, que les lettres dites ignatiennes font de la polémique antimarcionite (150-160), mais que cet antimarcionisme n'est qu'une addition faite par un rédacteur à un texte plus ancien qui était marcionite et antijuif! J'avoue que les difficultés opposées par l'éditeur à l'opinion courante sont sérieuses, mais que je n'arrive pas à comprendre le motif de ces falsifications (voir p. 50). La traduction imprime en italiques les « corrections catholiques » qu'il soupçonne; il n'y a guère de

1. Ceux qui le trouveront difficile à lire seront bien informés du contenu par un article de Félix Sartiaux (*L'Impartial français*, 24 janvier 1928)

pages sans corrections de ce genre. La note à la page 134 (*Philad.*, VIII) n'éclaircit nullement, à mon avis, ce passage très obscur, mais lui enlève à peu près tout sens.

S. R.

Mgr P. Batiffol. *Saint Grégoire le Grand*. Paris, Lecoffre, 1928; in-8, 233 pages. — Il était difficile, en évitant la sécheresse, de faire tenir en un petit volume la biographie de saint Grégoire et l'histoire de son temps. L'auteur y a réussi, mais au prix de sacrifices; ainsi nous n'apprenons rien du chant grégorien, de ses relations avec le chant ambrosien, etc.¹. Mais nous apprenons bien des choses intéressantes sur l'homme et son œuvre propre, qui fut celle d'un politique habile, encore imbu des meilleures traditions de l'administration romaine (il appartenait, croit-on, à la famille patricienne des Anicii), d'un réformateur du monachisme considéré comme une milice religieuse (c'est ainsi qu'il convertit les Anglo-Saxons), d'un chrétien charitable et immensément crédule, enfin d'un écrivain moraliste et allégorisant qui, avec beaucoup moins de talent d'ailleurs, continua son maître saint Augustin. Il faut lui savoir gré de s'être dit, à l'encontre des prétentions byzantines, non pas *papa universalis*, mais *servus servorum Dei*, respectant les droits des différentes églises et ne prétendant pas à un pouvoir tyrannique comme un Grégoire VII. Il n'est pas vrai, quoiqu'en dise Jean de Salisbury, qu'il soit responsable de la destruction d'anciens manuscrits; mais il est certain qu'il était hostile à la littérature païenne, sans l'ignorer tout à fait lui-même (p. 48).

S. R.

R. Brun. *Avignon au temps des papes*. Paris, Colin, 1928; in-8, 285 pages, avec 8 planches. — Les années terribles de la Révolution furent plus destructrices en Avignon qu'ailleurs et le XIX^e siècle n'a guère conservé que des épaves des richesses autrefois accumulées dans la cité des Papes. Il y eut même, vers la fin de ce siècle, une nouvelle crise de vandalisme, où le Vandale, qui était le maire lui-même, commença la démolition des remparts. Mais, pour l'instant, les intérêts « touristiques » de la ville s'accordent avec la piété des meilleurs Avignonnais pour rendre hommage à ce qui reste d'un passé glorieux, le conserver et le mettre en valeur. Ce que le zèle de quelques hommes a fait pour le palais des papes, que De Brosses déclarait « vieux et fort mal logeable », sans s'y arrêter davantage, est vraiment digne d'admiration, et les érudits n'ont pas manqué pour dresser, à l'aide de documents d'archives, l'inventaire de tout ce qu'il contenait de précieux. Avignon, dont le site est incomparable, semble être aujourd'hui un des lieux de France qui donnent le plus vivement l'émotion du passé et comme le pressentiment de Sienne et de Florence. — Dans le bon livre qui nous raconte cela et bien autre chose, il y a, page 1, une énormité : l'attribution à César d'une phrase qu'il n'a jamais pu écrire. Mais de qui est-elle?

S. R.

1. Sauf une note bibliographique, p. 69.

Luc-Benoist. *La sculpture romantique*. Paris, Renaissance du Livre, 1928; in-8, 187 pages, avec 24 planches. — Ce joli volume n'appartient à notre domaine que par le chapitre intitulé : *Le néo-gothique et la sculpture décorative*. Il y a là un épisode très intéressant de l'histoire des écoles archaïsantes; on trouve dans celle-ci « un romantisme tempéré d'onction » qui semble aujourd'hui quelque peu ridicule, mais dont la vogue fut considérable. D'ailleurs, « cette petite chose qu'est le néo-gothique contient le germe de cette grande chose, la renaissance de tout notre art décoratif ». L'Institut réagit « pour protéger le Temple » et la création de l'École d'Athènes (1846) eut, parmi d'autres causes, le souci de ne pas laisser périmer la tradition classique, au profit de l'engouement médiéval.

S. R.

Mémoires sur la section du Musée national relative à la vie russe dans l'histoire (*Zapiski*, etc.). Leningrad, 1928; in-4°, 347 pages, avec nombreuses illustrations (en russe). — Dans ce fort volume, où sont réunis dix-neuf articles, on peut signaler spécialement à nos lecteurs ceux qui sont relatifs à la formation des riches collections des princes Chérémétieff (achats faits à l'étranger, 1770-1788), aux collections de tableaux de la noblesse russe au XVIII^e siècle, aux bibliothèques privées, aux serfs-artistes, aux artisans de la classe paysanne, etc. Suivant un usage déplorable, il n'y a ni table des matières ni résumé en français.

S. R.

Euripide. *Hippolyte. Andromaque. Hécube*. Texte et trad. de L. Méridier. Paris, Les Belles-Lettres, 1927; in-8, 230 pages doubles (Coll. Budé). — J'ai lu quelque part qu'Euripide était un homme de beaucoup d'esprit, mais qui s'était mépris sur son talent en se croyant fait pour le théâtre. Les lecteurs sincères d'*Andromaque*, dans cette édition commode, partageront peut-être la manière de voir de l'anonyme que je cite. M. Méridier n'est pas un éditeur superstitieux, épris du texte qui lui a coûté beaucoup de peine. Voici quelques extraits de son jugement sur *Andromaque* : « L'ensemble du drame dégage une impression sèche et dure, où se révèle une clairvoyance morose. La figure même d'Andromaque n'a pas été épargnée. Dans cette femme aigrie, raisonneuse... qui reconnaîtrait la douce et pure Andromaque du chant VI de l'*Iliade* ? L'Andromaque d'Euripide apparaît, par endroits, comme une Orientale de harem. » Et les autres personnages ! Mais il faut parler avec réserve des erreurs de goût des anciens Grecs; sommes-nous si sûrs du nôtre ?

S. R.



TABLES

DU TOME XXVII DE LA CINQUIÈME SÉRIE

	Pages.
La plus grande gravure magdalénienne à contours découpés, par E. PASSE- SEMAUD et H. BREUIL	1
Les camps de Scipion devant Numance, par Stéphane GSELL	5
La Sirène, femme-poisson, par W. DEONNA	18
Bandeau funéraire en or du Musée de Genève, par W. DEONNA	26
Sur quelques types de la Déesse nue trouvés à Karnak, par M. PILLET	36
Les vases lacono-cyrénéens, par Charles DUGAS	50
Trois objets chrétiens du Musée du Bardo, par Louis POINSSOT et Raymond LANTIER	67
Les sources de la civilisation sumérienne, par Amélia HERTZ	90
A propos de la légende du roi de Mercie, par Marc ROSENBERG	105
Le dieu-épée de Isili-Kaïa et le culte de l'épée dans l'antiquité, par Paul COUSSIN	107
Commentaire d'un passage de l' <i>Énéide</i> , par A. I. TRANNOY	136
Une miniature inédite du xiii ^e siècle reproduisant une œuvre perdue de Pietro Cavallini, par AL. BUSVIOCEANU	141
Chronique d'archéologie hollandaise, par Van ESSEN	146
<i>Bulletin de l'Académie des Inscriptions</i>	155
<i>Variétés</i> : A propos de l'Aphrodite à la colombe du Musée de Lyon. — La Jérusalem des Arabes	195
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : Gustave Fougères. — D. G. Hogarth. — Georges Lafaye. — Charles Mortet et Henry Martin. — Le chanoine Vacandard. — Auguste Jardé. — Casimir Barrière-Flavy. — Walther Amelung. — Souvenirs sur Furtwaengler. — L'homme du Néanderthal. — Découverte d'une tombe princière à Ur. — Fouilles de Beisan (Pales- tine). — Les fouilles de Bethel. — Le nouveau Musée de Jérusalem. — Où était le Sinai ? — Fouilles à Saqqarah. — La loi des antiquités en Iraq (1924). — Fouilles de l'agora d'Athènes. — Pour la bibliographie de la Vénus de Milo. — L'Hermès de Praxitèle. — A l'Hippodrome de Cons- tantinople. — En Grande Grèce. — La famille d'Auguste. — Une signa- ture de potier. — Encore du nouveau sur l' <i>Énéide</i> . — Un historien in- connu : Andromachos. — Une Revue roumaine. — Les médailles hébraïques à figure du Christ. — Exit Amico di Sandro.	200
<i>Bibliographie</i> : J. de MORGAN. — HAAKON SHETELIG. — Essays in Aegean arch- æology, edited by S. CASSON. — Sir James G. FRAZER. — J. M. LAHTY. — GENAVA. — Recueil de Mémoires dédiés à B. DIAKOVITCH. — Bogodan D. FILOW. — Fr. BACK. — R. DUSSAUD. — Mario MEUNIER. — A. W. LAW- RENCE. — G. A. S. SNYDER. — Corpus vasorum antiquorum. — P. CLOCHÉ. Bulletin du Musée d'Etat de Chersonnèse taurique. — L. ROBIN. — E. LE- GRAND. — R. THOUVENOT. Archivo español de arte y arqueologia. — Vasile PARVAN. — R. CAGNAT. — Lucia MORPURGO. — Félix STAHELIN. — F. de VISSCHER. — Stéphan. GSELL. — A. DUFOURCQ. — P. STYGER. —	

H. BORNECQUE et G. RABAUD. — Anne-Marie GUILLEMIN. — Carlo LANDI.	
— R. OFFNER. — Jacques MESNIL. — Jean ALAZARD. — B. BERENSON.	
— Marthe CRICK-KUNTZIGER. — Isabelle ERRERA. — José de FIGUEIREDO.	
— Joan EVANS et Paul STÜDER. — P. CHAMPION. — Louis HOURTICQ. —	
I. L. HEIBERG. — Ph. STERN.	213
L'Essai et la vente de l'huile sur les vases peints, par Bernhard LAUM . . .	233
De quelques monnaies sassanides, par Furdoonjee D. J. PARUCK	240
Les Francs et la Bretagne Armoricaïne, par Salomon REINACH	246
Sur quelques armes antiques récemment découvertes, par Paul COUISSIN.	251
Cadmus et les Spartes, par Georges POISSON.	278
Le prétendu four de verrier de Glozel, par Madeleine MASSOUL.	293
Note sur la tenue des centurions (la crista transversa), par Marcel DURRY.	303
Un autel militaire à la Villa Médicis, par Marcel DURRY.	309
L'affaire des inscriptions de la Clyde, par F. W. G. FOAT.	320
<i>Variétés</i> : Un livre sur les ornements des vases grecs. — Les icones russes.	
Le Musée Guimet remanié	352
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : Emile Senart. — P.-M. Mondry-	
Beaudouin. — George Dottin. — Paul Sabatier. — Joh. Dietr. Heiberg.	
— Hommage à V. Thomsen. — Tombes royales à Ur. — Le Nord-Ouest	
de l'Inde vers 3000 avant J.-C. — Élam et Sumer. — Encore la tombe	
de Toutankhamon. — Une stèle de Thoutmès III en Palestine. — Gra-	
vures rupestres du désert libyque. — La tombe de Dendra. — Fouilles	
à Chypre. — A Herculaneum. — Au Forum de Trajan. — Une nouvelle	
mosaïque à Constantine. — Les peintures murales de la grotte d'Al-	
dène près Cessenon. — L'or et l'étain en Armorique. — Une hypothèse	
sur l'âge du bronze britannique. — La reconquête de la Bretagne insu-	
laire. — Les Celtes en Irlande. — Le calice d'Antioche. — La fourchette	
de Théodora. — L'art roman en Aragon. — La découverte du déambu-	
latoire de l'abbaye de Jumièges. — La formule prophylactique de	
sainte Agathe. — L'ancienne religion arabe. — Moulages tournants. —	
Melozzo, Juste de Gand et Berruguete. — L'origine « aryenne » de l'al-	
phabet. — L'archéologie grecque exclue de la Sorbonne (?) — Opinions	
téméraires.	340
<i>Bibliographie</i> : J. G. FRAZER. — J. H. BREASTED. — Docteur G. CONTENAU. —	
V. BÉRARD. — Fulvio MAROI. — D. PEYRONY. — G. GOURY. — Oscar ALM-	
GREN. — S. REINACH. — Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch	
Instituut te Rome. — J. TOUTAIN. — Alfred MERLIN. — W. DOERPFELD. —	
Corpus vasorum antiquorum. F. MOURET. — P. N. URE. — G. MÉAUTIS.	
— A. J. B. WACE. — Fr. POULSEN et KORST. RHOMAIOS. — Sir Aurel STEIN.	
— H. DRESSSEL et K. REGLING. — Mario SEGRE. — O. TAFRALI. — P. COL-	
LOMP. — Pierre LAVEDAN et René BLOCH. — P. GRAINDOR. — Jean COLIN.	
— R. DORANLO. — Annuaire de la Bibliothèque Nationale de Plovdiv.	
— Baron de Loé. — Ch. DIEHL. — Émile MALE. — G. SCHLUMBERGER. —	
L. BRÉHIER. — R. de LASTEYRIE. — G. MIGEON. — Matériaux ethnogra-	
phiques. — Ch. DANGIBEAUD. — S. EITREM. — Eric G. MILLAR. — Bror	
SCHNITTGER et Anna RYDH. — Hubert GIRAUD et J. IGOLEN. — D. MEREJ-	
KOVSKY. — Louis COULANGE. — S. ZEITLING. — H. DELAFOSSE. — Mgr P.	
BATIFFOL. — R. BRUN. — LUC-BENOIST. — Mémoires sur la section du	
Musée national relative à la vie russe dans l'histoire. — EURIPIDE . . .	358

II. — TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages.
BUSUIOCEANU (Al.). Une miniature inédite du XIII ^e siècle, reproduisant une œuvre perdue de Pietro Cavallini.	141
COUISSIN (Paul). Le dieu-épée de Iasili-Kaïa et le culte de l'épée dans l'antiquité.	107
COUISSIN (Paul). Sur quelques armes antiques récemment découvertes. . .	254
DEONNA (W.). La Sirène, femme-poisson.	18
DEONNA (W.). Bandeau funéraire en or du Musée de Genève.	26
DUGAS (Charles). Les vases lacono-cyrénéens.	50
DURRY (Marcel). Note sur la tenue des centurions (la <i>crista transversa</i>). . .	303
DURRY (Marcel). Un Autel militaire à la Villa Médicis.	309
ESSEN (Van). Chronique d'archéologie hollandaise	146
FOAT (F. W. G.). L'affaire des inscriptions de la Clyde	320
GSELL (Stéphane). Les camps de Scipion devant Numance	5
HERTZ (Amélia). Les sources de la civilisation sumérienne	90
LAUM (Bernhard). L'essai et la vente de l'huile sur les vases peints . . .	233
MASSOUL (Madeleine). Le prétendu four de verrier de Glozel	294
PARUCK (D. J. Furdoonjee). De quelques monnaies sassanides	240
PASSEMARD (E.) et BREUIL (H.). La plus grande gravure magdalénienne à contours découpés	1
PILLET (M.). Sur quelques types de la Déesse nue trouvés à Karnak . . .	36
POINSSOT (Louis) et LANTIER (Raymond). Trois objets chrétiens du Musée du Bardo.	67
POISSON (Georges). Cadmus et les Spartes.	278
REINACH (Salomon). Les Francs et la Bretagne Armoricaïne.	246
ROSENBERG (Marc). A propos de la légende du roi de Mercie.	105
TRANNOY (A. I.). Commentaire d'un passage de l' <i>Énéide</i>	136

III. — TABLE DES PLANCHES

- I. — Bison découpé dans une lame d'os d'Isturitz.
II. — Bandeau funéraire en or estampé, vi^e s. av. J.-C.

Le Gérant : NAILLARD.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME ~~XXXVII~~

JANVIER-AVRIL 1928

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1928

Tous droits réservés.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
La plus grande gravure magdalénienne à contours découpés, par E. PASSEMARD et H. BREUIL	1
Les camps de Scipion devant Numance, par Stéphane GSELL.	5
La Sirène, femme-poisson, par W. DEONNA	18
Bandeau funéraire en or du Musée de Genève, par W. DEONNA	26
Sur quelques types de la Déesse nue trouvés à Karnak, par M. PILLET.	36
Les vases lacono-cyrénéens, par Charles DUGAS.	50
Trois objets chrétiens du Musée du Eardo, par Louis POINSSOT et Raymond LANTIER	67
Les sources de la civilisation sumérienne, par Amélia HERTZ.	90
A propos de la légende du roi de Mercie, par Marc ROSENBERG.	105
Le dieu-épée de Jasill-Kata et le culte de l'épée dans l'antiquité, par Paul COUSSIN.	107
Commentaire d'un passage de l' <i>Énéide</i> , par A. I. TRANNOY.	136
Une miniature inédite du XIII ^e siècle, reproduisant une œuvre perdue de Pietro Cavallini, par Al. BUSUIOCEANU.	141
Chronique d'archéologie hollandaise, par Van ESSEN	146
Bulletin de l'Académie des Inscriptions	155
Variantes : A propos de l'Aphrodite à la colombe du Musée de Lyon. — La Jérusalem des Arabes.	195
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : Gustave Fougères. — D. G. Hogarth. — Georges Lafaye. — Charles Morlet et Henry Martin. — Le chanoine Vacandard. — Auguste Jardé. — Casimir Barrière-Flavy. — Walther Amelung. — Souvenirs sur Furtwaengler. — L'homme du Néanderthal. — Découverte d'une tombe princière à Ur. — Fouilles de Beisan (Palestine). — Les fouilles de Bethel. — Le nouveau Musée de Jérusalem. — Où était le Sinaï? — Fouilles à Saqqarah. — La loi des antiquités en Iraq (1924). — Fouilles de l'agora d'Athènes. — Pour la bibliographie de la Vénus de Milo. — L'Hermès de Praxitèle. — A l'Hippodrome de Constantinople. — En Grande Grèce. — La famille d'Auguste. — Une signature de potier. — Encore du nouveau sur l' <i>Énéide</i> . — Un historien inconnu : Andromachos. — Une Revue roumaine. — Les médailles hébraïques à figure du Christ. — Exit Amico di Sandro.	200
<i>Bibliographie</i> : J. de MORGAN. — HAAKON SHETELIG. — Essays in Aegean archaeology, edited by S. Casson. — Sir James G. Frazer. — J. M. LAHY. — GENAVA. — Recueil de Mémoires dédiés à B. DIAKOVITCH. — Bogodan D. Filow. — Fr. BACK. — R. DUSSAUD. — Mario MEUNIER. — A. W. LAWRENCE. — G. A. S. SNYDER. — Corpus vasorum antiquorum. — P. CLOCHÉ. — Bulletin du Musée d'Etat de Chersonnèse taurique. — L. ROBIN. — E. LEGRAND. — R. THOUVENOT. — Archivo español de arte y arqueologia. — Vasile PARVAN. — R. CAGNAT. — Lucia MORPURGO. — Félix STAHELIN. — F. de VISSCHER. — Stéph. GSELL. — A. DUFOURCO. — P. STYGER. — H. BORNECQUE et G. RABAUD. — Anne-Marie GUILLEMIN. — Carlo LANDI. — R. OFFNER. — Jacques MESNIL. — Jean ALAZARD. — B. BERENSON. — Marthe CRICK-KUNTZIGER. — Isabelle ERRERA. — José de FIGUEIREDO. — Joan EVANS et Paul STUDER. — P. CHAMPION. — Louis HOUTRIGQ. — I. L. HEIBERG. — Ph. STERN	213

Conditions de l'abonnement pour l'année 1927

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an. 80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an..... 100 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

VIENNENT DE PARAÎTRE :

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

SOUS LA DIRECTION DE

GUSTAVE FOUGÈRES ET ÉMILE MALE

Membres de l'Institut

AVEC LE CONCOURS DE

AUGUSTE MARGUILLIER, Secrétaire de la Rédaction

TOME VINGT-NEUVIÈME

PREMIER FASCICULE (N° 50 DE LA COLLECTION)

Un beau vol. grand in-4° avec 2 planches en noir et 1 en couleur 180 fr.

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

Annales du Service des Antiquités de l'Égypte

TOME XXVII — DEUXIÈME FASCICULE

Un volume 19×28 cm., pages 105 à 160, 19 planches hors texte 60 fr.

Sommaire : H. CHEVRIER. Rapport sur les travaux de Karnak, nov. 1926-mai 1927. — G. DARESSY. Tracé d'une voûte datant de la III^e Dynastie. — C. M. FIRTH. Excavations of the Service des Antiquités at Saqqara, nov. 1926-av. 1927. — J. Ph. LAUER. Étude sur quelques monuments de la III^e Dynastie. — W. SPIEGELBERG. Altaegyptische gefaltelte (plissierte) Leinwandstoffe.

Les Temples immergés de la Nubie

LE TEMPLE DE KALABCHAH

Par M. HENRI GAUTHIER

QUATRIÈME FASCICULE

Un volume 25×35 cm., 8 planches en couleur M à T. 160 fr.

CATALOGUE GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES DU MUSÉE DU CAIRE

N° 53172-53855

BIJOUX ET ORFÈVRES

Par ÉMILE VERNIER

QUATRIÈME FASCICULE

Un volume 25×35 cm., comprenant : TOME I^{er}. Texte, pages 385 à 519; TOME II. Index et Planches, pages 1 à 47. Planches LXXXII à CXIII 225 fr.

EXCAVATIONS AT SAQQARA

TETI PYRAMID, NORTH SIDE

J. E. QUIBELL et AC. K. HAYTER

Un volume 28×35 cm., 44 pages, une planche en couleur, 29 pl. en phototypie . . 170 fr.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

MONUMENTS DE L'ATHOS

I. — Les Peintures

Publiés par Gabriel MILLET

Un vol. in-4^e de 80 pages de texte et un album de 264 planches en phototypie.

Prix de vente 400 fr.

VIENNENT DE PARAÎTRE

INSCRIPTIONES GRAECAE

AD RES ROMANAS PERTINENTES

Auctoritate et Impensis

ACADEMIAE INSCRIPTIONUM ET LITTERARUM HUMANIORUM

Collectae et Editae

TOME IV, Fascicule 9

Un volume 19×29 cm. pages VIII-713 à 743 sur 2 colonnes 20 fr.

Déjà parus, du même ouvrage :

TOME I, en 7 fascicules. Chaque fascicule 20 fr.

TOME III, en 6 fascicules. Chaque fascicule 20 fr.

TOME IV, 7 fascicules. Chaque fascicule 20 fr.

TOME IV, fascicule 8 25 fr.

MUSÆUM PLANTIN-MORETUS

CATALOGUE DES MANUSCRITS

Par J. DENUCÉ

Un volume 19×28, 304 pages 50 fr.

DESCRIPTION DE L'AFRIQUE DU NORD

Entreprise par ordre de

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

ATLAS ARCHÉOLOGIQUE DE LA TUNISIE

ÉDITION SPÉCIALE DES CARTES TOPOGRAPHIQUES

Publiées par le Ministère de la Guerre

Accompagnées d'un texte explicatif

par

MM. R. CAGNAT et ALF. MERLIN

Membres de la Commission de l'Afrique du Nord

2^e SÉRIE. — 3^e LIVRAISON

4 cartes 1/100.000 56×45 cm., chacune accompagnée d'une feuille de texte, sous
couverture, 28×45 cm. 12 fr. 50

6344-28. — Tours, Imprimerie ARRAULT et C^{ie}.

APR 24 1928

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

E. POTTIER ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME XXVII

MAI-JUIN 1928

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VI^e)

—
1928

Tous droits réservés.



SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

	Pages.
L'essai et la vente de l'huile sur les vases peints, par Bernhard LAUM	233
De quelques monnaies sassanides, par Furdoonjee D. J. PARUCK.	240
Les Francs et la Bretagne armoricaine, par Salomon REINACH	246
Sur quelques armes antiques récemment découvertes, par Paul COUISSIN	254
Cadmus et les Spartes, par Georges POISSON	278
Le prétendu four de verrier de Glozel, par Madeleine MASSOU	293
Note sur la tenue des Centurions (la crista transversa), par Marcel DURY.	303
Un autel militaire à la Villa Médicis, par Marcel DURY.	309
L'affaire des inscriptions de la Clyde, par F. W. G. FOAT.	320
<i>Variétés</i> : Un livre sur les ornements des vases grecs. — Les Icones russes. — Le Musée Guimet remanié	325
<i>Nouvelles archéologiques et correspondance</i> : Emile Senart. — P.-M. Mondry-Beaudouin. — George Dottin. — Paul Sabatier. — Joh. Dietr. Heiberg. — Hommage à V. Thomsen. — Tombes royales à Ur. — Le Nord-Ouest de l'Inde vers 3000 avant J.-C. — Élam et Sumer. — Encore la tombe de Toutankhamon. — Une stèle de Thoutmès III en Palestine. — Gravures rupestres du désert libyque. — La tombe de Dendra. — Fouilles à Chypre. — A Herculaneum. — Au Forum de Trajan. — Une nouvelle mosaïque à Constantine. — Les peintures murales de la grotte d'Aldène près Cessenon. — L'or et l'étain en Armorique. — Une hypothèse sur l'âge du bronze britannique. — La reconquête de la Bretagne insulaire. — Les Celtes en Irlande. — Le calice d'Antioche. — La fourchette de Théodora. — L'art roman en Aragon. — La découverte du déambulatoire de l'abbaye de Jumièges. — La formule prophylactique de sainte Agathe. — L'ancienne religion arabe. — Moulages tournants. — Melozzo, Juste de Gand et Berruguete. — L'origine « aryenne » de l'alphabet. — L'archéologie grecque exclue de la Sorbonne? — Opinions téméraires.	340
<i>Bibliographie</i> : J. G. FRAZER. — J. H. BREASTED. — G. CONTENAU. — V. BÉRARD. — Fulvio MAROI. — D. PEYRONY. — G. GOURY. — Oscar ALMGREN. — S. REINACH. — Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch Instituut te Rome. — J. TOUTAIN. — Alfred MERLIN. — W. DOERPFELD. — Corpus vasorum antiquorum. — F. MOURET. — P. N. URE. — G. MÉAUTIS. — A. J. B. WACE. — Fr. POULSEN et Konst. RHOMAIOS. — Sir Aurel STEIN. — H. DRESSSEL et K. ROLING. — Mario SEGRE. — O. TAFFALI. — P. COLLOMP. — Pierre LAVEDAN et René BLOCH. — P. GRAINDOR. — Jean COLIN. — R. DORANLO. — Annuaire de la Bibliothèque Nationale de Plovdiv. — Baron de Loë. — Ch. DIEHL. — Emile MALE. — G. SCHLUMBERGER. — L. BRÉHIER. — R. de LASTEYRIE. — G. MIGEON. — Matériaux ethnographiques. — Ch. DANGIBEAUD. — S. EITREM. — Eric G. MILLAR. — Bror SCHNITTGER et Hanna RYDH. — Hubert GIRAUD et J. IGOLEN. — D. MEREJ-KOVSKY. — Louis COULANGE. — S. ZEITLING. — H. DELAFOSSE. — Mgr P. BATIFFOL. — R. BRUN. — LUC-BENOIST. — Mémoires sur la section du Musée national relative à la vie russe dans l'histoire. — EURIPIDE.	358

Conditions de l'abonnement pour l'année 1928

Pour Paris. Un an.....	80 fr. »	Pour les départements. Un an.	80 fr.
Un numéro.....	25 fr. »	Pour l'étranger. Un an.....	100 fr.

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger.

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées.

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

VIENNENT DE PARAÎTRE :

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

SOUS LA DIRECTION DE

GUSTAVE FOUGÈRES et ÉMILE MALE
Membres de l'Institut

AVEC LE CONCOURS DE

AUGUSTE MARGUILLIER, Secrétaire de la Rédaction

TOME VINGT-NEUVIÈME

[PREMIER FASCICULE (N° 50 DE LA COLLECTION)]

Un beau vol. grand in-4° avec 2 planches en noir et 1 en couleur 180 fr.

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTÉ

Annales du Service des Antiquités de l'Égypte

TOME XXVII — DEUXIÈME FASCICULE

Un volume 19×28 cm., pages 105 à 160, 19 planches hors texte 60 fr.

Sommaire : H. CHEVRIER. Rapport sur les travaux de Karnak, nov. 1926-mai 1927. — G. DARESSY. Tracé d'une route datant de la III^e Dynastie. — C. M. FIRTH. Excavations of the Service des Antiquités at Saqqara nov. 1926-av. 1927. — J. Ph. LAUER. Étude sur quelques monuments de la III^e Dynastie. — W. SPIEGELBERG. Altaegyptische gefärbte (plissierte) Leinwandstoffe.

Les Temples immergés de la Nubie

LE TEMPLE DE KALABCHAH

Par **M. HENRI GAUTHIER**

QUATRIÈME FASCICULE

Un volume 25×35 cm., 8 planches en couleur M à T. 160 fr.

CATALOGUE GÉNÉRAL DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES DU MUSÉE DU CAIRE

N° 53172-53855

BIJOUX ET ORFÈVRES

Par **ÉMILE VERNIER**

QUATRIÈME FASCICULE

Un volume 25×35 cm., comprenant : Tome I^{er}. Texte, pages 385 à 519; Tome II. Index et Planches, pages 1 à 47. Planches LXXII à CXIII 225 fr.

EXCAVATIONS AT SAQQARA

TETI PYRAMID, NORTH SIDE

J. E. QUIBELL et AC. K. HAYTER

Un volume 28×35 cm., 44 pages, une planche en couleur, 29 pl. en phototypie . . 170 fr.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, Rue Bonaparte, PARIS (VI^e)

MONUMENTS DE L'ATHOS

I. — Les Peintures

Publiés par Gabriel MILLET

Un vol. in-4^o de 80 pages de texte et un album de 264 planches en phototypie.

Prix de vente 400 fr.

VIENNENT DE PARAÎTRE

INSCRIPTIONES GRAECAE

AD RES ROMANAS PERTINENTES

Auctoritate et Impensis

ACADEMIAE INSCRIPTIONUM ET LITTERARUM HUMANIORUM

Collectae et Editae

TOME IV, Fascicule 9

Un volume 19×29 cm. pages VIII-713 à 713 sur 2 colonnes 20 fr.

Déjà parus, du même ouvrage :

TOME I, en 7 fascicules. Chaque fascicule 20 fr.

TOME III, en 6 fascicules. Chaque fascicule 20 fr.

TOME IV, 7 fascicules. Chaque fascicule 20 fr.

TOME IV, fascicule 8 25 fr.

MUSÆUM PLANTIN-MORETUS

CATALOGUE DES MANUSCRITS

Par J. DENUCÉ

Un volume 19×28, 304 pages 50 fr.

DESCRIPTION DE L'AFRIQUE DU NORD

Entreprise par ordre de

M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

ATLAS ARCHÉOLOGIQUE DE LA TUNISIE

ÉDITION SPÉCIALE DES CARTES TOPOGRAPHIQUES

Publiées par le Ministère de la Guerre

Accompagnées d'un texte explicatif

par

MM. R. CAGNAT et ALF. MERLIN

Membres de la Commission de l'Afrique du Nord

2^e SÉRIE — 3^e LIVRAISON

4 cartes 1/100.000^e 56×45 cm., chacune accompagnée d'une feuille de texte, sous
couverture, 28×45 cm. 12 fr. 50

6400-28. — Tours, Imprimerie ARRAULT et C^{ie}.

JUL 31 1928